HAL open science

Fondation constitutive du milieu intermédiaire

Jean-Philippe Faure

To cite this version:

Jean-Philippe Faure. Fondation constitutive du milieu intermédiaire. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2012. Français. NNT : 2012PA030051 . tel-00864123

HAL Id: tel-00864123

https://theses.hal.science/tel-00864123v1

Submitted on 20 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

Ecole Doctorale Langage & Langues (ED 268)

Thèse de doctorat en Sciences du Langage

Jean-Philippe FAURE

FONDATION CONSTITUTIVE DU MILIEU INTERMEDIAIRE

Thèse dirigée par

Mary-Annick MOREL

Soutenue le 11 mai 2012

JURY :

Monsieur Pierre CADIOT (Université d'Orléans), pré-rapporteur

Monsieur Loïc DEPECKER (Sorbonne Nouvelle – Paris 3), président

Monsieur José DEULOFEU (Université d'Aix-Marseille), pré-rapporteur

Madame Mary-Annick MOREL (Sorbonne Nouvelle), directrice

Madame Michèle NOAILLY (Université de Brest), examinatrice

Madame Daria TOUSSAINT (Université de Caen), experte

à Rudolf Engler

Plan du Doctorat

I Apparition de la notion du MI 1

II Regards sur une généalogie 71

III La negentropie 135

IV Le Modèle directeur sous-jacent 181

V Doublets et dédoublement 225

VI Les Champs sémantiques 243

VII L'expressivité 265

VIII Apparition à droite ou à gauche (binarité, Rth et voc semi-a) 281

IX L'analyse descendante (grammaire et syntaxe) 305

X Retour sur l'effet de sens (eds) 313

XI Masse parlante et Masse parlée, l'intersubjectivité 329

XII Fausse perspective cognitiviste, les blends F/T, 349

XIII Conclusion 367

Bibliographie 375

Table des matières 383

Partie I :
Apparition de la notion de “milieu intermédiaire”

1. - Incursion au-delà du “Cours”

La notion “milieu intermédiaire” (dorénavant abrégé en MI) apparaît dans l’enseignement dispensé par Saussure la deuxième année (1908-1909) de son professorat genevois. Le terme ne figure pas dans les fragments manuscrits et la retranscription dans le *Cours* n’en donne que cette formulation approximative (CLG 156) :

> “... Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée (...) (est) de **servir d’intermédiaire** entre la pensée et le son”

Cette formulation ne correspond pas à ce que dit Saussure à propos du “milieu intermédiaire” ; le “rôle caractéristique” qui incomberait à la langue serait de *relier* deux sphères, de la pensée et du son, lesquelles sphères sont posées comme *premières*, dotées d’une existence indépendantes l’une de l’autre, avant leur union ou réunion, toutes “chaotiques” qu’elles soient dans leur état primitif. On l’a dit et répété : le modèle du CLG est *dualiste* ; le modèle du CLG, mais pas celui que propose Saussure ! On peut lire dans le CLG (99) :

> “Le signe linguistique est donc une **entité psychique à deux faces**, (js) (...) Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre. (...) Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique.”

La même image du biface [1] sera comparée page 145 à l’union de l’âme et du corps, image qui est bien due à Saussure, comme on peut le lire à la page 233 de l’Edition Critique (publiée par Rudolf Engler, désormais : EC). Mais c’est l’ajout par les Éditeurs, Bally et Séchehaye, de l’expression “unité à deux faces”, qui constitue le nœud du problème. Cette “unité à deux faces” donnera lieu par la suite aux descriptions synonymes du “biface” comme “bifacialité” ou “biunivocité”. Ce que les éditeurs du *Cours* ne respectent pas – et au vu de la page 233 de l’EC, il est frappant de le constater –, c’est la procédure que formule Saussure comme tâche de la linguistique, procédure qui impose de ne pas parler d’unités tant que l’on n’a pas réussi à *délimiter* convenablement ce qui constitue son objet premier.

[1] On trouve dans ce même passage du CLG le dessin du signe linguistique sous la forme d’un ovale coupé en deux par le milieu, occupé en haut par le Sé (signifié) et en bas par le Sa (signifiant), dessin dû aux Éditeurs et qui fonde le principe de la “biunivocité”.

Mais les éditeurs du *Cours* ne font pas cas de ces précautions ; or elles sont constitutives pour le corps de la méthode linguistique. Basée sur le malentendu maintenu à bout de bras pendant un siècle, on peut dire que la linguistique proprement dite ne s'est toujours pas constituée.

C'est justement sur ce point crucial – puisqu'il marque une *origine* – que reviendra quelques leçons plus loin la formulation du "milieu intermédiaire". On peut alors considérer comme "délimité" le champ d'action de ce doctorat, ainsi que son enjeu sous forme d'une tâche à accomplir.

2. - La formulation saussurienne du MI

1 - La formulation de Saussure donne l'apparence d'être venue spontanément sinon sous la plume, du moins sous la langue de l'orateur en situation de professer, devant l'auditoire de ses étudiants. En réalité, elle est d'une extrême complexité, procédant en pas moins de cinq paliers successifs, bâtissant le raisonnement sur ce qui précède(EC 253)[2] :

palier 0 **palier 1** **palier 2**	"Le rôle caractéristique du langage vis-à-vis de la pensée, ce n'est pas d'être un moyen phonique, matériel, mais de **créer un milieu intermédiaire** / de telle nature que le **compromis** entre la pensée et le son aboutit **d'une façon inévitable** à des unités particulières. / La pensée, de sa nature chaotique, est forcée de se préciser parce qu'elle est **décomposée**, elle est **répartie** par le langage en des unités.
(commentaire)	Mais il ne faut pas tomber dans l'idée banale que le langage est un moule : c'est le considérer comme quelque chose de fixe, de rigide, alors que la matière phonique est aussi chaotique en soi que la pensée
palier 3 **palier 4** **palier 5**	Ce n'est pas du tout cela : / ce n'est pas la matérialisation de ces pensées par un son qui est un phénomène utile ; c'est le fait en quelque sorte mystérieux que la pensée-son implique des divisions qui sont les **unités finales** de la linguistique. / Son et pensée ne peuvent **se combiner** que par ces unités. Leur **combinaison produit une forme**. Le terrain de la linguistique est le terrain qu'on pourrait appeler dans un sens très large le terrain commun des **articulations**, c'est-à-dire des **articuli**, des petits membres dans lesquels la pensée prend conscience (B : valeur) par un son."

Ce que nous avons sous les yeux, dont les contours se dessinent ici, n'est rien moins que le programme dont la mise en œuvre devrait permettre de délimiter les « unités finales de la linguistique ». De plus, il ressort clairement de la formulation donnée que la pensée ne se construit et n'acquiert un haut niveau de complexité (capacité d'abstraction) que *par* et *grâce à* l'intermédiaire du langage, ce qui disqualifie d'ores et déjà la formulation du CLG censée être la transposition du point de vue de Saussure (CLG 145) :

> "... le rôle caractéristique de la langue **vis-à-vis de la pensée**..."

[2] Je considère comme *palier 0* celui où est introduit le terme de "milieu intermédiaire" ; ce n'est qu'une fois faite cette introduction que vont pouvoir se faire les développements successifs.

Ce ne sont, par touches successives que de légers déplacements par rapport à l'énoncé saussurien, mais ils vont toujours dans le même sens – qui est de restaurer le *dualisme* que les vues de Saussure commencent à mettre à mal. La suite renforce clairement la divergence :

CLG : **servir d'intermédiaire** EC : **créer** un milieu intermédiaire

Saussure, dans ce passage (qui dans la suite sera toujours désigné par le raccourci "citation du MI"), envisage que *quelque chose* se trouve en position d'*interposition*, entre la conscience humaine et le monde extérieur ; ce *quelque chose* est une construction unique et unitaire, quelque complexes que soient sa structure et sa hiérarchisation. La formulation retenue par les Éditeurs («.. rôle (...) vis-à-vis de la pensée (...) est de servir ») ne suggère que trop la subordination du langage qui, selon eux, se trouverait **au service** de la pensée (« servir »), donc en quelque sorte, dans un rôle subalterne. Mais la confrontation fait apparaître que ce point de vue n'est pas celui de Saussure.

Une première implication découle du constat que le langage est, dans sa globalité, *milieu intermédiaire* : la pratique d'analyse qui a consisté à "décomposer" le langage en *plusieurs* plans, celui de l'expression mis en face de celui du contenu est une direction erronée – une voie en impasse – dans laquelle s'est engagée la recherche linguistique. C'est essentiellement la conception défendue par Hjelmslev qui doit être dénoncée et révoquée.

2 - Le présent travail aspire à mettre en œuvre une méthode dite "généalogique", laquelle se propose de reconnaître les motifs profonds qui ont présidé à l'édification de la branche, du courant linguistique appelé "structuralisme", démarche qui devrait déboucher sur la possibilité de prendre congé des thématiques et points forts de ce courant qui, dans son principe même, n'admet pas le rôle unificateur et centralisateur du MI, rôle dont nous partirons nous-mêmes pour mettre en place notre propre voie d'investigation des phénomènes linguistiques.

Pour les tenants de ce courant, c'est le monde *bien réel*, le monde du dehors, la **réalité extra-linguistique** qui est "garante" de ce que le langage ne nous trompe pas, sa véracité. Cette préoccupation que le langage soit bien "en prise sur le réel" sera examinée sous l'étiquette de "théorie du reflet" (voir § III. 7.). Pour illustrer la position de la réalité extra-linguistique, voyons maintenant ce qu'en dit Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980 : 35) :

> "La perception du dénoté, et l'identification en son sein de certaines propriétés linguistiquement pertinentes (s'il s'agit d'un objet-chaise : son caractère d'objet matériel — fait pour s'asseoir — individuel — possédant un dossier — mais pas d'accoudoirs...) permettent d'associer à cet objet extralinguistique un concept abstrait, **lequel devient signifié** (js) lorsqu'on lui associe un signifiant linguistique"

Puis quelques lignes plus loin (35-36) :

> "(...) quelles sont les possibilités de dénomination d'un objet extralinguistique x dans le cas particulier où x est une personne : (1) « Une fille blonde »... : il y a dénomination « absolue ». Le choix de l'étiquette signifiante est bien entendu arbitraire, c'est-à-dire relatif à un système linguistique particulier. Mais nous parlons de référence absolue dans la mesure seulement où, **pour dénommer x**, (js) il suffit de prendre en considération **cet objet x**, (js) sans l'apport d'aucune information annexe."

La phrase « il suffit de prendre en considération cet objet x, sans l'apport d'aucune information annexe » suggère qu'une telle opération - en dehors du langage - serait possible, pour ainsi dire *en prise direct sur le réel*. Cela sous-entend un certain mode d'être du monde, c'est-à-dire de la *réalité extra-linguistique* comme *immédiatement préhensible* et appréhendable. D'où la conclusion inéluctable, énoncée au milieu de ce passage (35) :

> "On le voit, le **plan sémantique** (js) fonctionne comme **élément médiateur** (js) indispensable entre le plan de l'expression et celui du référent extralinguistique"

La démonstration se referme et est ainsi cohérente avec elle-même. On aura reconnu au passage, derrière la formulation "lequel devient signifié lorsqu'on lui associe un signifiant" la position de la "biunivocité", ici sous forme de l'appariement *one to one* (selon l'expression dont se sert la linguistique anglo-saxonne pour désigner le même phénomène). Quant à l"élément médiateur" invoqué ensuite, il est clair que ce n'est pas le "milieu intermédiaire" postulé par Saussure et que le présent travail se propose de remettre au fondement de l'édifice de la connaissance du langage.

La conception du « plan sémantique comme élément médiateur », considérée par la majeure partie de la linguistique actuelle comme un point acquis (et qui pour eux ne doit plus être remis en cause), retrouve en réalité une ancienne position, directement influencée par la *vision romantique* du monde et de la vie ; la position défendue – en son temps – par les philologues Wartburg et Weisgerber (voir page 163-4).– se voit remise en piste sous un vocabulaire plus au diapason de l'air du temps (le temps de maintenant, pour ainsi dire) :

eine Zwischenwelt geistiger Inhalte = un monde interposé de contenus conceptuels

3 - La position adverse, donc, concevant le langage, dans sa *matérialité*, celle-ci étant en interposition, entre le monde et la conscience individuelle, découle de la vision saussurienne d'un "milieu intermédiaire", comme le redit en termes beaucoup plus rudimentaires la métaphore du « verre de lunette » employée ailleurs par Saussure (EC R 244) :

> "La langue nous paraît trop près de notre main ; peut-être est-elle trop près (= voile : Max Müller ; **comme un verre de lunette** (js) par lequel et au travers duquel nous saisissons les autres objets). Il y a une illusion."

Il ne sera plus possible de savoir si c'est à la métaphore du *voile de Maya* que Saussure fait allusion ici. L'image, issue de la philosophie hindoue, a été popularisé par Schopenhauer. En ouvrant les esprits sur le courant de pensée issu de l'Inde, ce dernier a largement influencé le mouvement dans le monde académique ayant mené à la découverte du sanscrit, pièce centrale de l'essor de la philologie allemande à cette époque. Un indice permet néanmoins d'orienter l'interprétation dans la direction "voile de Maya", c'est le mot "illusion" qui termine ce passage. Là encore, Saussure prend ses distances, tout en y faisant référence, vis-à-vis de la philologie traditionnelle née sur le sol allemand. Le mythe de la caverne de Platon a pu être considéré comme la transposition du "voile de maya" dans la culture et la tradition occidentale.

3. - Nécessité d'aborder le texte du MI de manière "texte-critique"

Par "texte-critique" – transposition ad hoc de l'allemand "textkritisch" – nous entendons nous rattacher à une tradition longue et solide, celle de la critique des textes, ce que l'on pourrait aussi désigner du nom de "lecture philologique". C'est dans cette perspective que, dans la suite, nous examinerons plus en détail la polémique entre Susanne Mumm et Ludwig Jäger et les suites qu'elle a entraînées [3].

La citation du MI, telle que reproduite à la page précédente, suit la rédaction du "cahier d'étudiant" d'Albert Riedlinger figurant dans l'Édition critique. La page 253 de l'EC propose en effet trois rédactions du passage consacré au MI, en grande partie concordantes. Le fait est assez exceptionnel et les divergences de transcription sont minimes (la divergence la plus marquante concerne le terme de "conscience" choisi par Riedlinger alors que, dans son Cahier, François Bouchardy consigne "prend *valeur*" à la place de "prend *conscience*", divergence scrupuleusement consignée par Engler lors de la rédaction de l'EC).

De quelle façon, en suivant quel cheminement de pensée les Éditeurs se sont-ils sentis autorisés à concevoir le "biface" – dans la louable intention de traduire "pédagogiquement" les idées du maître – ? : cette question centrale fera l'objet d'une minutieuse investigation de ma part, consignée dans le § **Instrument grammatical et instrument lexical**, qui débute à la page 350 du présent travail. Mais reste fondamentalement ceci : en face de la formule "entité psychique **à deux faces**" qui figure page 99 du CLG, l'édition critique est formelle : la page 150 de l'EC nous montre qu'il n'y a rien, absolument RIEN, pris dans les notes, qui aurait pu être mis en regard de cette formule comme sa possible source.

[3] Un maître incontesté de la "lecture philologique" n'est autre que Nietzsche qui, dans sa "deuxième Considération intempestive", consacrée à David Strauss, fait une démonstration éclatante de ce mode de lecture critique. Si David Strauss est aujourd'hui passé un tant soit peu à la postérité, ce n'est que pour avoir été en son temps la cible de cet écrit pamphlétaire..

3. 1. - Remarques sur les "Cahiers d'étudiants"

On peut penser que Saussure entrevoyait le rôle que pourraient jouer pour la postérité les notes d'étudiants. Il écrit en effet lui-même dans une note préparatoire (ELG 331) :

> "Il n'y a nul désaccord avec le plan primitif de ce cours, l**equel a peut-être un reflet dans vos notes**. (js) Il y a eu simplement une interversion du moment où j'ai fait intervenir la donnée Temps, la notion historique, que j'ai introduite au troisième chapitre."

Il est clair que Saussure met ici *par écrit* ce qu'il a l'intention de *dire* ultérieurement lors de l'exercice oral, celui de la *parole vive* de l'enseignant devant son auditoire. Le fait donc que Saussure mentionne ces "notes", (formulant même expressément le souhait que "quelque chose puisse s'y trouver") incite à avancer l'hypothèse qu'il avait intégré dans son mode de travail, dans son "fonctionnement", cette activité de fourmis-scribes de ses auditeurs, qui avait lieu "sous son nez", que donc, il ne pouvait pas ne pas voir. Saussure pouvait alors à partir de là caresser l'idée – pour lui réconfortante – que des *traces* de son enseignement pourraient servir plus tard, afin que sa pensée parvienne à la postérité de *ceux qui viendront après*... (les "Nachkommenden" ; voir citation page 19)

Une deuxième remarque incidente concerne les "Cahiers Constantin", transcriptions des propos de Saussure par Emile Constantin. Certains chercheurs considèrent en effet ces Cahiers comme les plus à même de (re)présenter "authentiquement" la pensée de Saussure. Cela a donné lieu à plusieurs publications [4], dont celle du numéro 58 des "Cahiers Ferdinand de Saussure" (CFS), présentant un remarquable travail, également dans le même sens *texte-critique* que le nôtre ici. Mais on ne peut passer sous silence le fait que le passage consignant l'existence et le fonctionnement du MI – tel que nous l'avons prélevé dans le travail d'édition d'Engler – **manque** dans la transcription du Cahier Constantin ; ce qui m'incite à ne pas partager l'opinion de l'équipe autour des CFS ; en effet, selon Claudia Mejia (CFS 58 : 49) :

> "Constantin avait acquis une écoute spécifique de la parole du professeur qu'il prend au vol à la virgule près, en tout cas pour ce qui est des idées directrices de l'exposé."

Car ce qui prévaut – visiblement – dans les notes prises par Constantin ressort de cette remarque de Mejia elle-même :

> "Les notes de Constantin ne s'adressent pas à la postérité mais à lui-même, plus précisément à Constantin-devant-passer-les-examens à la fin de l'année, et sans doute l'élève ne pensait pas pouvoir se permettre à ce moment-là les doutes du maître."

---

[4] Je ne mentionne celle du japonais Eisuke Komatsu (aux éditions Pergamon) que pour mémoire ; elle existe certes, mais elle est introuvable sous nos latitudes. Seules trois BU françaises en possèdent un exemplaire : Lyon, Orléans et l'ENS de la rue d'Ulm. L'ensemble des trois tomes se trouve bien sûr à Genève – patrie de Saussure ayant vocation d'être son lieu sanctuaire et dépositaire – et celui consacré au 3ème cours est aussi à Lausanne... Komatsu a également publié pour le 2ème cours les notes de Riedlinger.

C'est donc dans cet esprit *texte-critique* que je ferais remarquer ceci : la comparaison des quatre rédactions que nous livre Engler à la page 253 de l'EC met en évidence le fait que Constantin a "décroché" lorsqu'a eu lieu l'énonciation du passage sur le MI ; probablement désorienté par la nouveauté des propos tenus à ce moment par Saussure, il résulte que le terme de "milieu intermédiaire" ne figure même pas dans ses notes, alors qu'il est unanimement reproduit dans les trois autres versions. Une comparaison attentive des 4 colonnes à la page 253 ne laisse aucun doute sur ce point. On se doit alors de contredire Mejia : s'il y a des moments dans le cours de Saussure où affleurent les "doutes du maître", il est évident que ce n'est pas le cas lorsqu'il énonce le MI ! En conséquence, je choisirai autant que possible la version de Riedlinger comme la version de référence. Le décrochage de Constantin accrédite aussi l'idée que cette déclaration de Saussure était totalement déroutante par rapport aux points de vue de l'époque.

3. 2. - Saussure orateur

Plusieurs témoignages ont fait état de l'aisance de Saussure dans l'exposé *oral* de son enseignement. Le témoignage le plus précieux parce que le plus complet et le plus proche de la réalité est incontestablement celui de Meillet qui a eu cette vision pénétrante du mode de fonctionnement de la pensée saussurienne (1913 : 66-67) :

> "Il faisait aimer et sentir la science qu'il enseignait ; sa pensée de poète donnait souvent à son exposé une forme imagée qu'on ne pouvait plus oublier. Derrière le détail qu'il indiquait, on devinait tout un monde d'idées générales et d'impressions; d'ailleurs, il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite. Il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais **il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant; et il arrêtait sa forme au moment même où il s'exprimait** (js) ; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui et qui, au moment même où elle se formulait de la manière la plus rigoureuse et la plus saisissante, laissait attendre une formule plus précise et plus saisissante encore."

Et c'est sans doute dans l'exposé oral, face à ses auditeurs, qu'il s'est trouvé le mieux à même de dépasser la barrière du doute et ainsi de se sublimer lui-même. Il est très probable que l'expression orale de ses idées l'ait amené à trouver tout à coup l'illumination – étincelle du génie – lui livrant la forme idéale, parfaite, d'une pensée qui lui "trottait" dans l'esprit. Parsemées dans les écrits se trouvent également de véritables fulgurances, des passages où la paralysie habituelle, qui "impuissantait" Saussure devant la tâche de la mise en mots, se dénoue et où ces mots trouvent leur disposition respective de façon miraculeuse. Ce rapport à l'expression et à la pensée met dans l'indistinction oral et écrit ; les fulgurances peuvent se produire aussi bien dans l'une comme dans l'autre dimension qui, du coup, ne s'opposent plus. Cela relève du type aphoristique et justifie le rapprochement avec Nietzsche. La nature

aphoristique du style de Saussure a d'ailleurs été reconnue et mise au jour par Ludwig Jäger, linguiste allemand dont il va être question dans le prochain chapitre. On doit être reconnaissant envers Jäger pour avoir même déniché un propos de Saussure en personne qui se réclame de la forme "aphorisme". Ce passage des notes de Saussure figure dans l'édition des ELG (123) :

> "Quelques vérités qui se retrouvent [ ] Ne parlons ni d'axiomes, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des **aphorismes**, (js) des délimitations. - [ ] mais des limites entre lesquelles se retrouve constamment la vérité, d'où que l'on parte."

preuve que la méthode "texte-critique" est parfois aussi une simple question de "flair" ! La citation précédente de Meillet est aussi un bel exemple de ce que peut être une pensée dont les affinités naturelles la portent vers la forme aphoristique, pour laquelle le "fragment" n'est pas quelque chose d'incomplet ou d'inachevé, mais sa façon propre d'être ouvert sur une multitude de développements possibles (les développements en "rhizomes" de Deleuze).

4. - Retour à Saussure : début prometteur sur le sol allemand

4. 1. - La polémique Jäger - Mumm

Alors qu'en France, la machine sémiotico-structuraliste continuait à ronronner comme si de rien, c'est en Allemagne que le mouvement de retour vers le "Saussure authentique" s'amorçait véritablement. C'est sur une apparence de désaccord que la discussion s'est nouée, polémique ébauchée en 1977 entre deux universitaires allemands, Susanne Mumm et Ludwig Jäger..

La discussion polémique fait émerger des thèmes qui bousculent la "doxa" saussurienne, laquelle s'est construite surtout en France et dans l'espace francophone. Tous les deux s'accordent cependant pour dénoncer ce qu'ils appellent une "Phantom-Figur", une image fantomatique (voire même "fantasmatique") autour d'une "Gründer-Figur", une *figure de fondateur*. Mais c'est Jäger qui exprime le plus clairement la revendication d'une "critique herméneutique des sources du cours" (302, eine hermeneutisch-quellenkritische Analyse des 'Cours'), donnant voix pour la première fois à l'opinion qu'il se pourrait qu'il y ait une construction *fictive* autour de Saussure (303) :

> "Was sie (= S. Mumm) tatsächlich kritisiert ist (...) ein – beim heutigen Stand möglicher Quellenkenntnis – längst als *fiktiv* durchschaubares Theorie-Gebilde, an (dessen) (...) Genese exemplarisch verdeutlichen läßt, wie (...) erkenntnistheoretische *Begründungs*fragen durch das Erfinden **fiktiver *Gründer*figuren** (js) zu erledigen trachten."
>
> Traduction : Ce qu'elle (= S. Mumm) critique effectivement, – dans l'état actuel de connaissance des possibles sources – s'est révélé depuis longtemps comme une construction

théorique *fictive* dont la génèse fait apparaître de façon exemplaire de quelle manière il fut tenté de liquider les questions liées à une épistémologie constitutive en inventant **la figure fictive de *père fondateur***) [5]

La polémique présente un grand intérêt dans la mesure où, pour la première fois, s'exprimaient de façon directe des critiques qui n'étaient pas que de pure forme, critiques portant sur la façon dont Saussure a été traité antérieurement, dans la tradition fondée sur la publication du CLG. Il est par exemple question d'une :

"**schlampige** (js) Lektüre der Vulgata-Fassung der Saussureschen Vorlesungen"

donc d'une lecture "bâclée" (= schlampig) de la version vulgate des conférences saussuriennes ; on reconnaît derrière la périphrase (Vulgata-Fassung) le *Cours*. Il est aussi beaucoup question dans le débat de "Klischees". Mais la tâche primordiale qui devrait logiquement découler de ce constat serait de commencer à débusquer les clichés en question.

Donc, au bout du compte, la polémique ainsi engagée nous laisse sur notre faim ; pour autant que l'expression *clichés* veuille bien dire "idées reçues", devenues banalité ou commodité de la conversation intellectuelle (ou d'un certain type de discours scientifique), idées reprises *tel quel*, comme sentiers battus et rebattus, non soumises à un examen de révision critique [6]. À cela s'ajoute le phénomène de "massification", dont nous reparlerons.

4. 2. - Sous les auspices de Engler et Els Oksaar

Deux personnalités de la linguistique se tiennent avec une bienveillance active sur le berceau de cette discussion, de ce débat polémique naissant. Et l'on peut voir dans cette sollicitude bienveillante le souhait de leur part qu'une discussion fructueuse soit ainsi initiée et aiguillée dans la bonne position vers les horizons futurs.

La première de ces personnalités, pour laquelle peut être revendiqué un parrainage à une démarche "text-kritisch" appliquée aux écrits de Saussure, est Els Oksaar. Universitaire en pays allemand, ayant grandi en Suède mais originaire de Lettonie, elle vient juste de créer avec trois autres personnalités du monde universitaire la revue "Zeitschrift für germanische Linguistik" (ZGL). Els Oksaar est l'auteur du travail le plus remarquable qui ait été écrit dans la continuité de celui de Jost Trier ; elle y avait choisi de soumettre à l'étude le champ sémantique de la rapidité (*Schnellligkeit*). L'échec de la tentative d'Oksaar est un point important que le présent travail se propose d'élucider, cette élucidation jouant un rôle clé pour

[5] Je me permets une infidélité de traduction par rapport à Jäger en ajoutant le mot *père* à fondateur, dans le sens d'une filiation intellectuelle.

[6] La pensée moderne reste ainsi – sous ses couches de vernis – très proche de son ancêtre scolastique, au temps des "sommes" qui se devaient de reproduire fidèlement les opinions des pères fondateurs

que cette démarche puisse se définir comme “fondatrice”.

Ce débat naissant aura vu en deuxième lieu l’intervention de Rudolf Engler lui-même, sous forme d’une lettre adressée à Susanne Mumm (reproduite à la suite de son article). On notera que, dans cette lettre, Engler ne salue pas la montée au plein jour d’une discussion pour laquelle il a consacré une “tâche de vie” (en assurant la publication des notes de cours et des cahiers d’étudiant, base sans laquelle une telle discussion-débat n’aurait jamais été pensable). Engler voit *au-delà* de cette amorce d’une vaste discussion, laquelle ne serait que la conséquence logique et attendue de son entreprise et de sa ténacité. Il semble alors plus soucieux d’indiquer des *pistes* pour l’entreprise *texte-critique* initiée ici.

Engler commence par déplorer deux insuffisances capitales : la première est l’insuffisance de la *lecture* et il ajoute entre parenthèses le commentaire suivant :

> “Es ist erschreckend, wie nachlässig im allgemeinen gelesen wird”
>
> Traduction : il est effrayant de voir avec quelle négligence la lecture est menée en général.

qui fait directement écho à la “lecture bâclée” mentionnée par Jäger. L’autre insuffisance déplorée par Engler est la *banalité* des conceptions de la langue qu’ont de tels “lecteurs négligents”. Mais son argument principal soulève le problème de l’interaction ou inter-échange (je traduis l’allemand *Wechselbeziehung*) entre *langue* et *parole* :

> “Die ‘Langue’ wäre verdinglicht und objektiviert, wenn sie wirklich nur Code zu einer Realisierung wäre. Sie ist aber auch Produkt der Rede, bzw Produkt der Realisation eines vorhergehenden Codes, **den diese ständig kreiert**. (js) Darin wäre Saussures Sprachkonzeption wohl geradeso dynamisch wie diejenige Humboldts.
>
> Traduction : La Langue serait réifiée et objectivée, si réellement elle se limitait à être le code pour la réalisation [des énoncés]. Mais elle est cependant aussi produit du discours, si l’on veut : produit de la réalisation d’un code précédent **qui la crée en permanence**. En cela, la conception de Saussure serait certainement tout autant dynamique que celle de Humboldt.”

C’est Gustave Guillaume qui a su le mieux comprendre cet *inter-échange* – comme mouvement constant entre la diachronie et la synchronie, enrichissement des structures de langue par des réalisations nées dans la parole– pour ensuite l’amener à l’expression théorique, comme nous le verrons (§ X. 7.).

Il est manifeste que Engler a surtout et avant tout à cœur de prendre parti *pour* le débat, ne donnant donc raison ni à l’un ni à l’autre des contradicteurs.

4. 3. - Suite de la polémique : cavalier seul de Jäger

C'est ainsi que pour la première fois fut exprimé publiquement la nécessité de soumettre le saussurisme à un examen "texte-critique". Seul Jäger par la suite persévérera dans cette voie, s'appuyant sur la réflexion ouverte dans son travail de doctorat, datant de 1974. S'engouffrant dans la brèche ouverte, que Jäger publie un nouveau texte consacré à la même thématique , toujours dans la revue ZGL (alors que Susanne Mumm ne reprendra plus la parole). On peut dire que l'on tient là la première manifestation de cette démarche *textkritisch* et *hermeneutisch* qu'il réclamait l'année précédente [7].

Ce texte enchaîne un nombre impressionnant de citations, provenant toutes intégralement de l'édition critique (EC). Le *Cours* n'est d'ailleurs mentionné nulle part. Mais ce qui est remarquable, c'est que toutes ces citations se terminent sur ce qui en constitue le "bouquet final", la citation du Milieu Intermédiaire. Jäger reproduit effectivement cette citation *in extenso* [8]. L'ensemble des citations font l'objet d'une traduction en allemand, preuve que Jäger se soucie de rendre sa démarche accessible au moins dans ce sens-là, car, dans le bilan de cette première tentative herméneutique-critique, on ne doit pas passer sous silence le fait regrettable que le recours fréquent à un *jargon technique* rébarbatif ait rendu l'accès aux idées présentées quasiment impossible pour le public francophone, lequel serait pourtant concerné au premier chef par un débat autour de l'héritage intellectuel de Saussure ; donc la chose ne sera débattue que dans le vase clos de revues hautement spécialisées.

1 - Quoi qu'il en soit, il faut applaudir au fait que Jäger ait entrepris par une démarche herméneutique de donner la parole au Saussure authentique. De ces conclusions, menant dans diverses directions importantes, j'extrairais ces deux passages (1978 : 26) :

> "Erst der im synthetischen Akt der Zeichenartikulation vollzogene "compromis entre la pensée et le son" konstituiert also jene beiden, in der **dyadischen Zeichenkonzeption irrtümlich** (js) als autonom gedachten Momente des Zeichens, die lediglich **ex post actu** (js) als selbstständig erscheinen."
>
> Traduction : C'est seulement par le "compromis entre la pensée et le son" qui s'accomplit dans l'acte synthétique de l'articulation des signes que, comme conséquence, se constituent ces deux composantes du signe que la **conception dyadique** du signe pensait **à tort** (= irrtümlich) être des éléments constituants autonomes du signe alors que ce n'est qu'**a posteriori** (= *ex post actu*) qu'ils donnent cette impression d'être indépendants.

---

[7] Le travail d'enquête et d'investigation autour de la thèse présentée ici m'a amené à découvrir que Ludwig Jäger a poursuivi inlassablement son effort sur plus de 40 années, sa dernière publication datant de 2010. Pour le peu qu'il m'a été possible de parcourir cet ouvrage, je dois dire que les critiques qu'il y adresse encore à la *doxa* n'y résonne que dans un écho affaibli et noyant l'essentiel.

[8] Le problème est que Jäger ne reviendra pas sur cette citation, qu'il ne s'emploiera pas à en tirer toutes les conséquence de méthode qui s'imposent. Mais je ne saurais reprocher à Jäger d'avoir accompli cette tâche à ma place.

Par cette formulation “conception dyadique du signe”, Jäger désigne ce que les auteurs francophones ont intronisé sous le terme de “biface”. De même que l’utilisation par Jäger d’une instance *ex post actu* rejoint la notion d’*après-coup*, centrale dans la phénoménologie, comme en témoigne cette vue de Merleau-Ponty (1960 : 149/*116*) :

> “Le Nachvollzug [9], délivré des tâtonnements du Vollzug, en contracte les démarches dans une vue unique (...). La parole, en tant que distincte de la langue, est ce moment où l’intention significative encore muette et tout en acte s’avère capable de s’incorporer à la culture (...). Elle devient « disponible » à son tour parce qu’elle nous donne **après coup** (js) l’illusion qu’elle était contenue dans les significations déjà disponibles.”

2 - Dans le deuxième passage retenu pour illustrer le point de vue de Jäger, celui-ci envisage les conséquences ultimes de sa démarche herméneutique-critique. On constate en outre que Jäger s’appuie sur la citation du MI pour franchir le seuil critique décisif. Jäger dit (27) :

> “(...) der Zeichenartikulatorische Akt (darf) nicht aufgefaßt werden als Akt der Bezeichnung einer **vorsprachlich** (js) distinkten Bedeutung, ist er — mit Humboldt zu reden — kein “gedankenabbildender” sondern ein ‘gedankenbildender’ synthetischer oder wie Saussure sagt, *arbiträrer* Akt.”
>
> Traduction : L’acte consistant à articuler des signes ne doit pas être compris comme un acte mettant en signes (= bezeichnung) un sens (= Bedeutung) ayant eu une existence sous forme distincte **avant que la langue s’en empare** (= vorsprachlich) ; il n’est pas – pour parler avec Humboldt – “reproduction de pensées”, mais bien plutôt acte synthétique de “production de celles-ci”, ou, comme dit Saussure, un acte *arbitraire*.

opinion qui là encore (comme dans la remarque précédente) le place dans la directe proximité de pensée de l’approche phénoménologique en linguistique. Il n’est alors pas étonnant que, ne fût-ce que dans une note en bas de page, il en vienne à faire mention de la dimension *intersubjective* de l’acte de production des signes comme étant ce qui se cache derrière la *socialité* de la langue.

Cet aspect de la pensée saussurienne a toujours été – et avec persistance – compris de travers, voire même *à l’envers*. La *socialité* de la langue ne débouche pas sur la nécessité de s’en remettre à la *sociolinguistique*, mais plutôt à la phénoménologie, pour comprendre l’“effet de réel”. Contrairement à ce que suggèrent lourdement certains linguistes, il n’y a aucune influence cachée de Durkheim sur la pensée de Saussure. À rebours de cette fausse piste, c’est bien en écho au même “mouvement de pensée” qu’est la phénoménologie, et en raisonnant à partir d’une analyse des positions du phénoménologue américain Alfred Schutz, que Robert Vion en est venu à formuler l’opinion que (2000 : 49) :

[9] Il s’agit d’une notion introduite par Husserl et que Merleau-Ponty choisit de ne pas traduire ; elle contient la même idée cependant que l’ “après-coup” qui nous occupe ici.

> "Cette thèse générale conduit à concevoir **le réel** (js) comme une production intersubjective plutôt que comme un univers objectif et anonyme. Il existe donc des processus permettant de **réguler** (js) et de structurer la perception subjective de chacun. (...) La congruence des systèmes de référence est donc **intuitivement** (js) postulée pour la sécurité et la **santé mentale** de chacun. Ce serait donc au niveau de la **convergence intersubjective** (js) des perceptions qu'il faudrait, probablement, situer « l'effet de réel »."

ce qui veut dire que les subjectivités individuelles tirent sur la corde dans une direction *unifiée*, et non que la subjectivité soit un bastion de *l'individualisme* forcené, et donc d'une forme d'anarchie indomptée – point de vue encore défendu en linguistique par Benveniste et dont il n'est pas exagéré de dire qu'il a "infiltré" la doxa ambiante, s'y est insufflé. En réalité, l'unification des subjectivités passe par le langage, se fait par **l'intermédiaire** du langage, ce par quoi se justifie sa définition comme "milieu intermédiaire", telle que l'a livrée Saussure ; ce qui explique par ailleurs sa place comme pilier central de l'hominisation. Ici se place ce que j'appellerai "l'argument Chaline", du nom du biologiste de la jeune école, argument d'une remarquable – et néanmoins foudroyante – simplicité (1999 : 94) :

> "Par chance, le plan d'organisation de *Pikaia*, l'ancêtre cordé des vertébrés a échappé à cette décimation ; **autrement, nous ne serions pas là pour en parler** (js)"

Il faut alors se persuader que, lorsque Vion parle de « la *santé mentale* de chacun », ce n'est pas par effet littéraire ou fioriture rhétorique ; cette opinion est à prendre véritablement *au pied de la lettre*. Nous y reviendrons en examinant le "principe d'hypostase" (§§ XIV.) [10].

5. - Le "pessimisme paralysant" de Saussure

1 - Ce "pessimisme" existe bel et bien et ses manifestations peuvent prendre des formulations autant laconiques que tranchantes comme le rasoir. Par exemple (ELG 87) :

> "Faut-il dire notre pensée intime? Il est à craindre que la vue exacte de ce qu'est la langue ne conduise à douter de l'avenir de la linguistique. Il y a disproportion, pour cette science, entre la somme d'opérations nécessaires pour saisir rationnellement l'objet, et l'importance de l'objet."

dont la quintessence est l'affirmation que les obstacles son insurmontables. Mais il y a aussi son "désespérer l'esprit" qui a souvent été retenu par les commentateurs (ELG 335) :

> "C'est le propre de la valeur de mettre en rapport ces deux choses. Elle les met en rapport d'une manière qui va jusqu'à **désespérer l'esprit** (js) par l'impossibilité de scruter si ces deux faces de la valeur diffèrent pour elle ou en quoi."

[10] Là encore, la pensée exprimée par Vion fait écho à la réflexion continue de Nietzsche, une des pensées maîtresses de son enseignement, selon laquelle un mensonge peut être déclaré "vérité" à la condition qu'il contribue à préserver la vie et protéger la **santé mentale** des vivants, cette santé mentale faisant partie des nécessité rudimentaires pour "préserver la vie" et la perpétrer. Sur ce point, Nietzsche était inflexible.

On constate alors chez Saussure l'existence d'une tension dramatique entre les deux pôles du *relatif* et de l'*absolu*. Peut-être même faudrait-il aller jusqu'à dire qu'il y a chez lui une *tyrannie* de l'absolu, ce qui l'amène à des formules cinglantes et péremptoires comme par exemple (ELG 158) :

> "Nous posons donc le principe de la transformation incessante des langues comme absolu."

Cette dimension tyrannique, inexorable – pleine de dureté dirons-nous – a été imperturbablement gommée par les Éditeurs dont le texte, pris globalement, témoigne d'une prudence – pour ne pas dire d'une méfiance – face à tout ce qui, dans la pensée originale de Saussure, peut par endroits prendre des colorations lyriques et sombres. Il est indéniable que les Éditeurs ont eu le souci de "toiletter" l'œuvre du maître, sans doute pensant par cela faire de l'héritage du maître une version – pour parler moderne – "grand public".

2 - La constitution d'unités particulières du discours, les "mots", est à la fois point central et nœud gordien pour la réalisation d'une linguistique future à la hauteur des tâches qui l'attendent. Mais le cheminement mental qui produit des entités particulières ne peut se faire que par rapport à une totalité – que pour satisfaire à la convention on nommera "supérieure" – dont ils ne sont, pourrait-on dire, que la diffraction, l'état fini ou terminal, mais, en tout cas, comme résultante d'une élaboration très complexe et grâce à laquelle elles ont pu se constituer; cette façon de voir le phénomène du langage trouve une manifestation caractéristique dans la vision de la langue comme "dépôt", fabrique ou chantier où s'élaborent les *états finaux* ou *terminaux* n'apparaissant qu'en bout de chaîne – un processus au cours duquel une *dynamique* aboutit à des éléments *statiques*, j'y insiste.

Il est important que le CLG ait correctement restitué cet aspect de la pensée de Saussure. On peut dès lors regretter que l'une des images les plus fortes et les plus lumineuses, celle du « vaisseau » n'ait malheureusement pas été retenue par les Éditeurs[11]. On remarquera que, contrairement à d'autres, la pensée de Saussure y prend son envol, libérée de ses fréquentes hésitations, remords et autres phrases restées en panne ; cette pensée elle-même fend littéralement les flots (ELG 289) :

> "La langue, ou le système sémiologique quel qu'il soit, n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais **le vaisseau qui est livré à la mer**. (js) Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on saurait exactement les charpentes dont il se compose, sa construction intérieure selon un plan."

[11] Je suis ici en accord total avec Loïc Depecker qui dans son ouvrage de 2009, *Comprendre Saussure : d'après les manuscrits*, – faisant une large place aux Inédits – donne à cette même citation la place d'honneur qui lui revient.

Nous conservons en mémoire ce fait *paradoxal* frappant que, dans le langage, le *mouvement* produit du *statique*, ce qui est la base du principe d'hypostase, c'est-à-dire le fait que la langue soit perçue par les usagers comme *immobile*, ou immuable (voir XI. 5).

3 - Mais, ce que les Éditeurs ont également gommé, c'est la reconnaissance de la nature "paradoxale" du fait linguistique ; étant entendu que par "paradoxal", il faut entendre "ayant l'apparence de la contradiction par rapport à un point de vue établi". La note des éditeurs en page 58 du CLG en porte un témoignage indubitable :

> "On aurait tort de reprocher à F. de Saussure d'être **illogique ou paradoxal** (js) en attribuant à la langue deux qualités contradictoires. Par l'opposition de deux termes frappants, il a voulu seulement marquer fortement cette vérité, que la langue se transforme sans que les sujets puissent la transformer."

Il est curieux de voir ici les Éditeurs se sentir obligés de prendre la défense de Saussure, car en réalité, Saussure semble avoir un sens développé, pour ne pas dire **le goût prononcé du paradoxe**. Nous en avons une preuve dans le passage suivant des notes de l'EC, mis en regard avec le passage équivalent du CLG, où la mention d'une "vérité paradoxale" a une nouvelle fois été passé à la trappe :

(...) dans la langue il n'y a que des différences. Bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs. (CLG 166)	(R) Une différence appelle idée de deux termes positifs entre lesquels s'établit la différence. Mais dans la langue, <le paradoxe est qu'> il n'y a que des différences, mais sans termes positifs. (S) C'est là une **vérité paradoxale**. (EC 270)

Il y a certes une incertitude sur la retranscription du terme "paradoxal", énoncé soit en incise (version R), soit en phrase indépendante (version S). Mais cela ne change rien au fait que cette vérité "il n'y a que des différences" ait été présentée par Saussure comme "paradoxale". On peut alors tirer la conclusion que, face aux abîmes du doute [12] qui s'ouvrent dans le discours et les propos de Saussure, les Éditeurs ont eu le souci de placer un optimisme béat (voire même béatifiant), allant parfois jusqu'à donner à la rédaction du CLG un ton proprement *triomphaliste*, laissant entendre que le but final de la recherche linguistique est sur le point d'être atteint. Cela va dans le même sens que le souci, plus haut mentionné, de "toiletter" la pensée saussurienne.

[12] Je laisse ici la parole à Michèle Noailly (1999 : 5) qui abonde dans le même sens : "La langue, de même, est insondable, et dans le même temps où on résout des problèmes, on ouvre des abîmes.". On se trouve en effet face à des profondeurs non pas *insondables* (sinon toutes nos tentatives seraient vaines avant même d'être entreprises), mais du moins *abyssales*.

C'est principalement le troisième paragraphe de la page 154 du CLG ("Au point de vue pratique, il serait intéressant...") qui est le plus suspect de refléter ce triomphalisme. :

En déterminant ainsi les éléments qu'elle manie, notre science remplirait sa tâche tout entière, car elle aurait ramené tous les phénomènes de son ordre à leur premier principe. **On ne peut pas dire qu'on se soit jamais placé devant ce problème central**, (js) ni qu'on en ait compris la portée et la difficulté ; en matière de langue on s'est toujours contenté d'opérer sur des unités mal définies.

Non seulement cette détermination des unités qu'elle manie sera la tâche la plus pressante de la linguistique, mais ce faisant, elle aura rempli sa tâche tout entière (...) On ne peut pas dire qu'elle s'en soit rendu compte,...

...car elle n'a guère fait que discuter sur des unités mal définies. (EC 250-1/R)

Il est donc patent que les Éditeurs ont voulu éliminer l'incertitude et le ton de reproche et de récrimination, tout le caustique qui plaçait Saussure dans la position d'un point de vue *extérieur* (ou marginal, Saussure se sentant *en marge*, rejeté, et surtout bien loin de la position d'un "père fondateur" que ses épigones s'attacheront à lui donner) ; alors que les Éditeurs se sentent autorisés à produire *de l'intérieur* une véritable "déclaration programmatique", une proclamation en fanfare. S'étant alors "installés dans la citadelle", les "Éditeurs" ont achevé le mouvement de retournement complet des points de vue, et le fait que le CLG soit ensuite devenu la "vulgate"des linguistes, leur est totalement "imputable".

Ce qui, lors de cette opération, a été complètement occulté, c'est ce profond "pessimisme" de Saussure, ce que Claudia Mejia (2005 : 43-44) appelle – à la suite de Mounin – ses "doutes" et qui a été l'obstacle – devenu insurmontable – pour la réalisation par Saussure lui-même de son "grand livre". Dans les rares occasions où il est question de ce livre, on constate de la part de Saussure un ton de profond désabusement. C'est dans ce sens qu'il s'exprime dans la lettre du 4 janvier 1894, adressée à Meillet (CLG 356) :

> "Cela finira **malgré moi** (js) par un livre où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a **pas un seul terme employé en linguistique** (js) auquel j'accorde un sens quelconque."

déclaration qui fait écho au "dégoût", exprimé ailleurs. Saussure y considère qu'il ne s'agit pas seulement de rectifier quelques erreurs ça et là, puisque c'est – à son avis – l'ensemble de la pensée linguistique qui est fausse, d'où sa *récrimination*, bien loin de tout enthousiasme, ce par quoi je désigne le triomphalisme affiché par les Éditeurs. Ne faisant pas, comme eux, la sourde oreille à ce fracassant "malgré moi", on est tenu d'en analyser la genèse : au-delà de la "tension dramatique" que j'invoquais au début de ce chapitre, je vois dans la vie, et partant dans la quête scientifique de Saussure, la figure d'un *destin tragique*.

6. - Le “relativisme absolu”

6. 1. - Les valeurs bourgeoises : croyance au progrès, individualisme

Il ne sera pas dit que Nietzsche n’aura droit ici qu’à des mentions dans des notes en bas de page. En tant que celui qui donne son axe à toute la pensée moderne, Nietzsche a droit à entrer par la grande porte. C’est dire que l’on ne fera pas un secret de ce que le point de vue fondamental dont s’inspire mon travail s’est profondément nourri de la lecture de Nietzsche, ainsi que d’une méditation personnelle autour de ces lectures. Mon intention est donc d’assumer intégralement un parti-pris qui m’amènera, dans le cadre de ce travail, à faire un usage que je pense conséquent de clés nietzschéennes : le *dionysiaque*, les *alcyoniens* et l’*inactuel*. Notons en outre que pour la vision profondément démystifiée de Nietzsche, il n’y a qu’une différence de degré entre les “croyances” et les “connaissances” [13].

L’arrière-plan psychologique de l’agir saussurien – tel que nous venons de l’esquisser – permet de mieux comprendre tout ce pan sombre et négatif que l’on trouve dans l’activité du chercheur. Autrement dit : le profond pessimisme de Saussure heurte de plein fouet toute l’ambiance sevrée d’optimisme volontariste de son époque, tel que peut la résumer l’attitude *positiviste*, attitude essentiellement attachée au nom d’Auguste Comte.

La fin du 19ème siècle aura vu un déchaînement *scientiste*, le paradoxe étant que ce mouvement a eu néanmoins des racines dans la philosophie des Lumières du 17ème. Mais ce qui entretient avec force l’illusion d’un *progrès*, c’est – plus que la science, qui relève du *savoir* – le développement des *techniques*, de la société du *machinisme*, qui a pu donner l’impression de pouvoir bouleverser les conditions de vie et d’être l’instrument qui mènerait à l’avènement de la prospérité universelle.

Mais tout cela s’est révélé illusion, mirage de ce qu’aurait été un progrès réel. C’est sur la ligne de fond de ce constat que Nietzsche va écrire son pamphlet contre David Strauss et l’esprit “moderne”, Strauss s’étant fait l’apôtre d’une “religion du Progrès”, celle-ci étant destinée à se substituer aux vieilles religions. À partir de cette époque, le “romantisme” se chargera d’exprimer le refus d’un positivisme tel que l’incarne – de façon idéale – la figure du pharmacien Homais, dans “Madame Bovary” de Flaubert (dont nous reparlons plus bas, Flaubert ayant été un grand visionnaire de cet altruisme bourgeois, tel que le sécrétera la société européenne du 19è siècle).

[13] Même si un approfondissement de cette dimension du travail n’est pas possible ; ce ne serait plus alors un travail de linguistique, mais un travail philosophique ; à moins de considérer que tout travail sérieusement philosophique demande à ne pas être abordé frontalement, mais sous l’angle de quelque biais...

6. 2. - Les valeurs “artistes” : la pure négativité

Dans la version *artiste* du romantisme se manifeste en quelque sorte l’*envers* du positivisme, un esprit de la *négativité*, investi d’un refus de la Vie et de ses Lois (qui seront codifiées dans une première approche par Darwin ; dans une deuxième par Freud ; les lois apparaissant comme foncièrement *aveugles* et dépossédant l’homme du privilège d’être le centre de la Création). Cette mouture refondue du Romantisme n’est plus celle ayant eu cours au 17ème siècle, toute sevrée qu’elle était de négativité pessimiste, une attitude de pensée qui éclatera au grand jour dans les écrits de Schopenhauer et la musique de Wagner [14]. Cette négativité n’est cependant pas conçue par la philosophie comme une nouvelle incarnation du “mal”, comme précédemment sous l’emprise de la pensée religieuse, profondément manichéenne ; c’est dans cet esprit et cette optique que Goethe, dans sa pièce *Faust*, fait dire à Méphistophélès : “ich bin der Geist, der stets verneint” (“je suis esprit de constante négation”). Ce n’est plus le “malin”, l’esprit du mal, le diable des exorcismes, qui parle là, mais le porteur du mouvement de l’antithèse, pour parler avec Hegel. Et avec Hegel, c’est tout le mouvement de la *philosophie idéaliste*, qui prend alors son essor, qui partagera profondément ce point de vue, dépassant la position de Kant pour qui la croyance en Dieu procédait d’une nécessité morale.

Mais le dépassement de cette éruption de la négativité n’a été rendu possible, dans le mouvement de la généalogie de la pensée humaine, que par l’affirmation du “grand Oui à la vie”, auquel Nietzsche n’a pu aboutir qu’en soumettant ce pessimisme à une critique radicale et destructrice. La critique de Nietzsche procède avec une extrême violence et un sens de la destruction (selon la célèbre formule de la “philosophie au marteau”). Une démarche généalogique sérieuse ne saurait se faire sans qu’on l’adosse au monument nietzschéen. Un dépassement (Aufhebung) est nécessaire, par lequel il est possible d’accéder au “gai savoir”.(un savoir qui n’est pas mû par la pensée *réactive*). Mais cette affirmation n’est alors plus positiviste, elle est *dionysiaque*. Nietzsche plaide pour la “transmutation de toutes les valeurs” (Umwertung aller Werte), formule certes bien énigmatique mais à l’image de toute sa pensée. C’est sur cet arrière-plan que se développe la pensée de Saussure, dont un trait de caractère et de vision du monde est de ne pas faire de concessions, de ne pas chercher de “compromis” avec l’esprit de son temps, l’esprit borné des Homais [15]. On aurait tort de minimiser la portée et l’emprise de cet esprit bourgeois ou plus exactement petit-bourgeois. Une très bonne définition a été trouvée sur Internet (source : **www.étudeslittéraires.com**) :

---

[14] Les deux personnalités ayant suscité l’adhésion enthousiaste de Nietzsche dans une première étape, avant la “déconstruction” qu’il en a fait ensuite, lui permettant de développer son propre point de vue. Mais la pensée de Nietzsche étant anti-dialectique, on ne saurait lui appliquer un schéma thèse-antithèse-synthèse.

[15]

> "Homais nourrit une foi dans la Science qui n'admet aucun doute. Déiste plutôt qu'athée, il a retenu les leçons de Voltaire pour croire en un Dieu raisonnable, seulement créateur. Du philosophe du XVIIIe siècle, il a épousé l'ironie mordante qui attaque les grandes causes par les petits côtés. Tout au long du roman, le pharmacien, héraut de la raison scientifique, s'oppose au curé Bournisien, tenant de la foi qu'il juge aveugle, pleine de superstitions et rétrograde. (...) Dans cette province engoncée dans sa bêtise et son esprit étroit, seuls les médiocres peuvent réussir. Homais est un des visages du **pessimisme fondamental** (js) de Flaubert. Le roman se termine donc sur la vision grimaçante de la sottise humaine, de l'arrivisme, de la médiocrité satisfaite qui étouffent toute velléité d'évasion ou tout idéal. »

Cette description est d'une grande justesse, propre à faire froid dans le dos (et il faut voir le Strauss critiqué par Nietzsche comme le Homais allemand). C'est justement *contre* cet esprit, cette mentalité, cette façon de penser, cette *idéologie*, que va réagir Nietzsche, et le fait est que sa pensée lui a porté un coup fatal, coup d'arrêt dont – effectivement – elle ne se relèvera pas. C'est pour cela qu'il fait partie des *navigateurs*, conquérants et découvreurs, ceux que lui-même appelle les "Alcyoniens", les grands aventuriers de l'esprit. L'image des navigateurs est une des métaphores de prédilection de Nietzsche ; il n'est pas étonnant dès lors que, plongé dans le quotidien, Saussure ait eu à souffrir de son *inactualité* [16].

Afin d'illustrer justement cette attitude et cette pensée alcyonniennes, j'aimerais donner maintenant un de ses aphorismes *in extenso* [17], par un texte qui à mon sens concentre tout ce qui vient d'être dit dans une allégorie qui déploie ce lyrisme fulgurant dont Nietzsche a le secret ("2ème Considération inactuelle", Aphorisme 10) :

> "An dieser Stelle der Jugend gedenkend, rufe ich Land! Land! Genug und übergenug der leidenschaftlich suchenden und irrenden Fahrt auf dunklen fremden Meeren! Jetzt endlich zeigt sich eine Küste: wie sie auch sei, an ihr muß gelandet werden, und der schlechteste Nothafen ist besser, als wieder in die hoffnungslose skeptische Unendlichkeit zurückzutaumeln. Halten wir nur erst das Land fest; wir werden später schon die guten Häfen finden und den **Nachkommenden** (js) die Anfahrt erleichtern."
>
> Traduction : "Parvenu à ce point et pensant à la jeunesse, je crie *terre! terre!* ; nous en avons assez et plus qu'assez de ce voyage voué à une recherche passionnée, sur des mers sombres et inconnues! Enfin maintenant une côte se dessine : quelle qu'elle soit, c'est sur elle que nous poserons le pied et le séjour dans le pire des ports de fortune est préférable, plutôt que de retourner titubant dans l'infinité du scepticisme désespéré. Contentons-nous de retenir la terre ferme, nous trouverons bien plus tard les bons ports et faciliterons leur abord à **ceux qui viendront plus tard**."

Cette citation est précieuse pour bien situer Saussure comme un aventurier de l'esprit, tel que Nietzsche en fut un lui-même, mais où il est plus inattendu de voir la figure de Ferdinand de Saussure. C'est néanmoins le bon éclairage pour comprendre son *destin tragique*.

---

[16] Le terme de "unzeitgemäß" est une notion popularisée par Nietzsche ; on peut le traduire aussi bien par "intempestif" que "inactuel", le sens allemand procédant en fait des deux sens français.

[17] Ce qui est possible, les aphorismes étant plutôt courts que longs !

6. 3. - Epistémologie de l'individuation

1 - Il peut en effet paraître paradoxal de parler de "relativisme" comme "absolu". Par "relativisme", il faut entendre : absence d'autonomie des entités constitutives du langage que sont les mots. L'autonomie est aussi une marque de l'*individuation* des mots, de la possibilité de revendiquer de l'être (de la substance de l'être) en eux-mêmes et pour eux-mêmes avant de se réunir dans des formes collectives. L'individuation, comme catégorie de grande importance dans ce travail, peut être considérée comme une projection de l'individualité, donc de l'autonomie de l'individu. Les deux dimensions sont liées et la remise en cause du statut des mots a infailliblement des répercussions sur la conception du statut de l'individu ou du sujet. Or la position "authentique" de Saussure est inconciliable avec le point de vue "doxaïque", tel qu'affirmé par les Éditeurs :

"...car le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit, **quelque chose de central** (js) dans le mécanisme de la langue" (CLG 154)

"C'est du système qu'il faut partir, du tout solidaire. Partant du **globe des valeurs** pour en dégager les différentes valeurs, il est possible que nous **rencontrions** les mots, que ce soit **une des séries** de termes à connaître" (EC D 256)

C'est dans ce passage que vient au jour le relativisme radical de Saussure en matière de langage. Le "mot" n'a pas *a priori* cette position privilégiée il n'est pas "quelque chose de central dans le mécanisme de la langue", comme on peut le lire dans le CLG ; à l'inverse, ce n'est qu'à l'issue d'un processus défini comme « partant du globe des valeurs pour en dégager les différentes valeurs » que l'on pourra *éventuellement* ("..il est possible que ...") décider de la place *relative*, dans la construction d'ensemble qui revient aux mots. Cette possible "rencontre" (".. il est possible que nous rencontrions..") des mots – en tant que "catégorie à connaître" – porte la marque de l'**analyse descendante** (voir §§ IX.).

Mais il est certes vrai, d'un autre côté, que l'absence d'une certitude s'affirmant *a priori* peut être considérée comme la marque, de la part de Saussure, d'un pragmatisme à tous crins, étranger – voir même hostile – à toute forme de *dogmatisme* [18]. On touche là au fond de la personnalité de Saussure et ce n'est pas de « doute lancinant » comme d'un trait psychologique du caractère de Saussure qu'il faudrait parler (son idiosyncrasie, comme on disait au 19ème siècle) ; c'est une piste sur laquelle je ne suivrai pas Mejia (2005 : 44) :

[18] En marge de ce travail, je me suis posé la question de la "doxa" – notion dont une certaine linguistique fait un usage immodéré, la mettant "à toutes les sauces" . Avec Glinz, dont il sera question plus loin, j'enfourche le cheval de bataille adversaire d'une "doxa régnante", en l'occurrence la grammaire dite "générative".

> "Vers la cinquantaine, le doute lancinant était devenu une conviction amère, à savoir la certitude de **l'incomplétude de sa connaissance**. (js)"

2 - Il y a une autre formulation dans ce passage sur laquelle je voudrais focaliser l'attention : « il est possible (...) que ce soit **l'une des séries** de termes à connaître » ; là encore, comme précédemment en face de la citation du MI, nous sommes en position d'exégète devant les diverses transcriptions dues à différents auditeurs de l'enseignement genevois de Saussure. Je choisis de citer d'après les notes de Georges Degallier ; là encore, je dois exprimer ma défiance envers la transcription correspondante de Constantin (EC C 256) :

> "C'est du système qu'il faut partir, du tout solidaire qu'il faut partir ; ce dernier se décompose en certains termes que du reste il n'est nullement aussi facile à dégager qu'il ne semble"

car si Saussure a vraiment dit ce qu'en propose Constantin, son propos ne serait plus centré sur la problématique fondamentale liée à la question du milieu intermédiaire, laquelle est de remettre en question l'*évidence* de l'entité "mot" ; le langage vu comme "totalité", comme "globe des valeurs" est d'abord étranger à ce qui constitue le "numéraire" de la langue, sa "petite monnaie", les mots individués, détenteurs d'une singularité première. C'est bien pour cela que les Éditeurs s'empressent, par la formule « quelque chose de central dans le mécanisme de la langue », de remettre les "mots" à ce que toute une tradition considère comme leur juste place, c'est-à-dire : au *centre* du système. Il est par ailleurs plus qu'improbable que Degallier se soit permis d'inventer *de son cru* une expression aussi originale que « globe des valeurs » ; alors que Constantin pour sa part ne cesse de rogner les expressions employées par Saussure, trop hardies et traumatisantes, préparant ainsi le travail encore à venir des Éditeurs.

3 - Le relativisme de Saussure trouve un écho dans la réflexion suivante (ELG 66) :

> " ... de sorte que seules ces différences existent, et que par là même tout l'objet sur lequel porte la science du langage est précipité dans une **sphère de relativité**, sortant tout à fait et gravement de ce qu'on entend d'ordinaire par la « relativité » des faits."

On voit bien ici que Saussure est mû par le souci de ne pas se contenter du contenu de sens donné habituellement au mot "relativité" ; d'où son questionnement réflexif, ce retour sur lui-même qui apparaît ici (la formulation ".. ce que l'on entend d'ordinaire par..", mais aussi les guillemets mis au mot *relativité*). Le *relativisme* est une autre forme, un autre nom pour le *scepticisme*, forme philosophique du "doute", clé de l'attitude de Saussure, comme nous l'avons vu plus haut. On dira de même "relativiser" pour exprimer l'idée de "faire la part des choses", ramener à des justes proportions" ; le scepticisme ne doit donc pas être compris négativement, étant la marque de lucidité et d'humilité face à tous les mystères qui nous dépassent dès qu'on quitte le terrain des fausses certitudes.

4 - La question de l'individuation peut se ramener à la vision des choses du monde qui s'est constituée autour d'une notion-pivot, celle de *discrétion*. Je précise tout de suite qu'il s'agit de la discrétion dans l'ordre d'idée du *numérable* ou du *comptable* ; le caractère *discret* s'opposant au caractère *continuiste*. Pour donner un aperçu de l'état de la question, je cite François Rastier qui, même s'il n'y insiste pas, évoque ces deux aspects (2003 : 40) :

> "Le problème hjelmslévien de l'inégalité qualitative des unités lexicales au sein du taxème doit être considéré en synchronie aussi bien qu'en diachronie, dans une perspective panchronique, en tenant compte de la structure des classes lexicales. Alors qu'en description synchronique, on préfère utiliser des **représentations discrètes**, (js) on aura besoin en diachronie de représentations **continuistes** (js) à seuils. La perspective panchronique demande alors d'articuler deux sortes de représentations: discrète et continue. Si en synchronie les relations au sein des classes lexicales peuvent être caractérisées par des **oppositions sémiques discrètes**, (js) le caractère graduel des évolutions diachroniques peut être représenté par des modèles dynamiques qui sans contredire l'analyse sémique, caractérisent les sémèmes comme des points remarquables sur des dynamiques."

Je profite de l'occasion pour rompre une lance polémique en direction de François Rastier. Sa technique argumentative consiste effectivement à "passer en force" (si vous me passez l'expression). Car, dire comme il le fait dans la phrase ouvrant la citation « Le problème hjelmslévien de l'inégalité qualitative des unités lexicales au sein du taxème », c'est affirmer l'existence de *quelque chose*, identifié par « inégalité qualitative des unités lexicales au sein du taxème ». Qui affirme ? Hjelmselv, Rastier... ou les deux (Rastier reprenant à son compte une position de Hjelmslev) ? Soit Rastier noie le poisson ou, du moins, reste dans un flou prudent. Le « caractère discret », opposé aux représentations continuistes, signifie la possibilité de *comptabiliser* les unités concernées, d'introduire la donnée numérique (ce qui est d'ailleurs, selon Kantor, la condition première pour pouvoir parler d'ensembles, dans la "Mengenlehre", théorie des ensembles). Ce qui revient à dire que ces unités sont *individuées* ; nous verrons que c'est effectivement une des constatations du système de Hjelmslev. C'est dans une même attitude de pensée où les démarcations deviennent imprécises que, quelques lignes plus loin, Rastier remet en piste les *deux* plans, celui de l'expression et celui du contenu, mais sans citer le mot "plan" (2003 : 41) :

> "l'inventaire des acceptions d'un lexème ou d'un grammème n'est pas une classe sémantique, car il n'a pas d'autre principe commun que l'identité des signifiants (critère contingent et fondé sur les propriétés **de l'expression**, (js) non sur **celles du contenu**) (js)"

car c'est bien du contenu de la parenthèse que je parle, opposant "(plan du) contenu" et "(plan de l') expression". Mais il ne peut y avoir de "classes" que sur la base de l'homogénéité des éléments, de leur caractère comptable, ce qui est également le nœud du problème pour l'existence des "catégories du discours", également dans l'usage qu'en font les générativistes.

6. 4. - Importance de la “non-compositionnalité” pour le lexique

Le point de vue qu’inaugure la citation du MI postule la “non-compositionnalité”, c’est-à-dire la construction non-additionnelle des énoncés à partir d’éléments préexistants isolément, éléments “discrets”, soigneusement rangés et répertoriés dans les cases du grand entrepôt mental. C’est même tout au contraire, le fonctionnement du langage qui construit et modifie peu à peu et de façon continue ce qu’on appelle le *lexique*. La méthode à même de rendre caduc tout recours à la compositionnalité devra procéder par “analyse descendante”. Démontrer cette “non-compositionnalité” est un des tâches essentielles d’une linguistique à vocation *phénoménologique*. Et c’est bien dans cette optique que Cadiot et Visetti (2001 : 136-7) émettent l’opinion suivante :

> “Par delà tout enjeu d'élaboration intentionnelle du sens, cette diversité de degrés de stabilisations est aussi, on le comprendra sans doute mieux par la suite, un corrélat de la *non compositionnalité* des constructions, qui suppose, non un assemblage de parties toutes stabilisées au même degré, mais plutôt une **cascade de profilages** (js) plus ou moins poussés.”

où la vision d’une “cascade de profilages” ouvre effectivement la perspective sur des processus de construction du sens autrement plus puissants que la vision *mécanique* que nous en a donnée le *fonctionnalisme*. J’illustrerai cette opposition *frontale* avec le fonctionnalisme par ces citations de Denis Apothéloz (2002) :

> “Pour s'assurer si un segment d'un mot supposé dérivé est ou non un morphème, il faut d'abord se demander si ce segment se retrouve dans d'autres mots de la langue (...). Il faut également que le signifié du dérivé supposé résulte de la composition du signifié des morphèmes qui le constituent. Ce principe est connu sous le nom de **compositionnalité.**” (23-4)

> “*chemin de fer* peut être reçu tantôt comme une totalité inanalysable, une expression figée renvoyant à un objet unique, tantôt au contraire comme l'assemblage de trois morphèmes, donc comme un complexe dont le signifié est compositionnel.” (9)

Et c’est bien en fonction de tout cela que Saussure, dans la citation du MI, complétée par celle du “globe des valeurs” a inauguré l’ère de la méfiance, de la mise à distance des “mots” comme éléments constituants, *par avance* individués et bien délimités. Ayant dit : “La pensée, (...) est **décomposée**, elle est **répartie** par le langage en des unités.”), il serait doctrinaire ou dogmatique de dire d’entrée que ce sont *les mots*. Il va même jusqu’à choisir la solution d’éviter de parler de “mots”, lui préférant le mot d’*articuli*, forgé pour la circonstance. Il en résulte que la non-compositionnalité est une clé essentielle pour accéder à une juste vue de la formidable créativité déployée par le langage.

François Rastier a par exemple raison de dire (1991 : 206) :

> "À ce paradigme dominé par la logique symbolique (...) s'oppose diversement depuis le début du siècle un paradigme structural, d'abord lié à la psychologie de la Gestalt, et qu'a illustré dans l'entre-deux-guerres la théorie des champs sémantiques (Trier, Porzig). Il ne subordonne pas le signifié au concept, refuse (implicitement) la compositionalité du sens, et admet la **détermination du local par le global**. (js)"

On a là un raccourci du champ d'action de mon travail, mais en faisant le lien entre le MI et les champs sémantiques, tel que Jost Trier en a défendu et illustré la thèse. En outre, la *Gestalt*, pattern perceptif (mais pas seulement, il est aussi un pattern intellectif) est un outil indispensable qu'il est impératif de redéfinir pour le champ de la linguistique.

6. 5. - L'individuation est une "Gestalt" : la compositionnalité

1 - Ce serait l'application la plus précieuse de la notion de *Gestalt* : mieux cerner l'*individuation*, dans son imbrication avec les unités de langue, ainsi que dans son *devenir*. Cela nous amènera à poser la question du statut et de la légitimité de la *compositionnalité*, laquelle suppose pour s'appliquer que les éléments sur lesquels elle porte soient *individués*, c'est-à-dire : rendus autonomes, afin d'être disponibles pour manipulations et opérations ultérieures. Or c'est une affirmation – restant implicite – de ses partisans fonctionnalistes : l'individuation des constituants est vue comme un *donné naturel,* allant de soi. C'est en s'appuyant sur ce présupposé que, par exemple, Hjelmslev présente conjointement le *donné* qui s'offre et le fait que l'individuation s'y trouve déjà (1966 : 157) :

> "la sémantique constitue en effet un domaine d'une part beaucoup moins étudié et d'autre part beaucoup plus vaste. **Le contenu du langage, c'est le monde même qui nous entoure** (js) ; les significations particulières d'un mot, ces significations particulières que nous avons appelées des **individus**, sont **les choses même du monde** (js) : la lampe que voici sur ma table est une signification particulière du mot lampe."

Le principe pour discerner l'*individué* a été posé par Hjelmslev en ces termes (*id.* 150) :

> "Nous appellerons **individu** (js) une variation qui ne peut pas se diviser en variations (mais seulement en variétés). Nous dirons qu'une variété est localisée si elle ne peut pas se diviser en variétés (mais seulement en variations)."

Serait donc à considérer comme porteur de la qualité "individu" ce qui ne peut plus lui-même être divisé en parties plus petites. Cette attitude ne peut déboucher sur rien d'autre que sur la pure *absurdité*. Dans *Choisir le mot juste*, P. Dupouey prend le mot "individu" au sens "propre", c'est-à-dire le sens étymologique de "ce qui ne se divise pas" (2006 : 206) :

> "« individu » a d'abord un sens plus large, puisqu'il désigne toute réalité qui se perd par division. Un vivant est un individu. Même une pierre est, disent les philosophes, *individuée* : si je la divise, c'est toujours de la pierre, mais ce n'est plus la même pierre."

2 - En réalité, Il faut voir la capacité à "individuer" comme une conquête de l'esprit dans sa marche à l'*arrachement* au concret, sa lente conquête de la faculté d'abstraction. c'est d'un tel arrachement que parle Lafont (page 54) comme "effort de l'espèce pour atteindre la rationalité abstraite" ; et c'est dans cet effort que "le thème s'arrache de l'endothème". La "capacité d'individuer" est donc le résultat d'un long et laborieux processus de maturation à l'issue duquel l'esprit humain dispose d'une *structure de perception*, une "Gestalt", laquelle a par exemple pu servir à construire la catégorie du **nombre** et la capacité, pour pouvoir *énumérer*, de "faire abstraction des qualités des termes individuels", comme le dit Piaget dans la citation qui suit. C'est un grand mérite de Piaget et de son équipe d'épistémologie génétique d'avoir mis en lumière la nature complexe de l'opération de *numération* comme synthèse de la *sériation* et de l'*inclusion*. La progression vers l'abstraction implique que certains stades soient franchis (1972 : 39-40) :

> "Ces diverses phases se retrouvent en particulier dans la **synthèse du nombre entier à partir des inclusions de classes et des relations d'ordre**. (js) Le propre d'un ensemble numérique ou dénombrable, pour ne pas dire numérable, par opposition à des collections simplement classables ou sériables, est d'abord de **faire abstraction** (js) des qualités des termes individuels, de telle sorte qu'ils deviennent tous équivalents."

Un des points forts de Piaget est d'avoir assimilé et intégré dans son travail l'apport de la *Gestaltpsychologie*, théorie dont il fait un excellent résumé dans son autre opuscule paru dans la collection "Que sais-je ?", "Le structuralisme". C'est donc en m'appuyant sur tout cet acquis préalable – intégrant celui de la Gestaltpsychologie – que je me permets d'avancer l'affirmation que l'individuation est une *Gestalt*, c'est-à-dire une structure mentale préformée organisant la perception.

3 - Il est heureux que ce soit du côté de la linguistique que de nouveaux éléments et arguments dans le sens défendu ici aient été apportés. Le travail de Daria Toussaint – révélateur à mon sens d'une direction de recherche qui ne peut aller qu'en se renforçant – contribue à mettre en lumière cette nature de construction mentale de l'individuation, et ce en partant d'une analyse de la langue chinoise (2001 : 74) [19] :

> ."À l'opposé d'une propriété différentielle débouchant sur l'extensionnalité d'un référent discerné, ce qui prédomine alors en l'absence d'une opération d'individuation, c'est à un niveau uniquement qualitatif une propriété différentielle mettant en question les propriétés définitoires de la catégorie notionnelle, **dans l'en deçà de l'objectalité**". (js)

[19] Ce dont elle traite, la présence ou l'absence du classificateur *zhe*, n'est un problème de syntaxe que dans une vision superficielle des choses, car en réalité il s'agit bel et bien des "Gestalts" que la langue met en œuvre dans la dynamique des énoncés, lesquels procèdent – si j'ai bien lu Guillaume – de la puissance de la langue. Ce que la langue met ainsi en place, elle même (et elle seule) a la capacité de le "transgresser", d'où ce caractère *facultatif* de la particule qui est un marqueur, soutien d'énonciation. Mais cela ne revient pas à dire, comme beaucoup seraient tentés de le croire, que nous préconisons de faire le poirier... sans les mains !

Nous tenons les linéaments d'une *nouvelle approche* des questions portant sur le langage. Nous verrons par la suite de quels éléments peut disposer cette nouvelle approche en examinant ce que développe Ecaterina Bulea dans son article "Le défi épistémologique de la dynamique temporalisée". On ne s'étonnera pas que la notion d'*individuation* fasse partie chez elle aussi du questionnement mis en place (2010 : 228) :

> " (...) ce caractère purement différentiel-associatif confère toutefois aux signes une réalité, voire une modalité d'*individuation*."

Les précautions qu'elle prend pour introduire cette notion indique bien qu'elle non plus ne considère pas avoir affaire à une évidence. Si Saussure avait connu *cette* linguistique, il est probable qu'il n'y aurait pas eu de "désespoir de Saussure" !

4 - L'étude menée par Meri Larjavaara sur la transitivité amène des illustrations instructives à la présente problématique. Elle a intégré dans ses recherches les positions développées par Langacker, Lazard, Hopper et Thompson, lesquelles présentent l'intérêt de permettre de se poser la question de la nature de l'*individuation*, amorce d'une réflexion sur l'objet, nécessaire pour autant que l'on sort de la vision marquée par la *théorie du reflet* (2000 : 152) :

> "De même, pour Lazard (1994 : 252-253), la transitivité est forte dans le cas d'un objet **autonome bien individualisé**. (js) L'objet effectué serait donc symptomatique d'une transitivité faible. (...) Hopper et Thompson (1980 : 252-253) considèrent que pour qu'un énoncé ait un haut degré de transitivité, l'objet doit être « hautement individué » (...). Comme les objets effectués peuvent pourtant être **définis, concrets**, (js) etc. (par exemple, pianoter la réponse à un concours), il ne semble pas possible de prétendre que tous les objets effectués soient symptomatiques d'un bas degré de transitivité à la Hopper et Thompson."

Une linguistique d'inspiration phénoménologique devra se fixer le programme de montrer que l'individuation n'est pas une qualité existant *en soi*, prélevée dans la REL. Et de fait, on voit le travail de Larjavaara s'orienter irrésistiblement vers une formulation des questions de plus en plus en phase avec la nouvelle approche (que nous appelons de nos vœux). Discutant les positions développées par un certain Dowty, elle émet l'opinion que (154) :

> "Le référent de l'objet effectué, **qui n'existe pas indépendamment du procès**, (js) se différencie par là du protorôle d'agent, qui est agentif, **doué de volonté**, (js) etc. ; en effet, le référent de l'objet effectué a de fortes chances d'avoir plusieurs caractéristiques du protorôle de patient."

Le critère, la caractéristique "*doué de volonté*" est de fait d'une importance primordiale et demanderait à ne pas être amené ainsi "par la bande", comme un allant-de-soi de plus. Par exemple : la proposition relative « qui n'existe pas indépendamment du procès » est -elle restrictive ou appositive ? Néanmoins, la présence des virgules ferait pencher pour l'incise, c'est-à-dire une affirmation ayant valeur générale.

Reste que l'apparition dans le champ d'analyse du critère "doué de volonté" est à saluer unanimement ; cela apporte de l'eau au moulin d'une approche sémantique où des "traits" auraient des répercussions directes sur les schémas valenciels, comme par exemple (discussion en cours avec Michèle Noailly) un MÉGAsème /±int/, c'est-à-dire intégrant l'"intentionnalité" d'un acte. Dans la réflexion de Larjavaara, il est manifeste que l'individuation n'est plus prise, contrairement à ce que laissait entendre la citation de Hjelmslev plus haut, comme un donné automatique allant de soi, mais plutôt comme une dimension construite dans le cours des actes de parole, basée sur un acquis – ce qui justement en fait une Gestalt (la *Gestalt* étant un automatisme psychique totalement intégré).

6. 6. - Causalité et Intentionnalité

6. 6. 1. - Contribution de Gaston Gross

1 - Pour la plupart des auteurs, la *causalité* jouit néanmoins du statut de l'évidence, chose la plus naturelle du monde. Il est toutefois nécessaire aujourd'hui de rompre avec ce trop d'évidence et de déclarer notre méfiance. Le livre récent que Gaston Gross vient de consacrer à la question pourrait figurer comme première pièce de poids à verser au dossier d'instruction. Il dit fort justement dans son Introduction (2009 : 1) :

> "Nous avons un **besoin instinctif** (js) de dissiper les incertitudes dans lesquelles nous vivons et notre esprit établit constamment des liens entre les événements de toutes sortes qui constituent la trame de notre vie, pour structurer l'univers qui nous entoure et **comprendre** (js) ce que nous vivons."

Ce besoin de comprendre est tellement fort, voire oppressant, que l'être humain est prêt à projeter sur le monde des explications causales construites de toutes pièces, en un mot : fictionnelles. Le premier stade de notre méfiance sera néanmoins limité à la seule sphère du schéma syntaxique SVO et au statut d'initiateur d'actes accordé au "Sujet", statut d'ailleurs étroitement lié au statut d' "Objet" subissant l'action. Je rappelle la distinction d'une grande perspicacité de Fauconnier qui replace *Sujet* et *Objet* dans un schéma plus vaste appelé :

déclencheur → cible

façon de décrire le moule verbal de la causalité préférable à la Translation de Langacker. Nous sommes également proche de la *binarité* – un schéma binaire à base d'algorithmes – telle que nous la postulons nous-même.

2 - Il semble en outre que le carcan des “parties du discours” commence à être infiltré par les efforts patients et persévérants de ces jeunes auteures, comme le sont Daria Toussaint et Meri Larjavaara, lesquelles infiltrations finiront – à la longue – par avoir raison de la rigidité de ce carcan-corset. L’insuffisance de l’analyse classique, absolutisant le SUJET, réside dans le fait que l’actant concerné peut très bien se trouver impliqué dans une action où sa volonté n’est pas une composante de cette action :

Jeanne a trébuché sur une racine et s’est **cassé** la figure

On peut effectivement considérer tout être humain comme mû par une volonté permanente, celle de ne pas se foutre la gueule par terre ! Larjavaara cite Desclés qui va nettement dans le même sens (2000 : 207) :

> “Desclés (1998 : 177-178) observe des paires d'énoncés comme *Nous avons approché l'ennemi* et *Nous nous sommes approchés de l'ennemi*. Il est d'avis que la sémantique de l'énoncé avec l'objet direct ressemble plus à celle d'une action prototypique : « nous constatons des différences d'**intentionnalité** (js), de contrôle, de volonté, d'achèvement aspectuel, de succès, de télicité ...»”

Mais même si le terme d’*intentionnalité* peut être entendu dans un sens phénoménologique, en relation avec un trait /intentionnel/, les exemples donnés ici (approcher l’ennemi, s’approcher de l’ennemi) ne militent pas pour une convergence de vues. Il serait par exemple instructif d’inventorier l’incidence de ce trait /int/ sur l’invariabilité du PP, contredisant la règle de la grammaire établie de l’accord “quand l’OD est placé avant” (Riegel et *al.*: 349) :

+/int/ : Julie s’est <u>mise</u> à courir *vs* -/int/ : la boîte de vitesse s’est <u>mis</u> à fuir

2 - Gross amène un nouvel éclairage qui va dans le sens d’une prise en compte de cette dimension dite “intentionnelle” des actions, donc des verbes (2009 : 160) :

> “La **finalité** (js) implique de la part du sujet la maîtrise de son action, laquelle ne peut être que **délibérée**. (js) Nous considérons donc toutes les expressions finales, *intentionnellement, avec préméditation,* etc., comme des indices traduisant **une action voulue**. (js)”

C’est effectivement ce que l’on appelle traditionnellement “finalité” que l’on repense en termes d’*intentionnalité*, ou, comme l’exprime Gross, d’action « délibérée », ce qui attache au schéma sous-jacent d’un verbe donné un trait sémantique que l’on pourrait définir comme :

± /int/ (MÉGAsème)

Il ne s’agit alors plus de s’en remettre à la psychologie pour savoir si l’effectueur de l’action correspond au « protorôle d'agent », dont les traits définitoires seraient « agentif, **doué de volonté**, (js) » (voir citation de Larjavaara, page 26).

3 - C'est donc envers l'"Objet" que nous déclarons notre méfiance et – en découlant – sa mise en dehors de nos circuits explicatifs. Cela me conduit par exemple à émettre un désaccord fondamental avec Larjavaara, lorsqu'elle considère que (2000 : 168n.) :

crier victoire

s'analyse comme Vb + (complément d') Objet. Dans un tel cas, "crier victoire" devient un signifiant linguistique global (SLG), **indécomposable**. C'est le phénomène du *figement*, également étudié par Gross. C'est dans un même état d'esprit que Morel et Danon-Boileau ont balisé le phénomène (en reprenant à Damourette et Pichon le terme de *coalescence*), les structures en question devant être décrites comme (1998 : 51) :

V + X

J'y verrai pour ma part l'impossibilité d'attribuer à cet "Objet" le *statut d'individuation* pour retrouver la thématique engagée plus haut (absence d'individuation se manifestant *ici* par l'absence d'article) ; mais ce qui n'est que la partie émergée de l'iceberg ! On retrouve, avec le critère de l'individuation – attribuable ou non – la « propriété différentielle mettant en question les propriétés définitoires de la catégorie notionnelle, **dans l'en deçà de l'objectalité** (js) », selon les termes de Daria Toussaint. UN *en-deça de l'objectalité* qui demande à être pris au pied de la lettre, concernant le statut d'"Objet grammatical", comme dans *crier victoire*, expression dans laquelle ni "crier", ni "victoire" ne sont à prendre dans leur valeur "faciale" (nous traiterons plus amplement ce point à la page 354).

6. 6. 2. - Vers la sortie hors des divagations "performatives"

Avec le livre de Gross, on voit – enfin – s'ouvrir la perspective pour la linguistique de prendre congé de ces délires performatifs qui ont pu pour un temps "faire mode". Gross traite en plusieurs endroits du cas de *ordonner*, sans jamais prendre en compte une quelconque *dimension performative*, comme on la trouve par exemple chez Récanati (2008 : 258) :

> "Accomplir un acte illocutionnaire, c'est, par un comportement donné (l'énonciation d'une phrase ou autre chose), manifester ouvertement et faire reconnaître au destinataire l'intention (« perlocutionnaire ») d'obtenir, par ce comportement, un certain résultat : transmettre au destinataire une information, le conduire à agir d'une certaine façon, etc."

Je signale au passage que le fait d'intégrer une méthode orientée sur un (vrai) corpus est la meilleure voie pour s'écarter des telles divagations ; une avancée de sa part va dans le sens du MÉGAsème /int/ ; parlant de « l'interprétation non volontaire » de certains énoncés, il recourt alors au critère de l'adverbe d'intentionnalité, *donc* de l'intentionnalité (2009 : 168) :

> "Dans la première interprétation de *Paul nous a fait partir*, le verbe *faire* désigne une action volontaire de sa part, ce que souligne la compatibilité avec un adverbe d'intentionnalité."

7. - Le globe des valeurs et le “tout solidaire”

1 - La linguistique structuraliste s’est construite sur l’idée de “système”. Dans le CLG figure la formulation selon laquelle (157) :

> “C’est du **tout solidaire** (js) qu’il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu’il renferme”.

La formulation du “tout solidaire” vient de Saussure et il est heureux que les Éditeurs l’aient prise en compte. Quant à la célèbre formule “un système où tout se tient” qui reprend la même idée, elle vient par contre de Meillet. Elle sonne bien, mais n’en dit pas plus que le “tout solidaire”. Mais la citation d’après le Cahier d’étudiant de Dégallier nous permet de découvrir la suite que Saussure a donné au “tout solidaire”, et c’est là qu’apparaît le “globe des valeurs”. Cette citation, indispensable relais de celle du MI, figure à la page 20 de ce travail. Ce terme n’a pas été retenu lors de la rédaction du CLG [20]. Par contre, on retrouve la notion de “globe” utilisée par Saussure lui-même, dans un passage très instructif (ELG 281)[21] :

> “En tout domaine, avant qu'il puisse être question d'un *phénomène,* il faut savoir sur quels objets, ou entre quels objets, se produit le phénomène. Comme la langue est le théâtre d'éclatants phénomènes, ce sont ceux-ci qui ont semblé suffisants à étudier, et on ne s'est que très peu demandé **quels étaient les termes, ou même la nature des termes** (js) qui donnent lieu au phénomène. (...) Mais, préalablement, où existe 1 [ ], quelle espèce de corps, quelle espèce d'entité dans l'ensemble des choses de ce **globe (**js) cela représente-t-il? On se tromperait, de l'aveu de tout le monde, en supposant que c'est une suite de lettres. Est-ce donc une suite de sons? Pas davantage...”

“Quels étaient les termes ou même la nature des termes ?” fait écho à la formulation dans la citation du MI qui se demande “où sont les unités ?”. L’emploi de “globe” trouve un équivalent synonymique dans celui de “sphère” comme dans le passage suivant (ELG 83) :

> “Ainsi le *lieu* du mot, la **sphère** où il acquiert une réalité, est purement l'ESPRIT, qui est aussi le seul *lieu* où il ait son sens: on peut après cela discuter pour savoir si la conscience [22] que nous avons du mot diffère de la conscience que nous avons de son *sens;* nous sommes tenté de croire que la question est presque insoluble (...)”

---

[20] Si je me permets d’affirmer “ce terme ne figure pas dans le CLG”, c’est pour avoir pris la précaution dans la préparation de ce travail de passer le CLG à la moulinette du scanner (puis de l’OCR) ; disposant alors de la version informatisée, je me voyais en mesure – grâce à la fonction <CRTL-F> des traitements de texte – de faire une recherche automatique et ne laissant rien passer sur la totalité du document, ce qui me permet ensuite l’affirmation sans appel que “*quelque chose ne s’y trouve pas*”. Quant à la base de données FRANTEXT, censée donner accès au CLG, elle ne permet que des recherches par mots-clé **tout en se gardant de mettre le texte même du CLG à la disposition des lecteurs**. C’est proprement une farce !

[21] Il va de soi que l’on ne tient pas compte des occurrences de “globe” lorsqu’il s’agit du globe [terrestre] ; et c’est deux fois le cas dans le CLG, comme **globe terrestre** page 152, et comme **globe [terrestre]** page 293,

[22] La mention ici de la “conscience” nous fait toucher du doigt combien l’incertitude de transcription entre “conscience” et “valeur”, tel que nous l’avons évoquée page 5 pose une vraie question.

2 - Il s'agit certes bien sûr de *métaphores* ; mais qu'est-ce qu'une "métaphore", dès l'instant où elle est "volontairement consentie", sinon une tentative de traduire en langage, cherchant à faire toucher du doigt une réalité complexe obscurément entrevue. L'image du "globe" n'ayant pas "parlé" aux Éditeurs, ils ont choisi de ne pas la retenir lors de la rédaction du CLG (pas plus que la métaphore du « vaisseau sur la mer » ; voir § VI. 1.).

Il n'en est que plus remarquable que ce soit justement *cette* métaphore que l'on retrouve à l'identique chez un Trier qui ne connaissait de Saussure que ce que le *Cours* en voulait bien divulguer :

> "Die das Wortfeld, den Wortmantel, die Wortdecke **mosaikartig** zusammensetzenden *Einzelworte* legen - im Sinne ihrer Zahl und Lagerung - Grenzen in den *Begriffsblock* hinein und teilen ihn auf."
>
> Traduction : les *mots isolés* qui constituent le champ sémantique, le manteau, la couverture **à la façon d'une mosaïque** font apparaître des délimitations à l'intérieur du *bloc conceptuel*, le partageant selon leur nombre et leur positionnement.

Il n'est pas étonnant que Trier se soit précipité sur la définition du "tout solidaire" ; mais il est stupéfiant que – ne connaissant pas la métaphore du "globe des valeurs" puisqu'elle ne figure pas dans le CLG – il ait reconstitué une autre métaphore, la *mosaïque*, qui en est la sœur jumelle ! Les grandes pensées se rejoignent. C'est en combinant avec l'analyse syntaxique – et que Daria Toussaint ouvre une voie prometteuse – que la piste du "globe des valeurs" conduit à l'analyse descendante, procédure d'analyse (et de découpage en unités plus petites) à promouvoir concurremment à celle des constituants immédiats (CI).

8. - Réflexions autour du pessimisme saussurien

L'instauration souveraine d'une doxa autour du *Cours*, bénéficiant des affirmations massives et convergentes de tant de "têtes bien pleines" a permis que, dans leurs ouvrages, des auteurs œuvrant dans ce sillage avancent de toute bonne foi des affirmations qui, dès lors que l'on s'est suffisamment plongé dans les Inédits et fragments authentiques, ne peuvent que faire dresser les cheveux. On pourrait multiplier les exemples, tellement ce courant de pensée a pris une tournure massive [23]. Je me limiterai ici à deux exemples illustrant les deux tendances antagoniques, la première avec Vincent Nyckees, qui donne une image de Saussure conforme à la *doxa* ; et la deuxième, avec Johannes Fehr, mettant (ou plus exactement : commençant à mettre) en œuvre une exigence texte-critique. Je verrai ensuite dans un troisième volet les arrière-plans psychologiques en opposant, ici encore, les points de vue antagoniques de Henri Ey et de Fernand-Lucien Mueller.

[23] "massive" est à prendre ici dans le sens de "massification", déjà évoquée.

8. 1. - Vincent Nyckees : explication caricaturale

Dans son ouvrage, *La sémantique*, Nyckees consacre un chapitre aux “raisons du pessimisme de Saussure”. On remarquera d’abord que le mot de “pessimisme” qui figure dans l’intertitre ne réapparaît à aucun endroit dans le corps du chapitre. On peut alors penser que Nyckees se limite à expliquer le contenu ou les conséquences de ce pessimisme. C’est effectivement essentiellement dans l’avant-dernier paragraphe que l’on peut déceler la présence de ce “pessimisme” et de ce qui pourrait en être la cause (1998 : 295) :

> “Ce qui empêche Saussure d'adopter cette position réside vraisemblablement dans la conception qu'il se fait de l'histoire des langues. Pour Saussure en effet, (...), l'histoire des significations suit un cours relativement autonome par rapport à l'histoire générale, celle de la communauté linguistique elle-même. L'histoire des significations représente ainsi un domaine de contingence où règne l' **irrationnel** (js) et un état de langue apparaît surtout comme le fruit d'une succession d'aléas. (...) C'est pourquoi Saussure estime tout à fait impossible de repérer dans cette histoire des significations une **logique véritable**. (js) L'histoire des langues n'est pas orientée par une finalité, elle se produit au hasard, de façon contingente. Elle n’est pas orientée en particulier vers une amélioration de la communication entre les hommes. Il n’y a pas de progrès en matière linguistique.”

Selon Nyckees, le pessimisme chez Saussure se ramènerait à une émanation de l’*irrationnel*, autre forme de l’*illogisme*, absence ou faiblesse de la « logique véritable ». L’assimilation du “rationnel” au positif (c’est-à-dire au Bien) et de l’“irrationnel” au négatif (au Mal) relève du manichéisme le plus primitif ; “ce qui est digne d’être recherché” s’oppose alors à “ce qui doit être fui” (là encore, une “dichotomie”, autre mot fétiche de la pensée doxaïque). Cette ébauche d’une explication se cache au milieu d’un paragraphe, mais avec la prétention, affichée par le titre du chapitre, de livrer la clé du pessimisme saussurien.

Même si l’auteur se garde d’y insister lourdement, je me permets de relever ce passage et de braquer un projecteur sur lui pour la raison que s’y manifeste – symptomatiquement – la ligne de fond de l’attitude générale de la linguistique structurale envers Saussure, attitude ayant conduit à la construction d’une figure iconique, telle celle du « père fondateur ».

Quant aux dernières phrases du paragraphe – qui par leur position finale acquièrent automatiquement le poids de la coda conclusive – elles sont le modèle typique du *poncif* et du *cliché* tel que nous avons entrepris de les traquer. On notera en outre le procédé (de basse rhétorique) qui recourt au “discours indirect” : toute la fin du paragraphe se trouve de fait placé sous le patronage de la formule introductive “Saussure estime....”. Or ce sont justement des à-peu-près de ce genre qui – au même titre que les omissions dans le *Cours* – ont ouvert la possibilité pour bon nombre d’auteurs structuralistes bon teint de “faire parler Saussure”, voire de parler à sa place. Mais l’on voit venir la fin de cette “mise sous tutelle”.

8. 2. - Johnannes Fehr : l'ébauche d'une généalogie

Le second auteur auquel nous nous intéresserons – pour le placer en regard de Nyckees – est Johannes Fehr. Il n'est pas étonnant que Fehr, de langue allemande, fournisse une contribution sérieuse et remarquable où il met en pratique cette même méthode "texte-critique" , se frottant aux textes inédits tels qu'ils étaient disponibles au moment où il rédige son travail. On tient alors le fil conducteur qui pourrait nous conduire à cette "généalogie de la linguistique".

Mais si le thème du *désespoir* saussurien apparaît bien dans le travail de Fehr, on peut regretter que ce ne soit que dans les toutes dernières lignes du travail, à l'heure où – pour un auteur – il est temps de conclure avant de mettre sous presse (230) :

> "Mais si la pensée de Saussure offre une signification qui déborde largement les limites de la linguistique, c'est précisément en raison de l'**intensité parfois désespérée**, (js) de l'obstination avec laquelle il a tenté de faire la lumière sur les idées fondamentales requises par une théorie du langage et sous-tendant son travail scientifique."

ce qui veut dire que cet aspect n'aura pas fait l'objet d'un développement, d'un questionnement, alors que c'est justement là que la portée anthropologique et philosophique pourrait se révéler. Car Fehr a raison dans un autre passage de parler de l' "intensité philosophique chez Saussure", mais c'est cette piste qu'il aurait fallu suivre dès le départ.

8. 3. - Science sans conscience : repositionner l'humanisme

La critique adressée à Vincent Nyckees est dirigée essentiellement contre un positivisme qui n'est plus de mise. Car le fait est que – depuis Nietzsche – les valeurs classiques de l'humanisme ont été mises à mal : la conscience, l'autonomie du sujet, la liberté individuelle. C'est surtout la *conscience*, comme tour de garde de la lucidité humaine, qui s'est trouvée prise dans la tourmente – et dans affres et tourments ses défenseurs avec becs et ongles. Non seulement « Dieu est mort », mais c'est également le vieil Humanisme d'Érasme qui a fait naufrage. Pour illustrer ce naufrage, on peut citer ce que dit, dans une belle préface traversée des éclairs d'un sombre pressentiment, le psychologue Henry Ey (1968 : VII à XX [24]) :

> "Le problème de la conscience est redoutable (...) dans le tumulte des idées qui constituent notre temps, le **procès** (js) fait à la conscience ne menace pas seulement la conscience, mais aussi l'Inconscient (...) Le structuralisme français (...) s'est constitué (...) comme contestation radicale de toutes les « valeurs » qui, selon lui, mystifient la pure objectivité des systèmes clos où se distribuent les formes de la pensée, du langage et des institutions qui **submergent** (js) l'individu

[24] Je me permets de concentrer les propos de Ey dans un *raccourci expressif* ; lesdits propos sont en effet répartis sur plusieurs pages, voire même sur les deux préfaces qui ouvrent l'ouvrage. Il est aussi intéressant de signaler que Ey était lié avec Lacan d'une amitié datant de leurs études communes.

et ruine ses prétentions à être quelqu'un. Ce **meurtre nietzschéen** (js) ne saurait être que celui d'une image (...) M. Foucault, au terme de son étude sur l'archéologie du savoir, (...) entraîné par le mouvement qui porte tant d'hommes de science ou de culture à dénoncer un « humanisme usagé », tient l'homme pour un objet contingent (...)"

Contrairement à ce que suggère cette formule de « meurtre nietzschéen », Nietzsche n'a fait que porter un diagnostic sur les tendances profondes de l'âme humaine, dans une quête du savoir qui sera prolongée cinquante ans plus tard par la psychanalyse. Mais la question qui est posée par Ey est : L'homme est-il encore un "être doué de raison" ? Ce qui est certain, c'est que l'intelligence humaine est sommée de redéfinir sa position en intégrant le nouvel apport qui dans une première approximation a été nommé "irrationnalisme", négation méphistophélique – ou envers de la Raison. En revanche, une redéfinition de fond en comble impliquerait de prendre le taureau par les cornes et d'intégrer l'apport négatif, à commencer par Freud avec la "découverte" du continent caché de l'Inconscient.

Dans l'exposé de Nyckees – dont il vient d'être question –, le terme d'"irrationnel" représente son dernier mot, le point le plus ultime que peut atteindre ce type d'explication, point proprement indépassable. La démarche généalogique trouverait par contre une source de réflexions fertiles dans un ouvrage tel que *L'irrationnalisme contemporain*, du genevois Fernand-Lucien Mueller, ouvrage certes daté mais n'ayant pas perdu de son actualité. Il serait utile pour notre démarche de lui faire répondre à celui de Ey, dans une sorte de dialogue indirect. Nourri à l'école du Hégelianisme, Mueller esquisse, dans sa postface, quelques pistes à suivre (147) :

"C'est ainsi que le contenu de la conscience de soi s'universalise par la lutte que se livrent les consciences de soi opposées pour leur reconnaissance réciproque (...), car l'homme est effectivement un être capable de s'élever au-dessus de cette vie (...)"

Il y a là les éléments, encore épars, pour construire le nouvel idéal pouvant prendre le relais de celui de Ey, nourri à la source du traditionalisme de la foi et de la vision chrétiennes qui était la sienne. Mueller, dans les toutes dernières pages, ajoute (*id.* 151) :

"Bien sûr, il n'y a pour cette libération, qui est à l'opposé de l'aliénation, aucune recette infaillible, et rien ne peut en l'occurrence remplacer la méditation personnelle ; or, on sait combien les conditions de la vie actuelles y sont peu favorables. Mais il importe de le réaffirmer à une époque où le déferlement d'une **pseudo-culture prédigérée** (js) tend à faire oublier tout ce que la réflexion exige d'efforts personnels."

"Vivre *contre* son époque", c'est cela être *inactuel* ! La dénonciation du "prédigéré" préfigure le développement de ce qu'on a appelé par la suite "société de consommation". Il désigne en outre la dimension du "prêt-à-penser", présente dans le langage, mais que nous ne développerons pas ici.

9. - Aux racines de la philologie : la position romantique

9. 1. - Saussure et Pictet : enfantillage

L'une des pistes que Fehr a eu l'intuition heureuse de suivre passe par une réflexion et une interrogation autour de la figure d'Adolphe Pictet. Il y a là des éléments indispensables, dont ne saurait se passer la démarche généalogique qui est la nôtre..

L'importance de Pictet réside essentiellement pour nous dans l'influence qu'il a eue sur *le jeune* Saussure, le Saussure adolescent ; et dans la façon dont celui-ci , tout en lui gardant son admiration, a surmonté une attitude de pieuse filiation. Je vois dans cette accession à la maturité un trait fondamental du "devenir-philologue" qui fut le destin de vie de Saussure. La "position romantique" a joué un rôle capital dans le développement de la pensée moderne. Mais il convient de développer une méfiance salutaire et critique vis-à-vis d'un courant de pensée hautement *protéiforme*, situation aggravée par les attitudes et les modes de vie "romantiques" (le "jeune Werther" de Goethe). Il est donc indispensable d'identifier la marque du romantisme dans la production intellectuelle de Pictet, tâche dont s'est acquitté Johannes Fehr (2000 : 216) :

> "L'intérêt porté par Pictet à la linguistique indo-européenne était, comme le rapporte Saussure, redevable à l'influence du **romantisme philosophique**, (js) et particulièrement aux contacts personnels pris de bonne heure avec, entre autres, F. W. J. Schelling (« son philosophe de prédilection ») et A. W. v. Schlegel."

Ce qui nous laisse comprendre que Saussure a "subi" l'influence romantique, mais a réussi à la *surmonter, pour trouver la voie de son devenir propre*. C'est là si l'on veut l'étape de l'*initiation*, dans laquelle Pictet – et son engouement romantique – a joué le rôle de cristalliseur.

En quelques pages très denses, Fehr donne tout un jeu de "clés" permettant d'éclairer l'environnement causal qui a prédestiné Saussure. Mais c'est ce moment crucial de la *prise de distance critique* que l'on peut lire dans ce bref propos de Saussure, judicieusement rapporté par Fehr (216) :

> "La marotte linguistique me travaillait évidemment dès cette époque, car je n'eus pas plus tôt appris quelques rudiments de grec à l'école, que je me sentis mûr pour esquisser un système général du langage, destiné à Adolphe Pictet. Cet **enfantillage**, (js) autant que je me le rappelle, consistait à prouver que tout se ramène, dans toutes les langues possibles, à des radicaux constitués immédiatement par 3 consonnes"

En qualifiant lui-même d' "enfantillage" sa première tentative dans le domaine linguistique, faite dans l'esprit du *maître* Pictet, Saussure prend ses distances également par rapport à tout ce que Pictet représente et incarne, c'est-à-dire une linguistique d'inspiration romantique, celle où un "âge d'or" peut trouver sa place sans être qualifié de "Schwärmerei" [25]. Fehr tire de ces incursions dans le domaine de la pensée *pré*-saussurienne des conclusions que je ne peux que reprendre à mon compte (227) :

> Si nous insistons pour mettre face à face ces deux textes fortement différents à maints égards, ce n'est pas pour souligner une **fracture dans la personnalité de Saussure** (js) dès le début de sa carrière scientifique, c'est bien davantage pour réfléchir à ce qu'implique la coexistence dans son œuvre de ces deux travaux et pour permettre de prendre une juste mesure des défis et des tensions qu'affronte la pensée de Saussure et qui lui confèrent son **intensité philosophique**. (js)"

Plus grave que les « défis et les tensions qu'affronte la pensée de Saussure », je verrais pour ma part une véritable "fracture" qui, à la longue, se révélera insurmontable et scellera son destin, c'est ce que j'exprime moi-même sous la forme de la "tension dramatique entre les deux pôles du *relatif* et de l'*absolu*". On est alors loin du "cliché" habituel lorsqu'il s'agit du Saussure de la "dichotomie". J'ajouterai que cette "fracture" n'est pas un fait psychologique, propre à l'idiosyncrasie de la personne de Saussure, mais que c'est une caractéristique de ce qui le traverse, constituant au-delà de Saussure, un moment constitutif dans le mouvement de la pensée humaine.

Cette fracture que Fehr semblerait limiter aux deux premiers travaux de Saussure, le *mémoire* et sa recension du livre sur les *Origines indo-européennes* doit néanmoins être généralisée à toute sa production, car il est un fait qui n'a semble-t-il frappé personne, c'est le fait que le Saussure de la maturité **ne se réfère à aucun endroit** ni de ses écrits ni de ses conférences à ces deux productions provenant du *jeune homme* Saussure, à l'époque de ses études leipzigiennes, où il eut à se frotter aux théories néo-grammariennes, théories dont nous aurons l'occasion de reparler abondamment dans les prochaines pages, cette nouvelle influence, après celle de Pictet, ayant été capitale et décisive.

C'est ainsi donc, comme nous venons de le voir, que le *devenir* de Saussure, depuis l'adolescent en passant par le jeune homme, a dû passer par des "fractures" ou des "cassures". Ce devenir est donc tout sauf "rectiligne" et de tout repos.

---

[25] Je fais platement mes excuses auprès des lecteurs, mais "Schwärmerei" est le plus intraduisible de tous les concepts de la langue allemande ! Les dictionnaires s'épuisent à énumérer, mais sans jamais trouver l'équivalent qui nous parle ; on peut éventuellement parler de "fantasmagories". En écoutant du côté de la langue populaire, nous trouverions la très jolie tournure de "se monter le bourrichon", expression chère à Flaubert et que même Proust n'a pas dédaignée...

9. 2. - Le romantisme comme paradigme caché

1 - Pour trouver un dénominateur commun dans toutes les manifestations regroupées sous le terme de“romantisme”, on retiendra essentiellement la vision *pessimiste* du devenir ce que Léo Ferré a résumé dans la formule-choc : “Avec le temps va, tout s’en va” [26]. Il ne s’agit donc pas de définir cette attitude face à la vie (que la démarche philosophique désigne plus généralement comme l’ “existant”, ou l’”étant”) selon des critères exclusivement littéraires. Schlegel et – lui emboîtant le pas – toute la philologie classique allemande sont les meilleurs témoignages de ce “romantisme”, estimant que le sanscrit, ancien idiome de l’Inde, était la langue parfaite, une perfection qui fut ensuite transposée sur l’indo-européen, lui-même censé être l’origine du sanscrit et des principales langues européennes. Les croyances engendrées sur ce terreau ont pu se manifester sous de multiples formes, y compris le mythe chrétien de la tour de Babel. Il faut aussi rappeler que l’*hébreu*, dans la tradition romantique, avait le statut de langue originaire, avant donc que la découverte du sanscrit bouleverse la donne.

On tient là la “tarte à la crème” qui a fait les beaux jours de la philologie plusieurs générations durant. Même sous l’enveloppe d’un discours aux accents modernistes pourra se retrouver ce même contenu ; c’est ce qui s’est passé avec l’ouvrage d’Alfred Malblanc, consacré à la *Stylistique comparée du français et de l’allemand*, saussurien certes, mais dans l’optique du *Cours*. Voici d’abord l’opinion défendue par Pictet (cité d’après Fehr 228) :

> “Outre les passages déjà cités, on accordera une attention spéciale au passage suivant, extrait de l'Introduction aux Origines indo-européennes, dans lequel Pictet expose le statut particulier de l'idiome des anciens Aryas : « Et lors même qu'il n'est question que de quelque objet matériel ou de quelque être de la nature animée, il est intéressant de voir par l'effet de quelles **impressions spontanées** (js) les hommes des temps primitifs **ont imposé des noms à toute chose** (js). Rien n'est plus propre à caractériser le génie des races que cette création à la fois instinctive et libre de leur premier vocabulaire. C'est prendre, en quelque sorte sur le fait, une des opérations les plus curieuses de l'esprit humain » (Pictet, 1859, p.20). “

Il y a, dans l’évocation d’un “état primitif” idéal et mythologique similitude avec l’opinion présentée cinquante ans pour tard par Alfred Malblanc (1968 : 75) :

> “L'allemand plonge ses racines dans une zone ancienne où le langage était surtout concret, s'attachait à la représentation des mouvements et des aspects phénoménaux et non à la poursuite des idées, il est encore, si l'on peut dire, par certains aspects concrets, un langage premier. Le français, lui, fait l'effet d'un langage second, il n'a pas connu **l'âge magique où les gestes et les mouvements s'imprimaient** (...), **directement dans la conscience et le langage**... (js)”

[26] Sans se lancer dans une explication de texte serrée, je risque ici l’opinion que par l’énoncé de cette phrase, Ferré procède à une mise à distance ironique de toute cette attitude mortifère, lui-même étant au-delà, ayant *surmonté* cette sorte de blessure narcissique qu’implique le romantisme. Donc, l’anti-héros que, dans cette chanson, il fait parler à la première personne : « à la galerie, **je** farfouille dans les rayons de la mort », ce n’est pas lui, même s’il n’est pas dépourvu d’empathie pour ce “double intime”.

On reconnaît au passage le thème du “bon sauvage” que Jean-Jacques Rousseau, dans un écrit célèbre, élèvera au rang d’un mythe.

Malblanc suit dans la méthode employée le modèle de la “Stylistique comparée du français et de l’anglais” des canadiens Vinay et Darbelnet, la source commune d’inspiration se trouvant dans les travaux de Bally, essentiellement dans son *Traité de stylistique française*. Cela recoupe bien évidemment la thématique du présent travail. On ne s’étonnera pas que le saussurisme, tel qu’exposé dans le *Cours*, n’ait pas réussi à placer la linguistique sur les bases neuves qui, ayant assimilé l’apport (indéniable) du romantisme, permettent de les dépasser. La résurgence du mythe romantique de “l’âge d’or” est alors l’indice irréccusable, la manifestation symptomatique de la survivance – sous de nouveaux atours – de la vieille croyance [27]. On notera que Bréal relève le même positionnement chez Schleicher (1983 : 4) :

> “Ainsi [pour Schleicher] **l'époque de perfection des langues** (js) serait située bien loin dans le passé, antérieurement à toute histoire.”

Cet “âge d’or” (= âge magique), posé ici comme origine *mythique* de l’humanité et du langage, échappe à la démarche de la linguistique, laquelle se veut scientifique. La signification propre de ce mythe, son contenu profond, est la négation – d’inspiration foncièrement pessimiste – de toute idée de *progrès*. Autrement dit, le déroulement historique n’a été que régression, l’ “âge d’or” ayant été le point le plus haut à partir duquel les choses n’auraient été qu’en se détériorant, pour ainsi dire : de Charybde en Scylla ; une telle vision, véritablement “fantasmatique” (= schwärmerisch), du devenir humain intervient également comme sous-bassement du “paradis terrestre”, un des éléments essentiels sur lequel s’est construit la doctrine chrétienne. S’il y a une correspondance avec le mythe du “bon sauvage” – dont j’ai parlé plus haut –, il importe de bien marquer la différence, car la mise en lumière de ce mythe par Rousseau a été une étape dans l’évolution de la pensée dans son effort pour venir à bout de l’obscurantisme, dont la théorie de l’”âge d’or” est un avatar ou une resucée. Il est néanmoins clair que le saussurisme affiché par Malblanc dans son ouvrage renvoie, sans doute possible, au *Cours*, et – donc – aux conceptions et aux idées de Charles Bally ; lorsque par exemple Malblanc invoque *l’irréductibilité* de l’individu, pris en tenaille dans la “dichotomie” de la langue opposée à la parole (1968 : 16) :

> “Il s’agit (...) de déterminer ce qui dans deux œuvres ou deux écritures de même genre dans l’une et l’autre langue d’une part est le **fait de l’individu** (js) d’autre part, le fait de la *langue* et de la *parole*, pour employer les dénominations saussuriennes.”

[27] On peut s’interroger sur la persistance, la difficulté à céder la place, qui peut habiter une telle attitude – que je qualifierais volontiers de “posture littéraire”. Une trace symptomatique se trouve dans le livre de Gilles Philippe, *Le français, dernière des langues*, puisque cet auteur fait encore une place d’honneur à Malblanc, Vinay et Darbelnet (259). Il est vrai que Philippe place la Stylistique qu’il défend dans le droit sillage de Bally, en qui il voit : “Le disciple, l’éditeur et le successeur de Ferdinand de Saussure.” (127). On se trouve là à un point d’absolue divergence des chemins et des points de vue !

La vision de l'*individu* qui transparaît ici est clairement, en liaison organique avec le point de vue romantique sous-jacent, qui va interpénétrer jusque dans ses moindres replis la démarche de Malblanc dont tout l'ouvrage va être dominé par le *leitmotiv* suivant (*id.* 21) :

> L'allemand est en général plus concret ou plus chargé de concret même quand il est abstrait, souvent plus précis, plus objectif aussi; le français plus intellectuel, soit plus *signe* soit plus figuré, souvent plus net, plus **subjectif** (js) aussi."

C'est dans une répétition, tendance à perpétuellement renaître de ses cendres sous de nouveaux atours, de la posture romantique que réside le plus grand risque d'enlisement et de piétinement de la linguistique. Il est hautement symptomatique que surgisse dans l'environnement baigné de romantisme la mention par Malblanc du "subjectif". Il s'agit de la vision *anarchiste* et *catastrophiste* de la subjectivité, qui a orienté la linguistique y compris dans ses positions structuralistes, dont on constate la persistance jusque chez Benveniste [28].

2 - Dans un livre portant le sous-titre "une archéologie saussurienne", le norvégien Arild Utaker consacre un chapitre au thème du Romantisme et de son poids dans la pensée linguistique. Ce livre recèle plus d'un parallèle intéressant avec le présent travail. Outre qu'il connaît Nietzsche et utilise correctement les "clés nietzschéennes", Utaker – qui enseigne la philosophie à Bergen – s'attache à mettre en œuvre une investigation "archéologique" de la pensée saussurienne en se référant à Michel Foucault.

La prise en considération du Romantisme et de son poids dans le développement de la Philologie, puis de la linguistique qui lui a emboîté le pas, reste cependant très décevante, comme si Utaker n'était pas encore parvenu à sortir lui-même de la sphère d'influence occulte du Romantisme ; de sorte que le nécessaire *dépassement* – qui s'imprime dans le travail entrepris ici – implique de rompre avec cette attitude de "pieuse dévotion".

Néanmoins, dans le chapitre suivant, "La langue-mère et l'origine", Utaker livre à son lecteur cette réflexion précieuse, susceptible de fournir une clé permettant de poursuivre constructivement l'investigation archéologique ou généalogique (2002 : 47) :

> "La nostalgie des romantiques – mais aussi la conscience que la langue est faillible, imparfaite – n'est nullement chez Grimm un élément décoratif. C'est l'idée directrice de sa science des langues. L'histoire ne se porte pas en avant, mais renvoie à l'**âge d'or** (js) de la langue."

---

[28] Peu d'auteurs ont osé pousser la réflexion jusqu'à cette conséquence ultime consistant à apercevoir dans la "subjectivité" un principe destructeur, donc *anarchiste* (plutôt qu'anarchique, le distinguo me paraît important). Il faut des penseurs linguistes n'ayant pas froid aux yeux pour admette – et consigner – ce fait. Kerbrat-Orecchioni est de ceux-là ; elle relève en effet qu'il peut exister dans le langage des "valeurs imprévisibles, **anarchiques**, (js) qui surgiraient **sauvagement** (js) au cours de l'actualisation discursive, et échapperaient à toute entreprise de codification" (1980 : 202) ; il s'agit en vérité d'un emploi prototypique d'*anarchie* : qui sème le désordre, qui est destructeur ; derrière ces dénominations se cache la hantise de l'entropie, point sur lequel nous reviendrons au chapitre III, consacré au thème de la negentropie.

3- La mention d'un « âge d'or », d'un état originel paradisiaque implique bien que ce qui vient ensuite, l'histoire de l'espèce humaine, ne peut se faire autrement que sous le signe de la "décadence" ou du "déclin", dont il vient d'être question dans le début du même paragraphe (*id.* 46) :

> "La **dispersion d'une langue-mère** (js) entraîne la diversité linguistique, et représente une décadence (...) quand le progrès réalise une fin, la décadence ne peut être qu'une déviation par rapport à l'origine."

Dans sa démarche archéologique, ce constat constitue en quelque sorte la couche la plus profonde de ce qu'il explore ; à l'aide de cette clé, Utaker progresse dans la masse des informations brutes, dont l'accumulation quantitative et factuelle resterait sinon sans intérêt. Un des points forts de son investigation est de faire la juste part des choses entre différents courants sur lesquels on appose de façon assez grossière l'étiquette de *Romantisme* ; il est en effet inexact et abusif de mettre Humboldt et Herder dans un même fourre-tout avec Schelling et Schlegel ; les premiers représentant un courant progressiste, les derniers relevant d'un Romantisme passéiste (avec, ouvertement ou de façon occulte, la nostalgie d'un "âge d'or"), courant que l'on pourrait qualifier de "réactionnaire" (conservateur et catholique), avec les figures de Schelling et de Schlegel. En face d'eux prennent place les figures de Herder et Humboldt, personnalités progressistes, qu'il est permis de mettre en relation avec l'élan révolutionnaire, politique et social, de cette brève période allemande appelée le "Sturm und Drang" (que d'ailleurs la tradition littéraire en Allemagne n'associe absolument pas au romantisme). Le plus beau fleuron de ce mouvement fut Georg Büchner, lequel prit une part active dans les mouvements révolutionnaires autour de1848 (liés au "Vormärz"). Et une autre grande figure de "tempête et élan", fut Heinrich Heine, exilé en France.

Même s'il n'en sera question dans ce travail que de façon marginale et succincte (pages 85 puis 372), je reconnais volontiers une dette intellectuelle envers Jean Duvignaud, dont l'ouvrage, *Le langage perdu : essai sur la différence anthropologique*, travail malheureusement tombé aux oubliettes, a su admirablement analyser la dimension progressiste du mythe rousseauiste du "bon sauvage", dans un éclairage psychanalytique.

3 - Pour revenir à Utaker, on relèvera les pages solidement argumentées qu'il consacre à la notion-clé de "décadence" et à son lien organique avec la *nostalgie du passé*. Je suis en concordance avec Utaker pour constater au titre d'un diagnostic épistémologique la persistance et la stabilité dans le temps de ce *noyau romantique* derrière l'attitude scientifique de la Philologie allemande, ancêtre de la linguistique moderne. La constatation – ayant valeur de verdict – de ce substrat romantique d'essence *passéiste* "tombe" de façon catégorique (*id.* 36) :

> "L'être organique d'une langue (...) exprime aussi un idéal. L'art ou la langue doivent aspirer à l'unité organique ou à la totalité. Le romantisme, en quelque sorte, s'appuie sur le sentiment de la **perte de l'unité organique** (js). (...) D'où la nostalgie du romantisme, d'où l'espoir qu'un **retour aux sources** (js) pourrait restituer ce qui est en train de s'effacer."

Ayant posé l'existence de ce "substrat romantique", nous en ferons un de nos fils conducteurs pour la suite de cette partie de la thèse.

10. - L'évolution de la pensée linguistique allemande

Avant de nous pencher sur les convergences qui viennent en renfort de la position saussurienne du MI, nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur l'évolution de la pensée linguistique allemande en considérant un *avant*-Saussure et un *après*. La période antérieure demande à revenir sur l'épisode néo-grammairien qui, vu du point de vue français, risquerait d'être minimisé dans son importance, voire même de passer complètement inaperçu. Quant à l'après-Saussure, c'est à la personne et la figure de Hans Glinz que reviendra le rôle d'en représenter le résumé symbolique. C'est pourquoi nous consacrerons une place importante au parcours singulier de cet homme.

10. 1. - Les néo-grammairiens

S'il est vrai que Saussure, notamment lors de son séjour d'étude à Leipzig, a été formé, nourri intellectuellement par tout ce bouillonnement intellectuel de la tradition comparatiste (avec les noms de Bopp, Schleicher, Max Müller, entre autres), il a été bien plus déterminant pour lui de se trouver en contact direct avec le mouvement des néo-grammairiens (qu'en allemand on désigne d'ailleurs comme "jung-grammatiker", ce qui n'est pas sans rappeler les "jeune-hégeliens" de la même époque et où l'attribut "jeune" exprime la volonté d'insuffler un souffle nouveau). Si d'une part, les néo-grammairiens ont été le dernier épisode de la grande école comparatiste, c'est à Saussure qu'il revient d'en avoir été le dernier avatar, rejeton ultime de ce courant, ayant permis de passer à autre chose, cet "autre chose" étant la linguistique moderne.

Ce n'est pas par hasard si Hermann Paul, autre représentant éminent de ce courant, s'est adressé à Saussure pour lui demander une recension dans des revues françaises de son principal ouvrage, au nom très certainement de la communauté d'idées qui a existé bel et bien pour un temps ; ce en quoi Paul se trompait, car Saussure n'est devenu Saussure qu'en dépassant les thématiques et les idées directrices néo-grammairiennes, les reléguant du même coup pour une bonne partie aux oubliettes, ce dont lui a par la suite été tenu rigueur .

10. 1. 1. - Les “Lois phonétiques”

1 - De ces idées directrices – temps fort de la pensée néo-grammairienne – nous ne retiendrons que la plus importante : les “Lois phonétiques”. Si, vue de ce côté du Rhin, la connaissance des tenants et aboutissants est parfois catastrophiquement lacunaire, il est heureux que des germanistes prennent la parole (sous forme d’articles !) pour “relever le niveau” . C’est ainsi que pour les néo-grammairiens, nous disposons d’un remarquable état des lieux des positions de cette école, dû à la sagacité du germaniste Pierre Caussat.

La démarche de Caussat est d’un intérêt précieux dans la mesure où cet auteur se réclame comme nous-mêmes d’un point de vue *généalogique*. Ne pouvant rentrer dans le détail (foisonnant) de ses analyses, je m’en tiendrai à ne mentionner que l’introduction de son étude, qui situe bien le registre qui doit être celui d’études généalogiques (1978 : 24) :

> “On sait que les dernières années du XIX° siècle ont été accaparées, en linguistique, par la controverse des lois phonétiques, **enjeu central et signe de ralliement** (js) de l'école dite des néo-grammairiens (« Jung-grammatiker »). Mais ce « savoir » fonctionne sur le mode du non savoir. **L'avènement du CLG relègue et condamne les événements antécédents** (js) ; l'histoire qu'il ouvre clôt une préhistoire et fonde une scientificité. Hier régnant désert (sic). Tant de **mythification** (js) suffit déjà à justifier un soupçon radical. Mais au risque d'un contre-mythe qui, opérant par pulsion purement réactive, reporterait ailleurs **une origine réputée de toute manière absolue** (js).”

car c’est bien en termes d’ “enjeu central et signe de ralliement” que les choses se nouent en cette fin de 19ème siècle, Et c’est de “mythification” qu’il est dès lors question, la frontière avec la “mystification” (posture et imposture) n’étant plus très nette. Quant à la recherche de l’*origine*, elle n’a de valeur qu’heuristique, sachant d’avance qu’elle ne livrera pas une clé de l’énigme. Et la phrase de Caussat : « L'avènement du CLG relègue et condamne les événements antécédents » est à l’unisson parfait de ce que je dis moi-même.

2 - Un grand avantage du texte de Caussat est de faire apparaître distinctement la part d’*irrationalité* dans ce qui a pu passer pour une orgie de rationalisme puisque (1978 : 34) :

> “En cette affaire en tout cas, tout se passe comme si l'appel à la loi suscitait une **quête de rationalité** (js) qui, faute de trouver à se satisfaire dans le domaine rétractile de la loi, tend à s'investir, au delà d'elle, dans la spéculation sur la causalité, ou, plus généralement, sur les systèmes présumés responsables des phénomènes partiels manifestés par les lois. De là des errances nombreuses, réunies, en dépit d'elles mêmes, par une obsession commune.”

Et si nous avons pu voir quelle part de “scientisme”, à moins que ce ne soit de “scientificité”, venait au jour dans les nouveaux courants linguistiques – d’inspiration structuraliste ou fonctionnaliste – on constate dans les prises de position néo-grammairiennes les mêmes accès d’intransigeance-intolérance, en un mot : d’impérialisme intellectuel.

Le cœur de la doctrine exhibée dans ces circonstances fut de dire qu'aucune *exception* (à la règle ou à la "Loi") n'était tolérable, ni même possible. Plus encore que "scientiste", cette vision est "mécaniste" et ce n'est pas un hasard si ce courant de pensée fait irruption à l'époque de l'essor prodigieux du *machinisme*.

3 - Mais chez Caussat, le point faible se trouve dans le rejet d'un point de vue vitaliste ou finaliste, ce qui le condamne à une vision chaotique (1978 : 25-6) :

> "On trouvera dans le CL G une conscience particulièrement aiguë de ces problèmes, d'où l'insistance mise à l'emploi des termes de « masse parlante », « masse sociale », « force sociale », « force aveugle ». Le social y est la référence d'une **dérive massive, puissante et opaque** (js) (d'où le rapport entre « arbitraire » et « tradition », page 108) ; cette conscience tente de se donner sa propre science (l'armature conceptuelle du CLG) mais non sans effets paradoxaux, ainsi : « Sa nature sociale – de la langue – est un de ses caractères internes » (p.112)"

De ne s'en tenir qu'au seul *Cours* a conduit Caussat, à une vision chaotique et cataclysmique. Il fait ce que l'on ne peut qualifier autrement que comme *amalgame* entre les formulations de Saussure et d'autres provenant des Éditeurs, ce qui aboutit à multiplier les incohérences car en réalité – et il faut revenir à la citation de Saussure même – c'est la collectivité sociale qui doit être vue comme *élément interne*. La position de Saussure est beaucoup plus radicale ; elle procède à l'échange de ce qui était vu comme *interne* avec ce qui était vu comme *externe*, l'inversion du *contenant* et du *contenu* (ELG 290) :

> "la collectivité sociale et ses lois est **un de ses éléments internes et non externes**, (js) tel est notre point de vue"

La « collectivité sociale », ce sont rien moins que les sociétés humaines, l'aptitude à les constituer, puis à les faire évoluer dans des degrés de complexité croissante. Parler là de « nature sociale de la langue » est un détournement de l'idée originale : c'est le langage qui *contient* les sociétés humaines, c'est-à-dire : qui en est la condition, le sol constitutif. C'est la figure du *chiasme* chez Merleau-Ponty. Elle donne une clé pour expliquer ce qu'exprime Saussure dans cette phrase lapidaire relevant d'une pensée fragmentaire opérant par aphorismes, point important qui justifie que j'y revienne au §§ XI., sous l'éclairage de la Masse parlante en interaction avec la Masse parlée. Mais il reste parfaitement juste, comme le fait Caussat, de ne pas situer Saussure par rapport au Comparatisme (trop vaste et trop dilué), mais au seul mouvement néo-grammairien. C'est dans cette pépinière que s'est formé la pensée saussurienne et il lui a fallu par la suite beaucoup d'énergie pour s'en émanciper, pour forger sa propre pensée en sortant de la sphère d'attraction néo-grammairienne. Mais Caussat est vraiment déconcertant, car au-delà du point de désaccord, il n'en énonce pas moins un avis inattendu – rejoignant ce que je défends ici – lorsqu'il affirme (1978 : 27) :

> "D'où découle l'interprétation du changement comme **innovation**, (js) opposée à la thèse « paléo grammairienne » **de l'altération ou de l'usure**. (js) De là surtout s'ensuit la notion des lois phonétiques conçues comme lois « du changement phonétique »; loin d'être un accident adjacent, pathologique en quelque sorte, le changement s'annonce lui même comme événement significatif, révèle la mutabilité de l'ensemble dans lequel il se manifeste et conditionne la **constitution de nouveaux ensembles**. (js)"

ce en quoi les néo-grammairiens avaient raison de s'opposer à la vieille école comparatiste et à son noyau romantique. la question de l'*usure* étant primordiale ; c'est dire que j'y reviendrai nécessairement plus en détail, et ce dans la partie III de ce travail, à l'éclairage du couple *entropie-negentropie*.

4 - Les néo-grammairiens ont imposé l'intransigeance d'un point de vue qui ne souffre pas d'*exceptions*, ou alors doit les expliquer par une autre « Loi » située plus en aval. Il y a là le début de l'exigence d'une *systématique*, donc d'un système qui coordonne les manifestations éparses et les sauve du désordre. Ce point de vue légaliste est inséparable d'une vraie démarche scientifique cherchant sa voie (à ce stade de balbutiements) ; mais la question de lois s'appliquant mécaniquement et aveuglément (Caussat, dans une des citations précédentes mentionne la « force aveugle ») soulève le problème de l' orientation générale que dessine le langage à travers ses mutations, ce dont je traiterai dans le chapitre suivant, sous le thème de la *negentropie*. Comme le dit – encore une fois – fort justement Caussat :

> "Ici, très précisément, pointe le **concept de variation**, (js) écart différentiel qui est principe d'ordre. « Le seul changement ou passage d'un son n'est autre, objectivement, que la co-incidence (*Nebeneinander*) ou l'alternance. » La réfutation des équivoques du « changement » conduit ainsi à engendrer le concept de phonème, fonction (quasi mathématique) d'un ensemble complexe de conditions et moment d'une paire minimale. À l'unité fuyante du son s'oppose la stratégie relationnelle du phonème dont l'unité fait renvoi aux fonctions qui l'identifient comme tel dans le réseau de ses relations."

Ces considérations et réflexions sont au cœur de la problématique découlant du postulat d'un "milieu intermédiaire", tel que défendu dans le présent travail.

5 - Nous ne pourrons prendre la chose dans le détail, mais il est caractéristique et révélateur que, dans son mémoire de thèse consacré à la *Dissimilation*, un auteur comme Maurice Grammont ait essayé, en en dégageant des Lois phonétiques, d'appliquer à la lettre les principes hérités des néo-grammairiens, principes auxquels l'école française adhérait sans restrictions avant Saussure. Grammont ne réussit au bout du compte qu'à produire un amoncellement de données, mais dépourvu d'un fondement théorique réel. Même sporadiquement, nous aurons l'occasion de revenir sur ce très intéressant travail de Grammont, en raison de son intérêt pour la collation impressionnante de données qui permettent de "dresser le portrait" de la dimension morphologique.

10. 1. 2. - La cassure entre l'ancien et le nouveau

Le témoignage de Hans Glinz est d'une aide précieuse pour ne pas sous-estimer l'importance de la rupture intervenue entre la vieille philologie et la jeune linguistique naissante [29]. C'est sous l'éclairage de Saussure (même au travers de l'image déformée et incomplète du *Cours*) que Glinz en vient à formuler un important point de synthèse qui est à la base de ce travail et de l'argumentation qui y sera développée contre la théorie du reflet. Glinz voit alors clairement la fausse alternative dans laquelle il ne faut pas se laisser enfermer (il vient de découvrir la pensée saussurienne en lisant un ouvrage de Weisgerber) (1986 : 166) :

> "Ich baute denn auch sofort die Seminararbeit, die ich unter den Händen hatte, entsprechend aus. Ich hatte eingesetzt mit der Darstellung von zwei Sprachauffassungen, die beide nicht genügten, nämlich einer **rationalistisch-positivistischen** (js) (Sprache als bloßes Etikettensystem, nur lautlich) und einer **romantisch-magischen** (js) (Sprache als lebendiges Wesen, sich **organisch** entwickelnd, geheimnisvoll)."
>
> Traduction : Je me mis aussitôt en devoir d'intégrer [sa découverte] dans le travail de séminaire que j'avais sous la main. Je démarrais en exposant deux conceptions de la langue dont aucune n'était satisfaisante, à savoir une **rationaliste-positiviste** (la langue comme simple système d'étiquettes, limitée à sa face phonique) et une autre **romantique-magique** (la langue comme être vivant, se développant **organiquement**, de façon mystérieuse)

On reconnaît derrière la position "rationaliste-positiviste" l'orientation néo-grammairienne ; et derrière la description de la langue "comme être vivant" le point de vue romantique ayant eu cours dans l'école comparatiste. Il faut ajouter que le "positivisme" des néo-grammairiens s'est développé dans la méconnaissance totale des théories d'Auguste Comte, les frontières linguistiques étant en cette matière restées parfaitement hermétiques. Le positivisme de Comte mérite d'être qualifié de "scientisme", cherchant ses modèles dans les Sciences exactes, physique, chimie (avec leur support mathématique), qui à cette époque commençaient un développement gigantesque. La personnalité marquante et influente dans l'espace germanophone reste Hermann von Helmholtz, lequel ne s'est pas contenté d'explorer les voies de la physique, mais s'est penché sur des questions de physiologie et de perception sensorielle [30].

---

[29] Ce que j'appelle ici "cassure" pourrait bien correspondre à ces *episteme* que Foucault discerne dans ses analyses d'archéologie du Savoir. Cela sort de mon propos de creuser la question de l'identité ou des affinités. J'ai déjà indiqué que c'était la piste qu'a choisi de suivre Utaker..

[30] Si j'en crois Wikipédia, il aurait "développé une **théorie sémiotique** (js) selon laquelle nos sensations sont des signes des objets extérieurs qui en sont la cause". On reconnaît bien là la "théorie du reflet", mais sans pouvoir trancher si c'est le fait d'Helmholtz ou l'interprétation du Wikipédiste qui a rédigé la rubrique. Il faudrait aller y voir de plus près dans sa *Théorie physiologique de la musique* pour pouvoir en dire plus.

10. 1. 3. - Survivance et continuité des “Lois phonétiques”

Une continuité dissimulée relie – curieusement – les positions catégoriques des néo-grammairiens avec le structuralisme à prétentions modernistes. C’est ainsi que Hjemslev a cru pouvoir affirmer que (1966 : 74) :

> “Grâce à ces définitions on peut établir des **lois absolument générales** (js) pour les éléments qui peuvent subir, dans un mot, l'influence des éléments avoisinants.”

La question des “Lois phonétiques” est un point sur lequel Saussure était resté fidèle à la lignée néo-grammairienne ; du moins dans son enseignement, car les notes portent les traces de réflexions très agitées concernant les “Lois phonétiques” ; par exemple cette remarque fulgurante quoique lapidaire à l’extrême (ELG 104) :

> “Les « lois » phonétiques! Aucun droit à ce nom.”

où se lit en filigrane quelque chose comme de l’irritation, voire même de l’exaspération, à l’endroit de ce qui constituait la pierre angulaire des positions néo-grammairiennes [31].

10. 1. 4. - L’organicisme

Mais tout cela repose avec force la question de la langue conçue comme “organisme”. Je rappelle la distinction établie par Glinz :

> “une autre conception, **romantique-magique** (la langue comme être vivant, se développant **organiquement**, de façon mystérieuse).”

Il importe de ne pas s’engager dans de faux ou de pseudo-débats contradictoires. Il ne s’agit pas de juger d’un bon usage – opposé à un mauvais – des métaphores. Une vérité de bon sens demande à être dite ici, concernant es métaphores : celles ne sont pas autre qu’une tentative cherchant à faire toucher du doigt une réalité complexe obscurément entrevue par l’auteur”.

Il faut donc se garder de démoniser les métaphores, lesquelles ne sont rien d’autre qu’un *moyen de s’exprimer*. Ce sont des *signes linguistiques* d’une grande complexité formelle, allant bien au-delà de la frontière des mots. Le vrai problème – qui se cache derrière le faux débat de la bonne ou mauvaise utilisation des métaphores – est donc le suivant (et une nouvelle fois, je cède la parole à Caussat ; *id.* 27) :

---

[31] Il sera de nouveau question de cette même formule du point de vue de sa forme page 102. On ne saurait trop y insister dans la mesure où c’est dans de tels exemples que l’on cerne le “vrai” Saussure ; d’une intransigeance cinglante d’une part, mais soucieux de n’en rien laisser paraître de l’autre ; donc une personnalité inhibée, introvertie et tiraillée ; tous les ingrédients pour se programmer une maladie sérieuse dont on meurt à même pas 56 ans..

> “Pour les néo-grammairiens, la langue est un champ complexe ouvert à des interventions stratégiques (les locuteurs). Ce n'est pas un objet clos, fermé sur lui même et se développant par évolution interne de longue durée. C'est même exactement l'inverse : une potentialité vulnérable dont l'origine se confond avec son fonctionnement. À la mythologie de l'organisme, **s'effilochant au cours de son transit**, (js) se substitue le postulat de totalités discontinues dont chacune recèle et réalise un ou plusieurs principes d'ordre. La non substantialité n'est pas affirmée dès le départ, mais la désubstantialisation est en route.”

Mieux que Glinz, Caussat montre bien ici l’enjeu ou les enjeux qui s’attachent à chacune des positions en présence. Ce débat est au cœur de la question de ce que sont les langues et l’on peut bien comprendre que Saussure ne soit pas ressorti indemne de s’être frotté – du temps de ses études leipzigiennes – aux positions néo-grammairiennes.

Le terme d’*organicisme* – titre de ce paragraphe – est préférable à plusieurs autres termes concurrents visant à nommer le même phénomène. Le “vitalisme”, terme le plus fréquent, est source de confusion et de malentendu, ce qui ne concerne pas les emplois métaphoriques du mot “vie”, comme ne dédaigne pas de le faire à l’occasion Saussure lui-même (ELG 60) :

> “Il y a deux sortes *d'échange,* qui sont complètement distincts, dans la **vie de la langue**. (js)”

Dans la pensée d’un Saussure, la distinction décisive passe bien plutôt entre l’*organique* et le (règne) *matériel*, tel qu’il apparaît clairement dans l’exemple des « glaciers » (ELG 179) :

> “Les glaciers divergents sont vraiment une bonne comparaison pour les idiomes congénères, permettant de faire saisir, commune origine, éléments nouveaux, différence des temps, et absence de **vie organique**. (js)”

La même remarque s’applique à la tentation de faire intervenir ici le terme de “biologie”, généralisé sous forme de “biologisme”, comme c’est le cas d’Ecaterina Buléa.. Saussure dit d’ailleurs lui-même (ELG 306-7) :

> “En effet nous serions réellement téméraires, au moins à mon estimation, en sous-entendant par un titre que les choses qui ont une valeur générale pour caractériser la langue fassent toutes partie d'une vie, *d'une biologie* ou d'une histoire à écrire sur cet organisme. (...) Ainsi un titre comme la **Vie de la langue** se trouverait fort mal choisi, comme trop précis et restreint. Lors même que ce ne serait qu'une opinion, on voit qu'il y a tout lieu de ne rien vouloir trancher par les titres mêmes.”

Si Saussure parle, comme ici, de la « vie de la langue », ou s’il déclare que « Un morceau quelconque de langue arraché et surpris à **la masse vivante** (js) d'un idiome », cela ne signifie en aucun cas qu’il soit adepte de l’organicisme, puisqu’il ne s’agit là – à ses yeux aussi – ni plus ni moins que de *métaphores*. D’un autre côté cependant, si un idiome humain peut être caractérisé de « masse vivante », c’est aussi en raison de la *relation de chiasme* qui unit la Masse parlante et la Masse parlée, comme nous nous en expliquerons au §§ XI.

10. 1. 5. - Place respective des dialectes

Dans le même temps où Saussure développait sa pensée, par sa démarche personnelle puis au travers de son enseignement universitaire, se mettait en place une école linguistique orientée sur l'étude des dialectes ; c'est là aussi un érudit suisse, Jules Gilliéron, qui joue un rôle prépondérant, fondateur d'une école et d'une revue, rédacteur d'un imposant atlas des aires lexicales des dialectes dans l'espace géographique où se parlait les variétés de français.

Caussat écrit dans son article déjà cité (*id.* 31) :

> "Un cas particulièrement fréquent est fourni par les **emprunts aux langues étrangères** (js) (Fremdwörter). Mais ou commence l'étranger? Sa définition dépend de celle qu'on donnera de l'« indigène » ; de là, entre autres, la nécessité théorique du **repli sur l'unité dialectale** (js) pour mieux garantir le domaine de validité des lois phonétiques."

Une telle façon de concevoir, telle qu'elle s'exprime ici, entrouvre des abîmes de perplexité. En effet : un point de vue se voit présenté dans ces lignes comme une absolue évidence, le fait que les regroupements *plus petits* garantiraient automatiquement une meilleure qualité des structures langagières, et je risque un mot que Caussat se garde d'employer : garantiraient une plus grande *pureté*. Le fait également de faire entrer les « emprunts » en ligne de compte pour son raisonnement est proprement stupéfiant, laissant entendre que cette façon de voir quasi-naturelle n'a pas besoin d'être émise avec quelques précautions.

Cela rejoint les opinions défendues par le Romantisme conservateur, opposé à la constitution des "État-nations", trouvant au contraire beaucoup de séduction dans les valeurs de l'ancien Régime. On tient aussi dans cette école la justification, d'un point de vue académique, des tendances xénophobes, puristes et conservatrices, s'élevant de plus en plus avec l'intention de "préserver" la pureté de la langue (et qui culmineront bien sûr dans les thèses nazies), en lien bien sûr avec les forces sociales qui se souciaient de la "pureté" de la race et de la nécessité de "protéger" la race contre les "corruptions" venant de l'extérieur.

Un lien existe également avec la préoccupation terminologique et lexicologique (dans la lignée de Gilliéron), qui s'est entre autres concrétisée dans la publication, au début du 20 siècle, d'une revue sous le titre "Wörter und Sachen" (les mots et les choses), publiée par Rudolf Meringer et Wilhelm Meyer-Lübke, dont la démarche de pensée opère une mise en œuvre exemplaire de la *théorie du reflet*, sa "leçon de choses" idéale. Un numéro de la revue, publié en 1916, fait par exemple l'inventaire des "Appellations du traîneau et de ses parties dans les dialectes de la Suisse romande", excluant que puisse un jour exister un moyen de transport également adapté à la neige, et appelé "moto-neige", reléguant le seul traîneau au rang d'agrément touristique, couleur locale, fleurant bon son petit parfum "rétro".

10. 2. - Hans Glinz

10. 2. 1. - Un cas remarquable

Pour un germaniste ayant grandi, fait ses classes à l'école de Jean Fourquet, c'est de retrouvailles qu'il est question, lorsque les hasards de la quête (et de l'enquête) m'ont mis en présence d'un témoignage de Glinz, témoignage en défense de Saussure, chaleureux et touchant de sincérité. Il faut savoir que Fourquet avait noué des relations au-delà du seul cadre de travail et de recherche, et parlait de Glinz avec une sympathie personnelle. Il le mentionne en bonne place dans l'introduction de sa "Grammaire de l'allemand" et je ne serais pas en train d'écrire ce travail aujourd'hui si mon chemin n'avait pas croisé le sien.

Réfléchissant sur la seule base du *Cours* et intégrant à sa juste place tout le développement saussurien sur l'**arbitraire**, Glinz réussit à en tirer des conclusions qui réussissaient à contourner l'écueil des interprétations proposées par les Éditeurs. Il en résultera un curieux mélange où l'influence de Weisgerber se fera fortement sentir comme en témoigne la déclaration qui suit. La collaboration entre ces deux n'empêchera néanmoins pas Glinz de mener à l'égard de Weisgerber une discussion polémique ininterrompue et de ne jamais passer sur des positions qui en cette période-là faisaient autorité dans l'aire germanophone (1986 : 175) :

> "Die Unterscheidung von "Oberfläche" und "Tiefe" (...) bestärkte mich in meinem seit 1953 vorhandenen und durch die Zusammenarbeit mit Weisgerber verstärkten Bestreben, die Bedeutungen (die-"Sprach-Inhalte") als gedankliche Größen eigenen Rechts zu sehen, **nicht einfach fix gekoppelt mit den Wortlautungen**, (js) *und entsprechend oberhalb* der grammatischen Elementarbegriffe von Wortarten, Wortformen und Satzgliedern die Existenz höherer Strukturen, eben Bedeutungsstrukturen zu vermuten."
>
> Traduction : La distinction entre "structure de surface" et "structure profonde" me confirmait dans des efforts d'élucidation, soutenus depuis 53 et renforcés du fait de ma collaboration avec Weisgerber, lesquels efforts tendaient à présenter les significations (les contenus de langue) comme des grandeurs spirituelles de plein droit, et **pas comme de simples valeurs arrimées une fois pour toutes aux images vocales** et en conséquence à supposer *par conséquent au-dessus* des notions élémentaires de la grammaire que sont les catégories du discours, la forme des mots et les schémas de phrase l'existence de structures situées sur un plus haut niveau, précisément les structures de signification.

Cette citation est très explicite et présente en même temps des difficultés d'interprétation (qui en rendent la traduction des plus délicates). Je la fais figurer in extenso, également dans sa traduction, car c'est l'attestation que pour Glinz, la morphologie – qu'il évoque au passage de son énumération comme "Wortformen", forme des mots – débouche dans une procédure ascendante dans une morphologie plus vaste et rencontre finalement, parvenue au plus haut niveau, le domaine de la signification.

Du fait de cette ambiguïté plane une irrésolution sur l'attitude adoptée par Glinz il en résulte une façon d'être insituable qui lui est propre. Weisgerber ayant joué un rôle important dans la période de l'immédiat-après-guerre, je renvoie à ce que j'en dis en l'opposant de façon frontale à la conception développée par Jost Trier, que nous exposerons plus loin..

2 - Ce qui est remarquable chez Glinz, c'est de s'être placé dès le départ de sa carrière intellectuelle dans le sillage de Saussure et de n'avoir pas varié tout au long de cette carrière. Son intervention à ce titre lors du "Congrès Saussure" – tenu à Aix-la-Chapelle en 1983 à l'initiative de Ludwig Jäger , encore lui !– est marquée de l'empreinte d'une telle ligne de développement.

Ce qui mérite impérativement d'être signalé, c'est que – parmi les positions diverses et divergentes que renferme le CLG – Glinz, guidé par un sûr instinct,[32] a choisi d'adosser son activité de penseur et de chercheur à la formulation – certes affaiblie et affadie – qui dans le *Cours* correspond au MI. C'est pourquoi, dans la conférence qu'il a tenu à Aix-La-Chapelle ainsi que dans la publication qui a suivi, il place en exergue deux pages extraites du CLG, les pages 155 et 156, pages qui contiennent la version LG du passage du MI.

10. 2. 2. - Contre le courant : contradicteur ouvert de Chomsky

1 - Glinz est aussi une figure atypique et singulière de l'histoire de la linguistique dans cette période clé pour avoir ignoré les conformismes et les modes. C'est ainsi qu'il "osa" contredire Chomsky lors de la "grand messe" (l'expression en allemand de Glinz est : "großer Auftritt", terme qui appartient en priorité au vocabulaire du *showbiz*, généralisable en tant que "prestation") que tint Chomsky au 9ème Congrès international de Linguistique ;ce qui lui attira de sa part une réponse non-empreinte d'aménité ni de bienveillance (1986 : 174) :

> "(...) und als ich ebenfalls in die Diskussion eingriff, **wurde ich ziemlich knapp und frostig abgefertigt**. (js)"
>
> Traduction : et quand j'intervins moi-même dans la discussion, je reçus une réponse plutôt expéditive et glaciale" ("abfertigen " peut avoir le sens très fort de "se faire remettre à sa place)

Aujourd'hui que la théorie de la Grammaire Générative est devenue une sorte de vaisseau fantôme balayé par les vents et ne représentant plus aucun enjeu pour la linguistique future, on peut dire que le point de vue le plus fructueux se trouvait certainement du côté de Glinz.

2 - Une autre remarque de Glinz à l'occasion de ce regard – rétrospectif en forme de bilan sur

[32] Nous verrons d'autres cas illustres où une sorte de "flair", un nez très certainement "philologique", c'est-à-dire "texte-critique", a permis à ses détenteurs d'éviter victorieusement les pièges et chausse-trapes dans lesquels d'autres tombaient, attitudes illustrées d'un côté par Derrida, de l'autre par Malmberg (pages 105 ff.)

sa carrière – juge avec dureté le phénomène de mode qui s'est emparé du modèle générativiste (avec un Chomski en position de quasi-gourou) . Il pointe du doigt le fait que l'adhésion à une mode et la prise de position hégémonique d'une mode ou d'un courant de pensée a comme résultat de remettre en piste des propositions éculées et dépassées, avec juste un léger vernis pour les recouvrir (1986 : 174) :

> "So führte die Verbreitung der Chomsky-Linguistik im deutschen Sprachgebiet im Bereich der Grammatik **eher zu Rückschritten als zu Fortschritten**,(js) indem manche Kollegen und linguistisch interessierte Lehrer (und Schulbuchmacher) nun die auf Saussure gegründete Kritik an den traditionellen grammatischen Begriffen, die so unbequem war und soviel Umlernen verlangte, mit gutem Gewissen zur Seite schieben konnten:(...) man ließ die Schüler einige Strukturbäume zu passenden Einzelsätzen konstruieren, und im übrigen konnte man **alles beim alten lassen** (js)."
>
> Traduction : Et ainsi, la linguistique chomskienne, en se répandant dans l'espace germanophone, a amené **plutôt à des régressions qu'à des progrès** dans son application au domaine de la grammaire pour autant que plus d'un collègue et enseignant s'intéressant à la linguistique (ainsi que les faiseurs d'ouvrages scolaires) ont pu dès lors laisser de côté en toute bonne conscience la critique fondée sur Saussure des notions grammaticales traditionnelles, critique qui était si malcommode et exigeait de réapprendre tant de choses : on fit construire aux élèves quelques "arbres" sur des phrases adéquates pour leur niveau et, au demeurant, **tout pouvait rester en l'état**.

Glinz pointe ici du doigt ce qui est le défaut le plus grave, le plus lourd de conséquences négatives dans les Sciences humaines : la pensée routinière et l'esprit de clique ou de chapelle. Avec le recul, il est d'une grande valeur que certains, pas le plus grand nombre, aient eu la force de caractère d'aller *contre le courant*. Cela recoupe la question du destin et du devenir de la personne – et de la personnalité – de Ferdinand de Saussure.

On ne s'étonnera pas non plus de trouver dans le maître ouvrage de Glinz, *Die innere Form des Deutschen*, des systèmes d'emboîtement des énoncés qui ne sont pas sans rappeler les arbres chomskiens. Il s'agit néanmoins d'une piste qui ne peut ici qu'être signalée, mais à laquelle on ne peut se consacrer dans le détail. Je vois également une convergence dans le fait que c'est Jean Fourquet qui a édité le maître ouvrage de Tesnière, les *Éléments de syntaxe structurale*.

10. 2. 3. - Glinz et Tesnière, de part et d'autre de la frontière

Il y a symétrie des deux destinées et les travaux de chacun d'eux renferment des modèles que l'on peut dire concurrents de ceux de la TGG. Dans cette intervention au Congrès Saussure à Aix (Aachen), Glinz fait une remarque d'une profonde justesse sur la théorie développée par Lucien Tesnière, qui semble d'ailleurs recouper la critique précédemment formulée à l'égard

de Chomsky, mais de façon beaucoup plus mesurée, peut-être sensible à la similitude avec son propre travail. Voici cette opinion de Glinz sur Tesnière (1986 / 176) :

> "Einen Sonderfall stellt in meinen Augen die starke Wirkung der doch recht spekulativen Gedankens von Tesniere dar ("Valenzgrammatik" und "Dependenzgrammatik"); ich sehe eine so starke Wirkung Tesnières außerhalb des deutschen Sprachgebiets nirgendwo, nicht einmal in Frankreich selbst — geht diese Wirkung zum Teil von dem verführerischen, so naturwissenschaftlich und exakt klingenden Terminus "Valenz" aus."
>
> Traduction : la forte influence de l'idée de Tesnière pourtant hautement spéculative (la "grammaire de valence" et la "grammaire de dépendance") occupe à mes yeux une position particulière ; je ne vois nulle part une si forte influence que celle de Tesnière en dehors de l'espace germanophone, même pas en France, si l'on perd de vue que cette influence procède en partie de ce terme si séduisant, à la consonance tellement inspirée des sciences naturelles et de l'esprit d'exactitude qu'est la "valence".

La notion de "valence" est de fait une approche très prometteuse des structures qui sous-tendent les énoncés de la parole, même si elle ne constitue pas une formule magique ou autre poudre de Perlimpinpin, qui – du seul fait d'être proférée – dissipe tous les mystères.

11. - Approches convergentes avec le MI

L'importance centrale – décisive à titre de pensée-pivot d'une nouvelle vision de Saussure que je propose dans ce travail – de cette réalité du MI a donné lieu à des tentatives de saisir, d'appréhender une même réalité entrevue obscurément par les moyens de l'expression et au besoin de la Métaphore "entrevue obscurément" (traduction de l'allemand "dunkel geahnt", expression employée par Trier dans la citation capitale pour mon travail, citée à la page 305). Je fais dans les pages qui suivent l'essai d'une réinterprétation dans le sens de la convergence de plusieurs auteurs de la linguistique ou de disciplines connexes (Richir, Merleau-Ponty).

11. 1. - Benveniste et l' "appareil symbolique"

Dans son essai "Transformation de la linguistique", Benveniste exprime une idée où l'on pourrait voir un écho du MI, et donc un rapport avec la pensée du MI du Saussure des Inédits (1966 : 25, puis 30) :

> "Le langage re-produit la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau **par le truchement** (js) du langage."
>
> (...) "Qu'un pareil système de symboles existe nous dévoile une des données essentielles, la plus profonde peut-être, de la condition humaine : c'est qu'il n'y a pas de relation naturelle, immédiate et directe entre l'homme et le monde, ni entre l'homme et l'homme. Il y faut **un intermédiaire**, (js) cet **appareil symbolique**, qui a rendu possibles la pensée et le langage."

Ces lignes vont indéniablement dans le sens de la citation du MI, donnant l'impression de renouer avec le Saussure de l'origine. Mais Benveniste n'en reste pas là et, par un mouvement de balancier caractéristique de sa pensée, il va "se reprendre" et, finalement, annuler ce début prometteur [33]. L'« appareil symbolique » en question n'ouvre la porte au bout du compte qu'à rien d'autre que toute sa théorisation su' un *appareil formel de l'énonciation*, qui est le dispositif central du fourvoiement d'ensemble que je dénonce et combats ici.

11. 2. - Marc Richir et "l'institution symbolique en tant que médium"

Poursuivant la réflexion de Husserl et de Merleau-Ponty, Marc Richir écrit une très belle page qui part de la donnée *brute* que sont les "sédimentations existentiales" pour rendre compte de l'*institution symbolique* et de la *structure de ses agencements*, cheminement qui culmine dans la formule « l'institution symbolique en tant que **medium** des orientations possibles (...) ». Le "medium" évoqué ici comme carrefour, point nodal où s'élaborent les « orientations possibles », c'est-à-dire les lignes de force sur lesquelles vont se cristalliser des significations, doit être compris comme une autre façon de circonscrire la même chose que le MI. Plus loin, Richir détaille encore sa position (1992 : 186-7) :

> "Ajoutons que, (...) la **sédimentation existentiale** (js) nous paraît procéder du court-circuit plus ou moins ample du « moment » du sublime phénoménologique, des malencontres entre phénomènes de langage et phénomènes hors-langage, où les sens **se crispent** (js) sur eux-mêmes en se précipitant sur eux-mêmes, et en tendant à **cristalliser en significations** (js). Malencontres coextensifs de figures plus ou moins complexes de l'instituant symbolique, comme « Dieu » machinique, machinateur et machinal, de figures plus ou moins complexes de l'institution symbolique comme Gestell symbolique"

Ces « sens qui se crispent, tendant à cristalliser en significations » font écho, dans la citation du MI, à ce passage : « de telle nature que le compromis entre la pensée et le son aboutit d'une façon inévitable à des unités particulières ». La métaphore d'une *cristallisation* est un équivalent très parlant, relayant le même processus conçu en son amorce comme *crispation*, notion que nous retrouverons sous l'image de la *contraction*. On soulignera aussi que le terme de "sédimentation" est une notion clé de la phénoménologie, notion qui fait écho au point de vue saussurien. concevant la langue comme "dépôt". La seule réserve de taille à faire à ces réflexions, c'est qu'elles semblent rendre un son très éloigné des préoccupations linguistiques, vers lesquelles seuls l'exégèse laborieuse et la bonne volonté peuvent les faire revenir ! D'autres pourraient penser que : ça n'a rien à voir...

[33] Certains guillaumiens (Maurice Toussaint) voient une influence non reconnue de Guillaume sur Benveniste. Je ne partage absolument pas ce point de vue et j'espère, dans le cours de ce travail, réussir à montrer de quelle façon ces deux pensées sont diamétralement opposées.

11. 3. - Robert Lafont et l'endothème

Voici comment Lafont décrit et définit ce qu'il appelle « endothème » (1990 : 228-36) :

> "La ligne du discours réalisé n'est pas celui de **la réalité atteinte** (js). Un "en deçà" a été actualisé. Cette distance entre le réel objectif et l'image de réalité produite en discours est la faille par où se laisse voir le travail de la signifiance. (...) Le **thème-lisière** (js) est une "scène" au sens de *proscenium et* mieux encore une "**rampe**". (js) (...)"

> "L'extériorisation des processus qui mènent au discours suppose et pose, en même temps que ce produit qu'est le *thème,* un "arrière-plan", un "dessous de scène" ou une coulisse, une **intériorité productrice**. (js) C'est cela pour nous *l'endothème :* un **milieu mental**. (js) Nous l'avons saisi par les moyens les plus habituels à l'analyse linguistique, qui est celle du produit lui-même, où la production se signifie en étalonnage systématique, (230) c'est-à-dire dans la partie la plus systématique du système qu'est la langue, sur les fonctionnements les mieux réglés de la praxis linguistique."

> "(236) Il s'ensuit que l'endothème ne peut jamais être conçu que comme la composition dramatique de la visée thématisante, de la pulsion communicative, c'est-à-dire intersubjective et de la structure somatique elle-même, l'effort de l'espèce pour atteindre la rationalité abstraite, (...). Le thème fait passer le sens par l'esprit, mais l'esprit est assis sur le corps ; **le thème s'arrache de l'endothème** (js) et le conforme du même mouvement. Nous parlons et nous *nous* parlons par les moyens de la voix et de tout le corps."

Cette "description" nous incite à considérer le terme d'"endothème" comme un autre nom, un synonyme pour "milieu intermédiaire", décrit ici comme « milieu mental ». Ce texte de Lafont a la qualité de pouvoir rendre intelligible (au sens de "appréhendable par l'intellect") la profondeur et la gravité qui s'y attache. On aborde également le thème de l'anthropologie sous l'angle qui nous intéresse, celui du "devenir-humain", sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Les éléments de description que Lafont fournit dans les passages cités vont clairement dans le sens de la définition d'une "zone de contact" ou d'une membrane comme surface d'échange et de transfert, membrane étant compris métaphoriquement comme l'enveloppe extérieure des organismes monocellulaires.

On voit aussi l'avantage – en comparaison avec Richir dont il est question au paragraphe précédent – d'avoir affaire à un linguiste. Mais avec Merleau-Ponty, dont nous allons parler maintenant, la chose est d'une infinie complexité, même si il ne s'agit pas non plus d'un linguiste.

11. 4. - Merleau-Ponty et "l'enroulement du visible et du vécu sur le langage"

La grande difficulté à laquelle nous sommes confrontés avec Merleau-Ponty vient du fait qu'il se refuse à séparer le langage du corps, associé quant à lui à la perception. Dans cette démarche, la "représentation" au sens classique se voit chamboulée "de fond en comble". La

force de Merleau-Ponty dans sa réflexion sur le langage tient précisément au prolongement et dans l'unité avec le mouvement réflexif que cet auteur a longuement consacré à la *perception*, ainsi qu'en témoigne ce monument de la pensée qu'est la *Psychologie de la perception*. Aucun mieux que lui n'a su intégrer l'apport décisif de la *Gestalt*, la psychologie de la Forme, laquelle est née sous les auspices de la Phénoménologie. Cet apport est décisif pour la construction du présent travail (avec là aussi la médiation décisive de Piaget).

Voici un passage de *Le visible et l'invisible*, dernier ouvrage (faisant la synthèse de son legs intellectuel) auquel il travaillait quand l'infarctus l'a réduit au silence (191-2 *[189-90]* [34]) :

> "...si nous faisons paraître la pensée sur une infrastructure de vision, c'est seulement en vertu de cette évidence incontestée qu'il faut voir ou sentir de quelque façon pour penser, que toute pensée de nous connue advient **à une chair**. (js)
>
> Encore une fois, la chair dont nous parlons n'est pas la matière. Elle est **l'enroulement du visible sur le corps voyant**, (js) du tangible sur 1e corps touchant, qui est attesté notamment quand le corps se voit, se touche (en train de voir et de toucher les choses, de sorte que, simultanément, comme tangible il descend parmi elles, comme touchant il les domine toutes et tire de lui-même ce rapport, et même ce double rapport, par déhiscence ou fission de sa masse. Cette **concentration** (js) des visibles autour de l'un d'eux, ou cet éclatement vers les choses de la masse du corps, qui fait qu'une vibration de ma peau devient le lisse et le rugueux, que je suis des yeux les mouvements et les contours des choses mêmes, ce rapport magique, ce pacte entre elles et moi selon lequel je leur prête mon corps pour qu'elles y inscrivent et me donnent leur ressemblance, **ce pli, cette cavité centrale** (js) du visible qui est ma vision, ces **deux rangées en miroir** (js) du voyant et du visible, du touchant et du touché, **forment un système bien lié** (js) sur lequel je table."

Cet extrait est laissé à dessein dans la continuité de sa rédaction afin de suivre pas à pas l'enchaînement d'idées qui s'y produit. L'extrait provient du chapitre "entrelacs et chiasme", lequel est pour moi la référence centrale, et qui sera la base et le support du chapitre XI. Cet extrait illustre aussi au mieux ce qui fait problème pour comprendre Merleau-Ponty : l'incessant *enroulement* de sa pensée, sur elle-même et sur le monde qu'elle enserre. On peut concéder aux détracteurs que la parole de Merleau-Ponty est indiscutablement poétique et il n'y a rien d'étonnant que certains y aient vu du "mysticisme" [35]. Mais c'est justement cette nature poétique du texte de Merleau-Ponty qui en fait un visionnaire, se projetant avec puissance dans le futur.

---

[34] Vu l'importance capitale, comme je viens de le dire, de Merleau-Ponty, je donne les indications de page renvoyant aux deux éditions des livres de Merleau-Ponty que je cite, la première indication renvoyant à la plus récente, la seconde entre crochets et en italique à la plus ancienne. Je reviendrai sur ce problème éditoriale et l'irresponsabilité de certaines maisons d'édition.

[35] Robert Forest (2003 : 193) élève cette critique *contre* Merleau-Ponty ; mais il n'est pas faux de dire comme il le fait que le "mysticisme suinte de ce texte". Ce point de vue rejoint celui de Nyckees (p. 32), le souci étant alors de bien se garder de sombrer ou basculer dans l'irrationnel. L'incantation terminologique revient alors à un "vade retro satanas".

La précédente citation de Robert Lafont peut nous aider à saisir ce qui dans le texte de Merleau-Ponty recoupe notre problématique, celle du MI, qui trouvait chez Lafont une formulation équivalente avec l'**endothème**. La notion correspondante est ce qu'exprime Merleau-Ponty par le terme de **chair**; l'indication au début de la citation précédente dit bienque « la chair n'est pas la matière », même si d'une certaine manière, elle en procède. La "concentration du visible" chez Merleau-Ponty peut être vue comme parallèle à la "cristallisation en signification" chez Richir. Le MI se retrouve dans ce que MP nomme "ce pli, cette cavité centrale du visible qui est ma vision", la particularité de cette évocation étant de désigner une *intériorité* [36]. La notion de *chair* trouve aussi un éclairage élucidant dans celle d'*épaisseur* (rejoignant là aussi les descriptions de Lafont) (VI 167 *[169]*) :

> Qu'il y ait cette **épaisseur de chair** (js) entre nous et le « noyau dur » de l'Etre, c'est ce qui n'intervient pas dans la définition: cette épaisseur est mise à mon compte, c'est le manchon de non-être que la subjectivité transporte toujours autour de soi."

Ce que nous venons de poser permet maintenant de clore cette incursion dans la pensée de Merleau-Ponty par la métaphore de l'*écran*, la plus proche de la postulation de l'existence du langage comme MI (2004 : 164 *[166]*) :

> "Le langage est une puissance d'erreur, puisqu'il coupe le tissu continu qui nous joint vitalement aux choses et au passé, et s'installe entre lui et nous **comme un écran**. (js)"

et (2004 : 194 *[196]*) :

> " Ces vérités ne sont pas seulement cachées comme une réalité physique que l'on n'a pas su découvrir, invisible de fait que nous pourrons voir un jour face à face, que d'autres, mieux placés, pourraient voir, dès maintenant, pourvu que l'écran qui le masque soit ôté. **Ici, au contraire, il n'y a pas de vision sans écran** (js) : les idées dont nous parlons ne seraient pas mieux connues de nous si nous n'avions pas de corps et pas de sensibilité, c'est alors qu'elles nous seraient inaccessibles."

Avec cette dernière citation, nous "bouclons la boucle" ; cela aurait été une erreur de commencer par la métaphore de *l'écran* ; celle-ci ne sera pas comprise platement si on la fait précéder de la présentation et de l'explicitation d'autres notions-clés. On retrouve en outre une des idées force de la phénoménologie, ruinant dans ses bases tout dualisme idéaliste : le fait que c'est le langage qui par son déploiement génère la pensée, idées et concepts.

[36] C'est le paradoxe de l'anneau de Moebius, exprimé par Lacan, que l'intérieur et l'extérieur s'échangent, ne sont pas simplement opposables l'un à l'autre. Le chapitre que traite Merleau-Ponty au moment où il s'intéresse à ce "pli, cavité centrale" est justement consacré à "l'entrelacs, le chiasme", notion clé dans la pensée de Merleau-Ponty et, partant, pour les développements ultérieurs de la pensée phénoménologique..

11. 5. - Contribution de Guillaume : “On exprime à partir du représenté”

Ce qui à mon sens fait écho à la problématique du MI pourrait graviter chez Guillaume autour d’une formulation comme celle-ci (PLT 159-60) :

> “Des apports historiques non appréhendés sous des rapports d'ordre et de système ne feraient pas une langue. On ne saurait s'en servir pour l'expression de la pensée. Car ce que l'expression de la pensée demande à la langue, c'est d'être, par anticipation, une représentation générale du pensable, autrement dit un état de représentation de la vision universelle.
>
> La langue qui habite en moi, de laquelle je tiens aisance et puissance d'expression, est une représentation intégrale du pensable sous une certaine systématisation intérieure. Elle offre à mon regard, dans l'immédiat et en dehors de toute momentanéité singulière, une image totale de tout ce qui se laisse penser mais qui, **pensable et pensable seulement, n'est pas encore pensé**.”

et dans une formulation encore plus concentrée (163)[37] :

> “Dans la théorie générale que je développe, je tiens beaucoup à la distinction des termes expression et représentation. La langue, en soi, n'exprime rien : elle représente, elle est représentation. L'expression appartient au seul discours, **qui exprime à partir du représenté**, (js) et avec les moyens que le représenté offre.”

Il serait faux de ne pas chercher à voir l’objet de notre investigation au-delà du vocabulaire très classique de Guillaume et de certaines de ses prises de position qui l’ont fait classer – à tort – comme “penseur idéaliste”.

Une nuance – petite dans la forme, mais immense pour le fond – consiste par exemple ici à préférer parler du “représenté” plutôt que de “représentations”. Nous y reviendrons en conclusion du prochain paragraphe.

11. 6. - Evaluation de ces convergences

Je voudrais dans ce qui suit faire apparaître les éléments de convergence, réunissant les auteurs dont il vient d’être question.

1 - La “rampe” de Lafont (métaphore qui se sert bien sûr de la rampe du théâtre, celle qui délimite les fameux et redoutés “feux de la rampe”, matérialisation d’une zone d’échange et de passage) ; cela renvoie à l’idée d’une *surface*, zone de contact ou membrane vers laquelle on remonte quand on vient des profondeurs de l’endothème), ou *l’écran* évoqué par Merleau-Ponty, comme surface de *projection* (l’effort vers l’expression consistant en effet à *lancer en avant*) ; cette métaphore servira de base pour situer et justifier la notion qu’introduira le

[37] Je suis bien conscient de proposer là une interprétation personnelle, c’est-à-dire inédite, du *dictus* guillaumien ; mais contrairement à Maurice Toussaint, je n’irai pas la soumettre à Roch Valin pour solliciter son approbation (voir Toussaint 2010 : 37) ; nous ne sommes plus en 1964...

présent travail de “remontée thématique” ; cette “remontée” étant bel et bien un “effort vers”, une lutte (ou fragment de cette lutte plus globale) pour le *désenfouissement* ; il est capital de parler à cet endroit de « l’effort de l'espèce pour atteindre la rationalité abstraite », comme le fait Lafont. Pour l’espèce en question, il s’agit bien sûr de l’*espèce humaine*, c’est-à-dire de nous-mêmes !

2 - Parti de la définition par Saussure d’un MI donnant lieu et consistance au langage humain, et en ayant reçu les apports à la rescousse d’auteurs faisant figure de “poids lourds”, nous sommes ainsi au cœur d’une question philosophique. C’est pour cela que nous n’irons pas plus loin, après avoir sommairement installé cette ouverture convergente dans le présent travail.

Il faudrait, pour approfondir cette direction philosophique, s’intéresser de plus près à d’excellents livres comme par exemple celui de Françoise Dastur, *La phénoménologie en question* [38] . La jeune philosophie, assise sur trois siècles de tradition prodigieuse, montre de solides dispositions pour s’attaquer à la question de l’Être (ou de l’étant), bref : de ce qui est au cœur de “tout ça” ; Dastur se sent autorisée à un vaste coup d’œil synthétique saisissant une essence commune entre des enseignements philosophiques apparemment étrangers les uns aux autres (2004 : 186) :

> “*L’idea* de Platon, l’*energeia* d’Aristote, la *certitudo* de Descartes, le savoir absolu de Hegel, la volonté de puissance de Nietzsche sont autant de noms de l’étant dans son ensemble.”

Une belle synthèse que celle-là puisqu’elle ignore l’isolement que l’on réserve habituellement à Nietzsche, catalogué *à part*. Elle fait du coup rentrer la Volonté de puissance dans le rang du génie philosophique !

3 - Mais, comme je me suis proposé de le faire, je reviens à présent sur la formulation de Benveniste, telle qu’ évoquée à la page 52 (1966 : 25) :

> “Le langage re-produit la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau **par le truchement** (js) du langage.”

Car Benveniste vient ajouter une considération qui, par une rupture abrupte de la logique suivie jusqu’à ce point, jette à bas l’adéquation avec la vision saussurienne d’un MI :

> “Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur, il représente la réalité; pour l'auditeur, il recrée cette réalité.

[38] La littérature phénoménologique est devenue proliférante dans les dernières décennies. Elle est d’excellente qualité et capable d’amener la pensée *plus loin* sur le long chemin ; je pense par exemple à des auteurs comme Jocelyn Benoist ou Jean Christophe Goddard ; cette qualité n’a rien à voir avec le fait que la phénoménologie jouisse actuellement d’un engouement ou un effet de mode.

Puis dans un troisième volet, bref mais conclusif, du développement qu'il vient de faire, il termine en disant :

> "Cela fait du langage l'instrument même de la communication **intersubjective**.

"Intersubjectif" signifie ici, dans le propos de Benveniste "entre les sujets", "inter-sujets", alors que dans la vision phénoménologique, l'intersubjectivité constitue une forme supérieure des subjectivités individuelles, une sorte de *super-subjectivité*. Quant à la communication invoquée en tout dernier lieu, on ne saurait l'imaginer autre qu'ayant lieu *entre* des individus (Saussure a cette très belle et très parlante formulation ds ELG 94 : "la langue court entre les hommes"). La citation de Benveniste se termine donc sur un *pléonasme* caractérisé. Autrement dit, Benveniste, avec ce troisième volet de son développement revient dans le giron d'une vision conventionnelle, les "clichés" dont il s'agirait de se libérer. À ceci près que ce cliché va dominer toute cette période au milieu du 20ème siècle de la linguistique structuraliste pour laquelle *communication* va être un maître mot. Un tel *fourvoiement*, même s'il est *structurellement* déterminé, est ce que Heidegger a appelé un "Holzweg" [39].

Benveniste parle bien d'un *intermédiaire* (« par le truchement ») : le **langage** est bien l'intermédiaire qui a rendu possible la pensée, ce que Benveniste décrira comme *appareil symbolique*. Cette interprétation serait alors en rupture avec toute une tradition incluant Piaget et sa "fonction sémiotique". Vu l'importance, pour le langage et les structures de langue, de la notion et de la question de l'*intersubjectivité*, nous ne manquerons pas d'y revenir dans la suite.

4 - Une mise en perspective du MI avec une position exprimée par Guillaume devrait se révéler d'un grand pouvoir d'élucidation pour l'investigation qui est la nôtre. Il s'agit de ce qui chez lui s'associe à la notion de *représenté*, telle que nous l'avons vue précédemment et qui donne lieu à ce développement (PLT 159-60) :

> "...ce que l'expression de la pensée demande à la langue, c'est d'être, par anticipation, **représentation générale du pensable**, (js) autrement dit un **état de représentation de la vision universelle** (js)"

Ce qui veut dire que Guillaume passe du *représenté*, formulation énigmatique parce qu'elliptique, à un plus explicite *représentation générale du* ***pensable***, qu'il glose lui-même (« autrement dit ») par la formule *un état de représentation de la vision universelle*. Mon hypothèse est qu'il donne alors forme à *la même* idée que le "globe des valeurs" de Saussure,

[39] On peut au passage se faire le petit plaisir d'élucider pour les non-germanistes la tournure allemande "Du bist auf dem Holzweg" (si heureusement reprise par Heidegger, qui en a même fait un titre d'ouvrage). Dans une forêt, il est des amorces de chemins qui ne mènent nulle part sinon à quelque coupe de bois ! (Holz = "bois"). L'équivalent "Tu fais fausse route" est donc beaucoup plus plat ou plus pauvre en résonances harmoniques.

le globe des valeurs subsumant la totalité du pensable, mais – comme dit si justement Guillaume – « non encore pensé». Je dois dire que l'intuition de Guillaume est assez géniale, car ce globe des valeurs, c'est la potentialité de ce que les moyens d'expression existant *à un moment donné* rendent possible, c'est-à-dire : pensable , c'est une potentialité ou mieux : une potentiation, somme des *signifiés de puissance* (autre marotte de la pensée guillaumienne).

La convergence de vues, telle que j'ai essayé de l'élucider, constitue un *fondamental* pour la démonstration de la véracité et du bien-fondé du MI : elle établit définitivement qu'il n'existe nulle part de monde des idées en soi, que les concepts ne jouissent d'aucune autonomie. Une autre hypothèse qui découle de la précédente : c'est que le Saussure authentique – en quête duquel nous sommes à travers le présent travail – peut trouver le meilleur éclairage convergent (aidant à élucider et percer ses zones d'ombre) chez Guillaume d'une part, mais plus généralement dans la réflexion phénoménologique. Ce qui veut dire qu'il n'est pas faux de faire de ces deux auteurs des phénoménologues "sans le savoir".

Aussi stupéfiant qu'il puisse paraître, le "pensable" est conçu comme totalité de ce qui peut être pensé, comme un immense champ de virtualités ; le "représenté" n'est pas le "représentable" (du non saisi qui *pourrait* l'être), il est du *déjà acquis*, mais non encore actualisé.

Les "représentations", censées siéger dans le cerveau humain comme de véritables images internes, ne le sont plus dans cette optique nouvelle. Elles ne sont plus un produit de la perception, comme dans la conception classique, mais des schémas dynamiques, des Gestalts douées d'une *puissance opérative* sur le réel. C'est bien pour cela que la phénoménologie a entrepris de reposer dans sa globalité le problème du fonctionnement mental, ce qui l'a amené à refuser la conception classiquement admise de "représentations". Bien que dans l'ignorance de ces développements [40], il est remarquable que Guillaume ait livré une contribution *à son insu* à l'entreprise de redéfinition engagée par la Phénoménologie. Il importe alors de ne pas retomber dans les vieilles habitudes de langage – qui ont la vie tenace. C'est ce qui arrive par exemple à André Joly, reprenant la théorie guillaumienne, lorsqu'il écrit (1998 : 85) :

> "partout et toujours, on n'exprime qu'à partir de ce qui a été **préalablement** (js) représenté"

Le "préalablement" implique une existence autonome de ce qui est représenté, donc un univers propre et distinct de "représentations", ce qui rejoint le point de vue hjelmslevien d'un "plan du contenu".

[40] Il est alors des plus regrettable – mais non préjudiciable – que Merleau-Ponty n'ait pas "traversé la rue" (ce qui n'est bien sûr qu'une image) pour dire la chose métaphoriquement. Le fait est que Merleau-Ponty avait, dès les années 50, parfaitement compris et reconnu – au point de le déclarer publiquement – l'importance – pour la phénoménologie – des travaux de Guillaume, ainsi que son lien avec la pensée saussurienne.

5 - Mais conscient de la difficulté extrême – à la limite de l'impossibilité – qu'il y a à vouloir *apporter des démonstrations* valides et validables, à administrer des *preuves*, je voudrais en appeler au témoignage de Piaget, dont la lecture, ces trente dernières années, a beaucoup nourri ma réflexion personnelle. Toutes brèves que soient de telles annotations, elles ont été pour moi un baume pour l'esprit, lorsque par exemple Piaget écrit – sorte d'écho anticipateur de ce que nous venons de voir (1974 : 79-80) :

> "Ceci dit, il reste évident que, si le langage procède d'une intelligence partiellement structurée, **il la structure en retour** (js) et c'est *ici* que commencent les vrais problèmes dont on ne peut certes pas dire qu'ils soient déjà résolus."

De combien avons-nous progressé depuis le *ici* que fixait Piaget en 1974 ? C'est *là* toute la question... Et ce n'est certes pas un certain charabia vulgarisateur dont on devrait attendre des repères et des points d'orientation. On trouve sur Internet pléthore de ce genre de commentaires façon Wikipédia :

> "Piaget considère la fonction symbolique (qu'il suggère d'appeler fonction sémiotique) comme « la capacité d'évoquer des objets ou des situations non perçus actuellement, en se servant de signes ou de symboles » (Piaget et Inhelder, 1963). Signes et symboles servent donc à évoquer le réel, comme signifiants du réel (le signifié) auquel ils renvoient, mais dont ils se différencient."
>
> (source : passerelles-eje.info/dossiers/dossier_suite_204_194 ; consulté en nov.2011)

Il est faux de dire que Piaget « suggère » d'appeler la fonction symbolique *fonction sémiotique* ; Piaget ne « suggère » rien du tout ; on peut voir là une petite *malpropreté* du rédacteur de cette rubrique; utilisant une astuce de journaliste pour, comme on dit, retomber sur ses pattes ; car, en vérité (et le mot vérité est à prendre ici dans toute sa plénitude), Piaget a banni de son lexique le terme de « fonction symbolique », appuyé en cela sur l'autorité justement d'un Benveniste, lequel déclare (1966 : 17) :

> "On voit encore comme possible une étude du langage en tant que branche d'une *sémiotique générale* qui couvrirait à la fois la vie mentale et la vie sociale"

Mais la méfiance de Piaget à l'égard du *buisson terminologique* ne fait pas école ; sa plus proche collaboratrice, Bärbel Inhelder a en effet donné à l'un de ses ouvrages, publié en 1972, le titre *Les débuts de la fonction symbolique*. J'appelle "buisson terminologique" le dédale accumulatif de termes techniques et/ou savants qui reposent dans le fond sur une survivance d'un rite magique : le fait de nommer étant censé donner prise (et pouvoir) sur la chose. J'essaie dans ce travail de m'en tenir à la rigueur nécessaire permettant de rompre avec ce buisson terminologique, autant hermétique qu'herméneutique.

12. - Le rôle des “Éditeurs” et la place du CLG

12. 1. - Vision superficielle

1 - Le travail de publication d’un livre basé sur les cours dispensés par Saussure entre 1907 et 1911 a été rondement mené puisque la parution du CLG a lieu seulement quatre ans après la mort de celui-ci, le 22 février 1913.

Ils seront alors légion les auteurs de textes linguistiques à employer dans leur publication des phrases du genre de “Dans le CLG, Saussure dit que (citation)” ou “Dans le CLG, Saussure écrit que (citation)”, se livrant à cet exercice sous le couvert protecteur de la *massification*.

Il me semble nécessaire de dénoncer le phénomène de la massification (et par là même de lui donner un nom), fonctionnant selon l'adage "si tout le monde le dit, c'est que c'est vrai", donc pas besoin d'aller vérifier en aval. D'autres nommeront le même phénomène d'un nom qui honore Rabelais : "Panurgisme" ou "esprit moutonnier" . C’est la clé pour qu’existe et se maintienne une “doxa régnante” (“régnant” traduit le “herrschend”, trouvé chez Glinz). Je parlerai pour la suite de “doxa en vigueur”, comme on parle d’une loi “en vigueur” (la doxa en question ayant pour ses partisans bien évidemment *force de loi* !). Le terme “suivisme” serait également possible (“moutonnier” ou “panurgisme” sont quant à eux ouvertement péjoratifs et dépréciatifs). En d’autres termes : si la pensée de Saussure se retrouve dans le CLG dans une proportion d’environ 70 %, il n’en reste pas moins vrai que celui-ci contient des passages que l’on ne peut qualifier que d’ “apocryphes”.

2 - On assiste alors à des incohérences en cascade, auxquelles n’échappe pas Denis Apothéloz (qui pour la suite aura le statut d’*auteur-test* [41]). Celui-ci dit d’une part se réclamer d’un ouvrage de Simon Bouquet consacré à Saussure (2002 : 4n.)

> “(Bouquet) montre que sur ce point, comme d'ailleurs sur plusieurs autres, le texte du Cours publié par C. Bally et A. Séchehaye donne **une vision simplifiée et parfois déformée** (js) de la pensée de Saussure.”

Mais cette déclaration d’intention ne l’empêche pas quelques pages plus loin de retomber dans l’ornière des vieilles lunes, puisqu’en choisissant de citer le CLG de cette façon :

> “Saussure (1972: 154) voyait dans le mot - malgré la difficulté qu'on a à le définir, [... 1 une unité qui s'impose à l'esprit, quelque chose de central dans le mécanisme de la langue .”

[41] En qualité d’*auteur-test*, nous aurons recours à lui de façon privilégiée et exclusive. Mais c’est un effet du hasard si c’est tombé sur lui, Il s’agit pour moi d’honorer dans le même temps les avancées réalisées par la nouvelle génération du courant fonctionnaliste. Il n’est pas dans la démarche du présent travail de passer en revue à l’affût des nuances éventuelles, la dizaine d’auteurs qui s’en réclament.

la “malchance” voulant qu’il tombe précisément sur un de ces passages que, sans conteste, on peut qualifier d’ *apocryphe*. Mais c’est aussi de sa part et de la part de tous ces auteurs *oubli* pur et simple des bonnes intentions théoriques dès qu’il s’agit de revenir à la *pratique*. Cette ambivalence se fait à l’ombre protectrice de ce Structuralisme première manière (qui, recevant à partir de maintenant la majuscule fonctionnera en quasi-nom propre, désigné pour la suite – de façon invariante et univoque – comme “Structuralisme-première-manière”).

Il ne s’agira plus pour la suite de dire forfaitairement, comme le fait Bouquet, « vision simplifiée et parfois déformée », il conviendra de savoir très précisément les passages du *Cours* où ce sont les éditeurs qui prennent la parole, et là où c’est Saussure qui s’exprime, accrédité par la comparaison avec les Inédits et les notes d’étudiants (ce qui est d’ailleurs la méthode et l’idée directrice qui sous-tendent la magnifique édition critique de Engler). Il n’y a alors plus lieu de parler de déformation de la *vraie* pensée de Saussure. Il faut juste faire le tri ou du moins, vu l’immensité de la tâche, commencer à le faire.

12. 2. - Dichotomie de fond : matérialisme contre spiritualisme

Saussure développait – à son insu – une pensée qui allait en suivant sa pente naturelle vers ce qu’il est convenu d’appeler : le matérialisme. Mais il le faisait à reculons, sans la claire conscience des enjeux et des implications ni que cela puisse mériter le nom de matérialisme, ce qui n’aurait pas manqué d’horrifier ce rejeton de la grande bourgeoisie genevoise.

Mais il semble bien que la réflexion de Saussure allait dans ce sens, peut-être accompagnée du sentiment obscur de “trahir sa classe”, d’où peut-être la racine de son malaise et mal-être, et le pessimisme que nous avons scruté, lié à son projet plus que révélant son tempérament profond. Il n’est donc pas surprenant si, pris dans l’étau de cette dichotomie, il ait développé la fleur vénéneuse d’une *mauvais conscience*, dans le sens très sartrien du terme.

12. 2. 1. - Le dualisme idéaliste des Éditeurs

1 - Il y avait donc un conflit larvé avec l’attitude intellectuelle des Éditeurs, ancrée dans la vision dualiste née dans le mode de pensée du spiritualisme. Cet ancrage est à l’origine des déformations ou caricatures qu’a subi la véritable pensée de Saussure pour pouvoir être coulée dans le moule du CLG.

C’est un état de fait et l’on peut se demander quel est le degré de *gravité* de ces distorsions. Je me réfère encore une fois à Fehr (2000 : 212) :

> “Et cependant l'histoire de la réception du Cours montre qu'eût tôt fait de l'emporter une image **gravement simplificatrice** (js) du « projet saussurien », simplification sur laquelle s'est appuyée la critique constamment accentuée du caractère unilatéral et déficient de la linguistique structurale qui se réclamait du savant de Genève.” [42]

Le fait est que ces distorsions ont donné lieu à des tentatives “démagogiques” d’exploiter les faiblesses, failles et contradictions du CLG. Une telle tentative démagogique est par exemple celle de J-Y. Calvet lorsqu’il écrit (cité par Fehr p. 212) :

> “on retrouve aujourd'hui **le concret de la parole** (js) en même temps que l'on souligne l'incapacité de la linguistique structurale, (...) à prendre en compte tous les aspects de l'usage de la langue.”

Et Fehr a raison d’épingler et de montrer du doigt une telle attitude, car de la part de Calvet, cela revient effectivement à “se donner le beau rôle”, celui de rétablir dans ses droits légitimes le « concret de la parole », laissé de côté par le goût des abstractions et des structures vides du Père Fondateur. J’y reviendrai au § 13.en apportant d’autres exemples. Pour donner une première idée, voilà le genre de reproche adressé à Saussure – pardon, au CLG !– :

> « avoir sacrifié l'essentiel de la langue, à savoir l'humain ».

Là encore, avec ce genre de critique (démagogique et “populiste”), il ne s’agit de rien d’autre que de se donner le beau rôle, en se mettant du côté des “redresseurs de torts”, ce qui est très *puéril*.

Ce qui fait problème, dans l’entreprise de publication du CLG – et implique que des *correctifs* soient mis en place –, c’est la préoccupation des Éditeurs, armés qu’ils étaient de la bonne intention (de celles dont l’enfer est pavé) de rendre la pensée de Saussure accessible, voulant se faire les médiateurs d’une pensée qui leur paraissait trop ardue ou obscure, ils y ont à de nombreux endroits substitué leur propre vision des choses, ni plus ni moins. Donc, si l’on ne peut parler d’un *faux* à propos du CLG, on peut néanmoins lui apposer l’appréciation “en partie apocryphe”.

2 - Cette attitude spiritualiste se manifeste dans la conception qu’ont les Éditeurs de l’*esprit* et du rôle qu’ils lui attribuent dans l’organisation du monde de la vie. Lorsque dans le CLG, on parle *d’esprit*, c’est alors cette conception, propre aux Éditeurs qui est mise en avant, dans un malentendu fondamental par rapport à Saussure ; ils ne parlent pas de la même chose, ils ne *visent* pas la même chose. En voici un exemple :

---

[42] Il faudrait d’ailleurs ici ne pas faire confiance au traducteur de Fehr et se reporter à l’original écrit en allemand. La traduction “eut tôt fait” par exemple est à coup sûr maladroite si Fehr, dans l’original rédigé en allemand, dit “hätte beinahe” ; il faudrait dire explicitement “l’image gravement simplificatrice *a failli* l’emporter” ou “il s’en est fallu de peu pour qu’elle ne l’emportât”

"(...) **l'esprit écarte naturellement** les associations propres à troubler l'intelligence du discours" (CLG 174n.)	"(...) comme la généralisation suppose un point de vue qui sert de critère, les premières et les plus irréductibles entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération latente de l'**esprit**" (ELG 23) "(...) trois rapports irréductibles entre eux ne formant qu'un seul tout pour **l'esprit**." (ELG 39)

Pour les éditeurs, l'*esprit* est conçu comme une puissance spirituelle, intervenant par en haut, puissance quasiment *rédemptrice* puisque, si l'on prend au pied de la lettre la citation du CLG, l'esprit intervient pour faire échec aux tendances destructrices, tendances à la dispersion (ce que dans la suite, nous appellerons *entropie*). On retrouve la vision *manichéiste* d'une lutte entre deux forces antagoniques, le Bien et le Mal, la dimension religieuse étant bien sûr toute proche.

Á l'inverse, le mot "esprit" serait à prendre, pour Saussure, dans le sens de "psychisme" ou "appareil psychique" ; donc un emploi de ce mot que l'on peut qualifier de "moderne". De leur côté, les Éditeurs sont sous l'emprise d'une tendance irrépressible à ramener l' "esprit" dans la voie d'une puissance supérieure en lutte avec la matière. Voici encore une mise en regard illustrant de nouveau l'incompatibilité des points de vue :

En effet tout le système de la langue repose sur le **principe irrationnel** de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême ; mais **l'esprit réussit à introduire un principe d'ordre et de régularité** dans certaines parties de la masse des signes. (CLG 182)	Notre point de vue est en effet que la connaissance d'un phénomène ou d'une **opération de l'esprit** suppose préalablement la définition d'un terme quelconque; non pas la définition de hasard qu'on peut toujours donner d'un terme relatif par rapport à d'autres termes relatifs, en tournant éternellement dans un cercle vicieux. (ELG 34)

C'est l'initiative malencontreuse d'introduire le terme « principe irrationnel » qu'il faut incriminer; car introduire ne serait-ce que la notion d'*irrationnel* est d'une gravité indéniable. Je renvoie à ce qui en a déjà été dit ici, à propos de Vincent Nyckees (§ 8.1.) et des réflexions éclairantes de Fernand-Lucien Mueller sur cette question.

L'*irrationnel* ne fait pas partie des préoccupations de Saussure, n'est pas de l'ordre de ses réflexions. Le mot ne figure pas dans les ELG ; il compte par contre trois occurrences dans le *Cours* (dont celle que nous venons de voir).

12. 2. 2. - La différenciation “négative” : un schéma matérialiste !

Pour Saussure, la sélection des unités venant figurer dans les énoncés se fait par une approche “négative”, et non par le jeu de traits positifs, sur la base d’un système descriptif. Les “valeurs” naissent par le jeu d’oppositions *relatives* et *négatives*. Cette idée se retrouve en de nombreux endroits des Inédits. Par exemple (ELG 25) :

> “La présence d'un son dans une langue est ce qu'on peut imaginer de plus irréductible comme élément de sa structure. Il est facile de montrer que la présence de ce son déterminé n'a de valeur que par l'opposition avec d'autres sons présents; et c'est là la première application rudimentaire, mais déjà incontestable, du **principe des OPPOSITIONS**, (js) ou des VALEURS RÉCIPROQUES, ou des QUANTITÉS **NÉGATIVES** (js) et RELATIVES qui créent un état de langue.”

C’est cela que j’appelle une vision *matérialiste* des choses : le seul jeu des formes par rapport aux formes *engendre* les valeurs, entités où le *spirituel* peut venir se loger. Mais cette position de la *différenciation négative* est totalement inconcevable pour les mentalités à la fois positivistes et idéalistes des Éditeurs. C’est cette différence, incompatibilité de vues qui a amené les Éditeurs à “réparer l’oubli” qu’ils supposent avoir été fait par Saussure lorsqu’ils ajoutent “**sur le point voulu**” au texte original :

> “Ainsi dans cette opération, qui consiste à **éliminer mentalement** tout ce qui n'amène pas la différenciation voulue **sur le point voulu**, (js), les groupements associatifs et les types syntagmatiques sont tous les deux en jeu” (CLG 180)

> “(nous faisons varier un élément) Et ainsi, les deux groupements, dans l’espace et mental sont en activité tous les deux : il s’agit d’**éliminer** tout ce qui n’amène pas **la différence voulue**.”. (EC 295 : R. 2080)

ce qui revient à dénaturer totalement sa pensée, car ce qui est “voulu” dans la phrase de Saussure, c’est la *différence*, différence qui deviendra porteuse de signification. Pour les Éditeurs, il ne peut se concevoir que l’esprit n’ait pas d’abord produit idées ou concepts, lesquels sont ensuite habillés dans des signes, chargés de les “véhiculer”, selon le terme consacré. Pour eux, les significations préexistent, indépendamment des moyens pour les exprimer. Pour Saussure par contre, le mécanisme constructeur du sens se concentre dans le mot **éliminer** ; c’est en cela que la différenciation se fait *par voies négatives* : « ce qui n’amène **PAS** la différence voulue » ; il n’y a pas un choix *positif*. “éliminer” figure bien dans le CLG, mais l’ajout de “mentalement” procède de la même incompréhension. Pour les Éditeurs, le *point* est d’abord *voulu* dans le monde des idées, à quoi on fait *ensuite* correspondre une différenciation matérielle, au service de la pensée. Une telle attitude relève de ce qu’il est convenu d’appeler *idéalisme*.

12. 3. - Le CLG dans le développement de la Linguistique comme institution

Sans s'en rendre compte, les Éditeurs ont remis Saussure "dans le droit chemin". Et même si on ne peut pas parler de "falsification", qui aurait supposé que préexiste une "intention malveillante", cela n'empêche qu'il y a eu – de façon inconsciente – une manipulation éditoriale. On accordera aux Éditeurs que ce fut "à leur corps défendant".

N'était-ce qu'à ce prix que le "sauvetage" en question pouvait se faire ? Je pense personnellement que oui, car, portés par leur bonne foi et le sentiment de faire quelque chose de juste, les auteurs n'ont pas été freiné par des scrupules (qui n'auraient pu que faire avorter le projet). Ceci dit, la première mesure consisterait à dire que le CLG est l'œuvre de trois personnes, en faisant de Bally et Séchehaye les deux *co-auteurs*, ce que pour ma part je commencerais à mettre en pratique dans ma bibliographie. Une édition complètement remaniée et refondue du CLG – si tant est que cela est nécessaire – devrait, en se basant sur les indications de l'Édition Critique de Engler, faire clairement ressortir ce qui vient de Saussure et ce qui vient des Éditeurs. Cette solution ferait disparaître le caractère *apocryphe* de certains passages.

On peut aussi concéder aux Éditeurs que la parution rapide du CLG a permis au Saussurisme de conquérir une position dominante qui s'est traduite lors du premier "congrès de Linguistique" tenu à La Haye en 1928., mettant fin à la prédominance de la philologie allemande des néo-grammairiens, tradition dont Saussure était issu. Mais était-ce un enjeu qui en valait la chandelle, définissant la linguistique en terme de positions à conquérir. Je soupçonnerais les Éditeurs d'avoir été conscients de cet enjeu. La conséquence à très haute valeur symbolique aura été la tenue du deuxième congrès de Linguistique au Château de Vufflens en 1931, accueilli par Marie de Saussure et ses deux fils. Le livre d'Anne-Marguerite Frýba-Reber, publié en 1994 et consacré à Albert Sechehaye, contient en annexe une photo de la quarantaine de congressistes, avec Marie de Saussure placée juste derrière Meillet et Bally, apportant au CLG une consécration très solennelle.

La publication du CLG a été un événement capital dans le développement de la linguistique moderne. Elle a indéniablement eu pour conséquence une réorientation profonde de la jeune science de la langue, mettant fin à la position prépondérante, à l'hégémonie de la vieille philologie allemande. Ce fut la fin du Comparatisme allemand, issu de la philologie traditionnelle, des écoles né-ogrammairiennes. Pour deux décennies, elle a placé la position hégémonique dans l'espace francophone. Les deux congrès, de La Haye et de Vufflens, ont en outre consacré une alliance entre le courant saussurien et l'école de Prague, Jakobson ayant participé aux deux et s'étant fait le maître d'œuvre de cette alliance. Cette fin de la Philologie

allemande, celle qui avait "découvert" l'origine commune des langues indo-européennes, par la méthode justement baptisée "comparatiste", n'a été possible que parce que Saussure en a été l'élève et d'une certaine façon le continuateur sous une autre forme. C'est toute la question autour de la place accordé au "Mémoire sur le système des voyelles de l'indo-européen". L'événement le plus marquant de cette mutation en profondeur y compris sur le sol allemand réside dans les travaux de Jost Trier et les positions qu'il a défendues ; Trier qui s'est en effet réclamé, et avec enthousiasme, de l'héritage saussurien. Cette hégémonie d'une linguistique française n'a pris fin qu'avec la montée en puissance du versant anglo-saxon, préparée par Bloomfield, mais définitivement consacrée avec Harris et Chomsky. Ce *leadership* anglo-américain a été préparé et favorisé par les études de terrain des ethno-linguistes de l'école de Benjamin Lee Whorf et Edward Sapir, qui en tant qu'émigrés venus d'Allemagne représentaient la tradition de la vieille philologie. Franz Boas, lui aussi émigré allemand était au départ géographe, mais amené à vivre avec les *Inuits*, à côté de l'étude et de l'observation de leurs mythes, mode de vie et coutumes, il jugea aussi nécessaire d'en apprendre la langue. Le choc de la découverte et de l'étude des cultures amérindiennes et bien sûr en premier lieu de leurs langues est aussi important que le choc et la découverte de la parenté entre les principales langues européennes et le sanscrit. Cette nouvelle branche, ce nouveau rameau donna effectivement une puissante impulsion à la dimension anthropologique dans la linguistique.

La figure de Hans Glinz, précédemment évoquée dans ce chapitre, est le témoignage vivant que sur la base du seul *Cours* il était possible de parvenir à des conclusions correctes. Mais c'est également le cas de Jost Trier qui lui aussi ne connaissait de Saussure que le *Cours* publié par les Éditeurs. Le cas de la France est plus complexe puisque c'est sur le sol et sur un arrière-plan intellectuel français que s'est édifié, là aussi à partir du CLG, le Structuralisme première manière ; c'est ce courant de pensée une fois constitué qui a institué une sorte de monolithisme du texte du *Cours*, faisant alors office de vulgate" C'est le fait de ce premier structuralisme d'avoir renforcé et soutenu la part qu'y avaient mis les Éditeurs. J'y vois la responsabilité d'un Benveniste fortement engagée. Il est certes vrai, comme le défend Patrick Sériot, que les penseurs d'Europe centrale, Trubetskoy et Jakobson, ont eu une part importante dans le développement de cette première mouture du structuralisme. Mais l'alliance qui a abouti à lui donner une assise solide s'est forgée lors du premier congrès de linguistique internationale, précisément tenu au Château de Vufflens. Je rejoins également Sériot dans le constat de la nécessité d'un bilan de ce premier structuralisme (dont il estime lui aussi qu'il est artificiellement retardé). Mais le poids le plus important pour la constitution de ce premier structuralisme doit être principalement attribué, à mon sens, à Hjelmslev, et en seconde position seulement, à Jakobson.

13. - La hargne contre Saussure

Si la falsification n'est pas le fait des Éditeurs, d'autres sont venus après eux qui se sont engouffrés dans les insuffisances et maladresses contenues dans le CLG. Et c'est sur ce *faux* Saussure que s'est construit le Structuralisme première manière". À partir de là s'est mis en place un certain quantum de *mauvaise foi*, allant jusqu'à une véritable hargne contre Saussure, certains se sentant même autorisés à prendre envers lui la posture de "donneurs de leçons". Il serait faux à mon avis de détourner les yeux de ces aspects déplaisants.

1 - Car beaucoup d'érudits et savants peuvent s'être trompés de bonne foi, en limitant certes cette réserve à une époque et aux idées attachées à cette époque, ayant validité avant que, grâce à Godel et Engler, les sources et les documents authentiques soient devenues facilement accessibles. Dans une de ces diatribes anti-Saussure, Malmberg cite le linguiste espagnol Amado Alonso (traducteur du CLG en espagnol et rédacteur d'une préface) comme "témoin à charge" (1966 : 71) :

> " .. [Alonso] qui a subi profondément l'influence des idées saussuriennes et des doctrines structuralistes ultérieures, remarque, dans l'introduction de l'édition espagnole du Cours (1945), que celui-ci n'a obtenu l'étonnante clarté et la simplicité qui le caractérisent que pour avoir **sacrifié l'essentiel de la langue, à savoir l'humain**. (js)"

Si c'était le cas, ce serait grave. Mais c'est une autre histoire, ce qui veut dire qu'il n'y a pas lieu d'aller y voir de plus près (le souci de Malmberg étant de démontrer qu'il n'est pas seul à défendre ce point de vue). Oser prétendre que Saussure a « sacrifié l'essentiel de la langue, à savoir l'humain », c'est se livrer au pire des lieux communs, consistant à construire une barrière fictive entre le camp des bons et celui des méchants et à parler en se situant soi-même dans le *bon* camp. Une telle manipulation rhétorique relève de la plus plate démagogie.

2 - Un autre lieu commun consiste à recourir, le plus souvent implicitement, à la vision mécaniste et caricatruale *infrastructure/superstructure* : Saussure avait forcément la conception de "son" époque. Dans "Introduction à la linguistique" de Baylon, et Fabre, on peut lire effectivement (2001 : 38) :

> « Saussure, **prisonnier du dualisme philosophique de son temps**, (js) a opposé langue et parole »

opinion qui donne à entendre que ses auteurs, libérés *eux* du dualisme philosophique caractéristique de ce "temps" où vécut Saussure, sont en mesure de rétablir la vérité des faits. Ce qui les autoriserait – à bon droit – à stigmatiser l'attitude de Saussure. Tout cela relève tout au plus du tour de passe-passe d'une rhétorique de batteurs d'estrade et de camelots de foire. C'est en effet le contraire de ce que prétendent Messieurs Baylon et Fabre qui est vrai. La

réalité, c'est que la destinée personnelle de Saussure s'est brisée sur le mur d'incompréhension que lui a opposé "son" époque, ayant vécu le drame de son "inactualité", notion comprise avec l'éclairage de Nietzsche comme j'ai eu l'occasion de le développer dans le chapitre qui se clôt ici.

3 - Le lieu commun précédent fait écho à ce qui était devenu l'opinion commune de ce structuralisme dans sa première mouture, sa version anti-évolutive. C'est aussi chez un auteur de l'importance de Jakobson que l'on peut lire des propos identiques (1973 : 137-8) :

> "Bien que Ferdinand de Saussure ait saisi et décrit l'interrelation existant entre les deux coordonnées du langage – l'axe de la « simultanéité » et l'axe de la « successivité » --, sa suggestion prophétique que des « éléments différentiels » constituaient le phonème ne put se développer parce qu'il partageait de façon persistante avec son époque **la croyance conventionnelle** (js) en la linéarité du *signans* (« linéarité du signifiant »). Ce cercle vicieux entrava pour longtemps toute analyse en traits distinctifs."

Il n'y a bien sûr aucune hargne chez un Jakobson, attitude réservée aux tâcherons de la linguistique. Mais le fait est que ce dernier a très tôt été au courant de la publication d'une Édition Critique, due aux soins d'abord de Godel, avec les sources manuscrites, puis de Engler, et qu'il a su y puiser des arguments au moins une fois. J'aurai l'occasion de démontrer dans le cours de ce travail que la "linéarité du signifiant" est l'invention la plus grave des Éditeurs, position faussement attribué à Saussure, alors que sa vraie pensée est beaucoup plus prometteuse de développements possibles se raccordant sur la théorie – née sur le sol allemand – des champs sémantiques.

14. - Mise au point vis-à-vis de Simon Bouquet

Il est de fait que Simon Bouquet a été un précurseur important pour la redécouverte de Saussure, s'associant opportunément avec Engler pour permettre l'édition des ELG ; ce dont il faut lui savoir gré, cette publication ayant été le coup de tonnerre salutaire brisant le ronron unanimiste autour du CLG (l'EC de Engler étant pour sa part un ouvrage au tirage ultra-confidentiel et de maniement des plus ardus). Il a par ailleurs été effleuré par l'idée de la nécessité de mettre en cause la bifacialité, comme en témoigne ce propos (1992 : 93) :

> "Une phrase du troisième cours (...) envisage explicitement une relation entre la langue et la substance psychologique, **brisant la sacro-sainte symétrie du signe**. (js)"

Mais bien que parvenu à cette croisée des chemins, Bouquet n'en a pas moins fait pour la suite de son travail, comme il le déclare dans le même écrit, un choix fondamental et définitif en faveur de la prévalence du "côté conceptuel", de la substance psychologique, choix par lequel il s'est écarté, à mon avis, de la piste du MI.

Partie II :
Regard sur une généalogie de la Linguistique

1 - Réflexions sur la généalogie

Le besoin d'une "généalogie" de la linguistique relève de la démarche phénoménologique qu'est la "fondation" (en all. *Fundierung*). On a une belle illustration d'une telle démarche dans le texte de Husserl, *L'origine de la géométrie*. Le terme, employé dans ce sens (loin des "arbres généalogiques" auxquels le français a restreint l'emploi du mot) s'inspire de Nietzsche et de sa "Généalogie de la morale", même si, à proprement parler, Nietzsche n'y fonde pas une *méthode* généalogique ; il la *démontre* par la pratique. Il est néanmoins dans le droit fil de toute la réflexion, centrale dans son œuvre, consacrée au *devenir*.

Par le souci de rechercher la généalogie de notre science, on se fixe comme objectif de prendre des distances par rapport à une morphologie historique, qui ne dépasserait pas un enchaînement mécanique de faits et d'événement. On est également très proche d'une méthode *archéologique*, selon le nom donné par Michel Foucault à certaines de ses études ("Archéologie du savoir"). Le terme d'archéologie choisi par Foucault donne cependant à penser que l'on va chercher dans les couches primitives, que la quête vise l'*origine*. À l'inverse, on cherchera les traces du devenir dans les couches les plus récentes, en prenant par exemple le travail de Martinet qui a trouvé sa somme dans le livre *Éléments de linguistique générale*, comme principal point de référence par rapport auquel sera systématiquement recherché le développement, l'évolution et le renouvellement du regard sur son objet [43].

Des éléments similaires à la généalogie entreprise ici se trouvent dans le livre de Arild Utaker, sous-titré "une archéologie saussurienne" et dont il a déjà été question. Cet auteur se revendique en effet d'une archéologie s'inspirant de Foucault pour pénétrer dans les mobiles profonds de la démarche saussurienne.

[43] Qu'il soit dit ici au moins une fois en toutes lettres que j'ai à l'égard de Martinet une dette de reconnaissance pour la raison que c'est à son école – et dans l'unité de linguistique de Paris VII qu'il dirigeait – que j'ai pris contact avec la Linguistique ; et si cette étude a su susciter mon enthousiasme pour cette discipline, c'est forcément que Martinet faisait bien son travail et impulsait le bon esprit chez ses collaborateurs. D'avoir pu – en tant qu'étudiant inscrit en Germanistique – franchir allégrement les cloisonnements et aller nous inscrire dans l'UER de Martinet, nous le devons, nous étudiants post-68, à Jean Fourquet, qui, ayant présidé au devenir de l'Institut d'études germaniques, sis à l'époque dans les locaux du Grand Palais, avait rendu possible, au nom de sa vieille alliance avec Martinet, cette transversalité

Pour, faisant une pause, jeter un rapide coup d'œil dans les coulisses du présent travail et de sa genèse, je me permets de signaler au lecteur que le travail d'Utaker n'a été découvert que tardivement, alors que la rédaction du présent doctoratétait déjà bien engagée. Mais, même si la prise de connaissance que j'en ai eu n'a pu se faire que dans les grandes lignes, le parallélisme de fait de nos deux démarches me semble confirmer le bien-fondé de ce type de questionnement portant sur le fondement théorique de la science linguistique.

2 - Position par rapport au Structuralisme

2. 1. - Un Structuralisme "première manière" ?

Il ne s'agit pas de prendre à la légère l'intention revendiquée dans ce travail de repenser et en même temps de révoquer le Structuralisme première manière [44]. Cette révocation doit être en même temps un dépassement, dans le sens donné classiquement à ce terme par la tradition dialectique ; "dépassement" veut donc ainsi dire "intégration" de ce qu'il y a eu d'apport et donc reprise en compte d'un héritage. Notre tâche *généalogique* consistera – à l'origine de la démarche (re)fondatrice – à faire apparaître la croyance sur laquelle se sont édifiées les principales thèses qui président au structuralisme. ; puis nous suivrons ces deux ramifications les plus lourdes en conséquences négatives, que sont la "biunivocité" et l'"unifiliation", (§ III.8. et 9.) ; « lourdes en conséquences négatives » veut dire expressément : ayant orienté la recherche linguistique sur des voies de garage, sur les mêmes *Holzwege* de Heidegger.

S'il y a bien un Structuralisme première manière, ce n'est ni mon propos ni mon intention d'en faire le *bilan* définitif ; je me bornerai à formuler quelques bribes d'un tel bilan, selon une procédure dont la principale vertu serait de se mettre à distance et hors d'emprise d'un foyer intellectuel qui a littéralement colonisé les habitudes de pensée [45]. L'axe principal pour cette nouvelle orientation se situe donc dans la phénoménologie ; mais elle a aussi tout à

[44] Il n'est bien sûr pas facile de caractériser *objectivement* ce structuralisme dans sa première mouture. J'ai préféré mettre l'accent sur son orientation *fonctionnaliste*, plutôt que de le caractériser comme *formaliste*, en référence à l'influence que Hjelmslev y a exercé. Le formalisme est beaucoup trop important et complexe pour qu'on en fasse une simple étiquette, le galvaudant du même coup ; le terme de "formalisme" est d'ailleurs lui-même on ne peut plus vague, la référence à ce qui est "formel" étant plutôt une contamination due au jargon technique administratif. Il y a certes une question d'étiquette si l'on en croit l'avis de Greimas qui estime que (1986 : 61) "Le concept hjelmslevien de la forme du contenu, tout en étant révolutionnaire dans la mesure où il a signifié la mort du formalisme"n'est pas utilisable pour fonder les distinctions réelles des niveaux du langage, surtout lorsqu'on veut maintenir - comme c'est notre cas - la conception saussurienne du langage, **considéré comme une forme** (js) dont la manifestation seule a pour résultat de provoquer l'apparition des effets de sens assimilables à la substance du contenu.", déclaration en parfaite adéquation avec le MI. Mais cette partie du travail greimassien a ensuite été occulté par ses réflexions stylistiques autour du schéma actantiel.

[45] J'invoquerais volontiers ici le thème de la *déconstruction* derridienne ; d'autant plus que Derrida n'a jamais fait mystère de ce qu'il devait à Nietzsche dans sa démarche déconstructiviste.

gagner à s'appuyer sur la linguistique de Gustave Guillaume, lequel s'est expressément réclamé d'une pensée structuraliste. Pour bien marquer notre prise de distance, on prendra la précaution terminologique de qualifier de "génétique" un structuralisme inspiré – dans un quasi-rapport d'exclusivité – de Guillaume et de Trier.

2. 2. - Un Structuralisme "génétique" ?

Une autre référence primordiale pour la démarche ici mise en œuvre est Jean Piaget. Avec lui peut en effet être mis en évidence une composante "génétique" du structuralisme, Piaget ayant tenu – tout en reconnaissant sa filiation et son affiliation – à bien marquer ce qui le différenciait du structuralisme classique, et que résumait le qualificatif de "génétique". C'est également sous ses auspices – et en ayant la compétence et l'autorité nécessaires – qu'il a pu introduire dans la discussion scientifique les idées de la "Ganzheitspsychologie" ; là encore une tradition allemande [46], et qui a contribué à développer un imposant acquis théorique, autour de grands thèmes (et au premier rang la *perception*). C'est encore Piaget qui a contribué de façon décisive à divulguer ces thèmes dans l'espace francophone. Son ouvrage de vulgarisation *L'épistémologie génétique* (Collection "Que sais-je ?") a joué pour moi un rôle décisif, décisif également pour le développement théorique du présent travail.

Il y a donc une réflexion chez Piaget qui met la dimension génétique au cœur de l'édifice qu'elle construit, traçant ainsi des voies que la démarche intentée ici ne peut que suivre. La perspective génétique vient de la biologie ; sa généralisation a conduit Piaget à ne pas se cantonner à la seule psychologie, mais à raisonner et poser les problèmes sous l'angle de l'*épistémologie*. Ce qui ne l'empêche pas de poser de façon très naturelle la question de l'*origine* (1972 : 7) :

> "Quant à la nécessité de **remonter à la genèse**, (js) comme l'indique le terme même d'« épistémologie génétique », il convient de dissiper dès le départ un malentendu possible et qui serait d'une certaine gravité s'il revenait à opposer la genèse aux autres phases de la construction continue des connaissances. La grande leçon que comporte l'étude de la ou des genèses est au contraire de montrer **qu'il n'existe jamais de commencements absolus**.(js)"

On notera l'extrême précaution que prise par Piaget pour introduire le terme de "génétique". Cet autre passage introduit le thème du *devenir*, qui prend ici la forme du *devenir-plus* ou de l'*accroissement* (8) :

> "Exprimé sous sa forme générale, le problème spécifique de l'épistémologie génétique est, en

[46] L'auteur d'un remarquable dictionnaire de la psychologique en langue allemande, Peter Hofstätter, traite dans une même rubrique la **Ganzheit**spsychologie et la **Gestalt**psychologie, psychologie de la forme. La maison d'édition allemande Fischer Verlag, spécialisée dans le livre de poche grand public, n'a pas renouvelé l'édition de cet ouvrage et l'a remplacé par un dictionnaire d'orientation cognitiviste beaucoup plus terne.

effet, celui de l'**accroissement** (js) des connaissances, donc du passage d'une connaissance moins bonne ou plus pauvre à un savoir plus riche (en compréhension et en extension). Or, comme toute science **est en devenir** (js) et ne considère jamais son état comme définitif (...), **ce problème génétique** (js) au sens large englobe aussi celui du progrès de toute connaissance scientifique."

Piaget semble envisager, dans le passage cité, uniquement l'accroissement *quantitatif*. Mais il y a de façon très caractéristique la volonté de sa part de ne pas se laisser enfermer dans le seul quantitatif. Cela se marque par l'apparition, dès la phrase suivante, du mot du *devenir*, même si c'est en le restreignant à la question du "non-définitif", du "toujours en chantier", ce qui tendrait à en appauvrir la portée philosophique.

Ce qui, en tout état de cause, épargne à Piaget de tomber ou retomber dans une vision purement *technicienne*, c'est la théorie du "constructivisme", dont on peut dire qu'il constitue le niveau de généralisation le plus élevé de la pensée piagétienne.

2. 3. - Retour à Saussure

1 - La perspective d'un structuralisme génétique permet de placer Saussure dans un environnement qui vient à notre rescousse pour dissiper bien des points qui resteraient obscurs. C'est dire que l'on peut finir, comme dit l'expression : en bouclant la boucle, après avoir accompli un tour complet. Au nombre de ces points obscurs, des déclarations les plus énigmatiques de Saussure, je placerai le passage suivant (ELG 129) :

"Aujourd'hui on voit qu'il y a **réciprocité permanente** (js), que dans l'acte de langage la langue tire à la fois son application et sa source unique et continuelle, et que le langage est à la fois l'application et le générateur continuel de la langue, [ ] la reproduction et la production (js)"

Ce passage trouverait ses meilleures chances d'être déchiffré et correctement compris à l'éclairage du structuralisme génétique de Piaget (et de Guillaume, comme nous le verrons), car si "la production et la reproduction" tendent à se confondre, à s'indifférencier, c'est que, comme le dit fort justement Piaget, « il n'existe jamais de commencements absolus », ce qui a l'air d'être du simple *bon sens*, mais derrière quoi se cache une *méthode* scientifique. Dans ce même passage également, Piaget choisit à dessein l'expression « remonter à la genèse », allusion et clin d'œil à la tradition religieuse occidentale pour laquelle la Genèse – avec une majuscule – est le récit de la création du monde, donc un récit de l'origine.

2 - En même temps, le retour à Saussure après cette incursion dans la pensée piagétienne, implique de rétablir les distances vis-à-vis de la science du vivant, la biologie ; cette mise à distance (respectueuse) est d'autant plus nécessaire que la biologie a donné naissance à cette nouvelle branche appelée "génétique", laquelle a appris à lire *dans le texte* du grand livre de l'hérédité ; ce qui ouvre des perspectives de futurs rapprochements, car ce que l'on connaît

aujourd'hui comme étant l'alphabet de l'ADN et de l'ARN (lequel alphabet écrit ses messages à l'aide des composants chimiques Adénine, Thymine, Guanine, Cytosine et Uracile) débouche sur la nécessité qu'il y ait un *code* ; comme le dit le biologiste qui accompagne au plus près ce travail, Jean Chaline (1999 : 54) :

> "Pour passer des messages aux protéines, il fallait bien qu'il y ait un code..."

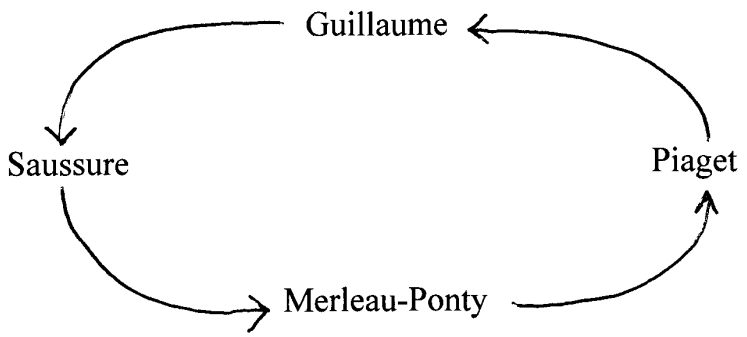
Donc, plus que la référence au *génétique*, c'est de *gestation* qu'il s'agit, liée à l'image du *devenir*, processus d'engendrement se faisant sous le contrôle du déchiffrement des *instructions* contenues dans un code, – en l'occurrence le code génétique !

2. 4. - Place de Merleau-Ponty dans le présent travail

La nécessaire rupture avec le Structuralisme première manière et le passage à un structuralisme génétique ont été symboliquement marqués par Piaget, lorsqu'il a décidé d'intervenir – après s'en être précédemment abstenu – dans la discussion linguistique ; ce qui a motivé cette décision, ce sont les théories de Chomsky, lesquelles à ses yeux renouvelaient la conception de la structure par rapport à ce qu'en avait fait Hjelmslev. De celui-ci, Piaget dit d'ailleurs expressément, malgré l'extrême laconisme (1968 : 68) :

> "Son structuralisme n'en demeure pas moins **essentiellement statique** (js)"

Mais c'est avec Merleau-Ponty que le volet philosophique, qui chez Piaget fait figure de parent pauvre, va pouvoir s'épanouir pleinement. Sa pensée semble être une seule grande envolée, présentant une parole magnifiquement inspirée et sûre d'elle-même. Même s'il est difficile – à fin de citation – de débiter la parole de Merleau-Ponty en fines tranches, il faut considérer Merleau-Ponty comme la principale source d'inspiration du présent travail, adossée cependant aux présences conjointes des trois autres grands penseurs, entre lesquels il faut voir une grande et intense circulation (comme l'illustre la figure à la page suivante). Car, si avec Piaget, on est en contact avec l'aspect scientifique de la génétique et le versant *théorie de la connaissance*, avec Merleau-Ponty par contre peut s'établir un autre axe de circulation de l'énergie spirituelle, puisant dans la meilleure tradition philosophique. Claude Lefort, éditant après la mort de Merleau-Ponty le manuscrit du *Visible et l'invisible* nous apprend qu'un titre possible aurait pu en être "Généalogie du vrai" ou "L'origine de la vérité", montrant que sa préoccupation était d'essence *généalogique*. Un structuralisme génétique tel que je le préconise (avec son point fort d'application dans la linguistique) demande donc qu'une circularité – dense et fluide – s'établisse entre ces quatre "grosses têtes" ou "poids lourds" que sont :



Il y a une chose qu'il ne faudrait pas taire : une certaine gaucherie de Piaget à l'égard de la philosophie et des thèmes philosophiques. C'est un terrain sur lequel il n'est pas, comme on dit, à son aise. Et c'est aussi maladroitement qu'il se défendra – avec becs et ongles – contre les attaques redoutables de Merleau-Ponty, lesquelles étaient surtout déterminées en sous-main par la stature colossale, écrasante, qu'avait déjà Piaget au moment où Merleau-Ponty ne faisait que "débuter" dans le débat, faisant figure de "blanc-bec".

2. 5. - La "psychologie globalisante"

La variante dite "Ganzheitspsychologie" (point de vue global) est aussi importante que de celle de la "Gestaltpsychologie". Il est classique d'opposer cette école à une psychologie atomiste ou associationniste, même si, il est vrai, cette étiquette d'"atomiste" a été donnée à cette école par ses détracteurs, comme nous l'apprend Hofstätter dans son *Dictionnaire de la psychologie* ; il nous dit en effet que (1972 : 157)

> "für die analysierenden Bemühungen fand das Schmähwort 'Atomismus" Verwendung"
>
> Traduction : C'est pour qualifier les entreprises d'orientation analytique que l'on trouva le terme dépréciatif (=Schmähwort) d' "Atomisme".

Pour nous en tenir aux retombées linguistiques de ces développements, je poserai pour la suite que l'atomisme a pris dans notre champ d'étude la forme du compositionnalisme, autre forme de l'associationnisme. Pour faire apparaître le lien avec le cadre général de la psychologie, je me réfère au témoignage de Cadiot et Visetti (2001 : 70) :

> "Tout à l'opposé, les gestaltistes avancent que les véritables données primitives sont des unités indissociables de la **structure globale du champ**, (js) et qu'elles ne sont en rien construites à partir d'éléments de sensation qui leur préexisteraient. Il n'y a donc pas à considérer une sensation subjective, qui serait comme une médiation entre les stimuli externes et les expériences perceptives proprement dites. Et il n'y a pas non plus à supposer un continuum d'**éléments ponctuels, microscopiques**, (js) qui précéderait, à la façon d'un substrat ou d'un matériau, une organisation globale qui devrait s'y inscrire ensuite. Tel est l'anti-élémentarisme radical des gestaltistes."

Ces « éléments ponctuels, microscopiques » dont parlent ici les deux auteurs, ce sont justement les fameux "atomes" qui justifient le nom d'*atomisme*, preuve que ce nom est bien choisi (et pas seulement comme une insulte). On notera que ces auteurs mettent en relation leur refus de l'associationnisme (qui est aussi la position de ce travail) avec la notion de "champ", sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir puisqu'elle est le point d'appui central sur lequel a été édifié le travail de Trier sous l'appellation de "Bedeutungs*feld*" et "Wort*feld*"[47] (voir la citation introductive de Trier, page 31). Les "structures globales", celles qui nous importent, sont effectivement des structures ou des effets "de champ", la métaphore devant être prise "au pied de la lettre" (on songe bien sûr pour guider la pensée analogique aux champs *électromagnétiques* et à leur faculté d'agir *à distance*).

3. - Le structuralisme fonctionnaliste

3. 1. - Le fonctionnalisme de Martinet : la pression du milieu

1 - Une des formes qu'a pris le structuralisme sur le terrain de la linguistique aura été le "fonctionnalisme" ; et l'un de ses plus éminents représentants en France est André Martinet. C'est dans son travail que l'on situera un point de départ de ce courant, puis un point d'arrivée à 40 ans de distance avec une contribution de Denis Apothéloz.

Ce n'est pas forcer l'interprétation que de voir en Martinet un "grand patron" du structuralisme linguistique, comme en témoigne une réflexion de cet auteur, toute empreinte de la préoccupation de donner une vue synthétique de son courant de pensée et de parler en chef de file. Il dit en effet dans la préface datant de 1960[48] (*id.* 3-4) :

> "La légitimité d'une linguistique générale parfaitement autonome ne fait plus de doute depuis la publication du Cours de Ferdinand de Saussure, où l'analyse synchronique est présentée comme la démarche initiale et fondamentale de cette discipline. Toutefois, l'enseignement de Saussure n'a vraiment porté fruit que greffé sur d'autres scions. Les divers mouvements structuralistes ont dû, d'emblée ou par tâtonnement, éliminer ce qu'il y restait de caduc : un psychologisme plus ou moins explicite qui empêche d'attribuer un statut pleinement linguistique à l'articulation phonématique."

[47] La vérité est que Trier a défini dans son travail *deux* sortes de "champs" ; les champs sémantiques (= Bedeutung) et d'autres que l'on devrait appeler "champs morphologiques" puisqu'ils n'ont pas reçu de nom en français.

[48] La seconde préface écrite en 1970 ne sera plus aussi sereine ; le fait est qu'entre-temps a eu lieu l'émergence des courants générativistes, issus de Chomsky, et que ces courants ont eu l'effet dévastateur de bousculer un fonctionnement ronronnant de l'école européenne. Mais je considère dans ce travail que l'apport du chomskisme est – aujourd'hui – réduit à néant, même si un de ses points positifs a été d'inciter Piaget à descendre dans l'arène du débat linguistique (voir Piaget 1968, Chapitre "Le structuralisme linguistique", 63-81)

2 - Voyons maintenant un point de détail dans le développement d'ordre fonctionnaliste du structuralisme linguistique. Sur le thème de la "complexification" des structures, Martinet exprime le point de vue que (*id.* 175) :

> "Un **accroissement de la complexité** (js) des relations humaines entraînera nécessairement une perception plus aiguë de la variété des rapports entre **les différents éléments** (js) de l'expérience. Ceci **déterminera** (js) l'agencement de moyens linguistiques destinés à marquer ces rapports, c'est-à-dire l'apparition de **nouvelles fonctions** (js)."

Tous les ingrédients de l'atomisme linguistique sont réunis dans cette citation. Selon Martinet, les processus impliqués dans les fonctionnements langagiers se complexifient par le fait d'une accumulation, un « accroissement » d'éléments simples appelés à se combiner entre eux. On peut parler d'une attitude *déterministe* : les états *simples* déterminant les états *complexes* selon des processus assimilables aux *fonctions mathématiques* (l'équation modèle du type y = *f*(x) détermine de façon *prévisible* la *variabilité* conjointe de deux paramètres). De même que parler d'*éléments* revient à postuler que de tels éléments existent préalablement, de même qu'existent également les niveaux élémentaires permettant d'appréhender les phénomènes, avant que, en se combinant, ils se complexifient ; l'acte d'"expliquer" est alors l'opération consistant à ramener au premier principe l'apparemment complexe, le ramenant à ses composants simples (d'où le terme générique de *compositionnel*, apparu depuis). Il s'agit d'implications qui restent souvent hors-champ – ou sont sous-jacentes–, mais qu'il est nécessaire de bien faire apparaître pour la visée *fondatrice* qui est la nôtre.

Le point de vue ressortant de la précédente citation de Martinet présuppose aussi un certain type de relation avec le *monde extérieur*, dans laquelle on retrouve une vision "darwinienne" de la relation entre *organisme* et *milieu*. Le "milieu" dictant ses impératifs et ses "mises en demeure", obligation est alors faite aux organismes de *s'adapter* (ou de disparaître). Le milieu extérieur (là où se forment les "besoins changeants de l'homme") est alors considéré comme le *moteur* des changements dans les *relations internes* aux systèmes, et le thème de l'*adaptation* peut faire subrepticement et discrètement son apparition, ce qui est chose faite dans la citation suivante, figurant dans la deuxième préface écrite par Martinet (1970 : 2) :

> "Seul un point vue strictement synchronique pouvait permettre d'épurer les faits de langue par abstraction des **besoins changeants** (js) de l'homme qui, à chaque instant, réclament une **adaptation** (js) de l'outil linguistique."

Nous verrons par la suite comment le point de vue énoncé ici peut être reconsidéré et gagnera à être mis en regard de la *théorie du reflet* qui en est la racine. Les fluctuations du milieu – résultant en dernière analyse des hasards et contingences – déterminent des « besoins changeants », lesquels font pression sur les individus et les espèces ; c'est bien de cette

dimension perturbatrice, factrice de désordre, que le Structuralisme « essentiellement statique » aimerait se débarrasser, afin de pouvoir saisir les systèmes dans leur pureté "synchronique". Il s'agit là d'un darwinisme qu'il faut bien qualifier de "primaire" (celui du *"struggle for life"*) et dont même la biologie, dans ses avancées les plus récentes, a entrepris de s'émanciper (comme en témoigne le livre de Jean Chaline, *Les horloges du vivant*).

3 - Le structuralisme de Martinet reste donc « essentiellement statique », pour reprendre l'expression de Piaget ; il est caractéristique de ce structuralisme d'être tenté de mettre hors-jeu la dimension temporelle comme fauteuse de trouble (*id.* 199) :

> "À tout point de la chaîne parlée, on peut donc identifier un jeu de tensions diverses qui s'équilibrent. La **structure s'immobiliserait** (js) donc si les **besoins changeants de la communication** (js) ne modifiaient constamment les pressions à l'intérieur du système. L'**équilibre** (js) ne sera jamais acquis une fois pour toutes, et le fonctionnement même de la langue entraînera son incessante évolution."

On peut être d'accord avec la deuxième partie de cet extrait. Mais elle est en contradiction avec ce qui précède, puisque là encore, ce sont les « besoins changeants » (c'est-à-dire : le milieu) qui constituent l'élément moteur de la transformation des structures. On se demande en effet si « l'immobilisation de la structure » n'est pas un souhait empreint de regret nostalgique pour un état d'équilibre qui serait en même temps un *état de repos*.

Car il est manifeste que le point de vue exprimé ici se heurte de plein fouet avec celui de Saussure, consignant la « réciprocité permanente », le fait que « que le langage est à la fois l'application et le générateur continuel de la langue, [ ] **la reproduction et la production**. (js) » (voir la citation complète page 74). On peut certes objecter que Martinet ne connaissait pas cette position de Saussure ; il y a néanmoins un écho entre « le fonctionnement même de la langue entraînera son incessante évolution » et la position de Saussure que je recite encore une fois (ELG 158) :

> "Nous posons donc le principe de la transformation incessante des langues comme absolu."

C'est l'occasion d'insister encore une fois aussi , sur la *radicalité* foudroyante des vues de Saussure – dont nous venons de voir qu'elles ne cadraient pas *non plus* avec le positivisme darwinien de son époque. La conscience de ce fatal décalage a bien été son souci principal : le risque d'en rester au stade d'une voix prêchant dans le désert, puisque Saussure n'a pas entrevu une raison d'être possible, une justification existentielle, laquelle aurait été de s'adresser – pour s'appuyer sur ce qu'en dit Nietzsche dans la citation de la page 19 – à « ceux qui viendront plus tard », dans l'insouciance de l'incompréhension immédiate.

4 - Je redirai ici encore que l'attitude de Martinet est entièrement ancrée dans l'enseignement du CLG, dans lequel au « principe de la transformation incessante des langues », ne font un un écho affaibli et anémique quelques passages disséminés, comme par exemple le second paragraphe de la page 142, au centre duquel se trouve la phrase-clé révélant que les Éditeurs – à rebours de Saussure – préfèrent situer l'*absolu* dans l'« absence de changements » :

> "Un état **absolu** (js) se définit par l'absence de changements, et comme malgré tout la langue se transforme, si peu que ce soit, étudier un état de langue revient pratiquement à négliger les changements peu importants, .."

L'évocation d'un Principe de transformation à deux ou trois autres endroits du CLG opère dans le même.

3. 2. - Le fonctionnalisme d'Apothéloz

Concentrons-nous à présent sur un jeune représentant du même courant fonctionnalisme, en la personne de Denis Apothéloz, notre auteur-test pour rendre perceptible la progression réalisée depuis Martinet, en mettant ces deux auteurs dans une sorte d'*alignement perspectif*. On notera d'emblée qu'Apothéloz ne témoigne plus aucun besoin de faire allégeance au structuralisme ; et il est d'ailleurs révélateur que le terme même soit totalement absent dans tout le livre, *La construction du lexique français*. Comme lien le rattachant à ses prédécesseurs, au nombre desquels je place Martinet, subsiste néanmoins et uniquement la référence au fonctionnalisme.

Apothéloz fait dans ce livre une étude très fouillée des suffixes, présentant beaucoup d'aspects et d'innovations intéressantes ; celle-ci permettra de bien faire apparaître les désaccords de méthode, la morphologie, et la suffixation en particulier, étant au programme de la partie pratique de ce travail. Voici une déclaration d'Apothéloz sur ce sujet (2002 : 82) :

> "En se fondant **sur leur fonctionnalité**, (js) on peut répartir les suffixes intracatégoriels en deux groupes. Le premier est constitué par les suffixes qui **ajoutent** (js) une spécification sémantique (sème) à la base lexicale."

Cette déclaration est faite du point de vue que nous venons de qualifier comme celui d'une linguistique atomiste ou associationniste : les auteurs défendant ce point de vue considèrent qu'il est possible de procéder *additivement*, c'est-à-dire en *ajoutant* (ici : une "spécification sémantique"). Une telle position n'est défendable qu'au prix de l'allégeance à ce qu'édicte la théorie du reflet d'une part, et au principe de la bifacialité de l'autre, qui n'est d'ailleurs que la conséquence de la première. La conception du "morphème" provient directement de l'enseignement de Martinet.

3. 3. - Pour un bilan conclusif du Structuralisme première manière

Nous sommes aujourd'hui parvenus à un stade où le bloc monolithique de ce que j'ai appelé le "premier structuralisme" s'est proprement volatilisé, et l'on constate que cet événement s'est fait dans la discrétion et sur la pointe des pieds. Mais un bilan de ce que fut le plus important mouvement d'opinion dans le microcosme intellectuel et universitaire est nécessaire.

Il est caractéristique que sous l'effet du phénomène de massification, les modes disparaissent, pour ainsi dire du jour au lendemain ; toujours, dans un premier temps, se répandant "comme une traînée de poudre", le mouvement d'opinion s'inverse et tout le monde cesse d'y faire référence ; personne alors ne s'en préoccupe ni ne ressent le besoin – ou la responsabilité – d'en tirer les leçons. Je dirais que cette responsabilité revient à la démarche généalogique. Disons même qu'elle lui incombe. Et la mise en œuvre de ce projet passe nécessairement le recours à la méthode de la lecture "texte-critique".

Les théoriciens les plus soucieux de donner une base universelle au structuralisme linguistique furent Hjelmslev et Jakobson. C'est pourquoi nous commençons avec eux ce qui se veut un bilan conclusif. Mais peut-être entreverrions-nous une conclusion pleine et entière avec l'ouvrage de Françoise Kerleroux, *La coupure invisible* ; car une lecture attentive fait naître l'impression d'une sorte de "chant du cygne" de la TGG à laquelle nous aurions affaire. Or, si vraiment, il en est l'acte authentiquement conclusif, cela mérite qu'on y revienne plus amplement, ce que je me propose de faire dans ma propre conclusion.

3. 4. - Hjelmslev

Si l'on prend la peine de bien lire Hjelmslev, de manière "text-kritisch", on se rend vite compte de l'extrême rigidité de corset que sont les structures que son *formalisme* considère comme "existant dans la réalité", et dont il a entrepris de construire le modèle théorique ; il corrobore ainsi "de l'intérieur" le jugement porté sur lui par Piaget, comme je l'ai rapporté page 75. Hjelmslev le dit de façon explicite et sans ambages (1977 : 161)

> "Il est évident qu'alors que **la structure est relativement stable** (js) (bien qu'elle puisse se transformer au cours des temps, elle reste souvent constante pendant de très longues périodes), **l'usage est tout autrement changeant** (js) : des mots et d'autres signes naissent et vieillissent sans cesse, la prononciation et la signification varient d'un endroit à l'autre et changent de décade en décade ; une analyse plus pénétrante y découvre même **un glissement continu**. (js) Une science qui ne voyait dans le langage que des signes, leur prononciation et leurs significations et qui, en outre, avait trouvé ses plus grands triomphes dans des découvertes relatives à la transformation des langues, devait donc presque fatalement être conduite à abandonner la notion d'état linguistique."

Nous tenons là la tentative la plus conséquente – et aussi la plus brillante – pour définir cette « stabilité » de la structure, qui est une des données constitutives, un fondement du Structuralisme première manière.

3. 5. - Jakobson

On peut voir en Jakobson une sorte de "globe trotter" du Structuralisme, la personnalité la plus soucieuse de dégager les grandes lignes pour l'établir dans son universalité. Il représente aussi la filiation avec la prestigieuse école de Prague, dont les travaux en phonologie ont ouvert la porte à la généralisation des "structures", celles qui ont donné, terminologiquement parlant, la base d'existence du Structuralisme. On trouve fréquemment sous sa plume des déclarations telles que (1973 : 138) :

> "La recherche phonologique rencontrait deux nouveaux problèmes fondamentaux, conformément à la double nature du langage. L'analyse distributionnelle, qui avait été appliquée avec fruit aux relations « syntagmatiques » du langage, et à sa structure phonologique en particulier, mais qui avait été confinée originellement à la concaténation en séquence, demandait à être étendue à l'autre dimension du signe verbal, c'est-à-dire à la **superposition de ses composants simultanés**. (js) Désormais, les questions de contexte embrassent non seulement les facteurs précédents et suivants dans la chaîne mais également les facteurs simultanés."

On trouve – ou retrouve – là la théorie de l'*axe de la simultanéité*, censé fonctionner en opposition avec un *axe de la successivité*, point devenu la pierre angulaire de la linguistique structurale et dont Jakobson s'est fait l'ardent et zélé propagateur. Dans la théorie qui découle du MI, cette opposition ne veut rien dire et se révèle inutilisable.

Mais, chose bien plus intéressante, on trouve chez Jakobson l'aveu – fait du bout des lèvres – que l'analyse structuraliste a échoué sur la question de la classification des *voyelles* par le moyen d'oppositions dichotomiques (1973 : 136)

> "La contribution fondamentale de Trubetzkoy à la théorie des systèmes vocaliques (13) **ne fut pas loin de réduire le vocalisme** (js) à un petit nombre d'oppositions binaires. Il a été graduellement montré que chacune de ces oppositions était utilisée dans certains des types existants d' « harmonie vocalique », ce qui révèle la **structure dichotomique** (js) de toutes les qualités vocaliques et montre leur **autonomie opérationnelle** (js) avec une particulière clarté."

"ne fut pas loin de réussir" veut dire qu'elle n'y est pas parvenue ! L'analyse structurale première manière "n'a pas réussi", ce qui veut dire en clair qu'elle a échoué. C'est un constat que fait Jakobson à demi-mot et en usant de "précautions oratoires" ! Il me semble important d'insister sur ce point, car l'absolue rigidité d'un "système des voyelles" dans une perspective pragoise a totalement barricadé les portes vers une analyse correcte des semi-voyelles.

3. 6. - La position du “triangle sémiotique” (Ogden et Richard)

1 - Le triangle sémiotique, que je voudrais présenter maintenant, a été une autre base du structuralisme. Mais je vais me permettre de ne le mentionner qu’à travers la présentation qu’en ont fait trois auteurs proches de la conception de la langue qu’il implique, même si ils en font parfois une présentation critique, voire discordante. J’emprunterais d’abord à François Rastier – et à son sens des vastes synthèses – une présentation du “triangle sémiotique” selon Ogden et Richard (1991 : 108) :

> “Les critiques formulées par Ogden et Richards à l'égard de Saussure sont à ce propos particulièrement éclairantes. Ils lui reprochent en effet « un respect immodéré de la convention linguistique » (*The meaning of meaning*, p.6) et concluent que « malheureusement, cette théorie des signes, en négligeant complètement **les choses dont les signes tiennent lieu**, (js) était d'emblée coupée de tout contact avec les méthodes scientifiques de vérification » (ibid.). Ces propos supposent qu'une proposition théorique sur un objet sémiotique, et notamment linguistique, pourrait n'être vérifiée que **par examen de ses référents**. (js) À ce compte, **la physique fonderait la seule linguistique possible**. (js)”

Intéressante et significative est la manière dont Rastier se démarque de cette position ; car avec sa dernière phrase, il formule une remarque ironique assez appuyée concernant les critiques de Ogden et Richards à l’encontre de Saussure. Mais au-delà de la seule ironie, il faut remarquer que ces auteurs font de Saussure une *caricature* qui n’est même pas conforme au *Cours*. Mais la remarque conclusive de Rastier est percutante : la linguistique devrait se dessaisir de son objet au profit des “vraies” sciences, la physique, la mécanique, etc.

2 - Ogden et Richard sont parmi les grands initiateurs de la linguistique pragmatique. Un autre maître à penser de cette même orientation pragmatique, Charles William Morris, a donné une formulation – différente mais à mon sens complémentaire – du “triangle sémiotique”. Je choisis là encore de citer Morris à travers l’influence qu’il exerce sur le fonctionnalisme, c’est-à-dire cette fois-ci dans la présentation qu’en fait Apothéloz (2002 : 103) :

> “Le philosophe et sémioticien américain Charles William Morris (1901-1979) considérait que l'emploi d'un système de signes implique la mise en œuvre de trois types de relations : des relations "sémantiques", qui lient les signes au monde ; des relations "syntaxiques", qui lient les signes entre eux selon des principes formels et des relations "pragmatiques", qui lient les signes à leurs utilisateurs. La pragmatique se définit alors comme « cette partie de la sémiotique qui traite du **rapport entre les signes et les usagers des signes** (js)» (Morris 1938).”

3 - Donc, la dimension “pragmatique” existerait de façon indépendante par rapport à la sémantique et la syntaxe. Mais l’idée de cette “triade” se trouve déjà chez Peirce, qui lui a donné le poids de l’autorité d’un logicien. Et encore une fois je cède la parole à un tenant du courant de la linguistique structuraliste et pragmatique, François Récanati (2008 : 138) :

> "... comme l'a dit Peirce, la notion de signe est **fondamentalement triadique** (js) : le « triangle sémiotique » fait intervenir, outre le signe et ce dont il est signe (l'objet), l'interprétant pour qui le signe est signe. La définition traditionnelle du signe est ainsi : quelque chose qui représente quelque chose pour quelqu'un."

Le lien est ainsi établi entre la "pragmatique" conçue comme domaine indépendant et le fameux "triangle sémiotique. De plus, Peirce croit nécessaire de grouper les "signes" en trois groupes, comme nous le rappelle Apothéloz (2002 : 49) :

> "Rappelons que Peirce distinguait trois catégories principales de signes (qu'il s'agisse de signes linguistiques ou non linguistiques) : **les indices, les icônes et les symboles**. (js) Les icônes ont la propriété distinctive de présenter **une certaine ressemblance**, (js) ou une analogie, avec les objets qu'ils désignent."

La "certaine ressemblance" comme "propriété distinctive" révèle en réalité que cette théorie issue de Peirce est une mise en œuvre de la *théorie du reflet*. Rien de tout cela, à l'inverse, ne peut trouver une place, même infime, dans une théorie du langage telle qu'elle découle de la stricte application du MI. Il me semble utile de les rappeler *pour mémoire*, et afin de pouvoir, dans la suite du travail, mieux marquer les différences et les incompatibilités de fond.

3. 7. - Claude Lévi-Strauss : la nouvelle école anthropologique

Aux yeux de Greimas se dessinait un paysage mental qui aurait pu faire du structuralisme autre chose que ce qu'il est devenu (1966 : 6) :

> "La linguistique a connu un rayonnement méthodologique certain. Il ne s'agissait pas là d'emprunts de méthodes à proprement parler, mais d'attitudes épistémologiques, de certaines transpositions de modèles et de procédures de découverte qui ont fécondé **la réflexion d'un Merleau-Ponty, d'un Lévi-Strauss**, (js) d'un Lacan, d'un Barthes. (...) Si l'importance des travaux qui en sont issus permet aux gens avertis de parler actuellement de l' "école française d'anthropologie", l'absence d'un catalyseur méthodologique est d'autant plus regrettable "

Greimas fait donc le lien avec la mention ici même d'une "école française d'anthropologie" ; mais la particularité de celle-ci réside dans une profonde rénovation par rapport à l'ancienne école, celle des Lévy-Bruhl et des Mauss. Je crois ainsi pouvoir dire que le présent travail se construit en partie sur la conviction que la réflexion sur le "modèle réduit", telle que l'a pratiqué Claude Lévi-Strauss, peut être vue comme rejoignant la réflexion que nourrit la prise en compte du MI et de ses implications. C'est en effet une réflexion étonnante, de la part de Lévi-Strauss que de dire (1962 : 38) :

> "À l'inverse de ce qui se passe quand nous cherchons à connaître une chose ou un être en taille réelle, **dans le modèle réduit** (js) *la connaissance du tout précède celle des parties*. Et même si c'est là une illusion, la raison du procédé est de créer et d'entretenir cette illusion."

Il faut certes mettre un bémol à l'enthousiasme en constatant qu'il n'a jamais développé l'opinion contenue ici en germe ; il n'avait pas non plus à le faire, n'étant pas linguiste, déléguant la compétence aux ténors de l'époque, essentiellement Jakobson, avec qui il eut de nombreuses et fructueuses collaborations structuratrices du structuralisme. Claude Lévi-Strauss n'aura pas seulement traversé le siècle au seul sens de la chronologie. Il pourrait en être une belle incarnation, antidote en quelque sorte à la figure de Hitler, la revanche de l'esprit après le déchaînement de la pire barbarie. Je voudrais citer encore un auteur qui ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé ; Jean Duvignaud – qui fut pour un temps présentateur d'émissions culturelles à la télévision – faisant preuve d'une intelligence profonde et sensible du phénomène humain ; il écrit en effet ces lignes (1973 : 81) :

> "(...) chez lui (= Morgan), le gisement profond de l'existence sociale est constitué par cette **relation utérine** organisée en système total d'organisation. Comment ne pas retrouver Morgan au centre d'une analyse anthropologique qui explique la vie sociale actuelle par la **destruction d'une situation sauvage dont nous ne guérissons jamais** ni phylogénétiquement ni ontogénétiquement et dont la survivance implique, au niveau des rêves, la frustration d'un désir irrépressible ?"

où il est question du grand anthropologue américain, Lewis Henry Morgan. Mais l'intérêt de cette vision des choses humaines est aussi qu'elle rejoint la Psychanalyse ; de même que l'idée de la « relation utérine » reprend la même idée que celle de Merleau-Ponty précédemment évoquée que la langue est l'élément de l'homme, « comme l'eau est l'élément des poissons ».

Une telle profondeur de vue et puissance d'intuition est un renfort précieux pour dresser la généalogie de la conception romantique pessimiste du *devenir*, telle que nous l'avons décrite. La nouvelle anthropologie s'est construite en rupture totale avec des positions précédentes, capables par exemple de complaisance coupable avec le colonialisme. Un fait est pour cela symptomatique : quand Michel Leiris assiste à une cérémonie Vaudou, il ne le fait pas du point de vue supérieur des colonialistes – dont l'idéologie fut toujours d'amener la civilisation à des peuplades inférieures –, mais il le fait avec l'humilité d'un participant anonyme.

Leiris est de plus à un carrefour essentiel de notre époque : entre la nouvelle anthropologie et le Surréalisme, un pied dans chacun des deux mouvements. Sa contribution fut importante dans la constitution des collections de l'ancien Musée de l'homme, tel qu'il a existé longtemps dans l'aile droite (face à la Tour Eiffel) du Palais de Chaillot. Mais pour revenir au "modèle réduit" de Lévi-Strauss, on peut dire qu'il est sous-entendu qu'il a pour fonction d'être une préfiguration du réel, construit aux fins de pouvoir *manipuler* le réel, agir sur lui. Bien que peu développée, cette vision de l'homme rejoint celle du MI. Mais bien sûr, on a beau jeu d'enrôler Levi-strauss dans le camps des partisans du MI en se basant sur un indice aussi ténu.

3. 8. - Le MI incompatible avec la théorie de la référence (ou du reflet)

C'est donc en étant relayée par le triangle sémiotique que la théorie du reflet reçoit son aire de validité, en faisant de la *référence* l'instance qui garantirait la stabilité du langage , en raison d'une conformité avec le monde extérieur ayant valeur de principe axiologique. Ce constat présente l'urgence de sauvegarder le fait humain sur l'extrême bord du précipice dans lequel il menace à chaque instant d'être englouti. Une sorte de "loi de la référence" se voit promue au rang d'un *impératif catégorique*, comme par exemple chez Récanati (2008 : 156) :

> "Dire que, dans la conception frégéenne, la description définie est le paradigme, c'est dire que les autres « termes singuliers » (noms propres, démonstratifs, pronoms) sont analysés comme des sortes de descriptions définies : un **contenu descriptif** (js) leur est attribué, **qui détermine leur référence**. (js)"

"déterminer leur référence" veut alors dire : les adosser à la *solidité* du monde réel. Cette position, exposée exemplairement par Récanati, peut être considérée comme aux antipodes de la position du MI. C'est, autrement dit, toute la question de l'attitude *pragmatique* en linguistique voulant ramener dans le circuit une dimension dont elle prétendait que les prédécesseurs (en première ligne desquels se placerait Saussure) l'avaient oubliée.

Avec cette théorisation de la *référence*, telle que nous venons de l'examiner, on tient là le nœud de l'attitude intellectuelle, intrinsèquement liée au Structuralisme première manière. Venues de loin, les racines sont à chercher dans l'attitude romantique en s'employant à lui donner son assise théorique. Pour une meilleure explicitation des liens qui conditionnent ces interactions, le *primat de la référence*, intimement lié à l'approche pragmatique, sera dorénavant décrit comme coextensif de la "théorie du reflet".

4. - Le structuralisme "génétique" de Guillaume

1 - Il faut dès l'abord de ce chapitre bien préciser que Guillaume lui-même n'a pas utilisé le terme de "structuralisme génétique". Il s'agit de savoir s'il est permis de lui accorder cette caractérisation pour ainsi dire "de l'extérieur". Ce n'est qu'à la lumière des positions exprimées par Piaget, dont je viens de donner un aperçu, que l'on peut s'estimer autorisé à conférer au structuralisme tel que l'a revendiqué Guillaume une portée "génétique" , car il ne faut pas perde de vue que la Génétique du temps de Guillaume, sous-discipline rattachée à la biologie, n'en était qu'à ses premiers pas mal assurés (avant les travaux, nobelisés en 1965, de Monod, Lwolf et Jacob). Ce n'est que par ce récent développement qu'il devient permis d'en faire l'usage – métaphorique – qui est le nôtre et où Piaget, je me répète, a joué le rôle décisif de passeur.

2 - Il est vrai également qu'une source de confusion réside dans l'emploi du mot "générer" par la Grammaire transformationnelle et générative (TGG). Le modèle qui "génère" une "structure de surface" à partir d'une "structure profonde" n'a en vérité rien de "génétique". Le choix de ces noms tient autant du coup de génie que du plus élémentaire bluff. Car en fait, la revendication d'un rattachement à un quelconque point de vue génétique est usurpée.

Il faut aussi déjouer l'élémentaire *figure de rhétorique*, consistant à dire : contre tous les autres qui sont statiques, *notre* structuralisme est *dynamique*. Il s'agit de joutes oratoires, dans lesquelles il est usuel de "se payer de mots". Maurice Toussaint avait déjà pointé du doigt ce type de déclarations – guerrières mais sonnant le creux (1967 : 95) :

> "« Du même coup on change le centre de gravité de la recherche linguistique, **qui de statique devient dynamique**. (js) Ce n'est plus la description d'un texte figé qui sera le but ultime de l'analyse, mais l'explication d'un processus qui recommence sans cesse. » Un commentateur averti de l'œuvre de G. Guillaume? Non. C'est T. Todorov qui, dans le premier numéro de Langages, présente la grammaire générative."

À rebours d'une imposture, on dira de concert avec Guillaume et Toussaint – qui était guillaumien – que ce sont les structures de surface, les énoncés réellement produits, qui engendrent – évidemment, dans un processus hautement cumulatif et sur un très long terme – les structures profondes comme aptitude à fabriquer *d'autres* énoncés (à mener plus loin le *perpetuum mobile* inhérent non seulement au langage, mais à toute chose). Ou comme l'exprime Saussure, sous une forme certes prodigieusement "lapidaire", mais qui n'en dit pas moins d'une façon bellement inspirée ce qu'elle *veut* dire (ELG 129) :

> "Aujourd'hui on voit qu'il y a réciprocité permanente (js) et que dans l'acte de langage la langue tire à la fois **son application et sa source unique et continuelle** (js) et que le langage est à la fois l'application et le générateur continuel de la langue, [ ] la reproduction et la production (js)"

4. 1. - Relation de Guillaume avec le courant structuraliste : Hjelmslev

Guillaume a eu le souci de se créer dirons-nous une connivence – et un point de passage ou de ralliement – avec le structuralisme ; il se définit lui-même à l'occasion comme "structuraliste". Il est pourtant frappant de constater l'incompatibilité profonde qui a creusé – dans un premier temps – un fossé infranchissable autour de Guillaume, l'isolant du courant dominant. Des témoignages récents laissent entrevoir que Guillaume a profondément souffert de l'isolement dans lequel il a été tenu, de sa "non-reconnaissance" ; ayant assisté aux cours de Guillaume dans ses dernières années, Maurice Toussaint a très finement capté cette composante psychologique, voire affective, de la tristesse de Guillaume (2010 : 37) :

> “Lors de la leçon du 19 février 1959 à l’EPHE, Guillaume nous apprend qu’un linguiste, dont il tait le nom, a jugé que son œuvre n’était qu’une « affabulation métaphysique » (...) Les 13 lignes de réponse (...) ne manquent pas de panache. Je garde toutefois **le souvenir d’un homme affligé**.(js)”

Vu le manque de témoignages directs (la grande pudeur de l’homme Guillaume en est certainement la cause), on pourra prendre comme indice *symptomatique* d’une “non-relation” la tentative de Guillaume de se positionner vis-à-vis de celui qui apparaissait comme la nouvelle autorité montante du structuralisme, en l’occurrence Hjelmslev. Je fais l’hypothèse que derrière la réaction chaleureuse de Guillaume, accueillant le nouveau venu, il y avait l’espoir d’engager un dialogue avec celui-ci, mais plus largement avec les structuralistes, son attente étant qu’un nouveau venu ne partagerait pas les préjugés de ceux qui l’avaient déjà éconduit. En conséquence, Guillaume salue chaleureusement la publication des premiers travaux de Hjelmslev (leçon du 22 nov. 1945 - série A) :

> “Récemment, la doctrine saussurienne a fait l'objet d'un nouvel examen visant à la compléter, examen dont l'auteur est le professeur Hjelmslev de l'Université de Copenhague. Une partie de ses conclusions, à la suite de cet examen, a consisté dans la distinction : - du système, avec lequel la langue s'identifie, - de l'usage, qui est l'emploi du système sans restriction, - et de la norme, qui restreint l'usage à des emplois jugés à un moment donné plus convenables. Ces vues du linguiste danois, que je résume en les précisant, sont à retenir. (...) L'usage et la norme, qu'on se plaît à confronter de toutes sortes de manières, appartiennent tous deux au discours. Ils n'existent qu'en vertu d'un **acte de langage**. (js) Etudier l'usage et la norme, c'est donc être un linguiste de discours.
>
> Je suis un linguiste de discours, pas plus maladroit qu'un autre, à mes heures, mais pas tout le temps. J'ai pour cela des raisons majeures que connaissent mes anciens auditeurs et sur lesquelles, incidemment, je mettrai l'accent.
>
> Le système, lui, - et sur ce point je suis en complet accord avec le linguiste danois - constitue la langue.”

Comme on le voit : présentant le travail de son collègue, Guillaume éprouve le besoin – alors qu’il n’y a pas encore l’ombre d’une polémique – de redéfinir sa propre position concernant le rapport langue/discours. Il reviendra encore sur l’arrivée de Hjelmslev dans le paysage linguistique en termes similaires quoique plus étouffés dans sa leçon du 14 février 1946. Puis ce sera le silence. Le malentendu – impossibilité de s’entendre, d’être “sur une même longueur d’onde” – autour du dogme de la référence ne s’est pas encore cristallisé. Toujours est-il qu’on peut supposer – même en l’absence de tout témoignage – que Guillaume s’est heurté – encore une fois – à une attitude lui signifiant une “fin de non-recevoir”, révélatrice au fond de toute la distance opposant le structuralisme rigide (décrié par Todorov) à “son” structuralisme, distance que Guillaume lui-même n’a pas vue ou ne voulait pas voir. Il était par conséquent de l’ordre de la fatalité inexorable – un destin ! – que l’isolement de Guillaume se soit maintenu jusqu’à la fin.

Avec le recul, on peut encore se demander en quoi consiste l'opposition insurmontable qui différencie Guillaume d'un structuralisme tel que l'entendait Hjelmslev. Roch Valin éclaire une opposition profonde des points de vue respectifs quand il écrit (1971 : 58) :

> "Par le biais du temps opératif, pour la première fois on accède à une véritable phénoménologie du langage au sein de laquelle le temps devient remarquablement le principal paramètre de l'analyse: **ce qui fait du structuralisme guillaumien un structuralisme « pas comme les autres »** (js). "

Cette opinion de Valin appelle néanmoins une remarque : le rattachement de Guillaume à la phénoménologie ne peut pas se faire d'un simple trait de plume alors que le principal intéressé est resté – on peut le supposer – dans l'ignorance de ce courant de pensée qui existait déjà à son époque, ce qui a pu être le cas pour Saussure, qui fut contemporain des balbutiements de cette discipline (les premiers écrits de Husserl datent de 1905). On peut certes remarquer que Guillaume ne dédaigne pas de parler de "phénoménologie", même si c'est tardivement comme, par exemple dans la leçon du 5 février 1959 où le mot lui-même figure – du moins dans les notes préparatoires au cours – une quinzaine de fois. Conscient de cet emploi immodéré, Guillaume fait même ce commentaire [49]:

> "D'avoir prononcé le mot impressionnant de phénoménologie m'oblige à lui retirer ce qu'il a d'impressionnant et à bien établir ce qu'est fort simplement, en morphogénie, le phénomène linguistique."

Il n'est pas possible de dire si Guillaume rattache ses réflexions au courant de la phénoménologie husserlienne, qui n'a pas l'exclusivité de ce non. Dans cette même leçon du 5 février 59, la seule référence de personnes en liaison avec le thème invoqué est Humboldt.

La raison de cette distance non surmontée est sans doute à voir dans le fait que Guillaume, dans toute sa personne et sa façon d'être, était d'un classicisme très "vieille France", traditionaliste et conformiste, ayant plus d'affinités avec la "vieille école". Comme je l'ai dit, le fait que Merleau-Ponty n'ait pas "traversé la rue" – pour venir frapper à la porte de l'EHE et rencontrer Guillaume – constitue une perte irrémédiable. Puis la mort de Merleau-Ponty, fauché en plein effort créatif à 53 ans, en pleine rédaction du livre dont il y aurait eu beaucoup à attendre – et dont n'ont subsisté que les ébauches – a tiré un trait définitif sur leur rapprochement possible. J'aime à supposer qu'il avait l'intention de le faire.

L'attention portée par Merleau-Ponty à Guillaume n'est de fait que très sporadique ; elle trouve son point culminant dans la mise en avant du "schème sublinguistique".

---

[49] Il faut ici rendre un hommage appuyé à tous ceux qui, à la suite de Roch Valin, ont travaillé à rendre les écrits de Guillaume accessibles ; le fleuron de ce monument est sans aucun doute, à l'ère de l'informatique, le site Internet sud-coréen (!) **http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/** qui permet aux chercheurs d'aller piocher dans l'ensemble de ce qui a été publié des notes de Guillaume quasiment *en temps réel*...

4. 2 - Le “schème sublinguistique” : Merleau-Ponty

C’est à l’occasion du premier Colloque international de phénoménologie, tenu à Bruxelles en 1951, que Merleau-Ponty a été amené à s’exprimer, sans qu’il y ait le moindre doute, sur l’existence d’une affinité de pensée avec Guillaume. Il y déclare en effet (1960 : 140 /*109*) :

> “Le passé du langage a commencé par être présent, la série des faits linguistiques fortuits que la perspective objective met en évidence s’est incorporé à un langage qui, à chaque moment, était un système doué d’une logique interne. Si donc, considéré dans une coupe transversale, le langage est système, il faut bien qu’il le soit aussi dans son développement. Saussure a beau maintenir la dualité des perspectives, **ses successeurs** (js) sont obligés de concevoir avec le *schème sublinguistique* (Gustave Guillaume) un principe médiateur.”

En même temps qu’une prise de position claire et nette, ce texte témoigne en outre d’une connaissance pour le moins superficielle de la linguistique de l’époque. On peut aussi s’étonner que, parlant des « successeurs de Saussure », Merleau-Ponty n’ait eu qu’un seul nom à mettre dans sa liste, ce qui crée un curieux déséquilibre. Mais il reste néanmoins que la remarque de Merleau-Ponty va de façon indéniable dans un sens génétique, tel que l’a mis en œuvre Guillaume. Bien qu’ayant fait l’objet d’un commentaire de 2 pages dans le livre de Douay-Roulland, le terme de “schème sublinguistique” n’a pas l’importance que lui attribue MP dans son intervention à Bruxelles ; il s’agit probablement plus de l’essai de la part de Guillaume de forger un nouveau terme, mais qui ne s’est pas implanté par la suite.

Ce qui frappe concernant le Colloque de 1951, c’est que Merleau-Ponty y engage une polémique assez rude avec les positions du linguiste hollandais Hendrik Pos. Et le fait est que celui-ci jouissait à cette époque d’un prestige dans le petit monde phénoménologique, l’autorisant à parler comme son représentant, son délégué officiel. Sans connaître le détail, il paraît évident que Merleau-Ponty ne partageait pas les positions défendues par Pos. Et c’est dans l’urgence de trouver des arguments et des alliés que Merleau-Ponty se serait retourné vers Guillaume, ayant pressenti que des liens avec la phénoménologie.

Il faut dire qu’il avait affaire à forte partie en raison des termes élogieux émis sur Pos par nul autre que Jakobson. Celui-ci a en effet dit (1973 : 13) :

> “Hendrik Pos, disciple néerlandais d Husserl, a joué un rôle de premier plan dans la création d’une phénoménologie du langage et de la théorie de la linguistique structurale. Dans sa belle étude de 1939 sur la science du langage et la Phénoménologie, Pos a indiqué lucidement **le point de départ du structuralisme linguistique** (js)...”
>
> (suit une longue citation de Pos par Jakobson).

Même si ce texte n’a été publié qu’en 1970, on peut penser que MP avait déjà connaissance de l’opinion de Jakobson et que, vu le poids et l’’autorité qu’avait acquis ce dernier, elle lui

donnait sérieusement “du fil à retordre”. Ce sont de telles péripéties qui m’ont incité à dire que Jakobson était autant diplomate que linguiste, quelques raisons d’alliances [2]ayant pu le pousser à ménager Pos, voire carrément à le flatter ; il dit de lui (1973 :138) « l’éminent théoricien du langage ». Le fait est que la figure et la contribution théorique d’Heinrick Pos sont complètement sortis du cercle des préoccupations de la linguistique d’aujourd’hui, de même que la phénoménologie n’a aucune affinité ni accointance avec le Structuralisme première manière. Même si ce fut une prise de position faite à la hâte, à l’instinct, c’est pourtant Merleau-Ponty qui avait raison – contre Jakobson.

En outre, l’évocation par Merleau-Ponty d’un « principe médiateur » n’est pas sans rappeler le MI. J’ai signalé plus haut (page 56) la métaphore de l’écran, employée par lui à plusieurs reprises et allant expressément – sans qu’il soit besoin de forcer l’interprétation – dans le sens d’un interposition médiatrice d’un “quelque chose”. Je rappelle encore une fois ce qui fait le cœur de la figure métaphorique mise en place par MP (2004 : 194 *[196]*) :

> **“Ici, au contraire, il n'y a pas de vision sans écran** (js) : les idées dont nous parlons ne seraient pas mieux connues de nous si nous n'avions pas de corps et pas de sensibilité, c'est alors qu'elles nous seraient inaccessibles.”

4. 3. - Reconnaissance de Guillaume par la Phénoménologie : Ricœur

C’est donc de Paul Ricœur – devenu en quelque sorte, après la mort soudaine et prématurée de Merleau-Ponty, le chef de file du courant phénoménologie – qu’est venu le geste symbolique établissant le lien entre phénoménologie et linguistique guillaumienne. Lorsque Roch Valin s’est mis en devoir de réunir les moyens financiers pour mener à bien l’entreprise d’édition des notes que Guillaume (n’ayant pas d’enfants, Guillaume avait fait de lui son héritier universel), lui avait confiées, il a sollicité Ricœur pour le soutenir dans cette tâche ; et c’est ainsi que le nom de Paul Ricœur figure dans la liste du comité scientifique qui a appuyé la tâche éditoriale de Valin.

Une autre intervention de Ricœur dans l’espace public[50] est en relation avec Guillaume. Lors d’un Congrès, organisé par la Société de philosophie de langue française à Genève en 1966, Ricœur a posé à Benveniste, dans une discussion faisant suite à une conférence que celui-ci venait de donner, la question suivante concernant Guillaume (1974 : 236) :

> “Il serait d’ailleurs intéressant de savoir comment M. Benveniste se situe par rapport à Gustave Guillaume qui, lui aussi, s’était proposé de « reverser à l’univers » le langage par le moyen de la morphologie du discours.”

[50] Celui du moins qui transparaît dans les publications, en relais parfois – comme c’est le cas ici – avec l’espace public de l’échange oral en public, lors de colloques ou dans les cours et les séminaires pour ce qui touche à l’enseignement.

Il est à noter que le point soulevé par Ricœur ne sera pas abordé par Benveniste dans sa réponse, faite globalement à la suite des interventions. Malgré ce silence, il faut reconnaître à Benveniste d'avoir eu l'honnêteté scrupuleuse de laisser figurer la question telle qu'elle fut posée dans l'ouvrage publié ensuite, et qui reproduit le texte de sa conférence ainsi que la discussion qui a suivi.

Néanmoins, le silence de Benveniste faisant – ou ne faisant pas – réponse à la question de Ricœur est sans doute la marque d'une profonde perplexité face à la vision guillaumienne de la linguistique, rejoignant la même fin de non-recevoir que celle de Hjelmslev à la proposition implicite d'ouverture et de dialogue, venue de la part de Gustave Guillaume.

4. 4. - Fausse attribution : Bühler et Jakobson

Sans prétendre à un quelconque monopole, s'il y a un filiation phénoménologique (ou : présentée comme telle) qui donne à réfléchir et à s'étonner, c'est bien le rattachement de la *théorie des fonctions* du langage de Jakobson à la pensée phénoménologique. Cette filiation passe par le *schéma de la communication* élaboré par Bühler dans son ouvrage *Sprachtheorie*, paru en 1934 et dans lequel il se présente comme proche des thèses de Husserl[51].

Cette attribution – pour le moins fantaisiste – tend à suggérer la chose suivante : la piste phénoménologique ayant déjà été explorée, il n'est plus besoin d'y revenir ; il s'agirait de ce qu'en termes de chasse on appelle un "leurre". Il y a lieu de procéder, ce qui est fait tout au long du présent travail, à la récusation d'une "fonction expressive" (ou émotive), indépendante et agissant pour son propre compte ; l'expressivité (intégrant le jeu gratuit) est tout au contraire au cœur même de la production-génération du langage et de ses structures. Il y a là encore des enjeux importants, car c'est en s'inscrivant dans cette lignée qu'une linguiste d'aujourd'hui, Michelle Lecolle, en vient à dire, commentant les travaux de Salah Mejri sur les *séquences figées* (SF) (2006 : 39) :

> "Le figement permet en effet de renouveler les possibilités référentielles de nomination ; il assure une **fonction expressive** (pensons aux expressions figées et aux clichés, hautement figuratifs, et par exemple aux comparaisons signalées par Bally (1951), qui fonctionnent comme **intensificateurs** (boire comme un trou, sourd comme un pot) et relèvent d'une « esthétique de la plénitude »"

renouvelant et entretenant un des fourvoiements majeurs de la linguistique moderne opérant sous le signe du Structuralisme première manière. Une nouvelle fois – façon de toujours revenir à la même chose de façon lancinante –, on voit la potentialité expressive du langage

[51] Plus exactement, Bühler place la lecture de Husserl au nombre des sources qui ont inspiré et nourri sa propre réflexion ; à égalité cependant avecle néo-grammairien Hermann Paul et le Saussure du CLG.

attribuée au domaine de la subjectivité, en rappelant que pour Jakobson, cette "fonction expressive" est centrée sur le locuteur émetteur (reprenant toutefois le modèle de l'*organon*, exposé par Karl Bühler dans son livre *Théorie du langage*).

Pourquoi un "intensificateur", dont parle Lecolle, citant Bally, serait-il autre chose que par exemple le très commun "beaucoup" (boire beaucoup) ? Il faut s'insurger contre la séparation entre un usage "esthétique" du langage et un usage courant. Dans cette optique, l'intensificateur, relevant de la seule fonction "expressive", échapperait à la finalité dernière du langage qui est de transmettre de l'information en construisant ses formes objectives.

5. - Histoire ou Généalogie

5. 1. - L'Historicité : Cadiot et Visetti

Pourquoi parler de "généalogie" et vouloir se placer sous cet angle pour repenser et refondre la linguistique ? Ce que, par ce terme, il s'agit de mettre en avant, c'est la dimension du *devenir* qui n'est pas une toile de fond, un décor en carton-pâte, mais qui est au cœur même des structures du langage.

Cadiot et Visetti traitent de la même question en la plaçant sous ce qu'ils appellent l'*historicité*, ce qui est foncièrement la même chose, une dimension dont la place n'est pas d'être *extérieure*, mais de se trouver "au cœur des choses" (TFS 7) :

> ".. en rattachant autant que possible ce travail à une conception historiale de son objet, c'est-à-dire en plaçant l'historicité, et ses diverses échelles temporelles, **au principe de tout système**.(js)"

Les auteurs ne laissent ainsi aucun flou, aucun doute possible sur l'importance centrale de ce qu'ils appellent *l'historicité*. Une citation permet de faire le lien avec le point de vue généalogique du présent travail, même s'il faut regretter que cette déclaration – fondamentale pour l'orientation de leur travail – se trouve reléguée dans une note de bas de page (*id.* 79) :

> "Les concepts de constitution et de fondation ne sont plus opératoires ici, et cela même quand les architectures distinguent nettement entre différents répertoires. Il faudrait alors – mais est-ce possible – **reconstruire la théorie dans un cadre vraiment génétique** (js) (qui soit le corrélat naturalisé d'un cadre phénoménologique historial)"

Parler ici de *génétique*, c'est considérer que, au-delà de ce que peut nous apprendre la biologie, les structures du vivant sont liées à la contingence, donc à une histoire. On trouve la nécessité du cadre "historial" (qui, effectivement, ne pourrait se faire sans un arrière-plan phénoménologique), mais comme "corrélat naturalisé" d'un "cadre vraiment génétique", pour reprendre leur formulation.

Pour bien marquer le lien entre le point de vue phénoménologique et le *devenir*, je cite encore ce passage qui montre à quel point les auteurs, portés par la réflexion phénoménologique, reviennent de façon lancinante sur un thème qui, dès lors, peut apparaître comme touchant au fondement (TFS 78) :

> Ce raisonnement par l'absurde – nous ne plaidons pas pour un nouveau concept de *υλη*, au contraire nous voulons l'abandonner – débouche en tout cas sur une conclusion : une conception véritablement sémiotique et gestaltiste de la perception entraîne, contre un certain Husserl, et **contre l'universalisme fixiste** (js) d'une partie de la Gestalttheorie, le **caractère historial** (js) de tous les domaines et strates de la conscience, jusqu'aux plus élémentaires. On peut alors se demander ce que devient le programme phénoménologique de la **constitution**, (j) dès le moment où son sol de données serait pris dans une telle boucle herméneutique."

Tous les modes de penser et concevoir se trouvent effectivement chamboulés de fond en comble. Le programme, par eux invoqué, de la *constitution* (le fait de se *constituer* comme un corps de doctrine ayant sa cohérence en elle-même) concerne les conditions à réunir pour pouvoir édifier un tel corps de connaissances ; il rejoint le projet d'une *fondation constitutive*, lié au présent travail.

5. 2. - Le "devenir" : Nietzsche

Nietzsche a été le chantre du "devenir". Il s'agit de l'expression philosophique des mêmes constats et actes de connaissance que l'historicité que nous venons d'évoquer (en intégrant également le domaine génétique, lequel n'est autre que la capacité du substrat physique à surmonter le temps, non seulement par la reproduction – il est banal de le dire – mais par la phénoménale puissance de recombinaison du génome, clé d'une créativité dont nous sommes les enfants – et dont le langage n'est qu'une continuation parmi des milliers d'autres).

Il est vrai par ailleurs que, chez Nietzsche, l'utilisation du terme "Généalogie" se limite au seul titre du livre, *Généalogie de la morale*. Mais il s'agit d'un des écrits les plus importants de Nietzsche, où il décrit comment, selon lui, l'être humain a pu se forger une *mémoire*, à partir de cette considération "toute bête" que l'être moral ne peut exister hors d'une mémoire. Tout un développement porte sur le thème du la *promesse* : promettre signifie que je porte en mémoire le fait d'avoir promis, projetant dans le futur le moment où il s'agira de la tenir, combinant ainsi ce que la Phénoménologie nomme "rétention" et "protention" ; autant de choses que l'on pourrait envisager, à bien y réfléchir, sous l'angle des "actes de parole", là où le *dire* équivaut à un *faire*.

J'aurai l'occasion de revenir sur la question du devenir, en nous plaçant sous l'angle de la *différenciation* (§ III. 6.). Mais la quête du savoir ne saurait se réduire à la collation d'éléments rassemblés par une activité de petits boutiquiers gérant le "stock des connaissances" ; nous avons parlé des "Alcyoniens" et l'intuition visionnaire du poète peut peut-être nous aider à éclaircir notre propos. Ce sont les vers de Baudelaire, d'une absolue fulgurance, qui sont, je crois, susceptibles de nous apporter quelque lumière :

> … Ô mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre !
> Ce pays nous ennuie, ô mort, appareillons !
> Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
> Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !
>
> Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
> Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
> Plonger au fond du gouffre, enfer, ou ciel, qu'importe,
> Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau !"

Le thème de l'*ennui* figure ici en bonne place [52], susceptible d'orienter vers des fausses pistes l'interprétation du "nouveau" dont il est question ensuite. Mais le *nouveau* en question n'est pas celui – journalistique ! – du "jamais vu", du sensationnel, de l'inouï, en un mot du "divertissement" pascalien. Ce *nouveau*-là, c'est *ce qui n'existe pas encore*, l'increé! Ce que Baudelaire peut contribuer à *éclairer*, c'est ce dont parle Piaget lorsque, réfléchissant sur le statut de la *nouveauté* en matière de connaissances, il dit (1972 : 34) :

> "Le problème est alors d'expliquer cette **nouveauté** (js) qui, tout en présentant un changement qualitatif essentiel, donc une différence de nature avec ce qui précède, ne peut pas constituer un commencement absolu et doit résulter par ailleurs de transformations plus ou moins continues. On n'observe, en effet, jamais de commencements absolus au cours du développement et ce qui est nouveau procède ou de **différenciations progressives**, (js) ou de coordinations graduelles, ou des deux à la fois, comme on a pu le constater jusqu'ici."

Et Piaget, qui cite une nouvelle fois le "commencement absolu", ne manque pas de relier l'apparition de « nouveauté » à la question plus large de la "créativité" ; au moment de conclure son ouvrage, il dit en effet (1972 : 111) :

[52] L'attitude existentielle que Baudelaire a si bien décrite n'est pas à prendre à la légère ; en témoigne le poème "spleen" où est dit : "l'Angoisse atroce, despotique, Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir". L'ennui demande à être interprété dans une perspective *ontologique*, et non comme un fait d'idiosyncrasie purement individuel. Dans la vision de Nietzsche, c'est le thème du *ressentiment*, qui est le masque de la pensée réactive, des forces hostiles à la Vie.

> "À se rapprocher de la connaissance, la question qui se pose est celle de la **créativité des actions humaines**, (js) et en particulier des techniques qui s'apparentent de près au savoir scientifique."

À cette remarque près que la créativité n'est pas à considérer comme le privilège des "actions humaines", mais comme une disposition universelle plus large, point sur lequel nous reviendrons sous le thème de la *différenciation*.

Voici un passage dans les Cahiers d'étudiant qui montre en quels termes Saussure se posait la question de la *nouveauté* et de la *création* (EC 390) :

> "Ce qu'on appelle phénomène d'analogie, la **création** (js) analogique, la *novation* analogique (mieux qu'*innovation*) qui se produit à tout moment. Il y a **du neuf** (js), donc il y a changement."

et il poursuit par cette déclaration surprenante :

> "Ici, une **question embarrassante** (js) : s'il y a changement, nous nous mouvons dans le diachronique."

En quoi cette question est-elle embarrassante ? Saussure ne le dit pas.

5. 3. - « le dernier compromis.. »

C'est ainsi tout un pan de la pensée saussurienne qui reste à déchiffrer pour pouvoir être intégré à sa juste place. Il gravite autour de l'idée du *dernier compromis* (ELG 209) :

> "Que le langage soit, à chaque moment de son existence, un Produit historique, c'est ce qui est évident. Mais qu'à aucun moment du langage ce produit historique représente autre chose que **le dernier compromis qu'accepte l'esprit** (js) avec certains symboles, c'est là une vérité plus absolue encore car sans ce dernier fait il n'y aurait pas de langage."

Un "compromis" relève prioritairement du langage juridique, quelque chose comme ce que le langage imagée traduirait pour sa part par la très parlante expression "couper la poire en deux". Donc, cette idée doit être rattachée à tout ce développement thématique, ayant son fil conducteur dans la pensée saussurienne, du *contrat* ou de la *convention*, de la *sanction* , ou de l'*homologation*, métaphores qui gravitent autour d'une même réalité. Mais, malgré la force des métaphores, on est bien en peine d'imaginer "l'esprit" mener des tractations avec "certains symboles", aboutissant à "compromis". c'est plutôt en réalité, que l'exigence que pose l'esprit n'est jamais satisfaite des solutions en vigueur.

Ce point de vue, complètement nouveau pour son époque et à contre-courant de l'idéologie régnante, ne trouvera des échos de connivence que chez Trier et Guillaume. Il sera par contre rejeté par le Structuralisme statique et les traces de la "question embarrassante" se verront

systématiquement éliminées. L'expression « dernier compromis » ne figure pas dans le CLG. C'est même pire puisque le terme de "compromis" est employé par les Éditeurs pour procéder à une mise au point en forme d'un avertissement pince-sans-rire (CLG 119) :

> "L'opposition entre les deux points de vue — synchronique et diachronique — est absolue **et ne souffre pas de compromis**. (js)"

La tournure « .. et ne souffre pas de compromis » est un ajout des Éditeurs, car la *question embarrassante* est justement celle de l'impossibilité d'exclure une articulation entre l'*évolutif* et le *statique* ; car le fait est que Saussure – comme le révèlent les Inédits (EC D 185) – n'a jamais vu de façon aussi *dichotomique* le « synchronique » opposé au «diachronique ». L'avertissement courroucé est donc adressé – *post mortem* – à Saussure lui-même !

Mais la *question embarrassante* n'en est pas réglée pour autant, et c'est bien à Guillaume que l'on peut demander les indispensables éclaircissements, Guillaume étant le seul à être à l'aise sur cette question, question sur laquelle il est revenu maintes et maintes fois ; ce qui donne par exemple (1975 : 32) :

> "L'action de la pensée sur le langage. Son caractère d'extrême amplitude : elle amène un **déplacement du langage tout entier** (js) qui acquiert progressivement l'idéalité objective."
>
> **Les êtres du langage se changent d'eux-mêmes sans intervention de la pensée, dont l'effort se concentre ailleurs**. (js). Elle tend à déplacer d'une façon continue le plan tout entier du langage, avec tous les êtres, tous les mots qui s'y trouvent, afin **de donner lentement et progressivement plus de profondeur** (js) à ce tableau que forment nos idées. L'effet de cette action, de ce recul c'est que les mots s'objectivent, acquièrent une existence significative propre, indépendante des impressions momentanées qui faisaient corps avec eux dans les langues primitives.
>
> Au fur et à mesure que ce progrès s'accomplit, la réalité s'exprime de plus en plus en marquant dans quel rapport les mots, objets de l'esprit, se trouvent avec les choses, objets réels. "

Grâce à l'apport de Guillaume, je suis tenté de voir la *question embarrassante* comme résolue, avec la conséquence de remettre en cause l'opposition hermétique des « deux points de vue ne souffrant pas de compromis », une attitude préparant le terrain pour l'exclusion, dans le Structuralisme première manière, de *toute* dimension historique, dimension perturbatrice, fauteuse de désordre – et contre laquelle il s'est littéralement barricadé. La mention par Merleau-Ponty du "schème sublinguistique" est d'autant plus un jalon posé très tôt parce funambule de l'esprit dans la bonne direction, bien avant tout le monde.

Mais la vraie position de Saussure ne se laisse pas réduire ; pour lui, tout changement, même minime, est de nature diachronique ; c'est-à-dire que se répercutant sur l'ensemble du système dont il entraîne la complète réorganisation-restructuration, il fait passer celui-ci d'un état A à un état B. Le "dernier compromis" devient l'avant-dernier, faisant place à un *nouveau*

dernier compromis, et cela sans fin dans un *perpetuum mobile*. Le système, dans l'image qui en est donnée là, intègre le changement sans à-coup ; il le banalise à l'extrême. Pour les usagers du système linguistique, l'impression est celle d'une parfaite *immobilité*. ; "dernier" veut bien sûr dire "dernier *en date*" (*last* but not *least).*

5. 4. - "L'herbe pousse par le milieu" : Deleuze

Continuateur et commentateur de Nietzsche, le philosphe français Gilles Deleuze a forgé une métaphore toute simple comme image du "devenir", celle de l'herbe (1990 : 51) :

> "Non seulement l'herbe pousse au milieu des choses, mais **elle pousse elle-même par le milieu**. (js)"

Ce qui veut dire que le devenir n'est pas visible, ni même décelable. L'obsession de l'origine, sa nostalgie, résulte justement de l'impossibilité à l'intégrer dans le mouvement de la connaissance. Comme le dit le dernier vers du Faust II, concentré philosophique de la pensée de Goethe : "wer immer strebend. sich bemüht.."[53] : l'important, est ce à quoi se mesure l'humain, l' "effort vers...", et non le but atteint. L'image de l'herbe complète et enrichit ce qu'a énoncé Goethe. Quelques phrases avant d'énoncer que l'herbe pousse par le milieu, Deleuze dit expressément le lien avec la question de l'origine et du but (1990 : 50) :

> "Ce n'est jamais le début ni la fin qui sont intéressants, le début et la fin sont des points. L'intéressant, c'est le milieu"

Mais Deleuze appelle une objection suffisamment importante pour qu'on ne la passe pas sous silence. Puisque nous sommes dans le cadre de questions linguistiques, il me faut dire que les réflexions que Deleuze a consacrées à cette discipline ne sont d'aucune utilité. L'influence de Guattari n'a pas arrangé les choses. Dans les ouvrages rédigés en commun, ils out en effet développé tout un discours sur le **signifiant**. Il ne s'agit alors plus d'en débattre d'un point de vue simplement technique : il devient en revanche pour eux une *instance de pouvoir*, pris dans des réseaux symboliques. Des formulations comme celle-ci reviennent sans cesse dans les écrits (1977 : 58) :

> "Depuis qu'on a inventé le « signifiant », les choses ne se sont pas arrangées. Au lieu qu'on interprète le langage, c'est lui qui s'est mis à nous interpréter, et à s'interpréter lui-même."

[53] qui se traduit par "celui qui inlassablement s'efforce" ; il s'agit en réalité du seul début d'une phrase, laquelle se poursuit par "...den können wir erlösen", c'est-à-dire : "...nous pouvons lui accorder le salut" ; mais le mot de Goethe est si connu qu'il est de tradition de n'en cite que la première partie, d'où l'importance des points de suspension. Il faut aussi indiquer que c'est Dieu qui, intervenant à la fin de la pièce "Faust, décide du salut de Faust et renvoie le Diable à ses basses œuvres, déclarant caduc le pacte conclu avec Faust.

La palme des formules-choc revient très certainement à Guattari (1992 : 143) :

> "Des dualismes en impasse, comme les oppositions entre le sensible et l'intelligible, la pensée et l'étendue, le réel et l'imaginaire, induiront le recours à des instances transcendantes omnipotentes : **Dieu, l'Être, l'Esprit absolu, l'Energie, le Signifiant**. (js)"

car mettre le "signifiant" (même agrémenté d'une majuscule) dans cette énumération relève d'une théorisation délirante. Mais c'est ailleurs, lorsqu'il ne se mêle pas de théorie linguistique, que Deleuze nous livre de belles intuitions concernant le langage (1977 : 11) :

> "Le multilinguisme n'est pas seulement la possession de plusieurs systèmes dont chacun serait homogène en lui-même; c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système **en l'empêchant d'être homogène**.(js)"

Cette observation est précieuse et éclairante pour la réflexion poursuivie ici : « .. qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène » ; autrement dit : un principe agissant pour contrecarrer la tendance à l'uniformisation et à la réduction simplificatrice. On tient là une excellente définition de cette ligne de fond qui habite la *negentropie*. Il s'agit de "déjouer" les régularités, de les tenir en échec, lesquelles signifieraient, si elles prenaient le dessus, la *nécrose* du système et donc son "début de la fin".

La reprise par ces auteurs de notions linguistiques les a conduits à une assimilation du *Signifiant* et de la *castration*, mettant la psychanalyse, qui a été l'objet principal de leur critique dans "L'Anti-Oedipe", et la linguistique dans un même sac. Cela mène à des énoncés à faire dresser les cheveux sur la tête, comme par exemple (2003 : 35) :

> "Cette hypothèse rend compte au moins du **caractère tyrannique, terroriste, castrateur du signifiant**. (js) C'est un énorme archaïsme qui renvoie aux grands empires."

ou encore Guattari (1992 : 63) :

> "Toutes les chaînes de l'inconscient sont bi-univocisées, linéarisées, suspendues à un **signifiant despotique** (js). Toute la *production* désirante est écrasée, soumise aux exigences de la *représentation*, aux mornes jeux du représentant et du représenté dans la représentation."

On reconnaît au passage la "bi-univocité", dont il sera encore question pour démontrer son appartenance exclusive au Structuralisme première manière. Et c'est un manque de clairvoyance d'avoir bâti une argumentation là-dessus, les intéressés n'ayant pas eu la méfiance et l'arrière-plan nécessaire pour déjouer les pièges. L'autorité en la matière, vers qui ils se sont tournés, fut d'ailleurs Hjelmslev ! (1990 : 35) :

> "C'est pour cette raison que nous nous sommes tournés du côté de Hjelmslev : il y a longtemps qu'il a fait une sorte de théorie spinoziste du langage où les flux, de contenu et d'expression, **se passent de signifiant**. (js)"

Belle leçon d'humilité qui démontre bien que l'on ne peut pas avoir raison tout le temps et partout, nul n'étant prophète en son pays.

6. - Saussure à l'éclairage de Engler

6. 1. - Le véritable "éditeur" de Saussure

Trois grands "chantiers éditoriaux" ont jalonné le 20ème siècle, entreprises dont l'enjeu était chaque fois de sauver les traces écrites d'une grande pensée, d'en assurer la transmission, ou de la rendre accessible pour le "monde d'après" (en allemand, "postérité se dit "Nachwelt") :

- En première position, on doit citer Nietzsche, dont la pensée a été restituée grâce aux efforts inlassables de deux érudits italiens : Giorgio Colli et Massimo Montinari. Le problème principal auquel ils durent s'attaquer résidait dans l'ouvrage – publié sous le nom de Nietzsche – intitulé *Volonté de puissance*. C'est en effet la sœur de Nietzsche qui s'est livrée à une manipulation éditoriale. Par bonheur, le style de Nietzsche étant inimitable, elle ne s'était pas risquée à contrefaire ou à falsifier, se contentant de réunir bout à bout des aphorismes restés épars. La vraie question épineuse qu'ils eurent à résoudre est en liaison avec ce livre fantôme puisqu'ils se trouvaient devant un important stock de **fragments**, mais la nature fragmentaire appartenant à l'aphorisme, il était conséquent de les rendre accessibles en l'état. Finalement, l'édition complète définitive réalisée par leurs soins a doublé de volume(s) par rapport aux précédentes et ne comportant plus le titre incriminé.

- En seconde position, on retrouve Saussure et la question de l'authenticité du livre intitulé *Cours de Linguistique générale*. Sur ce chantier-là, les Colli et Montinari s'appellent Godel et Engler. Le parallèle avec le cas précédent continue avec la question technique des fragments épars laissés derrière lui par Saussure. Mais la question n'est pas ramenable à sa dimension technique puisque – c'est le point de vue défendu dans ce travail – l'écrit saussurien est par son fond *aphoristique*, comme nous le verrons au paragraphe suivant.

- Quant au troisième de ces grands chantiers, il concerne Gustave Guillaume, dont le travail, au modèle de celui de Saussure, a souffert de son vivant du même syndrome de la *non-publication*. L'éditeur héroïque auquel il faut rendre hommage fut alors le canadien Roch Valin. À ce jour, ce sont 17 magistraux volumes qui ont vu le jour, rassemblant les "notes préparatoires" [54]. Aujourd'hui, Guillaume dispose d'une situation unique puisque *l'ensemble* de ses écrits a été mis en ligne sur le site sud-coréen :

[54] Mais on peut supposer que, instruit de l'exemple de son prédécesseur Saussure, Guillaume a tôt fait de prendre ses précautions et de se choisir parmi ses élèves parisiens celui qui aurait la charge de l'édition ! ce fut Roch Valin, qui en a fait la tâche principale de toute une vie, jointe à la poursuite de la réflexion du maître.

http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/.

J'ouvre ici une courte parenthèse pour signaler un problème éditoriale quasiment insoluble, s'agissant des indications bibliographiques : la forme électronique à distance (c'est-à-dire *via* Internet) étant en passe de devenir la façon la plus rapide et la plus facile de compulser les notes de cours et les écrits de Guillaume (procédé qui ne va cesser de se généraliser et de s'étendre), il se passe que, souvent et de plus en plus, les indications de page, se référant à la version *papier*, ne figurent pas ou plus dans les versions PDF consultables – ayant de fait perdu leur raisons d'être !

Un quatrième problème éditoriale concerne Husserl, mais d'une tout autre nature : les archives Husserl déposées à Louvain-la neuve (Husserl avait fui l'Allemagne et la peste nazie montante) contiennent encore une bonne moitié de ses notes *non publiées*. Mais c'est un travail en cours – qui prendra le temps qu'il faudra.

6. 2. - Une œuvre sisyphéenne

Cette œuvre sisyphéenne, c'est à Rudolf Engler que nous la devons . Cette "édition critique" (ici EC) donne sur deux pages contiguës une présentation **synoptique** de passages provenant des notes manuscrites, prises par des auditeurs aux cours donnés à Genève par Saussure (déjà évoqués ici sous le nom de "Cahiers d'étudiants"). Puisque– en lui dédiant ce travail – je rends hommage à Rudolf Engler, il ne serait injuste de ne pas mentionner également Robert Godel, qui a été le premier philologue à attirer l'attention sur les Cahiers d'étudiants, ce qui a donné lieu à une première publication, dite *Les sources manuscrites* (SM). C'est donc Godel qui a mis en chantier une tâche que Engler a menée à son terme.

La réalisation de l'édition critique relève cependant du tour de force ou de l'exploit ; déjà du point de vue de la typographie (à une époque où l'outil informatique n'était pas encore). Mais le tour de force n'est pas seulement typographique. Car c'est surtout au niveau du contenu que Engler a réalisé un travail qui mérite pleinement le qualificatif de "sisyphéen". Par un tel travail, patient et laborieux, travail de reconstruction d'un *puzzle* et qui a dû durer des années, il a été possible ensuite d'élaborer la version dite "synoptique" du CLG. Le principe en est la *mise en regard*, c'est-à-dire la présentation sur une même ligne horizontale de passages du *Cours* (1ère colonne tout à gauche), tels qu'ils ont été publiés par les Éditeurs, et des fragments correspondants provenant d'une part des Cahiers d'étudiants, d'autre part des Inédits, notes préparatoires prises par Saussure pour ses cours, ou pour consigner des réflexions. Quand il y a correspondance **mot à mot** entre les sources et le texte du *Cours*, cela est rendu visible par l'impression en gras des passages concernés.

6. 3. - Les phrases interrompues de Saussure

Il est vrai que les phrases interrompues sont légion dans les brouillons. Il a donc fallu que Engler réfléchisse pour décider si cela valait la peine de mettre en chantier la suite de l'édition critique, les *Écrits de linguistique générale* (ELG), deuxième source utilisée par le présent travail. L'option qu'il a finalement choisi a été de restituer *tel quel* les lambeaux et amorces de phrases avortées. Mais le choix décisif aura été d'indiquer scrupuleusement les interruptions au moyen typographiques des *crochets*, lesquels crochets n'étant pas dans les originaux dépendent de l'interprétation judicieuse de l'éditeur ; ce qui donne (ELG 59) :

"Étant admis qu'il y a lieu de poser une règle – comment le grammairien s'y prend-il pour [ ]"

La phrase prend son élan pour aboutir dans cette béance des crochets vides ! Mais sachant que chez Saussure, ce sont toujours les mêmes thèmes qui reviennent sous sa plume – de façon lancinante, quasi obsessionnelle – , on peut partir du principe que ce qu'il ne termine pas à tel ou tel endroit se trouvera développé ailleurs, dans les écrits ou les cours. Dans l'exemple de la phrase précédente, le thème récurrent qui transparaît est la <u>légitimité à énoncer des "Lois"</u>. Donc, en lisant les bribes saussuriennes telles que les "Écrits" nous les livrent dans leur circularité, on peut arriver à "les faire parler". Et l'énoncé incomplet précédent doit être mis en regard d'autres assertions, comme cet autre passage où il est aussi question de la légitimité à énoncer des "Lois"(ELG 104) :

"Les « lois » phonétiques! Aucun droit à ce nom."

où l'on sent un Saussure fulminant et polémiste, un Saussure en colère et dont les formulations tapent du poing sur la table ! Le point d'exclamation ainsi que les guillemets – que l'on peut sans risque de se tromper qualifier d'"ironiques", peut-être même "railleurs" – figurent bien dans l'original, appartiennent donc *originellement* au mouvement de pensée qui traversa l'esprit de Saussure à ce moment-là. Je n'hésiterai donc pas à en tirer la conclusion suivante : ces fragments laissent apparaître sa véritable personnalité, qui éclate dans les écrits préparatoires non destinés à être publié. Et l'on peut dire qu'Engler a eu raison : ce foisonnement d'indications indirectes est précieux pour qui veut aller à la rencontre du *véritable* Saussure ! Et c'est à Engler qu'on doit cet outil irremplaçable.

Il est également à noter que les interruptions de rédaction interviennent presque toujours au point où la mise en mots *devient délicate*, où il y a nécessité de trouver la bonne formulation qui donnera vie à des pensées difficiles à saisir, et pour lesquelles il faut "batailler", sans cesse sur le métier remettre l'ouvrage. Pour revenir sur le thème de la *nouveauté* abordé précédemment, je dirais que ces points d'interruption sont aussi des points de rupture,

marquant un seuil au-delà duquel il faudra “trouver du nouveau” et pas seulement dans la formulation, les anciennes étant caduques. Saussure remettait alors *à plus tard* la quête et la découverte du *mot juste* ou de la formule *heureuse*. Malgré tout, on se rend compte que les phrases interrompues donnent toujours un indice de ce vers quoi son esprit s’élance, autour de quoi il tourne obstinément, à la recherche d’un “passage” !

Le rapprochement que nous faisons ici avec Nietzsche, à partir du problème *technique* d’édition, est aussi une indication sur la parenté des contenus. La comparaison s’impose alors avec la forme littéraire connue sous le nom d’*aphorisme* dans laquelle Nietzsche a littéralement excellé, et qui sont par définition des énoncés incomplets, des visions embryonnaires ou *in statu nascendi* (c’est-à-dire : en état de *devenir*), en un mot : énigmatique, demandant un effort de *Enträtselung* (détricotage d’énigme) de la part du lecteur à qui on ne lui mâche pas le travail en lui livrant du “prêt-à-penser” [55].

La situation où nous sommes placés face à l’œuvre de Saussure est celle de l’éclatement, de la dispersion, pour ainsi dire : une pensée en diaspora ! Il est alors nécessaire d’adopter la bonne méthode, pour coordonner et combiner les trois sources de la pensée saussurienne. C’est là que nous retrouvons les règles de la bonne lecture , c’est-à-dire : *text-kritisch*.

6. 4. - Le “certificat de conformité” de Di Mauro

On peut vraiment se demander ce qui a guidé l’éminent érudit italien Di Mauro dans la rédaction du gigantesque appareil critique qui accompagne le CLG depuis la réédition de 1972, car aux commentaires tarabiscotés, il ajoute dans son introduction (page V) ce commentaire qui peut faire figure d’un “certificat de conformité” délivré par un expert :

> “Les fragments de la pensée saussurienne (mis à part quelques rares malentendus) sont en général heureusement compris et fidèlement reportés. Le *Cours* est donc **la somme la plus complète** (js) de la doctrine saussurienne, et il est probablement destiné à le rester.”

affirmation que je qualifierai de *contre-vérité* manifeste. En tout état de cause, l’édition baptisée “critique” faite sous l’autorité de Di Mauro ne peut être comprise autrement qu’une tentative de sauvetage du CLG, dont le prestige et l’autorité commençait – on peut lire cela *en creux* – à être compromise. De lui accoler le terme de “critique” ne peut être compris que comme une *riposte* de la part de la maison d’édition, riposte à l’initiative de Engler de publier la véritable “édition critique”..

[55] Le “Prêt-à-penser” est le titre d’un livre du Suisse Uli Windisch, écrit à l’époque où il était proche des thèses de Habermas. Il a eu ensuite un parcours universitaire et politique mouvementé, voire chaotique... Il s’agit alors d’interroger les conditions nécessaires pour produire une pensée qui ne soit plus tenue en laisse ou par la bride.

6. 5. - Mise en cause de la maison d'édition Payot

Car une chose est sûre : l'imposant appareil critique, dû à Di Mauro – mobilisant un système compliqué de renvois à des commentaires constituant un quart du livre –, dédouane cette fois-ci non plus les *éditeurs*, mais la *maison d'édition*, soucieuse de ne pas tuer la poule aux œufs d'or et de continuer ainsi à engranger la manne financière qu'elle tire de la vente de la "bible" linguistique. On fera également la remarque que c'est cette partie annexe des annotations due à Di Mauro, intégrée au livre et publiée pour la première fois en 1967, qui garantit à l'ensemble du livre, donc au texte datant de 1916, de *ne pas tomber* dans le domaine public. On remarquera également que l'opération de "relookage" du CLG n'aurait pu se faire sans l'entremise décisive de J.-Y. Calvet qui, connaissant – comme on peut le supposer – l'existence du commentaire de Di Mauro [56] a mis l'affaire entre les mains des éditions Payot, se chargeant ensuite d'en assurer la traduction française. On constatera également[57] que la maison d'édition traite le texte du CLG comme une véritable *relique*, celle-ci étant devenue *intouchable* ; en effet, ce sont pas moins d'une vingtaine de coquilles remontant à la première édition qui continuent à être "pieusement" reproduites. On remarquera par ailleurs que Engler ne partage pas cette vénération puisque, lors de l'édition de l'EC, il s'est permis – un véritable iconoclaste ! – de nettoyer le texte reproduit de ces pieuses coquilles ; cela montre du même coup où se trouve la continuité du travail scientifique authentique !

6. 6. - Déjoueurs et jeu de cache-cache : Malmberg *vs* Derrida

Le milieu scientifique de la linguistique savait bien sûr depuis longtemps cette vérité officieuse que le CLG n'était qu'*en partie* la pensée de Saussure (donc, toujours *en partie*, ne l'était pas du tout !). On peut supposer que chaque auteur et chaque chercheur scientifique appartenant à notre domaine s'est posé la question des pièges qui émaillent le texte du CLG : à savoir comment éviter d'y tomber. Un jeu de cache-cache sur terrain miné s'en est suivi, démontrant l'intuition de certains : comme ils étaient informés de l'intervention intempestive des Éditeurs, un instinct (et les affinités avec la vraie pensée de Saussure) leur a permis de déjouer victorieusement les pièges.

---

[56] Ce commentaire a été écrit par Di Mauro pour l'édition italienne du CLG dont il a également assuré la traduction. Même si l'érudition de Di Mauro est impressionnante, elle n'est plus de mise, n'ayant aucune ouverture sur les inédits.

[57] Il ne s'agit pas cependant de faire de l'angélisme, car ces "constations" ne sont devenues possibles qu'à partir du recul, de la distance critique que nous donne la démarche *généalogique*, tel que je la revendique. On ne saurait donc reprocher à personne d'avoir omis ou passé sous silence les faits que je dénonce. Quant à la supposition qui vient d'être faite, la chose est trop inintéressante pour qu'il soit besoin d'aller "enquêter" pour savoir ce qu'il en est au juste...

C'est une lutte d'influences, sourde et souterraine, qui s'est joué autour du CLG dont je voudrais parler maintenant, thème d'autant plus important que cette même lutte sourde et souterrain est loin d'être terminée, et ce pour les raisons démontrées précédemment : la fusion entre le Structuralisme première manière et le texte du CLG qui a été à la base de son édification.

Pour illustrer cette polémique invisible, je citerai les deux extrêmes d'un large éventail, en présentant les cas de Bertil Malmberg et de Jacques Derrida. Le hasard heureux (celui dont on dit qu'il fait bien les choses) a voulu que ces deux auteurs s'expriment sur un passage du CLG, capital pour la compréhension du fonctionnement du langage. Il s'agit du passage sur l'**image acoustique** qui figure à la page 98 du CLG. Cette page contient en effet une "Note des éditeurs" qui fait état de leur façon de comprendre et d'interpréter les éléments qui entrent en jeu dans le tableau que propose la page 98 du CLG.

6. 6. 1. - où Derrida démontre le "nez" phénoménologique pour éviter un piège...

Derrida est un penseur lié à la phénoménologie ; il a contribué à faire connaître la pensée de Husserl en France, ayant par ailleurs œuvré pour que les traductions en français soient d'une exceptionnelle qualité. C'est dans le petit ouvrage *La voix et le phénomène*, qui nous livre une réflexion sur les conséquences pour la linguistique du livre de Husserl, *Recherches logiques* (les "Logische Untersuchungen" selon le titre allemand), que Derrida en vient, dans une très longue note en bas de page, à parler de l'*image acoustique* et de ce qui en est dit dans le CLG. Il est remarquable de voir avec quel brio Derrida réalise un slalom citatoire, mettant en place une stratégie d'évitement pour contourner les passages douteux , ayant subodoré que les Éditeurs avaient pu se livrer à une véritable *usurpation* d'identité [58].

Contournant donc la note en bas de page des Éditeurs, Derrida argumente sur un mode ouvertement polémique, invoquant la mise en garde de Saussure contre les "malentendus", suggérant par cela que Saussure avait prévu – et tenté de prévenir – les interprétations erronées de sa pensée (1967 : 51) :

[58] Je recourrai moi aussi à la note en bas de page pour dire le fond de mon opinion sur l'interprétation donnée par les Éditeurs de la pensée saussurienne. Dans sa contribution à un colloque pour célébrer les 150 ans de la naissance de Saussure, colloque ayant eu lieu à l'Université de Genève en 2007, Simon Bouquet en vient à durcir sa position par rapport aux éditeurs du *Cours*, employant même le mot de "falsification" (2010 : 40 : « Bally et Sechehaye **falsifieront** (js) une leçon orale du troisième cours pour la rendre conforme à leur thèse »). Je tiens à dire ici expressément que je ne partage pas l'attitude de Bouquet, d'autant que dans la totalité du texte où il développe son point de vue, le mot "Structuralisme" ne figure nulle part ; autrement dit, Bouquet ne voit aucun lien entre le Structuralisme – que je réduis pour ma part à sa version "première manière" – et la place qui a été faite au CLG. J'aurai l'occasion de revenir sur la solution que je préconise et qui est de faire de Bally et Sechehaye les "co-auteurs" du CLG.

> “Mise en garde oubliée, mais sans doute parce que la proposition de remplacement avancée par Saussure ne faisait qu'aggraver le risque.”

Puis il conclut en insistant encore sur ce point, introduisant le dernier passage donné en citation :

> “Pour éviter d'autres malentendus, Saussure conclut ainsi (...)”

Ce sont au total de très longs extraits des pages 98 et 99 que donne Derrida ; à ceci près qu’il *ignore* purement et simplement la (pourtant longue) note “explicative” des Éditeurs , par dessus laquelle il saute et à pieds joints. Or il s’agit justement du passage où est ils introduisent la notion de bifacialité du signe linguistique.

Ce qui est en jeu dans ces lignes, c’est le rapprochement, la mise en connexion de l’*image acoustique* telle que la définit Saussure (elle-même définie dans le même élan que le *signifiant* et le *signifié*) et la *forme interne*, que les phénoménologues ont repris de Humboldt, par le truchement d’Anton Marty et qui pourrait être une autre façon de dénommer la *Gestalt*. C’est bien du “système interne” qu’il s’agit et Derrida poursuit son raisonnement (parti de Saussure en le prolongeant chez Husserl) (1967 : 51) :

> “On pourrait poser l'équivalence signifiant/expression, signifié/Bedeutung, si la structure bedeuten/Bedeutung/sens/objet n'était pas beaucoup plus complexe chez Husserl que chez Saussure. Il faudrait aussi comparer systématiquement l'opération à laquelle procède Husserl dans la première des Recherches et la délimitation par Saussure du « système interne » de la langue.”

Le fait d’être “interne” bouleverse la nature du système en question. Il dit alors (dans le texte principal et plus dans la note en bas de page) :

> “ ...si Husserl, dans les Recherches, conduit sa description dans une zone psychique et non transcendantale, il n'en discerne pas moins alors les composantes essentielles d'une structure qu'il dessinera dans Idées I : le vécu phénoménal n'appartient pas à la réalité (Realität). En lui, certains éléments appartiennent réellement (reell) à la conscience (*hylè*, *morphè* et *noèse*) mais le contenu noématique, le sens est une **composante non réelle** (js) du vécu.”

On est alors en face d’une “non réellité” (forgé sur l’all. *reell* équivalent du fr. *réel*) et Derrida conclut son développement en donnant la parole à Husserl même :

> “Un signe verbal, parlé ou imprimé, est évoqué dans notre imagination, en vérité il n’existe pas du tout.”

Il se contente d’ajouter :

> “Donc non seulement l’imagination du mot, qui n’est pas le mot imaginé, n’existe pas, mais le *contenu*, (le noème) de cette imagination, existe *encore moins* que l’acte.”

puis clôt le chapitre. Nous sommes avec ces réflexions en plein dans la tentative de mieux

cerner l'identité du MI et de son fonctionnement par champs sémantiques. Nous reviendrons dans la suite de ce travail sur le fait que "l'image vocale", terme employé par Saussure, préfigure la "forme interne". Poser l'irréellité de la forme interne n'est au fond pas plus aberrant que fut en mathématiques la postulation des *nombres imaginaires*, entités impossibles puisqu'étant la racine carrée de nombres *négatifs* !

6. 6. 2. - ...et dans lequel Malmberg se précipite tête la première !

Dans son ouvrage *Signes et symboles*, Malmberg pose de manière indirecte la question de l'authenticité de ce qui est dit dans le CLG. Confronté à la même page, autant Derrida saute *à pieds joints* au-dessus du passage piégé, autant Malmberg choisit de sauter – également à pieds joints – en son plein-milieu, prenant la note en bas de page suspecte à bras-le corps pour voler au secours de sa légitimité problématique. Donc, là Derrida avait traité l'intrusion des Éditeurs dans la pensée saussurienne par l'ignorance, Malmberg se permet d'en rajouter lorsqu'il déclare (1977 : 99) :

> "La remarque, dans les notes des éditeurs sur ce passage du texte, est intéressante."

S'ensuit la citation presque in extenso de la note, suivie de ce commentaire :

> "C'est là une interprétation de la terminologie choisie par Saussure, **peut-être même une correction justifiée** (js) par ce qui est dit – et de façon à ne pas s'y méprendre – ailleurs dans le « Cours »"

Après celle de Di Mauro, c'est à une seconde "expertise" que nous avons affaire, Malmberg engageant sa parole d'expert pour délivrer un nouveau "certificat d'authenticité". Plus loin dans la même page, il va pourtant ajouter :

> "On sait depuis Godel que **ces dessins schématiques simplistes sont dus à l'intervention des éditeurs** (js) et que rien de ce genre ne figure dans les notes manuscrites de Saussure."

façon habile de jeter du lest ; ce qui ne l'empêche pas, à la page suivante, de reproduire ces mêmes « dessins simplistes ». Le point est capital et méritait d'être relevé – au moins une fois à titre d'exemple – car c'est ce même dessin qui a servi de base – universellement – à la théorie de la "bifacialité", faussement attribuée à Saussure.

Il faut voir les choses avec toute la gravité nécessaire. Derrida et Malmberg se sont trouvés sur le même "poste d'aiguillage" méthodologique et herméneutique (pour se raccorder à la préoccupation principale de Jäger). C'est Malmberg qui part dans la mauvaise direction, qui se fourvoie (toujours les *Holzwege*), mais peut-être à dessein, le sort du Structuralisme première manière étant en jeu ; Derrida, pour sa part, indique la direction à suivre pour embrayer dans une continuité fructueuse de la quête linguistique, par delà le même obstacle.

Mais ce “fourvoiement” repose sur des conditions objectives, celles que par la méthode généalogique nous avons pu amener au jour. Personnalité très proche de Hjelmslev, donnant par endroits dans la lecture de ses écrits l’impression d’être un disciple (ou un élève), on ne sera pas surpris que Malmberg ait entrepris de défendre – de façon ordonnée et méthodique– les positions de son maître, c’est-à-dire celles du Structuralisme première manière et de ce qui en constitue le bastion central, le *Cours*-Vulgate et l’interprétation de la pensée saussurienne donnée par les Éditeurs.

7. - La querelle du dualisme

7. 1. - Persistance du dualisme

1 - Il faut aller à rebours du climat de la modernité régnante, dans les sciences humaines et au-delà, qui tend à ne plus se soucier de certaines vieilleries, telles que le “dualisme” ou “l’idéalisme”. Mais, véritables “gènes mutants” de la pensée, ces thématiques et lignes de fond ont réussi à s’adapter et à renaître sous d’autres formes, identiques à elles-mêmes sous leur fin vernis moderniste. Il y a persistance d’un point de vue dualiste sous les oripeaux structuralistes ; c’est la racine profonde seule à même d’expliquer la façon de procéder des éditeurs du *Cours* : c’est cette racine qui permet de comprendre leur conviction d’agir pour la bonne cause alors même qu’ils introduisaient dans la pensée de Saussure les graves *distorsions* dont nous avons pu relever des exemples probants, appuyé sur le matériau fourni par Engler et en convergence avec au moins un autre auteur partisan de la méthode *texte-critique*, Ludwig Jäger. Le dualisme imprègne les modes de la pensée occidentale depuis deux millénaires et l’on ne doit pas s’offusquer que certains puissent considérer que c’est la seule voie possible. D’où l’apparente incongruité à voir en Saussure un *matérialiste*, étant donné la quasi-impossibilité pour Saussure lui-même à sortir de ce moule, formaté par son éducation de grand bourgeois genevois calviniste.

En confrontant les textes du CLG d’une part, aux Inédits des ELG et des formulations du *Cours* (consignées dans les Cahiers d’étudiants) d’autre part, on voit apparaître en filigrane les contours d’une polémique larvée qui aurait pu opposer Saussure à ses (futurs) Éditeurs. L’hypothèse que je formule porte sur l’existence d’un désaccord, d’une querelle qui, restée à l’état latent, ne s’est jamais déclarée au grand jour. Ce point de divergence porte sur la question du dualisme, comme j’y ai déjà fait allusion en ouverture de ce travail.

Cette polémique, restée à l’état larvé, a probablement pesé négativement sur son état psychique, amenant chez lui un probable très profond sentiment d’échec – ou d’impuissance – qui a dramatiquement aggravé son mal-être et précipité sa mort. On a omis, comme on

dit, de crever l'abcès.

2 - Puisque j'ai parlé de "divorce des points de vue en présence", je voudrais citer un exemple marquant, sans qu'il soit besoin de se livrer à une confrontation systématique. Il s'agit d'un exemple qui illustre justement cette question du dualisme et où l'attitude de Saussure amène à des formulations qui ne laissent la place à aucun doute. Or, il est frappant de constater que les Éditeurs, pris de frilosité, n'ont *jamais* laissé filtrer ces formulations.

Le mot "formidable" fait partie du vocabulaire affectif de Saussure. Il figure 5 fois dans les ELG, mais zéro fois dans le CLG, suspect très certainement aux yeux des Éditeurs de faire "pas sérieux" (la catégorie du "pas sérieux" fera ici l'objet d'une réflexion ad hoc). Je choisis pour illustrer l'emploi de ce mot par Saussure le passage suivant, où il est la marque d'un réel enthousiasme de la part du savant ; il y décrit ce qu'il appelle "formidable machine des catégories négatives" (ELG 77) :

> "Tout le temps elle s'avance et se meut à l'aide de la **formidable machine de ses catégories négatives**, (js) véritablement dégagées de tout fait concret, et par là même **immédiatement prêtes à emmagasiner** (js) une idée quelconque qui vient s'ajouter aux précédentes."

où je suis tenté pour ma part de voir les marques les plus authentiques du Saussurisme. Pour Saussure, il y a une puissance qui réside dans la langue ; la langue puise dans une vigueur qui est la source de son renouveau et de ses capacités de transformation et d'adaptation. Allant dans le même sens, on peut citer la conception d'une *énergeia* qu'a formulée Humboldt. Pour cette conception, la langue n'est pas *indigente* : ce qui veut dire qu'elle n'est pas prise en défaut par les situations face auxquelles elle doit procurer à ses utilisateurs les moyens langagiers *adéquats*. Sur ce thème de l'adéquation sans faille, de la non-indigence du Langage, Saussure a eu ce mot magnifique – dont il sera encore plusieurs fois question (ELG 102) :

> "(...) on verra probablement très vite que *rien du tout n'est ellipse,* par le simple fait que **les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment**, (js) quitte à reconnaître que tel mot ou tel tour exprime plus qu'on ne croyait."

Il s'agit certes d'une note fulgurante, absolument pas développée, ni là ni ailleurs dans les Inédits. Cette fulgurance aphoristique s'est produite en réfléchissant sur l'*ellipse*, à partir d'un propos de Bréal. Ce qu'il faut retenir, dans une première approche prudente et circonspecte de cette vision coupante comme le rasoir, c'est l'idée *a minima* que la langue ne présente pas de *manques* (l'indigence dont je parle plus haut) : c'est l'être fondamental du langage d'être « toujours adéquat à ce qu'il exprime », *aujourd'hui comme il y a 200 000 ans*, une propriété fondamentale qui doit être inscrite comme une composante essentielle du MI.

7. 2 - Le témoignage de Stephen Ullmann

1 - Je déclare d'entrée que ce "témoignage" est une pièce capitale, bien qu'il ne s'agisse pas d'instruire un dossier, comme dans un procès de justice. Un bref rappel d'abord : nous avons vu que la publication du CLG avait mis fin à la suprématie de la de la vieille philologie allemande, mais aussi du jeune mouvement néo-grammairien. Cette réorientation-réorganisation peut trouver son expression symbolique et sa concrétisation dans les travaux de Jost Trier, qui marque en quelque sorte la continuité de cette vieille philologie, mais une continuité transmuée, car ayant assimilé l'apport et l'influence des idées saussuriennes.

J'appelle donc maintenant à la barre Stephen Ullmann, personne en qui se concentre un bilan de toute l'époque de l'après-philologie. Originaire de Hongrie, Ullmann parlait et maîtrisait plusieurs langues, ayant finalement fait sa carrière universitaire en Angleterre. Sa maîtrise de l'allemand a permis, fait exceptionnel, à ce Joseph Conrad de la linguistique de jouer sur plusieurs tableaux, entre autres d'avoir été en prise sur les développements post-saussuriens de l'aire germanophone. Il a publié un "Précis de sémantique française", se permettant d'écrire à peu près le même livre en français et en anglais – comme Beckett 20 ans plus tard – , ouvrage faisant la synthèse de tous les mouvements de la pensée linguistique de cette période. Ecrit avec élégance et dans un français remarquable, Ullmann fournit, par les thèmes abordés et ce qu'il en dit, un témoignage précieux de l'état de la théorie linguistique au tournant entre la première et la deuxième moitié du 20ème siècle ; il présente le grand intérêt de rendre visibles des limites et des obstacles contre lesquelles l'effort de construction d'une connaissance de la langue – et de sa nécessaire théorisation – est venu buter, mais en tant que témoignage involontaire de la part de sont auteur.

Sa pratique de l'allemand lui a par exemple permis d'avoir connaissance, de première main, des travaux de Trier consacrés aux Champs sémantiques, ce qui lui fait dire dans sa préface :

> "Je tiens à exprimer mes sincères remerciements à M. J. Trier pour ses renseignements précieux sur la sémantique structurale."

Mais je me dois d'ajouter que, malgré sa bienveillance et bonne volonté, il n'y comprit goutte et nous allons voir que sa réaction a été toute de perplexité interdite.

2 - Le passage suivant pourrait laisser penser que Ullmann – sous l'influence par exemple d'un Bréal, qu'il connaît et cite amplement – a évolué dans le *bon* sens (1975 : 318) :

> "Dépouillés d'attaches externes et de toute précision encombrante, **les mots tendent à devenir de purs signes se prêtant aux emplois les plus variés**. (js) Cet affinement n'est nullement un appauvrissement. Tout au contraire, **la souplesse du mécanisme** (js) et le jeu des associations

encouragent l'expressivité métaphorique; et celle des sons, disposant des ressources d'un phonétisme à la fois net et mélodieux, s'affirme dès qu'il s'agit de produire des effets affectifs ou esthétiques."

Car l'évocation de "la souplesse du mécanisme" n'est pas sans faire écho à la position de Saussure citée précédemment de la "formidable machine". Mais ce serait illusion de le croire. Cette déclaration optimiste n'a lieu que quelques lignes avant que le livre se termine. Le "fond de la pensée" de Ullmann se trouve bien plutôt dans des considérations telles que celle-ci, où il réagit avec scepticisme et incompréhension face à la théorie des champs sémantiques développée par Trier (310) :

"Mais on ne saurait accepter la thèse trierienne que les champs et les structures supérieures se délimitent **sans lacune** (js) et recouvrent intégralement le domaine du lexique, à l'instar des « mosaïques » des champs organisés. Une telle hypothèse n'est ni vérifiable ni même réaliste. Le vocabulaire est **trop fluide et trop variable** pour se laisser schématiser avec une précision mathématique. Des secteurs solidement constitués alternent avec des sphères conceptuelles vagues et peu organisées. La polysémie et le caprice des associations font que les champs chevauchent et enjambent les uns sur les autres; ils s'enchevêtrent plutôt qu'ils ne se délimitent."

propos caractéristiques pour une position linguistique qui méconnaît la vigueur, la force qui réside dans la langue. On remarque que Ullmann juge possible d'*isoler* le vocabulaire – dont il dit qu'il est "trop fluide et trop variable" – au lieu de parler des structures langagières. C'est ainsi que le vocabulaire devient, dans cette optique, une simple *collection d'étiquettes* à coller sur des "portions de réalité extra-linguistique" ; ce qui est justement la technique de la *nomenclature* contre laquelle s'est élevé Saussure.

Il est de fait que, connaissant bien les thèses développées par Trier, il en parle de façon qualifiée, faisant allusion à des points de détail ("sans lacune" et les "mosaïques"). Se référant à cette conception-socle qui conditionne tout ce qui se trouve en "superstructures", Ullmann se sent incapable de partager l'enthousiasme de Trier – qui est aussi celui, nous l'avons vu, de Saussure.

Mais Ullmann a également l'honnêteté élémentaire de dire qu'il ne partage pas les analyses de Trier et il est précieux qu'il évoque la particularité du "sans lacune", derrière laquelle on peut deviner la formulation de Trier du "lückenloses Abdecken", une couverture qui ne laisse pas subsister d'interstice (voir citation page 305), laquelle n'est qu'une autre formulation de la géniale intuition de Saussure signalée au chapitre précédent, selon laquelle « les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment » ; ce qui veut dire que, dans son fonctionnement, le langage ne laisse pas de trous.

Ullmann illustre idéalement pour nous la façon coutumière et banale de concevoir le langage humain à travers le prisme idéologique de la théorie du reflet, relayée par les conceptions

sémasio/onomasio. Ce caractère d'évidence qu'il n'y a plus à démontrer s'étale tout au long de l'ouvrage d'Ullmann (1975 : 210) :

> "si l'on emploie souvent le même mot avec des sens divers, on se sert aussi de mot différents pour **désigner la même chose**. (js)"

Pour ceux qui se tiennent, comme Ullmann, sur le sol heuristique de la théorie du reflet, l'existence de "choses" avec un statut d'autonomie, déjà pourvues d'individualité, fait partie des vérités premières qui fondent leur démarche comme des évidences, à l'abri du doute.

7. 3. - La question de la synonymie

L'idée précédente ouvre la porte à la nécessité d'intégrer la dimension *polysémique* du signe linguistique. Or, même si, du bout des lèvres, il admet l'existence de la polysémie, Ullmann – comme toute la longue lignée de tradition dont il émane – préfère traiter longuement de la question des synonymes, dans laquelle il se sent beaucoup plus à l'aise. Cette question est à voir en liaison avec celle du couple sémasio/onomasiologie dont il sera aussi question au § 7.5. La question de la synonymie lui donne l'occasion d'un véritable cri du cœur (192-3) :

> "La synonymie constitue une ressource stylistique précieuse. Le mécanisme de choix qui est à la base de la notion du style s'y affirme sous sa forme la plus pure. Le locuteur ayant à exprimer l'idée d'« élégant » disposera de toute une gamme de termes : élégant, pimpant, chic, chouette, copurchic (sic), smart, etc., dont il choisira le plus adéquat aux points de vue objectif, affectif et esthétique. Cette faculté de choix permet de nuancer l'expression et d'assouplir la pensée; (...). Elle comporte, toutefois, deux pièges. D'abord l'**impropriété**. (js) Comme il n'y a guère d'équivalences parfaites, la préférence accordée à un synonyme pour des **raisons d'ordre esthétique** (js) peut aboutir à des à peu près, voire fausser la pensée. L'étude de variantes montre trop souvent l'insouciance dont font preuve certains auteurs en remplaçant tel terme par un quasi synonyme: la langue domine ici l'idée au lieu de la servir."

On tient la quintessence de la position de Ullmann et des sommités linguistiques de cette époque. Le point de vue qui associe le langage avec le style et l'esthétique se trouve ici illustré de façon idéalement parfaite, je dirais : à l'état de condensé chimiquement pur. On voit on ne peut mieux à quel point toutes ces considérations sont orientées sur l'*écrit* et l'*écrit littéraire*, tournant résolument le dos à toute prise en compte de la langue parlée, qui seule permettrait que le phénomène du langage puisse enfin être étudié dans sa totalité. La mention du *Traité de stylistique* de Bally tombe à bon escient : car le point de vue qui favorise l'écrit leur est commun. La circulation des idées et des positions entre Ullmann, Wartburg, Weisgerber et Bally, pour s'en tenir aux auteurs les plus en vue, montre et marque la persistance de la position idéaliste, capable de "muter", d'apparaître sous de nouvelles formes et de susciter des alliances personnelles. C'est sur une telle alliance entre ces quatre sommités universitaires que le dispositif *dualiste* s'est reconstitué, laissant dans un isolement révélateur une personnalité

comme Glinz. Ullmann est celui qui a le mieux réalisé la synthèse permettant que le regard généalogique, en charge d'un bilan exhumant les positions profondes, puisse voir, par delà les phénomènes de mode, les influences qui continuent à agir en sous-main. Et nous verrons un cas intéressant d'une telle *résurgence* chez notre auteur-test, Denis Apothéloz.

7. 4. - Extension vers la polysémie : existe-t-il un « invariant » ?

7. 4. 1. - Position de départ : rôle de la "perception"

Mais les choses commencent à bouger ; cette préoccupation exclusive pour les synonymes commence à s'effriter sous l'autorité de Bréal et de son retentissant *Traité de Sémantique* ; la question de la *polysémie* commence à se poser avec de plus en plus d'insistance. Il est alors symptomatique de voir comment Ullmann, tout en essayant de réaliser une ouverture sur l'innovation qu'elle représente, ne peut s'empêcher de la ramener dans le sillon des anciens schémas. Or, selon un de ces schémas, la polysémie ne saurait apparaître autrement que comme *figure renversée* de la synonymie. Avant de conclure ce chapitre et d'y revenir à propos du modèle lexical élaboré par Dornseiff, je veux illustrer mon propos avec deux exemples : l'un, emprunté à Ullmann, corroborant la thèse du *lien étymologique* ; et l'autre de mon crû, faisant figure de contre-exemple par rapport à ce modèle explicatif. La conclusion réductrice du premier exemple tend à ramener la polysémie à un cas particulier d'homonymie. Du mot "pupille", Ullmann dit la chose suivante (1975 : 222) :

> "Un cas particulier d'homonymie sémantique s'explique par des influences étrangères. En français moderne, **on ne perçoit plus de lien** (js) entre *pupille* «orphelin mineur» et *pupille* «prunelle». Etymologiquement, c'est encore **un seul terme qui s'est scindé** (js) : dès le latin classique, *pupilla* «jeune fille» pouvait désigner **métaphoriquement** (js) la prunelle, d'après la petite figure reflétée dans celle ci."

Si d'une part, en disant qu'« un seul terme s'est scindé », Ullmann ne méconnaît pas l'existence des *doublets* (voir §§ V.), il procède à partir de l'exigence de remonter à ce qu'il appelle "lien étymologique", conçu comme relation causale à valeur explicative ; c'est à cette seule condition qu'on pourrait le « percevoir ». Dans ce modèle explicatif, c'est donc la diachronie qui est prépondérante : la filiation étymologique, le passage d'un sens à l'autre, d'un sens dit propre à un sens dit figuré, – aux yeux du courant de pensée dont Ullmann ne fait que refléter les positions – détient la clé des significations présentes à l'intérieur d'un état de langue synchronique. C'est la négation de la démarche que veut instaurer Trier quand il fait l'hypothèse des champs sémantiques. Cette subordination à la perception du visible se retrouve, nous allons le voir, dans ce qu'on appelle *définition ostensive*. La position classique reste sous-tendue par le schéma d'une réversibilité entre "perception" et "représentation".

7. 4. 2. - Notre contre-exemple : “tailleur”

Porté par le témoignage d’Ullmann, nous sommes entrés dans le vif du sujet et allons commencer à documenter le point de vue sur la langue découlant du MI avec des exemples.

Il n’est que trop manifeste que les partisans du point de vue classique choisissent leurs exemples et illustrations afin de ne pas mettre à mal les théories sur lesquelles ils s’appuient. Un seul exemple, on ne peut plus simple, banal et saisi au cœur de la quotidienneté la plus totale suffira à illustrer le contre-point de vue. En français contemporain, le mot “tailleur” désigne *aussi bien* la profession de celui qui fabrique, “taille” des habits *que* “un costume féminin comprenant une jupe et une veste de même tissu”, selon le DFC.

On trouve chez les auteurs du début du 19ème la formule “costume tailleur” (par exemple, chez Colette), indication précieuse pour faire apparaître le cheminement qui aboutit à “tailleur” (= habit). Ce qui perturbe les schémas classiques, c’est le fait que, si les deux désignations sont bel et bien apparentées, ce qui les relie a un côté fantaisiste, *pas sérieux* (nous reviendrons au §§ VII. sur cette mise en dehors de tout ce pan du langage stigmatisé comme “pas sérieux”). La parenté sémantique est un des procédés permettant – par association d’*idées* – de passer d’un sens à un autre. Mais le rapport associatif que permet ce passage est *anarchique*, en un mot: *arbitraire*.

Il n’y a *ni* un lien logique, ni un lien étymologique. Peut-on sinon s’en tirer en parlant d’“extension de sens”, alors qu’il s’agit tout au plus d’une “extension d’emploi” : le terme est appelé à resservir, à prendre en charge un autre sens. Mais ce nouveau sens vient clairement en position de *parasite* par rapport au premier, susceptible de créer la confusion, par exemple chez un apprenant du français comme LV. Il n’y a pas de rapport analogique (la métaphore d’Ullmann), tout juste un rapport de *contiguïté*, mais une contiguïté dans le monde même et pas dans les structures de langue. Autrement dit : les structures de langue se construisent en faisant “flèche de tout bois” et, pourrait-on presque dire : de façon sauvage , nous venons de le voir avec le cas de “tailleur” (= habit), si parfaitement lexicalisé que l’écrasante majorité des locuteurs ne songent pas une seconde que c’est le même mot que “fabricant d’habits”. Ce qui est somme toute une promotion ou montée en grade, se réalisant sur la *seule* base des qualités morphologiques de la séquence “tailleur”, candidate à être démultipliée. Le nouvel emploi de “tailleur” défie et déboute les schémas habituels ; bien malin qui pourra reconnaître là une métonymie ou un synecdoque : le “tailleur” fabrique bien des tailleurs, mais aussi des vestes, des pantalons, des chemises, etc. (alors que “ballerine” = *chausson de danse* remplirait mieux les conditions de la métonymie). L’importance des propriétés morphologiques, la recherche de *meilleures* formes est le moteur de l’évolution, dont nous reparlerons au § IV. Le déploiement du MI ne joue que sur les formes et la concurrence entre leurs différences.

7. 4. 3. - La déformation sur la base de quelque chose invariant

Mais, avant cela, encore une remarque sur la nature morphologique du matériau linguistique. L'opération *polysémique* – telle que nous venons de la décrire – est liée à une *instabilité* foncière des formes ; elles sont sujettes à se *déformer*. Dans cette *déformation*, les théoriciens issus de la Morphologie historique (dotée d'une majuscule, l'expression sera dorénavant un quasi-nom propre), suivis par les fonctionnalistes "modernes" ont vu une perte, une altération (thème de *l'entropie* au centre du §§ III.). Or, la rupture avec ce point de vue revient à dire que l'instabilité des formes n'est pas un élément perturbateur, une dimension *parasite*, mais – bien au contraire – qu'elle est constitutive du signe et de sa possibilité de s'étendre dans n'importe quelle direction (non prédictible au départ), extension qui intervient dans la plus totale indifférence quant à une "ligne de démarcation" entre une sphère des sens propres et une autre, impartie aux soi-disant sens figurés.

Mais il n'y a "déformation" que *par rapport* à quelque chose qui, malgré tout, reste *stable*. Mettant à profit cette instabilité, la langue opère par la stratégie des *dédoublements*, afin de démultiplier (= d'augmenter !) le matériau langagier qu'elle met à la disposition des locuteurs. Elle met cette *instabilité* à profit de façon *systématique*, c'est-à-dire : avec système, méthodiquement.

La question de la stabilité permettant que se fasse la déformation polysémique – laquelle comme des pseudopodes de monocellulaire va "chercher", en s'étirant (= se déformant) des signifiés en souffrance de signifiants, ou alors, ce qui semble être le plus souvent le cas, affine la saisie du réel par le langage, améliore le réseau des significations ; après y avoir été accolé, "tailleur" supplante "costume", qui ne s'en voit que plus confiné dans la direction "bal costumé, déguisement" ; l'expression "costume trotteur" par contre n'a pas fait souche. Tout cela recoupe et anticipe sur les thèmes qui seront abordés en relation avec les champs sémantiques. Toutes les questions ouvertes se concentrent de fait dans celle de l'existence d'un *noyau* qui soit au cœur de la stabilité. Ce sont des questions qui tournent avec insistance chez Cadiot/Visetti ; j'extrais pour illustration la citation suivante, parmi beaucoup d'autres possibles (TFS 7-8) :

> "La description linguistique dégage ainsi, à tous les étages de complexité, des **noyaux de sens** (js) qui ne se développent plus en propositions logiques, mais en **configurations**, (js) c'est-à-dire en diagrammes topologico-dynamiques représentant l'armature de ce que plusieurs auteurs appellent des scènes."

Les déploiements de structure "stellaires" peuvent être décrits en termes de "constellations", terme très proche de la "configuration" évoquée ici par Cadiot/Visetti (aspect qui fera l'objet du § VI.3).

7. 4. 4. - Indifférenciation des notions concret *vs* abstrait

Cette indifférenciation doit être vue comme originaire, donc constitutive.

Ernst Leisi – à qui nous emprunterons son "principe d'hypostase" (§ XI. 5.) – met en place une *discrimination* étonnante. Ayant le dessein d'explorer les mécanismes sémantiques dans leurs rouages fins, il annonce que son travail ne dépassera pas la frontière des "Konkreta", excluant ainsi les "Abstrakta". C'est ainsi qu'il écrit (1967 : 19) :

> "Da wir in unserer Definition nur von Objekten sprechen, auf die wir zeigen können, ergibt es sich, daß wir uns auf **Konkreta** beschränken müssen."
>
> Traduction : Comme dans notre définition nous ne parlons que d'objets que l'on peut montrer, il résulte que nous devrons nous limiter aux *concreta* [59].

puis comme corollaire de la première affirmation (*id.* : 26) :

> "Sehr häufig sind die Substantive, die für "innere" Zustände stehen: *Liebe, Haß, Zorn*, doch fallen sie als Abstrakta außerhalb den Rahmen dieser Arbeit."
>
> Traduction : Les substantifs signifiant des états "intérieurs" sont très fréquents : amour, haine, colère, mais en tant qu'*abstracta*, ils tombent en dehors du cadre de ce travail.

On notera que Leisi fait déjà appel, factuellement, au critère de la *définition ostensive* (« auf die wir zeigen können »), que des linguistes auraient tendance à considérer comme étant la seule méthode pour constater la nature de *concreta* et, partant, les trier et les classer. Pour faire un bref récapitulatif de la question de l'*ostension*, je renvoie à l'ouvrage d'Irène Tamba, *La sémantique*. Ce livre réalise un état des lieux excellent et fait le tour des questions aujourd'hui en lien avec la sémantique. Je choisis donc la définition qu'elle donne de cette notion, comme base de départ de mon raisonnement (2008 : 68) :

> "Le **statut dénominatif** (js) d'une unité lexicale se vérifie à sa possibilité de figurer en position de X dans des formules stipulatoires (...) et, **parfois**, (js) d'apparaître en liaison avec une ostension : le cou, c'est ça."

Le « statut dénominatif » est un point fondamental dans le fonctionnement du langage et c'est par rapport à ce statut que l'ostension intervient comme auxiliaire de définition avec "pointage de l'index sur... (« c'est ça »). On peut alors en recommander l'usage dans des méthodes d'enseignement des LV. On peut néanmoins lire dans ce qu'en dit Tamba le risque d'un retour de balancier , lorsque paraît l'adverbe "parfois" ; il y a des limites, mais il ne serait pas inutile de rechercher en fonction de quoi existent ces limites.

---

[59] Il existe une traduction en français du livre de Leisi dont je prends mes distances . traduire l'allemand *Konkreta* par « objets concrets » est une aberration puisqu'une telle dénomination ouvre la porte sur la possibilité d'objets *pas concrets* ! En revanche, le maintien du latin, "*abstracta*" et "*concreta*" évite ce problème.

Avec l'indication qu'en fait Leisi et ce qu'en dit Tamba, nous tenons une piste intéressante pour circonscrire le phénomène de l'ostension ; dans la perspective qui est la mienne, on peut ajouter d'emblée que l'ostension est révélatrice de la présence sous-jacente, chez tous les auteurs qui y recourent, de la théorie qui accorde à la description et à la "réalité objective" dite "extérieure" la place première constitutive du sens. La langue est alors comprise comme inventaire du monde, retrouvant la *nomenclature* de Saussure. Nous verrons avec la distinction que fait Laurence Kaufmann (page 166) que le "parfois" qu'utilise Tamba est la voie d'accès pour installer (ou réinstaller) une vision *dualiste*, dans laquelle il faut voir le corollaire de la *théorie du reflet*.

Je voudrais à l'inverse illustrer et défendre la position selon laquelle le langage humain *indexe* le monde à partir du centre constructeur qu'est la conscience humaine. Il met alors en place un système de "pointeurs", partiellement déictiques, plus ou moins capables de passer le relais à l'ostension. Cette analyse est indissociable de l'approche phénoménologique et de son postulat fondamental selon lequel toute acte de perception est un acte de la conscience, et tout état de conscience est conscience de quelque chose. Cette façon de "viser" ou de "pointer" se résume dans la notion centrale de l'*intentionnalité*. Les pointeurs sont pour la phénoménologie des actes *noématiques*, ce que Cadiot/Visetti désignent comme un "accès vers..". Le passage complet où figure cet "accès vers.." dit en outre (2001 : 63) :

> "De quelle perception avons-nous besoin, si l'activité de langage doit pouvoir se rencontrer en elle comme dans un miroir ? Ce doit être d'emblée une perception sémiotique, une perception qui se constitue comme relation à..., **accès vers...**, (js) chemin pour..., une perception d'identités qualitatives et de valeurs, qui discerne corrélativement, comme sens incorporés à l'apparaître, des motifs d'agir et des mouvements expressifs : ceux du sujet, ceux d'autrui, ceux de la chose même, qui se présente comme animée par des propensions, emmenée par une **intériorité animatrice**. (js)"

Le point de vue mis en place par Cadiot et Visetti fournit une contribution solide pour tenter de déchiffrer les mécanismes en œuvre dans le langage afin d' *indexer* le réel. Les "pointeurs" procèdent, comme ils le disent, à partir d'une « intériorité animatrice », ce qui veut dire qu'ils sont – par nature – étrangers à ce critère du visible. Tout à l'inverse, c'est eux qui ont le pouvoir de "faire voir", de mettre en place non pas la vision plate, mais la vision de compréhension, le « voir de compréhension » de Guillaume (PLT 80). Ils sont donc un mécanisme autrement plus puissant que l'ostension, puisqu'ils procèdent *de l'intérieur* : le « voir de compréhension » équivaut – quasiment – à une "ostension sans ostension" ! Face à ces pointeurs, les réalités soudain se matérialisent (pour l'esprit) et prennent figure, dans le même esprit que les trois petits points de Cadiot/Visetti lorsqu'ils désignent le même mécanisme comme « **accès vers ...** », ce vers quoi il y a *accès* n'a pas dans un premier temps à être *pré*défini ; ce qui devrait conduire à poser autrement la question des *préconstruits* ou *prérequis*.

7. 5. - Le couple sémasio-/onomasiologie face aux champs sémantiques

7. 5. 1. - "Inhaltsbezogen" = relatif au contenu

Si l'on fait abstraction de Saussure, dont il a été – et sera dans la suite – amplement question, il faut signaler que c'est l'inventeur de la notion de "champs sémantiques", Jost Trier qui a vu la nécessité d'entrer en polémique avec la *Bedeutungslehre* (= sémasiologie).

La préface, introduction à sa grande étude de Champ sémantique, peut faire figure de texte fondateur. Une part importante de plusieurs pages y est consacrée à une discussion serrée avec la tendance montante de la *sémasiologie*, dont les représentants sont Weisgerber, Glinz, Porzig, Wartburg. Le courant sémasiologique entendait travailler dans l'optique de la *Bedeutungslehre*, ce qui veut dire : sur le versant des *signifiés* du langage. Leur mot d'ordre était "inahltsbezongen" (= se rapportant aux *contenus*), l'ouvrage principal de Weisgerber ayant été une "Inhaltbezogene Grammatik".

La lecture de sa préface donne à entendre que Trier privilégie la *Bezeichnungslehre*, donc une approche du fait de langue par le versant du *signifiant*. Mais les efforts de Trier furent vains ; allant contre le courant dominant majoritaire, ils furent impuissants à empêcher une ère florissante pour le couple *sémasio/onomasiologie*. C'est ce fait qui explique que le livre de Ullmann a fait époque [60].

Il est de fait que la position de Ullmann recoupe pleinement celle des Éditeurs du *Cours*. C'est ainsi que Ullmann, qui fait une large place à la "Stylistique" de Charles Bally, conclut son ouvrage, reprenant le thème du "relâchement des liens" en disant (316) :

> "Le mot français est essentiellement arbitraire. Le **relâchement des rapports étymologiques** (js) et la pauvreté relative de la motivation onomatopéique et morphologique ont abouti à la prédominance du mot immotivé qui ne porte en lui aucun indice formel de sa signification."

Rappelons que les Éditeurs parlaient pour leur part de "relâchement des liens grammaticaux" (CLG 221) ; signalant ailleurs que "le lien de l'idée et du signe s'est relâché" (109) ; toutes choses qui donnent voix à une idéologie foncièrement étrangère au Saussure authentique, une idéologie basée, nous l'avons vu, sur le *pessimisme romantique*.

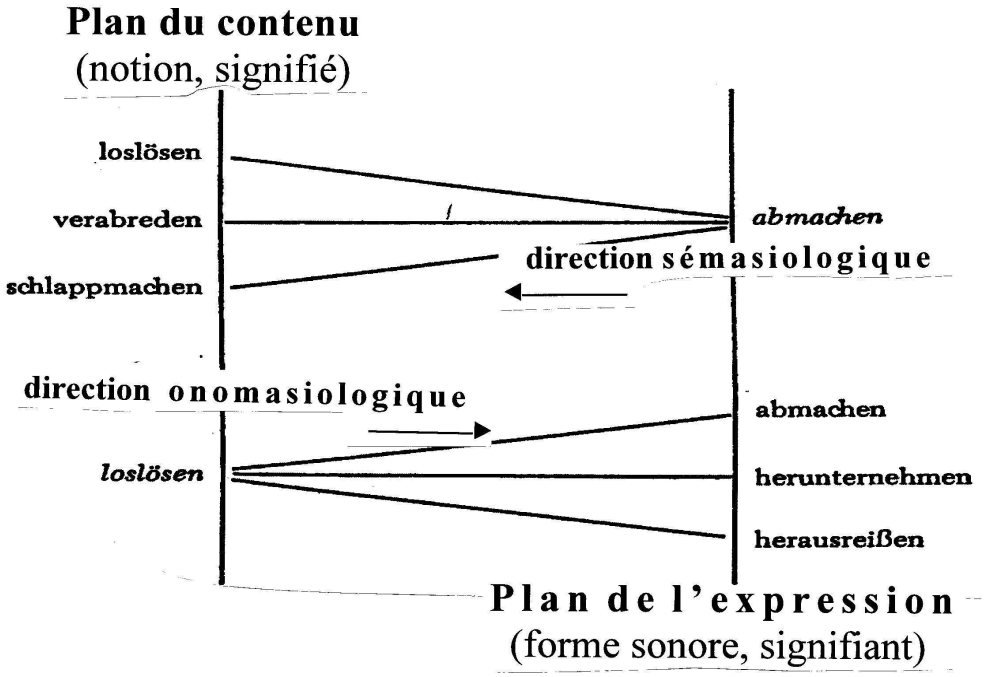
7 5. 2. - La question de l'"invariant"

Ullmann fait une seule courte référence aux travaux de Dornseiff, en présentant ce qu'il appelle des "dictionnaires idéologiques" (1975 : 310) :

[60] L'allemand dirait ici "*epochal*" ; en français, il faudrait préciser : bien qu'il ait fait époque, il a à présent fait son temps. Le fait de "faire époque" est un piège, car on doit se demander à partir de quand – et en fonction de quels critères – il cesse de faire époque... parce que précisément *cette* époque est révolue.

> "Les dictionnaires idéologiques s'efforcent de reproduire cette **structure intime** (js) du vocabulaire; voir en dernier lieu la préface de F. Dornseiff, Der deutsche Wortschatz nach **Sachgruppen**. (js) Ce faisant, ils substituent la méthode onomasiologique à la méthode sémantique traditionnelle: **ils partent des notions et non des mots**. (js)"

Les "Sachgruppen" (centres d'intérêt) sont une méthode pour grouper le vocabulaire. Un équivalent pour le français serait le "Dictionnaire analogique" de Charles Maquet (première publication en 1936 ; dernière réédition en 1979). Dans l'ouvrage de Dornseiff figure ce schéma ayant prétention d'illustrer la différence entre *sémasiologie* et *onomasiologie*. En voici une version modifiée et traduite (à l'exception des exemples en allemand (2004 : 37) :



La modification que je me suis permis consiste à introduire les deux termes de *plan du contenu* et *plan de l'expression*, selon le modèle hjelmslevien, pour montrer comment toutes ces terminologies se rejoignent, à travers les époques successives qui les voient fleurir.

7. 5. 3. - La réversibilité des points de vue : redite de la biunivocité

Il y a là une conception du langage, je le répète, qui part du postulat de la *réversibilité* des points de vue : comme nous venons de le voir dans le schéma théorique de Dornseiff, les "Betrachtungsrichtungen"(directions sémasiologique ou onomasiologique du mécanisme créateur de formes linguistiques, les entre-engendrant les unes à partir des autres) procèdent par *projection* dans les deux sens, ce qui en fait une application de la *biunivocité*, découlant du *biface*. Mais comme je l'explique dans la première partie, la postulation du *biface* est le fait des seuls Éditeurs du CLG et ne peut pas être attribuée à Saussure. Ce soupçon est confirmé par le dessin qui figure à la page 99 du CLG. A la représentation du signe

linguistique comme un ovale coupé en deux et dont on trouve des modèles chez Saussure (cependant : jamais représentés isolés, mais dans leur enchaînement), les Éditeurs se sont permis d'ajouter les *deux flèches* placées de chaque côté et orientées *en sens inverse*, où l'on retrouve donc la *réversibilité*. C'est là l'acte de naissance de la théorie de la biunivocité, qui sera la pierre angulaire du structuralisme linguistique. De *ce* structuralisme, Saussure n'est pas le "père", mais plus vraisemblablement Charles Bally.

C'est en se basant sur le même présupposé d'une *biunivocité* – fondée dans le CLG puis chez des auteurs comme Dornseiff – que Rastier peut dire [61] (2003 : 41) :

> "On sait que la sémasiologie prend **le signifiant pour invariant**, (js) et considère le problème de la polysémie comme fondamental, alors que l'onomasiologie part du signifié, et considère la synonymie comme primordiale (**variation des contenants**) (js)."

Y a-t-il "vraiment quelque chose" qui fasse fonction d'*invariant* de contenu (même si Rastier ne réemploie pas la formule "prendre pour invariant"), rendant possible une variation ou modulation des contenus ? À partir de ce que je développe dans le présent travail, la réponse me semble devoir être NON. La présomption d'un "invariant" se base sur la théorie du reflet et son corollaire, la "biunivocité" à partir de quoi se définiraient des "appariements", mises en correspondance *biunivoques* entre deux séries en regard l'une de l'autre, celle des "contenus" et celle des "contenants", supposant que les "contenus" soient définis *avant* toute opération d'appariement, et indépendamment d'elle. Or, avec les phénoménologues, mais également avec Jäger (pages 11-12), je plaide pour l'inanité improductive de cette thèse.

7. 6. - La déformation, moteur de la polysémie

7. 6. 1. - Déformation et stabilité

Si l'on développe les implications de la position du MI, la possibilité d'une *réversibilité* par simple renversement des points de vue *sémasio- /onomasiologique* n'est qu'une vue de l'esprit sans réalité productive.

[61] Certes , il s'agit d'indication perdue au milieu d'un article et que Rastier ne développe – à ma connaissance – nulle part. Mais il s'agit d'un point de théorie sur lequel Rastier a pu supposer qu'il n'est pas nécessaire d'y revenir puisqu'il s'agit – selon lui – des fondamentaux de la linguistique, une *doxa* en quelque sorte...

La piste autrement prometteuse qui se dessine échafaude des modèles conjuguant "déformation" et "stabilité". C'est effectivement le cas avec Cadiot/Visetti (TFS 112) :

> "Si nous entrons dans cette boucle par les motifs, nous dirons que des motifs aux thèmes en passant par les profils, se spécifient ou émergent différentes dimensions, différents modes d'unification, de présentation, et de (**dé**)**stabilisation** (js) du sens."

On retrouve aussi l'idée également prometteuse, exprimée par Culioli, que *déformation* et *stabilité* forme un couple antithétique, fonctionnant de concert (1999 : 24) :

> "C'est parce que les marqueurs (et les agencements de marqueurs) déclenchent des représentations de formes (abstraites) **déformables** (js) que la **stabilisation** énonciative peut fonctionner. (...) par une procédure d'abstraction, on construit la représentation métalinguistique du marqueur. Cette réduction doit permettre de **relier une forme invariante à un déploiement réglé de variations**. (js)"

Mais il s'agit d'un point de la plus haute difficulté et la prudence s'impose, car ce ne sont pas les termes mêmes qui sont importants, mais ce qu'ils cherchent à fixer et qui est *derrière*. La *déformation* en question devrait à mon sens être comprise comme équivalent du déploiement polysémique (où il faut insister autant sur "déploiement" que sur "polysémique").

7. 6. 2. - Examen d'un cas particulier : remettre

1 - Je voudrais prendre un exemple proche du type de vocabulaire choisi par Dornseiff dans le schéma précédent. Le verbe *remettre* a le même degré d'abstraction que le "abmachen" allemand. Voici ce qu'en propose le DLF, fournissant une excellente base de départ pour de futurs développements (les points de suspension indique que je ne cite pas la rubrique du DLF *in extenso*) :

1 - = replacer, ramener, rapporter, réintégrer
2 - = ajouter, rajouter
3 - = confier, déposer, donner, *etc.*
4 - = se rappeler, reconnaître, se souvenir de
5 - = ajourner, différer, atermoyer, reculer, renvoyer (à plus tard), *etc.*
...
9 - emploi réflexif (se remettre) : = récupérer, guérir, *etc.*
10 - = se calmer, se tranquilliser, retrouver son calme
11 - (+ à CINF) = recommencer (réitération : "voilà qu'il se remet à pleuvoir")
...
12 - collocation (s'en remettre à qn/qc) = faire confiance à, se reposer sur, *etc.*

Nous avons ainsi sous les yeux la richesse possible effective de déploiement des directions signifiantes, différentes et divergentes. C'est l'occasion en outre de constater qu'il y a pratiquement toujours une tournure idiomatique entière, pouvant être la clé de compréhension d'une tournure plus courte (donc plus ramassée). C'est ainsi que la tournure :

(se) remettre (quelque chose ou quelqu'un) [**en mémoire**]

est le point de passage vers l'expression (relevant certes de la langue familière) :

(ne pas) remettre quelqu'un

où se réalise certes un sens proche de "se remémorer", mais pouvant se teinter de la nuance ajoutée d'une marque d'antipathie (rappelant :"il a une tête qui ne me revient pas").

2 - Sans procéder au remaniement systématique pour compléter les indications du DLF, je donnerai encore un exemple, dans lequel les étapes successives aboutissant à une forme réduite restent valides et peuvent être employées concurremment avec la forme la plus réduite. Il s'agit de la 5ème rubrique : ajourner, différer, renvoyer (à plus tard), où l'emploi de "remettre" peut alterner (= être élucidé) par des tournures plus explicites :

remettre à une date ultérieure
remettre à plus tard
remettre
remettre *(sine die* /aux calendes grecques)

progression qui rend visible le mouvement de contraction, inhérent à la langue, qui produit des formes brèves : ramassées, concises et élégantes (chez Guillaume, le critère souvent invoqué de la *finesse* peut parfois aller jusqu'à l'*élégance*)

7. 6. 3. - Confrontation avec l'ancienne approche

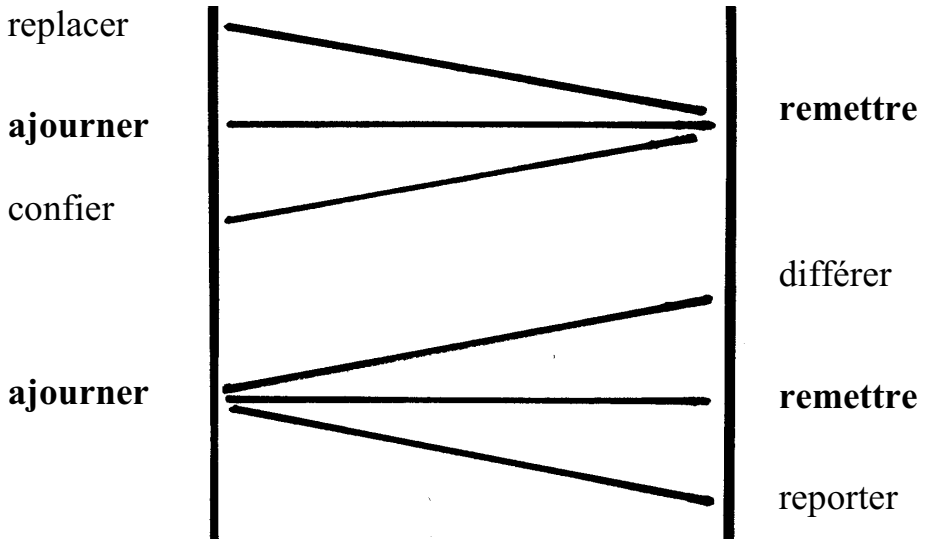
1 - L'apparition d'un ouvrage comme le DLF me semble bien régler *définitivement* – une fois pour toutes – la question de la synonymie. Il existe certes en français 3 ou 4 ouvrages encore usuels traitant de la synonymie. Tout en maintenant une référence à la synonymie "classique" (comme le faisaient Dumarsais, Girard et leurs successeurs), par exemple à la page 85 "astronaute", "cosmonaute", spationaute" et "taïkonaute". Mais ces rubriques, dont les auteurs nous disent qu'elles ont le but de traiter les *nuances*, sont en petit nombre, si l'on compare avec ces grands prédécesseurs que je viens d'évoquer, et qui en remplissaient des volumes entiers.

Un des ces ouvrages encore publié dans ladite tradition, le *Dictionnaire des synonymes*, de René Bailly, va par exemple placer “remettre” (dans le sens qui nous occupe) sous l’entrée de “retarder”, à côté de “reculer”, “différer”, “temporiser”, “surseoir”, “renvoyer”, “atermoyer”, “lanterner”. Pour “remettre”, un texte descriptif mentionne (1971 : 514-15) :

> « ne suppose aucune hésitation et fait essentiellement penser au temps futur où l’action pourra avoir lieu ; il marque seulement que l’on n’est pas disposé à faire la chose actuellement »

une remarque totalement “hors-jeu”, s’agissant du sens “remettre un match de foot” ! Une requête sur Internet pour “le match a été remis” annonce 15 600 000 résultats... “remettre” s’y trouve en concurrence directe avec le verbe “reporter”, d’ailleurs inconnu chez Bailly. Autant cet ouvrage que toute la méthode synonymique peut être reléguée aux oubliettes.

Voici maintenant un tableau, réalisé sur le modèle de celui de Dornseiff page 119 :



à une différence près cependant : si l’on veut cibler le même *domaine notionnel*, il semble indispensable de prendre comme point de départ la correspondance :

ajourner et remettre

à partir de quoi on peut effectivement examiner deux types de *dispersion*. “replacer”, “ajourner” et “confier” servant d’indications pour pouvoir prendre la pleine mesure de la polysémie de “remettre”. Quant à la polysémie, elle regroupe les quatre verbes : “ajourner”, “différer”,”remettre” ou “reculer”, mais le fait de placer “ajourner” seul face aux 3 autres est parfaitement arbitraire et réducteur.

8. - Application de cette conception : la désambiguisation

8. 1. - Notion de désambiguiseur chez Galisson

La confiance accordée par Galisson aux dictionnaires de synonymes ancienne manière est confirmée par l'exemple des commutation possibles pour *dévisager* (1979 : 185) :

> "Le correlé présent dans un énoncé (en discours) peut être remplacé par les correlés absents (du discours, mais connus en langue), à condition qu'ils aient des distributions au moins partiellement équivalentes, c'est-à-dire des contextes communs..., et que les situations s'y prêtent;
>
> ex.: « Il la *dévisageait* pendant qu'elle parlait »
>
> corrélé présent
>
> *lorgnait* correlés absents, éventuellement commutables
> (Discours) *toisait* (Langue)

Les trois occurrences que donne ici Galisson se trouvent effectivement dans ce même dictionnaire de Bailly, dont il vient d'être question. Sous l'entrée "regarder", à la page 495. C'est dire que Galisson considère *encore* l'ouvrage de Bailly comme une source acceptable et utilisable pour construire ses exemples. En outre, le recours à des "correlés" ("supersonique" et "décoller") se situe sur la même ligne que les "Sachgruppen" de l'école de Dornseiff, "centres d'intérêts" des ouvrages d'acquisition systématique de vocabulaire.

8. 2. - Qu'est-ce qu'un "désambiguiseur" (nominal) ?

1 - Les désambiguiseurs sont un *ajout* fait pour contrevenir à un manque de précision du mot qui reçoit cet ajout, par un mécanisme d'*ajustement* automatique de la désignation. Les limiter à la désignation revient à en faire un auxiliaire de la *remontée thématique* ; pour mieux montrer cette limite, on pourra dire que les ajouts "à une date ultérieure" ou "à plus tard" se rapportant à "remettre", comme nous venons de le voir, ne sont pas des désambiguiseurs, semblant justifier la précision par "nominal".

Mais on doit limiter leur champ d'apparition, comme éléments auxiliaires intervenant dans le processus de *pointage déictique*. Ils n'amènent en effet aucune "information" supplémentaire, n'ayant pour seule "fonction", pour seul rôle à jouer, que de désambiguiser. Une telle existence ténue, en marge des mécanismes de la signification, les fait passer à travers les mailles du filet : relevant d'un mécanisme d'ajustement parfaitement automatisé (du moins pour ceux qu'on appelle "locuteurs natifs"), ils ont en effet pu rester inaperçus pour l'œil du lexicographe procédant de façon traditionnelle. Par contre, la non-prise en compte de la désambiguisation dans l'enseignement des LV a eu des conséquences catastrophiques,

auxquelles il serait plus que temps de remédier efficacement au moyen de l'outil que propose le présent travail.

Comme *ajout*, ils viennent donc en complément ; ils ne rentrent cependant pas dans la catégorie des adjectifs : ils ne sont ni épithètes ni attributs, puisqu'ils ne contribuent pas à modifier le sens précédemment posé. La fonction – la mission – qu'ils remplissent étant de désambiguiser, leur statut morphologique est foncièrement indifférent, leur présence (ou absence était sans incidence au niveau du sens induit). Ils sont *vicariants*.

2 - Fondamentalement, les désambiguiseurs peuvent être considérés comme un épiphénomène de la **polysémie** (dont ils sont une limitation, mais pas une annulation). Les désambiguiseurs ont souvent été confondus avec le contexte ou le co-texte : celui-ci (mais le plus souvent le co-texte) pouvant venir relayer, prendre en charge la mission de la désambiguisation, le désambiguiseur devient superflu et peut disparaître (s'effacer) puisqu'il a "passé le relais" ailleurs.

Si par exemple, l'ajout de la séquence figurant entre crochets [/] remplit cette fonction *a minima* dans le syntagme :

pièce [de monnaie]

il est clair que l'ajout n'est plus nécessaire si je parle maintenant d'une :

pièce [/] de 5 euros

La séquence :

pièce de monnaie de 5 euros

serait en effet redondante, ce qui démontre la nature *effaçable*, sous certaines conditions, du désambiguiseur ; mais plutôt que "facultatif", on préférera ici le décrire comme "tenu en réserve". Le mécanisme de la désambiguisation est pris ainsi à son origine, *in statu nascendi*.

3 - Ils relèvent pleinement et uniquement de l'inventaire lexical, donc des structures de langue, existant en aval des actes de parole auxquels elles fournissent les outils nécessaires. Ils doivent être enregistrés par les dictionnaires, et ce dans une convention graphique qui demanderait sérieusement à être unifiée et codifiée. Pour donner un exemple, je reprends le cas de pièce [de monnaie] ; "pièce" "est désambiguisée par l'ajout de [de monnaie], alors que "billet" l'est par [de banque], ce qui est parfaitement *arbitraire* puisqu'on aurait tout aussi bien pu dire :

*pièce de banque et *billet de monnaie

Si antériorité il y a, elle ne peut être autre que celle des espèces sonnantes (depuis l'antiquité) sur le papier-monnaie (depuis Law, puis la révolution française), lié à l'existence d'institutions bancaires pour en garantir la contre-valeur.

Ce que nous venons de dire implique *a fortiori* que les désambiguiseurs sont encore moins une manifestation liée aux aléas du *contexte*. Pas plus du contexte extérieur que du "co-texte", comme le défendait encore Galisson. Relevant de l'inventaire lexical, c'est-à-dire enregistrés dans le dépôt de la langue, leur forme est fixée, régie par la convention (ou : le conventionnement) et doit être respectée *telquel*, [62]sous peine de semer la confusion et l'incompréhension. Elle est ainsi placée à l'abri de la fantaisie ou lubie du dernier moment, dans le feu de l'actualisation discursive.

Le dictionnaire allemand-français Bertaux-Lepointe nous donne un parfait exemple de confusion causée par le non-respect de cet état de fait. À l'entrée "Geldstück" figure comme équivalent en français :

pièce d'argent, de monnaie

où l'interposition de "d'argent" est des plus fâcheuses, et n'est en rien rattrapé par le fait de faire figurer le bon désambiguiseur en deuxième position ; la fausse piste est déjà enclenchée dans la polysémie de "argent", sélectionnant la première direction et non la deuxième, la seule qui *ici* était correcte :

1 argent = métal précieux

2 argent = moyen de paiement, numéraire, devises, etc.

"pièce d'argent" désigne une pièce de monnaie fabriquée avec le métal argent, et rien d'autre. Et on notera que face à ce problème, ni le "contexte", ni le "cotexte" ne sont capables d'amener l'univocité. C'est donc bien dès le stade du dictionnaire, de l'inventaire lexical, que la définition doit être correcte. Et c'est de la prise en compte de toute cette dimension des désambiguiseurs qu'il s'agit maintenant.

C'est ainsi que l'énoncé "cette pièce est une belle pièce" peut être compris comme :

cette pièce de monnaie est une belle pièce (de collection)

où, par effet de sens, on s'autorise à flirter avec de possibles malentendus.

---

[62] **Tel quel invariable !** Je considère que dans un emploi manifestement adverbial, la séquence "tel quel" peut très bien rester invariable, voire même être écrite *attachée*. On désobéit alors il est vrai aux injonctions des grammaires scolaires, l'avantage étant de nous éviter la monstruosité comme "telles quelles" (quand on doit faire l'accord au féminin pluriel).

9. - Pour une nouvelle “catégorie” : les déictiques

Il s’agirait de mettre en place un “appareil formel” régissant les opérations de pointage, étant entendu que, dans la nouvelle façon d’envisager et de poser la question, “pointage” et “déictique” participent d’une même notion initiale. Dans l’appareil formel envisagé, il ne sera plus question d’*embrayage*, comme le voulait la tradition du commentaire inaugurée par Benveniste. S’il est toujours bien question d’*énonciation*, c’est plutôt du côté de Culioli qu’il sera préférable d’aller chercher des idées à prendre.

Une première description, très en approximation, d’un tel appareil peut par exemple être repérée dans l’exposé d’ouverture de Culioli pour la table ronde “Opérations de repérage et domaines notionnels” (1992 : 9) :

> “.. ou bien vous avez affaire à une origine (de toute façon présente) qui est construite comme intérieure à la situation que vous décrivez, et à ce moment là, vous avec nécessairement un intervalle qui est ouvert à droite (si vous orientez de gauche à droite) ; ou bien vous avez affaire à ce que j’ai appelé « repère fictif » (...) qui renvoie à la construction d’un repère décroché par rapport à l’énonciateur.”

et Culioli clôt ce développement sur cette remarque :

> “Mais vous voyez que ce qui est intéressant, c’est que c’est **une mise en perspective**, (js) une fois de plus, c’est-à-dire que vous n’avez pas une valeur qui est donnée mais **une valeur qui est construite**. (js)”

9. 1. - “Construction d’un système de référence”

Il s’agit d’un intertitre utilisé par Culioli (1992 : 8), mais je me permets de le lui emprunter, à cette réserve près que dans le schéma d’énoncé que j’esquisse ici, cela ne peut avoir la même portée que le sien. Pour indiquer dans quelle direction va la divergence, je dirais que mon schéma a subi l’influence des théories de l’assertion, telles que les a développées et enseignées J.-M. Zemb.. Culioli et Zemb – selon une communication personnelle de José Deulofeu – ont eu, dans le cadre du séminaire de Culioli des empoignades mémorables [63].

Sur fond de cette réflexion personnelle sur “pointage” et “deixis”, j’ai parfois la bonne surprise de prendre connaissance d’autres réflexions présentant une nette convergence de préoccupations. Ce sont par exemple de très intéressantes discussions qui ont eu lieu lors du Colloque sur “La deixis”, organisé en 1990 à la Sorbonne par Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau. Je retiendrai particulièrement la contributions de Francis Corblin, avec de

[63] Je me dois de signaler que a binarité que je postule (voir §§ VIII.) doit être comprise comme un prolongement de la réflexion de Zemb autour de la structure Thème-Rhème, évidemment binaire. Il est intéressant de savoir que Zemb a participé au séminaire de Culioli, reconnaissant qu’il y avait des affinités..

judicieuses remarques sur la relation entre *nomination* et *pointage* (1992 : 447) :

> "Ce type d'exemple n'est pas pris en compte dans mes présentations antérieures des faits de nomination indépendante. (...) Il amène plutôt à préciser explicitement **les conditions à satisfaire** (js) pour qu'on parle de nomination. Le caractère crucial paraît être la capacité de l'expression linguistique à s'interpréter de son propre chef et **durablement** (c'est-à-dire en plus d'une occurrence) **comme mention de l'objet représenté**. (js) Il n'est donc pas impossible qu'un démonstratif, interprété à l'aide d'un autre pointage, s'interprète comme repérage d'une représentation, mais en raison de son mode d'interprétation référentielle (lié au pointage *hic et nunc*), il ne peut être interprété comme nomination de l'objet."

On commence à toucher du doigt l'incroyable complexité des mécanismes en jeu et la notion d'ostension (« pointage *hic et nunc* ») apparaît d'une subtilité croissante. La compréhension que l'on a du couple *nomination-deixis* évolue vers le modèle d'une association tout à la fois de concurrence et de collaboration, d'un couple antithétique. Très subrepticement, de façon presque imperceptible, c'est par contre l'acte de *nomination* ou de *dénomination* qui se dégage d'une dépendance exclusive à l'égard du *dictionnaire*, chargé comme répertoire au service de l'« insertion lexicale » de venir remplir en tout dernier lieu des *places vides* qu'a délimitées une grammaire orientée exclusivement sur la syntaxe et ses « arbres ». C'est le modèle de la Grammaire générative qui se voit ici remis en question.

Un autre mouvement de fond dans les conceptions en cours et en jeu semble également se dessiner, qui tend à dégager le pointage du cadre "hic et nunc", qui représentent ici l'arrière-garde de l'appareil formel de l'énonciation tel que le définissait Benveniste.

9. 2. - Construction de LA référence

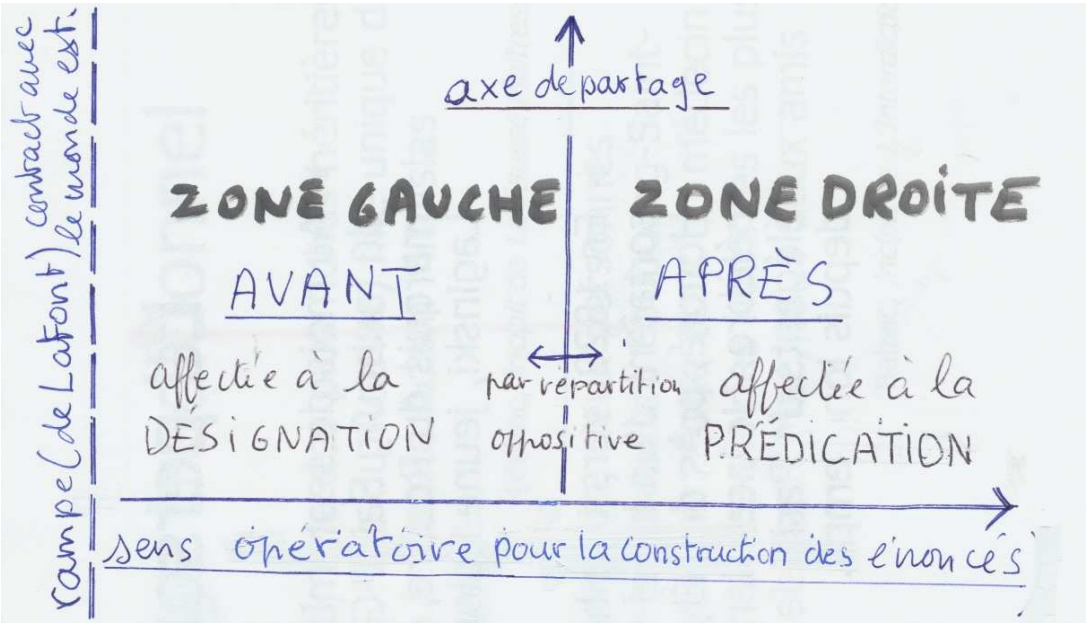
Du caractère caduc du modèle actuel (majoritaire parce que partie de la doxa régnante) de la référence découle la nécessité de reconstruire de fond en comble un autre modèle, préoccupation qui fournit le fil conducteur du présent travail ; or, dans celui-ci, nous estimons d'une part que la référence se construit à partir des énoncés, comme le suggèrent les passages cités de Corblin et Culioli ; et que le lexique "institué" recueille et sélectionne partie de ces actes d'énonciation, dont il est la sédimentation. De l'*avant* des actes d'énonciation, on passe alors au *pendant* de la simultanéité, ce qui veut dire que le système se construit – et se modifie – tout le temps. Dans un modèle spatial, il pourrait être possible d'établir une continuité entre les éléments contribuant à la nomination et ceux contribuant à "pointer sur". Cette catégorie unique pourrait être appelée "déictique", à condition de placer en son centre, comme mécanique d'ajustement, le mouvement de la *remontée thématique* (voir §§ IX.).

L'opération déictique serait alors un pointage sans support matériel extérieur (l'index qui pointe, la monstration, l'apposition d'une étiquette ou d'une légende sur un panneau ou au bas d'un tableau) ; l'acte physique d'ostension représentant une limite ultime, possible mais la plupart du temps non-nécessaire parce que le langage possède la capacité de marquer des degrés et des étapes en nombre infini dans sa capacité à mettre "sous les yeux de l'esprit" et non plus simplement "sous les yeux tout court" (toujours le « voir de compréhension » de Guillaume, évoqué précédemment). Nous avons alors sous la main un modèle de fonctionnement autrement plus puissant que celui la biunivocité, le *biface* du CLG.

À propos de "limite ultime" : en réalité, cette limite ultime n'existe pas – physiquement s'entend – ; il n'y a d'ailleurs pas besoin dans le système du langage qu'elle existe ; c'est là où le réel (réalité extérieure) est *supposé* se trouver, donc là où ses unités à lui sont supposées se trouver, en face des pointeurs ; les monades de Leibniz sont bel et bien dépourvues de fenêtres. C'est dire aussi à quel point l'*endothème* de Robert Lafont est un précieux relais de l'idée directrice qui sous-tend l'image du Milieu Intermédiaire saussurien.

9. 3. - Schéma d'énoncé

Afin de présenter l'imbrication des éléments contribuant à cette nouvelle catégorie des *déictiques*, il est nécessaire de mettre en place un schéma de l'énoncé de conception – nous l'avons dit – binaire. Ce schéma pourrait avoir cet aspect :



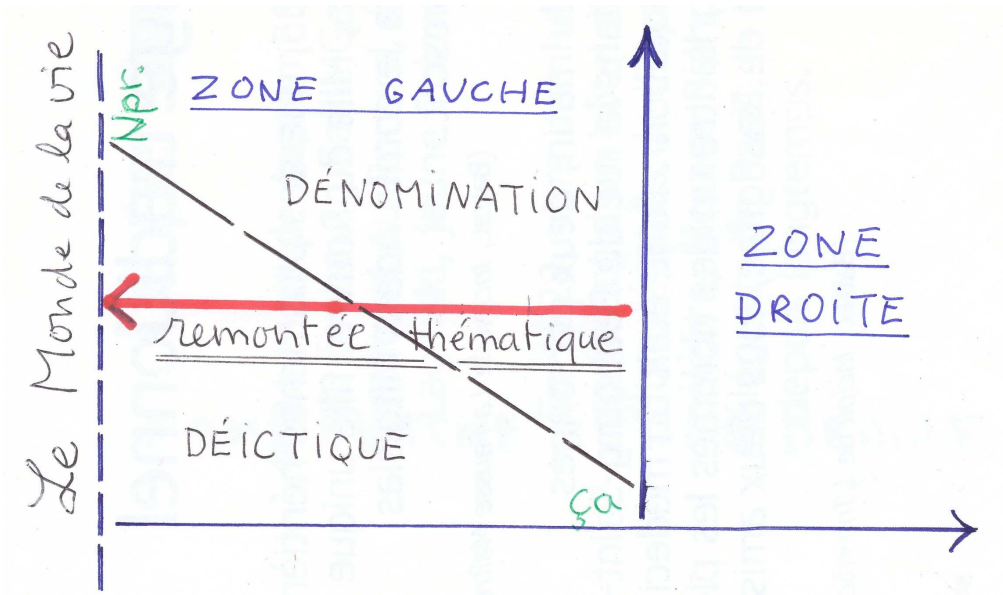
Contrairement au modèle générativiste, basé sur la concaténation *ascendante* des éléments constituants, c'est-à-dire sur leur mise en chaîne, on considère ici que la définition d'un *axe de partage* est l'acte de base constitutif de l'énoncé. Comme le dit Zemb (2007 : 152) :

C’est l’acte de relier qui fait exister une structure dite “énoncé”, partagée par un axe. Il y a un mouvement qui génère le défilement d’éléments devant cet axe de partage : les zones sont définies, selon cette successivité, comme *avant* et *après*. Le sens de défilement est indifférent; s’il a lieu de droite à gauche, les zones *avant* et *après* échangent leurs places. On se place ainsi dans un cadre définitionnel qui intègre les langues du monde dont le sens d’écriture se fait de la droite vers la gauche (comme dans les langues chamito-sémiques, dont l’arabe). Mais si le sens de défilement est fondamentalement *arbitraire*, la mise en forme nécessite seulement qu’une décision soit prise une fois pour toutes. Pour expliquer la position donnée au “monde extérieur” dans une zone limite placée à la gauche du schéma, je me référerai encore une fois à Robert Lafont, avec cette notion capitale d’*arrachement* (voir page 54), défini comme “effort de l'espèce pour atteindre la rationalité abstraite”, effort par lequel “le thème s'arrache de l'endothème”, judicieusement relayé par l’idée de la “rampe” ; de la citation du passage correspondant (voir page 54) chez Lafont, j’extrais encore ceci :

Le **thème-lisière** (js) est une "scène" au sens de *proscenium et* mieux encore une "**rampe**"

L“endothème”, c’est le “monde de la vie”, selon l’expression forgée par Husserl du “Lebenswelt”.

9. 4. - Détail de la zone gauche vouée à la désignation



Cette flèche rouge peut se déplacer de haut en bas, définissant une *proportion plus ou moins grande* de dénomination ou de déictique, qui entrent en fusion-amalgame – en proportion inverse – pour construire la globalité de la désignation. Ce schéma doit permettre de mieux comprendre le mode d’intervention des *désambiguiseurs*, porteurs d’*aucune* information (voir

§ III. 8.). Ce que je baptise *remontée thématique* se présente dans ce schéma (fait sur la base du précédent auquel il apporte des précisions concernant la zone gauche) comme une flèche orientée *en sens inverse* de l'axe de défilement des énoncés, d'où sa caractérisation comme "remontée". La zone gauche vouée à la désignation est séparée par une barre oblique en deux espaces de représentation, affectés respectivement à la dénomination et au *déictique* proprement dit, le pointage "nu", l'ostension extra-verbale.

9. 5. - Pour une "fonction déictique" étendue

La notion de déictique a commencé une mutation en profondeur, mutation dont portent témoignage le Colloque de1990 à la Sorbonne, ainsi que la publication qui a suivi sur le thème. Un axe souvent rencontrés dans les interventions est la volonté – et la nécessité reconnue – de déborder le cadre qu'avait fixé Benveniste. C'est dans cet esprit que Paulo De Carvalho est amené à parler de "fonction déictique" (1992 : 96).

Il existe bel et bien des vecteurs de *désignation* à contenus *laissés ouvert*s, enrichissant notablement la palette des possibilités expressives pour :

les personnes : X, Untel, Unetelle, Tartempion, Duchnock, machin

les objets : une chose, un bidule, un truc, un machin, un zinzin

les lieux : Petahouchnock, Trifouillis-les-oies

les dates : la Saint-Glinglin (en all. : am Sankt Nimmerleinstag),

pour les chiffres et les sommes : tant

en énumération : le Xième, énième,

Que ce soient des approximations, des à-peu-près ou de purs indéfinis, ce sont des techniques d'approche pour encercler la valeur ciblée. L'appartenance à la langue *familière*, entachés donc de la réputation "pas sérieux", de la plaisanterie ou du "pour blaguer" constitue un obstacle pour une prise en compte pleine et entière du phénomène. Par ailleurs, l'allongement de cette liste dépend le la fantaisie et la créativité intersubjective qui sont sans limite. On se trouve, autrement dit, face à la nécessité d'étendre et de diversifier la notion d'*indéfini*, en allant à la rencontre de l'idée de Greimas selon laquelle (1966 : 13) :

> ".. un dictionnaire unilingue quelconque est un ensemble clos, à l'intérieur duquel **les dénominations pourchassent indéfiniment les définitions**. (js)"

ce qui ne veut pas dire que les définitions sont "irrattrapables", mais que le mouvement d'ajustement est toujours baigné dans le *provisoire* des énoncés. Il fait mieux comprendre la même idée grâce à ce bel exemple donné plus loin dans son livre (*id*. 74) :

"Il suffit d'écouter les dialogues quotidiens dans un magasin spécialisé, une quincaillerie par exemple, pour saisir sur le vif la procédure de la dénomination; aux définitions libres de l'acheteur, qui cherche:

un machin pour....
une sorte de...,
une chose dont on se sert...,
une espèce de truc qui....
un bidule..., etc."

exemple qui confirme que Greimas a bien dit *la même chose* que ce que nous défendons ici. Il y a ainsi des situations de parole où l'on souhaite pouvoir (et où l'on doit pouvoir) *laisser en blanc*, ouverte ou non-spécifiée (plus exactement : non encore spécifiée) une indication, pour de multiples possibles raisons, par exemple pour construire une supposition :

admettons qu'il a(it) décidé de travailler avec **untel** ou **untelle** et qu'on le lui refuse

et c'est justement par ce pouvoir d'approximation que les mécanismes de désignation sont ultra-puissants. Les *indéfinis* sont en réalité multiples et différentiés pour s'adapter à de multiples cas d'indéfinition (qu'il convient de ne pas mélanger, ce que les moyens du langage institué réussissent sans problème). Mais il est préjudiciable que ces procédures soient rejetées dans la zone d'ombre du "pas sérieux", notée comme *fam*. (= familier) dans les ouvrages courants. Il conviendrait de ne plus les exclure du champ de l'analyse.

En outre, les "définitions" telles que les envisage Greimas recoupent l'activité dite de *paraphrase*, ou "reformulation paraphrastique", sans entrer dans les détails d'une nécessaire discussion sur la question "où y a-t-il équivalence ?".

On constate ici de plus que c'est dans le versant étiqueté "pas sérieux" que sont créés des éléments uniques, sans équivalents sur le versant sérieux. Il s'agit de degrés progressifs pour quitter le stade de l'indéfinition pure et dure, laissant une place destinée à accueillir du défini, remplie avec une indication que l'opération nécessaire pour y parvenir n'a pas encore été faite ; quelque chose est laissé – intentionnellement – en suspens.

Le seul mot sur le versant sérieux serait "tant" au sens de "valeur numérique non déterminée" (vu qu'il ne s'agit pas de la valeur exclamative, synonyme de "tellement") :

- Aujourd'hui on vend le cinéma un peu comme de la moquette, à **tant** le mètre. Moi j'ai horreur de la confection, je suis pour les sur-mesures

- Un produit qui vaut **tant** à un endroit B sera vendu le double 10 km plus loin.

Il s'agit alors bien d'une convention, de "laisser ouvert" une indication ; ce qui n'a rien à voir avec le fait d'être "inconnu" ou "indéfini", ce dernier terme recouvrant en fait plusieurs cas de figures possibles (sorte de "polyfonctionnalité" des pointeurs déictiques).

9. 6. - Le centre verbal, générateur de l'énoncé

On peut reprendre l'idée centrale du livre de Raoul de La Grasserie intitulé *Du verbe comme générateur des autres parties du discours*. Grasserie part de deux hypothèses antagoniques : pour l'une, les substantifs sont premiers ; pour l'autre, ce sont les verbes qui ont engendré les substantifs. Voici comment Grasserie expose son idée (1914 : 6-7) :

> "C'est aussi la thèse soutenue par des linguistes et surtout par des psychologues. Ils corroborent cette apparence par un principe *a priori*, à savoir, qu'on a dû **commencer par l'idée concrète** (js) et qu'à ce titre le substantif qui est concret doit avoir eu l'indépendance, sinon la priorité, vis-à-vis du verbe qui n'exprime qu'une qualité et qui est relativement abstrait.
>
> Telle est la première hypothèse. C'est le verbe qui vient droit du substantif, puisque c'est l'abstrait qui se dégage peu à peu du concret. On s'est représenté, et par conséquent, on a dû exprimer les êtres en leur entier, avant d'en détacher une couleur, une qualité, une action. (...) La seconde hypothèse est l'inverse. C'est le substantif qui est issu du verbe, c'est l'opinion que nous croyons vraie (...). Le substantif, suivant nous, ne serait qu'un nom verbal, **un peu plus éloigné de son origine** (js) que le nom verbal proprement dit."

La position exposée ici par La Grasserie est précieuse, car elle gravite autour d'une même vision que celle de la *remontée thématique*. Ce qui veut dire que l'opération de *remontée* vers une position définie comme haut lieu des valeurs thématiques consiste en une transaction (ou transhumance) qui ne peut se faire qu'à condition de disposer d'un point fixe servant de base de départ pour la procédure, autrement dit – et dans les termes mêmes de La Grasserie – par un « éloignement » par rapport à l'origine verbale, à ceci près que, dans la perspective ouverte ici, cet éloignement ne se perd pas dans quelque espace intersidéral, mais se conjugue et coïncide avec la remontée thématique, déployant une prodigieuse palette des outils permettant d'*aller vers le réel*.

Un deuxième apport précieux de la part de cet auteur réside dans la définition qu'il prend la peine de donner d'un point de vue antagonique – qui n'est donc pas le sien –, mais qu'il est indispensable de circonvenir comme étape de la progression vers la clarification du problème. Cette « première hypothèse », dont La Grasserie dresse le portrait coïncide bien avec ce que je présente dans le présent travail, sous le nom de *théorie du reflet* : le préjugé que le substantif – comme élément plus concret que le verbe, donc plus proche de la réalité concrète – détient une préséance devant le verbe, ce que résume très bien de La Grasserie.

Sans qu'il ne soit possible d'étudier complètement dans le présent cadre cette intéressante façon de voir, il me semble bien avoir découvert en Raoul de la Grasserie un précurseur pour l'analyse et la mise en évidence de la *théorie du reflet*, donc d'un allié potentiel. Curieusement, celui-ci était au départ juriste et, accessoirement, linguiste autodidacte.

9. 7. - Une bonne base pour dépasser l'européocentrisme

1 - La position originale de La Grasserie est à mon sens une excellente base de départ pour – une bonne fois pour toutes – dépasser l'"européocentrisme" actuellement en vigueur dans les modes de pensée appliqués au langage, à la fois insupportable et intenable puisqu'il fait des langues *flexionnelles* la norme de toute langue humaine. Cet "égocentrisme collectif" est d'autant plus difficile à déceler que, étant collectif, il camoufle à la perfection sa nature d'égocentrisme. Mais cette attitude de profonde infatuation ne doit pas seulement être abandonnée, elle doit même être dénoncée de la façon la plus énergique en raison des ramifications et liens croisés avec quelques-unes des monstruosités du 20ème siècle que sont le fascisme et le colonialisme (pour l'esclavage, phénomène de société lié aux 16ème et 17ème siècles, il y a eu une prescription de fait, s'agissant d'une époque révolue où les "tenants et aboutissants" ne sont plus visibles ni analysables par l'esprit critique).

Ce qui veut dire qu'un outil d'analyse linguistique est mûr pour voir le jour qui permettrait d'acquérir la connaissance des mécanismes de base aussi bien du français que du chinois. Et l'on sait (ou si on ne le sait pas, il est temps de se mettre à jour) que Guillaume a été un grand précurseur dans cette voie. Malheureusement, son informateur pour ce qui est du chinois, Henri Maspéro, père de l'éditeur François Maspéro, a terminé son existence assassiné par la barbarie nazie dans les camps de concentration. Une seule chose a manqué, me semble-t-il, à Guillaume pour parfaire un itinéraire de vie déjà extraordinaire : d'apprendre lui-même la langue chinoise. Malheureusement, le parcours de ce petit employé linguistique a commencé trop tard, au moment où un client de la banque le "recrute" pour la linguistique. Ce client s'appelait Antoine Meillet.

2 - C'est pourquoi certains propos sur Gustave Guillaume peuvent nous mettre en colère. Robert Forest se permet en effet d'écrire (2003 : 52-3) :

> "[...] pour Guillaume, les structures des langues, envisagées historiquement, sont un « miroir fidèle » de l'histoire de la pensée humaine, « inscrite [en elles] en traits cachés », et dont elles sont en quelque sorte le plus petit commun dénominateur, le « *quo non descendam* » de la pensée, écrit Guillaume.
>
> **Stupidités** (js) qui culminent dans le traitement par Guillaume du chinois (...) comme « cime de civilisation dans le primitivisme conservé », vu qu'il n'a « pas su s'évader de l'aire initiale du langage »."

La théorie des aires glossogéniques, réduisant à trois les stades de développement du langage humain, est bien au contraire un point d'appui solide pour sortir de l'insupportable européocentrisme, ayant l'avantage par rapport à la distinction entre langes (flexionnelles, isolantes, agglutinantes) de poser l'hypothèse d'un parcours de développement passant par les trois aires.

Partie III :
La negentropie dans la langue

1. - Entropie : de l'usage à l'usure

1 - La vieille école nous a habitués à une thématique, chez elle récurrente, celle de la *fragilité* du langage. On ne compte plus les *lieux communs* susceptibles d'illustrer cette opinion ; ce qui donne lieu parfois à de la mauvaise littérature, un recours aux clichés, à un amoncellement à la Bouvard et Pécuchet d'idées reçues. Si la plupart sont inoffensifs, ce genre de banalité peut se teinter d'une arrogance ("morgue" ou "outrecuidance" a-t-on dit autrefois), non dépourvue d'agressivité. On voit alors émerger le pseudo-savoir, entrecoupé de considérations moralisantes, étalage du point de vue des défenseurs du *purisme*. La réalité qui se cache derrière cela est la crasse incompétence de ces censeurs auto-proclamés, se donnant des allures et des poses de justiciers redresseurs de torts, dissimulant leur *amateurisme* dilettante sous une accumulation *quantitative* de "preuves".

Pour illustrer cette attitude, jetons un coup d'œil dans le livre *Les mots du Français*, sous la signature d'Albert Hamon, livre qui présente l'avantage d'être un regroupement massif de clichés et lieux communs concernant la langue, un *florilège* en quelque sorte, ce qui nous évite – économie de temps – d'aller nous disperser chez d'autres auteurs de même acabit. Voici le genre de propos auquel on a droit (relevant d'un "poujadisme" intellectuel) (1992 : 45) :

> "Toute langue est *paresseuse*, et toute langue est pressée, la langue parlée surtout, qui use et abuse volontiers d'ellipses de toute sorte (...) La langue parlée *fourmille de négligences*, telles que : m'sieu, mdam, (...) l'un des doublets est de formation populaire, ancien, souvent très *déformé et raccourci* (rappelons que toute langue est *paresseuse*) (...) Attention aussi aux *déformations* de toute sorte et aux « faux amis ».(...) "

Mais le thème le plus assené dans ce livre donneur de leçons concerne la *détérioration* que l'on fait "subir" aux mots :

> "Les mots, comme des *êtres vivants* qu'ils sont, sont *fragiles*, exposés à toute sorte de *maladies*, d'*accidents*, de *mutilations* plus ou moins graves (...) Innombrables sont les mots altérés, « adultérés » ; contentons-nous, ici, de quelques exemples plus ou moins *estropiés* (...) Beaucoup de mots ou groupes, jugés trop longs, **subissent** de *cruelles mutilations* (...) Inutile de souligner que ces mutilations relèvent essentiellement du style familier, argotique."

On aura reconnu, derrière l'évocation de la "paresse", cette *loi du moindre effort* qui a été un objet de discussion et de débat intense parmi les linguistes. On en a encore un écho chez Martinet qui écrit (1970 : 177) :

> "L'évolution linguistique peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente entre les besoins communicatifs de l'homme et sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique. **Ici, comme ailleurs**, (js) le comportement humain est soumis à la loi du moindre effort."

Je me permets de relever le "ici comme ailleurs", où perce le constat fataliste et résigné que "la nature humaine est comme ça". Hamon ne manque pas pour sa part d'invoquer les "négligences", rejoignant les éditeurs du *Cours* lorsqu'ils parlent de "relâchement des liens grammaticaux" (voir p. 147) , s'inscrivant harmonieusement dans ce concert sur le thème de l'usure.

Mais la phonétique est le domaine où cette image de l'usure s'est le plus répandue ou banalisée, les éléments matériels qui composent la langue, les sons, donnant effectivement l'impression d'une détérioration due à l'usage. C'est ainsi que Dauzat nous dit (1938 : VIII) :

> "Certains suffixes, pour parer à **l'usure phonétique**, (js) ont été renforcés, par exemple -ie en -erie (gendarm-erie, d'après boucher-ie)."

Il ne s'agit certes que d'une métaphore ; elle dit cependant bien quelle conception, quelle idée on se fait chez les tenants de la vieille école. Mais en tant que métaphore, façon imagée de s'exprimer (et de tenter de faire comprendre ce que l'on veut dire), elle reste anodine.

2 - Cette *usure*, considérée comme "vieillissement", "altération", "détérioration", je propose dès à présent de l'interpréter d'en faire une interprétation orientée et méthodique : en utilisant un terme emprunté à la *thermodynamique* : tous ces termes se ramènent en fait à une seule manifestation, celle de l'*entropie* des systèmes.

Appliquée à l'origine à la seule thermodynamique, il s'agissait de conceptualiser les échanges d'énergie, de pouvoir les mettre en équations. L'étude concernait les transformations produisant de la chaleur ou du mouvement. Sa naissance est même de façon caractéristique, contemporaine de l'apparition de la machine à vapeur et de la découverte de cette merveille : la chaleur produit du mouvement ! Le champ d'application s'est par la suite notablement élargi, principalement à la *biologie*, celle-ci ayant compris l'avantage qu'il y a à se servir de cette notion pour décrire des comportements propres aux êtres vivants. Une autre généralisation a eu lieu encore par la suite sous la forme de la *cybernétique*. L'irruption des ordinateurs et de leur technologie a encore élargi le champ d'application du concept, l'*informatique* s'intéressant à l'*échange d'informations* entre le système et son milieu.

L'énergie existant sous forme de chaleur, lumière ou radiation peut être captée, stockée puis dépensée de façon contrôlée et adaptée à des situations changeantes. Du fait de la *non-réversibilité* des transformations de l'énergie, les systèmes vont vers un état ultime où ils cessent de fonctionner, donc d'exister.

Mais la généralisation du principe d'entropie à des systèmes non mécaniques a entraîné la nécessité de pouvoir se représenter le *contraire* de l'entropie, ce que serait une "entropie négative". C'est ainsi que fut forgé le terme de *negentropie*, nég(ative)+entropie. Il est certes dommage que ce nom soit inscrit par la façon dont il a été composé dans un rôle *négatif*, puisque c'est plutôt l'entropie qui assume ce rôle. On dira donc que la negentropie surmonte la perspective de l'arrêt de fonctionnement, de la mort du système. Mais il serait faux d'y voir le pouvoir de "vaincre la mort", ce dont il s'agit, c'est de *croître* ou de s'*accroître*, ce "devenir-plus" sur lequel je reviendrai en essayant de décrire un "principe d'accroissement".

2. - Les systèmes organisés et le structuralisme

Il n'y a aucune évidence à passer de la notion de système (qui étymologiquement ne veut pas dire autre chose que "choses qui tiennent *ensemble*) à celles de structures ou d'ensembles structurés. Si l'on reste à un niveau de dénominations ou d'étiquettes, on risque alors de tourner en rond dans le ballet terminologique. Il s'agit de comprendre le fonctionnement des systèmes organisés, hiérarchisés et autonomes, doués de la faculté d'échange avec ce qu'on appelle le "milieu". Cette "organisation" ne peut être décrite qu'en termes de "structures". La science des structures, née au 20ème siècle a finalement été nommée "structuralisme".

Les systèmes organisés s'opposent à la matière dite *inerte* et sont d'une multitude pratiquement infinie. Ce qui s'y exprime est le phénomène de la vie, du vivant, pour l'étude scientifique duquel fut créée, au début du 19ème siècle le nom de "biologie". L'existence de "structures" suppose cependant la capacité de "se maintenir soi-même dans l'état d'existence", ce que l'on pourra désigner comme "constance" ou "stabilité" ; s'agissant de "systèmes autonomes", il est indispensable qu'ils puissent "répondre" aux changements extérieurs, à ce qui advient. La "constance" est alors la capacité à rétablir un état d'*équilibre*. La notion qui a été forgée pour exprimer cette capacité à répondre et réagir a reçu le nom d'*homéostasie*, terme qui désigne la capacité de revenir à un point d'équilibre. La réflexion consacrant l'importance de l'homéostasie a profité du développement en psychologie du *behaviorism* et de son schéma *stimulus-response*, réflexion sur la "capacité-réponse" d'un système clos face aux "stimulus" venus du "milieu ambiant" ; de la qualité de ces réponses dépend son maintien en activité, son maintien "en vie" lorsqu'il s'agit des êtres vivants, des formes les plus rudimentaires, les micro-organismes aux plus complexes, les mammifères

supérieurs.

3. - L'entropie des structures de langue

3. 1. - La langue comme organisme

Il a été de tradition d'assimiler les structures de la langue humaine aux structures du vivant, de la considérer comme un *organisme*. Cette façon de voir a été influencée de façon décisive d'abord par la théorie de l'évolution de Darwin, puis par le développement sans précédent de la biologie. Cette position est bien sûr empreinte du mysticisme de l'influence romantique, son goût pour le "romantique-magique", comme l'a bien analysé Hans Glinz (voir p. 45).

En France, c'est le linguiste Darmesteter qui a été souvent pris comme tête de turc pour avoir poussé – nous dirons : poétiquement – la métaphore de la "langue comme organisme vivant" un peu trop loin ; au point que Bréal a cru bon d'intervenir en prenant sa défense et nuançant les critiques en partant du seul bon sens (1983 : 280) :

> " (...) dire que les mots naissent, vivent entre eux et meurent, cela est, n'est-il point vrai? pure métaphore. Parler de la vie du langage, appeler les langues des organismes vivants, c'est user de figures qui peuvent servir à nous faire mieux comprendre, mais qui, **si nous les prenions à la lettre, nous transporteraient en plein rêve**. (js) M. Darmesteter ne s'est peut-être pas toujours assez défié de cette sorte de mise en scène."

mise au point fort instructive pour documenter le "délire organiciste" se déchaînant à cette époque, façon lyrique de dire les choses qui ne choquaient pas les contemporains.

Comme théoricien d'un structuralisme non génétique, placé de plus à la jointure entre ancien et nouveau mode de pensée, Hjelmslev définit ainsi les "structures" (1966 : 161) :

> "À cause de l'intérêt exclusif que la linguistique portait à l'usage linguistique aux dépens de la structure, on fut facilement amené à exagérer l'importance de cette découverte ; car il est évident **qu'alors que la structure est relativement stable** (js) (bien qu'elle puisse se transformer au cours des temps, elle reste souvent constante pendant de très longues périodes), **l'usage est tout autrement changeant** : des mots et d'autres signes naissent et vieillissent sans cesse .."

On voit donc comment sont opposés usage et structure, le premier étant le perturbateur de la seconde. Cette citation illustre bien comment l'on passe de l'*usage*, fait d'être utilisé, position neutre, à l'*usure*, qui est déperdition, l'usage apparaissant comme changeant, versatile et destructeur. Ce constat d'une *fatalité inexorable* rejoint bien ce que nous venons de dire sur la vision *romantique* de la marche du Monde.

La langue comme “être vivant” fait partie de ces *clichés*, que le présent travail s’est donné pour but de traquer ; mais puisque – de toute évidence – il y a quelque chose qui *vit* en la langue, je serai amené à avancer la proposition de considérer le langage sous l’aspect d’une “masse parlée” (= la Langue), existant en union avec la “masse parlante” (§§ XI.), et ne pouvant “vivre”, c’est-à-dire se transformer, évoluer qu’en union avec celle-ci. Du point de vue de la linguistique, il y a certes nécessité de *faire la part des choses*, en suivant Bréal dans son commentaire très mesuré à propos de Darmesteter. De l’autre côté, il y a un “bêtisier” où l’on fait figurer des “perles”, comme nous l’avons examiné page 135. Et c’est encore le même André Hamon qui nous livre une autre perle pour illustrer ce que nous venons de dire concernant les mots de la langue. Il proclame en effet à qui veut l’entendre que (1992 : 60) :

> “Tout mot est un être vivant ; Hugo l’a fort bien dit, qui s'y connaissait « Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant. »”

Il est vrai qu’il s’agit là d’une figure métaphorique, mais la réaction contre ce qu’on a aussi appelé l’*organicisme* refuse jusqu’au principe même de cette métaphore. Vu superficiellement, dans un survol au-dessus des choses, il pourrait sembler que l’erreur ait été de conférer l’état d’*être vivant* aux mots pris isolément [64]. Comme nous l’avons vu plus haut (§ II - 6.3.1.), la question posée est celle de l’*individuation* ; et comme nous l’avons vu et documenté avec force citations, le Saussure des Inédits ne partage pas la position qui fut plus tard celle de ses Éditeurs. La métaphore organiciste pénètre jusqu’aux moindres formules et formulations, apparemment les plus courantes et imperceptibles.

Hjelmslev peut bien écrire que « des mots et d'autres signes naissent et vieillissent sans cesse », il ne fait que recourir à une formule consacrée, une *façon de parler*, derrière laquelle on aurait tort de vouloir débusquer et reconnaître une position théorique attribuable à ce linguiste. Si il y a lieu de critiquer Hjelmslev, ce n’est bien sûr pas pour avoir fait usage de métaphores ! Et là encore, on trouve Greimas, prenant le relais de Bréal, pour faire la *juste* part des choses, toujours sur la base du simple bon sens commun (1986 : 28) :

> “Un grammairien qui essaierait, comme P. Imbs, d'introduire le concept de totalité dans son analyse risquerait, à tort ou à raison, d'être suspecté de **velléités d'organicisme**: (js) certaines disciplines humanistes ont, en effet tellement abusé du terme de totalité, considéré comme concept explicatif de valeur universelle, que **son caractère mythifiant** (js) est devenu évident.”

C’est ce développement qui confirme la nécessité – à laquelle souscrit ce travail – d’aller dans la profondeur *généalogique* des modes de compréhension du langage humain.

---

[64] Darmsteter est la meilleure illustration pour l’aire francophone ; le titre de son ouvrage en est déjà l’illustration parlante : “la vie des mots”. Sur le versant germanophone, les exemples ne manqueraient pas non plus.

3. 2. - L'entropie appliquée aux structures de langue

Une utilisation du terme a lieu dans un écrit de de Cornulier, appliqué aux structures de langue ; l'introduction du terme se fait entourée d'infinies précautions. Elle nous permet de poser en termes corrects la question des effets de sens. Car, si l'on y réfléchit jusqu'aux ultimes conséquences, la tendance qui fait apparaître et émerger les effet de sens représente la tendance à la *negentropie*, pour autant qu'elle contrecarre "avec succès", la tentative agissant *à l'inverse* et qui tend à réduire, appauvrir et, comme le dit Cornulier "niveler par le bas". Voici ce que dit Cornulier (1985 : 19) :

> ".. si une proposition X est ambiguë entre une famille de sens dont l'un est minimal, l'affirmation de *X* n'apporte en elle-même, indépendamment du contexte, aucune autre information que celle définie par son sens minimal. Il y a, pour ainsi dire, **nivellement de l'information par le bas** (js) (...) Comme le sens des énoncés est intimement lié à l'information qu'ils servent à transmettre, on peut prévoir que, **sauf autre motivation extérieure**, (js) les divers sens grammaticaux d'une information telle que *X* risqueraient souvent de tendre à se résorber en faveur du sens minimal avec lequel ils se confondraient, par une espèce d'**« entropie» sémantique** (js)."

Cette observation est précieuse et il est dommage que son auteur n'ait pas continué à prospecter dans la direction qu'elle entrouvre. C'est à dessein que je cite longuement Cornuler, car on pourrait sinon avoir la fâcheuse impression, au premier abord, qu'il a une autre idée en tête lorsque, comme ici, il parle d'entropie. Je ne le pense pas, et c'est toute la discussion sur le *contexte* qui se profile lorsqu'il prend la peine de préciser : « sauf autre motivation extérieure ». Cornulier en vient à reconnaître le rôle central des *effets de sens* (titre qu'il donne à son livre), mais pour ainsi dire à reculons et à contre-cœur.

Si l'on admet que l'*information* est la teneur du langage, ce qu'il *véhicule*, alors une entropie appliquée à ce contenu reviendrait à un effondrement des structures du langage sur elles-mêmes, un appauvrissement. Or, comme on peut penser que Cornulier le sous-entend : les structures de langue ne s'appauvrissent pas (ce qu'elles feraient en se "confondant"), mais elles vont sans cesse en s'enrichissant. Ce que Cornulier sous-entend, j'ai pour ma part choisi de le dire dans le clair texte.

Il est évident, comme je viens de le dire, que "l'information est la teneur du langage" ; mais cela ne veut pas dire que des "ingénieurs des télécommunications" doivent devenir les nouveaux spécialistes du langage, comme on a pu en propager l'opinion au début des années 70 du XXe siècle. On ne mesure pas la quantité d'informations en mesurant la fréquence des mots. Les délires sur la "Loi de Zipf" valent bien, à leur manière, les délires organicistes de la linguistique du 19ème siècle !!!

3. 3. - Restriction à la negentropie

Le terme de negentropie a été créé par le mathématicien et physicien français Léon Brillouin (1889-1969). Une réserve ou restriction importante pour l'emploi généralisée de la notion de negentropie doit être signalée ici. On peut d'une part estimer que cette notion apporte une solution et un nom à un phénomène bien réel. Mais il est important pour étayer notre décision d'intégrer la mouvement inhérent dans les structures de langue à la *negentropie* de signaler que pour Brillouin, cette entropie négative dont il en était venu à supposer l'existence était assimilée à l'information, notion qu'il convient d'élargir dans le sens : capacité à stocker de l'information (donc du savoir), prélude à l'utilisation de ce savoir pour... faire reculer les limites. La forme écrite "negentropie" est volontairement calquée sur l'anglais *negentropy*.

C'est dire que, comme nous allons le voir dans un prochain chapitre, cette negentropie peut être résumée comme la tendance – la capacité – à l'autoconstruction. Cette autoconstruction étant une notion que certes Piaget n'a pas employée, mais que l'on peut extrapoler de ses réflexions ; il utilise néanmoins le terme d'"autorégulation" qui n'en est pas loin.

4. - La transformation des structures de langue

4. 1. - La question de la "clôture" des systèmes

"Clôture" est un mot dont la mode s'est emparé pour lui faire fait dire un peu tout et n'importe quoi. Pour notre démonstration, je limiterai sa signification à "se soustrayant à l'évolution", selon un point de vue anti-évolutionniste, un sens barthien en quelque sorte.

C'est là la question la plus centrale pour envisager et théoriser correctement le fonctionnement des systèmes et l'évolution que cela induit dans leurs structures. Hjelmslev posait pour sa part la question de la façon suivante, opposant catégoriquement des "signes" à des "éléments" selon le critère de l'*ouverture* et la *clôture* des inventaires auxquels ils appartiennent (1977 : 63) :

> "Le rapport entre les éléments et les signes, que nous avons mentionné ici, est le vrai secret de tout le mécanisme merveilleusement pratique de la langue ; bien plus, on pourrait être tenté de dire : le secret génial de la construction de la langue ; on a toujours la possibilité de former des signes nouveaux, rien qu'en regroupant d'une manière nouvelle, mais d'après des règles bien connues, des éléments eux mêmes bien connus, règles et éléments étant peu nombreux et vite appris. Une poignée d'éléments avec les règles correspondantes **données une fois pour toutes**, (js) cela suffit pour avoir autant de **possibilités de combinaison** (js) et partant autant de signes qu'on peut en désirer. Le système des éléments est achevé, mais le système des signes est productif ; **les éléments constituent une série close**, (js) les signes une série ouverte ;

> Le nombre des éléments est invariable à l'intérieur d'une même langue ; **le nombre des signes peut être augmenté** (js) suivant les besoins et le bon plaisir de la société ou de l'individu (par exemple du poète ou du technicien), et inversement il peut être réduit, certains mots pouvant sortir de la langue, être supprimés, s'ils deviennent superflus ou indésirables. Du fait de son instabilité, le système des signes n'est pas attaché à certains états ou a certaines situations, il peut s'adapter à tous les changements."

Cette description de la langue est surprenante et atterrante à la fois ; elle demanderait à être minutieusement disséquée dans tous ses ingrédients ; mais il n'est que top évident qu'elle s'inspire de modèles mathématiques et ensemblistes dont elle prétend édicter les règles et les axiomes. De fait, c'est l'apogée des conceptions fixistes du langage, rappelant Cuvier et ses positions, aujourd'hui qualifiées d' anti-évolutionnistes.

4. 2. - Qualité et Quantité

La perspective dans laquelle on se trouve placé procède de l'opposition entre ce qui est *petit* et ce qui est *grand* ; le principe posé à la base de cette démarche intellectuelle est l'*inclusion* du *plus petit* dans le *plus grand*, mais pas l'inverse. On passe ainsi d'une qualité à une quantité, donc on inaugure le domaine du *quantifiable*. Ce domaine et la possibilité de "quantifier" est posé en préalable aux opérations dont Hjelmslev suppose l'existence et la réalité ; c'est ce qu'il décrit dans les termes (id. 63) :

> "Une poignée d'éléments avec les règles correspondantes données une fois pour toutes, cela suffit pour avoir autant de possibilités de combinaison et partant autant de signes qu'on peut en désirer. Le système des éléments est **achevé**, (js) mais le système des signes est productif ; les éléments constituent une **série close**, (js) les signes une série ouverte."

Mais la "clôture" – dont le principe est alors ainsi posé – part d'un axiome qui n'a fait l'objet d'aucun questionnement, se voyant admise au titre d'évidence première. Pourquoi faudrait-il que les "règles" qui président aux combinaisons d'éléments soient "données une fois pour toutes", comme le dit Hjelmslev ? C'est que l'*augmentation* ne peut alors plus qu'être cantonnée dans le *quantitatif* ; en conséquence (reprise citation préc.) :

> "le nombre des éléments est invariable à l'intérieur d'une même langue ; **le nombre des signes peut être augmenté**."

À une augmentation *numérique*, il faut opposer l'*accroissement* dans lequel il y a une indistinction fondamentale entre le quantitatif et le qualitatif.

C'est ici que nous retrouvons nos réflexions sur l'*individuation* considérée comme une Gestalt. Pour beaucoup de penseurs (reliés de plus ou moins loin ou Structuralisme), l'*individu* est une notion *qui va de soi*, qui ne nécessite pas de faire l'objet d' une suspicion légitime : ce sont – en paraphrasant Bergson – des "données immédiates" dont la conscience

dispose comme l'air pour les poumons. Voici une affirmation de Hjelmslev qui illustre on ne peut mieux cette vision des choses :

> "Les significations particulières d'un mot, ces significations particulières que nous avons appelées des **individus** (js) (cf. p.150), sont les choses même du monde : la lampe que voici sur ma table est une signification particulière du mot lampe ; je suis moi-même une signification particulière du mot homme."

Cette conception est capitale pour bien marquer la position du structuralisme : pour lui, l'individuation est constitutive, coextensive de la perception et du monde extérieur. Le Ny, confirme cette "universalité" du point de vue de la psychologie cognitive (2005 : 200) :

> "Les mots « objet » et « individu » doivent être pris, dans ce contexte, dans leur signification la plus large, et ils incluent les êtres vivants, animaux et végétaux : nous utiliserons dans un instant comme exemples les représentations de <cheval>, <mammifère>, <animal>, etc. (...) il y a de bonnes raisons de penser que les représentations des personnes et des ensembles de personnes en société fonctionnent, grosso modo, de la même façon que les représentations d'objets et d'individus."

On assiste alors, en se plaçant au niveau de la vulgarisation, à de véritables "perles de copies du bac" ! Je reprends l'exemple du livre de Patrick Dupouey, *Choisir le mot juste*, dont il a déjà été question. Il émaille son propos de considérations philosophiques ; c'est ainsi qu'à l'entreé *individu/personne*, on peut lire (2006 : 206) :

> "C'est quelqu'un, mais dans un cas considéré plutôt comme objet, dans l'autre comme sujet. « individu » a d'abord un sens plus large, puisqu'il désigne – conformément à l'étymologie – toute réalité qui se perd par division. Un vivant est un individu. Même une pierre est, disent les philosophes *individuée* : si je la divise, c'est toujours de la pierre, mais ce n'est plus la même pierre."

Toute cette laborieuse rhétorique se place elle-même sous le signe du vieil adage "ce qui se conçoit bien s'énonce clairement" ; ce n'est pas par boutade que je dis cela puisqu'à la page 4, dans la présentation de cet ouvrage l'auteur tient ces propos proprement affligeants :

> "Que dans la réalité, **deux choses** (js) entretiennent des rapports étroits, que l'une et l'autre ne puissent pas exister séparément, cela ne doit pas conduire à confondre les mots qui les désignent. Au contraire, cela ne fait que rendre plus urgente la tâche de les distinguer. On ne peut comprendre avec exactitude les relations entre deux choses, que si l'on sépare très précisément leurs concepts respectifs."

Je me contenterai de dire qu'il s'agit de propos du plus pur pédantisme, de la fausse érudition à la Bouvard et Pécuchet, un magnifique florilège d'*idées reçues*, un festival de l'esbroufe. C'est donc aux antipodes de cette laborieuse déclinaison de clichés que s'ébauche la question de l'*individuation* – comme nous avons entrepris de le démontrer (voir I 3. 6.) –, constituant le substrat essentiel de la formation des *entités de langue*, réalisant leur

autonomisation. L'approche doit s'en faire avec la plus grande circonspection, méthodologique et terminologique, ce qu'illustre comme suit Vincent Descombe (1992 : 57) :

> "Rien du point de vue logique ne justifie la restriction de l'individualité aux seuls êtres humains. Ce qui compte ici est la possibilité d'indiquer un **principe d'individuation**. (js) La philosophie de la logique appellera « individu » tout ce qui est susceptible d'une individuation, c'est à dire d'une **différenciation donnant lieu à un dénombrement**. (js) (...). Nous pouvons donc individuer non seulement les personnes, les bêtes ou les choses, mais aussi des êtres tels que les actions ou les relations."

Ces lignes sont un bon exemple de la démarche méthodologique qu'il convient d'adopter lorsqu'on veut cerner la notion d'individuation. Et justement Bergson, à qui nous avons fait allusion, n'allait pas du tout dans le sens des cognitivistes structuralismes, sa réflexion ayant porté sur la **discountinuité** et de son statut perceptif (1888 : 39) :

> "Nous dirons donc que l'idée de nombre implique l'intuition simple d'une multiplicité de parties ou d'unités, absolument semblables les unes aux autres."

4. 3. - La "innere Form"

La question de la *forme interne* est des plus épineuses, mais aussi des plus fondamentales. Pour aller de l'extérieur vers l'intérieur, du monde vers le psychisme, il faut passer par un système, celui par lequel s'opère cette *intériorisation* (forme interne) et qui va "traduire" les configurations du monde extérieur par des ensembles figuraux, combinaisons de formes.

On doit suivre Jäger quand il dit (§ I.4.3) que c'est ce jeu de formes qui *génère* la pensée ("Gedankenbildend") et non le contraire. Ce jeu des formes *est* la pensée, ce qui infirme toute croyance qu'il existerait une pensée *immatérielle*, qui ensuite se traduirait en éléments perceptibles, des sons réunis en mots, eux-mêmes réunis en phrases. Là s'affrontent deux positions antagoniques et irréductibles, aux conséquences immenses pour le développement de la pensée linguistique. Mais ce qu'on convient de désigner comme *système interne* n'est pas directement perceptible, appréhendable ; ce n'est pas "quelque chose". D'où l'inéluctabilité à le désigner comme "forme *interne*" , mais étant *interne*, cette "forme" n'est pas directement accessible. L'expression "forme interne" a pour mission de traduire ce paradoxe.

En langue, l'objet n'existe pas du fait que la langue est un milieu intermédiaire, placé en interposition, en position d'attente pour pouvoir distribuer des "formes". Dans ce "milieu", l'objet n'a pas de place, sa finitude, sa matérialité serait destructrice ; l'objet détient une "forme", mais cette forme doit être déclarée "externe" ; ce qui règne dans le MI, c'est donc la "forme interne" et elle seule.

5. - L'autoconstruction comme principe negentropique

5. 1. - Point de départ chez Piaget

1 - Pour introduire le principe negentropique, je donne la parole à Piaget (1972 : 110) :

> '(...) si la physique n'est pas achevée, ce qui va de soi, notre univers lui-même ne l'est pas davantage, ce que l'épistémologie oublie trop souvent : **il se dégrade** (js) en partie, ce qui ne nous intéresse point ici, mais il est également **le siège de créations multiples**. (js)"

Si d'un côté, Piaget concède qu'il y a *entropie* ("il se dégrade"), il s'avoue plus intéressé par le phénomène inverse (« il est le siège de créations multiples »). Nous dirons dans une première approche que ces "créations multiples" sont la manifestation de la *negentropie*, principe agissant à l'inverse de l'entropie. Piaget est un de ceux qui a affirmé avec le plus de force que la langue – au contraire de se détruire – se construit ; partant de là, il a développé la réflexion de la façon la plus conséquente et la plus rigoureuse pour aboutir à la constatation qu'elle se construit *par le seul jeu de son fonctionnement*, donc depuis des durées de temps séculaires. C'est à ce point qu'intervient la notion d' *autoréglage* (1968 : 67) :

> "en linguistique, il s'agit davantage d'oppositions sans exclure les mécanismes encore mal connus d'un **autoréglage collectif** (js)"

Certes, cette remarque reste lapidaire, isolée dans une note en bas de page. D'un point de vue terminologique, je préférerai parler d'*autoconstruction*, estimant que le terme de "réglage" s'applique restrictivement au(x) mécanisme(s) maintenant un systême donné dans une position de stabilité ou lui permettent d'y revenir lorsque celle-ci est perturbée ou rompue.

2 - Le point de départ de la démarche poursuivie ici étant posé avec la solidité de tout ce qui concerne l'entreprise intellectuelle de Piaget, mon fil conducteur va être de mettre en œuvre cette *autoconstruction* comme outil de travail pour la théorisation en matière de langage.

Nous prendrons comme première "pièce versée au dossier" permettant de centrer notre problématique cette déclaration de Malmberg (1968 : 76) :

> "Nous savons par expérience qu'il est possible d'influencer les habitudes linguistiques au sein d'une communauté. La langue française qui, durant de nombreux siècles, a été l'objet d'une activité normalisatrice intense (de la part des grammairiens et des auteurs) est le meilleur exemple des ressources et de **l'utilité d'une activité normative**. (js) La clarté, la concision et la logique du français ne sont pas un don de la nature. Elles sont encore moins le résultat de « lois » inhérentes à la langue et dont l'action serait prédéterminée. Elles proviennent uniquement de l'effort des hommes qui ont pris soin de leur langue. De nos jours aucune personne bénéficiant d'une certaine formation linguistique ne ferait plus sienne la formule **usus tyrannus**, (js) pourvu que dans le concept d'usage (usus) on intègre les matériaux si divers qui se présentent dans les différentes formes de la langue écrite et parlée. « La langue n'est donc pas un organisme qui

vivrait de sa propre vie et se développerait indépendamment des hommes qui la parlent » (Erik Wellander)"

C'est toute une époque et la façon d'y pratiquer la linguistique qui se résument et se concentrent dans ces lignes. Nous voyons se manifester distinctement ce que l'on est en droit de taxer de *volontarisme*, éternelle tentation, toujours renaissante, d'une posture (qu'il faut bien qualifier, même si c'est avec une bonne dose de dérision, d'*héroïque*), appel à la mobilisation des bonnes volontés, pour monter sur la brèche et entrer en résistance contre le flot et la menace de l'inculture, ici présentée sous le visage de l'**usus tyrannus**. Un tel appel à la croisade est tout imprégné de la théologie de la lutte entre le Bien et le Mal, le dualisme manichéen dont nous avons longuement parlé précédemment.

5. 2. - Extrapolation du Constructivisme piagétien

Le constructivisme est la notion centrale – à valeur explicative – avancée par Piaget. Le terme cherche à synthétiser les idées qui tournent autour de la *construction* des structures (indépendamment du fait que les deux mots ont la même racine latine). Voici un exemple de la façon dont ces thèmes s'enchevêtrent (1972 : 5-6) :

> "Ce problème de la **construction de structures** (js) non préformées est, il est vrai, déjà ancien, bien que la majorité des épistémologistes demeurent attachés à des hypothèses. soit aprioristes (avec même certains retours actuels à l'innéisme), soit empiristes qui subordonnent la connaissance à des formes situées d'avance dans le sujet ou dans l'objet (...) Mais si l'épistémologie génétique a repris la question, c'est dans la double intention de constituer une méthode apte à fournir des contrôles et surtout de **remonter aux sources, donc à la genèse même** (js) des connaissances, dont l'épistémologie traditionnelle ne connaît que les états supérieurs."

On a réduit trop vite la construction des structures aux stades du développement de l'enfant, alors que Piaget était en recherche d'une généralisation de cette démarche à un plus haut niveau. C'est ainsi qu'il a avancé l'image surprenante de la *pyramide renversée* (1972 : 83-4) :

> "Or, comme la construction de cette structure plus forte ne peut que suivre la précédente (exemple l'arithmétique transfinie par rapport à l'arithmétique élémentaire) et que la plus simple de l'échelle se trouve être la plus faible (...), on se trouve en présence de deux faits fondamentaux dont **la parenté avec les perspectives génétiques** (js) paraît vraisemblable : l'existence d'une hiérarchie dans la « force » des structures et la nécessité d'un constructivisme, puisque le système des structures n'est plus comparable à une pyramide statique reposant sur sa base, mais l'est à une **spirale s'élargissant sans fin en hauteur**."

Mais il nous faut ici enfoncer la porte ouverte d'une évidence : ces phénomènes étaient à l'œuvre bien avant que l'intelligence humaine se mette au travail, raison pour laquelle on ne peut pas ne pas poser comme factuel ceci : les processus et procédures concernés sont animés

d'un mouvement *propre*, qui leur est inhérent. D'où la notion d'*auto*construction, que j'avance ici comme extrapolation d'une idée, latente chez Piaget, l'idée est que l'*autoréglage collectif*, brièvement évoquée par lui, ne saurait rester un mécanisme de la *pure* synchronie, mais doit forcément englober la dimension où les structures *se construisent* c'est-à-dire la dimension temporelle, donc de la diachronie (qui n'est pas pour autant une *téléologie*).

5. 3. - La position de Saussure

Nous avons vu plus haut l'argument portant sur les implications de fond du choix d'un vocabulaire donné. Voici maintenant un argument de poids qui recoupait par anticipation la discussion moderne, laquelle se mène en terme d'*entropie* et de *negentropie*.

La disposition "synoptique" dont l'exemple nous a été donné par Engler dans la réalisation de l'édition critique (EC) fait bien apparaître sur ce point le choc frontal entre les *éditeurs* (colonne de gauche) et l'*édité* (colonne de droite). Reprenant une formulation trouvée dans le Cahier de Riedlinger, formulation absolument étonnante – on peut dire : *révolutionnaire* – les Éditeurs ne peuvent résister au besoin d'y accoler l'adverbe "inutilement" :

Il résulte de ce qui précède que le phénomène phonétique est un facteur de trouble. Partout où il ne crée pas des alternances, il contribue à **relâcher les liens grammaticaux** (js) qui unissent les mots entre eux ; la somme des formes en est augmentée **inutilement** (js) ; le mécanisme linguistique s'obscurcit et se complique. (CLG 221)	Le résultat le plus général du changement phonétique est une **action différenciatrice**. la somme des formes est augmentée. (EC 365)

Par cet ajout, ils font passer l'opinion qu'exprime le CLG du côté de l'*entropie*, défigurant le vrai point de vue de Saussure qui se tient du côté de la *negentropie*. On voit que la position des Éditeurs est conforme aux positions de la vieille école, puisqu'ils voient dans le « phénomène phonétique », dans l'instabilité du matériau sonore un « facteur de trouble », c'est-à-dire de désordre, c'est-à-dire au final d'*entropie*. Donc, pour les Éditeurs, il y a "péril en la demeure", le chaos menace, la destruction des systèmes est pré-programmée. Mais ce disant, ils reconnaissent implicitement une chose, à leur extrême déplaisir : que la démarche *entropie/negentropie* oblige en effet à raisonner en termes de *tout ou rien*.

On notera que le thème du « relâchement », qui apparaît ici, est unilatéralement à attribuer aux Éditeurs. Nous avons vu précédemment que c'est une variante possible pour décrire l'*usure* des systèmes. Quant aux détériorations que subirait la langue, Saussure a bien soin de consigner cette remarque (EC 192, Cahier Riedlinger) :

> “La langue est comparable à une machine qui marcherait toujours, quelles que soient les **détériorations** qu’on lui ferait subir”

Laquelle citation passe dans le CLG de façon pas trop déformée (CLG 124) :

> “La langue est un mécanisme qui continue à fonctionner malgré les détériorations qu'on lui fait subir.”

Cette remarque de Saussure : « quelles que soient les détériorations qu’on lui fait subir » résume néanmoins parfaitement la notion de *negentropie*, appliquée aux structures de langue, à ceci près que les structures du langage possèdent des mécanismes permettant de prendre le dessus sur « les détériorations qu'on lui fait subir ». Mais en quoi consistent ces mécanismes ?

5. 4. - L’apport d’Ecaterina Bulea

Nous avons là une contribution très neuve, qui fait souffler un vent de nouveauté puisqu’elle ne prend en compte que le Saussure des Inédits en le mettant dans un voisinage proche de théories physiques récentes (essentiellement celle d’Ilya Priogine). Cette contribution à la discussion apporte de l’eau au moulin de la vision *negentropique* du Genevois.

E. Bulea écrit en effet (2010 : 218)

> “ .. ce type d'évolution systémique est temporalisé, le Temps y intervenant nécessairement comme un facteur interne, dans la mesure où les états antérieur et postérieur aux bifurcations ne sont jamais équivalents, malgré l'existence d'une certaine organisation dans les deux cas. Mais cette évolution est aussi irréversible, l'asymétrie des états engendrée par ces mêmes bifurcations **présupposant un « oubli », de la part du système**, (js) des conditions initiales de son évolution ; « oubli » qui n'est pas pour autant négation et éradication de celles-ci, mais **permanente régulation**, (js) c'est-à-dire "retour" fluctuant, oscillant du système vers le point d'équilibre, ou vers un des points d'équilibre (appelés « attracteurs ») simultanément possibles.”

J’inclinerais plutôt à un désaccord avec la position exprimée ici par Bulea ; elle évite dans ces lignes visiblement d’employer le terme de *negentropie*. Sans doute y a-t-il de la part du monde de la physique une distance par rapport à un terme encore considéré comme une extrapolation spéculative, voire une broderie poétique. Quoiqu’il en soit, Bulea fait une lecture de Saussure revivifiante. Cette lecture entièrement axée sur les Inédits permet de se rendre compte que Saussure n’avait pas *un* siècle ou deux d’avance ! Elle dit plus loin (220) :

> “Idée de temporalité active et productive que Saussure a constamment affirmé, s’érigeant contre toute **idéologie de la dégénérescence** (des langues), et plus largement, contre toute conception téléologique de l’évolution (linguistique).”

Par delà la réserve que je viens d’émettre, j’applaudis par contre des deux mains à cette “idéologie de la dégénérescence”, “dégénérescence” étant un excellent synonyme pour

“entropie”. On reconnaît en outre là-derrière ce que le présent travail met en circulation sous le nom de *position romantique*. Il s’agit bien d’une “idéologie”, même si Bulea en reste encore à dire la chose à mots couverts, car le fait est que la *position romantique* a établi son siège au cœur de la philologie. Sa nature d’idéologie veut dire : elle ne répond à aucune nécessité.

Je limiterais donc la critique précédemment formulée à l’encontre de Bulea, dans la mesure où son refus et rejet de « toute idéologie de la dégénérescence » contient exactement la même idée que la *negentropie*, qualifiée en plus d’« idéologie », c’est-à-dire de construction dogmatique construite “par en haut” et en négation de toute méthode expérimentale, inhérente à une démarche scientifique digne de ce nom.

Il n’en reste pas moins qu’au stade d’une première approximation, cette prise de position de Bulea est précieuse (et pas seulement mais aussi parce que pensée dans l’esprit de Piaget dont je revendique moi-même le parrainage).

5. 5. - Une élucidation philosophique

1 - Ce n’est certes pas le fameux “dernier mot” qu’il faut attendre, mais c’est néanmoins à des élucidations de nature *philosophique* qu’il conviendrait d’œuvrer. Cela pose en tout cas la question de la finalité (et plus généralement du finalisme ou de la téléologie) : cet “échec au hasard” est le fait fondamental qui oblige à supposer un *moteur negentropique* à tout cela, ce que Piaget pointe quand il dit “siège de créations multiples” ; on voit bien le mouvement de sa pensée qui concède l’entropie, mais se voit obligé d’ouvrir la porte sur une considération d’ordre *negentropique* : ce n’est pas la destruction (c’est-à-dire : l’entropie) qui gagne (au bout du compte) ! (1972 : 30)

> “.. si importante que soit cette structure nouvelle (**en sa nouveauté non contenue d'avance** (js) dans les préconcepts et prérelations du niveau précédent puisque due aux coordinations elles-mêmes) elle n'en comporte pas moins des limitations essentielles, qui font d'elle un terme de passage entre les actions et les opérations ..”

2 - Deleuze et Guattari ont créé la notion de “machines désirantes” ; À un certain point de l’*Anti-Œdipe*, livre-brûlot qui a fait à sa parution l’effet d’une bombe, ils ne peuvent s’empêcher de constater – et de proclamer – (1973 : 38-9) :

> “Les machines désirantes au contraire **ne cessent de se détraquer en marchant, ne marchent que détraquées** (js) : toujours du produire se greffe sur le produit, et les pièces de la machine sont aussi bien le combustible.”

c’est-à-dire une autre façon de voir l’usure que croient déceler les tenants de la position romantique à la lumière du *principe negentropique*, un parallèle qui demanderait à être plus amplement développé que je ne le fais ici...

5. 6. - Régulation et “homéostasie”

Ce dont il est question dans tous les développements présents, c’est de la constitution de “systèmes” capables de fonctionnement *autonome*. Il faut résister à la tentation, dans la phrase précédente, d’ajouter “vivants” à “systèmes”. On doit aussi avouer que le terme “système” – que d’autres estiment équivalent à “structure” – est vague.

Le trait de définition le plus important pourrait être alors cette capacité d’un système doué d’autonomie (c’est-à-dire d’une fermeture sur soi partielle ; retranchement d’un milieu interne hors du milieu extérieur) à *répondre* au milieu extérieur (qui est alors *ambiant*, dans lequel on baigne), c’est-à-dire à *dialoguer* avec lui, le milieu d’accueil ne pouvant alors pas, en aucune manière, être défini comme “hostile”.

Cette capacité à *répondre* aux sollicitations venues du dehors (les *stimuli* ou les *inputs*) doit être comprise comme capacité à rétablir l’équilibre (ce qu’on appelle l’*homéostasie*). Ayant accompli cette tâche, le système peut se livrer au sentiment d’un légitime contentement. Cela peut aller jusqu’à se traduire dans une métaphore surprenante, inattendue dans ce contexte, celle du *bonheur*. C’est ainsi que Fauconnier et Turner s’expriment dans ce livre contenant des apports précieux pour notre propre réflexion (2002 : 42) :

> “The integration network ist trying to achieve equilibrium. In a manner of speaking, there is a place where the network is “happy”.”

S’agissant d’un état dans lequel le système tend toujours à revenir, il n’est pas faux de dire qu’il est “heureux” ! Mais cela suppose aussi qu’un tel système :

- dispose d’une “mémoire” [65] où sont enregistrées (et retrouvables) des valeurs à restituer. Cet aiguillon de la nostalgie pour l’état d’équilibre “perdu” justifie tout à fait le sentiment de bonheur qui s’instaure lorsque l’état d’équilibre est retrouvé et réinstallé. Ce serait l’échelon le plus rudimentaire de la vie affective, par une oscillation entre les pôles de *plaisir-déplaisir*.

- est capable de recevoir et d’interprétation des *informations* venant du dehors ; ce qui nous rapproche de la question du langage comme support de l’information, mais n’étant lui-même cette information (voir §§ XII.).

Intéressante question, à la suite de la position précédemment exprimée : en quoi le “integration network” défini par Fauconnier/Turner peut-il également être considéré comme un *système* au sens de la cybernétique, voire de la biologie, voire encore de la thermodynamique ?

[65] Non contradictoire avec l’”oubli” dont parle Bulea dans la citation à la page 148 : l’oubli est une capacité qui suppose d’abord l’aptitude à la mémoire. C’est un couple antithétique.

6. - Différenciation et accroissement

6. 1. - Principe de différenciation

1 - Deux citations convergentes peuvent permettre de commencer à cerner ou circonscrire la problématique en question. Reprenons le court aperçu de Saussure déjà cité (EC 365) :

> "Le résultat le plus général du changement phonétique est une **action différenciatrice**. la somme des formes est augmentée."

Autrement dit, Saussure pose l'existence de quelque chose qu'il pense pouvoir désigner par le terme d' **"action différenciatrice"**. Quant à la différenciation présentée ici, on peut la relier, dans un même mouvement, avec les passages traitant de ces fameuses "différences". Le passage le plus énergique et catégorique figure dans les ELG ; Saussure y insiste des plus vigoureusement sur l'importance capitale des "différences" (illustrant encore une fois la *radicalité* qui est la sienne) (ELG 83) :

> "Comme **il n'y a aucune unité** (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) **qui repose sur autre chose que des différences**, (js) en réalité l'unité est toujours imaginaire, **la différence seule existe**. (js)"

La "différence", c'est finalement – pour nous placer dans la perspective du *devenir-plus* – ce qui n'était pas là *avant*, ce par quoi une forme en engendre une autre. Elle se réduplique elle-même, mais ce faisant, elle devient autre, donc (paradoxe !) *elle ne se réduplique pas mais se transforme*. Le principe de différenciation est une recherche dirigée sur la multitude, autre façon de dire l'*accroissement*. Là aussi, avec son « la somme des formes est augmentée », Saussure n'a pas dit autre chose ! Tout cela semblerait bien suggérer quelque chose comme une "volonté sous-jacente". Ce n'est pas le cas, une "volonté" étant mue par un *but* ou une finalité, or la seule finalité de la negentropie serait l'accroissement.

Je rapprocherais cette déclaration de Saussure de cette autre remarque, faite cette fois par Guillaume et dont l'aspect lapidaire – fait comme en passant, au détour d'une phrase – ne doit pas nous tromper sur son importance réelle ; l'emploi de "diversifier" rejoint la "différenciation" telle que l'emploie et la décrit Saussure :

> "La linguistique de position nous fait connaître la valeur de position des formes en système, qui est une, et en regard, l'étude du discours nous fait connaître que cette valeur de position, une, constitue une condition simple, **condensant en elle une multitude** (js) d'effets de sens dont il appartient au discours de faire progressivement la découverte. **On voit ainsi croître, et se diversifier CURIEUSEMENT, le nombre des effets de sens** (JS) dont une forme unique, correspondant en système à une position unique, se montre capable."

Il est important de braquer le projecteur sur ce “curieusement”(que j’ai ici pris l’initiative de mettre en capitales). Placé ici en position de modalisateur, il renvoie au point de vue de celui qui parle, donc de Guillaume lui-même ; il revient à dire que l’on est *forcé* de constater que les « effets de sens » semblent exploiter *systématiquement* toute opportunité qui s’offre pour « croître et se diversifier », ce qui ne laisse pas d’être *curieux*, dans le sens de “intrigant, étrange, surprenant, sidérant, *amazing*”, voire même “troublant” ou “dérangeant”. On peut aussi rapprocher ce que nous esquissons dans ce paragraphe du mot de quelqu’un d’autre, que Piaget aimait à citer (1972 : 93) :

> “la vie est créatrice de formes » ainsi que le disait Brachet (et en un certain sens déjà Aristote lui-même).”

ce qui explique pourquoi c’est toujours la voie ou la solution qui enrichit l’éventail des formes existantes qui est choisie, les formes créées n’étant pas à voir seulement sous l’angle quanttitatif.

Une telle *réduplication qui ne se réduplique pas* constitue le sujet du travail de Deleuze “différence et répétition”. La réflexion de Deleuze a été un prolongement de l’affirmation nietzschéenne qu’existe à la base de tout la “volonté de puissance”, la “puissance” étant à comprendre dans le sens de l’accroissement, du *devenir-plus*. Cela implique l’existence d’un *principe directeur*, donnant une direction uniforme aux manifestations du monde physique, une direction donc une *cohérence*, la possibilité d’un ordre qui “tient en échec” le désordre et la dispersion [66].

C’est dans le même sens que Saussure exprime l’opinion suivante (ELG 266-7) :

> “Il est **merveilleux** (js) de voir comment, de quelque façon que les événements diachroniques viennent troubler, l'instinct linguistique s'arrange à en tirer le meilleur parti pour une [ ]. Cela fait penser à la fourmilière dans laquelle on plante un bâton et qui à l'instant sera réparée dans ses brèches, je veux dire que la **tendance au système ou à l'ordre** (js) ne sera jamais lassée : on aura beau couper à une langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le lendemain que les matériaux restants auront subi un arrangement logique dans un sens quelconque, et que cet arrangement est capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu, quoique quelquefois dans un tout autre plan général.“

[66] J’ai évoqué l’argument du “tout ou rien” s’inspirant de la biologie. Représentant de cette discipline, Jean Chaline se permet d’écrire (1999 : 94) : “Par chance, le plan d’organisation de *Pikaia*, l’ancêtre cordé des vertébrés, a échappé à cette décimation ; **autrement, nous ne serions pas là pour en discuter**” (js).. Il enfonce le clou page 198 : “Si *pikaia*, l’ancêtre des cordés connu dans la faune de Burgess, avait été décimé à la fin du Cambrien, il n’y aurait jamais eu de vertébrés, ni d’hommes. À chaque étape de l’histoire qui conduit jusqu’à nous, **les possibilités d’extinction de nos ancêtre ont été grandes**. (js)”.

Il faudrait aussi aller voir du côté des “structures dissipatives” de Prigogine.

Cette opinion de Saussure est d'une importance capitale et n'a effectivement pas échappé à Ecaterina Bulea qui la cite tout aussi longuement (2010 : 219). La divergence que, pour ma part, je ferais ressortir concerne cette « tendance au système ou à l'ordre », la question étant de savoir s'il n'est dans ce processus question que de *maintenir* le système (donc une *homéostasie*) ou si cette tendance est du même coup une activité *constructrice*, donc au service de l'accroissement et de la différenciation, qui sont – comme nous le défendons ici – au service du *devenir-plus*. Il ne saurait donc s'agir que de *rétablir l'équilibre*. La formule qui vient sous la plume de Saussure « il est merveilleux de voir .. » est en écho avec le "curieusement" de Guillaume. L'un comme l'autre sont capables de revenir à une forme de naïveté enfantine pour – simplement – s'émerveiller, bien loin de la posture de savants positivistes rassis, que plus rien ne saurait étonner.

2 - Mais cela ne change rien au fait qu'il n'y a pas de nécessité d'y ajouter une finalité extérieure, perfection supérieure vers laquelle les transformations ne seraient là que à l'*état de transition*. Tout en continuant donc à réfuter qu'il y ait un principe *téléologique*, la marche vers une finalité extratemporelle sous l'impulsion d'une force extérieure (Dieu !), le fameux point *Oméga* de Teilhard de Chardin, on doit concéder que quelque chose *comme de l'intelligence* réside non pas seulement *au cœur du langage*, mais *au cœur de toute chose*, dans l'étant philosophique, le "Da-sein".

Dans le même sens et en écho avec les déclarations de Saussure et Guillaume, Bréal dit à ce propos (1982 : 7) :

> "Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une **volonté obscure, mais persévérante**, (js) préside aux changements du langage."

Et Guillaume fait cette remarque, incidemment mais qui mérite qu'on s'y arrête [67] :

> "Maintenir, assurer cette indépendance de la pensée, tout en augmentant la puissance et la qualité de **son saisissement par elle-même** (js) est, de toute certitude, un problème que le langage a eu constamment à résoudre au cours de sa construction. Et c'est certainement la recherche d'une solution, aussi parfaite que possible, de ce problème - celui de l'indépendance, dans la pensée même, de la chose saisie et de son saisissement - qui a conduit la pensée à se pourvoir de systèmes de saisie d'elle-même, inscrits dans la langue, **qui sont, en tout état de cause, des constructions surprenantes, qu'un esprit même génial n'eût pas inventées**. (js)"

Sans être un leitmotiv, cette même idée forte – autour du "génie" – de Guillaume a trouvé cette autre concrétisation :

> "(...) car l'ordre institué, toujours supérieur d'un degré à l'objet qu'il gouverne, en a prévu tout le possible, et, par conséquent, tout l'**accroissement**. En français, par exemple, la création de

[67] Beaucoup de remarques profondes de Guillaume ont ce caractère d'être faites "en passant". Mais c'est une caractéristique du style *aphoristique*, qui rapproche Guillaume autant de Saussure que de Nietzsche..

noms nouveaux, si importante fût-elle, ne saurait épuiser la capacité d'adaptation de l'article, forme supérieure du nom : les articles français sont valables pour tous les noms qui existent et pour tous ceux qui peuvent exister. **Une intelligence même géniale n'eût pas abordé par ce côté le problème de la plus grande perfection du langage**. (js) Il fallait pour découvrir ce biais que l'esprit, à force de vivre au milieu du langage, en acquît pour ainsi dire « l'instinct ».”

Comme on le voit, Guillaume n’hésite pas ici à “personnifier” l’esprit, à en faire une puissance disposant de son autonomie, capable de *décision*. Qui plus est : l’intelligence qui réside en la langue (qui y préside) transcende au-delà du possible toute manifestation individuelle de l’intelligence, puisqu’ « un esprit même génial ne l’eût pas inventées ». Si ce qui se passe dans les structures de langue procède de l’*esprit*, il faut bien admettre que c’est un esprit *supra-individuel*. Ce n’est en tout cas plus le “génie d’une nation” cher aux premiers romantiques, qui a nourri et engendré autant le nationalisme que le racisme.

3 - Je terminerai ce chapitre en donnant encore une fois la parole au Saussure des Inédits, dans un passage où éclate (malheureusement pas au grand jour) la puissance de son enthousiasme ainsi qu’une certaine faculté *visionnaire*. C’est en raison des “ailes d’albatros”, une vision qui allait très loin, que Saussure se voyait empêcher de raisonner “normalement”, d’où son inévitable *inactualité* et, en résultant, une certaine forme de compagnonnage (par la pensée seulement, mais c’est déjà ça !) avec Nietzsche qui en a forgé le concept, comme je l’ai dit page 70) (ELG 77) :

“Mais ce serait ne pas comprendre où est **la puissance de la langue** (js) que de se plaindre de son inexactitude. (...) l'existence des faits matériels est, aussi bien que l'existence des faits d'un autre ordre, **indifférente à la langue**. (js) Tout le temps elle s'avance et se meut à l'aide de la **formidable machine de ses catégories négatives**, (js) véritablement dégagées de tout fait concret, et par là même **immédiatement prêtes à emmagasiner** (js) une idée quelconque qui vient s'ajouter aux précédentes.”

Cette dernière citation est une réponse à la question posée précédemment et laissée ouverte, à savoir si la « tendance au système ou à l’ordre jamais lassée » n’était qu’un *retour à l’équilibre antérieur* ou si l’entrée en instabilité, comme puissance de chamboulement et de désordre (qui n’est pas l’entropie !), était l’occasion de *construire*, la réponse étant dans les termes : « emmagasiner une idée quelconque qui vient s’ajouter aux précédentes ». C’est ce que nous avons ici défini comme *nouveauté*, comme indice qu’une *créativité* est à l’œuvre derrière *tout ça*. Dans l’esprit de ce qu’a dit Nietzsche, on pourrait conclure en disant que cette *créativité* est une pure créativité, c’est-à-dire qu’elle ne répond à aucune finalité sinon, selon la formule de Nietzsche consacrée à la *volonté de puissance*, de se vouloir elle-même, ce qui constitue son *ultima ratio* ; cette pensée s’approche de très près de la pensée de l’*éternel retour*, dont Nietzsche a dit qu’elle était “la pensée la plus lourde”.

6. 2. - Principe d'accroissement

6. 2. 1. - L'accroissement comme "devenir-plus"

Il faut poser maintenant la question de l'*accroissement*. On en notera l'emploi dans la citation précédente de Guillaume. Comme nous l'avons déjà dit, le *devenir-plus* n'est pas à comprendre dans le sens quantitatif. Le devenir-plus n'est pas un "plus grand" qui sera aussitôt associé avec le cas contraire du "plus petit" ; on s'enfermerait ce faisant dans le cadre de *grandeurs* (et dans la vision quantitative qui va avec). De même que principe d'*accroissement* et principe de *différenciation* ne sont en réalité qu'un même principe ; on ne les distingue que pour la commodité *didactique* de la démonstration. Cette indifférenciation ultime résulte de la levée d'une opposition entre *qualitatif* et *quantitatif*, comme nous l'avons déjà vu.

On peut le formuler autrement en disant que le devenir-plus *qualitatif* n'est pas **réversible**, contrairement à la variation quantitative (ajouter ou retrancher, c'est comme on dit "du pareil au même). On peut ici être d'accord avec Hjelmslev, dont l'effort de pensée fut de chercher à tout ramener à des variations quantitatives (1977 : 149) :

> "Du point de vue de la structure de la langue cette division en variantes est générale, c'est à dire que, **par un calcul préalable**, on peut l'appliquer à n'importe quelles grandeurs : toute grandeur a autant de variétés que de possibilités de relation, et chacune de ces variétés peut se subdiviser en un nombre infini de variations"

On a ici le "calcul préalable" que Hjelmslev veut toujours pouvoir supposer possible, et la *prévisibilité*, qui va de pair avec la *réversibilité* dont nous avons déjà parlé.

2 - Une démarche phénoménologique conséquente se doit de poser la question du "qualitatif" en liaison avec la forme, l'évolution et les modifications des formes (celles-ci bien sûr conçues comme des *Gestalten*, c'est-à-dire des matrices, des réservoirs fournissant des capacités de (se) reproduire). Cadiot et Visetti disent dans ce sens (2001 : 209) :

> "Nous avons quant à nous tenté de sortir du piège immanentiste en invoquant des motifs dynamiques à reprendre par profilage. Nous les avons bien sûr postulés instables, mais **refusé** qu'ils commandent de l'intérieur et **par avance** (js) l'ensemble de leurs reprises, i.e. la structure pertinente de leurs champs de stabilisation et/ou de déstabilisation. Toutefois, nous n'avions pas jusqu'ici relativisé l'instabilité elle-même. (...) Une "forme" ne possède donc pas un degré d'instabilité structurelle propre, arrêté pour des raisons systémiques définitives, mais plutôt un degré relatif aux moyens que l'on pourrait déployer pour la (dé)stabiliser et percevoir **son changement qualitatif**. (js)"

Le « refusé .. par avance » de cette dernière citation s'oppose au « par un calcul préalable » de la citation précédente de Hjelmslev, montrant le bouleversement intervenu depuis la conception – reconnue comme *statique* – du Structuralisme première manière. C'est de la

capacité des structures à intégrer du *non encore connu* que dépend leur possibilité de croître et de se construire, pour satisfaire au mouvement intérieur du *devenir-plus*. Conformément à tout le développement que nous venons d'exposer, ce mouvement intérieur pourrait recevoir la dénomination de *poussée différenciatrice* (où l'on retrouve la théorie de l'"élan vital" de Bergson, écho très affaibli et affadi de la volonté de puissance nietzschéenne).

La question qui se pose à propos de la pérennité des systèmes organiques est celle de l'*engendrement*, de la capacité à se reproduire. Cette faculté (en soi prodigieuse) est en fait la réponse du Vivant à l'usure. Mais la grande investigation théorique sera de savoir comment cette propriété se réalise en ce qui concerne les structures de langue.

6. 2. 2. - Guillaume et Trier à l'appui du principe d'accroissement

1 - La conception d'un accroissement, d'un devenir-plus des moyens langagiers, est partagée par Gustave Guillaume chez qui elle constitue un véritable *leitmotiv*. On trouverait beaucoup de passages où il exprime des pensées similaires à celle-ci (PLT 259) :

> "Adossée tout entière à l'antinomie de l'espace et du temps, la langue (autrement dit le représenté ou dicible sous parole idéelle) constitue dans l'homme pensant un univers-idée - **en instance continue d'expansion** (js) (...) C'est indubitablement l'une des tâches de la linguistique structurale (...) à motiver, dans l'homme pensant, l'existence d'un univers-idée **expansif**, **voué à l'accroissement** (js) par **quantité et par qualité**, (js) univers intérieur qu'il est seul, parmi les êtres pensants, capable d'édifier en lui-même."

C'est une conception que Guillaume radicalise encore puisqu'il pense – comme dit dans la précédente citation – que cet « univers-idée » est « voué à l'accroissement ». L'indifférenciation de la « quantité » et de la « qualité », également entrevue par Guillaume, rejoint et conforte notre position (§ III. 4. 2.). Pour lui, l'accroissement n'apparaît pas comme événement fortuit ou occasionnel, se produisant accessoirement, de temps en temps (comme le laisse entendre la citation précédente de Martinet liant les progrès dans la langue à « l'accroissement de la complexité des relations humaines », voir page 78) ; mais le "représenté dicible" (le "pensable") est « en instance continue d'expansion », cet univers-idée est « expansif, voué à l'accroissement ». C'est quasiment sa *loi d'airain* à laquelle il n'est pas d'échappatoire. Ces formulations par Guillaume valent de l'or.

Cette vision des choses s'inscrit dans le prolongement de l'avis de Saussure : le « principe de la transformation incessante des langues posé comme absolu » (voir pages 14 et 79), mais elle va encore plus loin dans la systématisation de la conception qu'ils ont en commun. La *transformation* ou l' *accroissement* ne sont pas accessoires, accidentels ou conjoncturels ; ils sont *incessants* ou *en instance continue*. Ils résultent quasi automatiquement du *seul* fait que

la langue fonctionne, comme le suggère la formule explosive de Saussure : “sa production et sa reproduction” ; le fait de *reproduire* les moyens d’expression existant, c’est-à-dire d’en faire l’usage banal de tous les jours conditionne en sous-main des processus très subtils qui en font la production, c’est-à-dire génèrent des formes nouvelles, non encore existantes. Nous verrons que Guillaume a été le seul à avoir parfaitement compris et assimilé cette dimension auto-constructrice du langage, ce qu’il a traduit dans la lumineuse formule « se rompt et restitue », que j’aurai l’occasion de commenter dans le § X, consacré aux effets de sens.

2 - Pourtant Guillaume ne consacre aucun long développement à cette idée, se contentant de la mentionner dans une remarque annexe, apparaissant au milieu d’un autre développement. Ce que de son côté ne fera pas Trier, puisqu’il inscrit en lettres capitales cette vision du “fleuve du devenir”, dans son écrit théorique le plus fondamental, le “Vorwort”, avant-propos de sa gigantesque étude du champ sémantique *sapiens-prudens* (champ de la faculté de raison). On peut parler de l’inspiration *héraclitéenne* de Trier, insistant en plusieurs endroits de ce texte sur cette filiation (1973 : 13) :

> “ 1 Die Forderung, dem **ewigen Fluß des Werden** wissenschaftlich nahezukommen, bleibt in ihrer ganzen Wucht bestehen, und es erhebt sich nur die Frage, wie denn Feldbetrachtung und Betrachtung des Werdens zu vereinigen seien.”
>
> “2 Man hat also Werke und deren Wortgebrauch miteinander zu vergleichen, und die Frage, wo denn im **ewigen Fluß diachronischen Werdens** die wagerechten Schnitte anzubringen wären, auf denen das synchrone Sein zu beobachten ist. löst sich für die älteren literaturarmen Zeiten einfach genug”
>
> Traduction : 1 L’exigence de pénétrer toujours plus avant, par la méthode scientifique, dans le **fleuve éternel du devenir** continue à peser de tout son poids, et c’est seulement la question, de savoir comment le regard sur le champ et le regard sur le devenir se rattachent l’un à l’autre, qui doit nous retenir.
>
> 2 Ce que l’on doit faire, c’est mettre en regard d’un côté les œuvres et de l’autre l’usage qui y est fait de certains mots et la question du choix de position pour procéder dans le **fleuve éternel du devenir diachronique** aux coupures verticales, d’où pourra être observé l’être synchronique, se résout assez facilement pour les époques pauvres en production littéraires.”

L’opposition entre l’ “être” et le “devenir” fait de Trier une voix philosophique très authentique, proche de la position héraclitéenne et de son “fleuve du devenir” ; ce qui est remarquable, c’est la positivité de ce “devenir”, sa nature de force créatrice, qui aux yeux de Trier ne fait pas de doute. Trier se détache comme le plus philosophique de ce petit groupe de linguistes, se rapprochant de Nietzsche, comme j’ai essayé de le montrer.

3 - Pour montrer que notre façon de voir ne va pas de soi, je citerai à l'appui ces lignes dues à Arikd Utaker, lequel a également commenté l'évolution de Saussure d'un point de vue philosophique, ce qui rend son témoignage précieux :

> "Car il (Saussure) ne lie un changement ni à une origine par rapport à laquelle il peut constituer un déclin, ni à une finalité par rapport à laquelle il peut constituer une étape. La langue devient selon sa propre métaphore **un fleuve qui coule sans cesse**. (js) Sans le savoir, il rompt avec la métaphysique de l'histoire. Mais Saussure fait de la science, et son drame fut d'être amené à conclure que les changements qui affectent une langue **naissent accidentellement** (js) et frappent les mots aveuglément. Donc il n'y a pas de lois qui expliquent le développement ou les changements des sons."

La vision d'Utaker est cependant erronée ; ou du moins, elle met en avant un point de vue autre que celui du *devenir-accroissement*, lorsque Utaker dit expressément que « les changements qui affectent une langue naissent accidentellement et frappent les mots aveuglément. ». Je pense avoir établi que ce point de vue n'est pas celui de Saussure, en accord avec E. Buléa (citation de la « fourmilière » page 152). Il est par contre proche (ou identique) de celui des Éditeurs.

En ce qui concerne l'image du fleuve, elle est bien dans le CLG (page 193). Mais le passage dans les Inédits où elle figure et qui a servi aux Éditeurs est autrement plus complexe et relativement long également. Voici ce qui se trouve au début (ELG 311) :

> "Il n'y a pas d'exemple d'immobilité absolue. Ce qui est absolu, c'est le principe du mouvement de la langue dans le temps."

et à la fin de ce passage :

> "C'est sacrifier le fait général à l'accident que d'insister sur les causes qui peuvent quelquefois précipiter le mouvement; il suffit qu'il existe **imperturbablement, naturellement**, (js) et au-dessus de toute circonstance."

À cette suite de deux adverbes, on pourrait rajouter "inlassablement", puisque dans le passage évoqué plus haut de la "fourmilière", Saussure énonce que cette tendance « au système et à l'ordre **ne sera jamais lassée** ». Ce n'est bien sûr pas le passage correspondant dans le CLG qui mène Utaker à cette interprétation erronée. Disons que les éléments se trouvent bien dans le CLG, mais à l'état diffus ou fortement atténué. Il est donc regrettable que Utaker, dont la contribution est par ailleurs de grande valeur, se soit dispensé de la fréquentation assidue et acharnée des Inédits. On a là affaire à un véritable fourvoiement.

4 - L'autoconstruction de systèmes ne peut qu'être la même chose que l'*autopoïèse* de Maturana et Varela. N'ayant découvert l'existence de cette théorie que très tard en fin de rédaction de la présente thèse, il n'a pas été possible de l'intégrer dans la présente réflexion. Je la signale néanmoins.

7. - La théorie du reflet

7. 1. - Définition en première approximation

Le terme de “théorie du reflet” a pour mission de caractériser dans ce travail l’attitude intellectuelle d’un courant de pensée qui n’est pas le nôtre. Nous avons vu que les théoriciens de l’orientation pragmatique (Morris et le triangle sémiotique) ont entretenu l’illusion d’un *lien direct* entre *le* signe et la réalité, l’arbitraire revendiqué par Saussure étant présenté par les tenants de ce courant comme une “perte” [68].

Il était nécessaire d’avoir un nom pour caractériser cette position de la pensée, pour en parler et la saisir dans son unité. C’est à un auteur – ayant autorité et pignon sur rue –, Robert Vion, que l’on doit d’avoir trouvé la solution ; c’est en effet à lui que j’ai emprunté le nom de “théorie du reflet”. Cette prise de position tient dans deux interventions faites quelque peu en marge dans le développement d’ensemble de sa réflexion. Le terme ne sugit néanmoins pas *ex nihilo*, son équivalent, *Wiederspiegelungstheorie*, étant une notion courante en allemand.

Une première présentation de la problématique de la théorie du reflet fait chez lui l’objet d’un paragraphe dans une partie d’introduction (2000 : 20-1) :

> “Selon cette problématique, communiquer revient à transmettre un message. Le langage ne serait qu'un outil de communication véhiculant une **expérience non linguistique déjà préformée en dehors de lui**. (js) Cette passivité du langage passe par une focalisation sur la représentation : le langage aurait pour fonction de narrer, de constater, de représenter le monde tel qu'il est en lui-même. On reconnaîtra aisément ici une part non négligeable des écoles structuralistes pour qui la signification se limitait à la dénotation, et donc à la **reproduction quasi-objective d'un réel extra-linguistique**. (js)”

Une deuxième fois, la même “problématique” apparaît dans une note en bas de page (bien que chronologiquement antérieure, je la cite ici en seconde place parce que l’idée y est moins développée) (1986 : 165) :

> “La “relativité” du verbal par rapport à la signification, que cette multicanalité entraîne, ne doit cependant pas occulter la fonction symbolique du langage selon laquelle le réel n'existe (culturellement) que pour autant qu'il peut être mis en mots. **Les signes ne reflètent donc pas une réalité extérieure préformée** (js) mais participent à son élaboration. Si ce n'était le cas les langues seraient des nomenclatures, et la sémantique un simple rapport des mots aux choses.”

[68] C’est dans cet esprit que Denis Apothéloz écrit (2002 : 109) : “Or, cette **perte** (js) de la motivation peut faire difficulté pour les usagers. En tout cas l'observation montre que ceux-ci manifestent parfois une tendance à remotiver les mots construits en voie de lexicalisation”

2 - La théorie du reflet ne remonte pas à la surface, restant cachée dans la profondeur de la conceptualisation à laquelle se livre les auteurs qui en relèvent. Elle se situe au niveau des prémisses et des préalables axiomatiques, dont il n'y a pas à refaire le parcours, ce socle de la démonstration étant, par eux, supposé admis. Ce n'est que de façon très marginale que des auteurs recourent à l'image du "reflet". Rastier cite ainsi Ellen Rosch (1991 : 189) :

> « Les catégories d'objets de base sont les plus inclusives qui **reflètent (mirror)** (js) la structure corrélationnelle de l'environnement » (Rosch, 1977, p.53)."

Il s'agit bien d'une constante dans la direction de la réflexion de cette auteure, comme le confirme cet autre passage, également relevé par Rastier (1991 : 185) :

> "«Ainsi, on obtient le maximum d'information au prix du moindre effort cognitif si les catégories représentent (map) la structure du monde perçu **de façon aussi proche que possible** (js)» (Rosch, 1978, p.28)."

"représenter" peut être compris ici comme équivalent de "refléter" ; avec la dernière formulation (mise en gras), c'est bien d'une copie conforme du réel qu'il s'agit.

7. 2. - Incursion dans le domaine psycholinguistique

C'est au psychologue Le Ny que nous demanderons d'illustrer la position classique. L'avantage qu'il y a à choisir des représentants des champs connexes à la linguistique réside en une certaine façon "décomplexée" de dire les choses directement et sans ambages. Il est certain qu'il ne nous appartient pas de nous prononcer sur la place qu'occupe Le Ny dans le mouvement cognitiviste et de la psychologie.

Ce à quoi nous nous intéresserons ici tient uniquement à la pureté chimique, en quelque sorte, avec laquelle il affirme des croyances et des opinions qui ont l'énorme avantage pour nous de rendre appréhendable la dite théorie du reflet en la débusquer de sa position de *soubassement idéologique* caché. Cela donne ceci (2005 : 197) :

> "La relation forme du mot — signification, interne au couple lexical, soulève un autre ensemble de problèmes qui a suscité davantage d'attention : c'est celui de l'ambiguïté/**polysémie**. (js) La relation (...) est parfois, **par chance**, du **type un-à-un** (js) : un mot déterminé a une signification unique. (...). La malchance est que, comme on le sait bien, il existe aussi beaucoup d'autres mots qui sont du type un-à-plusieurs : un mot a deux ou plusieurs significations. **Malchance redoublée** (js) puisque, de façon apparemment paradoxale, ce sont justement les mots les plus fréquemment utilisés qui sont le plus polysémiques. Mais s'y ajoute **une consolation** (js) : **l'esprit humain** (js) est ainsi fait qu'il surmonte en général fort bien cette pluralité des significations, qu'il la gère et s'y retrouve automatiquement sans trop de peine."

Le passage final, selon lequel « l'esprit humain est ainsi fait qu'il surmonte en général... » fait curieusement écho à ce passage du CLG (182), dont il a été question ici (page 65) :

> "**le principe irrationnel** (js) de l'arbitraire du signe qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême ; mais **l'esprit réussit** à introduire un principe d'ordre et de régularité dans certaines parties de la masse des signes."

propos en opposition irréductible avec la « formidable machine » que Saussure voyait à l'œuvre au cœur de la langue. La déclaration de Le Ny est stupéfiante puisqu'il y décrit un langage idéal qui serait débarrassé de ses ambiguïtés ; quant au langage réel, il fonctionne à l'inverse de cette vision idéale. Le Ny manifeste une attitude pleine d'humeur et d'affectif (chance et malchance). On notera que l'idéal répond à la *bifacialité* puisque le langage parfait serait du type « un pour un : un mot déterminé a une signification unique ».

7. 3. - La question de la Vérité

1 - L'arrimage à la réalité au travers de la théorie du reflet a pour fonction de garantir la teneur de "vérité" des productions langagières, de faire office de garde-fou. Toute une littérature prolixe a bourgeonné autour de la question *vériconditionnelle*, démonstration laborieuse jugée nécessaire par ses partisans, quasiment "mission de salut public" afin de garantir que le langage assume bien son rôle de prise en charge, d'assomption (le fait d'assumer) du *monde extérieur*. Les expressions de "prise en charge", "prendre en charge", "s'engager" étant équivalent de l'anglais "to commit" et "commitment", employés et popularisés par la philosophie analytique anglaise.

En voici un bel échantillon, extrait d'une préparation de cours d'un universitaire d'Amiens, Bruno Ambroise (source : URL) :

> "Lorsque j'accomplis un acte de parole donné, **je m'engage** (js) par là à agir en conséquence de cet acte, c'est-à-dire à prendre en charge ce à quoi il m'engage. On assiste là à une définition comportementale (...) de l'engagement, ou de la sincérité, qui sera toujours évaluée rétrospectivement à l'acte de parole accompli : c'est parce que j'ai accompli l'acte de parole consistant à promettre qu'on jugera ce que je fais ensuite de manière à pouvoir déterminer si ma promesse était sincère."

Ce travail se place dans la ligne de pensée de François Récanati qu'il cite en introduction :

> '(...) pour reprendre la belle formule de F. Récanati, la fonction du langage en tant qu'il est porteur de signification est généralement de rendre compte, « dans une sorte de transparence », d'un certain état du monde. Le langage est censé dire le monde, c'est-à-dire le rapporter comme une sorte de milieu translucide : dire le monde, cela **semble** supposer de s'effacer devant lui, de ne surtout pas s'inscrire en lui."

La note en bas de page mentionne l'ouvrage *La transparence et l'énonciation* de Récanati. Mais la tradition ouverte et promue par Récanati est – à mon avis – une interprétation très déformante des positions de l'école anglaise, essentiellement de Searle, et des "actes de parole", issus de Austin.

La *vériconditionnalité*, cheval de bataille de Récanati, est une autre émanation de la théorie du reflet, dans la mesure où elle pose, à l'égard des signes linguistiques une exigence *d'adéquation* : d'être en mesure de produire leur "répondant" dans la REL afin qu'elle leur accorde leur visa de validité. Rastier le dit bien à propos de la philosophie du langage (1991 : 211) :

> "Traditionnellement, elle ne traite guère des énoncés fictionnels, dans la mesure où elle ne peut leur attribuer de valeur de vérité."

En regard d'un point de vue défendu – entre autres auteurs – par Rastier pour qui (1991 : 211) :

> L'impression référentielle, **simulacre multimodal à caractère perceptif**, (js) est le produit d'une élaboration psychologique des signifiés.

L'injonction "vériconditionnelle" adressée au langage est la manifestation la plus tangible de la théorie du reflet. Comme le dit Récanati (2008 : 77) :

> "La règle de composition associée à la construction sujet/prédicat (...) permet, moyennant une assignation de dénotations aux constituants de la phrase, de déterminer les conditions de vérité de celle-ci, c'est-à-dire l'état de choses qu'elle représente."

À rebours de cela, je défends la thèse que la puissance du langage permet de *simuler* le réel, problème et statut de la fiction, dont nous reparlerons, avec Jean-Marie Schaeffer.

7. 4. - Point de vue phénoménologique

On peut prendre appui dans cette entreprise sur le courant phénoménologique, pour lequel cette *mise à distance* constitue un fondement, au sens de la *fondation constitutive* visée ici. Il est donc normal que ce soit chez Husserl que l'on trouve sur la question les pages les plus décisives. Une première fois, Husserl s'exprime en ces termes (1961 : 87) :

> "Tout d'abord, la question est de savoir si la complexité (Zusammengesetztheit) ou la simplicité des significations (i) est un simple reflet de la complexité ou de la simplicité des objets « représentés » en elles sur le mode du signifier. On pourra peut-être, au premier abord, admettre cette thèse. La représentation représente bien l'objet et constitue sa copie dans notre esprit. Toutefois, la moindre réflexion montre que cette métaphore de la copie est trompeuse dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres cas, et que **le parallélisme présupposé n'existe à aucun point de vue**. (js)"

Il y revient quelques pages plus loin en ajoutant (1961 : 96) :

> "L'articulation dans l'expression est sans aucun rapport avec de quelconques articulations dans la signification. Les mots syncatégorématiques qui servent à l'élaboration sont donc, à proprement parler, entièrement dépourvus de signification, et c'est seulement **à l'expression totale** (js) qu'échoit véritablement une signification.

Cette « expression totale » justifie le recours que nous ferons à une "analyse descendante" (§§ IX.) ; il est utile et éclairant pour les positions respectives d'opposer la formulation de Husserl à celle de Benveniste (1974 : 228) :

> "Ainsi le « sens » de la phrase est dans la totalité de l'idée perçue par une **compréhension globale**. (js) (...) Le sens à convoyer (...) est défini, délimité, organisé par le truchement des mots ; et le sens des mots de son côté se détermine par rapport au **contexte de situation**. (js)"

Ce que Benveniste veut sans doute dire par un assez énigmatique « compréhension globale » est en relais de la formule qui lui fait suite « par rapport au contexte de situation ».

7. 5. - La théorie du "monde interposé de contenus d'idéalités"

Le modèle inauguré par la citation du MI soulève la question d'une interposition entre la conscience et le monde extérieur. C'est sur la nature, la constitution de ce qui s'interpose que se sont cristallisées deux positions antagoniques, aux points de vue diamétralement opposés.

D'un côté, Saussure et Trier se posent en continuateurs de la position humboldtienne de la "innere Form". En face d'eux, des auteurs affirment la nature *spirituelle* du monde interposé (en allemand, c'est le mot "Welt" qui est couramment utilisé pour désigner ce qui s'interpose). Deux des défenseurs de cette position sont Wartburg et Weisgerber. Je reprendrai un peu plus loin la position développée par Trier (voir page 305).

1 - Nous avons vu la persistance d'un point de vue dualiste idéaliste, en opposition frontale avec la conception avancée par Saussure lorsqu'il échafaude le point de vue du MI. La position idéaliste en linguistique va se cristalliser sous diverses variantes et reformulations qui sont sa façon de réapparaître ou renaître sous des atours modernisés qui, agrémentant un contenu ancien sous de nouveaux atours le remettent au goût du jour.

Weisgerber et Wartburg ont donc proposé leur modèle topologique, lequel met le MI carrément la tête en bas. Il est en outre curieux que ces deux auteurs se soient exprimés dans des formulations presque identiques. Ainsi Weisgerber (1933 : 162) :

> "So schiebt sich **zwischen Ich und Außenwelt** (js) das Weltbild, das in der Sprache einer Gemeinschaft lebt (...)"
>
> Traduction : c'est ainsi que s'intercale **entre le Moi et le monde extérieur** l'image du monde

qui vit dans la langue d'une communauté

Mais cette présentation reste encore vague quant à la nature de cette "image du monde". Weisgerber sera donc amené à reformuler son idée en y faisant figurer le terme "geistig". Il va de soi que la traduction par "spirituel" ne joue pas sur le sens *religieux* du terme. Il modifiera en conséquence la formulation primitive dans ce sens (1954 : 38) :

".. daß sprachliche Lautformen immer nur durch eine **geistige** (js) Zwischenwelt hindurch die "Sachen" treffen können."

Traduction : .. que les formes sonores de la langue peuvent atteindre les "choses" seulement par l'interposition d'un monde spirituel

C'est cependant à Wartburg que revient l'honneur d'avoir trouvé la formulation parfaite pour faire pendant à celle du MI, dans un livre d'ailleurs réalisé en collaboration avec Stephen Ullmann (1963 : 52) :

"(die Sprache) vermittelt eine Zwischenwelt geistiger Inhalte"

Traduction : La langue fournit un monde interposé fait de contenus conceptuels

J'ai déjà évoqué cette vision des choses du langage en introduction de mon travail (voir pages 3-4), pour signaler à quel point des auteurs modernes retrouvaient le même sillon, illustré par les considérations théoriques de Kerbrat-Orecchioni et se résumant dans la formulation (1980 : 35) :

"le plan sémantique fonctionne comme **élément médiateur indispensable** (js) entre le plan de l'expression et celui du référent extralinguistique. C'est lui qui rend possible le mécanisme référentiel"

2 - Nous avons déjà cité la théorie de Hjelmslev qui a prôné avec le plus de poids argumentatif l'existence dans le langage de **deux plans**, celui du *contenu* et celui de l'*expression*, chacun de ces deux plans étant encore réparti en *forme* et *substance*. Cependant, la particularité de Hjelmslev est qu'il ne propose pas une modélisation topologique de ses plans, la formule de "présupposition réciproque" (sur laquelle nous allons revenir) semblant même les renvoyer "dos à dos", éludant la question de l'*antériorité* ou de la *subordination* de l'un par rapport à l'autre. Ce qui, pour les auteurs allemands, apparaît comme *contenus d'idéalités* me semble pouvoir correspondre à la *substance du contenu* chez Hjelmslev . On peut en effet lire dans ses écrits la précision suivante (1963 : 143) :

"Dans le plan du contenu du langage, les éléments caractérisants sont les *éléments de flexion* (par exemple le féminin dans les exemples donnés plus haut) et les éléments constituants sont les *éléments radicaux* qui entrent dans les mots lexicaux (comme "maison", "bœuf", "vache", etc.)"

Sans doute faut-il prendre au sérieux l'avertissement de Greimas, formulé dans la préface qu'il rédige pour l'édition française du livre *Le langage* (17) :

> "*Le langage* est antérieur aux derniers développements de la pensée de Hjelmslev (...) d'où **un certain flottement** (js) dans les formulation qu'on trouvera dans ce texte."

3 - Et pour clore le tour d'horizon de tenants de la théorie du reflet, je donne la parole à un applicateur pragmaticien des théories, Robert Galisson, qui détaille le fonctionnement d'un système basée sur cette même théorie (1979 : 176) :

> "Très schématiquement, et en termes saussuriens, on peut interpréter le triangle sémiotique de la manière suivante : un signe est la conjonction d'un signifiant (Sa) et d'un signifié (Sé); un signifiant et un référé (Ré) ne constituent pas un signe (...). Il n 'y a donc signe que lorsque le processus de conceptualisation a eu lieu, c'est à dire quand le sujet parlant a **accumulé suffisamment d'expériences** (js) sur les référés de la classe d'un signifié, pour s'en construire **une « image mentale »** (js) moyenne."

Le descriptif que ici donne Galisson peut faire une bonne illustration de la position défendue ici même : l'inexistence quelque part dans le cerveau d'une accumulation d'informations propre à chaque *sujet parlant*. L'*image mentale*, dont il fait un point de sa théorie se retrouve dans les « dossiers », tels que les conçoit Récanati (2008 : 207).

> "On peut se représenter un concept non descriptif comme un « dossier » mental. Lorsque j'acquiers des informations sur un objet particulier, j'ouvre un dossier le concernant; si par la suite j'acquiers d'autres informations concernant l'objet en question, je les joins au dossier. (...) Le dossier, en tant que structure de données, a pour fonction de stocker les informations qui parviennent au sujet en vertu d'une certaine relation au référent."

On se trouve face à une unanimité qui tendrait à prouver que la Vérité est de ce côté. En réalité, c'est encore une fois au phénomène de *massification* que nous avons affaire.

7. 6. - Saussure adversaire de la théorie du reflet

Ce que nous venons de voir rejoint les grands thèmes de la *nomenclature* et du MI, pourvoyeurs d'arguments contre la théorie du reflet et la vision en découlant d'un *appariement* un à un, que nous désignons ici par le terme de *biunivocité*. Il dit ainsi (ELG 75) :

> "Dans ce dernier cas, on se persuade qu'un nouveau sens (dit figuré) est intervenu : cette conviction part purement de la **supposition traditionnelle que le mot possède une signification absolue s'appliquant à un objet déterminé** (js) ; c'est cette présomption que nous combattons."

Le dossier du *paradoxe* saussurien s'enrichit d'une nouvelle pièce. Cette intention de combattre la conception décrite ici n'a pas été portée à l'extérieur par lui ; seules subsistent des traces écrites, faites pour ainsi dire*à usage interne*. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une pièce essentielle à la cohérence d'une démarche d'ensemble. Il s'agit pour nous – dans

la perspective de la *fondation constitutive* de la méthode linguistique basée sur le MI comme son élément central – non seulement d'exhumer ces traces et d'en faire l'exégèse, mais de muscler et de radicaliser la ligne argumentative qu'elles renferment.

Saussure a pu être intrigué lui-même par les énoncés que le développement conséquent de cette ligne argumentative faisait remonter au grand jour. Seul passage chez Saussure pouvant être interprété comme abondant dans le sens du *biface* :l'image de la feuille de papier dont on découpe en même temps l'envers et l'endroit, à quoi on peut objecter que ce découpage a lieu dans la *matérialité* de l'élément papier, et que c'est cette matérialité – au travers des modifications qu'on lui fait subir – qui parvient à prendre en charge, à faire exister des contenus idéels. Saussure a par ailleurs une condamnation sans appel de toute idée de bi-univocité (ELG 102) :

> "On voit que le compte que nous croyons établir entre *n* idées et *n* termes est d'une puérilité absolue, en même temps que d'un arbitraire absolu."

Encore un passage où Saussure n'y va pas avec le dos de la cuillère, dévoilant son penchant fulminant et polémique.

7. 7. - L'évidence du tout-venant

1 - Comme nous l'avons déjà plusieurs fois évoqué (entre autres, page 62), le ou les points de vue construit(s) sur la théorie du reflet bénéficie(nt) du phénomène de massification, permettant à cet état de la pensée linguistique de continuer à exister, sur un mode pour lequel la phénoménologie a forgé le terme de "non-réfléchi" (unreflektiert) [69]. On trouve le point de vue issue de la théorie du reflet reproduit pèle-mêle dans les publications linguistiques. En voici une, rencontrée au hasard des lectures ; C'est Laurence Kaufmann qui écrit (2002) :

> "La nature apparemment indécise de ces notions, essentiellement stéréotypiques, qui peuplent les discours ordinaires, les distingue des **concepts dits naturels** (js) qui réfèrent, quant à eux, à des entités extra-linguistiques (la rose, l'or, l'eau). En effet, du point de vue analytique, les concepts extensionnels ou dénotatifs se forment, **via la perception**, (js) dans **l'interaction causale et directe** (js) entre l'organisme humain et **l'univers des choses concrètes qui meublent la réalité extérieure**. (js)"

Cette citation illustre également le rôle-clé et la place que la position classique attribue à la *perception*, comme voie d'accès au psychisme humain (via la perception). Mais comme il y a des contenus de conscience qui ne viennent pas de l'extérieur, la position classique se voit forcée d'introduire une déchirure irrémédiable entre deux catégories de "concepts", des concepts dits "intensionnels", devant être mis dans une autre case que les "extension-

[69] il y a lieu de faire en français la distinction entre "irréfléchi", qui a un sens très précis (allant vers "inconsidéré", "étourdi") et "non-réfléchi" qui traduirait l'allemand "unreflektiert"

nels". Personne ne se met en devoir (en peine) de justifier l'existence de ces deux types de concepts, attitude désinvolte de "c'est comme ça, faut faire avec...".

Le Ny dit encore (2005 : 158)

> "En revanche, les concepts dits *intensionnels* ou connotatifs qui abondent dans le langage ordinaire sont des fabrications de l'intelligence **qui ne sont pas reliées, en tant que telles, par une relation causale à des données tangibles ou perceptibles** (js) (la Nation, la Justice, etc.)."

2- Cet écartèlement – qui reproduit la dichotomie plus classique entre "abstrakta" et "konkreta", comme le démontre le cas de Leisi vu page 116 – se ramène à une manifestation du **dualisme**, pierre angulaire de la position classique transposée sous des oripeaux modernistes. La perspective ouverte par l'hypothèse découlant du MI présente l'avantage de rendre cette dichotomie superflue. La position classique est condamnée à toutes sortes de contorsions pour évacuer la question et la réalité de la *polysémie*. Pour sortir de cette dichotomie, la solution proposée au §§ IX. prend la forme de la *remontée thématique*, position par laquelle on se propose de développer un modèle qui sortirait de la sphère d'influence de la théorie du reflet.

La citation de Le Ny donne à entendre que :

- si certains concepts (déviants ?) **ne sont pas reliés à des données tangibles**...

- cette pensée syllogistique implique que *d'autres* le sont, avec la réaction sous-entendue de soulagement (ouf !heureusement !) (voir p. 160)

3 - La constatation d'un positionnement faux de la théorie linguistique, résumée sous l'étiquette "théorie du reflet" ne doit pas en rester à la déclaration d'intentions et autres pétitions de principe. C'est le défi face auquel se trouve le présent travail. C'est toute la démarche de "fondation constitutive" annoncée dans le titre qui est en jeu, une démarche d'essence *généalogique*, comme cela a été déjà exprimé dans le §§ I., et a fait l'objet de développements visant à étayer ce point de vue. La définition de ma démarche comme "fondation constitutive" déclare le projet de mettre en œuvre la filiation *phénoménologique* ; or, il n'y a pas d'instance d'homologation de ce qui peut se réclamer de la phénoménologie, et de ce qui ne peut pas. Elle est un champ ouvert.

7. 8. - Réflexions convergentes sur l' "effet de réel"

Militant pour la mise au rencart de la théorie du reflet, il n'est pas inutile d'axer quelques réflexions sur la proposition d'un objet de substitution, pour ainsi dire. Or, ce nouvel axe de la réflexion bénéficie d'un précurseur, en la personne de Greimas.

1 - Greimas et Courtès émettent dans leur *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* sur l'*effet de sens* l'avis suivant (1966 : 116) :

> "L'**effet de sens** (expression empruntée à G. Guillaume) est l'impression de « réalité » produite par nos sens au contact du sens (...). On peut dire, par exemple, que le monde du sens commun est l'effet de sens produit par la rencontre du sujet humain et de l'objet-monde (...) Il en résulte que la sémantique **n'est pas la description du sens** (js), mais la construction qui, visant à produire une représentation de la signification, ne sera validée que dans la mesure où elle est susceptible de **provoquer un effet de sens comparable**. (js)"

Sans qu'il soit possible de s'arrêter longuement sur ces lignes, je voudrais juste faire ressortir le point de convergence avec mon propre travail ; il s'agit du fait que l'*effet de sens* n'est pas – en soi – un phénomène isolé et ponctuel (qui du coup resterait au niveau de l'anecdotique, voire de l'effet de style, mis à profit dans une perspective littéraire), mais que son amplification *inhérente* le fait déboucher dans cet *effet de réel* ; position qui me semble tenable, même si Greimas / Courtès n'emploient pas le terme « effet de réel ».

2 - Parmi les auteurs et linguistes – certainement en nombre croissant – qui s'en emparent, le hasard – et la chance – m'ont fait tomber sur les réflexions, faites du point de vue de la *narratologique*, dues à Jean-Marie Schaeffer. Dans son livre *Pourquoi la fiction ?*, cet auteur consacre de longues pages à une réflexion sur le statut qu'il convient d'accorder, dans un modèle linguistique, à la fiction et à son corollaire, l'*effet de réel*. Il dit (1999 : 261) :

> " .. la modélisation, c'est-à-dire la nature représentationnelle de la fiction, a été réduite à l'« effet de réel » conçu comme illusion – et donc connoté en général négativement (...) le critère du vraisemblable, et plus généralement ceux du plausible, du possible, du concevable, etc. (...) sont liés à la validité du modèle fictionnel (pour un lecteur donné), donc à la possibilité (...) de tisser des liens d'analogie globale entre ce modèle et ce qui est pour lui la réalité."

Ne sont donc validés que les modèles fictionnels qui *réussissent* à « tisser des liens d'analogie globale entre ce modèle et ce qui est pour lui la réalité ». Tout ce qui ne satisfait pas cette condition – selon la formulation de Greimas-Courtès – « ne sera pas validé », ce qui veut dire que les structures de langue, par le retour d'énoncés produits, font imperturbablement leur sélection en fonction du critère défini ici, dans ces deux citations croisées.

8 - Conséquences de la théorie du reflet : la biunivocité

Je voudrais m'intéresser à présent aux deux répercussions importantes qu'a la théorie du reflet, à savoir la *biunivocité* et l'*unifiliation*. Nous commençons par la *biunivocité*.

8. 1. - Les points de vue construits sur le CLG

Le postulat de la *bifacialité*, nature biface du signe linguistique est la position centrale du CLG et se voit, à ce titre, repris et cité dans les meilleurs ouvrages, puisque c'est la presque la totalité des linguistes (ayant pignon sur rue) qui a emboîté le pas au CLG. Malheureusement pour eux, ils ont suivi – sans le savoir – les seuls Éditeurs et aucunement Saussure.

8. 1. 1. - Les deux faces du signe linguistique

On pourrait citer des dizaines d'exemples d'auteurs se référant à la conception "saussurienne" du signe linguistique composé de *deux faces*. Pour n'en prendre qu'un seul mais éminent, je cite Benveniste qui parle dans le même sens de (1974 : 220) :

> "(...) unités sémiotiques : celles-ci doivent être caractérisées au double point de vue de la forme et du sens, puisque le signe, unité **bilatérale** (js) par nature, s'offre à la fois comme signifiant et comme signifié."

puis, parlant des « comportements dans la vie sociale » (223)

> "(...) qui sont des **entités à double face**, (js) pareils au signe linguistique."

La « bilatéralité » qu'il définit désigne bien les deux faces associées du signe linguistique, définies ici comme des "évidences de base" du savoir linguistique, évidences tellement évidentes (le nez au milieu de la figure !) que l'on peut se permettre de les évoquer en passant et sans qu'il soit besoin d'y insister.

8. 1. 2. - Le biface comme "noyau dur"

La position peut parfois se radicaliser, devenant une sorte de base doctrinaire de la linguistique structuraliste. Jean-Louis Chiss écrit (1987 : 257) :

> "Reste, bien sûr, le "noyau dur" de la conception saussurienne du signe : le biface."

et qui vient en écho à ce qu'ils affirmaient déjà quelques pages plus tôt (251) :

> "Le noyau de cette théorie est l'indissolubilité du signe, en ses deux composantes, signifiant et signifié, recto concret (phonique) et verso abstrait (conceptuel) d'un tout du signe qu'il faut appréhender comme tel (...)"

Maintenant que l'on sait que le biface est étranger à la vraie pensée de Saussure, il sera bien sûr malaisé – dans un premier temps – de ré-engager le débat avec le legs spirituel de Guillaume en renonçant au fil conducteur ("noyau dur") de la bifacialité, délogée de toute prétention à être la pierre angulaire de l'édifice. Je n'aborderais pas la question de savoir si Guillaume vient au secours des "Catégories du discours", comme le suggèrent encore les deux auteurs (page 258), la question recoupant à grandes profondeurs celle du statut du "mot", indissolublement lié à la nature du MI, ce autour de quoi a gravité l'ensemble de ce travail depuis l'exposition en ouverture de sa problématique dans la citation du MI.

Je me bornerai donc à aborder ici la question de ce que les auteurs appellent le "constructivisme guillaumien" (260), lié à sa conception évolutionniste de toute langue humaine. Il est clair que par le terme de "constructivisme", on se trouve au cœur des préoccupations du présent travail. L'idée de l'*inégalité* des langues humaines, certaines étant plus "avancées" que d'autres, entachées de "primitivisme" a eu ce rare privilège d'en agacer plus d'un. Je cite encore une fois Forest (2003 : 53) :

> **Stupidités** (js) qui culminent dans le traitement par Guillaume du chinois (...) comme « cime de civilisation dans le primitivisme conservé »,

est insupportable en effet toute relation de supériorité-infériorité. Par rapport à une attitude relevant au fond du mépris pur et simple (à quoi bon donner les références bibliographiques pour un auteur qui ne le mérite pas), Chiss a le mérité d'avoir pris l'enseignement guillaumien à bras-le corps. Pour éclairer la question, je cite ce long extrait de Guillaume (PLT : 107) :

> "..dans une langue l'organisation systématique s'opère avec la désorganisation dont d'instant en instant la langue fait l'héritage. À la vérité on se trouve en présence de deux forces dirigées en sens inverse et qui se rencontrent, l'une descendante, désorganisatrice, l'autre ascendante, organisatrice. (...) Des deux impulsions en présence, celle de désorganisation descendante et celle d'organisation ascendante, c'est la première apparemment qui, d'une manière constante, garde l'avantage. On voit, en effet, l'état de langue acquis se délaisser incessamment lui-même. Mais cet avantage accordé à l'impulsion désorganisatrice est, au fond, illusoire. Car, **un état de langue acquis ne se délaisse lui-même qu'afin d'obéir de nouveau, et plus complètement, à la puissance organisatrice ascendante**, (js) cette dernière étant d'autant plus opérante qu'elle rencontre plus tardivement dans l'histoire de la langue la puissance désorganisatrice descendante. (...) C'est cette diachronie des états synchroniques qui devrait constituer à nos yeux le cadre général de l'histoire de la langue." (Leçon du 11 nov. 1943)

Ce passage éclaire bien pourquoi l'évolution n'est pas un fait *mécanique* mais relève entièrement d'une théorie du *devenir*, à rattacher à ce qu'a déjà pu en dire Nietzsche. Guillaume dit ici le plus clairement qui se puisse que c'est la *negentropie* qui réussit – au bout du compte – à prendre le dessus sur la "force de désorganisation" *entropique*.

8. 1. 3. - La présupposition réciproque de Hjelmslev

La position, inaugurée par Hjelmslev, de la *présuppostion réciproque* est à considérer comme une variante de la bifacialité, et ce malgré les dénégations de l'auteur (1966 : 138-9) :

> "Pour qu'une structure puisse être reconnue comme une langue, il faut que la relation de présupposition réciproque entre le contenu et l'expression ne s'accompagne pas d'une relation identique entre chaque élément d'un plan et un élément de l'autre."

Mais cette déclaration de principe peut être considérée comme en contradiction avec cette autre allégation (134) :

> "Tout texte linguistique peut se décomposer d'abord en deux parties : un plan du contenu et un plan de l'expression. Entre eux il existe une relation de présupposition réciproque : si nous avons affaire à une langue, il doit y avoir aussi bien un contenu qu'une expression. Puis, on continue à subdiviser chacun de ces deux plans en parties et en parties de parties : chapitres, paragraphes, phrases, propositions, etc., etc., jusqu'aux plus petits éléments."

Du fait de l'existence autonome des deux plans, la relation de parallélisme revendiquée par Hjelmslev implique que le mouvement de la division en deux se perpétue vers le bas. Ce qui revient à dire que ce qui fait problème chez Hjelmslev c'est le postulat d'une existence de **deux plans**, ayant leurs lois propres, leur mise en correspondance devenant du coup une chose mystérieuse (voir la réserve de Greimas page 165).

8. 1. 4. Les continuateurs de Hjelmslev

Nous avons déjà cité Malmberg, il est juste de mentionner aussi François Rastier parmi les partisans de la conception hjelmslevienne. Rastier reste partisan et défenseur de la théorie des deux plans. Sans en exposer les principes dans les détails, il ne manque pas de les mentionner au détour d'une phrase. On retrouve – comme je l'ai déjà signalé – cette façon de procéder : s'agissant de choses *allant de soi*, il n'est pas nécessaire de les rabâcher inutilement ; elles peuvent être mentionnées *en passant*. J'ai ainsi déjà relevé (2003 : 41) :

> "l'inventaire des acceptions d'un lexème ou d'un grammème n'est pas une classe sémantique, car il n'a pas d'autre principe commun que l'identité des signifiants (critère contingent et fondé sur l**es propriétés de l'expression, non sur celles du contenu**) (js)"

où il faut reconnaître, derrière cette mention très lapidaire, les *plans* de l'expression et du contenu. La biunivocité prend aussi chez d'autres auteurs la forme de *l'appariement* [70]. Mais la difficulté pour bien saisir la position en propre de Rastier, c'est son penchant à "déléguer" à d'autres disciplines, comme ici à la psychologie (1991 : 112-3) :

[70] L'association *un à un* d'éléments appartenant à des groupes distincts, donc ici les signifiants et les signifiés. La traduction en anglais de biunivocité *: correspondence* ***one to one*** marque bien l''*appariement*.

> Dans un second temps, qui n'est plus du ressort de la sémantique mais exclusivement de la psychologie, l'étude de la référence devient celle de **l'appariement entre des représentations mentales et des percepts**. Comme la formation des représentations elles-mêmes, **cet appariement** (js) met en jeu toutes sortes de facteurs culturels."

Il n'y a absolument pas lieu de procéder à un tel dépouillement, la linguistique pouvant tout à l'inverse se révéler le meilleur prolongement de la psychologie ; là encore, tout le travail sur la *Gestalt* en est un exemple. Greimas, nous l'avons vu plus haut, tout en se réclamant de Hjelmslev, constitue néanmoins une exception. La raison en est aussi que Greimas n'est pas l'homme d'une seule obédience : à côté de Hjelmslev, il reconnaît une dette intellectuelle envers (1966 : 6) "Merleau-Ponty, Lévi-Strauss, Lacan et Barthes". Cette proximité avec Merleau-Ponty constitue, à mon sens, le point de passage vers les idées guillaumiennes.

Dans l'espace germanophone, je citerais également Roland Harweg, dont le monumental travail (méconnu en France) dans un esprit de linguistique du texte, *Pronomina und Textkonstitution* se réfère lui aussi en maints endroits à la théorie hjelmslevienne.

8. 2. - Les éléments et arguments dans les Inédits

Le point de vue du MI – dont Saussure a posé le fondement d'existence et que le présent travail s'emploie à développer – implique au contraire qu'**il n'y a qu'un seul plan** où les choses se nouent et se déterminent, tel que décrit – dans une première approximation encore très générale – par Saussure lui-même. Cette conception du langage est contradictoire aussi bien avec la conception du "milieu interposé d'idéalités" qu'avec celle des deux plans de Hjelmslev, occupant une position centrale dans le Structuralisme première manière. Ce *milieu intermédiaire* doit être conçu comme une entité strictement *monoplan*. Les citations suivantes argumentent en sens inverse d'un "appariement", d'une "présupposition réciproque" ou d'un "biface".

Voici, mis en perspective, les opinions non-convergentes du CLG et des *Inédits* :

nous entendons par signe **le total résultant de l'association** (js) d'un signifiant à un signifié (CLG 100)	mais la **grande erreur** (js) est de croire qu'il y a **parité et symétrie** (js) à cet égard entre le côté extérieur et intérieur (ELG 84)

Saussure dénonce par avance toute idée de « parité et symétrie », c'est-à-dire : de "biface". Je renvoie à la citation de la page 165, la présomption que nous combattons, concernant « la supposition traditionnelle que le mot possède une **signification absolue s'appliquant à un objet déterminé** (js) » ; Et Saussure d'ajouter (ELG 75) :

> "Depuis le premier moment le mot n'aborde l'objet matériel que selon une idée qui est à la fois parfaitement insuffisante si on la considère relativement à cet objet et infiniment vaste si on la considère hors de l'objet."

On trouve la position ultime de Saussure – débarrassée de tous les travestissements et circonvolutions du CLG – dans ces lignes sans appel (ELG 20-21) :

> "Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène Vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, **l'un indissolublement lié à l'autre** (js) ; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores **ne mérite pour nous que le nom de figure vocale**. (js)"

C'est cette essence du signe linguistique qui a amené Husserl à parler de la *non-réellité* du signe linguistique, la *"innere Form"* (forme interne), laquelle n'est pas physiquement appréhendable (c'est-à-dire par les voies de la perception). Nous allons le voir avec la position développée par Jost Trier.

8. 3. - Les partisans d'une position proche du MI

8. 3. 1. - Les phénoménologues : Cadiot et Visetti

Dans la mesure où ils ont quitté le terrain de la *théorie du reflet*, les linguistes s'inspirant de la phénoménologie sont en mesure d'appréhender de façon plus resserrée la réalité des phénomènes. La richesse des relations qui peuvent être induites interdit alors absolument de repostuler (en arrière-garde) une quelconque bifacialité. C'est ainsi que pour eux (2001 : 100) :

> "Le fait qu'on ait quitté la sphère ontologique des référents prétendus 'premiers' (le monde perçu) et projeté les mêmes principes de visibilité ou de ramification ailleurs et sans préoccupation ontologique, ce fait illustre la place centrale de la différence entre désignation et signification. Le sens dit « littéral » n'a aucun privilège, si ce n'est d'être généralement la première désignation attestée dans la mémoire de tel groupe de locuteurs. (...) [les noms caractérisants' et 'noms massifs'] sont également **fondamentalement des modes d'accès** (js) : amalgame, béton, boue, bouillon, ciment, fard, graisse, jus, liquide, meute, perle, sable, sauce, sol, solide, vapeur. Dans certains cadres thématiques, ils renvoient à des logiques d'appartenance, et leurs référents sont alors prototypiquement objectivés en termes d'états physiques. Mais même dans ce cas, le profil sémantique comporte, à l'état plus ou moins virtualisé, la complexité perceptive/expressive qui constitue le motif. Ainsi ces entités, ou ces états, alors même qu'on y réfère, sont tout aussi immédiatement investis de qualités sémantiques, attribuées sans doute sur des bases sensori-motrices et émotionnelles, mais ressaisis en langue comme emblèmes de *qualia* transposables dans tous les domaines."

Le “sens littéral” ou “sens propre”, considéré comme “premier”, ne l’est en fait que sur la base de la théorie du reflet : si tout ce qui est dans le langage provient du monde extérieur, il y aura forcément pour chaque élément une “première fois”, dont sont déduites les autres. Il y a là une base de travail prometteuse pour de prochaines investigations sémantiques !

8. 3. 2. - Jost Trier et la “figürliche innere Form”

Nous verrons ce qui chez Saussure même permet d’affirmer et de confirmer le primat du MI, c’est-à-dire du jeu de formes par rapport à d’autres formes, la question primordiale devenant celle des niveaux de hiérarchies où s’inscrivent les diverses formes, *donc* de la nécessité de procéder aux analyses de reconnaissance de façon *descendante*, en « partant du globe des valeurs ». C’est au cours de telles analyses qu’apparaîtront les *articulations*.

C’est justement le terme de “gliedernd”, employé par Trier, qui laisse supposer l’existence de telles articulations, d’un *quelque chose* qui s’articule, constituant la forme *objective* des structures du langage. Il s’agit en d’autres termes de mettre l’accent sur le *fait de l’articulation*, quelque chose qui accède à la forme en s’articulant (étant entendu que par “forme”, on entend une forme agissant comme entité linguistique, ce qui pour nous ne peut être que la “forme interne” ou l’image acoustique – auditive –, définie par Saussure lui-même, voir § XII 1. 2.). Cette *forme* dont il s’agit, autour de laquelle tout tourne, c’est la *forme interne*, expression à laquelle certains linguistes dont Trier et Anton Marty ont ressenti le besoin d’ajouter “*figürlich*”, de la rendre “figurale”.

Là plus qu’ailleurs, il importe de ne pas se laisser prendre dans le piège terminologique, la confusion avec la “figure vocale” (voir citation page précédente) étant fatale. C’est par l’effet de la *momentanéité* du langage (importance de l’expression “de moment en moment”) que les différences – au sens de fluctuations parasites – n’ont pas (ou plus) de réalité perceptible. Cette momentanéité annule les effets du temps pour la perception intérieure, celle du système de la langue, mettant hors champ tout le fuyant, l’instable, le non-fiable changeant *tout le temps*. C’est à ce point qu’il me semble nécessaire de faire intervenir ce qu’on peut appeler le *principe d’hypostase*, responsable de l’illusion de l’immuabilité des structures de langue (voir § XI.5.). Mais pour Saussure – et contrairement à ce que peut suggérer le CLG – l’altération est au cœur du moteur de l’évolution du langage, mais en lui opposant aussitôt la momentanéïté “salvatrice”, opérant dans l’*immédiateté* (“tout à coup”) (ELG 231) :

> “Ce qui est caractéristique, ce sont les innombrables cas où c'est **l'altération du signe** qui change l'idée même et où on voit **tout à coup** (js) qu'il n'y a point de différence du tout, **de moment en moment**, (js) entre la somme des idées distinguées et la somme des signes distinctifs”.

étant bien entendu que « altération du signe » veut bien dire : l"altération *matérielle* du signe. Il faudrait aussi se demander ce que veut dire « somme des idées distinguées » et « somme des signes distinctifs », les deux séries étant mises "globalement" en regard l'une de l'autre.

Trier a fait une percée couronnée de succès dans la direction d'une description satisfaisante d'au moins *un* champ sémantique (désormais ChS), sachant et ne perdant pas de vue le fait qu'ils sont une multitude, étroitement imbriqués les uns dans les autres. Ce ChS a été dénommé – avec la plus extrême "prudence" terminologique – le champ *prudentia-sapientia* (et la "prudence" dont je viens de parler montre qu'elle est aussi la garante d'une *sapientia*, d'un savoir réel et non simulé). Mais le projet annoncé de poursuivre l'évolution de ce ChS jusqu'à l'époque moderne n'a jamais vu le jour. La période du nazisme et le triomphe de l'obscurantisme et de la bêtise la plus obtuse, combinée avec l'agressivité que l'on sait, peuvent y avoir été pour quelque chose. Mais plus probablement, la difficulté interne de l'invraisemblable complication du ChS à partir de la philosophie de Kant, avec l'opposition célèbre *Vernunft-Verstand* (raison-entendement), rendant difficile la méthode d'investigation, telle que définie dans le projet initial, de voir à chaque fois la conformation du ChS à travers une même œuvre.

8. 3. 3. - Culioli

Avec sa notion de "domaine notionnel", le soupçon – à force de le lire – ne peut aller qu'en s'épaississant que Culioli parle de la même chose que Saussure avec son MI, ou que Trier avec ses ChS, mais en abordant la chose sous un angle différent. On trouve chez lui en effet maints passages qui s'attachent à décrire ce qu'on peut appeler des *effets de champ*, partant toujours de la variation morphologique, mais cherchant à voir quelles sont les répercussions, ou si "effets de champ" pourrait être la même chose que "effets de sens" chez Guillaume.

La progression – car *progression* il y a ! – que Culioli met en évidence, dans la magistrale analyse qu'il fait du mot *encore*, en est un exemple de choix (1999 : 24) :

> "Parmi ces opérations, je signalerai la construction des propriétés physico-culturelles, le domaine notionnel (centrage topologie), le schème d'individuation ; les orientations ; les interactions pour ne citer que quelques points que j'ai si souvent ressassés, jusqu'à la nausée ! Mais chacun de ces points pourrait être développé : ainsi, il faut y ajouter la régulation téléonomique (système de valuation ; visée ; chemins d'accès), le plongement d'une occurrence dans un référentiel et dans un champ de forces intersubjectives. (...)
>
> C'est parce que les marqueurs (et les agencements de marqueurs) déclenchent des représentations de formes (abstraites) **déformables que la stabilisation énonciative** (js) peut fonctionner. La notion de notion n'est qu'un moyen de formuler des questions et de balbutier des réponses."

et à la page suivante, cette constatation faisant figure d'un résumé condensé de toute la démarche culiolienne (*id.* : 26) :

> "Ainsi, l'on retrouve, par un détour, la non nullité et le pas-plus. La forme (abstraite) est invariante : ce qui produit la variation, c'est le domaine structuré (le 'milieu') dans lequel on plonge la forme et les interactions qui en découlent."

Suit alors une démonstration époustouflante, comme Culioli sait les construire, qui permet de suivre *pas à pas* les valeurs que peut prendre le mot *seulement*. Ce qui paraît relever de la simplicité première (un "adverbe") fait alors apparaître une redoutable complexité :

> "Dans l'énoncé *Il est seulement 5 heures* (On est en avance/Je croyais qu'il était plus tard), on marque qu'il est moins tard (inverse de 'plus tard') qu'on ne croyait. Quand vous arrivez seulement à 3 heures au lieu de 2 heures (On est alors en retard/On voulait arriver plus tôt), vous indiquez par votre *seulement* que vous venez d'arriver plus tard, c'est-à-dire moins tôt (inverse de 'plus tôt') que vous ne vouliez. Ainsi, *seulement* marque soit l'avance, soit la quasi simultanéité, soit le retard, selon la construction de la relation orientée 'pas-plus', par rapport à la valeur nulle."

Certes Culioli se garde – comme de la peste – des grandes envolées généralisatrices, faisant preuve d'un souci visible de garder les pieds sur terre. On en est donc réduit à généraliser à sa place. Sa façon de progresser en est profondément influencée. Il est donc difficile de tirer parti du *dictus* culiolien pour illustrer le détail de l'argumentation construite ici. On retiendra en substance l'accord global avec ce qu'a développé et développe encore Culioli.

9. - Deuxième conséquence : l'unifiliation

9. 1. - Étymon contre souche

La tradition impliquant l'étymologie parle couramment de l'*étymon* d'un mot. L'unifiliation généralise cette vision des choses : à chaque mot son étymon, comme si le lexique d'une langue représentait un ensemble fermé. Cette position nie la créativité du langage, sa capacité à démultiplier les formes, dans l'accroissement qualitatif et quantitatif.

La postulation de cette unifiliation repose également, comme la biunivocité, sur le fondement du "biface", implanté dans l'univers saussurien par les Éditeurs. Il constitue le préalable à partir duquel il a été possible aux représentants de la linguistique structuraliste de nier ou minimiser l'existence de la polysémie. Ce qui explique que l'affirmation catégorique de cette position, négatrice ou minimisante, ne figure souvent que dans les marges. C'est par exemple dans son *glossaire*, en annexe de son ouvrage, que sous la rubrique **domaine**, Rastier donne cette définition édifiante (1991 : 247) :

> "groupe de taxèmes, lié à l'entour socialisé, et **tel que dans un domaine déterminé il n'existe pas de polysémie**. (js)"

C'est donc – encore et toujours – en vertu du "contexte" (fut-il caché sous une autre dénomination) que la polysémie est niée. L'importance de la position dogmatique accordée au contexte justifie d'y revenir dans le prochain chapitre.

9. 2. - L'irradiation

Pour des spécialistes d'autres langues, cette position "idéologique" est intenable. Pour des arabisants, il est bénéfique de pouvoir enfin disposer d'un cadre théorique pour parler de phénomènes d'**irradiation**. C'est ainsi que le lyonnais Joseph Dichy expose la situation des études arabistes récentes (j'intègre dans mon développement les citations que fait Dichy de deux autres auteurs arabisants, P. Larcher et Cantineau) (2003 : 193) :

> "La racine est le siège de processus sémantiques que M. Bréal appelait des **phénomènes d'irradiation** (js) : l'usage attribue à un morphème radical, désinenciel, suffixé, etc., des valeurs absentes de son sens originel (...) La racine peut donc être conçue comme un **faisceau de significations** (js) associé aux **réseaux sémantico-dérivationnels** (js) qui parcourent les entrées lexicales dans lesquelles elle apparaît, et qui traduisent son adaptation aux évolutions du monde à travers l'Histoire."

Ce que ces auteurs signalent et décrivent correspond à ce que, dans ce travail, j'ai présenté comme *autoconstruction, déploiement, accroissement*, tous phénomènes ramenables en dernière analyse au principe de *negentropie*. Mais l'application de cette nouvelle façon d'envisager les processus à l'œuvre dans la langue mène nécessairement à bousculer de fond en comble la doctrine étymologique, telle qu'elle nous est parvenue après plusieurs siècles de développement, sous l'égide de la pensée comparatiste. Ces "réseaux sémantico-dérivationnels" dont parle Dichy ne sont rien d'autre que les Champs sémantiques. que le présent travail a entrepris de circonscrire.

La position que représente Dichy est d'un grand intérêt, car elle met en lumière la profondeur du divorce entre des théories qui se sont édifiées sur la base de la théorie du reflet d'une part, et, de l'autre, la théorie – encore à construire – de ce qu'on pourrait appeler les *irradions*, par oppositions aux *étymons*. Confrontés à la réalité d'une grande langue de civilisation, des linguistes comme Dichy, Larcher et Cantineau ne trouvent pas dans les théories en cours le point d'appui qui leur permettrait de donner la cohérence ultime à leur travail de terrain. Ils ont du moins reconnu la justesse du point de vue bréalien, qui leur apporte une salutaire bouffée d'oxygène.

10. - Le contexte

10. 1. - Rôle indispensable du “contexte” ?

Le recours *doctrinaire* au contexte découle également de la théorie du reflet, et la corrobore du même coup ; le contexte apparaît en effet comme l’instance régulatrice située le plus haut dans la hiérarchie et qui garantit la stabilité du langage, prévenant les errements de l’indifférenciation et de la polysémie sauvage. Reprenons la démonstration de Le Ny (faisant suite à l’extrait précédent) :

> “C'est probablement cette capacité individuelle de gestion de la pluralité des significations qui fait qu'au niveau linguistique les locuteurs tolèrent que la langue ordinaire dont ils font usage comporte de la polysémie. (...) Si les significations d'un mot sont au nombre de deux, et sémantiquement bien séparées, (...) le processus cognitif de choix de l'acception correcte **dans un contexte déterminé** (js) est la « désambiguisation » simple.”

On subodore déjà que derrière l’unanimité de façade, c’est la *doxa* qui est à l’œuvre et tire les ficelles. Le “contexte”, ou le “milieu”, adresse aux organismes qui s’y trouvent plongés des *ultimatum*, des mises en demeure ; il est alors normal qu’en dehors de la complémentarité – ou dépendance – où se trouvent les énoncés par rapport à lui, il soit l’instance décisionnelle ultime, placé de fait au cœur de mécanismes qu’il faut dès lors appeler : d’adaptation ; ce qui reviendrait à s’en remettre à la Biologie, et aux schémas darwiniens, pour les éclaircissement ultimes. Or, même en Biologie, on voit s’élaborer un modèle en rupture d’orthodoxie avec la théorie de l’évolution darwinienne telle qu’elle a régné depuis 150 ans.

10. 2. - Contestation de l’importance décisive du contexte

C’est le mérite de Benoît de Cornulier d’avoir rompu la première lance, jeté le premier pavé dans la mare consensuelle du contexte. Cette remise en cause globale s’est faite en liaison avec la question des effets de sens, mais le curieux de l’affaire est que Cornulier n’a pas raccordé l’effet de sens à la théorie de son concepteur, Gustave Guillaume, dans le même temps où il jugeait le fait suffisamment important pour le choisir comme titre de son livre.

Le problème du contexte, c’est le *renvoi* au contexte, instance par définition absente au moment où l’on tente l’analyse d’un segment de langue et butant sur la conclusion aporétique que “de toute façon, c’est le contexte, sorte de Raminagrobis, qui – en dernière analyse – tranchera !”.

La remise en cause du contexte touche à un véritable *tabou* de la théorie linguistique, du moins à une position doxaïque. La contribution de Benoit de Cornulier n’en est que plus précieuse (1985 : 20) :

> "La réponse passe-partout *C'est le contexte qui indique le bon sens* élude le problème au lieu de le résoudre. Remettre au « contexte », conçu de manière générale et indéterminée, le rôle de déterminer ce que le signe est impuissant à déterminer de lui-même, c'est déplacer l'objet de l'analyse sémantique sans avancer d'un pas (...)"

Je me permettrai de "surenchérir" par rapport à ces propos déjà étonnamment vigoureux : s'en remettre au hasard des rencontres qu'implique la "mise en contexte", c'est se jeter dans la gueule de l'entropie ! Face à cette tyrannie du hasard, il n'y a alors plus que l'invocation d'une providence divine, laquelle est la seule instance à pouvoir être *plus forte que le hasard*.

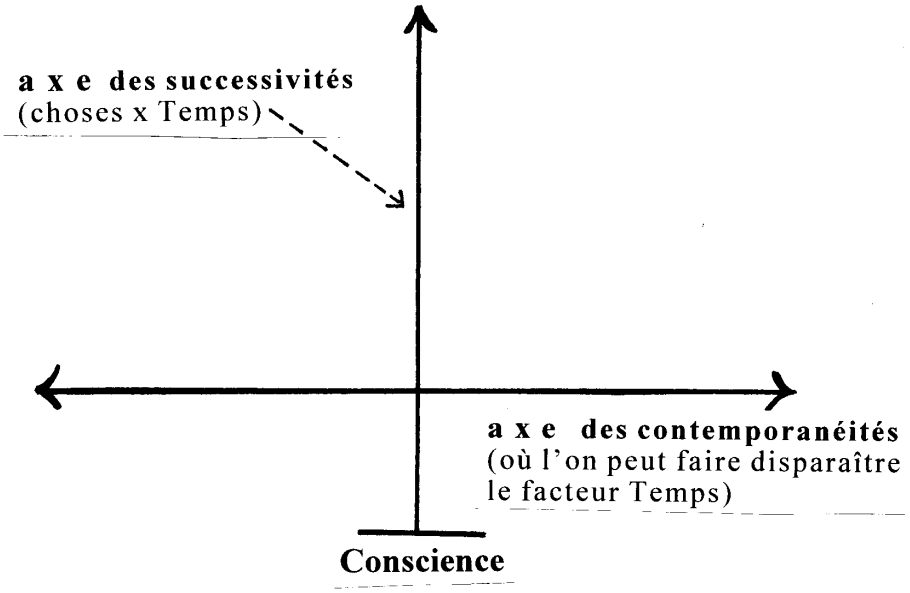
Je l'ai déjà et je me répète, mais il est des plus regrettable que, partant de cette belle intuition, Cornulier n'ait pas continué à développer ces idées ; elles sont dans une adéquation complète avec ce que je défends moi-même.

10. 3. - Le contexte, réédition du milieu ambiant

Il faut continuer à traquer une certaine forme de darwinisme que les récents développements du savoir et de la biologie ont de fait mis hors jeu, mais qui continue à s'incruster en se camouflant. Un de ses derniers avatars est le contexte, un des lieux communs les plus tenaces dans le paysage linguistique actuel.

Cette attirail darwinien qui a fait son temps comprenait comme notions : la lutte pour la vie, le règne des plus forts, l'élimination des plus faibles, l'adaptation, le milieu ambiant, sélection naturelle, évolutionnisme, sélection des espèces, environnement, caractère dominant ou récessif... Ces idées, importantes dans le développement historique – la genèse de la Pensée humaine – font place à des notions comme *génotype* et *phénotype*, mis en avant – entre autres – par Piaget. Il est vrai que cette version du darwinisme a été soumise à un enjolivement purement littéraire, voir le cas de Darmesteter. Ces questions ont une pertinence pour les questions linguistiques. L'évolution des langues humaines est une donnée brute qu'il convient d'intégrer dans un ensemble plus vaste ; ce n'est qu'un des aspects constitutifs de l'*hominisation*.

Il y a un point de vue phénoménologique sur ces questions, et l'illustration que peut amener la linguistique pourrait être éclairante. La phénoménologie part de la place de la conscience, comme point dont les actions partent. C'est là qu'il faut se réintéresser de plus près au schéma de Saussure, schéma accompagnant les notes préparatoires des derniers cours de l'année 1911. les éditeurs des ELG ont eu la bonne idée de reproduire le plus souvent possible les croquis crayonnés par Saussure lui-même. Celui de ces croquis qui nous intéresse se trouve reproduit à la page 115 dans une qualité médiocre. Les commentaires sont reproduits à part, pouvant laisser planer le doute sur les attributions. En voici une version (améliorée par mes soins) :



Muni de deux "pointes de flèches" à chaque extrémité, il est clair que cette ligne ne peut figurer un "axe" dans le sens géométrique d'un "repère orthonormé" (où les axes, orientés du moins vers le plus, symbolisent une progression arithmétique dans un espace *vectoriel*); l'axe des *successivités* où intervient le Temps vient en butée contre cette courte ligne. Je me permets de compléter le schéma de Saussure, dans un sens inspiré de la phénoménologie : cette courte ligne représente la conscience, origine de la perception et de sa complexification, la conceptualisation. Il en résulte dans l'interprétation que j'en propose que la ligne horizontale, *traversée* par la flèche partant de la conscience, figure, le *milieu intermédiaire*. En faisant apparaître sur ce schéma la dimension del'*aller vers*..., – correspondant à l'idée initiale de Saussure – on le repense dans le sens de l'*intentionnalité* phénoménologique, traduction du fait que la conscience n'existe qu'en étant « conscience de quelque chose », selon la citation la plus célèbre de Husserl.

Il s'agit bien sûr d'une interprétation volontairement tendancieuse, c'est-à-dire *phénoménologisante* de la pensée saussurienne ! Mais d'un point de vue philosophique s'élèvent des voix étonnamment concordantes. C'est ainsi que Jacques Garelli, dans un texte intitulé "perplexité de Saussure", abonde dans le sens de ce qui est défendu ici (2003 : 92) :

> "Ici une question s'impose : la référence primordiale et récurrente au « point de vue » qui sous-tend tout « fait de langage » n'implique-t-elle pas qu'aucun objet ni aucun fait de langage ne puissent être repérés **sans qu'ils soient liés d'emblée à la visée intentionnelle, qui les délimite comme tels** (js) ? Attitude qui unit inéluctablement la détermination d'un objet ou d'un fait linguistiques **à l'intentionnalité qui lui donne sens**. (js) Car, qu'est-ce qu'un point de vue, si ce n'est une visée intentionnelle particulière ? Situation qui implique, dès lors, de prendre toujours en considération l'intentionnalité en acte ou l'intentionnalité opérante sous-jacentes à l'émergence d'un objet ou d'un fait linguistiques, qui, de ce fait, ne sont ni des objets, ni des faits relevant d'une science strictement objective."

Partie IV :
Le centre constructeur de la langue MDS

1. - Globalité des “changements”

1. 1. - “Régulation” des changements

On peut reconnaître à Louis Guilbert d’avoir visé juste, avec une rare clairvoyance, au cœur même du problème du changement linguistique, lorsqu’il dit (1972 : 34) :

> “L'activité linguistique consiste-t-elle seulement dans une application des règles de la structure considérée comme un système immuable, ou bien n'implique-t-elle pas le changement linguistique? Dans quelle mesure la structure, les règles, tolèrent-elles le changement? N'est ce pas dans cette perspective que peut se situer la norme **en tant que régulation du changement** (js) ?”

Effectivement, si *norme* il y a, elle ne peut être autre chose que “régulation du changement” ; “régulation” voulant dire : “encadrement”, “canalisation d’un flux”, “maintien d’une cohésion, voire d’une cohérence”. C’est à ce niveau que s’applique le principe negentropique, en tant qu’*instance maintenant la cohérence* de l’ensemble (c’est-à-dire de quelque chose de plus profond que les structures), appliqué à la morphologie, selon des règles combinatoires. Puisqu’il faut pouvoir nommer les choses, nous conviendrons d’appeler ce *générateur et régérateur des formes* par les initiales MDS pour :

Modèle **D**irecteur **S**ous-jacent

Si donc le système est immuable, il l’est *à l’intérieur* de règles qui président à son *évolution*. Le changement n’est pas chaotique, l’évolution étant *orientée*.

On partira du principe que le changement est ordonné, orienté vers l’amélioration et le perfectionnement, par des procédés et procédures fonctionnant d’après le schéma que l’on a résumé par la formule *des essais et erreur*s, formule par laquelle un savant comme Claude Bernard définissait la méthode expérimentale, base de la recherche scientifique, ouvrant la porte à la sélection des “bonnes” combinaisons. Il s’agit si l’on veut d’une opération de *filtrage*. Il semble en effet préférable de ne plus employer le terme de “sélection” qui dans une vision réductrice, voire caricaturale, du Darwinisme est trop entaché de “lutte pour la vie”

(*struggle for life*), élimination des plus faibles par les plus forts. Comme je l'ai développé précédemment, une telle vision n'a rien à voir avec les êtres de langue pour la raison que ceux-ci ne sont pas *individués*.

Bréal décrit de la façon suivante un même état des choses (1983 : 7) :

> "Comment faut-il se représenter cette volonté ? Je crois qu'il faut se la représenter sous la forme de milliers, de millions, de milliards **d'essais entrepris en tâtonnant**, (js) le plus souvent malheureux, quelquefois suivis d'un quart de succès, d'un demi succès, et qui, ainsi guidés, ainsi corrigés, ainsi perfectionnés, viennent à se préciser **dans une certaine direction**. (js)"

C'est effectivement la clé d'une *autoconstruction*, comme donnée *sine qua non*, sans laquelle rien ne se passe, rien n'aurait été possible. Il *faut* qu'il en soit ainsi – au-delà de toute nécessité de "démonstration" – : la capacité du système à *choisir* les bonnes combinaisons et à *rejeter* les mauvaises. Et cela sans qu'ait besoin de se profiler l'ombre d'une téléologie ou d'une quelconque *visée finaliste*.

Il faut aussi préciser que ce qui fait apparaître les "bonnes" combinaisons, c'est le centre de commande et de coordination qu'est le MDS, par le jeu duquel les solutions mises en place, ne serait-ce qu'une seule fois, sont en permanence confrontées avec le stock déjà en place, de sorte qu'une amélioration par rapport aux "performances" possibles (en l'état du stock) est automatiquement perçue et "promotionnée", c'est-à-dire : mise en bonne place et candidate au remplacement du matériel en place. Ce qui veut dire qu'aucune entrée (acceptation) dans le stock n'est définitive, mais *en permanence* remise en compétition. C'est la dose de "darwinisme" qui me semble incontournable. C'est l'occasion de mentionner une première fois la vision par Saussure de "mouvements tourbillonnaires", quoiqu'il n'ait parlé que de "tourbillon" (voir citation page 285) ; la *masse* des moyens langagiers – en plus d'être une "masse", autre mot qu'affectionne Saussure – serait en plus un gigantesque "vortex" (rien que ce mot est fascinant). Un fait d'un poids considérable dans la mise en place d'une théorie convenante est ceci : le MDS – dont je postule l'existence – n'est jamais fini, constamment en recherche de lui-même dans une infinitude non bornée, en perpétuel mouvement pour son propre dépassement. Il n'en reste pas moins une forme *directrice*, capable d'imposer à la longue une cohérence et une efficacité pour le fonctionnement courant de la langue, immergée dans le bain du quotidien. Nous en verrons un exemple avec le paradigme morphologique /s/ au § 5.3.

Ce qui canalise notre réflexion pour aborder ce chapitre, ce sont les « fils qui relient entre eux les éléments d'une langue » (ELG 103), déclaration de Saussure que j'interprète dans le sens : c'est la morphologie qui détient la clé...

1. 2. - Le modèle “mécanique” du changement

Les néo-grammairiens avaient mis en place un modèle strictement mécanique des changements phonétiques. La logique de cette prescription faite à l’évolution des langues a abouti à une opposition conflictuelle entre des lois mécaniques et le principe analogique, lequel présiderait aux changements *morphologiques*. Caussat donne de cette situation ce résumé sous une forme certes ramassée, mais d’autant plus parlante (1978 : 31) :

> “Un cas particulièrement fréquent est fourni par les emprunts aux langues étrangères (Fremdwörter). Mais ou commence l'étranger? Sa définition dépend de celle qu'on donnera de l' « indigène » ; de là, entre autres, la nécessité théorique du **repli sur l'unité dialectale** (js) pour mieux garantir le domaine de validité des lois phonétiques. C'est le même principe de délimitation qui opère avec **l'analogie** (js) : elle joue le rôle du **contre-domaine**, (js) confronté et opposé au domaine des lois phonétiques ; elle gère le stock des lois qui contrecarrent (durchkreuzen) les lois phonétiques. Dans l'exemple cité par DELBRÜCK, on devrait trouver partout un n ; or, dans certains cas, on a un m. Comme le postulat initial exclut l'exception, il faut donc chercher la loi. Fécondité heuristique de la nouvelle école : cette loi qu'il faut chercher est assignée aux fonctions de **l'analogie, réservoir de formes et puissance de transferts formels** (js) (Formübertragung). Du même coup, l'analogie se révèle porteuse de fonctions contrastées.”

Le modèle du MDS comme centre de commande du développement-déploiement des formes linguistiques se fonde sur le principe de la stricte *subordination* de la phonétique à la morphologie. On considérera qu’il n’y a pas de phonologie proprement dite ; on parlera tout au plus de *morphophonologie*. Il est caractéristique que de nouveaux auteurs que l’on peut globalement qualifier de *fonctionnalistes* contribuent de fait au renouvellement de fond en comble des études morphologiques, comme notre auteur-“test”, Denis Apothéloz. J’y ai déjà fait allusion dans la note en bas de la page 62. Dans cette nouvelle approche des faits linguistiques, toute imprégnée d’esprit pratique – et justement connue sous le nom de *pragmatisme* –, il est frappant, à les lire, de constater que le *primat phonologique* des années 70 et 80 s’est évanoui dans la nature (en catimini).

Des intuitions très ponctuelles, et surtout non généralisées ni reliées entre elles, peuvent transparaître ça et là chez les auteurs classiques. C’est le cas de l’explication donnée par le DDM lorsqu’il définit le *re-* de “remugle” comme « *re-* de renforcement », cette indication étant d’ailleurs le fait des deux auteurs en charge de la réédition ; elle ne figure en effet pas dans l’édition précédente, paru sous la seule signature d’Albert Dauzat. Néanmoins, la formule du “renforcement” se voit employée une bonne trentaine de fois dans l’ouvrage et semble bien provenir de Dauzat, c’est-à-dire qu’elle est un héritage de la vieille philologie dont Dauzat était un représentant. Le présent travail se réclame ainsi de cet héritage, assumant ainsi une continuité vivante avec les générations antérieures.

1. 3. - Profonds bouleversements imperceptibles

C'est un mouvement en profondeur qui a fait évoluer les grandes langues vers leur forme actuelle. Cette évolution a vu se réaliser de prodigieux bouleversements. Il y a une grande "traçabilité" si l'on s'intéresse à ce mouvement en partant du latin, ce qui est un champ immense pour un nouveau genre de comparatisme appliqué à la morphologie. Il y a un acquis considérable à exploiter et mettre en valeur, c'est toute la recherche de la vieille philologie – à supposer qu'on applique à ces données les correctifs qui découlent du renversement de perspectives tel qu'exposé dans les trois premières parties de ce travail.

Je mets ici en avant l'idée que le principal facteur d'un bouleversement morphologique a été la montée en force des *diphtongues*, centrées sur la syllabe. Ce mouvement a été accompagné par une simplification des formes graphiques, correspondant à une recherche d'efficacité. Je dirais que c'est la langue anglaise que en est la plus éclatante démonstration :

ang. :	I, eye /aj/	my	why,	(lie et lying ; my et mine)
fr.	ail(le), rail	maille	ouaille	
esp.	tiempo, viento, cuerpo, puerta			
it.		cuore	(l'italien présente un cas unique de diphtongue)	

Dans ce mouvement, la graphie s'est avéré être de moins en moins une simple transposition, retranscription de la version sonore. Elle a des conventions et des exceptions qui font d'autant mieux bon ménage qu'elles disparaissent avec la mise en place, dès les premières année de vie et d'acquisition du langage (et ce avant même l'accès à l'écrit) derrière les automatismes de base. De façon tendancielle et généralisée dans les grandes langues modernes, le passage à la forme écrite (l'orthographe) répond à des critères autrement plus complexes qu'une simple "retranscription", d'où d'apparentes "incohérences" :

ang on /ɔn/	et	one /wɔn/	*fr.* ville /vil/	et	fille /fij/
			cheville /-vij/	et	file /fil/

Il ne viendrait à l'idée de personne de prétendre que le -e final de "one" est la retranscription de la semi-voyelle /w/ au début du mot, et qui en paroles différencie celui-ci de la préposition "on". C'est une évidence que, au vu de tels exemples, on n'oserait plus sérieusement soutenir que l'écrit est un décalque de la parole, ni même que sa vocation, sa raison d'être, résiderait en cela. De même que tel enseignant, entendu faire cours dans les années 80, avait raison contre tout le monde lorsqu'il prononçait "vraisemblable" /vrɛ**z**ɑ̃blabl/, en réalisant le son /z/ au lieu de /s/ ; mais les "désigner", "résigner" lui donnent raison – à condition toutefois de

nous replacer dans une perspective strictement historique, c'est-à-dire en enjambant allègrement les siècles ; car il est de fait qu'en l'espace de 4 à 5 siècles, la conscience du locuteur de base a "oublié" la filiation avec le mot "signe", où figure bien le son /s/.

1. 4. - Importance centrale des diphtongues

La conception que nous appellerons classique (aussi bien chez Martinet, issu de l'école de Prague que chez les générativistes) semble impliquer une redéfinition de ce que l'on nomme "diphtongue". On trouve la définition classique chez Martinet (1970 : 45) :

> "Les voyelles longues sont également exposées à être diphtonguées, ce qui veut dire qu'au cours de leur émission, les organes modifient graduellement leur position ."

Ce qui revient à n'envisager de diphtongues possibles que dans le prolongement des voyelles longues ; or les exemples que nous avons vu au paragraphe précédent infirment de façon spectaculaire l'affirmation de Martinet et consorts. Là encore, il faut revenir au point de vue de Saussure qui, dans ce que nous livre les ELG, pose avec insistance le problème de la syllabe en liaison avec ce qu'il n'appelle pas encore "semi-voyelle (ELG 245) :

> "La question d'u consonne et d'u voyelle, i consonne et i voyelle est absolument dépendante de la question de la syllabe. Quiconque professe une opinion déterminée sur u consonne et u voyelle sans avoir par-devers soi une vue parfaitement nette et précise sur la syllabe parle en l'air."

1. 5. - L'environnement phonologique

Il est caractéristique que le Structuralisme première manière a avancé de l'interaction entre les composants morphologiques des éléments pourvus d'autonomie, les mots, une conception isolant un élément pour le placer dans une opposition d'ensemble avec le reste, opposition totalement artificielle ; il s'agit de l'environnement phonologique, position d'ailleurs reprise de l'école néo-grammairienne. Ce points de vue se retrouve chez Jakobson (1973 : 136) :

> "Parmi les facteurs qui favorisent l'extraction du noyau commun et de la *differentia specifica*, j'ai indiqué les règles morphologiques qui gouvernent l'emploi de telles oppositions phonologiques et l'**environnement phonologique** (js) qui impose des **contraintes** (js) à leur occurrence."

La conception du MDS prône la rupture avec cette vision du phénomène phonologique, tout élément faisant *lui-même* partie de l'environnement qui influe à son tour sur les éléments constituant le dit environnement. C'est donc à une totalisation des influences et des « contraintes » réciproques que l'on assiste. Rien ne s'y laisse isoler de cette façon.

1. 6. - Rôle de l'analogie

1 - La question est de savoir si l'analogie est un principe régulateur dont l'application amène un *appauvrissement* morphologique, à une réduction des formes mises à disposition. Mais le problème réside aussi dans le fait que le *terme* « analogie » est un fourre-tout. Là encore, l'analyse de Caussat présentant la position néo-grammairienne de Delbrück, dans la citation faite précédemment, est précieuse pour notre propos. Mais si donc d'une part, il est juste de dire que l'analogie est un « réservoir de formes et puissance de transferts formels » (position que Caussat semble reprendre à son compte), il n'est pas possible par contre de dire qu'elle « joue le rôle du *contre-domaine*, confronté et opposé au domaine des lois phonétiques », c'est-à-dire en conflit avec elles. Si tel était le cas, c'est l'entropie qui aurait gagné, aurait eu le dernier mot, auquel cas les structures de langue ne se seraient pas construites, c'est-à-dire *auto*-construites. C'est pour résoudre cette contradiction qu'il faut postuler l'existence du MDS, comme principe *constructeur*.

L'analogie et les règles phonétiques ne s'opposent pas, elles fusionnent dans le creuset de la morphologie. J'aurai l'occasion de rechercher les mécanismes à l'œuvre à partir d'exemples précis, dans ce qui constitue la partie pratique de ce travail. Le Chapitre VI, consacré aux "doublets" et au "dédoublement" se penchera sur la menue monnaie de ces phénomènes.

2 - Il est vrai que dans le *Cours* on trouve la description suivante du rôle salvateur de l'analogie (CLG 221) : « l'effet de ces transformations est contrebalancé par l'analogie ». Là encore la confrontation en vis-à-vis avec ce qu'a dit Saussure dans son enseignement est parlante. Nous prenons la suite de la citation en partie double de la page 147 :

le mécanisme linguistique s'obscurcit et se complique dans la mesure où les **irrégularités** (js) nées du changement phonétique **l'emportent** (js) sur les formes groupées sous des types généraux ; (...) **Heureusement**, (js) l'effet de ces transformations est **contrebalancé par l'analogie**.(js) C'est d'elle que relèvent toutes les modifications normales de l'aspect extérieur des mots qui ne sont pas de nature phonétique. L'analogie suppose un modèle et son **imitation régulière**. (js) (CLG 221)

Nous verrons que les changements analogiques sont unificateurs et travaillent à l'encontre des changements phonétiques. (...)

Toutes les modifications normales de la langue qui ne viennent pas du changement phonétique **sont des effets de l'analogie** (js) (EC 365)

La confrontation avec les sources fait apparaître que ce sont les éditeurs qui introduisent *ici* la notion de *régularité* des changements. C'est dans ce même passage qu'ils ajoutent l'adverbe « inutilement » dont nous avons vu (page 147) qu'il n'était pas le fait de Saussure. Ce sont donc les éditeurs qui présentent l'*analogie* comme force s'opposant au chaos et à la

destruction ; la formule « contrebalancé par » ne laisse aucun doute sur cette façon de voir. Là encore cet "heureusement" peut être taxé d'adverbe malencontreux de la part des Éditeurs, qui fait écho aux *par chance* et *malchance redoublée* de Le Ny (voir page 160), témoignant d'une attitude intellectuelle qui relèverait plutôt de la pensée magique.

3 - La postulation du MDS, base du présent travail, implique de rejeter le schéma qui sous-tend la vision de l'analogie, telle que la reprend en l'amplifiant le *Cours*. Il l'amplifie inévitablement parce que, venant de conceptions qu'après la césure que représente le *Cours* on aurait dû considérer comme dépassées, il l'a transférée dans le nouvel appareil d'analyse, lui conférant son statut de *scientificité* et lui donnant une nouvelle jeunesse. Il est fondamental, dans la logique du point de vue développé ici, de ne plus placer l'analogie et les règles morphologiques dans une position d'antagonisme, calquée sur l'opposition du« clocher » et de « l'intercourse ». Cette vision d'un couple antithétique – *principe ouvrant* contre *principe fermant*, agissant l'un au détriment de l'autre – a bel et bien été reprise dans le CLG (pages 281 et suiv.), mais la nature "homéostatique" du fait est loin d'être claire.

Mais il est bien sûr des plus troublants de penser que cette *autoconstruction* se soit faite – et continue de se faire – en dehors de toute emprise ou intervention de la *volonté humaine*. Je renvoie encore une fois à la perspicacité de Guillaume qui a su prendre acte du fait brut, aussi troublant qu'il soit, dans son évocation de « constructions surprenantes, qu'un esprit même génial n'eût pas inventées. » (voir la citation complète à la page 153). On précisera donc la phrase précédente : "de la volonté humaine *individuelle*" ; ce qui implique de supposer une *supra*-volonté humaine, réglée par l'instance de l'*intersubjectivité*. C'est pour cela que l'on peut aussi considérer que c'est la collectivité humaine qui est englobée dans la langue, et non le contraire. C'est la figure du chiasme dont il sera question au §§ XI.

4 - Il est de fait que règne une unanimité faisant soupçonner la formation d'un point de vue *doxaïque*, comme tendrait à le confirmer cette déclaration d'Apothéloz (2002 : 108) :

> "Saussure avait déjà noté ce double aspect d'innovation et de conservation des créations analogiques. De manière générale, on peut considérer que le mécanisme de la régularisation est la manifestation de la pression qu'exercent les structures les plus prégnantes et les plus systématiques (js) sur **tout ce qui est irrégulier, exceptionnel** (js) ou simplement moins systématique dans la langue."

Ce qui est pour ces auteurs « irrégulier, exceptionnel » présente un risque d'*entropie* et menacerait selon eux la survie du système (ce que nous avons longuement examiné au §§ III.). De notre point de vue, un tel mécanisme ne serait pas conciliable avec celui du *dédoublement* des formes, point de vue antagonique que je défends pour ma part.

2. - Les changements par réfection-rééquilibrage

Contre la conception actuelle, ponctualiste et même pourrait-on dire *pointilliste* (c'est-à-dire au bout du compte : mécaniste), je mets ici en avant la conception de la *réfection-rééquilibrage* des formes, ce qui désigne un mécanisme bien plus global que ce que la tradition philologique a pu jusqu'à présent mettre en lumière.

Le terme de *réfection* est déjà en usage dans la tradition étymologique et fait partie de ce qui, dans ce vaste héritage, mérite d'être repris lors de nouveaux inventaires. C'est d'abord chez Dauzat, dans les versions successives de son dictionnaire étymologique, puis chez Grammont, dans son imposant travail consacré à la *dissimilation*, que le terme se trouve employé. Signalons que ces deux auteurs étaient des disciples de Bréal ; ce qui peut expliquer que l'on retrouve chez eux les traces d'une même – et rare – hardiesse intellectuelle.

À "réfection", il conviendrait d'opérer un ajout (qui serait en même temps un léger correctif de trajectoire) ; cet ajout consiste dans le terme *rééquilibrage*. Le même mécanisme peut également conduire à une "redécoupe" (refonte ou remaniement) d'un mot, par ajout ou modification d'un pré- ou suffixe (qui en réalité n'en sont pas). C'est ainsi que :

départ et arrivée	deviennent en anglais	depart**ure** et arriv**al**
able et *mauve*, en ancien français	⇒	able**tte** et moue**tte**

La réfection-rééquilibrage se sert des préfixes et suffixes, qui deviennent de ce fait des prolongements choisis arbitrairement et forcément dépourvus d'un contenu sémantique. Il est par exemple patent que dans "ablette" et "mouette", -ette n'a plus valeur de "diminutif".

2. 1. - "refuge" *vs* "réfugier"

1 - Même si cela fait beaucoup de récusations pour un seul homme, c'est encore à une telle récusation – ou refus de marcher dans les traces des prédécesseurs – que je voudrais donner voix. Il est de tradition dans la recherche étymologique de distinguer entre des mots dits *de formation savante*, distincts d'autres qui sont pour leur part dits *de formation populaire*.

La plupart des dictionnaires étymologiques ont institué la pratique de traiter séparément ces deux modes de formation, parfois même dans des rubriques distinctes, ce qui occulte pour l'utilisateur le lien de parenté qui existe entre eux. C'est ainsi que dans le DDM, on devra chercher à deux endroits, séparés l'un de l'autre, les indications concernant :

***détruire** et **destruction**

pour la raison que le premier est classé comme *dérivation populaire* (ce qu'indique l'astérisque), alors que le second est considéré comme "légitime", c'est-à-dire venant en droit fil du latin qu'il reproduit pour ainsi dire lettre à lettre hormis les désinences :

destructio, -onis

Cette appréciation – étonnamment – ne remonte pas très haut dans l'arbre de la filiation de la Morphologie historique, puisqu'Albert Dauzat, dans l'ouvrage remanié ensuite par Jean Dubois et Henri Mitterrand, ignore cette distinction (sans pour autant regrouper"détruire" et "destruction" dans la même rubrique). En réalité, il ne l'ignore pas, mais il ne lui accorde pas une place ou une valeur heuristique telle que ses continuateurs structuralistes.

Dans le DISFA de Claude Gruaz (voir exemple page 258), la méthode appliquée amènerait à ce regroupement – à ceci près que ces mots se trouvent "hors champ" par rapport à ce q'il a été possible de traiter dans les deux volumes publiés. Une application *exhaustive* de la méthode du DISFA au lexique du français moderne amènerait à multiplier par 4 ou 5 les volumes publiés.

2 - L'exemple de "refuge", mis en face de "réfugier" doit attirer l'attention sur l'existence d'une variation de forme tellement ténue que l'étymologie traditionnelle *néglige* d'y voir l'opposition – dont elle a fait son cheval de bataille – entre "populaire" et "savant", alors qu'il s'agit du même type de variation que pour "détruire" et "destruction". Le passage de /e/ à /ə/ est manifestement tenu pour un phénomène sans importance, ne méritant pas d'être relevé et commenté. Mais dans notre perspective, c'est la preuve par a+b que la *réfection* est aussi un *rééquilibrage*, opérant en même temps – dans un même mouvement – *à l'avant et à l'arrière* du mot de façon conjointe : le passage de /e/ à /ə/ en début est en effet conjoint avec l'apparition de la semi-voyelle/j/ (désormais abrégée en SV) à la fin du radical. Le même phénomène s'observe pour : rebelle *vs* rébellion, relation vs corrélation.

2. 2. - Infixes de réfection-rééquilibrage en français

2. 2. 1. - "impunément" : voyelle de liaison ?

Dans une étude consacrée à la morphologie du français, Hélène Huot lève un coin du voile sur une bizarrerie dans la formation des adverbes : cette bizarrerie concerne *impunément* qui ne présente pas une formation régulière à partir de l'adjectif *impuni*, la forme "normale" devrait effectivement être :

impun**i**ment

Mais cette remarque déstabilisante figure sur la dernière page de son étude, représentant le point le plus extrême jusqu'où a été poussée son investigation. Il faudrait bien plutôt prendre de tels cas comme point de départ d'un travail sérieux (et à prétention d'exhaustivité) de la morphologie du français (ou de toute autre langue). La forme irrégulière *impunément* peut en effet faire l'objet de rapprochements éclairants, où se produit le même phénomène, ce que nous verrons sous le § 2.4.

C'est également de façon très non-conventionnelle que Françoise Bader envisage la possible existence de « voyelles de liaison » (1965 : 45). Mais il faut se garder de se réjouir trop vite : c'est la seule fois où elle la mentionne, et encore entre guillemets (laissant entendre qu'elle ne reprend pas à son compte cette notion). La même remarque vaut pour Bréal qui mentionne lui aussi la "voyelle de liaison" dans une note en bas de page, et, circonstance aggravante, seulement dans un court ajout à cette note, fait pour la seconde édition de son *Essai de sémantique*. Ayant commenté l'évolution du verbe ἕλπω, Bréal juge en effet utile de préciser sa pensée première par cet additif dans la note figurant en bas de page (1983 : 31) :

"L'u, dans les mots latins, est une **voyelle de liaison**. (js)"

qui en réalité concerne le *u* central dans les mots latins *vol**u**pe* et *vol**u**ptas*,. Pourtant ce que signalent ces deux auteurs (surtout Bader au vu de son travail sur *demiourgos*) mériterait amplement cette appellation de "voyelle de liaison", comparable à ce que fait le français avec :

fibr**o**ciment ou judé**o**chrétien

même si c'est le même phénomène que les troncation ou suffixations (en apparence) fantaisistes telles que :

intell**o**, dir**lo**, prol**o** (voir liste développée à la page 277)

c'est-à-dire un phénomène de *réfection-rééquilibrage*. C'est également avec les formes "étourdi" et "étourderie", "inventaire" et "inventorier" qu'on voit se produire le même phénomène, qui pourrait être aux structures de langue ce que les "gènes sauteurs" sont à l'évolution (effet de *saltation* ; voir Chaline 1999 : 192).

2. 2. 2. - "précipitamment"

Il n'y a pas lieu de ressusciter une forme disparue (selon le mécanisme des zones de non-droit du latin dit populaire, laissant libre cours aux conjectures). "Précipitamment" fait en effet un saut d'un morphoparadigme dans un autre ; parti de "précipité", il rejoint la série des :

couramment et incidemment

lesquels, se réclamant d'un antécédent "courant" et "incident" semblent *légitimes*. Mais en réalité, la prononciation /a/ de -em- est aussi une dérogation aux règles élémentaires (comme dans "femme") et le son /a/ intervient comme voyelle de liaison, tout autant que dans refuge-réfugier, détruire-destruction. L'apparent laissez-faire morphologique trouve son couronnement dans "nuitamment", au départ formation fantaisiste, mais passée dans l'usage et en réalité toujours objet d'insertion de la voyelle de liaison, (comme le -er dans "séch *er*esse, où rien ne justifie la présence de ce -er intercalé, qui certes dans ce cas n'est pas voyelle)

2. 3. - À l'exemple de l'anglais

2. 3. 1. - "to decide" *vs* "a decision" : l'alternance /aj/ – /i/

1 - L'investigation en cours peut tirer un énorme parti en s'intéressant dans le détail à la morphologie de l'anglais. L'intérêt de la langue anglaise est que les "zones d'ombre" sont beaucoup plus réduites ; pour peu que l'on considère que la mise en chantier de la forme sous laquelle nous connaissons la langue anglaise est historiquement située à la victoire d'Hastings (et le grand chaudron linguistique qui en a résulté). Dans l'esprit de la remarque critique émise autour du cas d'*impunément*, je me propose d'attaquer le nouveau champ d'investigation frontalement, sur un cas d'irrégularité aussi flagrante que tenue dans la *plus* complète ignorance [71]. Voici un échantillon de cette alternance dans des mots proches :

decide	decision	= alternance **/aj/ – /i/**[72]	
idem : entre 20 et 30 verbes			
child	children	"	
wild /wildness	wilderness	"	
wise	wisdom		
life /alive	to live	"	(to hide, hidden)
to occupy verify		où -y = /aj/	
remedy, apology		où -y = /i/	

Les deux dernières lignes rappellent que, dans l'orthographe de l'anglais moderne, le i-grec a également été appelé à la rescousse pour restituer à l'écrit l'alternance **/aj/ – /i/**. Ce

[71] Il est fort curieux de constater que les apprenants de l'anglais soient *livrés à eux-mêmes* s'agissant de remarquer que le -i ou le -y écrit peuvent être prononcés de deux manières fort différentes l'une de l'autre.

[72] Je ne suis pas la pratique anglaise pour la transcription des SV, transcrivant le yod par un i majuscule sans point, comme en turc. D'autant qu'il faudrait distinguer deux choses, le /aj/ qui est une véritable diphtongue de la légère fermeture en fin de course, comme dans "way", qui peut ne pas être réalisé, comme dans l'anglais parlé en Indes, ou autres pidgins asiatiques.

phénomène a été jugé d'une telle importance que de ne mobiliser qu'une seule lettre apparaissait comme insuffisant. J'y ai déjà fait allusion page 184, en citant la série *lie, lying ; my, mine*, où -i et -y alternent l'un avec l'autre, lors de dérivations tout ce qu'il y a de plus classiques, pour être la représentation graphique du même son.

Il y a lieu d'insister sur le fait que le déploiement morphologique des langues, ici l'anglais, ne cesse de déconcerter l'approche analytique, la prenant continuellement à contre-pied. Vu sous l'aspect statistique, les phénomènes "minoritaires" sont certes minoritaires, comme le nom l'indique, mais, mis bout à bout, ils représentent une telle importante "minorité" (flirtant quantitativement avec le 1/4) qu'il n'est pas sain de les considérer comme "quantité négligeable".

2 - Ce qui constitue le fait saillant, c'est la non-prise en compte par l'écriture (la mise en signes visibles) du phénomène. L'écriture dans ce cas n'a plus le souci de dispenser une indication sur la "bonne" prononciation. Il est clair que le fait de garder la même lettre, recouvrant deux prononciations radicalement différentes a pour conséquence de *marquer l'unité sémantique du mot*.

On peut se demander si une telle "unité" est nécessaire. La langue castillane ne souffre nullement que la passerelle dérivative se soit vue coupée entre :

esp. tinieblas (= ténèbre) et tenebroso (=ténébreux)

Nous reparlerons du cas intéressant de "tinieblas" (page 216).

3 - Encore une remarque importante sur la terminaison -y = /i/ en anglais. Il s'agit d'un formidable outil d'unification de la langue ; à ce petit détail près : il ne se décide pas clairement (et une bonne fois pour toutes) sur son statut définitif et reste coincé entre plusieurs, dans une criante indétermination morphologique. Si on le confronte aux formations françaises, on voit apparaître ce large éventail :

	N	V		V		N
fr.	comédie		*ang.*	-		comedy
	remède	remédier		←	remedy	→
				to deliver	⇒	delivery

Dans ce même mouvement, la terminaison -é ou -ée est passée massivement à -y /i/ :

vanité → vanit**y** entrée → entr**y**

Le caractère réussi de ces créations peut se lire dans le retour en français de la forme transformée :

le vanity [case] = petite valise contenant les produits de beauté

le penalty = sanction d'une faute dans le jeu de football

l'ecstasy = produit hallucinogène censé donner de l' "extase"

4 - La formidable force de l'anglais – langue synthétique s'il en fut – ce sont ces formes "go-between", formes de l'entre-deux, permettant d'exploiter une même forme pour exprimer aussi bien le verbe que le substantif, réduisant dans une proportion considérable le poids d'un appareil de dérivation. Le déploiement de cet outil morphologique en anglais empêche son classement définitif dans *un* type de suffixe (par exemple V ⇒ N, comme "deliver ⇒ delivery), puisqu'on le retrouve assumant encore d'autres "missions" comme :

a robber robbery

rubber (= le caoutchouc) rubber**y** (caoutchout**eux**)

a slave slavery (collectif)

où il réalise le schéma N⇒ N ; dans le dernier cas même, en association avec -r, ce qui le rapprocherait du suffixe français -erie (à ceci près que nous, nous disons "esclav**age**"). La morphologie de l'anglais moderne travaille *tout azimut*, donnant une belle illustration de ce qu'on appelle "polyfonctionnalité", sorte de polysémie fonctionnelle. L'outil d'analyse des fonctionnalistes reste dans un criant *en deça* de la complexité réelle.

La terminaison -y s'est développée comme une grande affaire de la langue anglaise, mobilisant deux réalisations phoniques. Elle apparaît en outre dans un grand nombre de formes premières, c'est-à-dire qui ne sont pas dérivées, dans des prénoms ou des hypocoristiques :

very, many, any, every (mots grammaticaus), body, candy, belly, happy, merry, tiny, empty, ugly, cosy, sorry, lobby, daddy, teddy, eddy

dans une liste impressionnante qui pourrait bien comprendre plusieurs milliers d'unités. Elle ne s'apparente que très partiellement (et minoritairement) à la terminaison allemande -ig (variante -isch) :

mächtig → mighty Honig → honey (sturmisch → stormy)

2. 3. 2. - Les “parasitic letters”

1 - Sur le site Internet “etymonline” apparaît la notion de *parasitic letters*, qui a retenu mon attention. Comme ce site se contente d’être une *compilation* des quatre ouvrages papier existant dans ce domaine, il n’est pas nécessaire de remonter la filière, de quelque manière que ce soit ; on tablera sur le fait que de “parasitic” est une manifestation symptomatique de la tendance générale à voir des incohérences, des faits “inexplicables”, face auxquels le philologue de formation classique ne peut s’empêcher, dans un incoercible mouvement d’humeur, d’estampiller comme “parasitic“. Prenons pour illustration le mot “climb” qui reçoit ce commentaire : " The **parasitic** -b began to appear late 1500s **for no reason** (js)” ; ou bien pour “messenger” : « the *parasitic* -n- inserted by c.1300 **for no apparent reason** (js) except that people liked to say it that way.”. Nous avons bien lu : « sans raisons apparentes » !! (si ce n’est le caprice du peuple, dans sa grande ignorance)

Á contre-courant de la philologie traditionnelle, on se persuadera qu’il y a là un phénomène général, à travers lequel se manifeste la tendance – universelle – à la réfection-rééquilibrage que nous la postulons. Pour rééquilibrer, le MDS est amené à créer des fermetures de syllabes ad hoc, mécanismes qui font apparaître les *implosives*, envisagées par Saussure. Il y a alors difficulté pour l’étymologie traditionnelle à rendre compte, donnant lieu à toutes sortes de contorsions pour essayer de “retomber sur ses pattes” (par ex. : *ang*. fier**ce** amène à postuler “from O. Fr. *fer**s**”, où le -s est devenue le -ce ; or, la forme “fers” est inventée de toutes pièces). La particularité de ces fermetures est qu’elles ne se fondent pas sur une évolution de formes dont on peut suivre ou retrouver les transformations *progressives* à travers le temps et les époques. Elles sont, dit abruptement, des créations *ex nihilo*, quelque chose de purement inconcevable pour la Morphologie historique. Il s’agit donc pour nous – résolument – de bousculer les anciennes croyances. Dans « people liked to say it that way », “people” renvoie à la *masse parlante*, qui est le véritable lieu d’application du MDS. Quand il est dit : « for no reason » ou « for no appearent reason », il faut n’y voir que l’aveu que le schéma explicatif classique, celui de la Morphologie historique, est caduc.

La dernière perle de cette série est la plus stupéfiante ; à propos du mot “sound” on lit :

« : the final -d was established (...) as **part of a tendency** (js) to add -d- after -n- » ;

Si il y a “tendance”, la tâche du linguistique devrait être de trouver la direction cohérente et sous-jacente de celle-ci. Une même invocation de “tendances” émerge ça et là (pour l’espagnol, nous verrons un exemple page 217). De fait, les méthodes héritées de la Morphologie historique sont dans le plus grand désarroi ; mais elles se refusent à le reconnaître, perpétrant l’outrecuidance supérieure des néo-grammairiens et de la caste des lettrés.

2 -La réfection-rééquilibrage entraîne l'apparition de tels lettres-sons ; l'anglais en regorgeant, nous prendrons comme représentant emblématique du phénomène le mot :

sou**nd**

Autres cas : *ang.* "joy" refait en "rejoi**ce**", le même élément, s'étant avéré comme la meilleure forme pour ce genre d'opération, se retrouve dans "jui**ce**", "fier**ce**", "voi**ce**", "choi**ce**" (avec la variante "choo**se**"), "princip**le**", "chronic**le**", "messe**n**ger", "lim**b**" ; en espagnol : hom**bre** (> *lat.* homo, -inis), "nom**bre**" (> nomen), "lum**bre**" (> lumen), "ham**bre**" (> fames), etc. ; en français "cham**bre**" (>camera), mar**bre**" (> marmor), "pon**dre**" (> ponere), "cou**dre**" (> cum+suere), "cen**dre**" (>cinis -eris), "ten**dre**" (>tener -eris) ; avec "moin**dre**" et nom**bre**", nous tenons des cas caractérisés de "doublet". Il peut y avoir hésitation sur la solution à garder, l'histoire de la langue conservant les formes faites *à l'essai* : à côté de "geindre" a existé la forme "giembre" (selon DDM). La redécoupe en anglais a amené des combinaisons bien compactes à l'arrière du mot :

soil (= sol et seuil), oil (= huile et oléa- ; graines oléagineuses = oilseeds), coin, join /dʒɔjn/

Il s'agit dans tous les cas de d'un *renforcement* morphologique intervenant en clôture de syllabe, pouvant si besoin mobiliser plusieurs sons-lettres (avec des cas ambigus de lettres postiches, comme le catalan "marbre" prononcé /mar/).

Il peut se présenter aussi un scénario alternatif, lorsque la forme modifiée fait doublet :

fr. :	tiers et tier**ce** ;	gla**ce** et verglas ;	moins et moin**dre**
ang. :	one et on**ce** ;	two et twi**ce**	

Ce qu'il s'agit de bien mettre en évidence, c'est le fait que la réfection-rééquilibrage va agir en priorité de façon conjointe et coordonnée sur le début et la fin du mot (modèle refuge → réfugier), secondairement par un déplacement de "masselottes" (éléments ayant un poids, lesquels – comme la masse atomique des corps – interagissent les uns sur les autres) à l'intérieur de la syllabe principale (phénomène du basculement, assimilable à la métathèse).

2. 3. 3. - Le parler "cockney" à la pointe du changement

À la lumière du développement précédent, concernant l'alternance **/aj/ – /i/** en anglais moderne, il est stupéfiant et passionnant de voir que la prononciation populaire, dite "cockney" va encore plus loin puisqu'elle "se permet" d'en rajouter, en substituant à :

I give /i/

une sorte de forme mutante : I g**ai**ve /aj/

Cette monstruosité pour le philologue oblige d'ailleurs à enfreindre la règle actuellement en vigueur, selon laquelle l'alternance /aj/ – /i/ n'est pas retranscrite à l'écrit. C'est un fait, significatif d'une tendance profonde, que la prononciation dite "cockney" s'entend de plus en plus dans les dialogues de film anglais (ou réalisés en Angleterre), montrant que la citadelle de la "bonne prononciation" tend à s'effriter. Il ne s'agit plus seulement de l'acteur Michael Caine, qui a été un cas isolé (d'origine anglaise, mais obligé de s'expatrier aux EU pour faire carrière) ou des films de Ken Loach.

2. 3. 4. - Censeurs et donneurs de leçon

Le langage est un domaine de prédilection pour les "donneurs de leçons". Dans la section intitulé "le poids de la faute" de son enquête sur l'orthographe du français, François de Closets documente l'attitude puriste et sectaire des élites de la Nation. Certains des exemples donnés sont édifiants et terrifiants à la fois, révélant une véritable hystérie phobique (lui-même emploie le mot "phobie" et je me permets de rajouter "hystérie"). Closets pose au passage une bonne question (2009 : 99) : "Est-ce si stupide d'écrire *spacial* ?", qui ouvre en réalité un très vaste champ, celui des *morphoparadigmes* (voir § V. 5.). Par exemple, un de ces censeurs, René Georgin, choisit de partir en guerre contre les *pléonasmes incorrects* et décrète urbi et orbi que (1973 : 193) :

> "Les pléonasmes qui peuvent n'être que des naïvetés innocentes deviennent des incorrections quand ils consistent dans le redoublement de termes grammaticaux.
>
> 1° Pronom faisant double emploi avec le nom sujet :
>
> *Presque tous les gens ils posent des questions lassantes* (Céline)"

Mais c'est le cas d'Albert Hamon, déjà cité, qui offre le plus d'intérêt, parce que recoupant la réflexion sur la morphologie évolutive menée ici. On voit apparaître le terme de "parasite", preuve que le "parasitic" anglais n'est pas isolé. Hamon les appelle aussi lettres "postiches", dont il donne une brève énumération (1992 : 365) :

> "C'est ainsi qu'on parle de lettres : *parasites*, (...) *transitoires* : cf. le *-t-* ou le *-d-* dans des mots comme : *abri-t-er, bazar-d-er, bijou-t-ier, cauchemar-d-esque, clou-t-ier, piano-t-er* ; épenthétiques, en tête de mots, comme dans *é-cole* (de *schola*).. "

Tout ce qui se passe dans la *périphérie* d'une masse parlée (MPé) est hors de toute norme, seulement réglé par le MDS, instance qui opère le triage enrichissant le stock placé au *centre*.

2. 4. - Retour sur le cas de “impunité”

1 - Je reviens sur l’exemple de “impunité”, évoqué plus haut. On ne s’étonnera pas que Hélène Huot entonne ce que je désignerais comme le *b a ba fonctionnaliste*, c’est-à-dire : le recours à la “pression régulatrice” (2001 : 174) :

> “Il semble difficile de rendre compte de ces adverbes autrement que par des processus analogiques, qui n’explique pas bien, néanmoins, **la forme inattendue** (js) de *impunément*. C’est sans doute leur fréquence d’emploi qui a contribué au maintien de ces formes.”

où elle avoue sa grande perplexité que des formes aient pu échappé à la pression régulatrice (même si ce n’est qu’allusivement). Apothéloz le dit plus clairement (2202 : 108) :

> “De manière générale, on peut considérer que le mécanisme de la **régularisation** (js) est la manifestation de la **pression qu'exercent les structures les plus prégnantes et les plus systématiques** (js) sur tout ce qui est irrégulier, exceptionnel ou simplement moins systématique dans la langue.”

Justement non ! Les formes contrecarrent la tendance à s’effondrer sur elles-mêmes ; et bien au contraire, c’est toujours *curieusement* la tendance à la diversification qui l’emporte. La tendance inverse perd toujours au bout du compte - et si l’on veut bien attendre ce « bout du compte », l’issue finale lui est fatale !! Autrement dit : la « norme » ne régularise pas au sens ou elle aplatirait les différences, où elles les “rabattrait” (selon une expression fréquente et très parlante de Deleuze et Guattari). Le déploiement des formes (leur répartition dans un mouvement général d’ouverture, d’accroissement) révèle la nature *negentropique* des structures de langage.. La tendance negentropique conduit à une *désobéissance* à l’impératif de “régularisation analogique” (principe du “je n’ veux voir qu’une seule tête”)

2 - Le libre jeu du MDS entraîne des remodelages internes qui vont bien au-delà de ce que certains appellent “harmonie vocalique” (comme si seules les voyelles étaient concernées) [73]. Il faut rapprocher “impunément” de “précipitamment” et de la série multiple des “confusément”. Mais il faut étendre le questionnement au-delà des formations d’adverbes :

élite > élu

apparition > par**u**tion

où la valeur “i” vient *évincer* la valeur “u”, excluant le recours à des formes aussi tarabiscotées qu’improbables, telles que les formes reconstituées de latin populaire (selon DDM) :

élite > ***electa**, PP substantivé au féminin

qui sont des reconstitutions méritant le qualificatif “tirées par les cheveux”.

[73] À mettre en doute également la dite “alternance vocalique”

Le phénomène existe de façon générale dans la morphologie comme en témoigne également le saut déjà signalé (injustifié) dans une autre série que la série “attendue” :

inventaire < inven**t**orier (où serait normal *inventarier)

2. 5. - Poids de l’Histoire, difficultés des origines...

2. 5. 1. - Lehnwort et Fremdwort

En allemand, existe la distinction entre LW et FW (= Lehnwort et Fremdwort), c’est-à-dire : mot *d’emprunt* d’une part, mot *étranger* de l’autre, la différence étant la “germanisation” des premiers, opération par laquelle on efface ce qui peut les faire reconnaître comme des mots métèques. Cette distinction fait pendant aux formation *savante* et formation *populaire* que l’on rencontre dans les ouvrages francophones consacrés à l’étymologie. L’absence d’unité dans les méthodes d’une langue à l’autre (et pour deux langues proches) doit déjà éveiller la suspicion que nous ayons affaire à des critères fantaisistes et sans cohérence profonde.

Les dictionnaires modernes, tiennent à se dégager du carcan d’un systématique couleur de cachot, alors qu’il est important de rendre une matière déjà austère le plus *récréative* possible.

2. 5. 2. - Le Duden-Herkunftswörterbuch

On trouve un tout autre son de cloche, dans un ouvrage classique de langue allemande traitant de l’étymologie. Dans le manuel de l’édition ayant quasiment un statut d’utilité publique, les Editions Duden, le critère que je viens d’indiquer donne par exemple :

Kurve (virage) = FW mais : Kurbel (manivelle) = LW (lat. *curvus* < “courbe”)

Triumph = FW mais : Trumpf (atout) = LW

Dans le souci de tenir le cap de cette distinction d’opérette entre LW et FW, les auteurs (d’ailleurs voués à l’anonymat, en tant que “redaktionnelle Bearbeiter”) passent à côté de ce magnifique exemple illustrant la justesse de vue de la Loi de Répartition entrevue par Bréal.. Il est également intéressant et significatif de signaler la position d’une émule de Coseriu, qui relève des “Desviaciones de la norma” (déviations de la norme) en espagnol. Mercedes Gonzales de Sande (URL 111), mentionne en effet « la reducción de un diptongo a un solo fonema : *trunfo*, en lugar de *triunfo* » (s’agissant d’une forme dédoublée – plus exactement : du début du mécanisme pouvant produire un dédoublement ! – pour le mot espagnol signifiant “triomphe”), donnant un exemple criant de l’incapacité à – seulement et simplement – “voir” les dédoublements, à pouvoir constater leur existence et les enregistrer. Cette façon de (ne pas) faire de la Linguistique a fait son temps.

Il est vrai que l'ombre mortifère du nazisme et des mouvements nationalistes, dont il a été la monstruosité couronnante, ivres-chancelants de la *pureté* de l'allemand, plane sur tout cela. Á l'autre bout de la chaîne, le dictionnaire d'étymologie fut le premier d'une longue série, le seul à avoir été réalisé par Konrad Duden, lequel ne créa jamais de maison d'édition.

3. - Le mouvement interne de "contraction"

3. 1. - Une métaphore qui s'approche de la réalité

L'image habituellement associée avec le mot "contraction" est négative, dysphorique (selon le terme répandu par Greimas). Elle évoque une "crispation", un devenir rigide, perte de la souplesse et de la mobilité. Au niveau musculaire, important pour la kinesthésie humaine, l'excès de contraction entraîne la *crampe*, sclérose puis nécrose. Le contraire de "contraction" est clairement euphorique : la décontraction, la détente, etc. J'ai cité précédemment la « crispation » évoquée par Marc Richir (voir page 53). Une image de Martinet exprime clairement la crainte liée à un "devenir rigide". Il recourt au terme d'*ankylose* (1970 : 117) :

> "Ce qu'il convient surtout de ne pas oublier en la matière, c'est que le caractère de syntagme autonome qu'une forme latine comme *homini* partage avec ses équivalents modernes *for man*, *pour l'homme*, *para el hombre*, est plus essentiel que son caractère de mot : celui-ci n'est que l'aboutissement d'une **ankylose graduelle** (js) qui a eu pour résultat de rendre aléatoire et peu recommandable une analyse formelle."

L'évolution de la langue sur des grandes distances temporelles n'est pas le résultat d'un phénomène intérieur qu'André Martinet, en son temps, a pensé pouvoir décrire par cette image de l'« ankylose graduelle ». C'est en suivant une autre piste que, dans son travail d'explication des changements étymologiques, Dauzat estime que (1938 : XII) :

> "La **contraction des mots** (js) s'est opérée par la réduction des hiatus du latin (l'i en hiatus pouvant se combiner avec la consonne précédente : lat. *vines*, lat. vulg. *vinia*, fr. *vigne*), par la chute de la pénultième des proparoxytons"

La **Contraction** chez Dauzat exprime bien mieux ce qui fait bouger les unités de l'intérieur. L'idée de "renforcement", très présente en affleurement dans le DDM, dont il a été le premier auteur, va dans le sens de la réfection-rééquilibrage combinée avec la contraction. C'est une tradition que l'on peut reprendre. C'est pourquoi le DDM peut faire office d'ouvrage de référence. Il semble aussi que l'on rejoigne l'idée émise par Greimas lorsqu'il oppose deux mouvements, animant la masse de la langue, qu'il appelle *condensation* et *expansion* (1966 : 75) :

> "Ce fonctionnement métalinguistique d'un discours qui tourne **perpétuellement** (js) sur lui-même, en passant successivement d'un niveau à un autre, fait penser au mouvement oscillatoire **entre l'expansion et la condensation**, (js) la définition et la dénomination."

3. 2. - La contraction en lien avec l'expressivité

1 - Le même Georgin déjà cité fait cette observation intéressante (1973 : 192) :

> "*Pas question* est un **raccourci brutal** (js) très en vogue non seulement dans la conversation négligée, (...) quand on affecte de « faire » vivant et naturel (...). On ne se contente d'ailleurs pas de dire : Pas question de céder ; on répond à une interrogation ou à une demande : Pas question. C'est **l'expression faubourienne** (js) **la plus énergique** du refus.

Mais l'erreur qu'il fait est de lier cette manifestation au "faubourien", alors que, à peine 50 ans plus tard, on ne sait plus – à l'heure des banlieues – ce que veut dire ce "faubourien", datant sûrement du temps des barrières d'octroi et des fortifs autour de Paris. Ce même lien entre contraction et expressivité a également été entrevu par Guillaume (PLT 149) :

> "Avec **un minimum** (js) d'expressivité et une syntaxe très développée on dira *Il y aura ce soir, à l'Opéra, une représentation de gala*, et avec plus d'expressivité et **une syntaxe en réduction** (js) du côté du verbe : *À l'Opéra, ce soir, grande représentation de gala*."

On peut voir le terme de "contraction" en concurrence ou en distribution complémentaire avec "condensation" ou "concentration". Le terme de "condensation" est d'ailleurs employé par Greimas, comme nous venons de le voir. Mais pour Greimas, il s'agit de mouvements strictement sémantiques, alors que notre perspective nous oblige à y voir des mouvements dans la morphologie. Cette façon de concevoir la direction des bouleversements internes – qui, tout bouleversement qu'ils sont n'en sont pas moins les mouvements *normaux*, comme le suggère aussi Greimas avec son « mouvement oscillatoire », retour obligé à une position d'équilibre – nous amène à révoquer l'image postulée par Guillaume d'une opposition entre l'expression et de l'expressivité, l'une se développant au dépens de l'autre (PLT 148) :

> "un acte de langage, dans nos langues, doit être considéré comme une somme d'expression et d'expressivité. En formule, ainsi qu'on l'a indiqué ici maintes fois, un acte de langage, pris dans son entier peut s'écrire
>
> expression + expressivité = 1
>
> Il est rappelé que l'expression, c'est le recours à l'institué, et l'expressivité, le recours à l'improvisé, les moyens propres de l'acte de langage étant de l'ordre de l'improvisé (du non institué) et les moyens propres de langue étant, au contraire, de l'ordre du non improvisé."

C'est la même idée qu'a défendue l'ensemble de la tradition classique ; Ullmann par exemple ne dit pas autre chose (1975 : 151) :

> "L'expressivité phonique **s'accroît en proportion directe** (js) avec l'affectivité ; elle s'accuse dès que les émotions s'affirment et contribue à rehausser leur manifestations ; mais elle s'efface ou n'entre même pas en jeu dans **le discours rationnel**. (js)"

où l'on voit l'illusion persistante en la possibilité d'un "discours" purement "rationnel".

2 - Il serait des plus profitables de reprendre et de commenter dans le détail la démonstration de Guillaume parce qu'elle est d'un grand intérêt et très proche de l'idée de *contraction* que je défends. On peut remarquer le possible rattachement de cette idée guillaumienne avec cet autre thème : l'extinction de la turbulence (PLT 242) :

> "La représentation : **extinction de turbulence**. (js) Bien penser : éteindre la turbulence de la cogitation. En mécanique : la régulation, ses moyens."

Il s'agit d'une note assez lapidaire que Roch Valin a néanmoins jugé utile de reproduire. Il est intéressant de voir de quelle façon Guillaume déplace le problème, puisque ce n'est plus entre "plan du contenu" et "plan de l'expression" que le choix devrait se faire, puisqu'il met en opposition et "expression", qui est un doublet du premier. Chez Greimas – se plaçant dans la continuité de Hjelmslev, ce qui est "expression" ne saurait être autre chose que ce qui "exprime" le contenu, le *signifiant* du CLG. On retrouve ainsi l'idéal classique d'un "monde idéel" qui descend, vient habiter, prendre possession de formes qui les "véhiculent". On fait ainsi la jonction avec la vision des choses chez les auteurs allemands, Weisgerber et von Wartburg (voir § III.7.5.).

Une même ligne de partage se retrouve donc bien, des deux côtés du Rhin.

4. - La syllabe comme cadre unitaire d'application du MDS

4. 1. - Perplexité et désarroi face à la syllabe

Certains phénomènes demandent à être vus et compris conjointement dans le cadre de la syllabe (ou plus exactement d'une théorie évolutiste, non fixiste, de la syllabe). La question est à la fois très complexe et très simple. Mais elle provoque un profond désarroi des auteurs comme cela se retranscrit dans cette déclaration des auteurs de la *Grammaire Larousse du français contemporain* (1989 : 21) :

> ".. on évitera de suivre certains phonéticiens qui appellent DIPHTONGUE le groupe semi-voyelle + voyelle (pieu [Pjø]) ou voyelle + semi-voyelle (ail [ai]); une diphtongue est, en effet, une réunion de deux voyelles en une seule syllabe : anglais five [faiv] ou dear [diə]. **L'ancienne langue était riche en diphtongues dont l'orthographe garde des traces** (js) : faire, faut, fleur, cueille, mou; mais elles ont toutes été éliminées entre le xiv° et le xvi° siècle ; le caractère tendu de l'articulation du français moderne le rend rebelle à la diphtongaison."

Il est atterrant de lire que « L'ancienne langue était riche en diphtongues dont l'orthographe garde des traces : faire, faut, fleur, cueille, mou ». Il y a – visiblement – une confusion primaire avec ce que René Thimonnier a dénommé les "digraphes", et Nina Catach "digrammes".

4. 2. - Triomphe sans partage d'une vue non-évolutive de la syllabe

Le structuralisme pourra un jour apparaître comme l'absolue rigidité des *structures*, leur anti-historicité (pour se rattacher à la thématique évoquée page 93, sous le parrainage de Cadiot et Visetti). Hjelmslev y apparaîtra alors comme l'auteur qui a le plus complètement incarné cette tendance. C'est en effet dans cette optique qu'il écrit (1977 : 61) :

> "Le français reste le français, même si l'on y introduit des mots nouveaux, pourvu que ces mots soient composés des mêmes éléments que les précédents, et respectent la même **structure syllabique**. (js) C'est donc **la structure de la langue** (js) et elle seule qui conditionne l'identité et la constance d'une langue."

Une telle « structure de la langue », incluant en elle une « structure syllabique » serait l'exact contraire de notre MDS, même s'il est vrai qu'une autre affirmation de Hjelmslev pourrait être comprise comme annulant le point de vue précédent (1977 : 88) :

> "... les mots d'emprunt qui ne restent pas des mots étrangers sont adaptés, non seulement à la structure, mais aussi bien à l'usage de la langue autochtone ; ils entrent alors dans la voie qui conduit à leur **complète assimilation dans la langue emprunteuse** (js) ; de cette façon on réduit par exemple l'italien ts à s : carrozza > carosse (adaptation à la structure de la langue française)."

L'exemple précédent de l'allemand venant opportunément nous rappeler que les FW (Fremdwörter) se distinguent bien des LW (Lehnwôrter) selon leur *degré* d'assimilation morphologique (qui est donc tout sauf uniforme)..Cette structure syllabique, telle que la conçoit Hjelmslev, apparaît donc bien comme une donnée immuable, dépourvue de plasticité pour les transformations et mutations, survenant lors des passages à des états successifs. A la "structure de la langue" invoquée par Hjelmslev, il faut tout au contraire substituer l'ensemble de contraintes morphologiques, imbriquées les unes dans les autres : le MDS

4. 3. - Diphtongues et semi-voyelles

4. 3. 1. - Ce que nous entendons ici par diphtongues

Dans le cadre de ce travail, je prends l'option de *réserver* le terme de "diphtongue" de façon exclusive aux seuls groupes :

Voyelle + Semi-voyelle *ou* Semi-voyelle + Voyelle

un groupe constituant une seule syllabe et non deux, comme la *diérèse* (ou : sons en *hiatus*). On part pour cela de la constatation qu'en français moderne les mots :

boa /bo-a/ et bois /b ɯa/

diffèrent l'un de l'autre par le fait de la nature de voyelle ou de semi-voyelle de l'élément qui figure *entre* la consonne -b et la voyelle -a ; dans le premier cas, il y a *deux* voyelles, donc deux syllabes, dans l'autre la combinaison /ɯ/+/a/ tient en une seule syllabe.

De la même manière, le terme "triphtongue" devrait être réservé au groupement plus rare où deux semi-voyelles encadrent une voyelle. Dans le cas de la diphtongue la plus importante du français moderne, /wa/ (écrit -oi), un dispositif s'est même mis en place par l'écriture pour signaler ce passage au triphtongue : le -i se transforme en -y :

je crois /krwa/ ⇒ nous cr**oy**ons /kr**waj**ɔ̃/

ce dont nous reparlerons plus amplement sous la rubrique consacrée au "basculement interne" de la syllabe (§ 5.1. de ce chapitre).

4. 3. 2. - Le coefficient sonantique

La question du "coefficient sonantique", défini par Saussure dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles* , devrait se poser autrement que dans les termes courants employés par les écrits hagiographiques. Personne à ma connaissance ne s'est encore étonné du peu de cas fait par Saussure lui-même, dans la suite de son travail, de sa fameuse découverte. Mais il n'y a nulle mention de cela, aussi bien dans le *Cours* que dans les écrits inédits. Seule exception notable, Hjelmslev fait un exposé détaillé sur le "coefficient sonantique", montrant qu'il en a fait une lecture très minutieuse. Il n'en fait par contre aucune application pratique, restant dans l'attitude de la "pieuse dévotion" en face du "maître".

Le moment serait venu d'avancer l'explication suivante par rapport au fameux mémoire : il y a *zéro* mentions du "Mémoire" dans les travaux ultérieurs de Saussure ; le silence de Saussure sur son travail d'étudiant exprimerait son jugement *négatif* sur celui-ci, comme étant *devenu* sans intérêt, en regard de ses efforts pour produire une théorie générale du langage. Ce mémoire aurait été fait en quelque sorte pour abonder dans le sens de ce que ses maîtres en Philologie à Leipzig attendaient de leurs étudiants. La réflexion de Saussure a ensuite tourné la page définitivement, ce dont il conviendrait de prendre acte. Le *Mémoire* prend alors figure de relique – à laquelle il ne manquerait plus que son reliquaire.

4. 3. 3. - Nouvelle vision de la syllabe

Saussure accorde une grande importance à ces développements théoriques, fidèlement reproduits dans le CLG. Mais le lien avec l'ensemble du système n'a pas été mis en lumière par lui-même, ni reconnu ou reconstitué par les successeurs. Cette section reste comme une

curiosité baroque plantée au milieu du paysage. C'est ce qui m'encourage à avancer l'hypothèse qu'il s'agissait d'autres termes pour parler du même phénomène que j'aborde ici, des *semi-voyelles*. Le fait est que la mention de "semi-voyelle" figurant dans le CLG est un ajout des Éditeurs, cette intervention se signalant par la formule "plus tard" (CLG 75) :

> "Il en résulte certaines conséquences qui apparaîtront **plus tard** (js), et qui justifient le nom de *semi-voyelles* donné généralement à ces phonèmes."

Mais la démarche de Saussure quant à elle était encore tâtonnante et hésitante, bien que tournant autour de la solution, comme en témoigne les notes de Riedlinger (EC 122) :

> "*i* suppose un degré de fermeture assez considérable de la langue, fermeture très voisine de ce qu'on appelle « fermeture des consonnes »"

réflexion qui précède immédiatement ce qui a donné le passage du CLG précédemment cité. Dans les écrits, il y a d'innombrables fragments qui témoignent d'un véritable acharnement à reposer la question et à la retourner dans tous les sens (ELG 245) :

> "La question d'u *consonne* et d'u *voyelle, i consonne* et *i voyelle* est absolument dépendante de la question de *la syllabe.* Quiconque professe une opinion déterminée sur *u consonne et u voyelle* **sans avoir par-devers soi une vue parfaitement nette et précise sur la *syllabe*** (js) parle en l'air. Or il est à constater que **pas un seul manuel de linguistique ne donne l'idée de la syllabe** (js) (...)"

Selon Saussure – tel qu'il s'exprime ici –, tout reste donc à faire ! On remarquera que le texte de Saussure s'attache à donner contour et prise théorique aux deux principales *semi-voyelles*, que l'on note maintenant /ɯ/ et /j/, qui correspond à l'ancien yod. La troisième SV /ɥ/est dans l'ombre et dans le sillage de /ɯ/, même si elle permet de distinguer :

bouée	/bɯe/	de	buée	/bɥe/
joint	/ʒɯɛ̃/	de	juin	/ʒɥɛ̃/

5. - Le "centrage" sur la syllabe

Ce qui est frappant, c'est que le classement des phonèmes en deux catégorie : *implosifs* et *explosifs* consacre la reconnaissance d'une ouverture, puis d'une fermeture de l'unité dite "syllabe". Il s'agirait donc d'ébauches d'une théorie de la syllabe. Il le dit d'ailleurs expressément sous le titre de "théorie de la syllabe" (ELG 238) :

> "Le seul point de la théorie qui aurait le caractère d'une explication et non plus d'une constatation, c'est que les sons ont la fonction sonantique quand ils reçoivent l'accent syllabique. Voilà qui pourrait nous donner peut-être un point de départ, à la condition que nous soyons

parfaitement mis au clair par la même théorie **sur ce qu'est une syllabe** (js), troisième effet acoustique à expliquer. Mais c'est bien là **le dernier sujet sur lequel une clarté quelconque** [ ], à part ce fait qu'il y a toujours une sonante dans chaque syllabe, **de sorte que la syllabe dépend de la sonante et que la sonante dépend de la syllabe, sans que rien permette de briser sur un point quelconque ce cercle vicieux** (js).

Une question intéressante serait d'établir si la "sonante" dont il est question est dans un rapport de continuité avec le "coefficient sonantique", terme technique par lequel on a coutume de résumer l'apport du "Mémoire". De nombreux passages des Inédits montrent que Saussure avait alors autre chose en tête, et donc se soucie comme d'une guigne du "Mémoire" ! Sa préoccupation est alors axée sur la syllabe vue comme une totalité et dans une tonalité – étonnamment – physiologique, par exemple (ELG 243) :

"Théorie de la syllabe « expiratoire » : c'est-à-dire des [ ] résultant de la distribution du souffle."

C'est sur cet ensemble de réflexions que je m'appuie pour reformuler la problématique en terme de *centrage sur la syllabe*, ce centrage étant un moyen de constituer des syllabes *lourdes*, modifiant et remodelant profondément la structure canonique du mot. Moyen principal pour ce faire : les diphtongues, incluant et absorbant les semi-voyelles. Mais, à vrai dire, ce ne sont pas les diphtongues qui sont « centrées sur la syllabe », comme je le disais précédemment, mais ce sont les diphtongues qui sont l'outil pour réaliser – de façon pratique et porteuse d'amélioration – le centrage sur la syllabe.

5. 1. - le basculement de la diphtongue, étape vers le français moderne

1 - La particularité de la diphtongue est de pouvoir avec une grande facilité *basculer* entre l'avant et l'arrière en syllabe principale. Cela concerne la diphtongue la plus importante du français moderne, largement mise à contribution dans le système des verbes irréguliers : -oi /ɯa/ (comparable en importance à la diphtongue principale de l'anglais moderne /aj/, dont nous reparlerons par la suite) :

ɔj ⇒ ɯa(j)

↑> <↑

que l'on peut décrire comme étant le passage d'une diphtongue *fermante* (notée >) à une d. *ouvrante* (notée <) ; la diphtongue étant un son *modulé* entre voyelle et consonne (appelée en allemand : *Gleitlaut*, son glissé, à la manière des notes glissées dont sont capables, parmi les

instruments, le violon et le trombone). Lors de cette opération, il est quasi automatique que la voyelle centrale passe à la valeur la plus médiane du système vocalique (qu'il faudrait redessiner), un système à **trois pointes** (comme un fichu, Kopftuch ; deux pointes à grand *dynamisme*, une pointe pour la tendance inverse d'*antidynamisme* - mais qui n'en tire pas moins le système à l'une de ses extrémités). Le profit que l'on retire du centrage sur le son /a/ est de pouvoir passer à la triphtongue /waj/ ("why" !), encadrant la voyelle centrale d'une SV *avant* et d'une SV *après*. Les deux flèches pointant vers le haut sur le schéma symbolisent ce centrage avec une voyelle grasse (justement le /a/, qui, en arabe est une consonne !).

La particularité de cet événement est que la graphie ne cherche pas à consigner l'apparition de cette nouvelle combinaison sonore, mais reste bloquée sur l'état antérieur correspondant à la prononciation /ɔj/. Cette solution, apparemment insatisfaisante, a néanmoins l'avantage de rendre possible une petite astuce, scripturale : le remplacement du -i par un -y, marquant l'apparition de la triphongue, comme cela a déjà été dit.

2 - De là viennent les doublets (obtenus par déploiement-ouverture du centre vocalique), caractérisés par l'émergence ou irruption de la diphtongue /wa(j)/ :

créance et croyance échoir et échéance déchoir et déchéance

asseoir, séant et s**ey**ant (le fameux 'e' muet étant un rappel des variations sur ce même élément, le -oi étant partie intégrante de la désinence d'Inf.

pitié < pit**oy**able <s'apit**oy**er gibier < gib**oy**eux effrayer < effr**oy**able, etc.

3 - Les langues modernes ayant perpétré l'évolution commencée au stade indo-européen (marqué par les désinences des langues dites "flexionnelles") présentent de nombreuses illustrations de centrage, utilisant entre autres techniques les SV. Le mécanisme rend possible les échanges entre la série des latérales et les SV, phénomène brillamment illustré par l'italien qui fait passer systématiquement le /l/ à la valeur SV /j/, lorsqu'il est placé en position ouvrante après une consonne :

fiume > *lat.* flumen (idem : pioggia, piangere, pieno, etc.)

L'espagnol castillan est encore plus radical, puisque c'est le groupe pl-, placé à l'initiale de mot, qui passe à la SV à l'initiale de mot, effaçant même le p- :

lluvia, llorar, lleno (où /pl → j/)

En italien, la transformation /l →j/ (le "mouillage") s'est fait avec la rigueur d'une "Loi phonétique" (entre 50 et 100 cas). En castillan, le passage /pl → j/ est beaucoup plus rare.

5. 2. - La métathèse : turbul-(ent) et trouble

Le centrage présenté ici semble être un mécanisme très voisin de la métathèse, à côté des semi-voyelles formant diphtongue. “Métathèse” est un terme hérité de la Morphologie historique. Il s’agit d’un saut de l’avant vers l’arrière (ou inversement) par rapport à l’axe de la syllabe (preuve que cet axe existe) ; le même jeu que pour les semi-voyelles avec centrage sur la voyelle-pivot, ce qui constitue le cas le plus simple : les latérales *l* et *r* basculent vers l’avant du mot, en sautant par-dessus la voyelle centrale :

tu**r**bulent ⇒ t**r**ouble gou**l**-(et), gueu**le** ⇒ g**l**ou- (engloutir, glouton)

rebou**r**s ⇒ reb**r**ousser

Le DDM ne signale pas la métathèse pour “rebrousser” ; l’édition antérieure de Dauzat par contre la signalait bien. Mais cette lettre “sauteuse” peut même venir d’un peu plus loin :

beuv**er**ie ⇒ b**r**euvage, ab**r**euver (comparer : *ang*. beverage, = boisson)

Ce qui est reconnu et identifié comme “métathèse” pourrait n’être que la préfiguration d’un chamboulement généralisé des composants d’un mot (éventuellement comme palindrome) :

moustique < *esp.* mosquito (cas d’échange, permutation) ; horloge < *esp.* reloj

secours et rescousse (*ang*. rescue); divulguer et galvauder (consonnes lues à l’envers)

Ce chamboulement généralisé est ce qui a le plus troublé la Morphologie historique, amenant certains à prononcer de véritables oukases – mise au pilori – contre des changements “illicites”. Dans son *0*, Michel Bénaben exprime une curieuse opinion(2000 : 135) :

> “milagro est une forme semi-savante : le résultat ordinaire du groupe consonne + *l* aurait dû donner *mirajo.”

C’est le contraire de ce que pense le grand lettré catalan, Juan Corominas, à propos de “peligro” qui a suivi le même schéma que “milagro” (voir page 207). Ma conclusion est que le fonctionnalisme a hérité du malaise et de la rigidité théorique de la Morphologie historique. Le fait est que, sachant que derrière ces deux mots il y a *lat.* periculum et miraculum, la chose est des plus troublantes.

5. 3. - Fermeture de la syllabe et syllabes secondaires

Par quoi il faut entendre *avant* syllabe centrale : syllabe d’attaque ; *après* la syllabe centrale : syllabe d’appui. La fermeture de la syllabe se fait après le centre occupé par une voyelle ou un groupe diphtongual. On partira en outre du principe qu’il y a centrage, donc que le schéma de

base n'est pas :

CV CV CV CV CV CV ni le modèle (dérivé de celui-là) de Martinet

comme il est classiquement admis, y compris chez les structuralistes et les praguois (qui ont repris le modèle antérieur sans le remettre en cause ; voir Martinet (1970 : 99) :

> "Si l'on désigne les voyelles accentuables par v́ si elles sont non brèves, par v̆ si elles sont brèves, les voyelles inaccentuées par v, et les consonnes ou groupes de consonnes par c, on obtient les formules (c)v́(cvc) et (c)v̆c(cv) où sont facultatifs les éléments placés entre parenthèses; angl. *I* all. *Ei* sont de type v́, angl. *ill*, all. *all*, de type v̆c (...) La forme normale des lexèmes d'une langue est dite parfois forme canonique."

On notera que Martinet refuse, comme beaucoup d'autres (voire tout le monde), les semi-voyelles que, dans la citation il assimile à des consonnes ; dans les exemples angl. *I* et all. *Ei*, il se refuse à y voir une diphtongue. Ces désaccords avec la tradition savante sont élémentaires et non-aménageables : il n'y a pas de discussion possible face à une telle rigidité.

La syllabe est dite "centrale" du fait de pouvoir être sinon encadrée (attaque et appui ne se produisent qu'exceptionnellement en même temps, preuve qu'elles sont en relais l'une de l'autre). Le centrage sur la syllabe principale du mot invalide totalement les modèles antérieurs basés sur l'*accentuation*. Une syllabe centrale avec diphtongue ne *pouvant pas*recevoir un accent, sa construction en faisant déjà un point fort. Il est notable que les grandes langues européennes se soient engagées dans la voie de telles syllabes fortes, comme si elles s'étaient donné le mot.

C'est ainsi qu'entre le "bivac" de Flaubert (*Education sentimentale* : "Le jour se levait. Les feux de **bivac** s'éteignaient.") et le "bivouac" de Stendhal (*Chartreuse de Parme* :"l 'obscurité rendue plus profonde en apparence par le feu des **bivouacs**"), c'est la seconde forme qui l'a emporté, illustrant la force irrépressible du mouvement de la réfection (tel Fabrice Del Dongo, Stendahl a vraiment connu les champs de bataille et ses... bivouacs !) . Il y a ainsi beaucoup de cas où l'apparition d'un son serait inexplicable du point de vue des Lois phonétiques, mais devient explicable dans le cadre du centrage syllabique, ainsi l'apparition de la SV /ɯ/ dans les mots suivants, révélateurs de la tendance qui œuvre dans les profondeurs de la langue :

épanouir, évanouir,(> XII° s. *espanir* et *esvanoïr*, selon DDM),

babouin (= anglais "baboon"), sagouin (du portugais *sagui*, selon DDM)

couac, coin coin, couiner, tintouin, etc.

où le français n'a aucun mal, en suivant la pente de l'expressivité (voir §§ VII.) à mettre tout ce "matériel" "à sa propre sauce", le marquer de son empreinte, à nulle autre pareille.

6. - Le MDS, principe de cohérence croissante

On peut être attentif au tour d'horizon en forme d'état des lieux linguistiques que nous livre Utaker (URL 31) :

> "Avec la grammaire comparée, Saussure est convaincu que le langage change, est historique. (...) La langue devient selon sa propre métaphore **un fleuve qui coule sans cesse**. (js) Sans le savoir, il rompt avec la métaphysique de l'histoire. Mais Saussure fait de la science, et son drame fut d'être amené à conclure que **les changements qui affectent une langue naissent accidentellement et frappent les mots aveuglément**. (js) Donc il n'y a pas de lois qui expliquent le développement ou les changements des sons. "

J'ai déjà cité largement Utaker dans les parties précédentes. Malgré une convergence avec mon propre travail – dans laquelle on peut voir un encouragement à persévérer dans cette direction de recherche –, je ne peux passer sous silence à présent que le passage ci-dessus représente un concentré des désaccords existants. Si ce que dépeint Utaker (en l'attribuant à Saussure) était le cas (« .. naissent accidentellement et frappent les mots aveuglément »), ce serait l'entropie qui aurait pris le dessus, or, je me répète, ce n'est pas le cas . Le *perpetuum mobile*, auquel fait allusion Greimas, est donc bien-calé sur une ligne *ascendante*.

Ce qui nous ramène au thème de l'*accroissement* dont nous avons longuement traité dans la partie théorique introduisant ce travail. Et c'est pour ainsi dire à sa mise en œuvre – ou mise en mouvement – que nous nous intéressons maintenant, en traitant d'un "principe de cohérence croissante". Guillaume a cette vision de l'accroissement (déjà cité page 97):

> "L'action de la pensée sur le langage. Son caractère d'**extrême amplitude** (js) : elle amène un **déplacement du langage tout entier** (js) qui acquiert progressivement l'idéalité objective.

C'est donc parce qu'un seul changement affecte la répartition de l'*ensemble* du plan du langage qu'il est préférable de renoncer à parler de "glissement", comme le font beaucoup d'auteurs, comme d'un événement parcellaire, isolé et donc *isolable* ; comme le dit avec une confondante justesse Guillaume dans l'extrait précédent : « un déplacement du langage tout entier » ; comme de son côté l'a exprimé Saussure :

> ".. on voit tout à coup qu'il n'y a point de différence du tout, de moment en moment, entre la somme des idées distinguées et la somme des signes distinctifs."

Encore une fois, ce qui serait "glissement" est individualisé, coulé par force (de l'inertie de la pensée coutumière ou moutonnière) dans ce moule, puisqu'il est traité, perçu dans une démarche de pensée, comme "individué". Je parlerai pour ma part préférentiellement de "mouvements latéraux" (ML ; voir § X.2.1.), se faisant dans une planéité.

7. - La conception ponctuelle de l'emprunt

Les emprunts se font sous la houlette du MDS ; il y a adaptation-remaniement, non pas du mot lui-même, mais d'un patron (pattern). Par "adaptation-remaniement", il faut bien sûr entendre un point de vue proche de la "refonte-rééquilibrage". Plus que de parler d'emprunt, il serait plus juste de dire qu'une langue s'inspire d'une autre pour générer un mot ; elle se prend des "modèles" dans cette autre langue. Il est néanmoins nécessaire que le MDS donne son aval à l'opération. Je rappellerai encore une fois la citation de Caussat, qui nous permet de bien cadrer le problème qui se pose à propos de l'*emprunt* (voir page 48) :

> "Un cas particulièrement fréquent est fourni par les **emprunts aux langues étrangères** (js) (Fremdwörter). Mais ou commence l'étranger? Sa définition dépend de celle qu'on donnera de l'« indigène »"

Effectivement, cette frontière derrière laquelle commence l'*étranger* est une pure vue de l'esprit. Il est curieux mais somme toute seulement anecdotique que Caussat ne nous explique pas ce que seraient des emprunts faits *ailleurs* que dans les langues étrangères (emprunt interne, fait à soi-même). Je reprends ce passage de la citation de Hjelmslev faite précédemment (*id.* p.202) :

> ".. de cette façon on réduit par exemple l'italien ts à s : carrozza > carosse (adaptation à la structure de la langue française)."

où Hjelmslev néglige de dire que la prononciation régulière de l'italien réside entre autres dans la généralisation massive des affriqués /tts/ et /dʒ/, que l'on retrouve forcément ici, mais comme partout ailleurs. Le fait d'isoler tel ou tel mot comme emprunté, selon des critères ou des motivations totalement obscurs, relève de ce que j'ai précédemment appelé "méthode pointilliste". Le fait est que "carrosse", qui est donné classiquement comme venant de *it.* carrozza, n'a pas de modèle latin. Mais ce qui existe, c'est une souche très prolifique pour désigner des véhicules a roues – et ce dès le latin (carrus ou carrum). Dans le cas de "délicat - délicatesse", la chose est moins claire du fait de l'existence du latin "delicatus". Mais, en revanche, le latin ne connaît pas le substantif , les suffixes -esse et -ezza étant des créations récentes. D'où incertitude et flottement, DDM nous indiquant sous l'entrée "délicatesse" :

> peut-être d'après l'italien

alors que le français et l'italien ont créé cette forme dérivée chacun de son côté et sans qu'il soit besoin qu'ils se soient inspiré l'un de l'autre. Des certitudes, il y en a, par exemple pour le mot "altesse", qui vient indiscutablement de "altezza", où l'on s'adresse aux grands personnages, en leur disant : "Oui, votre hauteur !", polysémie évacuée en français.

7. 1. - Gummi

Á titre de contre-exemple pour le “carrozza” de Hjelmslev, je prélève à la langue allemande un mot spectaculairement dissemblant de ses modèles. Derrière le mot allemand “Gummi”, on reconnaît en effet difficilement ses cousins “gomme” ou *ang*. “gum”. Le fait est que la forme “Gummi” est parée pour entrer dans des composés conformes aux habitudes de formation et de prononciation ayant cours en allemand, le -i ajouté étant *syllabe d’appui* (alors qu’elle laisserait penser qu’on a affaire à un mot emprunté à l’italien) :

Gummischuh	chaussure en caoutchouc
Gummistiefel	bottes “
Gummibär(chen)	(formation semblable que : “bisounours”)
Gummiband	(un) élastique
Radiergummi	gomme [à effacer]
Kaugummi	gomme à mâcher, chewing-gum

Seule l’armature du mot se transmet grosso modo, pas les parties “molles”. Cela rappelle le schéma des langues à racines trilitères (k-t-b : charpente consonantique en arabe aussi bien de “lire” que de “livre”, selon les valeurs de voyelles qui s’insèrent dans le schéma de base)

Ce qui passe d’une langue à l’autre n’est pas – à ce stade – individué ; on n’a donc pas le droit de parler de “mot”, mais seulement de patterns.

7. 2. - squelette *vs* skeleton *vs* esqueleto *vs* scheletro *vs* σκελετός

Selon l’indication du dictionnaire DDM, la provenance est le gr. *skeletos,* « desséché ». Ce qui veut dire que l’origine véritable *échappe* à l’investigation, l’origine véritable étant le passage effectué sur l’aile de l’analogie du sens de « desséché » à un substantif, « ensemble des os d’un être vivant », ce qui n’est quand même pas une mince affaire. On ne saura donc jamais quelle langue a eu cette riche idée, immédiatement copiée par les autres. Mais il serait purement anecdotique de savoir d’où est sorti cette dynamique. Ce qui demeure, c’est que l’adaptation aux structures des langues respectives (selon la formule de Hjelmslev) fait en réalité apparaître un “schéma” propre à chacune, un schéma plus *rythmique* qu’autre chose.

Mais le rythme amène avec lui comme élément essentiel la syncope (et la possibilité de celle-ci, ce qui n’est pas toujours le cas), comme nous le verrons ici au § 9. ; en fonction de quoi le /ɪ/ au milieu de l’anglais “skel(e)ton” est menacé de disparaître par effet de syncope. Il suivrait en cela le précédent des mots suivants :

favori	devient	fav(ou)rite /'feivrit/	
différent	"	different	/'difrənt/
capitaine	"	captain	à côté de "chieftain" (= chef) [74]
desespoir	"	despair	
désespéré	"	desperate	
partenaire	"	partner	
aéroport	"	**airport**	(mot dont nous reparlerons)
chocolat	"	chocolate /ʃɔklɛt/	

La syncope tend à éliminer des éléments voyelles placés entre deux blocs de syllabes, même maintenus dans l'écrit (comme dans le dernier cas). Mais c'est une question de rythmique qu'elle y arrive (à un niveau suffisant pour que l'effet de syncope s'installe). Il est significatif que le -e de "partenaire" n'est pas en français un e instable (des fois prononcé, des fois non) comme "p(e)tit" (pour donner un rythme caractéristique, comme dans "au p'tit bonheur"). Dans le mot anglais "partner", ce même lettre-son est définitivement éliminé, revenant concurrencer la forme "partenaire" ("excuse-moi partner", titre de chanson de Johnny H.).

8. - Le fourvoiement de l'approche morphologique classique

8. 1. - L'exemple de *child -children*

1 - Notre exemple phare sera ici emprunté à l'anglais. Il y a divorce complet et consommé entre la langue parlée et la convention qui régit l'écrit. Il s'agit d'émettre un diagnostic, et non d'engager l'étude méthodique qui seule pourra régler la question une bonne fois pour toutes. Ce qui se révèle, c'est une lacune gigantesque dans la simple connaissance de cette langue dont l'oral fait partie (du moins pour nous et pour beaucoup depuis les travaux de Claire Blanche-Benveniste). La particularité est que ce choix – de ne s'intéresser qu'aux formes écrites –reste dans les coulisses, on n'en voit que les conséquences pratiques.

2 - Geoffrey Pullum et Rodney Huddleston sont auteurs de deux imposants ouvrages de grammaire pédagogique, remarquables du point de vue technique. Dans le premier dont le sous-titre est "A student's introduction ", on assiste à la "découverte" de la différence en langue *orale* entre la prononciation de "child" et de sa forme plurielle "children" (2005 : 278) :

[74] , qui revient en français comme "cheftaine", chez les scouts.

"**In speech**, (js) *children* shows both a suffix and a vowel change in the base (notice that *child* rhymes with *filed*, but the beginning of *children* sounds like *chill*)"

Après plus de 200 pages, les auteurs ont l'air de découvrir quelque chose d'extraordinaire, une *terra incognita*. La citation précédente commence par ces mots « in speech... », signalant que les auteurs vont faire une exception et examiner ce qui se passe dans la parole. L'impression négative de dilettantisme que cette remarque ne manquera pas de faire sur l'utilisateur de la grammaire est telle que dans l'ouvrage suivant, la "Cambridge grammar of the English language", la mention de cette différence orale ne se trouve plus. On peut supposer que, a posteriori, les auteurs ont jugé que cette mention de la forme écrite venait comme un cheveu sur la soupe, donc : une maladresse à ne pas reproduire

On pourrait s'étonner d'une telle curieuse obstination à ne pas voir ce qui est l'évidence même, laquelle est que la terminaison "lourde" (et d'ailleurs unique, non réemployée ailleurs !) faisant pluriel **-ren** vient pour ainsi dire "compresser" la syllabe principale, amenant la réduction de la diphtongue, le son voyelle se repliant alors sur lui-même.

On assiste à un véritable *sommeil de belle au bois dormant* des grammaires usuelles, mues par des préoccupations strictement cloisonnées qui demanderaient à être soumises à une critique radicale et décloisonnante : le reproche principal est de laisser de côté la langue parlée. Cette exclusivisme conduit à ignorer la morphologie. Le cas *child - children* montre qu'il ne s'agit pas d'une omission, mais des *a priori* qui fonde la méthode employée. L'objectif poursuivi se limite à accompagner le passage à l'écrit, objectif inscrit dans l'étymologie du mot "grammaire", issu du verbe grec *graphein* qui veut dire "écrire". La préoccupation de ces lettrés porte la trace d'une subordination à la forme écrite et spécialement à sa version la plus "noble", la forme littéraire (d'où la confusion fatale entre linguistique et stylistique).

8. 2. - Un schéma rythmique : to avoid = éviter

1 - L'irruption d'une combinaison vocale comme la diphtongue sème le trouble dans les schémas de filiation de l'étymologie classique. Elle se révèle incapable de reconnaître un lien entre "to avoid" et la famille de "éviter" (*lat.* evitare). On a vu apparaître des *syllabes "lourdes"*, rendant au passage caduque l'explication par l'accent d'intensité : celui-ci n'est alors plus libre. L'étymologie classique fait toutes sortes de contorsions pour rattacher "avoid" à "void" et à la souche de *fr* "vide" (qui a connu en ancien français une forme diphtonguée *vuide*) ; s'il en était ainsi, "avoid" devrait être resté dans la proximité de "évider". Il y a répercussion généralisée de cette irruption, pour "avoid", la transformation de /t/ à /d/, la sourde devient sonore ; l'apparition de ce a- /ə/ initial comme syllabe "prise d'élan".

L'accent n'est plus libre ; il faut voir toutes les implications de ce constat. Il faut contredire ce que dit par exemple Martinet (1970 : 92) :

> "Ce rôle distinctif de la place de l'accent est généralement épisodique, mais il peut acquérir une certaine importance, comme on le voit par l'exemple de l'anglais, où bien des paires de nom et de verbe phonématiquement homonymes, comme *an increase, to increase*, ou quasi homonymes, comme *a permit, to permit*, sont essentiellement distinguées par l'accent initial du nom et l'accent final du verbe."

où on demanderait à voir la liste complète, c'est-à-dire de ne pas s'en tenir à une méthode allusive. Cette liste ne dépasse pas la trentaine d'unités, alors que l'anglais moderne a des centaines de mots indifféremment verbes ou noms, ces deux qualités n'étant *jamais* distinguées par une différence d'accentuation, mais par le mode d'insertion dans les énoncés. Donc en face de la curiosité isolée de :

promettre = **to promise** /prɑ'mis/ une promesse = **a promise** /'prɑmis/

où, conformément à ce qu'en disent Martinet et consorts, une même suite de phonèmes est distinguée par la place de l'accent, celui-ci étant au départ déplaçable. Mais en face de ce fait, il faut mettre en regard le cas habituel où – du fait de l'indistinction verbe/substantif – la compréhension finale aura à s'appuyer sur la dynamique des énoncés (laquelle – *nota bene* – n'est pas le contexte). C'est ainsi que pour des différences aussi minimes que le segment-outil -s en anglais :

the whistle'**S** blow = le coup de sifflet the whistle blow**S** = le sifflet siffle

c'est la "garniture" (allemand : Beilage) qui aura mission de faire la différence :

train whistle**S** blow *in the night* = des sifflets de train sifflent *dans la nuit*

2 - La poussée vers le *doublet*, (voir partie V) tient en échec la Morphologie historique:

speak -speech, cold-cool, child-kid, scope-scoop

qui ne sont pas identifiés comme doublets. Il s'agit en fait, avec l'implantation délibérée (et gratuite) d'une diphtongue, de réaliser une mise en tension de cette syllabe, la diphtongue opérant comme une entretoise la maintenant en tension. C'est ce procédé qui explique le succès de la diphtongue ; il faut d'ailleurs distinguer un type de diphtongue répondant à ce critère, et un autre rentrant dans le cadre classiquement défini d'une voyelle allongée dont le timbre est légèrement modifié en fin d'émission, pour laquelle il faudrait employer un autre terme. La voyelle longue (forcément emphatique) ne pourrait jamais jouer le même rôle.

9. 2. - Problème de la “syllabe d’appui” en anglais : muscle /mʌsəl/

Trois solutions ont été essayées successivement, pour la transciption en écriture phonétique du mot anglais “muscle”, par le dictionnaire franco-anglais Harraps (dans les éditions de 1967, 1987 et 2006) pour la transcription de cette “syllabe d’appui” :

1967 : /mʌsl/ 1987 : /mʌs(ə)l/ et enfin 2006 : /mʌsəl/

où l’on voit que les rédacteurs se sont cassé les dents et les stylos sur le casse-tête de la syllabe d’appui, sans qu’aucune des solutions adoptées ne soit satisfaisante (puisque la syllabe d’appui est traitée comme une syllabe normale). On remarquera qu’en anglais, les e-lettres en syllabe initiales (syllabes d’amorce > inaccentuées ; car ce dernier terme signifie que l’on pourrait en décider autrement et les rendre *accentuées* ; or ce n’est absolument pas le cas). Il y a un désarroi manifeste chez les metteurs en pratique des grands principes, laissés seuls avec eux-mêmes, face à des décisions sacrément épineuses. Le fait est que si le mot s’écrit exactement pareil qu’en français, pour sa prononciation, c’ est une autre paire de manche. Les gens de terrain rédacteurs d’ouvrages pour les besoins pratiques pourraient reprocher aux fabricants de théorie de les avoir abandonnés, s’étant pour ainsi dire “dérobé à leurs responsabilités”.

9. 3. - Libertés prises par l’anglais

detail /dɪtɛjl/ (= règle) vs. refuge /rɛfjudʒ/ (= exception)

La tendance massive est de prononcer ces e- (soulignés), placés en syllabe d’attaque, comme /i/, mais là encore transparaît le *cas par cas,* c’est-à-dire le non-systématique. Une partie de la quantité d’énergie articulatoire est attirée par la SV /j/ ; ce qui serait contredit par “refuse” /rifjuz/ (= refuser), ou /refjuz/ (= les ordures), démontrant qu’il y a là une réserve permettant les deux réalisations afin de faire doublet. Ce dernier exemple infirme la thèse défendue entre autre par Martinet de suites phonématiques distinguées “seulement” par l’accent (le placement et déplacement de celui-ci étant libre). Il faut encore signaler, dans le cas de “detail”, la divergence étasunienne par rapport à l’anglais qui accentue la 2ème syllabe alors que les premiers accentuent la première (en l’allongeant).

9. 4. - *it*. sembrare et *esp*. temblar

1 - La *dissimilation*, analysée par Maurice Grammont, peut valoir d’indication de pistes à suivre, dont il faut poursuivre l’investigation commencée par la Morphologie historique. Considérons que ces deux noms de personne, Garcia Lorca et Fellini ont la même particularité

dans leurs prénoms : la disparition du premier ‘r’ :

F( )ederico

même phénomène en italien et en espagnol ! S’agit-il pour autant de “dissimilation” ? Avec la forme “Frédéric /que”, ce même son se maintient en français, mais dans un autre prénom qui en dérive, Ferdinand, il se déplace vers la fin de syllabe. Un autre avatar de ce prénom est sa contraction en “Fernando” facilité par la présence du deuxième –d. L’origine de ce prénom est germanique, “Friedrich” (celui qui est riche, *reich*, de la paix, *Friede*). Il est intéressant de signaler que Grammont, dans la richesse du matériau examiné, avait également soulevé le cas de “Federico”, mais restreint par lui à la seule langue littéraire (1895 : 76).

2 - Cette *versatilité* (fragilité) de lettres/sons secondaires peut être illustrée et exemplifiée à l’aide d’un verbe italien et un espagnol. Dans le premier, *sembrare*, ce qui est devenu un -l en français figure ici comme -r. Cela met en lumière le caractère annexe (= adjuvant) de ces lettres-sons, intervenant comme auxiliaires dans la réorganisation de la syllabe. Dans le deuxième cas, la Morphologie historique fait intervenir une “contamination” ; même si Corominas choisit de ne pas se prononcer, il en indique néanmoins la piste (1991 : 454) :

> “.. le mismo lingüista se inclinaba por lo tanto a admitir una **contaminacion** (js) de *temblar* por *temer*.”

qui laisse apparaître l’analogie – se cachant derrière le terme de “contamination” – comme source d’anarchie et de désordre imprévisible et désobligeant (comme le “parasitic”). Les explications esquissées et regroupées sous le label de MDS, n’auraient pas cet inconvénient, puisque visant à montrer comment procèdent les rééquilibrages.

3 - Le cas de **tinieblas** ; selon la théorie courante à son époque et reprise par Grammont dans sa thèse, il n’est pas possible de parler de “dissimilation” à propos de “tinieblas” (ni pour l’italien “sembrare” = sembler). C’est pour cette raison qu’il ouvre un chapitre consacrés à “Étymologie populaire, groupements, jeux de mots, etc.”, où il place des mots où d’autres étymologues ont cru voir la *dissimilation*, mais qui selon lui n’en sont pas. Dans la rubrique ainsi ouverte, “tinieblas” figure en bonne place. Il en dit ceci (1895 : 113) :

> “Esp. *tinieblas* « ténèbres » doit son *l* pour *r* à *nieblas* « brouillard »

qui est une remarque assez étrange : pourquoi tout à coup une ressemblance (= analogie) pourrait-elle être invoquée ? En réalité, la *réfection-rééquilibrage* opère sur les deux groupes vocaliques du début du mot, le deuxième étant même diphtongué ; l’apparition du *l* en lieu et place de *r* est indissociable de cet ensemble de transformations.

4 - Pour clore ce bref tour d'horizon dans le castillan, je signalerai qu'on trouve chez Corominas le même schéma d'explication que dans la Morphologie historique anglaise. Pour expliquer l'évolution de *lat.* periculum vers *esp.* peligro, il nous dit ceci :

> ".. en le castellano primitivo **el pueblo** (js) repugnaba a grupo del tipo *gl, cl*, desaparecidos del lenguaje vulgar, gracias a la fonética historica castellana, de suerte que **habia tendencia espontanéa** (js) a cambiarlos en *gr, cr*."

5 - À cette invocation du "populaire", j'opposerai la "Masse parlante", instance à prendre au sens propre. Ce qui apparaît comme mystérieux – par exemple l'expression très inattendue de Saussure : « âme d'une masse parlante » (ELG333) –verra une tentative d'explicitation au §§ XI. La "tendance spontanée", mentionnée par Corominas, ne vaut guère mieux – à titre d'explication – que les "vertus dormitives de l'opium" que raillait déjà Molière.

10. - Pour une refonte totale de l'étymologie

10. 1. - Les "zones obscures" : le latin populaire

1 - Ne sont pas celles où, selon Rimbaud : « fermentent les rousseurs amères de l'amour », mais les zones inaccessibles où certains lettrés ont cru pouvoir donner libre cours à leur intuition *reconstructrice*. C'est ainsi que des "monstres" ont vu le jour, qui n'auraient aucune viabilité dans les langues réelles. Les dictionnaires étymologiques en sont farcis ; le DDM en aligne plusieurs centaines. Parmi les plus improbables je citerai :

**exclaricire*	qui aurait donné	éclaircir	**captiare*	"	chasser
**exclariare*	"	éclairer	**cadecta*	"	chute
**coacticare*	"	cacher	**rotundiare*	"	rogner
**accaptare*	"	acheter	**expandicare*	"	épancher

Autant de formes reconstruites qui compliquent inutilement les choses. Je serais cette fois-ci d'accord avec Hamon qui évoque les "rudes gosiers gaulois", malhabiles à prononcer les finesses latines et donc enclins à en estropier les formes ; "estropier" ne veut pas dire : les allonger inconsidérément, comme dans les exemples que je viens de citer. Les procédures morphologiques à l'œuvre pour construire la langue moderne que nous connaissons sont ailleurs que dans ces zones obscures.

2 - les **Lois morphologiques** sont encore évoquées dans la version du dictionnaire étymologique de Dauzat (jusqu'à 1938), mais disparaissent dans la refonte de Dubois et Mitterrand (à partir de 1971, devenant du coup le DDM) au profit de formulations plus

prudentes. Dans les éditions récentes (qui ne sont que des toilettages superficiels), c'est tout l'avant-propos, la partie technique donc, qui s'est réduite comme peau de chagrin. après que'une armée de structuralistes munis de tous les diplômes et habilitations ait pris les commandes (la même remarque que pour les Duden – voir p. 198 – vaut alors pour le DDM)

3 - J'ai évoqué un Principe de récurrence auquel l'argumentation classique a eu recours, comme *ultima ratio*, même si ce fameux principe se trouve repoussé hors champ (ce qui lui donne encore plus de poids) : la Loi de Grimm sur les changements phonétiques s'étant trouvée prise en défaut, le linguiste suédois Karl Verner vint et expliqua qu'il y avait une bonne raison à cela, dans le fait que les modifications ne sont pas les mêmes en syllabe *accentuées* qu'en syllabes *inaccentuées*. Soulagement général, tout le monde respirait, les Lois phonétiques étaient sauvées ; et dorénavant, si quelqu'un s'avisait d'émettre une objection à la Loi de Verner modifiant et complétant la Loi de Grimm, on savait que dans un futur plus ou moins proche, existerait bientôt un savant providentiel, qui viendrait une nouvelle fois remettre tout ça d'aplomb ! L'existence de Lois devient de ce fait inattaquable... C'est d'une *naïveté* consternante ; et l'on ne s'étonne alors pas que Saussure ait eu recours à des termes aussi polémiques que "puérilité" (ELG 102), ou "naïveté" (six fois dans les ELG ; *zéro* fois dans le CLG ; nous l'avons vu, les Éditeur ont eu soin de limer les griffes à l'édité !).

Sont également jetés par-dessus bord les indications d'une étymologie populaire ou savante (gardée par Jacqueline Picoche dans son *Dictionnaire étymologique*, et même étendue et encore plus diversifiée, puisqu'elle introduit une catégorie intermédiaire du *semi-savant*). Quant à Dubois et Mitterrand, ils sont dans la plus grande incertitude face à l'affirmation triomphaliste des "Lois", dans l'esprit de l'école néo-grammairienne (dont il a été question au §§ II.) ; témoin de leur hésitation, le passage concernant "amnistie" :

> "par un **phénomène général** (js) (iotacisme), le *ê* s'est prononcé *i* dès l'époque byzantine."

une mention qui ne se trouve pas dans l'édition Dauzat. C'est sinon la seule mention d'un "iotacisme", phénomène dont on peut penser qu'il se greffe sur le phénomène classiquement reconnu comme *rhotacisme*. En réécrivant l'introduction, cette prudence élémentaire les a conduits à remplacer "Loi phonétique" par "phénomène général", ou des formules de ce genre très en retrait.

C'est au fond l'expression de la fantaisie et de la créativité à la base du langage. C'est l'instinct du jeu, donc de la gratuité. Le moins qu'on puisse dire donc, c'est que la question des "Lois phonétiques" embarrasse les théoriciens, ne sachant que faire de l'héritage légué par la Morphologie historique. C'est un dilemme qu'il convient néanmoins de trancher de façon juste, le travail de nos aînés ne méritant pas d'être passé sans mot dire à la trappe.

10. 2. - Rôle de la volonté ou de l'individu

La constatation que la volonté individuelle ne joue aucun rôle dans l'évolution des langues est généralement considérée comme relevant du mysticisme . Beaucoup de linguistes se sont évertué et s'évertuent encore à repousser ce constat hors du champ d'investigation de la linguistique. (pour ne pas employer ici le terme d'*inconscient*). La plupart des auteurs refusent d'attribuer un acte de décision à l'instance langue ; ils se refuseront à écrire "la langue a opté pour telle ou telle structure". Si choix il y a, il faut qu'il y ait un *sujet*, qu'un être humain soit derrière, fût-il resté dans l'ombre de l'anonymat et renonçant à toucher ses droits d'auteur.

Étonnamment, Ullmann illustre le point de vue que les "changements" sont guidés, accompagnés, suscités ; que toute une attention philologique est vouée par les "lettrés" au langage. Il dit par ex. (1975 : 249) :

> "Après la découverte (de la poudre à canon au XIVème siècle), il devint indispensable de distinguer entre les deux notions. On combla la lacune en introduisant le mot lorrain *poussière* dans la langue commune."

"On", c'est-à-dire quelqu'un ! Constamment se mettent en place des schémas explicatifs pour rendre à l'individu, le sujet individuel, des prérogatives dont la"radicalité saussurienne" l'avait chassé. Cette radicalité, s'agissant du rôle et de la place respective de la *volonté individuelle* a même été correctement conservée dans le *Cours*, même si là encore c'est l'énoncé saussurien qu'il convient de préférer :

quand on s'aperçoit que le signe doit être étudié socialement, on ne retient que les traits de la langue (...) qui dépendent plus ou moins de notre volonté ; (...)
Car le signe échappe toujours **en une certaine mesure** (js) à la volonté individuelle ou sociale, c'est là son caractère essentiel (CLG 34)

"... quand on reconnaît qu'il faut considérer le signe socialement, on est tenté de ne prendre d'abord que **ce qui semble dépendre** (js) le plus de nos volontés (...) Ce qui dans la langue échappe à la volonté individuelle ou sociale, voilà ce qui est le caractère essentiel du signe." (EC 51)

On notera qu'une fois de plus, les Éditeurs et Saussure ne mettent pas l'accent sur les mêmes choses, apportant au devenir humain des éclairages bien différents ; il n'est par exemple pas innocent de parler de « **notre** volonté », vu individuellement, là où Saussure dit « **nos** volontés ». Leur « en une certaine mesure » tend à minimiser, à relativiser toutes ces choses ; alors que le« ce qui semble dépendre » de Saussure a de quoi faire peur, suggérant que le contrôle qu'exerce la volonté n'est qu'apparence. Toute chose qu'un lecteur chevronné de Nietzsche rompu à sa pensée ne pourrait trouver que fort banale.

C'est dans le même sens que Saussure (mais à rebours des Éditeurs) que Bréal a l'observation suivante, marquée au coin du bon sens (1983 : 26) :

> ".. n'admettre **l'intervention de la volonté humaine** (js) que s'il y a eu volonté consciente et réfléchie."

qui mérite d'être reprise, mais en la refondant dans l'idée d'intersubjectivité (voir § XI.3.3.). Je n'aborderai pas dans mon travail la question du "continent englouti" qui a nom Inconscient, continent qu'au 20ème siècle, la psychanalyse a remis à sa juste place.

11. - Le MDS et l'écrit : caféteriat

1 - Je défends, comme découlant de tout ce qui précède le point de vue que les *patterns* que déploie le MDS incluent la forme écrite (*ang.* on et one).Ces *patrons* de réalisation se manifestent dans les erreurs, fausse attribution et mauvais rattachement analogique. Le très bel exemple en est la graphie *caféteriat* refaite de toutes pièces, sur une initiative personnelle mais laissant une trace des plus visibles puisque reproduite en grand nombre, comme affichette apposée dans les locaux universitaires :

Série I	Série II	
caféteriat	cafétéria	*it.* : caffetteria (accentué sur le -*i*)
secrétariat	pizzeria	
commissariat	trattoria	

Il y a là une piste à explorer avec ce que l'on doit cesser de considérer comme des "fautes", mais plutôt comme des propositions minoritaires (et en position d'alternative) ; le fait est que, dans cette orthographe, "cafétéria" se voit rattaché à une autre série. L'orthographe "officielle" française est tout aussi fantaisiste que sa variante, au vu du mot écrit en italien. L'italien fait d'ailleurs le parcours inverse lorsqu'il forge *segretaria* qui, même s'il s'est inspiré du français, (ré)intègre le paradigme de la série II. Mais une autre description pourrait être le modèle des "blends" de Fauconnier/Turner (§§ XII.), modèle dynamique à même de rendre compte de la façon dont les langues évoluent et se transforment de l'intérieur, et non par réaction.

2 - Pour élaborer une nouvelle approche, il faudrait commencer par prendre le contre-pied de la position archi-traditionnelle, dans la mesure où cette dernière s'acharne à voir la cause principale de la diversification uniquement dans l'évitement de cas d' homonymie. On lit par exemple dans le DDM (1971 : 486) :

> "***nager** (...) il a éliminé, dans son sens usuel, l'anc. fr. *nouer,* du lat. pop. **notare* (lat. class. *natare),* nager (à cause de l'homonymie avec *nouer,* faire un nœud); a été remplacé, dans son sens primitif, par *naviguer,* forme savante."

Pour justifier de la façon dont la morphologie *bouge*, la raison invoquée des stratégies d'"évitement de l'homonymie" est trop facile, faussement pragmatique. Comme nous venons de le voir, c'est encore elle qui est invoquée pour l'anglais pour distinguer "permit" comme substantif et comme verbe. dans un mépris hautain du nombre écrasant en anglais de mots *à la fois* verbe et substantif, mais nullement distingués par l'accent (et même s'ils sont plurisyllabiques : a shelter, to shelter).

12. - Puissance du mouvement interne

12. 1. - "rapetessi" et "dilemne"

1 - Il suffit d'ouvrir les oreilles autour de soi pour débusquer des preuves de la manifestation d'une créativité puissante, à l'œuvre dans le cœur des structures linguistiques. Ma petite-nièce, alors âgée de 11 ans, émit un jour la phrase :

mon pullover a rapetessi

qui ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd ! Il s'agit bien sûr d'une *réfection* du PP régulier "rapetissé", de "rapetisser", sous l'influence de "rétréci". Cela implique la mise en place d'un verbe"rapetessir", affilié au 2ème groupe. La Morphologie historique avait coutume devant de tels cas de faire appel à l'analogie, présentée parfois comme "contamination" ou "attraction".

2 - La part de flottement, d'indécision, est minimisée, voire laminée comme méritant la réprobation par le système éducatif, normatif de part en part. Autre d'une anarchie sous-jacente, l'orthographe rebelle du mot dilemme :

dilemne

montrant que la normativité est impuissante à endiguer le mouvement de fond, présent dans la langue, et qui joue sur l'instabilité et les ruptures. Une intéressante discussion sur un forum Internet fait état de la marche en avant sournoise de la forme "dilemne". On y lit ceci :

> "On ecrit "dilemme" ou "dilemne" ? J'en suis absolument sûr et certain, je me souviens de ma prof de CM2 qui nous apprenait ce mot qu'on ecrivait "dilemne". Je l'ai toujours écrit comme ça. Il y a quelques années, on m'a repris sur l'orthographe et j'étais sur d'avoir raison. On a pris un dictionnaire... et j'ai déchanté !

La discussion sur la normativité et la permissivité devra partir de ce genre de faits ; car il n'est plus temps de "sévir", ni d'en appeler à la férule du Magister.

12. 2. - Prononciation de “second” : c- écrit prononcé /g/

1 - Parmi les phénomène troublants, on pourrait citer la prononciation /g/ du -c de “second”, irrégularité tellement inattendue et isolée que l’on trouve maintenant fréquemment des énoncés écrits “je suis en classe de segonde” (sur le Net). Si les rapprochements susceptibles d’éclairer le phénomène sont rares, ils existent néanmoins. Le cas de -c prononcé /g/ existe derrière le -x qui, bien qu’un seul signe dans l’écriture, existent deux prononciations , comme consonne sourde /k possibles, voisé et non-voisé :

/gz/ xénophobe, exact, exister et /ks/ xylophone, lynx, luxe

Mais pour avoir plus d’éléments d’appréciation, c’est *ailleurs* qu’il nous faut regarder. C’est en castillan que de nombreux cas de passage de /k/ à /g/ se sont produits, avec une tendance à la régularité systématique :

amigo, enemigo, griego, fuego, ciego, grito, lago, seguro, sagrar, siglo, etc.

À cette liste appartient le mot “segundo”, qui, dans ce cas, prend un -g à l’écrit de façon régulière, ce qui est bien la preuve que la *tendance* à la transformation de sons /k/ en /g/ a été plus loin qu’en français, mais qu’elle existe dans les deux langues.

2 - Ce n’est que deux pages avant de boucler sa magistrale étude consacrée à la *dissimilation*, que Grammont évoque ces questions, mais bien sûr trop tard pour lui pour pouvoir creuser sérieusement la question. Il commet d’ailleurs une erreur lorsqu’il dit (1895 : 184) :

> “Cette conclusion est confirmée par nombre de faits. En italien, après l’accent, c’est-à-dire vers la fin du mot, une occlusive reste intacte : amico, greco, fuoco, ..”

Ce que contredit la série de ami**g**o où, dans les mêmes conditions que celles définies ici par Grammont l’occlusive **ne reste pas** intacte, l’accent étant le même en italien et en castillan. Il faudrait sinon postuler des lois phonétiques spéciales pour chaque langue. La réalité est que le MDS travaille à modeler la physionomie propre d’une langue

3 - Curieusement, l’italien opère néanmoins une transformation de /k/ en /g/, mais de manière isolée, très sporadique (minoritaire), si on le compare au transfert massif – et où l’on pourrait déduire des lois de régularité – avec l’espagnol. C’est le cas de :

lat. secretum qui devient *it.* se**g**reto

et avec lui le latin *se**c**retarium* devenant *se**g**retario* et *se**g**retaria* (évoqué plus haut). Ce n’est pas un cas isolé, comme le montrent encore :

lac = lago (alors que le latin est “lacus”) cri = grito

12. 3. - Ebauche pour une remise en chantier des questions morphologiques

1 - C'est une critique d'ensemble adressée à 150 ans de recherche philologique ; cette distorsion aura été "européo-centrée" ; on remarque que, même si le point de vue de l'indo-germanique a été abandonné, on l'a remplacé par un autre : indo-européen, faisant peu de cas des *mores* des langes asiatiques et des *clics* des bushmen. Mais le critère pour démontrer le fourvoiement est beaucoup plus simple et on n'a pas besoin de recourir aux langues "exotiques". c'est ce recours aux diphtongues, ce qu'on pourrait appeler des *syllabes lourdes,* dont j'ai donné comme exemple-type l'anglais :

to a'void

où le poids mis sur la syllabe-voidinterdit une autre accentuation, comme *to 'a void. Ce poids n'est pas un accent, accent d'intensité qui selon la doxa néo-grammairienne devrait rester *déplaçable*. Mais ce n'est pas le cas, l'anglais moderne s'est constitué par voie différente, au mépris – ou dans l'ignorance – de la théorie de l'accent indo-européen : une syllabe "lourde" par la présence d'une diphtongue n'est précédable que par une "syllabe d'attaque" (où le a-écrit est prononcé comme un /ə/, valeur la plus "légère" des voyelles, la plus volatile).

2 - Encore une fois, j'avoue ma perplexité après avoir mis le nez dans le livre de Jean-Pierre Angoujard, *Théorie de la syllabe*, ouvert dans l'espoir d'y trouver des arguments venant étayer ce que j'élabore moi-même. Il n'en est rien et je m'interroge. Le fonctionnalisme est barricadé dans un schéma (suivant Morris Halle, chef de file des générativistes phonéticiens), il n'y a pas l'ombre d'une ouverture sur d'autres possibilités. En cherchant une explication, je constate que les analyses développées (par ailleurs très brillantes et d'une rigueur quasi-mathématique) ne sortent jamais, n'extrapolent jamais *au-delà* du cadre de la phonétique. Angoujard mentionne par exemple, page 89, des « voyelles de transition » en mettant lui-même « de transition » entre guillemets), mais la question "à quoi cela peut-il bien servir ?" ne l'effleure pas une seconde, alors que cela me semble appeler une explication et justification ; la "voyelle de liaison" pouvant être un legs de l'ancienne école, puisque nous l'avons rencontrée chez Françoise Bader et Bréal (voir page 190) . J'aurai l'occasion d'y revenir au §§ VIII, car, à mon sens, le terme de "liaison" pourrait bien marquer le passage au niveau morphologique, niveau supérieur au niveau phonétique. Ne pas vouloir voir cet aspect et cette dimension serait s'en tenir à une vision de stricte *compositionnalité*, dont nous avons vu qu'elle est une composante de base de l'approche fonctionnaliste. Ce qui, refermant la boucle de la démonstration, ne devrait plus nous étonner, parvenus que nous sommes à ce point de la démonstration.

3 - C'est en se basant sur cet ensemble de considérations – délibérément en rupture avec tout le corps d'enseignement et de doctrine issu de la vieille philologie et de ses modèles

mécaniques, guidés en sous-main par la nécessité de prendre le contre-pied de la conception de la théorie du reflet – qu'il me paraît incontournable et utile de révoquer totalement toute idée de *synonymie*, laquelle apparaît comme inconciliable avec – en position d'incongruité par rapport à – la thèse ici défendue du **doublet** comme outil et vecteur de l'accroissement morphologique, ce qui va faire l'objet du prochain chapitre.

13. - Révocation de la synonymie, conséquence du MDS

Le développement d'une réflexion sur la morphologie des langues partant du constat de la mécanique du dédoublement (dont il va être question dans la prochaine Partie) devrait conduire à renoncer à tout recours à la notion de synonymie, déclarant par là même que celle-ci est devenue caduque.

C'est un point sur lequel on ne suivra pas les intuitions de Bréal – à qui nous devons par ailleurs beaucoup – lorsqu'il déclare (1983 : 26) :

> "Nous appelons «répartition » l'ordre intentionnel par suite duquel des mots qui devraient être synonymes, **et qui l'étaient en effet**, (js) ont pris cependant des sens différents et ne peuvent plus s'employer l'un pour l'autre."

On pourrait en effet accumuler les cas de doublets caractérisés prouvant le contraire. Deux séries sémantiquement distinctes s'enchevêtrent dans la morphologie :

statut, statutaire et statu( )er vs statue, statuaire (fém. en français), statufier

Le t-infixe vient très clairement établir la différenciation, prélude à la répartition selon l'adage du "çnrav" (= "ça n'a rien à voir !", commentaire coutumier de gens à qui on soumet des paires de mots – diachroniquement – dédoublés ; contrairement au jeu subtil des chatoiements que l'on prête aux "synonymes").

Curieusement, cette révocation des synonymes et de la synonymie est une conséquence, non-négligeable des événements qui, myriades de mouvements latéraux, animent la masse morphologique d'une langue pour la reconfigurer en permanence, éloignant inexorablement les jumeaux d'hier pour envoyer l'un des deux "signifier ailleurs", dans d'autres régions du globe des valeurs qu'est le Milieu Intermédiaire. Et encore que la naissance de doublets ne représente qu'un cas particuliers dans le foisonnement de multiples développements ; car le plus souvent, c'est l'élimination pure et simple d'une forme en doublon qui arrive, la forme qui déplaît au MDS passant aux oubliettes. C'est dire qu'on pourrait rééditer *L'éducation sentimentale* en remplaçant les deux occurrences de "bivacs" par "bivouacs" (voir page 208) sans trahir Flaubert, n'ayant fait que restituer la lisibilité usuelle pour aujourd'hui .

Partie V :
Les doublets et le dédoublement

1. - Les doublets ne sont pas des “quasi-synonymes”

Avec le §§ IV, consacré au MDS, nous avons jeté un premier coup d’œil dans les applications pratiques qui découlent nécessairement de la position théorique développée ici., Néanmoins, nous ne devrons pas perdre de vue les considérations théoriques développées dans les trois premières parties du travail, lesquelles nous ont amené à dévoiler, puis à dénoncer ou révoquer, la *biunivocité* et l’*unifiliation*, comme conséquence – et là aussi application pratique – de la théorie du reflet, dont il s’agit de montrer la réalité d’existence..

Pour aborder mainenant la question du doublet, je rappellerai encore une fois la position classique telle que la résume Ullmann, lorsqu’il envisage qu’une forme (l’exemple latin est *pupilla*) peut « se scinder ». On trouve donc cette idée – juste en soi – que, faisant souche, une forme peut se démultiplier ou d’abord *se dédoubler*. Je partirai donc du principe que le dédoublement revêt deux aspects : soit sans variation dans la morphologie, et l’on a affaire à la *polysémie*, soit par une variation *morphologique* (plus ou moins ample) et l’on a affaire aux *doublets*. Mais ce sont deux faces du même phénomène, liés par une continuité organique.

1. 1. - La position fonctionnaliste

Nous prendrons comme point de départ ce que dit notre auteur-test Apothéloz, qui a du moins , par rapport à la plupart des auteurs, l’avantage d’accorder au phénomène du doublet un statut (un progrès par rapport aux Ullmanns et consorts) (2002 : 100) :

> “Certaines de ces créations sont **à l'origine de doublets** (js) : déprime etdépression, grogne et grognement, invite et invitation, tremblote et tremblotement, triche et tricherie, par exemple. Du point de vue sémantique, on observe que ces doublets **ne sont pas nécessairement des mots synonymes** (js) (cf. hausse et haussement).
>
> Mais cette **situation de doublets** (js) engendre un autre phénomène encore. Dès lors, en effet, que coexistent deux dérivés, l'un construit par affixation de l'autre par conversion, et que ces dérivés sont **synonymes ou quasi synonymes**, rien n'interdit d'interpréter le dérivé obtenu par conversion comme une forme tronquée de son double affixé, **pour autant bien sûr qu'ils aient le même genre grammatical**.(js)”

L'expression « ne sont pas nécessairement des synonymes » indique que les doublets se voient interdire de sortir du cadre (celui que leur impose la perspective fonctionnaliste) : ils doivent rester subordonnés à la synonymie ainsi qu'au respect du genre grammatical. La même restriction est d'ailleurs donnée deux fois dans ce livre (2002 : 90) :

> "Il est à noter que les doublets engendrés par ces interférences **ne sont pas nécessairement des synonymes** (js) (...). La coexistence de plusieurs solutions dérivationnelles est parfois exploitée pour **lexicaliser des sens différents**. (js)"

La présente vision n'a pas la moindre ouverture sur la grande idée de Répartition de Bréal. Le fonctionnalisme assigne ici au dédoublement un rôle bien délimité : «lexicaliser des sens différents », ce qui est une expression curieuse, supposant qu'il existe quelque part une "bureau d'enregistrement", donnant (ou refusant) son aval aux "lexicalisations".

1. 2. - Ouverture sur les idées de Bréal

1 - La théorie des doublets que je vais exposer est à voir en lien étroit avec les deux notions propagées par Bréal de "polysémie" et de "répartition". Malgré de grandes naïvetés – qui sont le résidu de l'attitude romantique, dont le poids sur les générations précédentes de philologues fut énorme, voir §§ II. –, l'apport de Bréal fourmille d'intuitions fructueuses. Irène Tamba accorde à Bréal une place appropriée, remettant ses idées novatrices sur le métier. Elle livre ce faisant un bon point de départ permettant de poursuivre l'élaboration d'une authentique *théorie des doublets* (2008 : 83-4) :

> "Il est vrai, par contre, que si des contacts entre langues, des emprunts ou l'évolution des systèmes lexicaux mettent en concurrence des termes constituant des **doublets**, **l'un des deux disparaît ou se spécifie**. (js)"

La formulation de Tamba est heureuse et peut être reprise : « l'un des deux disparaît ou se spécifie » ; ce qui veut dire – comme leur nom justement *ne l'indique pas* – que les doublets ne font jamais *double emploi*, en raison justement de la Loi de Répartition. Il faut par contre mettre en doute l'idée qui transparaît dans la formulation choisie par Tamba « mettent en concurrence des termes », suggérant que des événements chaotiques, porteurs de désordre dans les structures de langue, sont à l'origine du phénomène de dédoublement.

Autre critique à l'approche de Tamba ; on ne peut pas reprendre tel quel un exemple donné par Bréal et digne de Dumarsais (*id.* 84n) :

> "Par exemple « entre l'estime, le respect, la vénération, on n'aperçoit nulle gradation imposée par l'étymologie. Il a fallu des esprits exacts et précis, une société ordonnée et soucieuse des rangs, pour établir certaines distinctions »."

Il s'agit là encore de préoccupations "littéraires". Nous verrons dans la partie VII, consacrée à l'expressivité, la nécessité qu'il y a de sortir la linguistique de cette situation d'orientation exclusive vers la littérature (laquelle recoupe également la subordination servile à l'écrit).

2 - Le fait est que Bréal lui-même n'emploie pas systématiquement le terme de "doublet" ; mais il n'en reste pas moins que toute sa démarche de pensée regarde vers le phénomène de dédoublement, et qu'il n'est donc pas faux, comme le fait Tamba (ce en quoi je l'imite), de lui appliquer le terme. Du moins n'y a-t-il pas de confusion chez lui sur le détail du mécanisme de dédoublement. La phrase suivante par exemple (1983 ! 147) :

> ".. la **bifurcation des sens** (js) peut d'un mot en faire deux ou plusieurs."

peut valoir *tel quel* comme meilleure définition du phénomène de dédoublement.

3 - Irène Tamba se situe toutefois parfaitement en résonance avec l'idée de répartition. Elle donne une description de la polysémie particuliérement heureuse (2008 : 13) :

> "Citons, par exemple, la **loi de démultiplication** (js) des sens d'un mot, que Bréal identifie sous l'appellation néologique de polysémie, toujours en usage aujourd'hui (Essai : 143-144)."

À la vérité, Bréals'en tient à celui de *multiplication* (1983 : 144) :

> "Nous appellerons ce **phénomène de multiplication** (js) la polysémie. Toutes les langues des nations civilisées y participent : plus un terme a accumulé de significations, plus on doit supposer qu'il représente de côtés divers d'activité intellectuelle et sociale."

Mais le terme de *démultiplication*, que Tamba substitue au terme simple, va tout à fait dans le sens de ce que je défends en disant (page 115) : "la langue opère par la stratégie des *dédoublements*, afin de démultiplier le matériau langagier qu'elle met à la disposition des locuteurs."– il ne saurait s'agir d'une multiplication *numérique*, mais d'un *accroissement* dans l'indistinction de la qualité et de la quantité (voir § III.4.2.). Autrement dit, et pour le redire encore une fois, cette répartition doit impérativement être comprise comme identique avec le mouvement interne du langage humain du déploiement-accroissement, compris comme une seule et même chose.

2. - Modèles de dédoublement

C'est une acuité visionnaire hors du commun qui fait dire à Bréal (1983 : 283) :

> "C'est également l'histoire de *sevrer*, que *séparer* a dépossédé **presque entièrement**. (js) Cette sorte de lutte, ou, comme on l'appelle en langage darwinien, de concurrence vitale, est particulièrement frappante quand les deux concurrents sont, comme dans le dernier exemple, des enfants de même souche."

La différence entre le point de vue de Bréal et celui de la Morphologie historique se concentre entièrement dans ce "presque", car le fait est – et l'exemple choisi par Bréal est excellent – que "sevrer" ne disparaît pas du tout de la langue française, mais qu'il se *spécialise.* On peut tout à fait prendre à témoin les "ouïes" du poisson, qui n'ont plus rien à voir avec le sens de l'audition (avoir l'ouïe très fine). Le mot "ouïe" doit son sauvetage *in extremis* à la ressemblance entre cet organe (respiratoire !) du poisson et les oreilles humaines, également placées - les ouïes comme les oreilles – latéralement par rapport à la tête. Tamba dit "se spécifie", Bréal lui-même parle de "se différencier" ; il est cependant préférable, parce que plus exact, de parler de *spécialisation*. Le cadre général pouvant être défini comme répartition, le mécanisme de base en est cependant le dédoublement, générant des doublets, un accroissement – y compris numérique – du matériau langagier.

2. 1. - "déqualifier" et "disqualifier"

Les chroniqueurs sportifs ont certainement répugné à employer "déqualifier" (rétrogradation de la qualification *professionnelle*) pour dire le fait de retirer à un joueur (le plus souvent de foot) sa qualification à jouer ; sous l'effet sans doute de la vivacité du commentaire sportif a un jour surgi, sous la langue d'un journaliste sportif bien inspiré, le terme "disqualifier". Depuis, ce faux frère a fait son trou et est même employé en dehors de la sphère sportive : on entend ainsi parler de "disqualification professionnelle" (154 attestations sur le Net).

La présence dans une langue de mots dédoublés est la preuve vivante que la langue a cette faculté d'attraper au vol une différence (en soi quelconque, accidentelle) pour l'investir d'un sens., selon l'expression saussurienne « amener la différence voulue » (voir p. 66), expression que ne recouvre pas la description fonctionnaliste assignant au dédoublement de « lexicaliser des sens différents » (voir citation en haut de la page 226). Donc, contrairement à ce que suggère la phrase d'Apothéloz citée plus haut, ce sont les formes démultipliées qui *d'abord* existent, avant d'être *peut-être* revendiquées par la "post-élaboration" (et pouvant, de toute façon, faire l'objet d'usages multiples selon le principe de polysémie).

Le cas de "déqualifier" et "disqualifier" montre et démontre l'inanité de l'*unifiliation* – dont il a été question au § III.9. Contrairement à "détruire" et "destruction", dont nous avons évoqué le cas page 188, réunissant le verbe et le substantif d'une même idée, c'est ici la seule forme verbale qui réussit à *faire doublet*, cumulant les deux préfixes, celui de "détruire" et de "destruction". Il s'agit il est vrai d'un cas extrême assez rare, même si on le retrouve encore dans "détendu" et "distendu". Mais il montre une possibilité, une virtualité des structures de langue : cela elles *peuvent* le faire, elles *savent* le faire.

2. 2. - “complément” et “compliment”

1 - Notre point d'entrée dans la problématique est la *petite* différence, limitée à une seule *lettre-son*. Cette réduction au maximum de la différenciation permet de mettre en cause globalement le schéma explicatif classique qui sépare les formations dites "savantes" des formations dites "populaires", pour rappeler un thème déjà abordé.

C'est la voie d'explication unanimement suivie depuis l'ère de la Philologie classique, devenue un incontournable (les” Eckdaten” de l’allemand) et que plus personne ne songe à remettre en question. Je fais ici le pas de révoquer dans sa globalité un tel schéma comme inadéquat et obsolète.

2. 3. - Verve et verbiage : l’irradion

Dans le cas – que l’on pourrait appeler – de polysémie *diffuse*, il pourra se produire qu’une déformation se mette au service de expressivité. Il serait donc, selon nous judicieux de regrouper alors l’élément avec sa souche, sur laquelle il vient réaliser une variation de sens :

verbe 1 (=parole), avoir le verbe haut ; procès verbal, verbaliser
verbe 2 (gramm.), adverbe, proverbe, proverbial ; cruciverbiste
(fait de parler, dysphorique) verbiage, verbeux, verbosité,
(fait de parler, euphorique) **verve**, être en verve

Le recours à cette transformation de /b/ en /v/ n’est pas plus inattendu que la transformation – que d’autres comme Apothéloz qualifieraient d’*allomorphe* – de /b/ en /p/ entre “absorber” et “absorption”, laquelle du reste existait déjà en latin. Mais ce que j’esquisse ici implique la remise en cause de fond en comble de la morphologie des langues, dont je ne peux donner que de modestes échantillons.

2. 4. - “wine” et “vine”

La langue anglaise devrait probablement être proclamée championne du dédoublement. Elle s’est en effet servie sans vergogne – chevillée au corps par son pragmatisme sans retenue – de la possibilité du dédoublement. Aussi lui emprunté-je les exemples prouvant de la façon la plus éclatante que les doublets n’ont rien à voir avec des synonymes, comme pures manipulations morphologiques. “Manipulation” est une bonne caractérisation du phénomène, même s’il n’ y a *personne* qui manipule, le mécanisme étant “inconscient”. C’est ainsi que :

wine = le vin, prononcé /wajn/

s'est vu accolé un *faux jumeau* sous la forme de :

vine /vajn/ = la vigne

d'où ont été tirés "vineyard", "vinery" (= vignolbe), et le fameux "vintage" (= vendange, depuis peu un mot-mode dont on nous rebat les oreilles jusqu'à la nausée).

Il s'agissait, pour l'anglais, par de telles "manipulations", de suppléer sa pauvreté en suffixes et sans forcément recourir à la composition comme l'allemand (Weinrebe, Weinberg, Weinlese, Wein[reb]stock). Cela répond à la ligne de fond, suivie par le développement de l'anglais moderne, de tendre à produire des mots très ramassés sur eux-mêmes, faciles à prononcer et même à écrire (on dira : sur le modèle de "stop" et "start").

2. 5. - Recours à la forme étrangère, mais sans emprunt : "tempo"

Il s'agit encore une fois de verser quelques éléments au dossier qui ruine le concept classique de l'*emprunt*. Le mot "tempo" a été implanté dans la langue français. C'est la forme italienne du mot "temps" ; sa réimplantation en français ajoute une nouvelle corde à son arc. "marquer le tempo" est bien plus clair que "marquer les temps d'une mélodie". L'emploi au sens de "temps" [musical] n'est pas exclu pour autant ; On dit bien : "une valse à trois temps". Il faut contrer la tendance à ne voir dans l'emprunt rien de plus que la transposition d'une langue à l'autre d'une *étiquette* accompagnant l'objet – ou la pratique – : *anorak, calèche, macadam, tomawak, kayak, koulak, bunker, shrapnel, boomerang, bazooka*. Le critère est de savoir si le mot est "attaché" à un désigné (objet ou autre) lui-même vient d'un pays *exotique* : koala, baobab, bonsaï, tamagoshi, toundra, taïga, etc. Mais s'agissant de doublets, il est nécessaire d'identifier correctement l'*astuce* consistant à remettre le *même* mot en piste sous une forme légèrement différente, grâce au détour par une langue proche. C'est ainsi que :

establishment, intelligentsia, trampoline, virtuose, impresario, grosso modo,

doublets de : établissement, intelligence, tremplin, vertueux, entrepreneur, grossièrement

prélevés à l'anglais, au russe, à l'italien, à l'espagnol (via l'italien) et au latin médiéval ; ce qui n'en prédique nullement la répartition, intervenant pour ainsi dire *ultérieurement*. Ce n'est pas le terme d'*emprunt* qui décrit le mieux à quoi nous avons affaire ici, mais *dédoublement*.

2. 6. - Extase et ecstasy

Le fait que le français ait récupéré l'équivalent anglais du mot "extase" ouvre la porte à des effets de style ou quasi-jeux de mots. C'est ainsi que dans "Le Monde" du 3 février 2000 (sous

la signature énigmatique de LALAM (N.)) on pouvait lire ce titre :

"Les marchands d'extase, entre marketing et production"

jouant sur le double sens qui accompagne la ressemblance avec “ecstasy”, qui, une fois passé en français, n’est rien de plus que le nom d’un produit hallucinogène (pilules du bonheur). La retraduction en anglais perdrait irrémédiablement le jeu sur le double sens.

Autre cas intéressant de retour de l’anglais : “nourrice”, qui nous revient comme “nurse”, d’où le doublet de l’orthographe (aucun des deux n’étant en droit d’exclure l’autre) :

nurserie et nursery

qui rejoint le cas déjà évoqué de “caféteriat”et de “dilemne”, voir pages 220 -221).

2. 7. - Souplesse et supplice ? Mais ça n’a rien à voir ! (= çnrav)

On pourrait appeler cela le critère du “çnrav”, véritable cri du cœur et de protestation. C’est néanmoins un fait que ces deux mots ont même origine : *supplex*, *-icis* et le verbe correspondant *supplicare*, signifiant initialement “action de plier les genoux”, donc : se prosterner ; il est vrai que le latin avait déjà procédé au dédoublement, avec *supplicium*, signifiant “punition, châtiment”.

Mais ce “çnrav” est la preuve que le *principe d’hypostase* est à l’œuvre, faisant en sorte que la répartition bréalienne soit *équipollente*, comme si dans une structure de maillage, les unités composantes réussissaientd’elles-mêmes à se placer *à égale distance* les unes des autres, de sorte qu’il n’y ait pas d’interstice ou de faille, que la “couverture” assurée soit continue (le “lückenlos” de Trier ; voir citation pagge 305).

2. 8. - Laboratoire pour l’expressivité : “speak” et “speech”

S’agissant d’expressivité, l’anglais a effectivement de sérieuses longueurs d’avance; il ne faut donc pas s’étonner qu’on lui emprunte ses bonnes créations : le “look”, un “scoop”, être “cool”, faire un “speech”. Mais comme je l’ai déjà dit, l’étymologie classique a des difficultés à trouver la passerelle pour passer de l’une de ces formes à l’autre. Si elle reconnaît“speech” comme une variante de “speak”, même sans parler de doublet, elle ne voit pas de lien entre “scoop” et la racine grecque *skopein*, que l’on retrouve dans “microscope”, “périscope” et “cinémascope”. C’est la même exagération jusqu’à l’extrême de la voyelle centrale que dans “cool” (amenant à l’élimination du -d) ou dans “speech”, amenant à l’affriquée /tʃ/ (le r- que l’on retrouve dans *all*. sprechen est déjà tombé).

On voit que l'expressivité est un laboratoire qui crée des doublets, pour fabriquer des effets de sens et des nuances nouvelles, élargissant ainsi la palette du dicible.

2. 9. - Casse-tête pour l'étymologie : Geld et Gold

Il serait si simple que le même phénomène ait eu lieu entre les mots allemands "Gold" et "Geld" que entre "argent" et... "argent" (1/ le métal précieux ; 2/ le moyen de paiement). Wikipédia le reconnaît, mais pour le mot hollandais proche : "gulden" (Source : URL Wikipédia) ;

> "Les mots gulden et zloty signifient tous deux « en or »."

Mais dans l'Allemagne toute proche, le mot "Geld", selon le DUDEN-Etymologie (2006 : 283), devrait plonger ses racines dans la "zone obscure" pour se raccorder à la souche représentée en allemand moderne par le verbe "gelten" (= valoir, avoir valeur). Reconnaître la parenté de "Geld" et "Gold" impliquerait d'une part la prise en compte du principe et de la réalité des doublets, mais d'autre part la reconnaissance de l'imprévisibilité morphologique (qui scellerait l'abandon des "Lois phonétiques", comme il en a déjà été largement question). L'étymologie classique en est loin , empêtrée dans une piété filiale pour la Morphologie historique : certains types de transfuges sont du coup impossibles. Le passage de "Geld" à "Gold" est un cas banal de métonymie : la partie pour le tout, le composant le plus marquant, ayant une valeur en soi comme "métal précieux" et transférant cette valeur à la monnaie. Mais à l'inverse de "argent", ce dédoublement s'est accompagné d'une (légère) différence au plan morphologique.

2. 10. - Voyelle de liaisons ou TUS

Le point de départ de cette investigation est la mention faite par Françoise Bader (p. 190) qu'existent des « voyelles de liaison ». Mais l'emploi comme "élément de liaison" n'est pas le privilège des seules voyelles ; les consonnes peuvent aussi jouer un rôle analogue. Il serait en conséquence préférable de rebaptiser autrement ce phénomène, par exemple comme "trait d'union sonore", abrégé en TUS. Mais l'invocation par Bader de telles *voyelles de liaison* soulève un problème de fond, dans la mesure où, l'invoquant ainsi "en passant", elle semble considérer qu'il s'agit de choses acquises, auxquelles il est inutile de consacrer un déclaration introductive. Sans prendre de décision quant à la terminologie, on peut néanmoins remarquer que le TUS recoupe la question classique de l'*infixe*, élément intercalé entre le *radical* d'une part, les *préfixes* et *suffixes* d'autre part. On rejoint également la réflexion sur les *allomorphes* chez les fonctionnalistes dont il sera encore question plus loin.

3. - L'indifférenciation

3. 1. - L'autre nom de l'*arbitraire du signe*.

1 - Saussure exprime ce point de vue très tranché, encore une fois très "absolu" (et d'autant moins compris – ou : d'autant plus compris *de travers* – par les épigones), d'abord dans le passage dit de la "formidable machine" (ELG 77) :

> "Mais ce serait ne pas comprendre où est la puissance de la langue que de se plaindre de son inexactitude. On n'empêchera jamais qu'une seule et même chose ne soit appelée selon les cas une maison, une construction, un bâtiment, un édifice, (un monument), un immeuble, une habitation, une résidence, et le contraire serait un signe de notre [ ]. Ainsi l'existence des faits matériels est, aussi bien que l'existence des faits d'un autre ordre, **indifférente** (js) à la langue. Tout le temps elle s'avance et se meut à l'aide de la formidable machine de ses catégories négatives, véritablement dégagées de tout fait concret, et par là même immédiatement prêtes à emmagasiner une idée quelconque qui vient s'ajouter aux précédentes."

ou encore (ELG 219) :

> "On s'étonne. Mais où serait en vérité la possibilité du contraire.Où un seul instant le point de raisonnement positif dans tout le langage puisqu'il n'y a point d'image vocale **qui réponde plus qu'une autre à ce qu'elle est chargée de dire** (js) ?C'est l'évidence absolue, même a priori, qu'il n'y aura jamais un seul fragment de langue qui puisse être fondé sur autre chose, comme principe ultime, que sa non-coïncidence, ou sur le degré de sa non-coïncidence, avec le reste; **la forme positive étant indifférente**, (js) jusqu'à un degré dont nous n'avons encore aucune idée après avoir appris cinq ou six langues où [ ] ; car **ce degré est entièrement égal à zéro**.(js)"

Ce texte, aux pages 218 et 219 des ELG, est d'une grande importance, mais dense et très serré dans sa formulation, à peu près exempt de ces "trous" marqués par des [ ]).

2 - La tournure « la forme positive est indifférente » appelle un commentaire sur le terme "indifférent" ; Saussure parle couramment allemand et il connaît évidemment le mot allemand *beliebig*, qui n'a pas en français de correspondant exact. L'idée exprimée est :

on peut prendre *n'importe quoi* ; ça fera l'affaire de toute façon

On retrouve la même valeur, mais affaiblie, dans l'adverbe français "indifféremment" . Dans la vision et la conception de Saussure, cet "indifférent" est un équivalent possible de "arbitraire", dont c'est – comme je le dis en titre – l'*autre nom*. La portée de cette *forme positive indifférente* est immense et je dirais qu'elle n'a pas été évaluée à sa juste place, ni à sa juste proportion. La conclusion que j'en tire dans ce travail pourrait se concentrer sur un "critère de la différenciation *a minima*", qui fera l'objet du prochain chapitre.

La "sélection" est purement morphologique, sur la base des "bonnes formes", mais une "bonne forme" qui n'a rien a voir avec celle de la TGG, des énoncés "bien formés".

3. 2. - Critère de la différenciation *a minima*

Le principe de **différenciation** que je postule est la réalisation du déploiement-accroissement de la masse du MI, comme réseau ayant la finalité d'enserrer la réalité, la prendre dans ses rets (le "filet" de Trier !) ; Cette différenciation naît sur fond d'une indifférenciation que Saussure traduit par la formule « la forme positive est indifférente », ce qui amène à rechercher (et à trouver) des différenciations *formelles* a minima, y compris avec des moyens qui sembleraient insignifiants.

La conséquence qui en découle bouscule les idées reçues sur la dérivation ; le système de la dérivation s'est développé dans le prolongement de cette différenciation *a minima*, à ceci près que des formes se stabilisent, finissant par donner l'impression d'être un segment toujours identifiable et amenant un contenu sémantique régulier. C'est pure illusion. Le courant fonctionnaliste postule, pour accorder la qualité de *suffixe* une forme stabilisée, liée en pratique à l'existence d'une syllabe ; Elle ne prend pas en compte tout ce qui est "excroissance".

Si l'on inverse cette façon de voir, on obtient la base d'existence des *doublets*, forme de différenciation *a minima*. J'en donnerai un exemple détaillé avec la finale /s/, avec deux réalisations orthographiques à l'origine indifférente -ce, -sse ; voir le détail plus bas, au § 8. Cette loi de différenciation *a minima* prend pour moi la forme de l'équation qui suit :

Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des **différences conceptuelles** et des différences phoniques issues de ce système. Ce qu'il y a d'idée ou de matière phonique **dans un signe** importe moins que ce qu'il y a autour de lui dans les autres signes (CLG 166)

Nous nions au contraire qu'aucun fait de langue, depuis [ ] n'existe un seul instant pour lui-même **hors de son opposition avec d'autres**, (js) et qu'il soit autre chose qu'une manière plus ou moins heureuse de résumer un ensemble de différences en jeu : de sorte que seules ces différences existent (ELG 66)

Donc : contrairement au point de vue des éditeurs du Cours, seule la morphologie est opérante pour la différenciation. Ce qui réalise la *différenciation* peut tout à fait être un élément "indifférent", de forme non encore "stabilisée" qui joue le rôle de l'*apostrophe* dans l'équation que j'avance pour résumer le mécanisme du dédoublement (X ≠ X'). Un magnifique exemple nous est fourni par l'espagnol moderne :

ventana = fenêtre

“augmenté” d’un -l final, ajout en lui-même parfaitement arbitraire, on obtient :

ventana**l** = baie vitrée, porte-fenêtre (= bay window)

Ce -l ajouté est un bel exemple d’excroissance selon le principe du X ≠ X’. On pourrait appeler cet élément un “augmentatif” (ne joue aucun rôle ici le fait qu’il s’agisse en réalité d’une forme *ventan*(*a*) + -*al*, avec élimination d’un -*a*). De façon très intéressante, le dictionnaire étymologique DDM recourt à un tel élément d’explication. Mais curieusement, il en cantonne l’usage aux mots d’origine italienne, passés ensuite en français, par exemple :

escadron fin XV° s., Molinet (*escuadron*), de l'ital. *squadrone*, **augmentatif** de *squadra*.

alors qu’il serait parfaitement généralisable, comme le montre l’exemple de “ventanal”. En réalité, le terme “augmentatif” (que Dubois et Mitterrand ont repris de Dauzat) ne concerne pas la morphologie ; il s’agit pour eux de l’antonyme de “diminutif” (évoqué comme tel sous l’entrée *caisson*, les auteurs prévenant qu’il ne faut pas le confondre avec l’augmentatif de l’italien). On voit avec de tels exemples la réalité d’une filiation avec la Morphologie historique, ainsi que la façon dont une telle filiation évolue lors de la transmission des techniques employées pour tenter d’élucider les transformations à travers le temps de la forme des mots.

3. 3. - La postélaboration

Utaker et Caussat, malgré une avancée en direction d’une véritable généalogie de la linguisitique, trébuchent sur la même constatation, l’imprévisibilité anarchique des changements. À contre-courant de cette focalisation obsessionnelle sur le hasard, la contingence, ou l’absence de nécessité interne, il faut reprendre et réaffirmer ce que dit Saussure : que la finalité réside dans la totalité, *opérante* comme fil conducteur :

> “Dans chaque signe existant vient donc S'INTÉGRER, **se postélaborer** (js) une valeur déterminée [ ], qui n'est jamais déterminée que **par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment**; (js) et, comme le nombre et l'aspect réciproque et relatif de ces signes changent **de moment en moment** (js) de manière infinie, le résultat de cette activité, **pour chaque signe, et pour l'ensemble**, (js) change aussi de moment en moment dans une mesure non calculable.”

Ce mécanisme est d’une parfaite cohérence et d’une totale stabilité. L’expression “de moment en moment” est d’une grande importance et nous y reviendrons (page 347). Quant au terme “se postélaborer”, bien que création de Saussure, il dit bien ce qu’il veut dire, correspondant au “par après” de la phénoménologie. Le déploiement du système qu’est le langage implique cette possibilité que des valeurs de signification *viennent se postélaborer* dans l’ensemble des signes que compte ce système. La portée de cela est immense.

4. - Portée du phénomène du dédoublement

Contre la position selon laquelle “la langue découpe le réel” (voir § V.4.), voici quelques exemples montrant qu’il y a ni “lacunes” ni “trous”.

4. 1. - Doublet là-bas, ici polysémie I : reflet, réflexe *vs* riflesso

C’est en effet de la théorie des “trous dans la réalité”, défendue par Malblanc et relayée par Apothéloz qu’il est question et à laquelle, en m’appuyant sur Trier et le Saussure des Inédits, j’ai opposé la position du recouvrement sans faille (le “lückenlos” de Trier ; voir page 305) ; cela veut dire qu’à des cas de dédoublement d’une langue correspondront dans une langue voisine des cas de polysémie. C’est ce qui se passe entre l’italien et le français avec :

riflesso (= polysémique) vs. reflet et réflexe (doublets)

Le français ayant réussi à produire un doublet, son équivalent italien, issu du latin *reflexus*, PP de *reflectere*, doit assumer – polysémiquement – les deux sens :

1/ capelli castani con **riflessi** rossicci = cheveux châtains aux **reflets** roux

2/ avere buoni **riflessi** = avoir des bons **réflexes**

Il y a sur ce mode des centaines de cas similaires où se décline le *non-parallélisme* des langues, issu du fait que chacune est subordonnée à *son* MDS. Il y aurait ainsi :

rifiutare = refuser *et* réfuter

risposta (PP fém. de rispondere : répondre) = réponse *et* **riposte**

d’où la nécessité pour dire “riposte” d’user d’une périphrase : risposta pronta

On est ainsi bien loin des “trous” de Malblanc (voir p. 243). Grâce aux effets polysémiques, la solution « vient d’à côté » (selon l’expression de Saussure, ELG 189). C’est le schéma morphologique tel que “piloté” par le MDS, qui “décide” de ce qui est faisable ou pas.

2 - Il n’y a pas de systématique dans la différenciation *a minima* (décision au cas par cas). Si l’on reprend l’exemple de “refuge - réfugier”, il s’agit dans ce cas de la *même* signification ; particularité qui a néanmoins une certaine régularité puisqu’on la retrouve dans :

reproche – irréprochable, rebelle – rébellion, relation – corrélation

Par contre “refuser” ne franchit pas ce seuil, comme l’atteste “refus” ; il ne prend pas l’accent aigu. Idem pour “réfuter”, qui lui ne le perd jamais : décisions du MDS !

4. 2. - Doublet là-bas, ici polysémie II : somnus, somnium *vs* sueño

La distinction existant en latin, établie par les désinences, entre :

somn**us** = sommeil
somn**ium** = songe, rêve

s'est par la suite perdue – du fait de la rétraction des désinences – en castillan moderne, donnant lieu à la polysémie surprenante de "sueño". En français, la même souche a donné :

1/ somme, sommeil, assommer

2/ somnoler, insomniaque, somnifère, mais finalement aussi :

3/ songe.

On pourrait ainsi aligner des dizaines et des dizaines de cas tout aussi surprenants.

4. 3. - Doublet là-bas, ici polysémie III : time et way

Le niveau de tolérance de la polysémie est grand, ainsi que la souplesse et l'efficacité du mécanisme qu'elle met en place. C'est ainsi que l'anglais estime qu'un seul mot suffit là où le français en veut deux :

time	=	1/ temps	2/ fois
way	=	1/ chemin	2/ manière

C'est ainsi que Count Basie peut demander à ses musiciens un "replay" (puis un autre) :

"One more time", "One more once"

et que la chanson "T'en va pas comme ça" a été adaptée en version anglaise sour le titre :

"Dont leave me this way"

5. - Le "morphoparadigme" /s/

5. 1. - Inventaire

1 - La méthode de travail esquissée ici ouvre à deux battants la porte sur une réinvestigation des phénomènes morphologiques. Les "paradigmes" ne sauraient être autre chose que des "morphoparadigmes", c'est-à-dire : des groupements et regroupements de phénomènes purement morphologiques. Je voudrais maintenant en donner un exemple avec le cas de /s/. Si on décide d'y voir un morphoparadigme, on englobera indifféremment les phénomènes de suffixation, d'infixation ou d'épenthèse. À un niveau profond de la morphologie, il y a en

réalité une foncière *indifférenciation* des réalisations graphiques : rien n'autorise à traiter comme "allant-de-soi" le traitement *à part* des suffixes se construisant avec la forme écrite. Le morphoparadigme est aussi à voir en lien avec le son-lettre, unité complexe qui annule l'opposition entre son d'un côté et forme graphique de l'autre.

2 - s e c o u e r ⇒ s e c o u **s s e**

Le DDM – suivant en cela l'étymologie classique – n'admet pas la simple dérivation, à l'aide de la séquence -sse, parce que c'est, en tant que suffixe, une forme esseulée, ultra-minoritaire. Replaçons-le donc dans son morphoparadigme. La Morphologie historique, suivie par les fonctionnalistes, refuse d'y voir un fait de dérivation, avec pour seule raison l'esseule-ment statistique de telles formes, alors que ce sont des formes minoritaires, l'élément qui vient différencier, ici le -sse, ne faisant pas syllabe. Il y aurait dérivation pour :

étroitesse
mais pas pour détresse

Je veux donc présenter un ensemble cohérent de faits qui illustrent la réalité *opératoire* d'un *morphoparadigme* /s/ en français, ensemble bel et bien productif, même s'il n'offre pas la belle ordonnance des listes de suffixes. On a affaire à des variantes minoritaires (l'extrême cas pouvant se présenter d'une forme esseulée, mais qui est quand même une dérivation).

3 - La remise en cause d'un "axe paradigmatique" – qui serait à remplacer par le "morphoparadigme" – va de pair avec une remise en cause globale de la construction dite des "deux axes". Il s'agirait alors de construire une méthode **probabiliste** sur la détermination de la forme des éléments lexicaux, vus de façon très large, c'est-à-dire au-delà des parties du discours, intégrant les collocations et les figements.

5. 2. - La lettre-son

Un auteur comme Hamon (voir page 196) choisit le parti de l'écrit, suivant en cela la presque totalité des auteurs et chercheurs. Nous choisissons ici l'attitude inverse qui est de *ne pas choisir* ; c'est pourquoi je parlerai dorénavant de "lettre-son" ; les "parasitic letters" n'ont de réalité que dans la mesure où ce sont d'abord des sons (le -d de *sound*), et non des lettres non prononcées (comme ***k**nife*) dont nous nous préoccupons. Il me semble inévitable de postuler l'existence d'un élément de base qui ne serait a priori *ni* la forme écrite, *ni* la forme orale, mais un mélange des deux. C'est d'ailleurs cette solution, toute sophistiquée et compliquée qu'elle soit à mettre en œuvre, pour laquelle a opté Gustav Muthmann pour mener à bien l'entreprise

de ses deux *dictionnaires inverses*, de l'allemand et de l'anglais, essentiellement celui de l'anglais où la solution consiste à alterner les critères, écrit et oral. Ces deux dictionnaires réalisent un petit miracle technique, même si personne, dans le monde de la linguistique ne semble, pour le moment, se rendre compte du tour de force que représente ce travail...

Je donne une illustration simple de l'idée de la lettre-son. Pour un anglophone, il n'y a pas d'identité ou, disons, de confusion possible entre :

peace et piece

puisque dans leur cas, l'homophonie est masquée par les graphies différentes. Ce fait est partie de la grande économie qui caractérise la langue anglaise. La réflexion sur le statut de la lettre-son impliquerait de se démarquer d'une position parlant de "sons furtifs", selon la qualification que l'on trouve dans le CLG, page 302, point où, pour une fois, Saussure et les Éditeurs sont d'un seul et même avis, comme il ressort de la consultation de l'EC : le terme de "son furtif" étant le fait de Saussure.

5. 3. - Le paradigme morphologique /s/ dans les suffixes français

1 - Je voudrais maintenant présenter le résultat d'un bon nombre d'années de travail sur la morphologie et l'origine de l'objection que je fais page 202 au "carrozza" de Hjelmslev : la "forme interne" utilise *de façon concurrente et complémentaire* forme orale et forme écrite. Le primat de la forme orale, du fait de son antériorité, a des conséquences sur les formes de l'écrit. Je prendrai comme illustration de ce fait l'exemple des graphies concurrentes :

-ss(e) -c(e) et la variante -s(e), après consonne ou nasale

dans la constitution des suffixes (ou en fin de mot). La constatation centrale est que la répartition s'est faite d'abord au petit bonheur avant que des formes stabilisées de suffixes se soient dégagées, imposant alors une forme unifiée. À noter que ce complexe de formes entrecroisées a été hérité du latin où, placés dans certains contextes, le -t et le -c pouvaient déjà se prononcer /s/. Ma conclusion principale est que, comme reliquat de la situation antérieure "au petit bonheur", la forme graphique reste dans ce cas parfaitement secondaire et accessoire ; de sorte que, tout en étant d'une haute complexité, une intervention "volontaire" (les réformes de l'orthographe) est à la limite du possible, un invraisemblable casse-tête. Car l'attitude normative a trop vite fait – sur fond de théorie du reflet – d'évacuer du champ de connaissance toute instabilité ou tous "tâtonnements", dans son avidité de tranquilles certitudes.

Ainsi en ancien français ont existé des formes comme (source : DDM) :

étroitesse > *estreitece,* allégresse >*alegrece,* prouesse >*proece,* tapissier >*tapicier*

témoignages d'hésitations et de tâtonnements dans la recherche de la forme adéquate, le MDS se cherchant lui-même, en recherche de sa bonne forme. Il est intéressant de constater que la forme *tapicier* a probablement eu cours avant que ne se développe l'industrie de la tapisserie, l'ancêtre du tapissier fabriquant ou vendant des tapis.

2 - Il y a de nombreuses traces de l'interchangeabilité des formes -ss et -c (transcrivant /s/) dans les positions définies. C'est ainsi que l'anglais a opté pour la forme écrite du type de *dance* pour transcrire le modèle *danse* (idem pour *pretence*, *defence, offence* en BA, etc.)

On a une utilisation conjointe des deux formes écrites qui se relaient aléatoirement :

vermi**ss**eau et vermi**c**elle nourri**ce** et nourri**ss**on amor**ce** et mor**s**ure

la nourrice française devenant la *nurse* anglaise, contractée en une seule syllabe. Le français présente une cinquantaine de tels items où intervient le morphoparadigme /s/. Il est clair que pour la plupart d'entre eux, l'étymologie traditionnelle ne dispose pas de protoformes, obligée de recourir à des explications bancales. Ainsi, le -c de "coin**c**er" est donné classiquement (cf. DDM) comme "analogique", alors que pour "noir**c**ir" et "éclaircir", c'est la solution d'une forme reconstruite de *lat. pop.* qui prévaut :

*nigricire > latin classique "nigrescere" (forme inchoactive)

*exclaricire ?

c'est-à-dire un tour de passe-passe pour faire apparaître, dans la zone obscure, le -c de "noircir", explication déjà boiteuse pour "éclaircir". Pour "obscurcir", c'est encore l'analogie qui est sollicitée, quoique n'apparaissant pas sous ce nom. DDM indique :

d'après *noircir* et *éclaircir*

À partir du moment où cet outil morphologique a existé, il a été mis à contribution, créant ainsi la nouveauté, sans qu'il y ait un "étymon" qui ait servi de modèle. Le morphoparadigme s'étant constitué, c'est lui qui sert de point d'appui, irradiant la forme qui apporte la solution.

noir**c**eur ; obscur**c**ir, dur**c**ir, fon**c**er, courrou**c**er, for**c**e, source, divorce

Une protoforme *fortia* en bas latin pour "force" me semble sujette à caution. Certaines explications méritent la mention "tplc" (= tirée par les cheveux), comme par exemple :

tier**ce** = féminin substantivé de "tiers"

L'intervention du morphoparadigme peut se faire à des endroits inattendus ; ainsi dans "méchan**ce**té", il vient renforcer le suffixe -té, le succès du procédé étant confirmé par la formation plaisante "cochonceté" (du reste acceptée par mon correcteur orthographique).

On voit aussi apparaître les "vraies" irrégularités dans les dérivations. Ainsi :

endormi**sse**ment

apprenti**ss**age

qui empruntent l'intercalaison de -ss, procédé régulier chez les verbes du 2ème groupe (accomplir > accomplissement ; vernir > vernissage), "endormir" et "apprendre" étant du 3ème groupe ; sans parler de l'infixe -ti du deuxième, inexplicable par l'étymologie classique.

3 - Les formes sont – dans la dynamique du MDS – le résultat de stabilisations probabilistes, donc entièrement subordonnée aux évolutions statistiques. Pas étonnant donc que la façon de voir la formation des mots que je viens d'esquisser bouscule allégrement autant l'étymologie classique, issue de la Morphologie historique, que le fonctionnalisme (défendu entre autres par Denis Apothéloz.). Il est par exemple sans objet de savoir s'il existe des *infixes* ou non. Apothéloz s'efforce en effet d'évacuer le plus en dehors possible de son champ de réflexion cette question, déclarant par exemple (2002 : 13) :

> "En principe le français ne possède pas d'infixes"

Ce qui nous renvoie au fait que la définition de l'*infixe* n'est pas vraiment claire ; en quoi diffère-t-elle par exemple de l'*épenthèse* ; est-ce deux noms différents pour une même chose ou deux faits différents ? On rencontre le projet d'éluder les vraies questions, comme en témoigne le choix d'"enjoliver" comme exemple d'infixe plutôt que *grutier* ou *bijoutier* ; car il se trouve que, *dans ce cas*, l'étymologie atteste d'une forme *jolif*, expliquant le -v, alors que pour le -t des deux autres, l'étymologie ne dispose d'aucune explication, faisant figure de *l'exception qui confirme la règle*, ce qu'Apothéloz se garde de voir et de dire.

Du point de vue de la réfection-rééquilibrage par contre, on les définira comme éléments *tenus en réserve*, et donc susceptibles de sortir de nulle part, apparaissant en fonction des besoins de l'évolution morphologique et des créations de mots à partir du matériau existant. Le son-lettre /s/ semble être le plus pratique pour assumer ce rôle, d'où les doublets :

élan *vs* lan**c**ée bilan *vs* balan**ce**

menu *vs* min**ce** tiers *vs* tier**ce**

verglas *vs* gla**ce** (d'où : verglacé)

En résumé, la Morphologie historique est parfaitement désarmée, incapable d'avancer des explications pour de tels phénomènes, étant fixée sur le schéma explicatif de l'*unifiliation*. À l'inverse, l'irradion permet de rendre compte de formes nées par dédoublement :

menu A, mince, amenuiser, émincer, mincir, amincir, diminuer, minute, minutie, menu N

avant de considérer les dérivations proprement dites que sont :

menuet, minceur, menuisier, diminution, diminutif, émincé (de volaille), minutieux

4 - Le morphoparadigme est appelé à résoudre quelques énigmes de l'étymologie. Voici la série de" publier" replacée dans son morphoparadigme, où l'on voit que le son-lettre /s/, tenu en réserve, réapparaît dans les formes comme "publi**c**ation", élément que l'italien et l'espagnol ont maintenu dans les formes verbales ("pubblicare" et "publicar").

gibier, giboyeux, gibecière
étroit, (r)étrécir, (d)étresse, **étriqué**
complice, compliqué, complexe
simple, simplicité
1/ **publier**, public, publi**c**ation, publicité
2/ **supplier**, suppli**c**ation, supplique
3/ **multiplier**, multipli**c**ation
4/ **vérifier**, vérifi**c**ation, (et les vbs en -fier)
supplice, supplicier,
supplier (= dblt !), supplique
souple, souplesse
dupliquer, duplicité, doubler
dédier, dédicace

Comparaison avec l'italien et l'espagnol :

1/	**pubblicare**	**publicar**
2/	supplicare	suplicar
3/	moltiplicare	multiplicar
4/	verificare	verificar
	N = verifica	= verificacion

La suppression de la lettre-son dans les quatre formes verbales du français se fait *régulièrement* et réapparaît tout autant régulièrement dans les substantifs qui leur sont associés. On peut aussi bien voir, dans la liste précédente, comment cet élément se livre à un véritable "jeu de cache-cache, apparaissant ici, disparaissant là et réapparaissant là-bas.

Ce regroupement de mots montre de quelle manière le morphoparadigme tient en réserve un TUS et que celui-ci peut apparaître sous diverses formes, le signe graphique -c pouvant se réaliser comme /s/ ou comme /k/ ; le qu- dans "étriqué" est donc rattachable à cet ensemble et il n'y a plus nécessite d'aller chercher comme le faisait l'étymologie classique – de façon baroque, voire loufoque – le néerlandais *strijken*, qui veut dire "frotter" (justifiant le qualificatif – à statut de "bonnet d'âne" ! – du "tplc" !)

Partie VI :
Les champs sémantiques (ChS)

1. - Une théorie plus qu'improbable

1. 1. - Une avancée primordiale restée sans lendemain

La théorie des ChS donne l'impression d'un *fata morgana*, d'un mirage aperçu à travers les brumes dans le lointain, mais qui recule à mesure que l'on tente de s'en approcher. Plus d'un chercheur a été saisi par le doute et le scepticisme. La percée qu'avait réussi Trier avec sa description du ChS *sapientia-prudentia* n'a pas déclenché la vague d'études similaires qui auraient été nécessaires pour commencer à avoir une idée d'ensemble du phénomène *champs sémantiques*. Une sévère restriction au travail de Trier était le fait qu'il n'avait pas abordé l'époque moderne. C'était l'intention déclarée dans la préface, mais un éventuel deuxième tome n'a jamais vu le jour

D'où l'intérêt du travail d'Els Oksaar. Son étude du ChS de la *rapidité* est la seule réalisation sérieuse de ce que devrait être l'investigation d'un ChS. Si elle prend en compte l'état du champ étudié dans des stades historiques antérieurs, elle ouvre néanmoins son étude par la période contemporaine, inversant ainsi la démarche de Trier.

2 - Impossible donc de traiter des ChS en soi, comme s'il s'agissait de verts pâturages livrés quelque part à leur destin, à l'abri des événements syntaxiques. Il s'agit pour nous de repenser dans un modèle syntaxique la dimension des ChS.

Une théorie satisfaisante des ChS – servant de socle aux indispensables monographies, permettant de démêler brin par brin la gigantesque pelote de laine du trésor mental : l'enchevêtrement neuronal du cerveau humain – n'existe pas à ce jour. Pour ce faire, il est nécessaire de sortir une bonne fois pour toutes de la théorie présentant le langage comme *lacunaire*. Il s'agit de ces "trous" dont Malblanc dit (1968 : 31) :

> ".. dans toute langue **il y a des lacunes**, (js) l'existence de calques, des emprunts, des adaptations en est une preuve. Chaque langue a, si l'on veut, **ses trous** (js) qui tiennent à ce que **dans la civilisation d'en face** (js) il y a des particularités dont elle ne tient pas compte.."

À l'inverse de la théorie fondée sur la croyance à l'*ancrage* dans le réel, la polysémie est

l'outil qui permet à la "couverture du monde de la vie" par le filet du langage d'être *sans interstices* (le "lückenlos" de Trier). C'est aussi l'opinion de Saussure quand il dit (ELG 231) :

> "on voit tout à coup qu'il n'y a point de différence du tout, de moment en moment, entre la somme des idées distinguées et la somme des signes distinctifs."

Par le moyen de la répartition et des mouvements latéraux, la langue est perpétuellement à l'œuvre pour boucher les trous ou combler les lacunes, prendre en charge – par le déploiement polysémique – des signifiés en souffrance, en attente de signifiés.

Ce qui fausse les données, c'est l'orientation sur le fait littéraire ou stylistique, commune à cette époque (et pas seulement chez Malblanc, dont la position n'a pas d'originalité propre). On notera que le penchant existe chez les fonctionnalistes à emboîter le pas à la vieille école ; c'est ainsi qu'Apothéloz, réentonne le refrain des "trous dans la réalité" (2002 : 128) :

> "Les approches structurales du lexique ont mis en évidence **des formes de lacunes** (js) parfois appelées **trous lexicaux**. (js)."

On attendrait autre chose de l'orientation pragmatique à laquelle il dit adhérer.

3 - À la lumière de ce que nous avons examiné aux §§ IV. et V., il est possible d'aborder la question des ChS sans craindre une déviation spiritualiste, concevant les champs existant dans la sphère de l'esprit sans lien avec le monde matériel ; on pourrait aussi reprendre cette très belle image de Saussure, à propos des phonèmes (ELG 143) :

> ".. on cessera de se figurer que les phonèmes **planent d'une part dans le ciel** (js) et tombent quelquefois, d'autre part, dans la chaîne parlée."

4 - La vision de "lacunes" et de "trous" n'a pu se former qu'en s'appuyant sur le substrat de la théorie du reflet et sa vision nomenclaturiste. Il est vrai que Saussure emploie l'image – cette fois-ci reprise dans le CLG – du rapiéçage (CLG 235) :

> "Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La langue est une robe couverte de **rapiéçages** faits avec sa propre étoffe."

image dont on pourrait dire qu'elle reconnaît l'existence de ces "trous" et "lacunes". Mais c'est la capacité de la langue à se recycler à partir d'elle-même qui est en cause. C'est dans le même esprit que Martinet emploie l'image du "raccroc" (1970 : 122) :

> "Toutefois, il se trouve que, **par raccroc** (js) ou de façon assez régulière, l'accord assume le rôle d'indiquer la fonction de certains éléments."

Il est fascinant de voir que la langue ne se sauve toujours que *de justesse* de l'indigence, dans une sorte de déséquilibre permanent (une vision intranquille de l'homéostasie !)

1. 2. - Restriction sur le terme de “champ sémantique”

Si l’on suit le même cheminement que dans le raisonnement de Trier, il apparaît nécessaire de privilégier le versant formel que Trier désigne par “Wortfeld”, en opposition avec le “Bedeutungsfeld”, champ des signifiés, dans l’esprit aussi de sa très vive polémique contre les tenants d’une linguistique des contenus, comme Weisgerber. L’idée centrale du passage du MI consacre le primat de la forme. Les champs, si champs il y a, sont morphologiques, sont de la forme. Ils induisent du sens , et ils le font dans un mouvement continu. D’autant plus que Trier ne manque pas, dans son introduction axée sur les prémisses théoriques de son travail, d’aborder la question de la “forme interne”. Dans une discussion polémique avec A. Marty, la question s’est posée entre eux de l’*ajout* d’un adjectif à la formule de départ ; c’est ainsi qu’est né la “figürliche innere Form”, forme interne *figurale*, équivalente aux *Gestalts*.

2. - Suite de l’étude pionnière de Trier : le ChS de la “rapidité”

La déclaration suivante d’Els Oksaar nous situe au cœur du problème qu’il y a à résoudre pour débloquer l’accès aux champs sémantiques (1958 : 5) :

> “(...) die **Grenzen** (js)der Wortbedeutungen sind daher auch **verschwommen und zerfließend** (js) (...) und der Wortumfang weist deshalb auch nicht Grenzlinien, sondern ein Grenzgebiet auf, **welches jedoch ein Kern einschließt** (js)”
>
> Traduction : Les frontières des significations de mot sont de ce fait des contours flous et se fondant les uns dans les autres (...) et le périmètre du mot, même s’il comporte un **noyau**, n’est pas délimité par une ligne claire, mais plutôt une zone-frontière fluente.

On peut en effet penser que les ChS sont imbriqués les uns dans les autres, incluant des possibilités de transfuges ou de subsidiarité, mais toute la question se concentre sur la réalité – ou plus exactement la validité de la métaphore choisie – de *frontières* (= Grenzen) faisant office de délimitations ; sur la qualité de ces frontières (“floues et se fondant les unes dans les autres”) et pour finir, sur la nature d’un *noyau central* (forcément comme élément stable ayant la capacité d’échapper au “flou ambiant”).

2. 1. - Analyse fragmentaire des erreurs d’Oksaar

En réalité, ce n’est pas la bonne manière de décrire le fonctionnement des ChS. En vertu de quoi la partie “noyau” serait-elle dure, alors que ses parties alentours seraient *molles*. Ce qui se profile derrière cette erreur, c’est la conception que la langue *décrit* le monde (la “théorie du reflet”) : le noyau serait alors une partie qui aurait plutôt réussi dans cette mission, alors que ses périphéries auraient *plutôt échoué*, comme zones où se manifesteraient “trous” et

“lacunes”, où la description deviendraient percée et lacunaire. Á l’inverse de cela, il me paraît plus juste de postuler que le MI – en tant que réseau déployé de signes sur le monde, rendant possible une *prise* sur celui-ci – est *homogène*. Au couple noyau-entour, il faudrait de substituer la paire *stable-déformable*, plus conforme aux procédures de construction pas à pas.

Ce que Oksaar pense avoir étudié, ce n’est pas *un* champ, mais *plusieurs*. En fonction de quoi sont établies les **subdivisions** ; je dirais en fonction de diverses *intentions signifiantes* qui s’y articulent d’une manière ou d’une autre, se recoupant et *se prêtant* les moyens d’expression à disposition (polysémie et polyfonctionnalité). Et les intentions signifiantes doivent être plus compris comme “actes de parole” (et potentialités d’actes de parole) que comme collections de traits descriptifs. Oksaar a procédé en analysant un matériau langagier provenant de deux sources très différentes. D’une part un relevé de citations provenant de la langue écrite, essentiellement de la littérature romanesque. D’autre part, elle a demandé à deux groupes d’étudiants (l’un de langue maternelle, l’autre apprenant l’allemand) de se prêter à un jeu de libre association, et de consigner adjectifs et adverbes en lien avec la *rapidité*, ce qui a donné une liste de plusieurs centaines de mots. Oksaar a dû exhorter ses “cobayes” à ne pas “s’auto-censurer”, autrement dit : d’indiquer tout ce qui leur passerait par la tête, autrement dite : du langage de tous les jours. Je dis “adjectifs et adverbes” en raison de l’indistinction en allemand des deux groupes :

er arbeitet *schnell* = il travaille vite, rapidement ≠ er ist *schnell* = il est rapide

2. 1. 1. - vorschnell, voreilig

Lesquels correspondent en français globalement (et pas un à un) à :

prématurément, fait dans la précipitation

C’est en réalité une prise de position, de la part du parleur, jugeant un action dont il est le témoin ou un des acteurs comme “prématurée” ; dans “vorschnell”, c’est l’élément “vor-“ qui donne le ton, et non le “schnell”, dont la présence dans le mot est une fausse piste retentissante, aussi fausse que de dire que “prématuré” appartient au ChS des “plantes et végétaux”). Une deuxième série apparaissant dans l’inventaire: **überstürtzt**, **unüberlegt** (sans prendre le temps de réfléchir, puisque “réfléchir” = überlegen) ; ce que le français rend par :

inconsidérément, précipitamment, dans la précipitation

L’idée constitutive du paradigme est la suivante : le temps qu’il faut consacrer à mûrir un projet ou une décision *retarde* sa mise en œuvre, signifie donc au final le contraire de “vite” ; donc l’essence des ces expressions est, pour donner des équivalents français :

unüberlegt = chose sur laquelle il a été *insuffisamment* réfléchi (überlegen = réfléchir)

inconsidérément = qui n'a pas été asez longtemps (= trop vite !) "considéré"

prématuré(ment) = qui n'a pas suffisamment "mûri" (dans et par la réflexion)

Conclusion : on est *ici* dans un ChS qui n'est pas celui de la rapidité, mais celui de la "précipitation", conjoint avec *la mise en garde* généralisée (et presque "proverbialisée") contre dangers et méfaits de la précipitation, la sagesse étant dans la lenteur.

2. 1. 2. - eilig, dringend, unverzüglich, ohne Zögern

Mais la subdivision que Oksaar n'a pas vue se poursuit. Avec les mots cités dans le titre, c'est à une vision *prospective* sur une action future qu'indiscutablement, on a à faire. De la même manière, beaucoup de mots ou d'expressions marquent le fait, apparenté à ceux vus sous "vorschnell, voreilig", qu'*il ne faut pas attendre*, comme "unverzüglich", c'est-à-dire : sans délai, sans atermoyer, sans perdre une minute (Verzug = délai, attente).

La notion d'"*urgence*" ne décrit dès lors nullement un état actuel ou effectif de rapidité, observable et observée, mais désigne une *protension*, mot désignant un certain acte qui *doit/devrait* être accompli le plus tôt possible – ou le plus vite possible –, action pour le moment seulement *envisagée*, mais ne se déroulant pas factuellement. C'est donc une erreur de l'inclure dans le champ de la rapidité. Dire "il n'y a pas une minute à perdre", c'est planifier un agir à venir. la rapidité en question n'est pas encore en train de se réaliser.

2. 2. 3. - blitzschnell, wie der Blitz, schlagartig

1 - c'est-à-dire : rapide *comme* l'éclair ; schlagartig (= mot à mot "à la façon d'un coup frappé", ce qui frappe pouvant être l'éclair, mais pas forcément)

Il y a ici fondamentalement, association de "rapidité" et "éclair", au point d'entraîner une polysémiesation de ce dernier, laquelle sera réalisée dans la tournure "en un éclair" ; "il eut un éclair de génie", "guerre-éclair" [75]. Autrement dit, "rapide comme l'éclair" serait plutôt une redondance. Tout au plus, l'ajout donne plus d'assise à "rapide", lui conférant une meilleure mise en vedette, suspendant la suite de l'énoncé, ou utilisable en apposition :

[75] L'allemand n'utilise pas cette image pour faire signe avec "fermeture-éclair", ayant bâti sur l'idée d'*arracher* : Reißverschluß."fermeture-éclair" semble d'ailleurs présenter le cas intéressant d'un nom de marque (trade mark) devenu le nom courant. C'est la société Éclair Prestil qui est propriétaire du terme, sans pouvoir en empêcher l'utilisation généralisée, même quand elle n'est pas la fabricante. Il est amusant que Wikipédia nous dise que « ce terme **doit**, à ce titre, s'écrire avec une majuscule initiale »... sous peine de poursuites pénales ?

rapide comme l'éclair, le serpent fondit sur sa proie

où le mot "rapide" tout seul ferait un flop. Ce peut donc être aussi une ficelle stylistique. Le fait est que, dans l'expression "en un éclair", le signifié de la rapidité est métaphoriquement transféré à "éclair" ; mais cet effet de sens n'ayant pas son équivalent direct en allemand, on devra alors avoir recours à "wie der Blitz" (= comme l'éclair), ou au composé qui a été notre point de départ : blitzschnell (où l'allemand fait fond sur ce qui fait sa force : les composés).

2. 2. 4. - überraschend, unerwartet, unvorbereitet

Ces termes sont centrés sur l'effet de surprise (überraschen = surprendre) ; de fil en aiguille, on peut dire que ce à quoi on n'est pas préparé arrive de façon "inattendue" (un + erwarten = privatif + attendre).Ce à quoi on ne s'attend pas peut faire un effet de brusquerie (plötzlich *mot phare* de la liste PS veut dire "brusquement"). Mais cette brusquerie réside dans le vécu subjectif de l'observateur-parleur, sans existence objective donnant matière à description. Que cet observateur-parleur se dise "unvorbereitet"(= impréparé) n'implique portant en aucun cas l'idée de rapidité. Cela par contre illustre à quel point le jeu des associations d'idées peut mettre carrément en dehors du ChS de la rapidité ; De la même façon en français, "à l'improviste" et "au dépourvu"ne sont porteurs d'aucun sème de la rapidité bien que la suggèrant.

On est donc là aussi dans un *champ connexe* qui n'a plus rien à voir avec la rapidité, même si – par un effet de sens approprié – il n'est pas exclu qu'il puisse la suggérer. L'idée de "surprise" ne contient pas le sème de la rapidité ; il peut venir s'ajouter dans des tournures comme "par surprise", "effet de surprise" ; mais il n'y est pas dans :

faire une surprise à qn

En allemand, la confusion est entretenue par le fait de ce qu'on pourrait appeler une *dérivation oblique* du mot "überraschen", qui contient comme forme de base le mot "rasch", initialement "rapide(ment)". On peut bien être surpris par ce que l'on n'a pas "vu venir", mais cela n'implique en aucune façon que cette venue – ou survenue – se soit faite rapidement.

2. 3. - L'intégration syntaxique

Elle doit être conçue comme présente dès le stade des structures. Oksaar n'opère que dans le cadre de la partie du discours Adverbe. Mais il n'est pas du tout judicieux de cloisonner l'étude à la catégorie des adverbes et expressions adverbiales. Les verbes suivants :

se dépêcher se presser être pressé (besoin) pressant

sont sans équivalent adverbiaux (*dépêchamment). En allemand, le verbe le plus fréquent, “sich beeilen” a de tels correspondants : “eilig” et “eilends”. Mais une tournure idiomatique complexe (indécomposable) intervient ici en allemand :

es eilig haben = être pressé

On comprend vite en outre qu’on se trouve face à une liste des moins fermées qui soit, la latitude étant laissé aux parleurs de trouver de nouvelles formes. Comme dans le cas de l’*urgence*, ce sont des façons de dire “il ne faut pas tarder”, sans rapidité observable.

2. 4. - Question d’incidence : “Il faut faire cela rapidement”

= sans délai, sans tarder, sans perdre de temps, c’est-à-dire unverzüglich ; “Verzug” est le délai d’atermoiement, perte d’un temps préceux pendant lequel – si on n’y intervient pas – les choses risquent de mal tourner ; idée de l’**urgence**, en all : dringend, es eilig haben ; dans “il ne faut pasperdre de temps”, l’incidence porte sur “il faut”, et pas sur“faire”.

Jean-Marie Zemb se taillait son petit succès auprès de ses étudiants en mimant la différence entre “schnell die Tür zumachen” et “die Tür schnell zumachen” : dans le premier cas, il courait vers la porte et la fermait sans aucune hâte ; dans le deuxième cas, il allait sans se presser jusqu’à la porte qu’il claquait alors violemment. Cette différence nous montre encore une fois que faire de la langue un décalque descriptif du réel, c’est mutiler la langue.

2. 5. - Nécessité de faire entrer en ligne de compte les effets de sens

1 - Les effets de sens sont la matérialisation, la concrétisation de l’expressivité, à laquelle nous consacrerons le §§ VII. Les effets de sens se manifestent à certains points de la liste d’Oksaar. J’en, relève quelques uns :

- “aber schnell /bald !” réalise le même acte de parole qu’en français les tournures :

.. et plus vite que ça !”, “.. et qu’ça saute !” ;

qui sont des outils typiques de *l’injonction* à laquelle on essaye de donner plus de poids par ces *ajouts* de nature ouvertement exclamative. Ils n’ont même rien à voir avec de classiques appositions. Il y a intention – passée dans les structures de langue, la tournure étant parfaitement codifiée – d’utiliser l’“effet de surprise”, qui est un effet de sens comme un autre. La présence de “bald” est dans un même sens que l’expression français “c’est pour bientôt ?!”, mais toujours au sens de l’injonction.

- tempo : à la différence du français, “tempo” en allemand signifie “rythme, cadence” ! quelque chose fait en rythme peut se faire rapidement, en suivant la cadence (le pas cadencé n’est pas un pas lent...) ; c’est à ce titre qu’il peut signifier “vite” (= fait dans la cadence)

- dalli dalli (qui corresond à “faire fissa”, “fissa fissa”)

- ruck zuck (variante : zack (zack), le plus souvent dans la répétition)

Ces deux derniers exemples sont du pur expressif, des quasi-onomatopées ; “dalli” est le plus souvent répété ; “dalli machen” correspondrait à “faire fissa” (mot emprunté à l’arabe) ; le dernier évoque la rapidité par la rapidité de succession des deux parties et leur presque identité ; avec en plus le rappel dans “zuck” de “zügig”, qui veut dire la même chose. Ce sont quelques échantillons, montrant dans quelle direction la liste pourrait être décortiquée. Pour le moment, cette liste a néanmoins le mérite d’exister. Un intérêt du travail d’Oksaar est également de poser la question de la place des effets de sens dans la constitution des ChS.

2 - À cette réserve près que les effets de sens ne sont pas des “effets de style”, même si ces derniers sont une ressource susceptible de le devenir un jour. Le sens de l’humour d’Alphonse Allais lui a fait remarquer l’incongruité d’une tournure comme: “en moins de temps qu’il n’en faut pour l’écrire”, censée traduire la rapidité, mais faisant des circonvolutions qui ne font que ralentir la marche en avant du récit. Malicieusement donc, Allais a pointé cette absurdité en en “rajoutant une couche” lorsqu’il commet l’impertinence (assumée) d’écrire :

en *beaucoup* moins de temps qu’il n’en faut pour l’écrire”

3 - Les effets de sens sont la continuation de la construction de significations. C’est ainsi que la forme négative :

es *nicht* eilig haben = ne pas être pressé

donnera lieu à la formule “j’ai tout mon temps”, qui veut dire la même chose avec une pointe d’ironie (dit par exemple à un enfant qui rechigne à obéir).

2. 6. - Bilan critique de l’étude d’Oksaar : l’aspect

1 - Oksaar a bien vu qu’il fallait faire intervenir des critères “grammaticaux” dans l’exploration structurelle des ChS, en commençant par celui auquel elle s’est consacrée. Le critère *aspectuel* va ainsi servir de point nodal pour départager les adverbes et locutions adverbiales de la rapidité en deux groupes, le critère étant défini comme :

non-duratif	*vs*	duratif
rapidité ponctuelle (PS)		rapidité linéaire (LS)
PLÖTZLICH = soudain		SCHNELL = vite

Mais ce qui manque dans toutes ces considérations, c'est tout ce qui fait sortir le champ d'une relation exclusivement *descriptive*, instaurant et codifiant les rapports avec l'acte d'énonciation et les stratégies que le parleur choisit de mettre en place dans son dire. C'est dans ce sens que, dans le tour d'horizon critique que je viens de faire, j'ai fait intervenir la dimension de l'*injonctif*. On peut par exemple s'étonner de la présence dans la liste à la base de l'étude du mot :

sofort = immédiatement, tout de suite

dont il n'est que trop évident qu'il ne *décrit* pas une action ou un événement, mais qu'il réalise la paraphrase de "sans attendre, sans délai" (ce qui vaut pareillement pour le fr. "tout de suite", disjonction de "tout à l'heure"), dans des modalités diverses, adaptées à différentes situations et stratégies communicationnelles (voire argumentatives). Si en effet je choisis d'exiger quelque chose (= injonction), je peux me servir de ces deux mots (en français) ou du mot unique en allemand, pour signifier que je ne suis pas disposé à attendre. La description de l'acte dont l'exécution est ainsi obtenue peut reprendre cette caractérisation :

il a fait ce que je lui demandais immédiatement

Mais en aucune façon, je n'ai décrit une quelconque rapidité de l'acte exécuté. On peut faire quelque chose *immédiatement*, et néanmoins avec lenteur, par exemple : pour montrer que l'on n'est pas d'accord (d'où l'ajout possible de qui commande : "et plus vite que ça !").

2 - Donc, l'absence d'une prise en compte de la dimension énonciative est catastrophique. Une telle démarche aurait conduit à ne pas subordonner le travail à la seule dimension *descriptive* ; les besoins de l'injonction relevant de l'opérativité pragmatique prise en charge par le langage, qui met à disposition des moyens codifiés, donc intégrés dans les structures de langue.

Aux deux groupes distingués par Oksaar, il aurait été nécessaire d'en adjoindre *au moins* un troisième, intégrant l'aspect *prospectif*, c'est-à-dire la rapidité non-présente, mais projetée sur des actes à venir. Ce troisième groupe aurait pu se faire sous la bannière du mot-rubrique :

fr. **urgent** = *all.* **dringend**

L'idée de vitesse a rapport au temps, mais centrée sur l'idée annexe de petite quantité de temps. Le critère aspectuel – c'est-à-dire l'opposition *duratif-non-duratif* – est inadéquat, ou du moins insuffisant. En conséquence, les trois groupes à distinguer pourraient être :

1/ **schnell**	action, événement ayant lieu	= *descriptif/objectif*
2/ **plötzlich**	moment du commencement, *inchoactif*	= attitude de réaction, surprise, etc.
3/ **dringend**	action envisagé, prospectif	= modalité *injonctive*, argumentative (dimension d' acte de paroles)

3. - Configuration des ChS

3. 1. - Nébuleuse et constellations

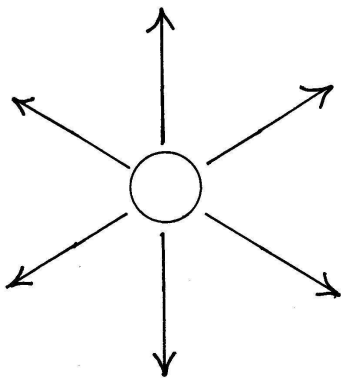
Dans une discussion critique entre Trier et Oksaar, face aux critiques formulées par Oksaar à l'encontre de sa théorie, Trier donnera raison à Oksaar sur un point important, lorsqu'il admettra l'idée de remplacer l'image initialement choisie de la *mosaïque* par un *noyau en forme d'étoile* (voir citation plus bas).

Il est intéressant de savoir que cette même figure de la **constellation** a été employé par Saussure (CLG 174 et EC 288). Or, pour Saussure il n'aurait jamais pu être question de réduire une *constellation* à une seule ligne, un "axe" (voir présentation détaillée au § IX.2.).

Il est également intéressant de savoir que Saussure a repris cette même image, montrant qu'il lui accorde une certaine consistance. Dans la même page (c'est-à-dire dans la même section de la leçon donnée oralement), il parle d'une forme *stellaire*, dont il est dit (EC S 281) :

> "Cette association est tout à fait différente de la première. Cette coordination **a pour support non l'étendue, mais [ ] de forme stellaire**. (js) Ce n'est pas au nom de leur place dans une chaîne que l'on pourra marquer les rapports."

La forme stellaire ne figure que dans une seule transcription d'étudiant ; il y a toutefois un dessin qui corrobore la formulation :



Si Trier modifie donc la métaphore de ses débuts, il ne se renie pas, la nouvelle image étant même bien meilleure que la première (1968 : 195) :

> "Ich denke an Einwände von Els Oksaar (...). Das Bild der scharf aneinanderlegenden Wortumrandungen ist daher zu ersetzen durch ein Miteinander **sternförmig ausstrahlender Kerne**. (js)"
>
> Traduction : Je pense à des objections d'Els Oksaar (...). il en ressort la conclusion (= daher) que l'image d'un mot avec des contours s'ajustant entre eux de façon tranchée est à remplacer par une collectivité (= Miteinander) de **noyaux dont émanent des rayonnements en forme d'étoile** (= sternförmig)

Il est remarquable que Trier retrouve alors la propre métaphore de Saussure, qu'il ne connaissait absolument pas, n'ayant que le CLG comme source de la pensée saussurienne. La remarque de Saussure – quoique encore une fois des plus lapidaires – sur la « forme stellaire », n'en est pas moins sa plus belle contribution pour nous permettre d'affiner notre vision des ChS et de leurs fonctionnements. Ce n'est pas fortuit si, en relation avec ce point, on voit aussi surgir, dans la bouche de Saussure, le mot "cerveau" (gardé par les Éditeurs), qui fait qu'on se rapproche de l'image d'une *pelote de laine*, figurant l'agrégat du cerveau humain et ses empilements de neurones ; les « noyaux rayonnants en forme d'étoile » est une description qui conviendrait parfaitement, dans sa schématisation et sa stylisation, aux familles de neurones. On se rapproche donc du modèle réel du fonctionnement du cerveau.

Il est également remarquable que Trier ait choisi l'image de l'étoile, la même que Saussure, alors qu'il ne connaissait pas cet usage qui n'est accessible que dans les Inédits.

Le champ métaphorique de l'étoile, commun à Saussure, Trier et Oksaar, ne saurait en aucun cas se réduire à l' *axe paradigmatique*, base théorique du Structuralisme première manière en linguistique, mis à toutes les sauces jusqu'à plus soif, repris dans tout bon glossaire technique du manuel de base de linguistique (par exemple, le manuel *Initiation à la linguistique*, de Baylon et Fabre).

L'image de la nébuleuse ne devra pas non plus être trop hâtivement ramenée à celle des deux chaos se faisant face, image puisée dans le CLG ("les deux masses amorphes").

3. 2. - La question centrale de la contiguïté

1 - La distinction traditionnelle de deux axes, paradigmatique et syntagmatique, ne veut rien dire par rapport aux ChS. Les réseaux associatifs procèdent – c'est la théorie que je défends et voudrais illustrer dans ce travail – en suivant un **schéma binaire**, qui différencie et complexifie les énoncés en cascade, selon une procédure en **algorithme**.

Nous irons dans la suite (§§ VIII.) vers l'ébauche d'un tel schéma binaire étendu, se déroulant à partir d'un modèle d'ensemble de l'énoncé-type. L'option de ce travail en faveur de procédures globalistes, non-compositionnelles, implique le choix en faveur de l'analyse descendante, comme nous le verrons. C'est dans ce cadre difficile que la question de la contiguïté se pose de façon insistante, nous enjoignant de faire la synthèse de ces remarques critiques éparpillées faites à propos de la brillante étude d'Els Oksaar, la seule à avoir "porté plus loin" la tentative précédente de Trier (contre d'autres, en premier lieu Walter Porzig).

C'est dans un tel cadre que le "plus ou moins concret" se réalise de façon unifiée, sans rupture de continuité, le plus concret, le monde en dur des objets, n'étant que la partie la plus éloignée de cette zone intermédiaire parcourue par la flèche de la *remontée thématique*, dont la force est de pouvoir faire saisir nombre d'états intermédiaires, jalonnant les degrés de l'abstraction, avant de parvenir – en dernière instance – jusqu'aux objets proprement dits, le monde du dehors pour ainsi dire. Mais ceux-ci ne dictent pas le fonctionnement des actes de conscience et de préhension du réel – on pourrait dire : du haut de leur matérialité arrogante. Selon la formule de Cadiot et Visetti : « accès vers ... » (voir la citation page 117) ; dans cette prise de position, les trois points de suspension disent bien ce qu'ils disent : le fait qu'il convient de laisser vide l'indication de ce à quoi l'*accès* est donné ; avant d'arriver à la pure matérialité, il y a une multitude d'états intermédiaires, tout aussi productifs et utiles pour la pensée et la perception. Le monde extérieur n'est donc que la couche la plus éloignée de l'endothème (selon l'expression de Lafont), qui est l'épaisseur, la "chair" du monde.

2 - Jakobson voit la contiguïté dans le système de la langue comme suit (1973 : 99) :

> "Dans certaines de nos études précédentes, nous avons tenté de décrire les deux facteurs fondamentaux qui opèrent à n'importe quel niveau du langage. Le premier de ces deux facteurs, la « sélection », est produit sur la base de l'équivalence, de la similarité et de la dissimilarité, de la synonymie et de l'antonomie, tandis que dans le second, la « combinaison », **la construction de toute chaîne, repose sur la contiguïté** (js) ..."

Ce qui ressort de cette citation, c'est qu'il n'y a aucune ouverture possible sur la réalité des fonctionnements du langage, dont la construction d'éléments positifs, extériorisables pour les fins de l'expression, sont codifiés dans la structure des ChS. N'ayant rien à voir avec la "contiguïté" telle que l' envisage Jakobson, je parlerai plutôt de "champs connexes".

3 - Ullmann évoque (1975 : 292) "la loi de Stern", selon laquelle il y aurait un passage régulier de "vite" vers "immédiatement" pour certains adverbes en moyen anglais. Néanmoins, dans des addenda, Ullmann revient sur cette affirmation, en se référant justement au travail d'Oksaar (*id.* 329), mais sans entrer dans le détail d'une étude qu'il n'a plus eu le temps de prendre vraiment à bras-le corps, n'ayant qu'entrevu sa direction générale. Mais il y a eu passage de relais, la nécessaire prise en compte "à bras-le corps" ayant eu lieu ici même.

3. 3. - Le flottement : les états diffus

Il n'est pas ici question du flottement de l'indécision, mais de la co-présence diffuse d'autres concurrents pouvant prétendre à occuper la place pour réaliser un certain acte d'expression.Le flottement dont il est question n'est pas un flottement dans la successivité, mais une coprésence ; d'ailleurs Saussure dit "flotter autour". Ce qui nous indique que l'image de la "nébuleuse" doit être rattachée à "constellation", "étoile", "en forme d'étoile" (comme de véritables "métaphores obsédantes" pour reprendre l'expression de Charles Mauron et de sa psychocritique). On trouve un renfort allant dans ce sens avec les "signes ambiants" (ELG 68), l'ambiance étant à comprendre comme une immersion dans ce qui tourne autour d'un noyau.

D'autres images prennent ça et là le relais pour exprimer toujours cette même pensée absolument centrale dans sa conception du langage. Ainsi dans les ELG p.45, on peut lire :

> ".. régime dans lequel un élément mène une existence abstraite **au milieu d'autres éléments possibles**. (js)"

Il s'agit de ce que Saussure a appelé "groupements associatifs" ; si cela implique qu'il y ait *regroupement* d'une part, avec densification, cela implique d'autre part que s'éloignant de ce point de densification, on trouve des états diffus. Il s'agit en quelque sorte de l'évaluation que l'on se fait de tels "états diffus". Ceux-ci ne doivent pas être assimilés à quelque chose de négatif, (associé à *indécision*, *hésitation*, *incertitude*, *indétermination*), qui ferait obstacle à la fixation d'une *détermination*, au sens qu'a pris ce terme en grammaire. On préférera à l'image du "magma", hostile à toute vie organique, celle du chaudron de sorcière (terme inhabituel en français, mais je me permets de faire ici un calque de l'allemand "Hexenkessel").

3. 4. - Hypothèse d'un "noyau"

Oksaar voit plus juste quand elle admet l'hypothèse d'un noyau, lequel n'est pas "dur", mais à prendre dans le sens de "zone de plus forte condensation". La réalité des ChS est leur interpénétration, la faculté d'être *immédiatement* relayés par les champs connexes. Cette connexité est la clé du fonctionnement, la possibilité de suppléer en puisant dans l'entour. Cette connexité implique en outre l'égalité des champs, leur homogénéïté, comme je l'ai déjà dit. Mais les "champs connexes" ne sont surtout pas des "sous-champs". Il serait par exemple faux et erroné de vouloir "articuler" le champ de la rapidité, étudié par Oksaar, en des *sous*-champs qui en serait l'exposition plus détaillée. Cette hiérarchie-là n'est pas la bonne. Nous avons vu par exemple que le ChS connexe **vorschnell, voreilig, unüberlegt** (voir § 2.2.1.), où l'idée de rapidité intervient certes, mais de façon subordonnée, dans une idée de suppléance ou de subsidiarité. Effectivement, selon la formule de Trier intégrant les critiques d'Oksaar,

le noyau “rayonne”, procède par “rayonnement”. Cette image métaphore d’un “rayonnement” est sans doute ce qui se rapproche le plus du fonctionnement réel de ce que j’ai appelé l’enchevêtrement neuronal, justifiant également le recours métaphorique à la “pelote de laine”.

Mais l’hypothèse d’un noyau pourrait devenir sans objet si l’on développe de façon conséquente la théorie de la **Forme interne figurale**, envisagée comme équivalent ou en continuité avec la notion de Gestalt ; les configurations peuvent alors être dépourvues de centre, c’est-à-dire de “noyau” ; rien alors n’est isolé, l’isolement ayant le sens “non connecté”, “se rattachant à rien” (ce qui serait la négation du modèle et son effondrement entropique). La “forme interne figurale” signifierait plutôt que ce sont les formes en coprésence *dans* le champ qui le configure. Elles ne sont pas isolables, mieux : elles n’existent pas. Dans cette perspective, on peut alors aussi envisager des *états diffus* (de moindre densité sémique), ou de *dispersion sémique*, aspect sur lequel je reviendrai au § 6.3.

3. 5. - L’opération à la base des ChS : “venir se ranger sous”

Contre les tentations de remettre le versant des signifiés au poste de commande (comme Simon Bouquet, voir page 70), on s’en tiendra ici à cette formulation de Saussure qui indique expressément que ce sont **les formes** qui *pilotent* la mise en place des significations, qui les génèrent. Dans le texte qui suit, la “postméditation”, doit être vue comme un équivalent à “postélaboré en fin de la citation, rappelant le “ex post actu” de Tier, voir p. 11) (ELG 87-8):

> “Le phénomène d'intégration ou de **postméditation**-réflexi27 février 2013on est le phénomène double qui résume toute la vie active du langage et par lequel les signes existants évoquent MÉCANIQUEMENT, par le simple fait de leur présence et de l'état toujours accidentel de leurs DIFFÉRENCES à chaque moment de la langue, un nombre égal non pas de concepts, mais de valeurs opposées pour notre esprit (tant générales que particulières, les unes appelées par exemple catégories grammaticales, les autres taxées de faits de synonymie, etc.); cette opposition de valeurs qui est un fait PUREMENT NÉGATIF se transforme en fait positif, parce que chaque signe en évoquant une antithèse avec l'ensemble des autres signes comparables **à une époque quelconque**, (js) en commençant par les catégories générales et en finissant par les particulières, se trouve être délimité malgré nous, dans sa valeur propre. Ainsi, dans une langue composée au total de deux signes, *ba* et *la*, **la totalité des perceptions confuses de l'esprit viendra nécessairement se ranger sous *ba* ou sous *la***. (js) L'esprit trouvera, du simple fait qu'il existe une différence ba/la et qu'il n'en existe pas d'autre, un caractère distinctif lui permettant régulièrement de tout classer sous le premier ou sous un des deux chapitres (par exemple la distinction de *solide* et de *non solide*); à ce moment **la somme de sa connaissance positive** (js) sera représentée par le caractère commun qu'il se trouve avoir attribué aux choses *ba* et le caractère commun qu'il se trouve avoir attribué aux choses *la*; ce caractère est positif, mais il n'a jamais cherché en réalité que le caractère négatif qui pût permettre de décider entre *ba* et *la*; il n'a point essayé de réunir et de coordonner, il a uniquement voulu différencier. Or et enfin il n'a voulu différencier que parce que le fait matériel de la présence du signe différent qu'il avait reçu l'y invitait.”

Ce passage chez Saussure mérite une longue citation, vu le risque de faire croire à une bonne blague [76] ; ce qui est sans doute l'explication du fait qu'il n'est nulle part pris en compte, ayant visiblement été catalogué comme "pas sérieux". Mais ce serait une magnifique occasion ratée, car ce qu'ici *génialement* Saussure a entrepris d'expliquer, c'est le fait que le système fonctionnerait dès un stade des plus rudimentaires, *donc* que la complexité – ou complexification ultérieure – ne fait rien à l'affaire. La *postélaboration* est l'opération par la grâce de laquelle « la totalité des perceptions confuses de l'esprit viendra nécessairement se ranger sous *ba* ou sous *la* ». C'est ainsi qu'on passe des « perceptions confuses de l'esprit » à « la somme de sa connaissance positive » ; ce sont les prémisses de la marche en avant de l'esprit. Un analogue de la postélaboration, du « venir se ranger sous » de Saussure dans la citation précédente, rejoint cette opinion de Guillaume (PLT 77) ;

> "La psycho-sémiologie tend à être un calque réussi de la psycho-systématique. Dans les langues les plus évoluées, le résultat est remarquable. Et il ne faut que bien regarder la psycho-sémiologie pour apercevoir, **au-dessous d'elle**, (js) la psycho-systématique qu'elle recouvre."

Même s'il s'agit d'une image, la position de la « psycho-systématique » *en dessous* de la « psycho-sémiologie », qui lui fournit les formes dans lesquelles se vêtir, dit bien ce qu'elle dit, certes de façon bien plus généralisée que Saussure, qui aborde la question par le détail. Mais même si ce n'est pas l'appariement professé par les théoriciens du "biface", il y a bien une opération pouvant se décrire comme« venir se ranger sous » et la tendance à être « un calque réussi ». C'est ce qui découle de la position-clé – en interposition – du MI. Il faut bien écouter les nuances dans le propos de Saussure (ELG 333) :

> "Si l'un des deux côtés du signe linguistique **pouvait passer** (js) pour avoir une existence en soi,ce serait le côté conceptuel,l'idée comme base du signe"

Mais il ne faut pas faire la sourde oreille : la formulation "pouvait passer" dit bien ce qu'elle veut dire. La base de la théorie du biface est toute entière là !

4. - Méthodes de regroupement sémantique

4.1. - Les "familles dérivationnelles" de Claude Gruaz

Les techniques pour constituer ce qui pourrait être un *champ lexical*, sont destinées à fortement évoluer et se modifier. Parmi les travaux faisant modèle d'innovation dans ce sens, on trouve l'excellent travail du DISFA de Claude Gruaz. Voici par exemple ce que le DISFA propose sous l'entrée *peuple* (2008 : 590) :

[76] Personnellement, cela me fait irrésistiblement penser au "GA BU ZO MEU" des Shadocks !

peuple 1

peupler

populeux

peuplement

se peupler = se remplir de monde (≠ désert)

population

populationniste

dépeupler

dépeuplement

dépopulation

repeupler /ment

sous-peuplé

surpeuplé

surpeuplement

surpopulation

peuplade

peuple 2

peuple = A

populo

populaire ajouter : **popu** (tendance ~ ; très ~)

populairement

populiste /-sme

pop, pop music, pop'art

(im)populaire /arité, populariser

populace populacier

populo

public /que A public N

publiquement

publicité = fait d'être connu ? < notoriété

ajouter : **pub** (lieu convivial en Angleterre ; prononc. ang.)

publier = rendre public

(im)publiable

publi**c**ation cp/ identifier, supplier ⇒ -**c**ation

(ré)publicain

publicité publicitaire ajouter : **pub** (abrèv. ; prononc. fr.)

publiciste

publipostage

ajouter : **people** (la presse ~ ; les ~s ; cp. : ;

écrit aussi parfois, par dérision pipole)

En bleu : des ajouts que je fais à la liste de Gruaz, dans un esprit bien sûr hostile à toute forme de normativité (surtout sous la forme rampante et insidieuse de la lutte contre le "franglais"). On voit ainsi se dessiner des regroupements d'une grande fécondité pour une pensée procédant par association. Par "pensée", il ne faut cependant pas entendre "pensée de l'individu en train de parler", "réflexion", mais la pensée qui comme un fil conducteur jamais interrompu, construit la langue. Comme déjà abordé page 189, le DISFA rompt avec la pratique de l'étymologie traditionnelle consistant à séparer formations dites "savantes" et formations dites "populaires" (voir le cas de "destruction" page 188), puisqu'il les regroupe sur une même page ; c'est en effet le cas dans l'exemple qui suit de "peuple" et les mots proches (population), réunis avec la racine "publi-", publier, publicité, etc. :

peupl-, popul- et *publi*, voir DDM (en espagnol pueblo, en italien popolo)

1/ **- *peuple** // **peuplade** // **peupler** // **peuplement** // **dépeupler** // **dépeuplement** // **repeupler** // **repeuplement** // **surpeupler** // **surpeuplement** (V. POPULATION.)

2/ -**populaire**. // **popularité** // **populariser** // **populo**

- population // **dépopulation**

- populeux

- populisme, populiste

3/ - **public**// **publicité** // **publicitaire** // **publiciste**

- publicain

- publier // **publiable** // **publication**

Mais nous sommes ici à un point où peut se démontrer la façon dont les "fils" de Saussure se croisent et s'entrecroisent. "publier" et "publication" figurent également dans le morphoparadigme /s/ dont il a été question à la page 242. Ce sont les éléments matériels dont se tisse le sens. En rouge, deux mentions qui se retrouvent – pour une autre raison, morphologique cette fois – dans liste du morphoparadigme dont je viens de parler.

4. 2. - Composants morphologiques

La mise en œuvre des règles régissant les formes réalisées pourraient bien avoir la rigueur mécanique des "Lois" recherchées par le néo-grammairiens. Le schéma morphologique (conditionné par le MDS du français moderne), en vigueur dans l'exemple précédent, se retrouve inchangé dans le dédoublement qui a affecté la racine *double* qui a donné lieu à une série parallèle de formes en *dupli* ; ils se rattachent par ailleurs à l'*irradion* – à la productivité impressionnante – constitué par l'élément pl-, présent dans les réalisations :

plier, supplier, souple, supplice, supplique, ployer, plisser, expliquer, explicite, réplique, simple, compliqué, complexe, plexus, plexi-

On remarque que cet irradion n'est pas pris en compte par le DISFA, pour la raison que ce travail ne traite peut-être que le 10ème des irradions intervenant dans la construction du français moderne. Le français moderne s'est mis en place sur un laps de temps d'environ quatre siècles ; la zone d'incertitude manifestant que la langue était en recherche de son état supérieur – pour accéder à un niveau supérieur de stabilisation, aux alentours des XIIème et XIIIème siècles – peut se lire dans des formes comme (citées d'après DDM)

mession	à côté de >	mission	missel > *messel*
possider	"	posséder	
dessemblable	"	dissemblable	
assentement	"	assentiment	maintenu dans "consentement"
afermation	"	affirmation	
tetiller	"	titiller	autres cas d'h. : >infantile > *enfantil*, *versefier* < versifier
fitileté	"	futilité	
cuevre	"	cuivre	
prueve	"	preuve, pieuvre et vouivre ; mièvre	
démostraison	"	démonstration	

On remarquera que la possibilité d'un doublement fait probablement suite à une phase de tâtonnement, détenant donc une latitude de réalisation et **d'hésitation** (voir l'exemple de *fuffzig* page 279) ; mais les structures de la langue ont la capacité de surmonter les *flottements*, flottements de forme (cette fois-ci, pour ne pas confondre avec le flottement sémantique comme état diffus d'indétermination, évoqué au § VI. 3. 3.).

5. - Les mouvements de reclassement inter-champs

5. 1. - Réalité d'une précision croissante de la saisie du monde : risque

fr.	ang.	all.	holl.	port.	esp.	cat.	roum.	it.
risque	risk	risiko	risico	risco	riesgo	risc	risc	rischio
risqué	risky	riskant	riskant	arriscado	arriesgado	arriscat	riscant	rischioso

Ce qui veut dire que la notion de "risque" n'existant pas en latin, se trouve regroupée sous le terme de "periculum", cohabitant donc, en bonne polysémie, avec le sens de "danger" ; on en a l'illustration avec le tour idiomatique

meo periculo = à mes risques et périls

dont la traduction “moderne” (dans le dictionnaire Quicherat/Chatelain) est affinée par l’existence de “risque”. Le terme apparaît au XV° siècle ; et il est sans importance de savoir s’il vient d’un terme de navigation (le DDM donne : bas lat. **risicare* « doubler un promontoire »), s’il aurait, “à l’origine”, désigné un *récif* (donc le risque pour un navire, s’il le heurte, de couler) ou s’il vient d’un terme du domaine bancaire, les prêts d’argent constituant une forme de “risque” calculé. On risquerait alors de se perdre en conjectures et de vraiment s’y perdre. La question de l’origine est sans intérêt. Ce qui importe, c’est qu’une fois apparu, le terme s’est répandu comme une traînée de poudre dans toutes les grandes langues ; j’en indique neuf, mais il y en a beaucoup plus (y compris le turc), témoignage et indice du fait que les langues humaines sont sans arrêt “à l’affût” des possibilités permettant d’affiner la perception et l’appréhension du monde qu’elles rendent possibles .

5. 2. -“reconnaissant” > lat. “gratus”

1 - Interviennent de façon prépondérante dans le “filet des mots” du MI les redistributions et modifications de la répartition que conditionnent en dernière analyse des impossibilités de nature morphologique apparaissant au fur et à mesure du développement de formes innovatives , mettant en branle de profondes restructurations qui sont en dernier recours nécessaires pour évacuer et neutraliser les tensions internes qui feraient imploser les structures de langue. Ces événements sont la matière vive de la langue. Le point de vue de la Méthodologie historique peut ici être illustré par ce qu’en dit Wartburg (1962 : 139) :

> "Wenn heute aus irgendeinem Grund (...) das Wort jambe unmöglich würde, so stünden sofort eine große Zahl von Wörtern als Ersatz zur Verfügung (...) auf eine Schwäche von travailler lauern schon Anwärter wie turbiner, etc.."
>
> Traduction : Si aujourd’hui **pour on ne sait trop quelle raison** le mot jambe devenait impossible, il y aurait alors immédiatement un grand nombre de mots candidats pour le remplacer (...) des postulants comme turbiner, etc. guettent une faiblesse de travailler.

On reconnaît là encore la distinction *sémasio-/onomasio* (voir § II.7.5.) dans une vision inspirée du darwinisme de la période *“struggle for life”*, va encore plus loin (1975 : 186-7) :

> “Il arrive fréquemment qu'un terme se trouve supplanté par un synonyme rival. L'issue du conflit dépendra de diverses circonstances. Chaque fois que la « vitalité » sémantique d'un mot baisse, **il risque de s'effacer devant des concurrents plus robustes**. (js)”

Ce schéma d’explication ne soupçonne à aucun moment quelles sont les véritables raisons des redistributions inévitables. Le schéma classique devait alors recourir à une explication fantaisiste et “artistique”.

2 - En réalité, c'est l'évolution morphologique qui crée des impossibilités et oblige à des remaniements dans la distribution des champs lexicaux et des ChS. C'est pour de telles raisons que le mot *reconnaissant* a été *contraint* de se "polysémiser", afin d'aller prêter main-forte et remédier à la déficience (et non : défaillance) de la francisation du latin *gratus*, illustrant la nécessité d'une redistribution (ou d'une refonte du ou des champs impliqué(s)). Le fait est qu'une forme "grat" n'aurait pas été suffisamment "étoffée" :

latin	**gratus**	ingratus	gratia	ingratia
bas lat.			gratitudo	ingratitudo
italien	grato riconoscente	ingrato	gratitudine riconoscenza	ingratitudine
français	**reconnaissant**	ingrat	reconnaissance gratitude	ingratitude

C'est donc ainsi la *chute des désinences* par rapport au latin qui a entraîné un remaniement. Nous en avons une preuve par la négative : ce n'est que grâce à son préfixe *in-* que *ingrat* a pu se maintenir. Et c'est *a contrario* le maintien des désinences (ici -o) qui permet qu'en italien la forme *grato* ait transposé le latin *gratus* sans anicroches, préservant le parallélisme :

latin : gratus → **in**gratus ⇒ *italien moderne* grato → **in**grato

ce qui n'empêche pas l'apparition d'une forme concurrente : *riconoscente*. En castillan *agradecido* (pour *lat.* gratus) montre la complexité des processus en jeu puisque théoriquement la forme "grato" eut aussi été possible.

Ces mouvements n'empêchent en rien l'irradion d'être d'une grande productivité (déjà d'ailleurs en latin), particulièrement à partir de la forme *gré* , qui est un doublet :

de gré ou de force, malgré, bon gré mal gré, agréer, (dés)agrément, (dés)agréable.

5. 3. - la lente maturation de "réussir"

Si l'on se donne la peine d'aller y regarder de plus près, on constate que le latin doit recourir à des périphrases, parfois assez lourdes, pour exprimer l'idée de "réussir". Le *Dictionnaire français-latin* de Quicherat et Chatelain en donne une liste impressionnante (toujours étayée par des citations situées dans des extraits d'auteurs latins classiques). J'en prélève ces deux :

ex sententia gerere

feliciter /pulchre /recte vertere /procedere

parmi une vingtaine de combinaisons possibles. La langue est à la recherche d'une solution qu'elle mettra un bon millénaire à trouver ; et qu'entre-temps le latin soit devenu *autre chose* (qui n'est pas encore le français ou l'italien, ou ..., ou...) est sans importance. Parmi les verbes latins figure "succedere", dont la spécialisation comme substantif donnera "succès" et *it.* "successo". Les dictionnaires étymologiques indiquent que "réussir" est un *emprunt* à l'italien "riuscire", mais là encore, si le français a emprunté l'enveloppe extérieure du mot (le *parasôme* de Saussure), il n'en a pas emprunté la polysémie ; même marginalisé, le sens de

uscire di nuovo

continue à revendiquer sa part : "sortir de nouveau" ; de la même façon, "riuscita" n'est pas encore passé du côté faste, comme en témoigne la "cattiva riuscita" (=mauvaise réussite [77]) !

Il s'agit d'une augmentation de la puissance à signifier. Mais trouver cette solution (d'un problème qui n'apparaît comme tel qu'une fois survenue *la* solution) est une affaire qui demande du temps. Cette analyse donne unanimement raison à Guillaume (voir p. 153).

6. - Les mouvements latéraux

Le MI trouve les solutions aux problèmes qui adviennent dans la pratique, toujours en allant chercher à proximité. Il restera à mieux explorer un jour en quoi consiste cette "proximité", étant entendu qu'il ne s'agit pas de substituer "proximité" à "contiguïté", comme mot ayant valeur d'explication à lui tout seul. Les ML (mouvements latéraux) sont les vrais constructeurs du MI, comme totalisation des multiples réseaux interconnectés de ChS. Pour illustrer cela, je reprends *tel quel* un exemple présenté dans mon premier doctorat, il y a 30 ans à l'Université de Bochum (sous la direction du professeur Udo L. Figge.).

6. 1. - "point culminant" *vs* "Höhepunkt"

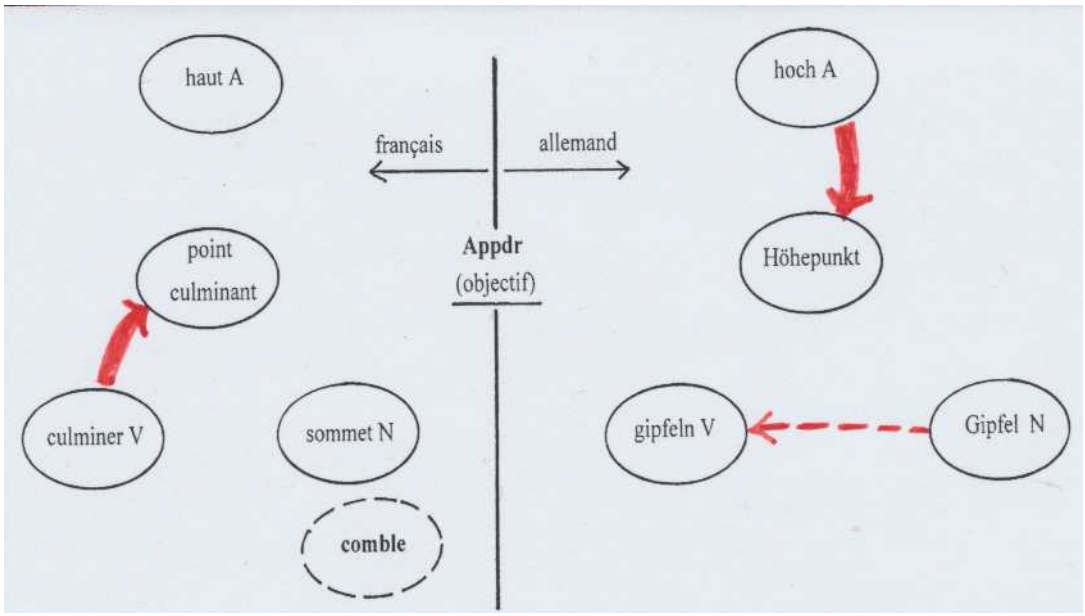
S'il y a bien des *noyaux* disposés entre eux de façon *équipollente* (c'est à dire : à distances égales ; à cette restriction près que "distance" suggèrerait une disposition platement *spatiale*), on peut alors les représenter comme des centres, ou zones de concentration d'un "quelque chose" ayant la faculté de déclencher une association donnée (parmi des centaines de milliers d'autres dans l'environnement neuronal, comme les blends de Fauconnier/Turner).

[77] Ce qui rappelle que chez les suisses romands, on peut aussi être "déçu en bien" !

Le schéma suivant fait apparaître la réalité de ces ML, par la comparaison entre langues voisines, le français et l'allemand, en montrant comment chacune a procédé de son côté pourrait-on dire, pour combler une "lacune" à partir de trois positions voisines. Chacune opère dans le cadre de son propre MDS et des règles de combinaison de son matériau langagier qui en découlent de façon contraignante.

Le propre des langues indo-européennes étant la distinction de catégories du discours, on voit que la position de départ conjugue une forme A (=adjectivale), une forme N (= nominale) et une forme V (= verbale). Les variations de "hoch A" à "Höhe N" doivent être considérées comme secondaires (à l'instar du passage de "culminer" à "culminant").

6. 2. - Modalité prédicative



Le fait principal à souligner pour aller vers une synthèse de ce modèle, c'est son mode d'application qui est l'*apparition à droite* (Appdr ; opposée à l'apparition à gauche : Appgch), ce qui veut dire qu'il est, dès sa naissance, de nature et d'esprit prédicatif.

Le fait qu'existent *par la suite* une sens dit "propre" et un autre dit "figuré" est parfaitement secondaire (voire même anecdotique) :

> le Mont blanc est le point culminant de la France (4 810 mètres)
>
> son imitation de Barbara a été le point culminant du spectacle

La présence de "comble" en réserve pour le moment inactive (préfigurant la dimension exclamative, développement naturel de la structure prédicative) sera examinée page 364.

Partie VII :
L'expressivité

1. - Reprendre là où Els Oksaar s'est arrêtée...

1 - Il est caractéristique et révélateur du problème de fond que, parvenue à la fin de la partie de sa vaste étude consacrée à la langue actuelle, Oksaar ait soudain eu l'idée, dans ses dernières lignes, d'envisager un rôle de l'expressivité, intervenant comme favorisant la place conquise par certains termes dans le ChS étudié. Elle énonce alors cette réflexion (1958 : 274) :

> "Man fragt sich, ob diese Tatsache auf die Expansion der nahen Synonyme zurückzuführen ist oder ob diese nur darum stattfindet, weil die Synonyme zurücktreten. Hier muss offenbar mit einer Wechselwirkung gerechnet werden. Manchmal kann man jedoch den Grund deutlicher feststellen; ein Wort kann **durch seine Expressivität** (js) vordringen."
>
> Traduction : On se pose alors la question de savoir si ce fait est imputable à l'expansion des synonymes proches ou si celle-ci ne se produit qu'en raison d'un retrait de ces synonymes. On doit manifestement tenir compte ici d'une interaction. mais il est parfois possible d'en constater la cause avec plus de précision ; une mot peut prendre le dessus **du fait de son expressivité**.

Elle rejoint la position dominante – qu'elle n'a pas réussi à "congédier" –, laquelle considére l'expressivité comme élément perturbateur, parasitant le bon fonctionnement du langage. Abordant la question des synonymes, elle se réfère à Ullmann, considéré comme "autorité en la matière". Elle le mentionne page 46, dans la liste des "experts". Pour bien situer Ullmann, voici ce que, dans son livre de référence, il reproche à Victor Hugo (1975 : 192-3) :

> " L'étude de variantes montre trop souvent l'insouciance dont font preuve certains auteurs en remplaçant tel terme par un quasi synonyme: **la langue domine ici l'idée au lieu de la servir**. (js) Aux yeux de Hugo, par ex., les adjectifs *âpre* et *austère*, *morne* et *triste*, *funèbre* et *sinistre* semblent avoir été interchangeables."

Se poser en donneur de leçons vis-à-vis de Hugo, voilà qui est croquignole, car pour le point de vue dont se place Ullmann, privilégier l'expressivité en obéissant aux « raisons d'ordre esthétique » ne peut se faire qu'au détriment de la mission descriptive (ou informative) de la langue ; ce qui affleure ici, c'est l'illusion d'une mission "supérieure" , basée sur la théorie du reflet, que Ullmann partage avec toute la philologie de son époque, celle-ci "faisant époque".

2 - La question de l'expressivité taraude les théories, qui ne savent pas par quel côté la prendre et dans quelle catégorie la ranger. Cela peut conduire à la résurgence de points de vue dépassés, comme par exemple la position vitaliste, dont on s'étonnera qu'elle soit attribuée à Meillet dans le texte suivant, paru sous la signature de Puech et Radzynski (1978 : 51 ; repris dans Chiss/Puech 1987 : 61) :

> "Cette démarche conduit Meillet, quand il cherche d'autres causes de l'évolution des langues que les changements sociaux au sens large, à avoir recours à un modèle heuristique qui emprunte au **vitalisme**. (js) Ainsi **l'usage** (js) obligé des langues provoquerait-il **l'usure** (js) de la « valeur expressive » des mots par une sorte de **déperdition de force**. (js) Ce retour tendanciel du **mode de pensée vitaliste**, (js) plutôt que mécaniste, par exemple, outre le fait qu'il est lié à cette **problématique de l'expressivité de la langue**, (js) s'appuie sur l'absence d'une distinction stricte et rigoureuse entre le niveau de l'explicitation linguistique et celui de l'explicitation physiologique."

On décèle ici un travers fréquent chez les linguistes structuralistes à se faire "anguille" et à ne se laisser fixer – grâce au jeu de miroirs des citations – sur aucune position. Une amorce de discours indirect ("provoquerait-il...") donne à entendre que les auteurs ne partagent pas le point de vue qu'ils présentent (attribué à un autrui caché). L'évocation d'un« vitalisme » survenant alors se fait dans le plus total "flou artistique".

Dans la Partie III, j'ai décortiqué – généalogiquement – les tenants et aboutissants de cette attitude de fond vis-à-vis de la langue (mais plus généralement envers la vie), attitude qu'il faut bien parfois ressortir de son étui, même si c'est à contre-cœur et en traînant les pieds. L'invocation de l' « usure de la valeur expressive » est une indication dans ce sens. Dans les explications données surgit tout à coup aussi la « problématique de l'expressivité de la langue », problématique dont on se demande s'ils la mettent également à distance, comme ils l'ont fait au début de la citation par le moyen du discours indirect. En vérité, cette problématique, du point de vue des auteurs, reste insituable et insituée. Il faut lire entre les lignes pour comprendre qu'on bute ici sur une problématique insolvable.

2. - Faire à l'expressivité la place qui lui revient

2. 1. - Et pour cela : sortir de l'exclusivisme littéraire

Il conviendrait de ne plus reléguer l'expressivité dans une sorte d'espace déréglementé, une zone de non-droit. L'expressivité a été la pierre d'achoppement de la linguistique jusqu'au point présent. Des stratégies et des justifications très diverses se sont vues mis en œuvre pour l'exclure du champ d'investigation (entre autres, l'opposition "dichotomique"entre *dénotation* et *connotation*). La situation présente résulte également de la place qu'occupe l'écrit, car la

tendance naturelle de la linguistique naissante, tout naturellement, est de suivre ce qui était le souci exclusif des grammaires antérieures : l'écrit. Cette subordination a pris deux formes distinctes : le souci de l'écriture correcte et donc, l'enseignement de l'orthographe ; le soin du bien écrire. L'exclusivisme de fait de la *perspective littéraire* – la place faite aux "belles lettres" – a de fait complètement masqué qu'il y avait *autre chose*, autre chose qui aurait mérité qu'on s'y consacre : la langue parlée. Cette orientation exclusive a faussé pour quelques siècles la perception de ce qu'est le langage. J'ai donné (§ IV.8.) l'exemple de la non-prise en compte des diphtongues en anglais moderne, justifiant la qualification de "sommeil de belle au bois dormant" appliquée aux grammaires, atteintes d'une cécité institutionnelle, frappées d'un non-voir.

C'est dans cet esprit que la remontrance, le rappel à l'ordre, adressé par Ullmann à Victor Hugo relève d'un esprit missionnaire, en défense de la mission **descriptive** assignée à la langue. Cet esprit missionnaire repose sur l'adage "la langue est menacée, nous avons le devoir de la défendre et de la préserver".C'est ainsi que la lutte est engagée contre la langue dite "relâchée" ou "familière" ou "négligée", les vigilants censeurs décidant de laisser de temps en temps entrer dans le répertoire autorisé telle ou telle expression. La mise à l'index est opérée par le stigmatisant "*Fam.*" (= familier) des dictionnaires. Je donnerai plus loin un exemple de la vanité pédante de tels jugements de valeur, avec le cas de "se magner". La "norme" – celle de Coseriu – se voit alors opposée aux formes perverties, déviantes. Reprenons Ullmann pour illustrer (1975 : 187) :

> "La concurrence entre synonymes dépendra en outre des **valeurs expressives** (js) et évocatrices en jeu. (...) Les victimes des conflits ont été presque toujours les termes relevés ou littéraires, culbutés par leurs rivaux familiers. C'est la différence de ton qui a assuré le triomphe de *portare* sur *ferre*, de *grandis* sur *magnus* (...) les mots **chargés d'affectivité** (js) l'emportèrent sur leurs rivaux **ternes et neutres**. (js) *Domus* ne put résister à la pression de *casa*, terme dépré-ciatif qui signifiait d'abord « hutte ». *Caballus* «rosse» supplanta aisément l'*equus* classique."

On serait tenté de mettre des expressions comme "concurrence", "culbuter", "l'emporter", "rivaux", "supplanter" sur le compte d'une métaphore poussée trop loin. Ce serait ne pas voir que derrière le choix de ces termes se cache et se perpétue le point de vue romantique qui est au cœur de la Morphologie historique. La référence à la "bonne norme" transparaît. Tout cela se rattache à l'idéal classique du "bon goût" et de "la mesure en toute chose" (238) :

> "L'emploi abusif de mots trop forts, **hors de proportion avec la réalité** (js) qu'ils désignent, peut aboutir à leur affaiblissement sémantique'."

Cet idéal classique (qui avait fait de la cour de Louis XIV la norme à suivre) est l'arrière-fond qui explique que le dictionnaire des synonymes de Benjamin Lafaye soit autant – sinon plus – un manuel de savoir-vivre qu'un ouvrage linguistique. Il n'en est pas moins le précurseur

des dictionnaires de synonymes de l'Abbé Grégoire et de Dumarsais.

2. 2. - Dénotation et connotation

La question de l'opposition *connotation-dénotation* est d'autant plus grave qu'un parfait consensus règne sur cette distinction, devenu un des fondamentaux de la linguistique, même si ce consensus n'est, comme souvent, qu'une fine couche de vernis. Il faut voir là la continuation de la position classique, telle que je l'ai exposée à travers Ullmann, la connotation passant pour de l'expressivité surajoutée, venant en sus par rapport à la charge objective – dénotative – que peut revendiquer le langage dans son état normal. Encore une fois, une citation de Tamba nous aide à situer le nœud de la question à la racine du problème. Elle dit dans le chapitre "Structures sémantiques des langues" (2007 : 86-7) :

> "Si la nouvelle définition qu'A. Cruse (Meaning in Language, 2004: 154) propose des synonymes (...) marque un progrès par rapport à la notion commune de synonymie, elle ne pointe pas la caractéristique fondamentale de ces similitudes sémantiques, restreintes à des **traits connotatifs sans fonction distinctive au niveau de la dénotation** (js) en rapport avec la catégorisation et l**a référence**. (js)"

où la dimension *dénotative* est présentée comme partie utile, le critère se trouvant au milieu de la phrase finale, comme « sans fonction distinctive au niveau de la dénotation » ; ce qui est réputé avoir "fonction distinctive au niveau de la dénotation" est alors idéalisé comme seul *vecteur de la connaissance objective* ; au point qu'on se demande ce qui aurait bien pu pousser à conserver une dimension aussi ouvertement nuisible au rôle *positif* qui est de "véhiculer l'information", d'en être rien de plus que le dépositaire. On reconnaît bien là le point de vue *utilitariste*, propre au pragmatisme. On peut considérer que la conception officielle de la référence est concentrée dans cette définition donnée par Tamba (2007 : 85) :

> "la synonymie est intrinsèquement liée à la dimension dénominative des unités lexicales. Comme l'ont remarqué Vaugelas, l'abbé Girard et d'autres grammairiens ou rhétoriciens des XVII° ou XVIII° siècles, les synonymes **projettent sur une catégorie référentielle stable** (js) des points de vue qui en distinguent plusieurs représentations en leur donnant un nom spécifique. Mais on a moins insisté sur **le caractère descriptif** (js) de ces dénominations, qui sont motivées par l'aspect qu'on veut mettre en avant (...)."

car, postuler une « catégorie référentielle stable », c'est rejoindre la conception *sémasio-/onomasiologique* de la langue, avec la biunivocité qui en est la manifestation annexe (voir page 119), position que je rejette globalement pour les raisons précédemment exposées.

2. 3. - Guillaume et l'expressivité

1 - Guillaume a pris sa part à cette fausse piste concernant l'expressivité ; mais Guillaume a pratiqué avec un brio qui n'appartient qu'à lui l'art de se tromper en ayant quand même raison. A priori, ce qu'en dit Guillaume semblerait fort rejoindre la vision dichotomique dont la forme

la plus concentrée est, nous venons de le voir, l'opposition dénotation-connotation. Je redonne la citation qui figure parge 200 (PLT 149) :

> "Avec **un minimum** (js) d'expressivité et une syntaxe très développée on dira Il y aura ce soir, à l'Opéra, une représentation de gala, et avec plus d'expressivité et une syntaxe en réduction (js) du côté du verbe : À l'Opéra, ce soir, grande représentation de gala."

Mais le point sur lequel Guillaume fait preuve – en face de la cécité institutionnelle ambiante – d'un pouvoir de voyance époustouflant, c'est de noter l'intervention d'une « syntaxe en réduction », on pour ma part je reconnais la marque de la contraction (voir § IV. 3.).

2 - Un deuxième point doit susciter pour l'instinct de chercheur de Guillaume notre pleine admiration. L'opposition qu'il instaure entre "expression" et "expressivité" recoupe et relaie celle qu'il établit entre *l'institué* et *l'improvisé*, rejoignant d'ailleurs l'opposition saussurienne langue-parole. Finalement, Guillaume donne au terme expressivité un autre sens que celui dont nous l'investissons ici. Il le lie à la pure spontanéité (ELG 146) :

> "L'institué auquel le langage - l'acte de langage fait appel, c'est la langue. Là où l'institué est défaillant, quelle qu'en soit la raison, l'acte de langage, pour autant que la défaillance est sensible, recourt, dans l'immédiat, **aux moyens de son ordre, qui sont purement expressifs** (js) et n'établissent pas par signes différents des différences notionnelles. Car établir sous signes différents des différences notionnelles, c'est construire, dans l'institué, une langue."

Le langage est du notionnel institué, une sorte de "prêt-à-parler". Il y a là une ambiguïté fondamentale dont on ne se débarrasse pas facilement.

2. 4. - Pour une conception de l'expressivité en rupture avec l'ancienne

1 - Il convient là encore de se démarquer expressément d'un point de vue antérieur à celui que je souhaite établir, concernant l'*expressivité*; là encore, l'exposé très détaillé d'Ullmann nous aide à faire apparaître les points de démarcation et les différences de conception qui en résultent. Ullmann définit l'expressivité comme une extension de l'onomatopée et de l'imitation, basée sur l'affectivité et la subjectivité ; on reconnaît là encore l'empreinte de la théorie du reflet, dans la place accordée aux "sensations" (1975 : 105) :

> "Cette **imitation indirecte** (js) repose sur la tendance linguistique à interpréter des **sensations** (js) à l'aide de sensations analogues mais disparates et à **concrétiser** (js) les concepts abstraits."

2 - Les conceptions ayant eu cours et que Ullmann ne fait en quelque sorte que refléter, apportant pour nous le témoignage précieux qu'une telle vision a pu exister et apparaître aux érudits de ce temps comme une évidence, est toute entière baignée dans une vénération quasi-religieuse portée à la langue littéraire, qui, à partir du 17ème siècle, a supplanté tout l'intérêt qui,

dans une tradition ayant ses racines dans le monde antique, s'attachait à la rhétorique. Ce nouvel axe de préoccupation trouve une synthèse idéale dans le livre de Ullmann, où l'on voit bien à quel point la recherche de l'effet littéraire est tenue pour le moteur de l'évolution du langage. On lit chez lui par exemple (1975 : 255) :

> "Beaucoup d'images s'expliquent par **le goût de l'expressivité** (js) et la perception d'une analogie quelconque, sans qu'on porte aucun intérêt particulier à l'un ou l'autre des deux termes en cause."

On aura bien du mal dans cette position à reconnaître le principe de l'arbitraire saussurien. L'écrivain est un démiurge qui détient la puissance de doter le langage des images nées de son goût et de ses humeurs.

3 - Une des sources et références principales de Ullmann se trouve être la "stylistique" de Bally ; et c'est ici l'endroit pour dire que le vœu saussurien de voir naître une *linguistique de la parole* aura été sacrément dévoyé par le même Bally. Il n'est du coup, et avec la distance rétrospective, pas étonnant que la notoriété de Saussure sur laquelle s'est, pour ce faire, appuyé Bally, ait été, elle aussi, une notoriété dévoyée, voire même frelatée. Il fallait que ce constat désobligeant soit dit au moins une fois dans ce travail, d'autant que nous l'avons replacé dans la perspective de l'analyse généalogique, car la force et l'impétuosité qu'a pu revêtir le courant de pensée dont fait partie Bally ne sont pas dissociables de leurs racines romantiques.

3. - Une opposition intenable : "sérieux" *vs* "pas sérieux"

3. 1. - Les soi-disants "niveaux stylistiques"

1 - Un certain nombre de jugements rendus par ceux qui réfléchissent sur le langage converge vers un schéma d'appréciation binaire que je me permets, avec toute l'ironie nécessaire, de résumer sous le couple "sérieux *vs* pas sérieux", qui recouvre évidemment jugement de valeur positif et jugement de valeur négatif.

Je me réfère là encore à Schaeffer, qui parle (1999 : 262) d' « usages ludiques (non factuels) » (*id.* 263) :

> ".. sa conception [de Käte Hamburger] revient à affirmer que la fiction n'implique aucune feintise, dans la mesure où elle n'imite **aucun discours sérieux** (js)"

impliquant son contraire, la catégorie du "pas-sérieux". Même introduit par la petite porte, je considère qu'un auteur "sérieux" comme Schaeffer procède à l'intronisation officielle de l'opposition "sérieux *vs* pas sérieux", et que je peux dès lors lui emboîter le pas.

3. 2. - La prérogative des dictionnaires : “Fam.”

Concernant la lexicographie, une évolution bénéfique a mis à l’honneur le terme de “colloquial” pour l’anglais et de “Umgangssprache” pour l’allemand , s’agissant de désigner la *langue de tous les jours* par opposition à un usage essentiellement littéraire. Mais pour le français, la caractérisation comme “familier” reste entachée d’une nuance fortement dépréciative, le mot “familier” ayant glissé du côté de la réprobation normative, en lien avec des expressions telles que “avoir des familiarités déplacés”, marquant “ce qui ne se fait pas”, ce qui est “contraire aux bonnes convenances”. La prérogative d’attribuer le label “Fam.” relève alors d’une attitude platement moralisatrice (relevant du niveau de la littérature édifiante genre Comtesse de Ségur et de son livre “éducatif” *Les malheurs de Sophie*). Une telle prérogative attribuant les bons et les mauvais points est foncièrement étrangère à la démarche linguistique.

Symptomatique est le fait qu’à trente ans d’intervalle, le dictionnaire Le Grand Robert (première édition de 1970 et réédition 2001) ait fait disparaître la mention “Fam.” pour :

“faire une croix sur qc”

Une telle attitude laisse à penser que le souci normatif du bon goût est la préoccupation première des ouvrages de lexicographie, leurs auteurs se réservant cette prérogative de distribuer bonnes et mauvaises notes. Tout un pan du fonctionnement du langage se trouve ainsi évacué du champ de l’analyse, la caractérisation négative présentant divers degrés de réprobation-rejet, du moins grave, le “familier” que je viens d’évoquer, à “pop.”, puis à “vulg.” et pour finir à “arg.”. Or, c’est réalité le langage populaire qui est en droit de revendiquer tous ces niveaux. Publié au début du XX° siècle, l’excellent ouvrage d’Henri Bauche, consacré au *Langage populaire*, montre bien au contraire toute la vivacité – et partant l’actualité – de nombre de créations verbales qui en sont issues et ont passé dans l’usage courant. Selon la réflexion de Salah Mejri (1999), c’est à l’investigation d’unités linguistiques globales qu’il faut maintenant se consacrer, en dépassant la notion de “figement”, grevée par l’image, automatiquement associée, d’une “perte”, perte de mobilité ou autre (figement = ankylose, sclérose ; voir l”ankylose graduelle” chez Martinet, que j’évoque page 199). Mejri ne franchit cependant pas le pas de nommer ces unités d’un nom générique, qui pourrait être “ULG”.

3. 3. - La créativité débordante du langage

Le fait est que la créativité du langage déborde de toutes parts les tentatives de la canaliser ou de l’encadrer. La dimension de l’expressivité n’est pas prise en compte à sa juste place, réduite au seul champ de l’*onomatopée*. Face à la pénétration de mots, tournures ou expressions forgés sous le signe de l’expressivité, la lexicographie classique est sur la défensive. Voici quelques exemples :

- **pigeon** : l'indication de l'origine latine, *pipio*, escamote la véritable origine du mot qui est onomatopéique , comme le signale à juste titre DDM :

> de *pipire*, piauler, d'un rad onomatop. *pi-*

où l'on peut voir la tendance générale – et, comme je le dis plus haut : symptomatique – d'une volonté de gommer l'expressivité, d'en minimiser l'importance.

- **borborygme** : avec ce mot, la part de l'expressivité se voit encore plus amenuisée et contestée, puisque l'onomatopée qui est à son origine existait déjà en grec ancien. Mais le jeu sur la répétition est évident, comme en témoigne en français moderne le terme *gargarisme*, avec redoublement expressif d'une racine *garg-* ayant pu désigner la gorge (et exploitée par Rabelais pour forger le nom de Gargantua).

- **turlupiner** : qui a acquis son "droit de cité" en devenant un synonyme régulier de "préoccuper", autant d'attitudes humaines très respectables. Mais c'est à l'origine une création de pure fantaisie , du jeu sur les sonorités et de la plaisanterie, proche de la formule enfantine : "turlututu, chapeau pointu". Cousin en cocasserie de **tarabuster**, d'origine provençale.

- **picoler** : est un terme dont la montée parmi les tours banalisés du langage permet de résoudre un cas d'incertitude créé par l'emploi du verbe "boire" avec le sous-entendu "des boissons alcoolisées avec excès. Le terme de "picoler" lève toute ambivalence en appelant un chat un chat, mais dans une crudité toute populaire (appeler un chat un chat).

- **baleine de parapluie** : cette polysémie du mot "baleine" pourrait être considérée comme le point culminant du "pas sérieux", du règne du "n'importe quoi" : l'analogie légitime aurait été "fanon de parapluie", mais curieusement, c'est le mot qui était juste *à côté*, "baleine", qui a fait une sorte de coup de force, en disant : "pousse-toi de là que j'm'y mette!". C'est là – autrement dit – la véritable dimension de l'arbitraire saussurien, comme jeu purement gratuit. Cet exemple illustre de la plus éclatante façon l'incongruité du recours à la "métonymie", la baleine étant le "tout" dont les fanons sont une "partie". Dire cela est pure idiotie.

3. 4. - "manier" et "magner", réalité du dédoublement

Il y a une véritable "cécité institutionnelle" dans la non-reconnaissance, la non-prise en compte du phénomène du *doublet*, auquel j'ai consacré le §§ V. du présent travail. J'y ai développé l'idée que c'est dans le doublet, que se concrétise la tendance non au dédoublement (ce qui serait tautologique), mais au déploiement-accroissement, intervenant au fil du temps et sous certaines conditions, des structures langagières. Le moment est venu de donner une illustration frappante de cette cécité et des distorsions que cela entraîne dans l'analyse et les

commentaires fournis. Le seul auteur qui ait ouvert une fenêtre permettant de sortir de cette cécité institutionnelle est Bréal (voir page 224), qui dit avec une belle perspicacité (1983 : 26) :

> "(...) des mots qui devraient être synonymes, et qui l'étaient en effet, ont pris cependant des sens différents et **ne peuvent plus s'employer l'un pour l'autre** (js)."

Il est toutefois à regretter que Bréal n'ait pas développé plus avant cette idée de la répartition. La synonymie n'est pas le bon point de départ pour en faire le développement conséquent pour construire la théorie adéquate dont il y a un manque criant . Le cas le plus extrême se produit lorsque c'est un *même mot* qui se dédouble pour donner naissance à un deuxième sens complètement détaché du premier, d'où la priorité à donner au dédoublement.

Car c'est bien un tel phénomène qui s'est produit – de façon exemplaire – avec l'apparition du terme "magner", qui – récemment – a cessé d'être dans l'ombre de "manier". Il est caractéristique que la plupart des dictionnaires renvoient le traitement de "magner" à la rubrique "manier", comme s'il s'agissait encore d'un variante de celui-ci, incapables de *voir* l'innovation. Le fait est que le passage s'est fait par des tournures grossières comme :

se manier le cul /le popotin = faire bouger son cul (avec rapidité)

À ceci près qu'une frontière – décisive – a été franchie avec l'emploi absolu de "magner" :

se magner = se dépêcher

On se sépare alors des emplois effectivement ressentis comme vulgaires, du genre des précédents. Le remplacement régulier de *-ni* par *-gn* ne fait alors qu'entériner la séparation de deux items. A contrario, "manie-toi" dans le sens de "dépêche-toi" est impossible. La requête "allez manie toi" donne zéro retours dans Internet. De même que "magner" ne peut plus reprendre à son compte les significations de "manier" :

il manie sa langue maternelle avec talent >≠ *il magne sa langue avec talent

L'abandon des excroissances farfelues, porteuses d'aucune information (le cul, le popotin, etc.) fait place à de véritables compléments donnant le contenu de l'acte de "se magner" :

magne-toi de finir tes devoirs

dont je dirais qu'ils sont incompatibles avec le maintien des compléments fantaisistes :

*magne-toi le popotin de finir tes devoirs

C'est dans cette évolution que la tournure devrait perdre – pour le dictionnaire *sans a priori* que j'appelle de mes vœux – la mise à l'index par la mention "fam.". Il est de plus vrai que le sens populaire pour les tournures imagées a procédé du fait que la partie du corps désignée

comme “cul”, “arrière-train”, etc. est la partie la plus lourde, donc pouvant être avec grand bon sens conçue comme *siège de l’inertie*, ce qui fait qu’il est normal ou logique (?) de la désigner de cette manière. Il y a là même un brin de finesse et de sens de l’observation, mêlé d’un zeste d’ironie, bien caractéristique de la langue populaire.

3. 5. - Point de vue convergent avec le nôtre : Jean-Marie Schaeffer

Dans son livre *Pourquoi la fiction ?*, cet auteur aborde, en partant d’un tout autre point de vue, la même problématique que celle défendue ici. Partant de la mise à distance critique de l’idéal littéraire classique de l’ “imitation de la nature”, il pose en termes clairs et sans ambages la question de la réalité de la théorie du reflet (1999 : 260) :

> “Comme le débat a été mis à toutes les sauces idéologiques possibles et imaginables, son enjeu a été perdu complètement de vue. D’où une fausse alternative, qui nous somme de choisir entre l’idée selon laquelle **la fiction narrative serait un reflet, une reproduction de la réalité**, (js) et la thèse inverse qui y voit au contraire une sorte de construction se suffisant à elle même ..”

Le point de vue émis ici demanderait certes à être discuté et débattu dans le sens développé ici. Il est néanmoins encourageant de pouvoir constater un cheminement parallèle et une ligne argumentative qui rompt en visière avec le ronron des idées autant établies qu’éculées. Reste que Schaeffer croit devoir restreindre sa remarque au seul champ de la *narrativité*, alors que j’opterais pour la généraliser au langage en général, pour son “universalisation”.

Quoiqu’il en soit, la réflexion sur les fondements idéologiques du point de vue « reproduction – reflet – de la réalité », qu’il remet en cause, l’amène tout naturellement à ouvrir une discussion sur l’*effet de réel*, recoupant là encore les points du présent travail.

4. - La créativité langagière

4. 1. - L’instinct de jeu

On peut se demander en quoi, pour beaucoup d’auteurs, la créativité langagière différerait d’une créativité tout court. Ils ne tiennent pas compte du fait que l’inventivité de la langue se tient aux avant-postes, donc dans ces couches et secteurs de la langue, appelés ave une point de condescendance : langue argotique, vulgaire, populaire ou familière ou enfantine. Il y a en réalité utilité des “formes erronées”, des formes vicieuses, qui constituent le vivier dans lequel la langue future pourra venir puiser de quoi se renouveler et continuer son auto-construction. C’est à partir de ces formes dites “erronées” que pourra éventuellement – à un stade ultérieur de l’évolution de la langue – être “réinjectée” une nouvelle forme. Contre la position de l’*usus tyrannus*, telle que formulée par Malmberg (p. 145), on doit considérer que la langue n’a pas

besoin de la sollicitude normative d'experts penchés sur son berceau, ou à son chevet (certains ayant effectivement tendance à voir la langue comme moribonde). Tout cela rejoint – et conforte – les vues de Culioli sur la possibilité du langage de construire des énoncés-force, en limite de brutalité, certes seulement verbale (1999 : 93) :

> "Ce que ce jeu de détour, retour, et accès provoque, c'est une force rhétorique dans la réponse, **une véhémence** (js) dans le rapport énonciatif, comme si B prenait de l'élan par le biais de ces mises à distance"

et Culioli commente en note :

> "Ce genre de phénomènes est en fait banal, mais n'a guère attiré l'attention sur le plan formel..."

Le jeu sur les formes, pour les moduler et les triturer, est une attitude instinctive. La pure créativité s'observe chez les petits enfants, voir exemple spectaculaire "a fait bon dodo les moutons ?", énoncé dit par un bout de chou genevois de 2 ans et 1/2.

4. 2. - "A fait bon dodo les moutons ?!"

1 - Comme le dit Deulofeu (1977 : 38) :

> " .. l'enfant disant aussi aisément "parti papa" que "papa parti". Il semble que les mots utilisés ne soient pas catégorisés grammaticalement, et qu'il s'agisse du couplage de deux formes de même statut. Ferguson (4) remarque que dans toutes les langues qu'on connaît, il semble y avoir une pratique du langage réservée aux "Sous-locuteurs", jeunes enfants, étrangers, sourds, etc., et qui consiste à coupler des mots selon une structure équationnelle" ; (les mots, dans cette pratique, sont souvent utilisés à une forme non fléchie). Il s'agit d'une pratique du langage posée comme factice et distincte d'un usage "normal" de la langue."

donc subissant une discrimination, un déni, une mention sous-entendue "dont la Linguistique n'a pas à s'occuper, qu'elle n'aurait pas à prendre en compte. C'est à partir de ce type de constat que j'estime nécessaire de poser la question – très sérieuse – du "sérieux - pas sérieux ?", comme catégorie inavouée – honteuse – d'une Linguistique qui serait en quête d'honorabilité, c'est-à-dire : d'élévation (le mot clé étant ici : idéalisme, sens de l'élévation).

2 - Thibault n'a même pas trois ans. Ses parents, écologistes jusqu'au fond de l'âme, font appel à des moutons pour tondre la pelouse. Ces être à quatre pattes, placides et débonnaires, font donc partie de l'environnement familier de Thibault.

Quelques remarques sur la compétence langagière de Thibault :

1/ faire dodo > dormir ; ce qui n'empêche pas une modulation à vocation adverbiale, mais réalisée par "bon", adjectif annexé au substantif "dodo" , d'où la forme "bon dodo", mais ni plus ni moins, comme on dirait "j'ai grand soif", "être gros mangeur" (car on peut être "gros

mangeur” et malgré tout de poids et silhouette normale).

2/ conformément à la remarque de Deulofeu, Thibault préfère la postposition de l’élément thématique, d’autant qu’il sert aussi d’adresse, de vocatif, ayant le caractère de la harangue. En outre, l’attaque par la forme verbale de l’auxiliaire est particulièrement efficace.

3/ Thibault utilise une version encore rudimentaire des formes verbales, à forme unique, la 3ème personne du singulier, l’indication de pluriel étant reporté sur l’article “les”.

4/ Prosodiquement, cette courte phrase est particulièrement réussie et heureuse ; c’est une façon joyeuse de leur souhaiter le bonjour, même si Thibault sait très bien que les moutons ne peuvent pas lui répondre.

5/ Il est remarquable que Thibault réalise un énoncé parfait de complexité croissante, commençant par le mot le plus court et terminant avec le plus long !

5. - Le regroupement du “suffixe” -o

Il ne saurait être question ici d’exhaustivité, mais bien plus d’indiquer des directions, ici un axe possible pour que s’agglutine et prenne consistance un tel groupement, révélateur d’une poussée tendancielle dans cette direction. À “suffixe”, les guillemets s’imposent, car s’agit-il encore (ou déjà) d’un suffixe ? Car le fait est que nous sortons de la doxa en vigueur sur les suffixes, dans un *no man’s land* par rapport aux critères d’école, restrictifs et inadaptés. Il n’est par exemple pas étonnant qu’il passe à travers les mailles du filet analytique mis en place par les auteurs fonctionnalistes dans leur effort d’inventaire des suffixes. Tout au plus Apothéloz, dans un timide début de prise en compte, reconnaît-il (2002 : 120) :

> “c'est un fait généralement reconnu que la voyelle /o/ agit comme attracteur pour le point de troncation. D'ailleurs, toutes nos formes trisyllabiques se terminant par une voyelle se terminent par un /o/ : *hétéro, météo, biblio, mégalo, aristo, gynéco, démago*, etc.”

Mais à cette hétérogénéité – confinée dans les troncations– , il serait judicieux d’adjoindre d’autres phénomènes convergents, tel que la “voyelle de liaison”, dont nous avons parlé précédemment et qui se manifeste dans de nombreuse formations, comme par exemple :

fibr**o**ciment israél**o**-palestinien judé**o**-chrétien

Voici une liste de formes se terminant par -o, dont seule une minorité sont des troncations (identifiées par [ ]), au sens d’Apothéloz et des auteurs fonctionnalistes, mais à côté d’autres qui ne le sont pas (et qui relèvent effectivement de la langue familière très relaxe) :

mollo rappelle dirlo, travelo, intello ; = tout doux

miro (>miraud)

rigolo

réglo

illico [presto]

grosso modo

subito presto

méli mélo

dermato[ ]

écolo[ ] mégalo[ ]

parano[ ] etc.

distinguo

conjuguo

topo

biscoto (analyser ce mot)

gigolo, zozo

zig [oto]

dingo (doublet de "dingue")

[à] gogo

tout de go

bobo (langage enfantin)

dodo lolo

mado (= le prénom)

roploplo

mélo [drame]

ramollo

frigo

pic(c)o bello

"Rapido" (titre d'une émission télé sur Canal+)

synchro

texto = F

banco =!

bingo =!

bimbo

jumbo rambo

5. 2. - Comparaison dans d'autres langues proches

Avec la mise en place de telles "désinences" – présentant un caractère de régularité permettant la répétition (mais bien loin des "paradigmes") – , on peut se dire assister à la naissance de quelque chose qui pourra peut-être – dans les développements ultérieurs d'une langue – acquérir le statut d'un véritable suffixe : une amorce de suffixe. Mais c'est ce *statu nascendi* qui doit nous intéresser au premier chef, la terminaison -o ne suffisant pas pour donner lieu à un suffixe ; en français du moins, contrairement à l'espagnol et à l'italien :

le gouvernement = *it.* il governo = *esp.* el gobierno

Ce qui n'empêche pas qu'existent – concurremment à elle – la forme plus développée correspondante de ce qu'est en français le suffixe *-ment* :

le mouvement il movimento el movimiento

et que la désinence -o soit en outre la forme "naturelle" en usage pour clore un N masculin :

le moment il momento il momento

La différence étant à rechercher seulement dans l'absence d'un verbe correspondant :

gouverner = *it.* governare, *esp.* gobernar mouvoir = *it.* muovere, *esp.* mover

On comprendra que l'apprenant de langue maternelle française aura une préférence "spontanée" pour les formes en -mento ou -miento, alors que les formes en -o sont – du point de vue du MDS de ces langues – plus courtes, donc plus efficaces et d'emploi privilégié :

fr. hurlement => *it.* urlo pl. : urli

Il conviendrait icide prendre en compte, à rebours de l'attitude fonctionnaliste, la naissance des suffixes, c'est-à-dire de formes *non encore stabilisées*. Car, si en espagnol ou en italien il s'agit déjà d'un suffixe en bonne et due forme, on constatera qu'en français, il y a encore indécision, ouvrant la porte au fait que la graphie -*o* peut être concurrencée par les graphies alternatives -*aud* et -*ot*, le choix pour l'une ou l'autre étant "indifférent" à ce stade :

costaud, salaud, miraud (> miro), - tire-larigot - boulot (< boulonner)

Cette position privilégiée – dans laquelle il convient de se placer afin d'étudier les suffixes de façon correcte et complète – conduit à les considérer d'abord c'est-à-dire originairement comme prolongements des *doublets*, se mettant en place *sans solution de continuité* ; selon l'exemple-phare choisi *ventana* et *ventanal* (voir page 234), la langue n'a dans un premier temps pas de souci de produire des suffixes – au sens d'ajouts morphologiquement bien distincts et délimités, ayant droit au statut de "morphème" [78] –, mais répond au souci premier – et à l'origine exclusif – de *démultiplier* les formes à la disposition des sujets parlants.

5. 3. - Equivalent allemand : le suffixe -i

Il est intéressant de voir que chaque langue opère avec les moyens dont elle dispose, "ses" moyens du bord. En allemand, c'est par exemple la terminaison -i qui semble assumer le même rôle que -o en français (voir l'exemple de "gummi" dans §§ IV.)

Là où le français mise sur la désinence -o, l'allemand préférera la terminaison -i. L'équivalence globale pouvant se matérialiser par :

fr. **stylo** vs all. **Kuli** (abrèv. de Kugelschreiber)

diapo(s) **Dia/s** (le -s du pluriel se prononce)

Là où le français fait apparaître par troncation le -o en finale, l'allemand opte pour une coupure plus en aval.

Le fait est que cette terminaison est plus "populaire", donc reçoit la préférence des locuteurs de cette langue, n'excluant pas un usage "sérieux", par exemple dans le jargon bancaire :

[78] Selon la méthode d'analyse qui est – pleinement et entièrement – celle des fonctionnalistes, mais que je ne reprends pas à mon compte, pour les raisons que je viens d'exposer.

Risiko,	Motto (= proverbe)	brutto	Auto[ ]
Saldo	Kino	netto	Foto[ ]
Kasko	Kommando	Porto (pas la boisson, qui s'appelle "Portwein", mais le "port postal")	Limo[nade]
Konto	Manko		Kabrio etc.

Pour "Risiko" voir le tableau page 260 ; Un français comprend quand on lui parle de "lazzi", mais pas quand on lui parle de "lazzo", alors que le premier n'est que la forme plurielle du second (la même chose que pour "pizze", pluriel en italien de "pizza").

6. - Récupération de la transgression : "fuff'zig"

1 - Un forum de discussion sur Internet se posait la question de l'origine de la forme allemande "fuff'zig", qui est une variante *pas sérieuse* dela forme normale : "fünfzig". Il serait faux de vouloir caracté-riser cette variante comme "plaisante", car on l'entend sans arrêt utilisée sans aucune intention de plaisanter (mit einem Fuffziger zahlen = payer avec un billet de cinquante). En réalité, il s'agit d'une forme rapide et "plus commode" pour "fünfzig", sans une once de concurrence. La forme dite "normale" est donc en réalité une forme "normative".

On a affaire à une *variante minoritaire*, admise par la convention (et n'étant pas considérée comme faisant doublet, lequel est – par nature – candidat à prendre en charge un autre sens, appliquant la "loi de répartition" de Bréal, avec l'effacement total dans la conscience des locuteurs de toute parenté). De quelle sorte de "variante" s'agit-il ? S'agit-il de cas où, comme le soutient Martinet et toute la tradition du courant structuraliste (1970 : 160) :

> "Ailleurs, les énoncés d'un seul monème sont des formes abrégées d'énoncés plus longs, de sens identique : défendu! pour c'est défendu. Il s'agit d'énoncés mutilés **que le locuteur peut toujours restituer** (js) s'il le faut, un peu comme un Allemand, qui dit [na-mt] pour Guten Abend, retrouvera la forme [gu-tn?a-bnt] si on lui demande de répéter."

En réalité, Martinet élude la vraie question, qui est de savoir ce qu'on écrit, comment on transcrit. C'est toute la question autour de laquelle a été écrit le livre "Zazie dans le métro", où Queneau – du haut de son prestige et de sa célébrité – s'est offert le luxe de la *transgression* (plus exactement du *jeu* transgressif). Le passage à l'écrit implique en effet de passer sous les fourches caudines de la normalité. Comme le dit encore une fois Guilbert (1972 : 36) :

> "L'étalon linguistique est la langue écrite, parce que les textes écrits tendent naturellement à respecter la norme grammaticale et lexicale établie. **On se méfie** (js) par contre de la langue orale qui est celle de tout le monde et qui est le **lieu d'innovation spontanée**, (js) notamment dans le lexique."

La position de Martinet a pour soubassement la *réversibilité* des transformations ; « restituer », c'est rétablir la forme correcte, c'est-à-dire : neutre. Cela ramène à la "négligence", relâchement ou laissez-aller – déjà mentionnés page 136.

7. - Le langage est-il en manque d'un "supplément d'âme" ?

C'est du moins ce que les analystes linguistes ayant leur modèle secret dans un idéal littéraire inavoué tendent à suggérer de façon lancinante et récurrente ! S'agissant d'un position qu'il faut maintenant surmonter, ce n'est pas seulement d'une dénonciation – index accusateur pointé sur – que nous avons besoin, mais d'une réelle capacité à passer à autre chose, à tourner la page définitivement après avoir analysé – généalogiquement – les racines d'une telle attitude (qui n'a somme toute rien de fatal).

Car c'est la recherche de ce "supplément d'âme" qui constitue le nœud caché du problème, comme vision d'une plaie béante – irrefermable – fichée dans le flanc de toute entreprise humaine [79]. La clé de cette attitude est bien nichée dans une "recherche de l'expressivité" (Riegel et al. 426), où il apparaît clairement que l'expressivité se ramène à ce "supplément d'âme", dont elle est la formulation sous un aspect plus neutre et objectif. Riegel ne fait absolument pas cavalier seul en développant cette position, il ne fait que refléter la doxa en vigueur ; la phrase de Michèle Lecolle, que je cite page 92, ne dit pas autre chose, marquant quel large consensus règne autour de la doxa, dû au phénomène de la massification.

La mise à sa juste place de la langue parlée implique la prise de distance vis-à-vis de la mainmise « littéraire » [80] sur les analyses linguistiques. Cette attitude neuve appelle en outre à la vigilance envers la présence insidieuse des modèles littéraires dans le matériau langagier. Je peux par exemple suivre Berrendonner dans cette annotation (2012 : 203) :

> "La structure est théoriquement réitérable, encore que son usage récursif ne s'observe guère que dans des **contrefaçons « littéraires » de langue parlée** (js) :
>
> moi, ma femme, ses robes, elle me coûtent une fortune (< Riegel 427)

Autrement dit : dans le langage, il n'y a pas de "double fond" ! Armés de cette certitude, il convient maintenant de ne pas revenir en arrière. C'est le GARS qui a réalisé cette percée décisive, matérialisée par l'énoncé "à la caisse ils se pèsent", sujet du prochain chapitre.

---

[79] Et là, je suis en totale adéquation avec les analyses d'un "manque" comme d'une anti-plénitude, telles que le tandem Deleuze/Guattari les a mises à nu, fait apparaître au grand jour, dans *L'Anti-Oedipe*. On peut se reporter à la page 367 de leur livre où se déchaîne une saine fureur polémique contre cette idéologie du manque : "la grande leçon de l'insuffisance d'être ou du déssaisissement".

[80] Je suis également Berrendonner pour l'emploi des guillemets. Il s'agit en effet d'un succédané de littérature, la grande littérature des Flaubert, Stendhal, Zola, Proust, Gide et bien d'autres n'étant pas en cause.

Partie VIII :
Apparition à droite ou apparition à gauche

1. - Stricte application du principe binaire

(cette partie fait suite au *schéma d'énoncé*, que j'ai introduit au § II. 9. 3.)

1. 1. - Dans le sillage de Deulofeu

Il va de soi que *cette* gauche et *cette* droite sont fondamentalement interchangeables, ne valant que comme positions réciproques qui s'interdéfinissent l'une par rapport à l'autre. Ce ne sont donc pas des "zones", qui renverraient à un modèle spatial.

L'opposition primaire, c'est-à-dire originaire, du verbe et du substantif est un modèle dont la simplicité – l'évidence – est trompeuse. Guillaume a souvent abordé la question. Ainsi dans la leçon donnée le 21 mars 1957, il oppose un système nominal et un système verbal, représentés tous deux dans un schéma binaire simple (1982 : 163) :

système nominal	système verbal
représentation spatiale	représentation spatialisée
de l'expérience-espace	de l'expérience-temps

Mais il faut se garder d'enrôler Guillaume trop vite dans le camp de la binarité. Si cette figure comporte un trait médian, ce n'est pas forcément un axe devant lequel a lieu un *défilement*. Ce que dit Guillaume dans l'explication qui précède immédiatement renforce cette impression négative (1982 : 162) :

> "Une question, à laquelle jusqu'ici je n'ai pas jugé devoir répondre, a eu trait la dernière fois à la relation du participe *souffrant* (verbal) avec le substantif *souffrance*. Poser cette question, c'est évoquer une **construction du système nominal à partir du système verbal**. (js) Chose si absolument contraire au mécanisme constructif de la langue qu'on est peu enclin à la considérer. **Le système nominal se construit par ses moyens propres**, (js) lesquels mettent en cause la représentation spatiale de l'expérience-espace."

C'est un point sur lequel je ne suivrai pas Guillaume, mais plutôt Raoul de la Grasserie (voir citation page 133) qui argumente sur l'hypothèse que le système nominal se construit à partir du noyau verbal, recoupant l'idée de la *remontée thématique*. J'y ajoute l'idée que le défilement (déroulement) détermine la binarité d'un *avant* et d'un *après*, laquelle est dynamique, mais sans avoir besoin de faire référence au Temps (contrairement à la "linéarité" instaurée par le CLG). Ce serait à mon sens l'idée conductrice pour appliquer valablement le principe binaire à la syntaxe.

Il revient à José Deulofeu d'en avoir développé le principe de base. Dans sa contribution au Cahier du GARS 77, il considère que (1977 : 42) :

> "On connaît un type de construction élémentaire, qui consiste à regrouper deux unités successives **en une relation binaire**. (js) Dans des énoncés comme :
>
> *Paris bof* *ça jamais* *pas mal ce film,*
>
> on a un effet de construit, marqué par un schéma intonatif qui oblige à considérer, outre les unités successives, la relation qui les couvre.
>
> Il semble établi que l'on observe cette **construction élémentaire** (js) dans toutes les langues, aussi diverses qu'elles soient."

C'est cette « construction élémentaire » qui permet qu'à partir d'elle comme point de départ, s'échafaude la complexification graduelle des énoncés.

2 - La théorie de la binarité à élaborer ne se confond pas avec l'axe de réflexion issu du Structuralisme première manière, pour lequel la binarité se résout en "oppositions binaires". Tamba en dresse le tableau suivant (2007 : 90) :

> "La relation d'antonymie repose sur une **opposition fondamentalement binaire**. (js) Ce qui ressort de questions ou d'alternatives comme : *quel est le contraire de « devant » ? devant ou derrière*. Même s'il existe un terme intermédiaire, il est neutralisé par le couplage antonymique (les couples *chaud/froid*, *début/fin* éliminent *tiède* ou *milieu*). Aussi tend-on à voir dans l'antonymie une manifestation au niveau lexical d'un **principe plus général de dichotomisation**, (js) caractéristique de l'activité cognitive humaine."

Il n'est pas étonnant de retrouver ici la *dichotomie* que le Structuralisme première manière aime appliquer à la pensée saussurienne. En réalité, les "oppositions binaires", à l'instar des "paires minimales" de la phonétique, sont décrétées comme tel ; La conception binaire nécessaire dans le cadre de *l'analyse descendante* (sujet du §§ IX.) procède de la recherche d'un algorithme, se décompose en branchements binaires, autrement dit : des embranchements ou bifurcations. Il faut encore signaler que l'opposition binaire a été un des éléments théoriques dont s'est servi Jakobson, en phonologie, mais également en cherchant une généralisation prenant le modèle phonologique comme matrice de toute chose. C'est précisément en cela qu'a consisté le Structuralisme première manière (voir page 82).

1. 2. - Binarité contre linéarité du signifiant

Je partirai de cette réflexion de Deulofeu (1977 : 44-5) :

> "Quand l'élément de tête, pourvu d'une préposition peut être interprété comme un satellite du verbe - hors de sa rection, mais pris dans la syntaxe nucléaire du verbe - ou comme un élément **non construit par le verbe**. (js) Ce serait le cas pour les deux interprétations possibles de :
>
> *sans lui j'étais dehors ( )* *sans lui j'étais dehors*
>
> (dans le premier cas j'étais dehors et il n'était pas là ; dans le second, j'aurais pu me trouver dehors sans son intervention). L'intonation est ici aussi discriminante ; l'analyse nous montre dans le premier cas un traitement proche de celui des éléments de la rection verbale, avec un effet de "place vide" ; **dans le deuxième cas, c'est une structure qui n'a rien à voir avec le type de rection du verbe en cause**. (js) Dans les deux cas on a un "complément prépositionnel antéposé", mais les effets de chaîne sont très différents.

Cet exemple préfigure, est avant-coureur de celui que donnera Frédéric Sabio, poursuivant l'esprit du GARS, dont il prouve ainsi la fertilité (1995 : 114) :

à la caisse ils se pèsent

qui n'est que le niveau de base d'une dislocation (d'esprit binaire), celle-ci pouvant prendre des formes encore plus carabinées, mais tout autant "licites" :

pas un seul brin d'herbe elle a arraché !

où la dislocation contribue à donner forme à l'indignation du parleur (à valeur exclamative !) face à la torpeur de quelqu'un censée venir l'aider à entretenir la pelouse. On a ici affaire à une figure de *renversement* radical des énoncés (pour ainsi dire, mis la tête en bas). Et même si l'énoncé "à la caisse ils se pèsent" tire vers le français méridional (on songe au réflexif des panonceaux "se vende" sur des façades d'immeubles en Espagne, correspondant au "à vendre" français), il n'est symbolise pas moins la limite que ne parviennent pas à franchir les analyses traditionnelles, parlant de "mise en relief", de "focalisation" ou de "topicalisation", comme chez Sophie Prévost qui, mettant par écrit une phrase issue de la langue parlée, ne résiste pas au chant de sirène de la *virgule*, dispositif estampillé "langue écrite" (2004 : URL) :

Mes voisins, leur fils vient de se marier

1. 3. - Des voix qui s'élèvent en faveur de la binarité

Contre ce qu'il faut bien qualifier de "binarité d'opérette", cantonnée à la recherche d'"opposition binaires", décrétées comme tel par ces auteurs, et détachées de tout, il y a heureusement de plus en plus de linguistes qui sont conduit sur la piste d'une vraie binarité, rejoignant Deulofeu et Cornulier (page 140). C'est ainsi que Nolke écrit (2001 : 112) :

> “J’ai essayé de montrer que la structure informationnelle **devra** (js) être conçue comme une structure hautement complexe émergeant de la fusion d’une série de **structures binaires**. (js)”

Il ne s’agit pas d’une pétition de principes, non suivie d’effets et de mise en pratique ; mais la remarquable analyse de *peut-être* qu’il a livrée (§ X. 8.) commence à déverrouiller certaines portes. On note l’emploi par Nolke du futur « devra », laissant entendre qu’à ses yeux, une telle analyse n’existe pas encore.

2. - Confrontation avec la théorie des axes

2. 1. - Remise en question de l’”axe” syntagmatique

1 - Il s’agit de l’invention pure et simple des Éditeurs, voie dans laquelle s’est engouffrée tête baissée toute la linguistique structuraliste à la suite de Jakobson. Saussure, quant à lui, n’a jamais parlé d’*axes syntagmatique* et *paradigmatique*. Les Inédits là-dessus sont formels. Quant au croquis de deux lignes se croisant à angle droit (CLG 115 ; ELG 333 ; ici page 180), il cadre bien plus avec la conception sous-tendant la citation du MI. L’idée de “deux axes” fait instantanément appel à la figure des axes géométriques ou algébriques, ce qu’on appelle *repère orthonormé* et qui donne une touche très scientifique au propos puisqu’on a emprunté cet outil aux mathématiques. Il n’est en aucune façon licite de mettre deux ordres de choses sur le même plan en utilisant le même mot, “axe” ou autre.

L’existence de cette séparation, absence d’interaction entre les deux dimensions d’être (axes) constitue une tromperie, volontairement acceptée et consentie par les utilisateurs, d’autant plus volontiers que tous ces mécanismes sont inconscients. D’avoir compris cela – et la presque insurmontable difficulté à l’intégrer dans les développement théoriques – donne à Saussure une véritable *nausée* (ELG 218) :

> “Toutes les façons de s'exprimer qui à intervalles semblent établir une conjonction entre **les faits [verticaux] et les faits horizontaux** (js) sont sans exception des images; l'autre **cause de dégoût** (js) est qu'on ne peut se passer de ces images ni se résoudre à les accepter.”

Encore une fois : on aurait tort de sous-estimer le poids de ce « dégoût », de cette nausée qui m’amène à aller jusqu’à parler d’un *destin tragique* à son propos, ce qui est autre chose que de lui coller sur le dos des étiquettes comme “nature dépressive” ou “pessimisme”.

2 - Tout de suite avant de faire l’aveu de son « dégoût », Saussure a brièvement esquissé ce qui pour d’autres – par dichotomisation – deviendra la “théorie des axes”, lorsqu’il mentionne une opposition entre deux catégories de “faits” demandant à être soigneusement distingués :

> “les faits [verticaux] et les faits horizontaux.”

C'est dans ces mêmes termes qu'il reprendra sa réflexion, apparemment au seuil de la leçon qui a servi de base à Bally et Séchehaye pour élaborer la page 115 du CLG, celle qui a servi de support pour – plus tard – transformer cela en "axes".Il s'agit des pages finales que l'on peut trouver dans les ELG, publiés en 2004 comme résultat du long travail philologique et *text-kritisch* d'Engler. C'est là qu'il consigne l'existence de (ELG 333) :

> "l'axe des contemporanéités (où on peut faire *disparaître* le facteur Temps) et l'axe des successivités. (choses x Temps)."

C'est un point très difficile, mais qui est à mettre en relation avec la déclaration laconique sur le « tourbillon des signes dans la colonne verticale » (ELG 102) :

> "Ils [= les psychologues] se meuvent très naturellement dans ce que j'appelle **la tranche horizontale** (js) de la langue, mais sans la moindre idée du phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans **la colonne verticale** (js) et défend alors d'en faire ni un phénomène fixe ni un langage conventionnel, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix."

Indication cruciale : la *verticalité* de la colonne, autorisant l'exégèse qu'on tient *là* la véritable opinion de Saussure, la verticalité ayant été transférée à un seul *axe*, qui n'est qu'une *ligne*, alors que "colonne" implique du volume. En tout état de cause, lorsque Saussure parle de « deux axes », il n'est nullement question en cela des seuls faits de syntaxe. Ce qui se succède dans le Temps, ce sont les états successifs de la langue, impossibles à saisir dans une seule et même démarche, point de vue fondamental qui se traduit dans la formule, devenue rituelle « de moment en moment », où « moment » désigne une *coupe longitudinale* d'où, de ce fait, le facteur Temps est exclu. On lit ainsi dans l'édition critique (EC D 177) :

> ".. axe des contemporanéités (exclut le facteur temps) ; axe des successibilités ; dans axe vertical, nous avons les choses multipliées par le Temps (...) On peut dans domaine de valeurs mettre au défi de fonder science nette **sans distinction des deux axes** js)."

C'est le constat qui conduit Saussure à définir la linguistique comme une science double, prise dans une inextricable *dualité*. Saussure lui-même le dit en termes très durs (ELG 210) :

> "Nous nourrissons depuis bien des années cette conviction que **la linguistique est une science double**, (js) et si profondément, irrémédiablement double qu'on peut à vrai dire se demander s'il y a une raison suffisante pour maintenir sous ce nom de linguistique une unité factice, **génératrice précisément de toutes les erreurs, de tous les inextricables pièges** (js) contre lesquels nous nous débattons chaque jour,"

La question de la linguistique comme « science double » a été souvent traitée à partir de l'étude des Inédits. Le point est d'importance et mérite que nous y revenions plus longuement, ce qui sera fait au § XII.1.2. "Faire disparaître le temps", comme l'énonce Saussure, éclaire la notion de *simultanéité* qui revient si souvent sous sa plume.

3 - Un effort d'exégèse de notre part devrait permettre d'aller à la rencontre de Saussure, dans ses efforts – parfois à la limite du désespoir quant à ses chances d'y parvenir – pour traduire en mots sa pensée. Tout au long des Inédits, ce sont les mêmes "données de base" que Saussure combine et recombine inlassablement, à la re cherche d'une forme convenante, la moins fausse possible pour ne pas donner prise aux malentendus. Engler a eu raison de nous livrer les Inédits *tel quel*. Mais l'histoire a montré que ces malentendus étaient inévitables et qu'il aurait pu passer outre, s'adressant par dessus la tête de ses contemporains à des *Nachkommenden* ! Mais tel n'était pas son tempérament.

2. 2. - Le "caractère linéaire du signifiant"

1 - L'expression "caractère linéaire du signifiant" appartient à l'ouvrage appelé CLG. Voici les façons divergentes d'aborder la question, selon le CLG et selon les Inédits :

SECOND PRINCIPE ; **CARACTÈRE LINÉAIRE** DU SIGNIFIANT:	*Deuxième principe primaire : le signe linguistique, l'image servant au signe possède une étendue, se déroule* ***dans une seule dimension*** (js)
Le signifiant, étant de nature auditive, se déroule dans le temps seul et a les caractères qu'il emprunte au temps : a) il représente une étendue, et b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension : **c'est une ligne**. (js)	
Ce principe est évident, mais il semble qu'on ait toujours négligé de l'énoncer, (...) son importance est égale à celle de la première loi. Tout le mécanisme de la langue en dépend (voir page 170). (...) les signifiants acoustiques ne disposent que de **la ligne du temps** (js) ; leurs éléments se présentent l'un après l'autre ; **ils forment une chaîne**. (js) (CLG 103)	Par opposition à d'autres signes (...) les signes acoustiques ne peuvent que **se succéder sur une ligne** (js). Ils doivent **faire une chaîne** (js) (EC 157)

La mention « c'est une ligne » est un ajout des Éditeurs, dans lequel on est fondé à voir l'acte de naissance du "caractère linéaire" du signifiant, devenu la clé de voûte de l'édifice saussurien tel qu'il a été propagé dans le cadre du structuralisme linguistique.

2. 3. - Le schéma selon Saussure : simultanéités *vs* successivités

1 - Le déroulement – ou défilement – d'éléments est ce qui fonde la succession : ils ne peuvent être *simultanés*, mais les uns *derrière* les autres. Mais du fait que les éléments (ou "signes acoustiques") *se succèdent*, on n'est nullement autorisé à en déduire que ce soit la même chose que cet "axe des successivités". Cette successivité n'est pas temporelle (ce qui se traduirait par

“les uns *après* les autres). C’est là qu’a germé l’idée de la part des Éditeurs d’en faire l’axe syntagmatique, l’axe des signifiants. Le contre-sens est énorme et ne doit plus être passé sous la table. Là encore, il est indispensable de rétablir le vrai point de vue de Saussure.

On a à vrai dire besoin de la clé de la pensée du MI pour interpréter correctement les données de base réunies ici. Un élément capital de lien entre les pièces de cet ensemble se trouve dans la comparaison avec le « verre de lunette » (voir page 4), dont Saussure dit :

> “par lequel et **au travers duquel** (js) nous saisissons les autres objets. Il y a une illusion.”

Le « verre de lunette au travers duquel nous saisissons », *c’est* le milieu Intermédiaire, qui dans le schéma reproduit page 333 dans les ELG est figuré comme **à plat**, c’est-à-dire en position horizontale, par rapport à la flèche du temps placée à la **verticale** et qui perce cette « tranche horizontale ». Ce qui est le plus important, donc, c’est l’idée de “voir ou percevoir au travers de ..” et c’est cette idée que Saussure a réussi à condenser en un seul concept, celui du milieu intermédiaire « **par lequel** nous saisissons les autres objets », car là, “par lequel” peut venir se substituer à “au travers duquel”. Le verre de lunette est en position d’*interposition* entre la conscience percevante et le monde de la vie (voir page 4). Il faut d’ailleurs concéder aux Éditeurs un point positif : ils ont eu l’heureuse idée de rétablir dans le schéma figurant page 115 du CLG la tranche à plat qui est dans les notes de Saussure, sans aucun symbole *pointe de flèche* aux extrémités, alors que Saussure agrémentait son croquis préparatoire de ces deux pointes de flèches. Mais dans l’un ou l’autre cas, il était impossible d’en faire un “axe”, indiquant dans quelle orientation s’opère une translation d’éléments.

Pour Saussure donc, le temps ne saurait être une flèche tracée horizontalement. Un autre passage des Inédits vient en renfort de cette façon de voir la chose (ELG 229) :

> “Le sens vertical marquant **la valeur du temps**, (js) et la distance horizontale [ ]”

un propos qui recoupe le schéma griffonné par Saussure, que je reproduis page 180, et où le temps (que je fais partir de la conscience) est l’axe à parcourir pour « saisir les autres objets ». Le seul passage où un axe de “défilement” est envisagé par Saussure se trouve dans les schémas et croquis présentés tout à la fin des ELG sur les *Similia* et *Dissimilia*, peut-être le point le plus énigmatique de l’héritage saussurien (et celui sur lequel se referme le volume des ELG ; ce qui veut dire : la dernière chose enseignée par Saussure). Les majuscules étant de Saussure, il convient de les maintenir ; on remarquera l’hésitation entre *Dissimile* et *Dissimilia*, amenant Saussure à faire un “pâté” (reproduit *tel quel* par les éditeurs des ELG).

2 - Ne plus opposer *simultanéités* et *successivités* impliquera certainement de développer le principe *protase -apodose*, qui n’est somme toute qu’une autre variante du schéma binaire ; un chemin qu’Alain Berrendonner explore de plus en plus systématiquement lorsque, dans le

cadre de la distinction *micro-syntaxe/macro-syntaxe*, il s'intéresse à des énoncés comme (faisant enfin, et à la suite de Blanche-Benveniste, toute la place due à la langue parlée) :

j'ai ma fille, elle est tombée en rollers

2. 4. - Absurdité d'un axe "syntagmatique"

1 - Véritable point d'achoppement de la linguistique fonctionnaliste (basée sur le texte du CLG), il y a impossibilité pour cette école à admettre l'équivalence entre :

faire une croix sur qc >=< renoncer

Je vois le révélateur en surface des tendances profondes qui travaillent la masse de la pensée contemporaine consacrée au langage dans cette incapacité - relevant presque de la torpeur – à franchir le Rubicon des *Partes Orationis*. Le dictionnaire des Synonymes de Bertaud du Chazaud, tout couronné qu'il ait été par l'Académie Française, est parfaitement aveugle pour reconnaître une équivalence sémantique entre ce verbe simple et cette expression composée ; une frontière que le Dictionnaire DLF a enfin réussi à franchir, ce qui mériterait d'être mieux mis en valeur : sous l'entrée "renoncer", figure bien la tournure "faire une croix sur".

Cette remarque sur "faire une croix sur qc" va dans le même sens que la critique de la construction "crier victoire", dont il a été question page 29. Le cas de "crier victoire" est cependant propre à démontrer l'inanité de l'approche classique ; car les translations par lesquelles s'obtient le sens nouveau se déplacent selon des lignes de profilage inattendues. Premièrement, l'action de crier n'est pas exercée, au sens où la valeur faciale de "crier" en fait une variante de la valeur de base – "dire" – et dont les possibles variantes sont :

dire - (raconter) - chuchoter - murmurer - crier - hurler - proférer, etc.

"crier" signifie *ici* (on comprendra que l'on ne dise pas "dénote") : manifestation physique (rarement vocale) exubérante, démonstrative ou véhémente ; il est bien plutôt à rapprocher de la série : crier sur les toits, crier vengeance, crier famine, sans crier gare. Quant à "victoire", son sens plat existe dans les domaines militaire et sportif ; or, dans cette tournure, le mot "Victoire" n'est pas prononcé (ou proféré). Lui non plus n'est pas à prendre littéralement ; il sera plus exact de dire qu'il *pointe* sur un succès, sur le fait d'avoir gagné, réussi une gageure etc. J'ajoute que le tour est souvent dans un contexte du type "avant de crier V.", pour mettre en garde de ne pas se réjouir trop tôt, *se garder de tout triomphalisme* (équivalent de notre tournure). Trouvé sur Internet, voici un bon exemple, sous le titre "ne pas crier V. trop vite" :

> Pensant avoir gagné , le patineur colombien Alex Cujavante lève les bras aux ciel quel- ques mètres avant la ligne d'arrivée. Une célébration prématurée qui va lui coûter cher

2 - Le point critique de l'initiative des Éditeurs se noue dans cette impossibilité : s'il y a groupement de mots (collocations ou figements), leur caractère articulé est suspendu ; pour parler avec Martinet : arrivé à un certain point de son énoncé en cours, le locuteur se trouve devant un *choix unique* (1970 : 109) :

> "Pour les monèmes, aussi bien que pour les phonèmes, l'appartenance à un même système implique opposition, c'est-à-dire **choix exclusif** (js) : on dira donc, si l'on veut, que *demain*, *aujourd'hui* et *hier* appartiennent à un même système, alors que *demain* et *en voiture* appartiennent à des systèmes différents."

Cette confusion vient bien du CLG et, semble-t-il dans ce cas, de Saussure lui-même, hésitant sur la définition de ce que doit être le *syntagme* :

D'une part, dans le discours, les mots contractent entre eux, en vertu de leur enchaînement, des rapports **fondés sur le caractère linéaire de la langue**, (js) (...).

Ces combinaisons qui ont pour support l'étendue peuvent être appelées **syntagmes**. Le syntagme se compose donc toujours de deux ou plusieurs unités consécutives (...). Placé dans un syntagme, un **terme** n'acquiert sa valeur que parce qu'il est opposé à ce qui précède ou ce qui suit, ou à tous les deux. (CLG 170)

Dans la parole, les mots sont soumis à un genre de rapports (...) : ce sont les rapports syntagmatiques. (...) On ne peut faire de syntagmes que **par une suite linéaire** (js) (EC D 277)

Les rapports qui appartiennent aux syntagmes ont pour support l'étendue (...), laquelle n'a **qu'une seule dimension et une seule direction** (js) (...) Placé dans le syntagme, le mot agit en vertu de ce qu'il a un commencement et une fin, et de ce que les autres mots doivent être avant ou après (EC D 279)

Il est manifeste, dans la confrontation de ces deux textes, celui officiel du CLG et le prononcé du cours, retranscrit par les auditeurs (ici, D = Dégallier), que les Éditeurs tirent l'interprétation dans le sens d'instaurer un "caractère linéaire du signifiant" ; ils ont manifestement le souci de justifier et étayer leur propre découverte. C'est là que, si je puis dire, l'*axe syntagmatique* prend sa source, mais n'a pas son origine chez Saussure.

Néanmoins, l'annotation selon les propos tenus par Saussure : « qu'une seule dimension et une seule direction », confirmée sur la même page 279 par les notes de Constantin (dernière colonne), qui a retranscrit la même chose, cette annotation présente un grand intérêt. D'une part, on peut concéder qu'elle a pu inciter les Éditeurs à faire de l'axe syntagmatique une *flèche* orientée de gauche à droite (pour qui se tient en face du schéma). D'autre part, elle autorise une autre interprétation, celle que je consigne dans ce travail à la page 130 comme *schéma d'énoncé*. En raison du défilement se faisant dans la *direction* choisie, on peut délimiter un *avant* et un *après*, et consécutivement deux *zones*, zones qui peuvent être affectées à des tâches diverses. On est alors dans un schéma *binaire* qui peut fonctionner sans qu'il y ait un *axe*. C'est là que l'analyse *descendante* peut prendre tout son sens.

3. - Conséquences du positionnement pris ici

3. 1. - Distinction conventionnelle *donc* arbitraire

Considérant l'opposition droite/gauche dans son plus grand niveau de généralité, Sériot exprime l'idée suivante (1993 : 239) :

> "Je propose, pourtant, d'explorer de plus près certains phénomènes propres à *la partie gauche*, celle qui recouvre "ce dont on parle", "ce qu'on connaît déjà", ce qui devrait avoir pour conséquence de se demander comment on fait pour connaître ce qu'on connaît (ou nommer ce qu'on connaît déjà), et surtout en quoi consiste l'opération de *nomination*."

ce qui recoupe de façon intéressante le point de vue émis par Cadiot/Visetti (2001 : 181) :

> "En résumé, la **fonction dénominative** (js) consiste à étiqueter une *identité*, c'est-à-dire un ensemble de rapports qui nous lient d'emblée (même si nous n'y entrons pas effecti-vement) à un thème appréhendé dans un cadre thématique réputé originaire (i.e. *reçu*). Cette identité est en général gagée sur des modes d'individuation, perceptifs et pratiques, offerts par **le cadre** (js) lui-même. Mobilisant notre attention, le thème en se détachant concentre tous ces rapports, et en fait littéralement son propre, sa propriété – ses propriétés"

point de vue qui situe parfaitement l'ambiguïté de ces "propriétés" qui ne commencent à exister, à devenir perceptibles qu'*à la suite* des actes de langage et de la dénomination qui va nécessairement de pair. C'est en effet *au cours* des actes de parole que se réalisent les individuations qui détachent, mettent en saillance certains éléments, en les thématisant. Le secret, c'est cependant que ces opérations ne doivent pas recommencer *à partir de zéro* lors de chaque acte de parole ; bien au contraire, il y a *sédimentation*, ou capitalisation de de ce qui apparaît alors comme un acquis. Mais, en divergence avec eux, je considère plutôt que *nomination* ou *dénomination* ne sont pas encore pleinement impliquées dans un premier stade, même si elles en sont l'horizon nécessaire, vers quoi l'opération basique *apparition à gauche* (= appgch [81]) convergera par la suite.

3. 2. - Rupture d'équivalence entre les deux types d'apparition

La littérature nous offre sur un plateau une magnifique illustration des deux types d'apparition à droite ou à gauche. Dans son roman *Les fleurs bleues*, Queneau se permet ce trait malicieux (1965 : 106) :

> "Aussitôt la porte s'ouvre comme par enchantement et une radieuse **apparition** fait son **apparition**"

exemple d'autant plus heureux que c'est le même mot que celui qui nous sert !

[81] Il est alors nécessaire de recourir à un sigle, un peu à la manière de la Grammaire Générative, s'agissant d'un premier début pour construire des *opérateurs* (syntaxiques en dernière analyse).

Sur un mode facétieux, Queneau attire notre attention sur le fait – justement – qu'*apparition à droite* et *apparition à gauche* ne sont pas la même chose ; pour cela, il forge le cas limite, que le locuteur *lambda* éviterait instinctivement : il fait figurer le "même mot" dans la même phrase, mais en faisant ressortir leur dissemblance. La distinction "apparition à droite" contre "apparition à gauche" montre que l'uniformité d'un mécanisme de "référence" n'existe pas.

3. 3. - prendre l'avion *vs* l'avion a du retard ; l'avion ≠ l'avion

Nous avons vu le cas de "crier victoire", où l'absence de l'article est une première marque (possible) de l'existence d'une *collocation* (ou expression figée), c'est-à-dire : qu'il ne faut pas décomposer plus avant. Mais cette présence ou absence de l'article n'est pas un critère suffisant pour éclairer les mécanismes qui interviennent. Me trouvant récemment à la gare du Nord à Paris, je regardais partir un RER *direct* pour l'aéroport de Roissy ; en contemplant les voyageurs qui s'y trouvaient me vint la phrase :

(1) tous ces gens vont prendre l'avion

dont l'incongruité m'apparut aussitôt : tous ces gens que je vois dans ce RER ne vont bien sûr pas tous prendre le *même* avion ! (probablement une quarantaine d'avions *différents*) . Pour le cas contraire, on peut se représenter la situation très banale : vous êtes dans le hall d'un petit aéroport (sans tableau d'affichage), attendant l'arrivée de connaissances. Mais à l'heure prévue, ceux-ci ne sont pas là et vous vous rendez à un guichet de renseignements. Là, vous annoncez la couleur, c'est-à-dire vous déclinez l'identité du vol Paris-Ouagadougou n° 1567 ; vous entendez alors l'hôtesse vous déclarer :

(2) l'avion a eu du retard

Dans les deux cas, "avion" est accompagné de l'article défini. Il n'est pourtant pas *défini* de la même manière. Dans le premier cas, on s'appuie sur une caractérisation méréologique – ou méronymique (car c'est à peu près la même chose) – comme :

(3) **l'avion** est un moyen de transport

justifiant l'utilisation de l'article ; il en résulte que "prendre l'avion" = "utiliser le moyen de transport appelé avion". Dans le deuxième exemple, "l'avion" pointe sur un avion réel, pas sur la catégorie, ayant été préalablement délimité : cet avion [dont vous me parlez]. Il s'agit de différentes modalités de la remontée thématique (différentes façons de pointer sur...). L'avion de (1) est déclaré "apparition à gauche", faisant collocation ; dans (2) et (3), ils sont des pointeurs, "apparition à droite", mais dont la remontée thématique, critère décisif, opère à des niveaux différents.

4. - La question de la “représentation figurale”

4. 1. - À la recherche de la “forme interne”

1- On peut bien se demander ce qu’est au juste une *représentation figurale* ? Je reprends ce qu’en dit (en s’appuyant sur les positions développées par Kleiber) Irène Tamba (2008 : 96) :

> “Un prototype admet une **représentation figurale** (js) et une **dénomination lexicale** (js) de facture simple. Par exemple, on peut dessiner une fleur ou un chat. En prenant ce niveau comme base de la catégorie, on s'élèvera d'une part vers des catégories de plus en plus générales, **par abstraction progressive**. (js)”

c’est-à-dire : de moins en moins “dessinable”. On a donc affaire ici au primat de la perception, et en découlant, le primat de l’image (= la représentation). Ce primat de l’image s’appuie sur le primat de la perception et de la solidité de ce qui se trouve *derrière*, dans le monde extérieur, le monde en dur. C’est cela, la théorie du reflet, la représentation étant, dans sa forme située « à la base de la catégore », une sorte de petit croquis – dessin ou illustration – joint au “dossier” sous la forme de quoi Récanati envisage que puisse se faire un “stockage”. Lorsque le locuteur aura besoin de telle ou telle “base documentaire”. Il en va tout autrement si l’on raisonne en termes de “systèmes de repérages” – là où Tamba choisit de suivre Culioli (2008 : 115n) –. En quoi alors un détour par une représentation “lourde” serait-elle nécessaire, alors que la finalité liée à l’acte de langage en cours est de *retrouver* une désignation convenante, un pointeur, et dans certains cas limites de *trouver* (“amener sur le point voulu”) le support “le moins disconvenant”, c’est-à-dire, en vertu de l’approche négative, une signification *par défaut* (selon une expression usuelle en informatique). Guillaume dit à ce propos ceci (PLT 127) :

> “Problème de la psycho-sémiologie : une idée ne peut pas inventer pour elle un signe convenant, mais peut trouver pour elle, dans la sémiologie existante, un signe qui puisse lui être transporté, et qui, n'ayant pas été fait expressément pour elle, ne lui est convenant que par perte de son ancienne convenance. On chemine ainsi. Là est la cause de l'arbitraire du signe linguistique. **Son invention est intrinsèquement perte de convenance** (js) : convenance nouvelle là-dessus fondée.”

On a là un exemple de ces belles et grandes fulgurances dont était capable Guillaume ! C’est par rapport à cette conception qu’il y aurait avantage à raisonner en termes de *forme interne*, laquelle n’a rien à avoir avec une quelconque représentation. On peut aussi se demander si “l’image vocale”, évoquée brièvement par Saussure (ELG 219), préfigure et annonce la *forme interne*. Mais un sérieux problème fait obstacle, du fait de l’utilisation de formulations parallèles, tel que “image acoustique” (intensément exploitée dans le CLG) ou “image auditive” (voir ici le croquis à la page 351) ; mais la confusion avec la “figure vocale” doit aussi faire réfléchir, celle-ci n’étant que l’habillage sonore des signes linguistiques.

4. 2. - Réalité de la “présence” matérielle ?

La remontée thématique, installant des désignations *à gauche* de l’axe central qui établit la dualité originaire sur laquelle se fondent et se construisent les énoncés est un “acte de déclaration”. Cela veut dire que pour les besoins langagiers, des séquences morphologiques sont *déclarées* adéquates pour pointer sur une position donnée. mais cette position n’est pas “donnée” *avant* le pointage, c’est ce pointage qui la “donne”. Autrement dit : seule cette “déclaration préalable “ importe pour fixer la valeur d’emploi, celle qu’ils ont alors à assumer, à prendre en charge. Rien dans leur morphologie, ni dans leur étymologie n’a un quelconque poids pour expliquer, rendre compte de cette position par eux occupée. Autrement dit : cet acte de déclaration est *arbitraire*. Les *déclarations* sont des décisions collectives, inconscientes, car formées au cœur de la Masse parlante ; l’adhésion individuelle n’a pas à se faire “au coup par coup”, elle est acquise une fois pour toutes, elle fait partie du langage et ne saurait s’en distinguer. Ce qui règle son fonctionnement est l’*intersubjectivité*, comme l’“instance d’homologation” (dont il sera question au §§ XI.).

Il y a de ce fait une sorte de “devenir-objet” ; c’est le mot qui “investit” l’objet, lui donnant sa matérialité, et non le contraire. À l’inverse, quand des mots ou termes sont délégués (ou relégués) dans des position *à droite*, ils perdent la relation avec l’objet, avec *tout* objet. La matérialité dont il s’agit est la permanence, la continuité du statut d’un objet, assurée par la permanence de sa désignation, l’assurance par les mots d’accéder à un “même” contenu.

5. - Dénomination et référence

5. 1. - Que faut-il pour être un bon piéton ?

Hugues Constantin De Chanay, qui a soulevé le coin du voile sur les absurdités et les incohérences de la *dénomination* dans sa définition classique, livre une étude du phénomène à laquelle je peux souscrire. Un début encourageant qui se traduit aussi dans la mise à distance du terme “substantif”, qui n’apparaît qu’une seule fois (2001 : 177) :

> “les études portent en effet généralement sur les syntagmes nominaux (comportant des **substantifs**) (js)”

Ce qui dans le texte de De Chanay contribue à entretenir une confusion regrettable. Comme le rappelle Irène Tamba (2008 : 68) :

> “D'un point de vue linguistique, la dénomination est plus étroitement associée à la catégorie grammaticale du nom — appellation qui confond le nom appellatif et le nom substantif (anglais, name/noun).”

Mais cette confusion n'est pas le fait du seul texte de De Chanay, elle s'est déjà largement généralisée. Il n'en assène pas moins un argument massue contre la fixité des classes référentielles, c'est-à-dire au bout du compte contre leur fiabilité (2001 : 173) :

> "l'on pourrait, (...), parcourir en extension la classe référentielle, qui recouvre grosso modo un ensemble d'objets du monde, en faisant un recensement de ses effectifs. Or, sans même aller chercher les catégories dites « abstraites », on s'aperçoit très vite que ce n'est pas là le lot commun des classes référentielles. Si l'on prend par exemple celle **des piétons**, (js) il est manifeste qu'il ne rimerait a rien de chercher à en énumérer l'extension, puisque les effectifs seront extrêmement élastiques : **on est piéton quand on marche dans la rue, on cesse de l'être dès que l'on n'y marche plus**. (js) Cet exemple simple (on en trouvera sans peine de plus complexes) montre que les classes référentielles ne peuvent être conçues comme des ensembles « **permanents** » (js) de choses."

L'exemple du "piéton" relève de l'élémentaire bon sens : l'état de piéton n'étant pas permanent, il n'y a pas lieu d'en faire une « classe d'élément » ; mais cette façon d'aborder les questions de lexique ou de référenciation demanderait à sortir du marginal et de l'anecdotique et devrait fonder la base d'une autre façon d'analyser et de construire les système de référence.

5. 2. - Un système de "pointeurs"

1 - Il n'y a pas d'automatismes réglant et fixant les désignations. Tout est en permanence affaire de *conventionnement*, même si – du point de vue des sujets parlants – il n'y a de perception possible d'un point nodal où aurait pu se faire un tel conventionnement. Le degré de "remontée thématique" autorisé se réalise au cas par cas, en fonction des besoins locaux.

La conception de "pointeurs", appliquée également à la dénomination, obtient son *feu vert* à partir du moment où l'on accepte que les mécanismes de la dénomination ne convoient pas du savoir ou de la connaissance relative au monde extérieur. En tant que "pointeurs", ils n'ont que des valeurs relatives (entre elles), et le mode d'action oppositif permet d'exclure ce qu'elles ne sont pas. Placés dans cette perspective, il est alors préférable d'abandonner le terme de "référence" et de "référents" (en gardant par contre les "systèmes de référence" dont la construction se fait en permanence, comme le pense aussi Culioli ; voir ici pages 128-9).

2 - On devra, me semble-t-il, tenir compte du fait que le terme de "pointeurs" a été emprunté à l'informatique, plus précisément à une technique de programmation décrite (sans rentrer dans le détail technique) d'adressage *dynamique* de la mémoire. Ce parallèle fait ressortir qu'en vertu de la remontée thématique, *tout est déictique*, les nuances résultant essentiellement de la dynamique inhérente, c'est-à-dire : du "degré" de remontée thématique que présente tel ou tel mot ou expression (le niveau d'interception de son vecteur selon Guillaume).

5. 3. - Des pointeurs mais sans ostension

Il y a chez Leisi (voir page 116) une démarche – involontaire de sa part, semble-t-il – dans cette direction ; il parle en effet d'une « Zeigerichtung », une direction indiquée par le geste de "montrer" (= zeigen), mais envisage le cas où ce que l'on donne à voir n'est plus *une* chose, mais *partie* d'une chose. Le discours doit poser des entités (ce dont on parle). Il doit mettre en place des stratégies pour les *désigner*. Cet acte de désignation est un "accès vers" ; il suffit juste de cerner ces entités *a minima* Pour reprendre la formule de Saussure, déjà plusieurs fois citée dans les pages qui précèdent :

(il s'agit d') "amener la différenciation voulue"

Mais contrairement à une démarche dite *encyclopédique*, la question ultime n'est pas de savoir si ce sur quoi il est pointé pour réaliser des actes de langage existe *réellement* ou non, est doté de telle ou telle "qualité" (les *qualia*). La définition *a minima* par les pointeurs, correspondant à l'approche négative définie par Saussure, pointe en fait *sur du vide*. Ce sont les monades (de Leibniz, déjà évoquées page 129). Qu'il y ait quand même *quelque chose* en face tient à la merveilleuse alchimie du langage, à ses réseaux *méréologiques* et au principe d'hypostase ; c'est également le fait d'une faculté d'intellection commune, l'intersubjectivité, qui a été l'instrument de cette réalisation.

Les aperçus donnés ici donneront lieu à un développement plus conséquent sur la nature du savoir vu à travers l'outil de la langue – comme milieu intermédiaire s'entend – dans le §§ XII. Le fait important est que les *pointeurs déictiques* permettent, tout compte fait, de faire l'économie de l'ostension ; ils permettent des degrés échelonnés de la présentation (ou re-présentification ; déjà mentionnée dans 6.3.). Ils sont une ostension sans ostension, ce qui représente un mécanisme largement supérieur puisqu'il intègre – sans rupture de continuité – les stades abstrait demandant à recevoir une désignation.

5. 4. - La "voie" Messner : ouvrir une voie...

Parmi la liste parcimonieuse d'exemples cités par Rastier, on trouve comme cas le plus développé et argumenté les relations entre "rue", "avenue", "boulevard" et autres. Il néglige cependant dans cet ensemble de poser la question de "voie". Involontairement il reconnaît quand même qu'il y a problème lorsqu'il écrit (1991 : 198n) :

> "En simplifiant, on pourrait dire que 'rue', témoigne de la signification première (**voie en agglomération**) (js) qui a été restreinte, avec l'urbanisation, par l'apparition de nouveaux termes, jusqu'à devenir "rue"."

où, de fait", le terme "voie" fait irruption au milieu des considérations en cours, en position

quasiment d'hypéronyme. Tout cela est à vrai dire bien confus. En quoi cela consiste-t-il par exemple d'"ouvrir une voie" ? Est-ce que l'on fait entrer quelque chose dans la matérialité, laquelle serait – théorie du reflet oblige !– le critère ultime. Prenons un exemple, le plus parlant possible. Reinhold Messner est un des meilleurs alpinistes au monde ; il a plusieurs "premières" à son palmarès. En terme de montagne, la "première" (ascension) désigne la découverte d'un parcours permettant de parvenir au sommet et pratiqué pour la première fois. La tradition alpinistique est de baptiser ces nouveaux parcours du nom de leur "découvreur" :

> ".. on se rend sur le lieu du camp de base de l'époque (Plaza Francia, 4100 m, matérialisée par un panneau) pour admirer la paroi et, d'une certaine manière, se prosterner mentalement devant le lieu (...). En effet, les plus grands alpinistes sont venus ici ouvrir leur propre voie d'ascension qui, bien sûr, porte leur nom, comme **la voie Messner** par exemple, du nom du premier alpiniste à avoir gravi les quatorze sommets de plus de 8000 m en Himalaya."

Du point de vue linguistique qui est le nôtre, seul nous intéresse le mécanisme de désignation ici à l'œuvre ; "voie" ne signalise rien d'autre, ne transpose rien de plus dans l'*existant* qu'un certain parcours le long d'une paroi rocheuse, attesté par le fait que cela a été possible, *donc* que "cette voie" existe bel et bien, qu'elle est réalité et non point chimère. Rien de plus. Les procédures de la remontée thématique procèdent donc bien selon ce qu'en a dit Saussure : par approche négative. Donc la désignation procède *en partant de l'inexistant*, se mettant en place par étapes successives. Une "voie" n'a alors de *réalité* qu'en ayant été dûment cartographiée selon des méthodes relevant de la technique des alpinistes et répondant à l'intention pratique de pouvoir reproduire cette escalade, intention de "réemprunter" la "voie" en question, puisque *maintenant*, elle existe bel et bien.

On voit bien le statut *ténu* de telles "voies" ; on peut expliquer ce que c'est, mais, en faisant le geste de montrer une paroi de montagne, on ne peut en faire une *définition ostensive*. Pour venir désigner, rendre nommable cette réalité, correspondant plus à une pratique qu'à des lieux, le terme "voie" s'est *déformé* avec une grande docilité. La procédure en cause est *dynamique* ; on serait par contre bien embarrassé de lui attribuer des "sèmes".

Mais il y a encore un (ou plusieurs) degré de *non-existence* imputable à "voie", encore plus insituables et volatiles. Il suffirait pour cela de dire :

"la voie est libre !"

qui ne pointe déictiquement sur rien du tout, tou au plus indiquant qu'un "passage" – un "là par où tu/on peux/t passer" – est *existant*, donné dans le réel, des opportunités localisées où le parleur juge qu'il est propice – et possible – de passer (on peut imaginer autour la situation où quelqu'un doit s'enfuir parce que menacé ou en danger).

5. 5. - Hyponymie et hypéronymie

1 - Il y a eu une entreprise de grande envergure cherchant à démontrer un mécanisme du langage exécutant le vaste programme d'un inventaire *taxinomique* du monde ; au cours de pérégrinations dans ce domaine, nous apprenions à quel point il était gênant que la baleine ne soit pas vraiment un poisson, bien que répondant au sème "qui vit dans l'eau" ; ou que l'autruche soit incapable de voler bien que classifiée comme "oiseau". Pourquoi faudrait-il que la taxinomie soit implantée directement au cœur de la langue, à la remorque de la botanique et de la zoologie ? Dans un ouvrage consacré à la sémantique, Vincent Nyckees nous entraîne dans les méandres des espèces animales (1998 : 316) :

> "Tentons toutefois de comprendre les raisons de ce choix effectué par les zoologues. Pourquoi accordent-ils cette importance à la plume et pourquoi tiennent-ils absolument à ranger parmi les oiseaux des animaux à plumes qui ne volent pas ?"

Ce qui conduit à une orgie de coupage de cheveux en quatre (*id.* 317) :

> "Pourquoi la chauve-souris n'est-elle pas un oiseau ? (...) il nous reste à tirer au clair les raisons qui ont conduit les zoologues à écarter la chauve-souris de la catégorie *oiseau*. (...) Pourquoi cette éviction ? Commençons par rappeler que la chauve-souris n'a pas de plume, mais des ailes membraneuses."

L'exemple précédent porte à l'absurde la position qui définit les traits sémiques comme des considérations issues du savoir encyclopédique. Il nous fait toucher du doigt dans quel embarras se sont placé les partisans du modèle sémique et du prototype.

2 - Il s'agit de la même distinction que celle ayant eu cours à l'époque scolastique : *differentia specifica* et *genus proximum* ; une première transformation en a fait l'articulation entre

compréhension et extension

La forme Hypo- et Hypéro- en est le dernier avatar ; mais il s'agit toujours de décrire le même mécanisme ; c'est à ce mécanisme lui-même plutôt qu'à ses dénominations changeantes que l'on doit s'intéresser. Il s'agit toujours de construire des *taxinomies*.

J'ai suivi le travail de Tamba sur *La sémantique* pour de multiples raisons. La raison principale se trouve pourtant ici. Nyckees se situe encore – comme je viens de le montrer – dans la sphère conceptuelle du langage à vocation encyclopédique (d'où les considérations zoologiques ou botaniques restant dans la sphère de pensée du naturaliste du 18° siècle, Carl von Linné). Irène Tamba pour sa part choisit de prendre ses distances vis-à-vis de ces dispositifs explicatifs. Elle adopte le point de vue de Guiraud, reprenant à son compte l'idée que (2007 : 87) :

> “« Les fleurs de la langue sont différentes de celles de Linné », conclut Guiraud de l'étude des taxinomies botaniques populaires, basées sur la forme des fleurs ou des feuilles (œil-de-chat = nigelle ; queue-de-chat= prêle), face à la taxinomie conventionnelle de Linné fondée sur le caractère des étamines et des pistils. Et la dénomination des sièges, d'après leur forme (pouf), leur fonction (liseuse) ou leur pays d'origine(rocking-chair) diffère de l'analyse de B. Pottier à l'aide de « critères sémiques minimum : dossier, bras, nombre de places » (Structures étymologiques du lexique français, 1986 : 250-251).”

Je vois là pour ma part le début d’un mouvement où la Linguistique commence à prendre ses distances aussi bien de Linné et de la mise en traits sémantiques des sièges (allusion à la modélisation de Bernard Pottier), laquelle n’a pas d’autre fonction que de venir prendre le relais des classifications zoologiques, inaugurées par Linné et qui commençaient à s’essouffler sérieusement. Réunissant tout cela en un joli petit fagot, dûment ficelé, Tamba montre une évolution se faisant en profondeur, ce que tendrait à confirmer la très pertinente analyse de Du Chanay, chamboulant la conception de la “référence”.

6. - La remontée thématique

6. 1. - Une vision alternative à la “référence”

Les mécanismes de la remontée thématique sont destinés à remplacer ceux de la *référence*. Pour instruire le dossier d’une *mise au rencart*, il n’est pas inutile de revenir sur les définitions dites *ostensives*.

La question de l’**ostension** est un problème-pivot, permettant de dévoiler la présence en arrière-plan de la théorie du reflet (dans sa prétention à l’universalité). Je reprends la citation de Tamba qui fixe une sorte de *valeur moyenne* du phénomène (2007 : 68) :

> “Le statut dénominatif d'une unité lexicale se vérifie à sa possibilité de figurer en position de X dans des formules stipulatoires comme : <on appelle X, Y>, <Y se nomme X>,<X est le nom de Y> (...) et, parfois, d'apparaître **en liaison avec une ostension** (js) : le cou, c'est ça.”

Puis, développant l’idée vers de petites “mises en situation” explicitantes (*id.* 78) :

> “Aussi *ça* est-il d’un usage courant dans les formules de dénomination (ça s'appelle X) ou encore d'**explicitation ostensive** (marcher, c'est faire comme ça).”

où la possibilité s’entrouvre de sortir de la position standard, telle qu’exprimée par Laurence Kaufmann (p. 166), une position restant coincée et sous-déterminée par le soubassement implicite de la théorie du reflet.

6. 2. - Niveau de la remontée thématique I : pavé, râpé, raté

Entre ces trois termes, tous trois ayant la forme extérieure de participe passé, il n'y a en réalité aucune unité, du point de vue de la remontée thématique :

- "pavé" est pour un francophone immédiatement associé à un objet, pourvu d'une *Gestalt* bien délimitée. L'allemand et l'anglais doivent au contraire faire accompagner un terme de base par un ajout spécifiant (éventuellement désambiguiseur) :

fr. pavé = *all.* Pflasterstein ; *ang.* cobble [stone]

"Pflaster" tout seul n'a pas la signification de "pavé", mais de pansement (voir page suivante) ; l'ajout "stone" a par contre par rapport à "cobble" le statut net de désambiguiseur.

La gestalt du pavé anglais est sinon différente, sous forme d'un ovale (cob = miche de pain). par contre, en français l'indication "pierre", "de pierre", "en pierre" est déjà *contenue* dans "pavé" (sauf indication contraire comme "de saumon") ; "pavé" tire derrière lui "pavage", "pavement", "l"enfer est pavé de bonnes intentions".

- "mettre du râpé sur les pâtes" ne présente pas de remontée thématique puisque dépendant du co-texte qui stipule qu'il s'agit bien de "[fromage] râpé" ; l'action de râper reste présente en arrière-fond explicitant le terme. Mais, fondamentalement, on pourrait râper bien d'autres choses que du fromage. "râpé" n'a de réalité – immédiatement perceptible – qu'ancré dans une pratique culinaire, liée à certaines habitudes alimentaires.

- pris seul, "raté ne réalise une remontée thématique que beaucoup plus timide. Il reste lié à des expressions verbales :

ce moteur a des ratés (= pétarade) (dsbg : [d'allumage])

dans un autre sens, se trouve en concurrence avec "ratage" ; on trouve donc aussi bien les deux réalisations (exemples prélevés sur la Toile) :

- Une fois de plus, l'OM a fait preuve d'indigence au niveau du réalisme, notamment l'avant-centre Cyril Pouget qui enchaîne **raté sur raté** devant les cages adverses

- Marvel enchaine décidement **ratage sur ratage** ; ma fois, tant que la Maison des Idées laisse Sam Raimi faire son Spiderman...

C'est là un exemple typique de l'indécision sans importance qui se manifeste lors des actes de parole ; il est en effet sans importance que l'on choisisse "raté" ou "ratage" puisque c'est la même *intention signifiante* qui se tient derrière, en retrait de leur réalisation. On voit aussi par ces exemples comment se réalise la marche vers l'abstraction, bien différente de ce qu'en dit Tamba dans la citation figurant à la page 292 : « par abstraction progressive ».

6. 3. -. Niveaux de la remontée thématique II : pansement

La remontée thématique n'est pas "prédicable"– et n'a pas besoin de l'être. C'est une décision – sur le long terme – de la MPa de régler le niveau nécessaire de cette opération. À l'extrémité, une désignation "rentre" dans le monde des objets, de l'ostensible. J'ai choisi un objet, le plus insignifiant possible, pour apporter une illustration parlante de ce fait. L'objet en question est tellement petit et plat quel'on peut en placer un exemplaire ici même, comme dans un herbier :

(coller ici)

De façon comparable à l'exemple précédent, le verbe "panser" se trouve – du fait de la remontée thématique – mis en retrait par rapport à la désignation qui pointe unanimement sur un objet bien précis, que le mot, prononcé ou écrit, suscite selon un automatisme bien rôdé. Petite curiosité : le mot allemand, vu à la page précédente, "Pflaster" (même racine gréco-latine que les mots "emplâtre" et "plastron" ; sens origine "qui recouvre") signifie **aussi bien** "pansement" que "pavé" ; d'où la nécessité de l'ajout qu'il s'agit d'une pierre : Pflaster*stein*.

6. 4. - Niveaux de la remontée thématique III : "my generation"

On connaît le succès planétaire du groupe rock, les Whos, affirmant "leur" génération. C'est le fait (antérieur) de la remontée thématique de "génération" qui permet de l'attribuer à un possessif (plutôt que le possessif lui soit attribué !) :

les gens de *ma* génération

"génération" lançant les utilisateurs du langage dans une seule direction, répondant au critère *d'univocité.* Mais il est facile de montrer qu'il n'en a pas toujours été ainsi ; il suffit pour cela à "génération" d'ajouter "spontanée" et c'est "tout à coup" une autre *génération* qui déboule.

Autrement dit : la remontée thématique est bien un processus de "chosification" (réification), qui tend à conduire les "désignés" vers le statut d'existant, mais sans qu'il y ait nécessité d'aboutir à un état de "tout ou rien" ; bien au contraire, il y a des états multiples intermédiaires de "chatoiement" (ayant admis que les vecteurs sont des "pointeurs"). Mais "génération", contrairement par exemple à "pâtisserie", ne devient pas un "montrable", rendant possible une *définition ostensive*, ni individuellement "comptable" (j'ai mangé *une* pâtisserie délicieuse). Ce sont toutes ces finesses qui font la richesse de la palette d'expression de la langue.

6. 5. - Décision arbitraire : un établi

Ce n'est pas de désignation qu'il s'agit, mais de remontée thématique et, partant, de niveau de cette remontée *vers* la position thématique. Il a là un choix et une décision, et sur qui va tomber ce choix, qui va être porté par cette décision aux avant-postes, cela est parfaitement indifférent (= le "beliebig" allemand); les seuls critères sélectifs intervenant répondent aux impératifs morphologiques dictés par le MDS. Ainsi l'*établi* est séparé par un seul petit son-lettre de l'*étable*. On peut se demander d'un ami bricoleur qui vient de s'installer dans un nouveau chez-soi : Où a-t-il établi son établi ? Il n'y a pas de redondance (comme dans les apparitions de Queneau). Mais un "établi" pourrait tout aussi bien être le contraire d'un "itinérant" :

vous êtes un établi, moi je suis un itinérant

7. - En position d'attente, un vocabulaire semi-abstrait !

7. 1. - Retour du "piéton"

Le vocabulaire *semi-abstrait* – dont je préconise la généralisation méthodologique – désigne une zone du vocabulaire occupant une position médiane, conformément au rôle du langage défini comme MI. Il s'agit d"une *position d'attente*, pouvant se distribuer dans une "infinité" de combinaisons, et alimentant les essais de nouvelles combinaisons. Cette zone productive du lexique doit refléter les valeurs moyennes présentes dans la langue *à une époque donnée*, étant donné que ces valeurs sont destinées à continuer – indéfiniment – à évoluer dans les temps futurs. Cette définition met à l'écart les vocables *univoquement* liés à des objets, c'est-à-dire ayant effectué le parcours de la remontée thématique jusqu'à son point d'aboutissement dans le monde objectif (et objectivable). Pour reprendre l'exemple, donné par De Chanay , de **piéton** ; ce qui pour De Chanay fait figure de chose anecdotique, évoquée – comme *curiosum* c'est-à-dire de façon marginale – doit maintenant *être mis au centre*, constituer le point de départ de l'analyse (donc : d'un nouveau type d'analyse, **en rupture sans appel** avec de précédentes pratiques destinées à être mises au rebut). Je tendrais à voir une évolution importante – que l'on n'a pas le droit de négliger – entre un ancien point de vue de Cadiot en 97, repris par De Chanay, et celui plus récent, exprimé dans l'ouvrage TFS. J'opposerais donc Cadiot à lui-même, d'une part cité par De Chanay (2001 : 170) :

> ".. tout usage suppose des emplois préalables (../..) Cadiot & Nemo réservent, et c'est tout à fait leur droit, le statut "dénominatif" aux seuls emplois qui ont été **institutionnalisés en usages** (js) et cristallisés en labels classificatoires, " tout usage (dénominatif) ayant d'abord été un emploi (non dénominatif) " (1997a : 130). Au contraire, la littérature consacrée à la question de la

construction interactive des catégories et de leurs appellations (Lüdi, Clark, Mondada, ...) fait généralement du terme de " dénomination " un usage beaucoup plus large, ce qui est compréhensible dans la mesure où l'étude des processus de référence en discours les amène à constater la construction de catégorisations et de "dénominations" éventuellement (et même souvent) ad hoc et provisoires. En dépit de cette divergence terminologique (...) les deux perspectives paraissent assez complémentaires et partagent semble-t-il cette thèse fondamentale, que toute catégorisation, pour être en circulation à quelque niveau que ce soit, fait d'abord l'objet d'une élaboration discursive."

et d'autre part dans ce passage dans le livre de référence (TFS 106n) :

"De façon analogue, il convient de résister à la tendance consistant à ontologiser les déverbaux, en interprétant la suffixation comme une **opération d'individuation chosique** (js) (alors que le suffixe est tout autant une indication d'accès, contextuellement liée au morphème qu'elle augmente). Plus généralement, il est essentiel pour l'économie des motifs, qu'on puisse les retrouver comme **sources et produits de l'activité de langage** (js) à tous les niveaux d'intégration : faute de quoi, on ne pourrait comprendre les rétroactions les plus profondes de la thématique sur les valeurs lexicales, que ce soit en diachronie ou dans la parole ; et corrélativement la portée du langage serait bornée en permanence par un répertoire clos (un dictionnaire) de 'formes schématiques', dont les paradigmes de **stabilisations/déstabilisations** (js) circonscriraient d'avance le jeu lexical de l'innovation sémantique."

Concevoir des désignations comme "sources et produits de l'activité de langage" ne peut pas être concilié avec le fait – comme le relève De Chanay – de "réserver le statut "dénominatif" aux seuls emplois qui ont été institutionnalisés en usages et cristallisés en labels classificatoires. Une telle priorité ou exclusivité d'accès donnée à l'*usage* revient bien sûr à s'aligner platement sur la théorie du reflet. "Piéton" ne s'individualise pas ; ou – mieux dit : il ne fait pas l'objet d'une remontée thématique. Montrer quelqu'un dans la rue en train de marcher en disant "c'est un piéton" consacrerait l'échec retentissant de la dénomination ostensive. C'est la remontée thématique qui instaure la condition (indispensable) pour que la monstration *à l'index* puisse fonctionner ! Ce qui en réalité serait correct de dire serait (en faisant un néologisme sauvage) : "tu vois ce gars dans la rue ; il piétonne !".

7. 2. - Le critère de l' "univocité"

Il est caractéristique, que, dans des ouvrages procédant à partir du critère de la *synonymie*, un item ayant acquis une désignation univoque, disparaisse purement et simplement de l'inventaire. C'est ce qu'on observe dans le dictionnaire DLF où "piéton" est sauvé *in extremis* de la disparition parce qu'il donne lieu à un emploi adjectival ("passage piéton", "zone piétonne" et "rue piétonnière"). Cela rejoint l'erreur récurrente dans l'enseignement des LV à vouloir inculquer *d'abord* des valeurs univoques, du vocabulaire bien solide alors que c'est le *contraire* qu'il faudrait faire : partir d'une acquisition systématique du *vocabulaire semi-abstrait*, puisque celui-ci est la *plaque tournante* livrant accès à la puissance expressive, c'est-

à-dire : en déploiement, de telle ou telle langue, investissant la fameuse “position d’attente”.

Pour contrer la tendance au désordre (= entropique), il serait nécessaire d’instituer une articulation claire et sans zone d’incertitude entre le domaine *semi-abstrait* et les *parcours* de la remontée thématique, en les tenant distinctement à l’écart l’un de l’autre. Quant au sens hiérarchique de cette agencement des domaines (la dénivellation productrice), il va indubitablement de la zone du semi-abstrait *vers* les emplois concrétisants, la limite extrême de ces constitutions de parcours étant le **nom propre**, le nom devenant alors l’équivalent d’une étiquette que l’on peut théoriquement apposer sous la représentation ou la photographie du désigné en question.

7. 3. - La “conquête de l’”objectivité” (ou mieux : de l’objectalité)

Selon Piaget dans l’introduction à son petit livre de vulgarisation (1972 : 5) :

> “...toute connaissance comporte un aspect d'élaboration nouvelle et le grand problème de l'épistémologie est de concilier cette création de nouveautés avec le double fait que, sur le terrain formel, elles s'accompagnent de nécessités sitôt élaborées et que, au plan du réel, elles permettent (et sont même seules à permettre) la **conquête de l'objectivité**. (js)”

De même qu’il n’existe pas “naturellement” un point de vue “concret”, opposé à un point de vue “abstrait”. Ces deux façons de concevoir ne peuvent fonctionner que dans la simultanéité-opposition, laquelle se saurait se construire que parallèlement à cette « conquête de l’objectivité ». Or cette perception ne peut s’installer qu’à partir d’une position moyenne, intermédiaire, une position *idéale*, située pour ainsi dire *à mi-distance* ; cette position, c’est le MI, rendant possible la perception *intellectuelle* du monde, perception intellectuelle qui n’est pas à côté ou en dehors de la perception proprement dite, mais qui – pour rompre avec tout “sensualisme”“ – la conditionne et l’approvisionne en *Gestalts* d’intellection, c’est-à-dire : avec les moyens langagiers (la perception physique ayant d’autres *Gestalts*, tout aussi puissantes et insoupçonnées). Elle est relayée à un niveau plus bas par un type de vocabulaire, une zone à l’intérieur du vocabulaire qu’il me semble avantageux d’appeler « semi-abstrait » ; ce vocabulaire n’est pas orienté sur la « nomenclature », c’est-à-dire sur les inventaires techniques, n’est pas subordonné à des sens “propres”, à des sens “concrets” qui seraient plus près du *réel*, donc clé et condition de l’*accès au réel*. La conquête de l’objectivité va de pair avec ce que Lafont a baptisé « effort de l’espèce pour atteindre la rationalité abstraite » (voir § I. 11. 3.), dont une des formes prises est la distinction entre concret (= objectif) et abstrait (= reconstruit par la pensée).

7. 4. - Insignifiance foncière (de départ) des “objets”

Dès que l’on se place selon la ligne de pénétration précédemment décrite, on voit alors affluer et se disposer en bon ordre une quantité de matériau dont on s’étonne qu’un tel type d’arragement n’ait pas déjà été reconnu. La remontée thématique, opérant de façon échelonnée, rejoint l’intuition primordiale de Guillaume, souvent reprise (avec des fortunes diverses) : *le cinétisme vecteur* (qu’il décrira plus tard en termes d’interception) (PLT 187) :

> ‘Une fois reconnue la forme vectorielle primordiale du phénomène, le reste ne fait plus de graves difficultés : on arrive aisément à la découverte de ce qu'ont produit, dans l'être de langue considéré, les **coupes portées par le travers** (js) de son cinétisme vecteur.”

Encore une fois la citation de Saussure (ELG 75), disant haut et fort que le mot ne possède pas une signification absolue s'appliquant à un objet déterminé (voir citation page 165). C’est le langage, en tant que milieu intermédiaire, c’est-à-dire : médiateur, qui donne aux dits *objets* un statut d’existence, une réalité opérationnelle dont l’acte de dénommer n’est que le niveau de base. La chose est simple : pour la langue – les structures de langue – il n’y a pas d’”objets” ! Il n’y a que des stratégies pour distribuer de la “désignation” (que l’on peut bien aussi appeler “dénomination” ; c’est d’ailleurs même le mécanisme dit “déictique” qui pourrait venir se résorber dans cet ensemble de stratégies). Les objets sont seulement “rattrapés” par des dénominations ; celles-ci ne sont pas fluctuantes ou flottantes (ce qui serait défaut ou inconvénient) ; c’est par nature (la nature de la chose) qu’elles sont non-stabilisées ; la mention du “fluctuant” est un rappel de l’ ”à-peu-près” évoqué par Saussure (et repris dans le CLG). À considérer comme une limite ; au bout du processus, l’objet lui-même “disparaît”, se dissout dans l’insignifiance. Cela va à l’encontre de la “croyance” dans la “solidité” du monde matériel, ce qui veut dire essentiellement : de sa permanence.

7. 5. - La binarité comme vision “binoculaire” : appgch *vs* appdr

La véritable “structure profonde” du langage réside dans cette binarité, qui est la forme fondamentale générant les énoncés (et ayant généré par ricochet le langage lui-même !). Ce qui est “appgch” (apparition à gauche) fonctionne selon les principes de la remontée thématique, génératrice des pointeurs déictiques (s’appuyant sur les *réseaux méréologiques*, même si cette notion récemment apparue est encore mal définie). Il ne faut surtout pas mélanger et faire la confusion avec ce qui relève de l’”appdr” (apparition à droite), comportant pour l’essentiel des constructions verbales (mais auxquelles il serait faux de les réduire). Cette binarité fondamen-tale ne prédit en aucune manière les places d’apparition des éléments dans les *états terminaux* des énoncés, soumis à d’innombrables possibilités de reconditionnement, par des effets de sens locaux, constituant un inépuisable *réservoir*. Seul un vocabulaire *semi-abstrait* aurait la charge de prendre en compte ce fait, par la qualité d’être – fondamentalement – à mi-chemin.

Partie IX :
Analyse descendante, grammaticalité, syntaxe

1. - Analyse “descendante” et ChS

1. 1. - Le “filet des mots”

L’analyse descendante est la seule méthode capable de faire apparaître des structures sémantiques, champs sémantiques et autres, ainsi que leur articulation. Le contour programmatique de la méthode ont été donnés par Trier dans cette phrase (1973 : 2) :

> Das ausgesprochene Wort steht vor der zum Feld sich ordnenden Fülle seiner Nachbarn. (...) daß wir genau wissen, was mit ihm gemeint ist, das liegt gerade an diesem **Sichabheben** (js) von den Nachbarn und diesem Sicheinordnen in die Ganzheit der den Begriffsbezirk überlagernden **Wortdecke**, des **lückenlosen** Zeichenmantels. (...) Wir werfen ein **Wortnetz** (js) über das nur dunkel und komplexhaft Geahnte, um es **gliedernd** zu fangen und in abgegrenzten Begriffen zu haben. Die Begriffsbildung mit Hilfe der Worte ist ein gliedernder Klärungsvorgang **aus dem Ganzen heraus**. Dabei **spiegelt die Sprache nicht reales Sein**, sondern schafft intellektuelle Symbole, und das Sein selbst, das heißt das für uns gegebene Sein, ist nicht unabhängig von Art und **Gliederung** (js) der sprachlichen Symbolgefüge.
>
> Traduction : Le mot prononcé se tient en avant de la multitude constituée en champ de ses voisins. Et le fait que nous sachions ce qui est visé avec son utilisation dépend précisément de ce qu’il se détache (= sich abheben) de ses voisins et de son insertion dans la totalité de la **couverture de mots** recouvrant le domaine conceptuel (= Begriffsbezirk), totalité du manteau de signes se joignant **sans interstices**. Sur ce dont nous n’avons qu’un pressentiment obscur et complexe, nous jetons le **filet des mots** pour le capturer et, en le structurant, en disposer sous forme de concepts délimités entre eux. La formation des concepts à l’aide des mots est un processus structurant qui clarifie et éclaire les choses **en partant de la totalité**. Dans ce processus, la langue **ne reflète pas le monde réel de l’étant** mais crée des symboles intellectuels, et l’étant lui-même, c’est-à-dire l’étant tel qu’il est donné pour nous, n’est pas indépendant du **maillage** (= Gliederung) et de la structuration de l’appareil conceptuel de la langue.

C’est une très importante citation – dont la traduction pose maints problèmes. Le mot clé “lückenlos” n’y figure malheureusement que dans un recoin. C’est de la vision exprimée ici par Trier que ressort la nécessité de placer l’étude exclusive de la morphologie à la source de toute investigation consacrée au langage, cette investigation devant se vouer à la recherche de l’énigmatique “forme interne”. La vérité est de dire que cette citation demanderait à faire

l'objet d'une longue et minutieuse exégèse (notamment sur ce Begriffsblock, "domaine conceptuel"). Sur la question de la place à donner à la morphologie, Husserl a le propos suivant qui, de façon quasi visionnaire, rejoint le point de vue exprimé par Trier, regardant en direction d'un "programme" pour donner corps à cette analyse (RL 115) :

> "**De là découle la tâche importante**,(js) également fondamentale pour la logique et pour la grammaire, de mettre en évidence cette organisation a priori, qui s'étend à tout le domaine des significations, et d'explorer dans une « **morphologie des significations** » (js), le système apriorique des structures formelles, c'est-à-dire de celles qui laissent de côté toutes les particularités concrètes des significations."

Exprimé autrement, nous pourrions dire que c'est le mouvement de "jeter" qui fait qu'un filet existe, ou comme le dit Zemb "avant l'Acte de relier, il n'y a pas de Lien" (voir page 130) ; ce qui revient à insister sur le « wir werfen » (= nous jetons) dans la citation précédente de Trier, qui dépeint l'acte d'*aller chercher*, l'« accès vers ... », une mise en œuvre de l'*energeia* de Humboldt.

1. 2. - Les articulations

Le terme employé par Trier "gliedernd" – traduit par "structurant" – fait écho au terme adopté par Saussure dans la citation du MI, les **articuli** (pour éviter de parler de "mots"). Le "filet des mots" de Trier est une autre formulation pour le MI, puisque faisant apparaître les "articulations", des subdivisions, allant jusqu'à des unités ; mais ces unités sont le résultat du processus de "saisie du monde", processus que l'on ne recommence pas à chaque fois que l'on parle, qui prend appui sur un acquis, constitué lors des précédents actes de parole et ayant construit – imperceptiblement – l'état actuel de la langue. Chaque nouvel acte de langage en repart pas de zéro, il y a, selon le terme qu'affectionne la phénoménologie, *sédimentation*, c'est-à-dire constitution du stock de l'institué (selon Guillaume cette fois-ci), du trésor de la langue, rangé dans les cases du casier (pour finir avec Saussure).

On peut se demander pourquoi la phénoménologie préfère parler de "sédimentation" plutôt que de "mémorisation" ? La raison est, me semble-t-il, que la mémorisation est un fait individuel, alors que la sédimentation est collective ; pour qu'il y ait un dépôt de couches recélant un acquis, il faut que ce soit dans un acte partagé, dépassant – ou plutôt les unifiant – les individualités (dimension de l'*intersubjectivité*). Dans le même mouvement, l'acte de "se souvenir" est redéfini et réorienté comme "re-présentification" (*Wieder-Vergegenwärtigung*, *Gegenwart* = le présent). Voir les « Abschattungen » de Husserl, De même que pour lui, la sédimentation résulte de l'accumulation des actes noétiques. Cette position peut être comprise dans le même sens que la récupération par le trésor de la langues des combinaisons réussies de la parole.

1. 3. - “il est possible que nous rencontrions ..”

Je rappelle la formule de Saussure, venant en complément indissociable de la citation du MI, sur laquelle sont basées les présentes réflexions (EC D 256) :

> “Partant du globe des valeurs pour en dégager les différentes valeurs, **il est possible que nous rencontrions** (js) les mots, que ce soit une des séries de termes à connaître”

« partir du globe des valeurs » désigne une procédure, une approche globale *descendante*, c’est-à-dire procédant de manière *non-compositionnelle*. C’est replacée dans ce cadre que l’’expression « il est possible que nous rencontrions » prend tout son sens. Elle est à prendre au pied de la lettre : *avant* de nous engager dans ce cheminement (qui réussirait réellement à partir du « globe des valeurs »), nous *ne savons pas* ce qui va en ressortir.

1. 4. - L’unité du syntagme ?

Où est alors l’unité du “syntagme” ? La démarche pour déterminer cela peut-elle être “compositionnelle” ? Saussure tend à penser le contraire (ELG 26) :

> Il y a deux ordres d'unités possibles :
>
> - celles qui résultent du **découpement rationnel ou non** (js) de la chaîne sonore, ou syntagme, en différentes fractions qui seront les unités du même corps concret.”

puisque cette définition correspond à l’analyse descendante. Mais les choses – bien sûr – ne sont pas aussi simples : la grammaire ne peut détenir à elle seule la clé des significations. Saussure ajoute en effet :

> “- celles qui résultent de la classification des unités du premier ordre par rapport à d'autres unités du même ordre, détachées d'autres syntagmes, et **déclarées semblables au nom de tel ou tel caractère** (js) : on obtient alors une unité abstraite, mais qui peut passer pour unité au même titre au moins que les précédentes.
>
> **Dans aucune des deux séries les unités obtenues ne sont plus qu'une**. (js)”

Les unités ainsi entraperçues sont sur la voie de syntagmes en bonne et due forme, mais on ne peut prématurément les déclarer tels. La situation est complexe, car si les unités ainsi obtenues perdent leur caractère d’”unité”, fait d’être “une” (puisque Saussure dit bien qu’« elles ne sont “une”dans aucune des séries »), alors ce ne sont plus des unités : elles ne matérialisent plus les “articulations” ! On réalise à quel point, dans l’analyse actuellement régnante, le terme de syntagme a été prié de se couler dans le moule d’un *constituant immédiat*, élément de base dont l’accumulation produit les énoncés, selon une procédure à la fois compositionnelle et ascendante, comme dans les arborescences de la TGG.

2. - La question de la “norme” (acceptabilité)

La notion, venant de la TGG, de “bien-formé” ou “mal-formé” (*well formed* ou *ill formed*), qui est bien séduisante, demande à être soumise à une réflexion appuyée sur les principes que nous avons commencé ici à dégager. Y a-t-il en d’autres termes nécessité d’instaurer une instance de contrôle, qui déterminerait ce qui est bien ou mal formé.

Tamba nous le rappelle (2007 : 25-6+) :

> “entre le nombre illimité des phrases que permet de produire une langue et l'ensemble des expressions **bien formées** (js) d'un langage formel potentiellement infini ;”

On reconnaît il est vrai la transposition des procédure dites d’*acceptabilité* où l’on soumet à un parleur-témoin des énoncés en lui demandant s’il les accepte ou pas.

Je renvoie à la “polémique” entre Chomski et Glinz (mentionnée dans le §§ II.), ou aux travaux de Coseriu qui, dès le niveau du titre de son ouvrage le plus connu, a cru devoir insérer la *norme* entre la langue et la parole.

La *norme* constitue en vérité, dans le champ heuristique de la Linguistique, une façon de voir qui s’est implantée de façon prépondérante devenu un des piliers de la doxa en vigueur, façon de voir qui tend à renvoyer les instances de décision dans un extérieur du langage, en l’occurrence dans les “relations sociales”, ce quiest bien sûr la porte ouverte dans laquelle l’attitude dite “pragmatique” n’a pas manqué de s’engouffrer

En réalité, la langue est munie, depuis ses débuts obscurs, de mécanismes capables à eux seuls de sélectionner les “bonnes” formes ; il est donc tout indiqué de laisser se produire toutes les formes possibles, dans un déluge apparemment chaotique et débordant, afin qu’ensuite les mécanismes invoqués puissent intervenir. Or, les “bonnes” formes ne sont pas celles qui remplissent les critères qu’édicte la norme, mais des formes qui innovent, déployant des significations qui n’étaient jusqu’alors pas prises en compte (ou renvoyées à la polysémie). Elles sont ce qui justifie l’opinion fondamentale de Saussure – dont la brièveté laconique ne doit pas tromper – selon laquelle (ELG 308) :

“Nous posons donc le principe de la transformation incessante des langues comme absolu.”

Il n’y a autrement dit pas de nécessité d’articuler quelque part la diachronie, puisqu’elle est la dimension dans – et par laquelle les langues se construisent.

Tout ce qui nous venons de voir dans ce chapitre revient à dire que la question de la grammaticalité, d’une norme grammaticale – au nom de laquelle certains arrangements verbaux sont décrétés “agrammaticaux” – demande à être reconsidérée.

3. - De la morphologie à la syntaxe

Accès vers .., les pointeurs déictiques sont comme des harpons : ils rendent possible l'adage qui dit "pas besoin d'en faire trop", d'où le phénomène généralement interprété comme ellipse, mais n'en est pas une, étant – comme l'exprime Saussure – « toujours adéquats à ce qu'ils expriment ».

Ainsi, quand Brigitte Fontaine dit, dans une de ses chansons :

comme dans un film de la Métro

l'indication suffit pour faire un pointage correct sur l'objet attendu, que d'autres désigneront, dans une stratégie fort différente, par MGM, pour Métro-Goldwinn-Mayer. La remontée vers la rampe de l'endothème n'a besoin de se poursuivre que jusqu'au point où tout malentendu possible (= entendre autrement) aura été écarté ; il s'agit d'une définition *minimaliste*, c'est-à-dire là encore : par défaut, donc par approche négative.

4. - Du maintien ou non des "Parties du discours"

Dans les théories actuellement professées, il y a un réel acharnement à maintenir ces catégories. Le maintien des catégories a entraîné toute une gymnastique permettant de réglementer les changements de catégories ; ce sont la transposition , défendue par Bally, et la conversion, plus à l'honneur ches les fonctionnalistes (entre autres, Apothéloz). Il faut ajouter que ces "catégories" sont une consécration du "mot" comme « quelque chose de central dans le mécanisme de la langue », selon l'expression figurant dans le CLG (opposée au point de vue de Saussure, voir page 20). C'est donc à un véritable corset-carcan que nous assistons.

Á l'inverse se pose la question de dépasser lesdites catégories vers des procédures plus concordants du matériau langagier au moyen de l'analyse descendante. Un "démantèlement" ou une redéfinition de catégories pourrait se faire sur la base des deux schémas présentés dans le §§ II. de mon travail, pages 129 et 130.

Tous ces développements ne peuvent bien sûr, dans le cadre de ce travail, qu'être sommairement esquissés. Ils sont néanmoins importants pour montrer que la morphologie n'est pas le domaine que des petites unités, mais qu'elles englobent déjà les structures supérieures, les syntagmes et les énoncés, hormis le fait – déjà signalé – qu'il n'y a pas d'indépendance du lexique, lui-même étant soumis aux contraintes morphologiques générales.

4. 1. - La “Partie du discours” dite “de l’article”

1 - C’est la ”Partie du discours” la plus vulnérable, appelée à voler en éclats en premier. Ce sont déjà les grammaires classiques qui, constatant son insupportable étroitesse et sa totale inadéquation, ont entrepris de la “compléter” en y faisant entrer d’autres éléments, à commencer par les *déterminants*. C’est ainsi que pour Riegel et *al*., le remaniement les amène à la rebaptiser (1994 : 120) :

> “La procédure distributionnelle (...) **affine** (js) l’inventaire catégoriel des grammaires traditionnelles en regroupant dans une même catégorie (celle des **déterminants**) (js) les articles et les *adjectifs démonstratifs, possessifs, indéfinis* ..”.

Ils n’en ont pas moins – deux pages plus tôt – fait allégeance, en ouverture du chapitre, au “dogme” des Parties du discours (*id.* 118) :

> “La tradition grammaticale répartit les constituants ultimes de l’ACI (les mots) en **neuf parties du discours** (js) : le nom, l’article, l’adjectif, etc”

Cette façon de ménager la chèvre et le chou n’est pas – d’une point de vue méthodologique – satisfaisante. Les “Parties du discours” demandent à faire place à *autre chose*. Cette question rejoint la préoccupation plus vaste concernant le maintien ou non, comme cadre d’analyse, des “Parties du discours”, dont je préconise ici même le remplacement. La TGG a elle-même aussi ressenti toute l’inadéquation des catégories ; elle s’est néanmoins contenté de contourner la question en introduisant de nouvelles espèces, situées dès le départ “hors catégories”, comme ces mystérieux “modifieurs”, “solution” pire que le problème puisqu’on ne sait pas – on ne nous dit nulle part – ce qu’ils modifient, comment ils modifient, ni ce qu’ils sont eux-mêmes.

4. 2. - La “onzième” partie du discours

1 - Saussure n’a pas vu la nécessité de remettre en question les parties du discours. Il est toutefois révélateur qu’il ait eu la préoccupation de les compléter. C’est ainsi qu’apparaît dans les notes la mention d’une *onzième* partie du discours, qu’il définit de façon satisfaisante, c’est-à-dire avec suffisamment d’acuité pour que l’on voit quelle place, parmi les 9 ou 10 autres, elle serait appelée à occuper :

> “Pour ma part je pose en fait au sujet des particules comme από, επι, servant actuellement de préfixes et de prépositions.
>
> 1° (négativement), qu'elles n'ont servi en indo-européen NI DE PRÉFIXES ni de PRÉPOSITIONS.
>
> 2° positivement qu'elles ont constitué **une onzième partie du discours inconnue à nos classifications**, qui arrive quelquefois à se reproduire dans les langues modernes et **qui passe absolument inaperçue aux yeux des grammairiens ou des logiciens**. (js)”

Il est plus qu'évident que c'est la connaissance intime de la langue allemande qui incite Saussure à tirer cette conclusion de la nécessité d'une *nouvelle* partie du discours. Ce qui est par contre dommage, c'est qu'il n'ait dit nulle part en quoi consistait la *dixième* partie du discours, puisque l'inventaire que l'on connaît et pratique n'en compte que neuf !

2 - Les objections de Saussure demandent à être prises très au sérieux ; d'autant plus qu'elles reçoivent le soutien de poids d'une grande analyseuse des faits de langue de la famille indo-européenne, en la personne de Françoise Bader. Dans un texte très difficile à suivre (les 3/4 de ses exemples sont empruntés au grec ancien), elle dit en effet (1986 : 73) :

> "Or la place de ces éléments eux-mêmes fait problème : s'ils sont bien connus en seconde position dans la phrase (...), étant alors en « tmèse » avec le verbe, final, ils peuvent aussi apparaître dans son segment final ; de plus ils peuvent « s'univerber » au verbe non seulement en préposition, mais en postposition."

La difficulté qu'il y a à suivre la démonstration de Bader tient aussi au fait qu'elle ne se subordonne pas au système des parties du discours actuel (elle parle par exemple de "classes de signes", afin semble-t-il de prendre ses distances). Mais il y a manifestement convergence d'idée avec ce qu'en dit Saussure plus haut.

5. - Détermination d'un "en dessous" et d'un "en dessus"

5. 1. - Inutilité de recourir au "défigement"

C'est l'intérêt de l'analyse descendante de faire apparaître certains phénomènes, phénomènes pour lesquels Damourette et Pichon avaient forgé le terme de *coalescence*. Comme le dit Saussure dans sa formule clé : « il est possible que nous rencontrions... », formule qui suppose de se défaire de toute idée préconçue sur la nature de ce que nous allons rencontrer. Mais il faut bien constater que la "norme", la doxa régnante, fait obstruction.

Ce que nous allons rencontrer dans une analyse descendante, ce sera en premier lieu les structures englobantes, c'est-à-dire le phénomène des "collocations", figements et autres locutions ou tournures idiomatiques (quel que soit le terme qu'on leur dédie) :

- une *barre-à-mine* : descriptif certes, mais facilement sorti de son cadre "naturel" ou "d'origine" ; en réalité, c'est la relation *être-comme* (voir §§ XII.) qui se profile ici : une barre *comme* on pourrait s'en servir dans les mines, pour extraire ou casser la roche.

- un *barreau de chaise* : pour "un cigare" ; dévoile tout le poids de vantardis, de rodomontade qui peut se nicher dans la langue ; si ce n'est pas le parleur qui détient cet objet, dénote une attitude admirative, donc encline à l'exagération et à l'emphase.

5. 2. - Réalité de valeurs d'ajustement *sur place* : le "sent-bon" de Pagnol

Étant donné les niveaux de déphasage et décentrage (éloignant toujours plus d'un centre idéal, lieu où les valeurs sont "monovalentes"), le langage ne *signifie* pas de façon linéaire (propre *vs* figuré), mais selon des cercles concentriques. Lors de l'analyse descendante, il sera utile de prévoir des sortes de *balises de blocage* de la procédure, signalant qu'il ne faut pas descendre au-delà de ce niveau. Mais ce serait alors le domaine de la véritable syntagmatique.

Voici maintenant une illustration parlante de la façon dont une désignation-pointage peut être amenée à "évoluer" dans le cours du développement d'un texte. Dans *Le temps des secrets*, Pagnol raconte un souvenir d'enfance, ses premiers émois amoureux pour une petite voisine :

> "Heureux et fier de l'étonner, je me vautrais dans cette servitude, et je tremblais d'émotion lorsqu'avant mon départ, elle nettoyait elle-même mon visage et mon cou avec un tampon de coton trempé d'**eau de Cologne**..."

laquelle aventure se continue dans le chapitre suivant comme suit :

> "Ce délicieux **parfum** attira l'attention de Paul : comme je m'approchais de lui, il fronça soudain les narines et courut vers la maison en criant :
>
> « Il est allé chez le coiffeur ! »
>
> Ma mère sortit sur la porte, inquiète, craignant que Joseph n'eût repêché sa tondeuse. Voyant ma chevelure intacte, elle lui demanda
>
> « Pourquoi dis-tu ça ?
>
> – On lui a mis du **sent bon**! Moi je l'ai reniflé!...»
>
> Je m'approchais nonchalamment, et je dis :
>
> « C'est la mère d'Isabelle qui m'en a donné, pour me passer sur la figure. **Ça s'appelle l'eau de Cologne**... »"

L'idée de Pagnol, malicieusement enrobée dans ce petit récit, est que par l'anoblissement du nom "eau de Cologne" l'enfant qu'il était ait pu masquer aux yeux de sa mère l'humiliation qu'il avait dû subir de la part de la petite Henriette. Le petit Paul ne connaît pas le nom noble et doit se contenter de parler de "sent-bon". On voit alors de façon plaisante et imagée de quelle façon la désignation pour "un même objet" va transiter par plusieurs dénominations, faisant l'objet d'une négociation "sur place", dans le feu de l'échange conversationnel.

L'analyse descendante n'est pas autre chose que l'approche négative, obstinément toujours remise sur le métier par Saussure, mais vue ici comme le mécanisme de base de la seule désignation (appgch). Ce qui veut dire, pour être conséquent avec nous-mêmes, qu'elle n'intervient pas pour les apparitions à droite ; si je parle de quelqu'un qui "tire son épingle du jeu", il ne viendrait à l'idée de personne de (se) demander s'il s'agit d'une épingle à nourrice, *ou* de couture, *ou* à chapeau, *ou* à cheveux, *ou* de cravate, *ou* etc.

Partie X :
Retour sur l'effet de sens (= eds)

1. - Méconnaissance des effets de sens par Els Oksaar

1. 1. - Facteurs de désordre chez Oksaar

J'ai signalé qu'Oksaar n'avait pas intégré dans son étude la dimension de l'expressivité, qu'elle n'évoque que dans les dernières lignes de la partie consacrée à la langue moderne, ne pensant pas l'expressivité comme étant au service de l'effet de sens, générateur de signification, et à ce titre constructeur de la langue. Comme j'ai essayé de le démontrer dans l'analyse de quelques exemples prélevés chez Oksaar, ce sont les effet de sens induits qui entraînent les débordements et les dépassements de frontières, éveillant l'apparence que les contours des pièces de la *mosaïque* de Trier seraient non-fiables.

La question demeure néanmoins : de quoi s'agit-il ? L'enfermement dans des catégories servant pour construire des puzzles est une grave amputation des potentialités qu'offre le langage. Pour sortir de ce labyrinthe tautologique, on doit se mettre en quête d'une nouvelle "unité de mesure", élément pour constituer un étalonnage, une échelle d'évaluation.

Une perspective prometteuse pour une nouvelle définition d'*unité*, c'est celle des "actes de parole" (en référence à Searle), qui, au niveau du discours, convergent avec les effets de sens et pourraient être fusionnés avec eux, en tant que réponse (langagière) standard et codifiée à une situation, elle-même standard et codifiée. Il est nécessaire de se penche sur ce genre d'énoncé global – d'une simplicité trompeuse – comme "arrête ton cinéma !" (voir § 4.3.).

Les actes de parole sont, dans la perspective de l'analyse descendante postulée, des manifestations de langue – peut-être pas indécomposables, mais dont le décorticage grammatical ne nous dit pas grand chose. La façon de les gloser et de comprendre comment ils fonctionnent nécessite un prodigieux doigté, relevant en partie de stratégies argumentatives très subtiles. Je renvoie – encore une fois – à l'époustouflante démonstration qu'a fait Culioli pour "Non mais des fois !" (1999 : 135), où l'on voit bien que la langue parlée est le terreau des effets de sens. Ce que Culioli démontre en outre, c'est la *presque*-impossibilité de

paraphraser les unités du langage (comme j'en fais moi-même l'essai avec le tour "crier victoire", pages 28, puis 288). Les dictionnaires quant à eux sont victimes du fait de forcer leurs rédacteurs à trouver un équivalent *à la va-vite*, donc de façon bâclée. Quand la langue a envoyé un pseudopode vers une position avancée (= ML) pour l'investir, on doit être heureux de cet "au moins une fois".

1. 2. - Les effets de sens : remplacement des Sé du CLG !

D'un autre côté, l 'effet de sens est tellement une "unité de sens" que la question se pose de remplacer le Signifié, tel que propagé depuis l'entrée en vigueur des idées du CLG ; ce nouveau type de "signifié"– ou plus justement : cette nouvelle façon de l'envisager – a en effet la capacité, dans un mouvement de *projection* sur les situations – d'élargir sa capacité signifiante, capable de produire un *effet de sens*. Cela est possible parce que ce "signifié" est libéré de l'attache *biunivoque* à un signifiant, comme il s'y trouvait contraint par la théorie du *biface.* Cet élargissement serait également à considérer comme le "surplus de sens", dont il sera question au § 2.2.

2. - Le processus d'engendrement de la langue

Les Inédits de Saussure contiennent des affirmations d'une absolue clarté sur la façon dont les structures de langue "s'auto-génèrent" (ELG 129) :

> "Aujourd'hui on voit qu'il y a **réciprocité permanente** (js) et que dans l'acte de langage la langue tire à la fois **son application et sa source unique et continuelle** (js) (...) [ ] la reproduction et la production"

pour citer encore une fois cette vue de Saussure qui est une clé décisive de l'édifice, dont on peut voir un écho et un prolongement chez Guillaume avec son "se rompt et restitue" (voir § X. 7.). Il est certain que la conception de l'effet de sens serait entièrement murée par la vision de la relation entre langue et parole (ou discours), telle que la propage le Structuralisme première manière, et que Benveniste, résume idéalement comme suit (1974 : 81) :

> "L'énonciation suppose la conversion individuelle de la langue en discours. Ici la question - très difficile et peu étudiée encore - est de voir comment le « sens » se forme en mots."

Ou comme le pense Hjelmslev (voir page 81), c'est la subjectivité humaine (la « conversion *individuelle* ») qui est fauteur de troubles, d'irrégularités et d'altérations. Pour Saussure par contre – comme le montre la citation précédente – c'est l'application (la « mise en fonctionnement », selon la formule de Benveniste) des structures de langue qui est la « source unique et continuelle » de son développement. La divergence est consommée.

La position de Benveniste se précise avec l'idée, développée dans le cadre de son *appareil formel*, que les êtres de langue ont une existence unique, ne reproduisent pas des schémas pré-établis, idée exprimée comme suit (*id.* 83) :

> ".. le statut de ces « individus linguistiques » tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel (...). Ils sont engendrés **à nouveau** (js) chaque fois qu'une énonciation est proférée, et chaque fois ils **désignent à neuf**. (js)"

Pour Benveniste donc, chaque acte d'énonciation est unique, ne reproduit rien d'existant précédemment. À l'inverse de cette conception où chaque acte d'énonciation représente un début absolu, on pourra opposer la *sédimentation*, postulée par la phénoménologie et rejoignant la conception saussurienne du *trésor de la langue*. C'est également à la très belle métaphore du "vaisseau sur la mer" (voir § VI. 1.) que peut être opposé le point de vue de Benveniste : pour Saussure en effet, le *navire au chantier* n'est pas contradictoire avec le même navire *fendant les flots* sur la mer, le moment où l'on vérifie si les ingénieurs et les charpentiers ont bien fait leur travail, l'ouvrage conçu étant *à l'épreuve* des flots !

Ces considérations préliminaires constituent la base de départ pour aboutir à une théorie de l'*effet de sens*. À l'inverse également de la démarche intellectuelle de Benveniste, le langage est aussi un réservoir de formes de "prêt-à-penser", qui peut dégénérer en *pré-pensé*, conduisant à une forme de psittacisme (voir développement sur ce point dans le §§ XIV.).

2. 1. - Les mouvements latéraux (ML) : aborder "obliquement"

Il faut concevoir les développements dans la MPé, répondant à la finalité d'agrandir, de complexifier, comme des "mouvements", même si ce sont des mouvements "immobiles", c'est-à-dire : non-perceptibles pour l'usager commun. Si nous avons une vision symbolique du MI comme plan interposé, ces mouvements se font alors dans le plan, ils se produisant *latéralement* (d'où le sigle: ML), ou, en modifiant légèrement la métaphore : *obliquement*. Imperceptibles pour le locuteur, ils n'en sont pas moins essentiels pour la bonne marche de l'entreprise du langage, pour permettre que la couverture du *monde de la vie* par le MI soit "sans interstices", faisant jouer la capacité de polysémisation des unités déjà présentes dans le stock, donc le déploiement. Les exemples ,donnés précédemment, de "rifflesso" en italien, "sueño" en espagnol, "way" et "time" en anglais, sont aussi à comprendre comme ML.

Cette façon de procéder peut se retrouver dans l' « obliquement » de Saussure (ELG 75) :

> "De telle manière qu'en réalité toutes ces dénominations sont également négatives, ne signifient rien que par rapport aux idées mises dans d'autres termes (également négatifs), n'ont à aucun moment la prétention de s'appliquer à un objet défini en soi, et **n'abordent en réalité cet objet**, **quand il existe, qu'obliquement**, (js) par et au nom de telle ou telle idée particulière, d'où il

résultera (en exprimant la chose grossièrement), (...) 1° qu'il faudra continuellement changer de terme pour le même objet, appeler par exemple la lumière «clarté », « lueur », « illumination », etc., 2° que le nom du même objet servira pour beau-coup d'autres: ainsi la lumière de l'histoire, les lumières d'une assemblée de savants. Dans ce dernier cas, on se persuade qu'un nouveau sens (dit figuré) est intervenu : cette conviction paraît purement de la supposition traditionnelle que le mot possède une signification absolue **s'appliquant à un objet déterminé** (js)"

« quand il existe » veut bien dire ce qu'il veut dire : c'est le langage qui confère un *statut* aux objets, mais les "objets linguistiques" ne sont pas liés à la matérialité, laquelle n'est qu'un cas de figure parmi d'autres. En prolongeant le raisonnement de Saussure hors de la sphère littéraire (ou infra-littéraire), il est nécessaire d'étendre la démarche à des désignations peu suspectes d'anoblissement métaphorique ; prenons par exemple le mot **plancher** et illustrons la façon de l'aborder "obliquement" avec des exemples pris dans le français :

1/ **prix planchers** : la transposition métaphorique est translucide ; c'est quasiment l'objet "plancher" que l'on transfère comme "ce en dessous de quoi on ne peut aller plus bas".

2/ **pied au plancher** : il s'agit dans un emploi "dans le droit fil" de l'expression de bloquer l'accélérateur (qui ici ne sera jamais "champignon") dans sa position maximum.

3/ **le plancher des vaches** : là où reviennent les aviateurs après avoir échappé lors de leurs évolutions dans les airs à la sordide pesanteur, le bon gros sol que l'on sent sous ses pieds. La vache est choisie ici pour l'impression qu'elle éveille d'un animal pesant et lourd.

4/ "**débarrasse le plancher** !" : c'est la tournure la plus intéressante, celle qui en dit le plus sur la nature de la *désignation* : il s'agit tout au plus d'une désignation d'essence *déictique*, on adresse en réalité la demande à l'interpellé : "là où tu te tiens, fais qu'il n'y ait plus rien !"

Le réseau qui se tisse, déployant sans arrêt de nouvelles combinaisons, rappelle la promotion des sèmes afférents chez Noailly analysant"fleuve" : le fait que les sèmes" afférents" prennent le pas sur les sèmes "inhérents"(notions qu'elle emprunte à Rastier) justifie à mon sens ce que je présenterai au §§ XII. comme "primat de la relation *être-comme*", rejoignant en cela sa remarque – d'une portée immense (même si cachée au milieu d'une page) – (1990 : 64) :

"Comme si, par exemple, *potiche* n'était pas un "grand vase de porcelaine d'Extrême-Orient", mais tout objet décoratif inutile, **le symbolique prenant le pas sur le sémantique**.(js)"

ou bien encore, c'est la *déformation* définie par Culioli ; ou bien encore les (re)profilages de Cadiot/Visetti. On voit comment les mises en mouvement par les ML font éclater le cadre objectif-descriptif de la référence telle que l'enseignait le structuralisme statique.

2. 2. - Le mouvement de l'amplification : existe-t-il un "surplus de sens" ?

Allant à l'encontre de la conception de Récanati (§ II.3.8), les supports de signification sont susceptibles d'un mouvement de généralisation ou de mouvement latéral (ML) comme nous venons de voir ; ce mouvement est aussi un mouvement *d'amplification*. si ces mouvements se produisent d'abord spontanément dans une parole individuelle, la dynamique de l'effet de sens garantit que ces initiatives heureuses puissent être récupérées pour resservir (lors d'une phase de "restitution", voir ici au § 7.).

L'idée de l'amplification est également présente chez Saussure (ELG 102) :

> "Mais **si un terme est indéfiniment extensible dans son sens**, (js) on voit que le compte que nous croyons établir entre n idées et n termes est d'une puérilité absolue, en même temps que d'un arbitraire absolu. Et si, quittant la phrase particulière, nous raisonnons en général, on verra probablement très vite que rien du tout n'est ellipse, par le simple fait que les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment, **quitte à reconnaître que tel mot ou tel tour exprime plus qu'on ne croyait**. (js) Réciproquement il n'y aurait pas un seul mot doué de sens sans ellipse, mais dès lors pourquoi parler d'ellipse (comme Bréal) comme s'il y avait une norme quelconque au-dessous de laquelle les mots sont elliptiques. Ils le sont sans aucune interruption ou sans aucune appréciation exactement possible du [ ]. **L'ellipse n'est autre chose que le surplus de valeur** (js) [ ]"

Les signes mobilisés par le langage ont cette capacité – nous dit Saussure – d'« exprimer plus qu'on ne croyait » ; les mots peuvent réellement dépasser, déborder nos intentions ; ou plutôt, pour s'exprimer en phénoménologue, ils sont la concrétisation de nos intentions, leur *devenir-réel* et c'est en les exprimant – en les ayant exprimé – qu'on les appréhende. La chose met à mal notre crédibilité ; d'où nécessité de faire violence à nos schémas habituels, comme dit Saussure : « quitte à reconnaître » ; on croirait presque entendre : à reconnaître qu'on sous-estimait les potentialités du langage. Cette aptitude du langage de se transcender lui-même vient de sa capacité physique à être distribué *vers* des positions où se cristallisent, quasiment au dernier moment, des significations , propriété liée à la *position d'attente* ((page 300), liée aussi à la nature de milieu intermédiaire du langage, qualité d'être protéiforme. Cadiot/Visetti disent dans le même sens (2001 : 98) :

> "Bien évidemment, les quelques caractérisations que nous proposons ne visent pas à épuiser des motifs **par essence inépuisables** (js) (puisque toujours dynamiquement ouverts sur **un surcroît ou une relance** (js) d'investissement sémantique)"

Thème qui reparaît ailleurs (2001 : 216) :

> "Par conséquent, même s'il s'avère que le motif mobilisé était en fait déjà enregistré, c'est toujours le contexte **qui en autorise la récupération**, (js) et en fixe le mode de reprise. Une analyse conduite selon ces principes cherchera à concilier un surcroît d'anticipation 'interne' avec **un surcroît d'ouverture du sens** [..]"

Si le contexte intervient ici, c'est par la possibilité qu'ont les énoncés de *rebondir* sur lui, ce qui implique que la genèse de l'acte de parole a été capable d'intégrer – ne fût que confusément – la possibilité de rebondir sur le contexte – dans une sorte de jeu de ping pong – , de prendre appui sur lui. Autrement dit, le contexte n'est pas "amorphe", mais un élément constituant intégré en permanence (certes plus ou moins bien). Ce contexte intégré l'est aussi en raison de l'instance *intersubjective*, instance régulatrice qui intègre l'ensemble des données, les interlocuteurs et la situation de communication, dans ce qu'ils ont de paramétrable.

2 - Il peut paraître surprenant, suscitant l'incrédulité, de dire et de penser que la dynamique des énoncés peut induire un "surplus de sens" ; c'est pourtant l'hypothèse que formule Saussure, certes de la pire façon lapidaire, au détour d'une phrase et sans y revenir ailleurs avec son « surplus de valeur ». L'ensemble du passage où apparaît la notion en question peut être évalué comme d'importance fondamentale. Le point de vue qui transparaît pourrait être en opposition catégorique avec la maxime de Grice, telle que nous la rappelle Cornulier (1985 : 98) :

"MAXIME DE QUANTITÉ SUFFISANTE DE L'INFORMATION : Que votre contribution linguistique contienne autant d'information qu'exigent les besoins présents de la communication."

Là encore, le linguiste confie les rênes aux ingénieurs des télécommunications. En réalité, le sens – qui n'est pas "l'information" – n'est pas donné à saturation, mais les directions peuvent n'être qu'esquissées ; les interlocuteurs reconstruisent et évaluent ; et l'*intersubjectivité* fait qu'ils tombent juste suffisamment souvent pour que le fonctionnement moyen du langage soit considéré comme *satisfaisant* (suffisance ou « convenance » de Guillaume).

2. 3. - La loi de moindre disconvenance

Si la signification se fait sans qu'intervienne à aucun moment un contenu positif , calqué sur les objets du monde extérieur, l'approche négative d'un signifiant prenant en charge la « différence voulue » ne se fait pas selon des cheminements assimilables à la cognition, reposant sur des informations formant la connaissance que nous avons de tels objets, (informations dont on se demande ce qui pourrait en restreindre la quantité). Cela veut dire que la détermination d'un signifiant, son "choix" se fait, comme dit l'expression, par défaut, selon ce que j'appellerais la *Loi de moindre disconvenance*. C'est en tablant sur un tel fonctionnement que Saussure peut faire cette déclaration surprenante (et que peu de chercheurs ont jusqu'à présent pris au sérieux) que « les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment », étant donné que le langage fonctionne « à l'aide de la formidable machine de ses catégories négatives » (voir la citation page 233).

3. - L'intention signifiante au cœur du déploiement

Ce n'est pas donc le "contexte" qui aurait le pouvoir de venir remédier aux insuffisances des structures de langue. "Ce" contexte-là serait alors l'instance opérant, comme dit l'expression, *en dernière analyse*, au bord du précipice de l'incompréhension et avant qu'il ne soit trop tard. Je défends l'opinion que le parleur maîtrise les divers aspects de son "intention signifiante" (selon l'expression de Merleau-Ponty) pour construire et finaliser son acte de parole , le contexte étant – comme je viens de le dire – intégré parmi les données de départ de l'énoncé engagé.

L'effet de sens est – c'est l'opinion de Guillaume – au service de la croissance et de la diversification, dont nous avons envisagé le principe et la systématique au § II.6 . Pour Guillaume en effet, cette constatation se fait *curieusement* (Leç. du 3 janv. 1947, série C, vol. 9) ; je réitère cette citation de Guillaume (déjà donnée parge 151) :

> La linguistique de position nous fait connaître la valeur de position des formes en système, qui est une, et en regard, l'étude du discours nous fait connaître que cette valeur de position, une, constitue une condition simple, condensant en elle une multitude d'effets de sens dont il appartient au discours de faire progressivement la découverte. On voit ainsi croître, et se diversifier **curieusement**, (js) le nombre des effets de sens dont une forme unique, correspondant en système à une position unique, se montre capable.
>
> Telle est, esquissée dans ses grandes lignes, et d'une manière assez heureuse, je crois, l'économie interne du langage. C'est, dans toute la force du terme, une économie supérieure, et fort étrangère aux pentes généralement suivies par la pensée consciente.

« on voit croître et se diversifier... » : cette formulation porte la marque des grandes intuitions dont fut capable le visionnaire qu'était Guillaume. Reste à maintenant interpréter correctement ces intuitions afin qu'elles ne restent pas comme des oracles, vidés de leur contenu.

4. - Illustrations de l 'effet de sens

4. 1. - "Faut-il couper la poire en deux ?" (transiger)

1 - Quel est le statut de l'expression "couper la poire en deux" ? Est-ce qu'il s'agit :

- une amalgame entre une une dénotation et une connotation (laquelle dernière le ferait classer comme "fam.")
- une figure de rhétorique
- une figure de style
- un effet de style

- un terme technique relevant d'une "langue de spécialité"

- un effet de sens ?

Est-ce qu'il relève de la langue, dans laquelle elle serait stockée "de plein droit" et tenue à la disposition des locuteurs pour réaliser des actes de paroles ? Est-ce une structure "en discours", relevant de la parole ? auquel cas, elle n'a aucune légitimité à faire partie du stock de la langue. Et ce stock de la Langue est-il identique (ou ayant vocation à l'être) avec ce qui figure consigné dans les dictionnaires ? ou est-il identique (ou ayant vocation de l'être) avec l'objet d'études des lexicologues (pour autant que ceux-ci ne se confondent pas avec les fabricants de dictionnaires – dont une distinction subtile voudrait qu'on les qualifiât du seul nom de "lexicographes" ?!).

2 - Il n'est que trop évident que lors de tractations commerciales, l'expression "couper la poire en deux" peut intervenir comme signifié non-remplaçable par autre chose de plus usuel, et qui serait une expression aussi plus convenable, plus décente ou plus "neutre" ?! Si "faire un compromis" ou "transiger" peuvent bien faire figure, en quelque sorte, de catégorie posée *au-dessus* (sorte d'hyperonyme), il n'en apportent pas la précision ultime. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher des équivalents, mais plutôt dans le registre étiqueté "pas sérieux" :

(faire) fifty fifty faire moitié moitié

"c'est donnant donnant" (formes contractées = acte de parole)

Ces trois expressions retrouvent l'idée de "couper en deux [parts [supposées] égales] de notre expression de départ. Ajoutons que la touche de familiarité qui transparaît peut tout à fait être considérée comme procédant de l'astuce la plus finaude de l'esprit commerçant et du grand art du marchandage : e*n disant cela*, je deviens – au cœur de cette expression même, ni autour ni à côté – un iota plus familier, moins formel, que j'ai pu l'avoir été avant ; ce léger détail peut constituer le *déclic* (à supposer aussi qu'il intervient au juste bon moment, celui où l'autre "commence à fatiguer") ; au pire, il enveloppe ce qui n'est – de la part du plus roué, plus malin qui a pris l'initiative de jeter l'expression sur le tapis – qu'une "fausse" concession, un compromis en "trompe-l'œil", qui en réalité n'en est pas un.

4. 2. - "c'est pas donné !"

1 - J'ai eu l'occasion d'assister à ce petit échange entre un mari et une femme, se concertant devant un rayon d'un super-marché de bricolage, à propos d'un article dont il y a fort à supposer que l'achat était envisagé. Le mari dit :

- (énonçant le prix) C'est pas donné...

à quoi la femme répond (du tac au tac) :

- Ah oui, c'est pas donné

Ces deux personnes sont d'entrée d'accord sur la valeur sémantique du tour "c'est pas donné", lequel est une autre façon d'énoncer que "c'est cher", qui dirait la chose *platement* ; l'inverse "c'est donné", aurait d'ailleurs le sens inverse de "c'est pas cher". Il ne s'agit donc plus du sens primitif ou "donner" (= sans payer), mais d'un *déplacement constructeur* d'un nouveau sens : "payer, mais pas beaucoup". L'effet de sens, c'est cela, – et en aucun cas une "connotation" – : l'aménagement (polysémique), l'implantation d'une nouvelle signification, mais qui ne s'attache pas au seul verbe "donner", mais à une expression complète.

2 - Il faut alors contredire – ou préciser – l'idée de Guillaume (PLT 146) :

> "L'institué auquel le langage - l'acte de langage fait appel, c'est la langue. Là où l'institué est défaillant, quelle qu'en soit la raison, l'acte de langage, pour autant que la défaillance est sensible, recourt, dans l'immédiat, aux moyens de son ordre, qui sont purement expressifs et n'établissent pas par signes différents des différences notionnelles. Car établir sous signes différents des différences notionnelles, **c'est construire, dans l'institué, une langue**.(js)"

Car, de toute évidence, le tour "c'est pas donné" fait, au jour d'aujourd'hui, partie intégrante du stock lexical de la langue française. Ce que suggère ici Guillaume serait en contradiction avec le point de vue qu'il a apporté dans la citation à considérer comme centrale : "se rompt et restitue", rejoignant et corroborant la grande intuition de Saussure (ELG 129) :

> "Aujourd'hui on voit qu'il y a réciprocité permanente dans l'acte de langage, que la langue tire à la fois son application et sa source unique et continuelle, et que le langage est à la fois l'application et **le générateur continuel de la langue**, (js) [ ] la reproduction et la production."

C'est un point où l'on décèle une oscillation chez Guillaume, mais cette indécision est la marque d'une réflexion en cours, qui ne s'est pas encore terminée ; sa forme la plus aboutie demeure à mon avis la déclaration "se rompt et restitue".

4. 3. - "arrête ton cinéma"

Les formules parlées ont la propriété intrinsèque de développer des correspondances globales à des situations données ; le déclenchement prend alors effectivement une tournure du type *stimulus – response*. La situation ayant un rôle déclencheur (proche des *speech acts* de Searle). Voyons maintenant un exemple avec une forte proportion d'expressivité, pour montrer comment elle vient sans hiatus (justifiant le recours à la connotation) parfaire l'expression de l'intention signifiante. Je prendrai la tournure "arrête ton cinéma !". Une inter-prétation dans le sens des "blends" de Fauconnier/Turner serait à mon avis également possible.

4. 3. 1. - Exemple de construction d'une zone de référence

Car le "blend" est une autre manière, semble-t-il, de construire une zone de référence, direction de réflexion qui prend place à la suite de l'exposé d'ouverture sur cette question à la fin du §§ II. (pages 129 et sq.) : prise d'appui (ou d'élan) pour "construire" la signification terminale. Dans ce processus, la *vedette de cinéma* fait office de "prototype", c'est-à-dire de cristallisation des idées reçues en la matière (en dehors de toute définition "objective" de la qualité étiquetée par "vedette de cinéma") : *réputation* d'en faire trop, d'être encombrant, envahissant ("envahir l'écran"), insupportable, prétentieux, etc. La personne à qui s'adresse le présent acte de parole est assimilée à ce prototype, "cinéma" déictisant ses faits et gestes ; cette attribution instantanée (court-circuitage, shortcut) est un procédé particulièrement efficace par l'amplification soudaine, inattendue, voire brusque et brutale ; le mot de *cinéma*, par effet d'irruption, est littéralement "jeté à la tête" de celui ou celle qu'on invective (on retrouve la "véhémence" pointée par Culioli ; voir p. 275).

Une telle stratégie de communication est un levier bien plus fort que de dire "tu n'es qu'un comédien, un simulateur, tu joues la comédie" , "tu n'es pas crédible, je ne suis pas dupe de toute ton agitation" ; de même qu'il n'y a pas comparaison explicite du genre "arrête de te conduire comme un acteur" ; "cinéma" amène aussi le sens induit de "ce que tu fais et qui provoque ma prise de parole est du faux, du chiqué, du toc", sous-tendu de plus par l'idée de : "ne te fatigue pas ; avec moi ça ne prend pas".

On notera dans notre description le fait que la relation décrite par "avoir la réputation X" a détrôné "avoir la propriété X" ; ce glissement est caractéristique et révélateur du primat de la relation *être-comme*. On notera que ce genre de production langagière exerce une fascination extrême et les "préposés à l'écriture" (par exemple : journalistes) cèdent volontiers à l'appel de ce chant de sirène, comme en témoigne la couverture de Télérama du 11 janvier 2012.

4. 3. 2. - Démarquage du modèle polysémique de M. Charolles

Cet auteur s'est penché sur la polysémie du mot "cinéma (2002 : 29). C'est l'occasion de dire le désaccord qui m'oppose avec le modèle de polysémie qu'il promeut (et qui est le modèle courant en usage actuellement). Charolles envisage l'emploi métaphorique de "cinéma" sous forme d'une expression verbale :

faire (tout) un (de ces) cinémas(s)) ;

La polysémie plate distinguerait sans surprise le cinéma, comme :

1/ genre artistique 2/ branche d'activité 3/salle de spectacle où ont lieu des projections

Charolles n'indique pas à partir de quelle acception il procède ; mais on peut supposer que les ajouts entre parenthèses sont là dans le but de nous faire comprendre qu'il ne s'agit pas de l'expression :

faire du cinéma

avec laquelle "fait tout un cinéma /un de ces cinémas risquerait – selon Charolles – d'être confondue. Mais la réalité est bien pire, puisque, comme le montre notre exemple, les ambiguïtés se mettent en place en procédant à partir du seul mot de "cinéma" !

Mais que se passe-t-il quand on énonce "arrête ton cinéma !" ? Tout ce marquage n'existe plus, et pourtant c'est bien de la même signification qu'il s'agit. Il n'y a pas de « métaphore figée », comme le dit Charolles. C'est toujours "cinéma" qui continue à fonctionner, mais ce qui est venu interférer, c'est la *relation être-comme* [82]. Le fait est : c'est dans ce passage vers un emploi "dégagé" de l'attache référentiel que le mot "cinéma" devient un "signe linguistique global", en se chargeant d'un contenu autonome, se nourrissant de tous ses sens antérieurs.

4. 4. - Conjonction effet de sens et acte de parole : "j'ai tout mon temps"

Il est remarquable qu'avec les effets de sens vus dans le sens des actes de parole, on puisse dire autre chose que ce qu'indiquent les valeurs "faciales" des mots composant l'expression réalisant cet effet de sens. C'est ainsi que la formule (employée de façon adéquate) : "j'ai tout mon temps" n'est pas une assertion sur l'emploi du temps ; elle se paraphraserait plutôt par :

je suis pas pressé j'ai tout mon temps

avec le sous-entendu (lors d'un bras de fer, par exemple avec un enfant "tête de mule") :

"ne crois pas que tu pourrais m'avoir à l'usure, je peux attendre : **j'ai tout mon temps**

Ce qui certes n'exclut nullement qu'on puisse faire un usage "plat" de la tournure, pour délivrer "platement" l'information d'un état de grande disponibilité :

rien ne me requiert, j'ai tout mon temps ; je suis à la retraite

où la "platitude" de l'énoncé distille, comme par en dessous, l'ennui.

[82] Un fait dont seule le modèle du "blend" peut rendre compte exhaustivement , par la mise en place du "double scope integration network", selon le terme forgé par Fauconnier/Turner Seule la puissance du "blend" peut produire cela. La théorie du "blend" me semble capable de réaliser cette performance.

4. 5. - Commentaires et parallèles : “tiens, prends ce cendrier !”

Je fais ici l’hypothèse que la théorie du "blend" tient sa force de ce qu’elle renvoie à la relation *être-comme*, qu’elle est positionnée en rappel sur celle-ci (même si ses auteurs ne la mentionnent pas). Mais c'est aussi une implication qui découle de ce que de plus en plus d’auteurs désignent comme la "non-référencialité", revenant à l’abandon implicite de la théorie du reflet. Cadiot/Visetti en donnent cet exemple croustillant (2001 : 106) :

> "Précisons que *tournevis*, comme *cendrier*, présente un profil lexical prioritairement praxéologique et télique, qui a certes des implications spatiales, mais ne comporte pas de spécifications morphologiques impératives : **on dira sans problème Tiens, prends ce cendrier, tout en tendant à l'intéressé(e) une soucoupe**. (js) Mais on peut toujours moduler ce profil lexical, si le besoin se fait sentir de thématiser plus avant, en direction des types morphologiques les plus répandus."

Autrement dit, rien n'oblige à expliciter l'intention de signification qui inspire cet acte de parole. – sans doute dans l'urgence d'une cendre qui menace de tomber sur la moquette flambant neuve – en disant :

"tiens prends cette soucoupe comme/en guise de cendrier !"

ou pire : “tiens, prend cette soucoupe et sers-t’en comme si c’était un cendrier”

où il y aurait tout lieu de penser que, le temps de finir cette phrase, la cendre serait déjà sur la moquette (blanc cassé) ou le tapis persan ! Il ne s'agit pas de renverser la fameuse phrase de Magritte, mise en légende du tableau représentant une pipe :

ceci n'est pas une pipe

en disant dans le même temps (ou plutôt ne disant pas, mais sous-entendant) :

“Ceci n'est *certes* pas un cendrier ...”

ce dont tout le monde se moque éperdument, de sorte qu’il n’y aurait même pas à ajouter :

“... mais [admettons] qu'il en tienne lieu”,

alors qu’en réalité, l'ajout de "admettons" induit l'emploi de l'indicatif. = faire comme s’il en était ainsi revient à remodeler le réel ; donc, l'acte de supposer/admettre a priorité sur un (très problématique) constat de ce qui est et qui se transférerait directement – et quasiment sans intervention extérieure – dans les structures de langue.

Tout cela pouvant servir d’entrée en matière pour amener à s’intéresser à la relation *être-comme*, dont il sera question au §§ XII.

5. - Le renfort de Greimas pour l'effet de sens

Ce n'est pas la poire, mais Greimas qui semble devoir être coupé en deux ! je veux dire par là que pour moi, le Greimas des isotopies et du schéma actantiel est un autre Greimas.

1 - On peut remettre à l'honneur la vision qu'en a eu le "premier" Greimas [83], pour lequel l'effet de sens semble occuper la même position dans le système que le *signifié* de Saussure. C'est ainsi que dans *Sémantique structurale*, il écrit (1966 : 45) :

> "Ainsi, par exemple, aux contextes:
> fendre la tête,
> se casser la tête,
> la tête de mort etc.,
>
> correspond un seul **effet de sens**, (js) que nous pouvons traduire par « partie osseuse de la tête ». Il paraît donc possible de grouper les contextes en classes contextuelles, qui seraient constituées de contextes provoquant toujours le même **effet de sens**. (js) Nous pouvons considérer que le sème contextuel est ce dénominateur commun à toute une classe de contextes."

Au vu de l'exemple que donne Greimas avec "tête", dont je ne restitue qu'un petit extrait, on réalise que, par "contexte", Greimas n'entend pas désigner le contexte extra-linguistique, mais comme il ressort des expressions énumérées, du co-texte, environnement immédiat des autres mots avec lesquels "tête" se combine. C'est alors bien de *collocations* qu'il s'agit. La position de Greimas se révèle très complexe et subtile.

2 - Il déjoue le piège de la fausse binarité lorsqu'il déclare (1983 : 14) :

> "C'est dans ce contexte qu'il faut situer, en lui rendant son caractère révolutionnaire, l'affirmation saussurienne que la **langue est faite d'oppositions**. (js)"

se gardant d' ajouter "binaires" à oppositions, comme le lui souffle à l'oreille la sirène de la doxa structuraliste régnante.

3 - Mais Greimas a eu grand mérité de devoir "pédaler dans la semoule", à défaut de "pêcher en eau trouble", les perspectives étant bien opacisées. Il n'a – contrairement à d'autres – pas été dupe de la prise de pouvoir par les "maires du palais". Il écrit par exemple (1983 : 75) :

> "C'est ainsi, d'ailleurs, que l'on conçoit souvent, **selon la tradition pseudo-saussurienne**, (js) la liberté de la parole, par opposition à la clôture de la langue. Cette dernière, cependant, n'est pas un système fermé, et la dénomination tout aussi bien que la définition s'y exercent à tout moment et grâce à des procédures diverses et nombreuses."

affirmation à laquelle je souscris sans réserve.

---

[83] Pourquoi le privilège d'être plusieurs devrait-il être réservé au seul Wittgenstein ?!

4 - J'ai déjà mentionné l'emploi de *effet de sens* par Greimas et la définition qu'il en donne dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (voir §III. 7. 8.). Je reprends une partie de cette citation (1966 : 134) :

> "On peut dire par exemple que le monde du sens commun est l"effet de sens produit par **la rencontre du sujet humain et de l'objet-monde**. (js) (...) Il en résulte que la sémantique n'est pas la description du sens, mais **la construction qui, visant à produire une représentation de la signification** (js) [..]"

Cette définition, proche de la définition du MI, est d'un grand intérêt puisqu'elle envisage un *medium* pour la « la rencontre du sujet humain et de l'objet-monde », vision également proche de la phénoménologie ce qui est nullement étonnant de la part d'un auteur ayant déclaré (1966 : 9) :

> " Tout en reconnaissant **nos préférences subjectives** (js) pour la théorie de la perception telle qu'elle a été naguère développée en France par **Merleau-Ponty**, (js) nous ferons remarquer cependant que cette attitude épistémologique semble être aussi celle des sciences humaines du XX° siècle en général."

6. - Cornulier jugé à l'aune de sa pratique

Pour qui examine l'ouvrage de de Cornulier à la loupe, il devient frappant et clair que cet auteur a eu un temps un net penchant pour les effets de sens, à rebours de l'infra-littérature sur laquelle se recrutent les modèles de la linguistique actuelle.

Ce qui saute aux yeux lorsque l'on parcourt le livre *Effets de sens*, c'est la qualité "non-littéraire" de ses phrases-exemple, dont le prototype pourrait être :

bouge pas ou je tire !

Mais Cornulier reste – pour ainsi dire coincé entre deux chaises, ne sachant pas – au bout du compte – quelle place dans l'ensemble de l'édifice il convient d'accorder aux effets de sens. Il semble néanmoins poser correctement le problème initial (1985 : 68) :

> "En un mot : dans un contexte où P va sans dire, l'affirmation de Si P, Q, peut ressembler à une affirmation conjointe de P et de Q parce que P est présupposé (plutôt qu'affirmé) et que compte tenu de la vérité de P, la vérité de Si P, Q est une preuve de Q : en donnant la preuve on peut affirmer indirectement la conséquence qu'elle prouve. De même, dans un contexte où Non-Q va sans dire, l'affirmation de Si P, Q, peut ressembler à une double dénégation de P et de Q (...) S'il y avait vraiment autant de sens littéralement différents de Si P, Q que de sens apparemment différents de cette formule, il ne suffirait pas de distinguer un si bi-affirmatif et un si bi-négatif ; ce ne sont là que des types, dont il faudrait reconnaître **une variété peut-être indéfinie de nuances**, (js) en fonction des **inflexions du contexte**. (js) On n'en donnera ici même qu'une faible idée."

On peut être certes perplexe sur les « inflexions du contexte », possible concession de dernière heure au point de vue que Cornulier combat. Ce n'est pas de "contexte" qu'il s'agit, mais du "cotexte" (comme chez Greimas au dessus) ; la nuance est de taille.

7. - La grande intuition de Guillaume : "..se rompt et restitue"

On peut se demander en fonction de quoi, ou de quel critère, une production langagière peut être dite bien ou mal formée (*well-formed* ou *ill-formed*) ? On ne dira jamais assez que Guillaume a eu, en précurseur éclairé et génial, la vision de l'être profond du langage humain, même si cette profondeur de vue n'a pu dans un premier temps être relayée et assimilée à sa juste valeur par le monde des érudits. Voici un large extrait du développement consacré par Guillaume à l'idée que *quelque chose* se rompt et restitue les éléments qu'il a empruntés :

> "L'acte de langage (...) est un acte réversible. Il prend dans la langue les moyens déjà construits qui lui suivent à construire le discours, et, le discours construit, puis rompu, il renvoie ces moyens, de nouveau séparés, à la langue. Il s'établit, en quelque sorte, **un va et vient**. (js) À un mouvement engagé à partir de la puissance représentée par la langue et poursuivi en direction de l'effet représenté par le discours succède ainsi un mouvement en sens inverse, qui revient de l'effet à la puissance. Au cours de ce second mouvement, le discours **se rompt et restitue** (js) à la langue les éléments qu'il lui a empruntés pour se former.
>
> C'est à cette opération de restitution qu'il faut surtout attribuer l'état de définition d'une langue, c'est à-dire l'état de structure des unités de puissance dont elle se compose. La restitution à la langue des éléments qui ont servi à construire le discours s'identifie à un mouvement renvoyant à **la pensée profonde**, (js) universelle et permanente, des éléments qui ont servi à construire une **pensée superficielle**, (js) singulière et momentanée (...) La linguistique générale doit toujours avoir clairement en vue l'existence de ces deux mouvement, orientés en sens inverse, et se rendre compte que le second, celui de retour du discours à la langue, **a autant et même plus d"importance**, (js) dans la définition d'un état de langue, que le premier, celui développé de la langue au discours."

Le point faible est de concevoir un mouvement pendulaire de « va et vient », qui risque d'être compris comme un mouvement purement mécanique. L'idée de départ de Guillaume demanderait à être complétée en disant que le mouvement de restitution est *sélectif* (le contraire de mécanique), que c'est à son stade que se fait l'édification ultérieure du langage, par un *filtrage* sur la base de qualités morphologiques (c'est le MDS qui fait prévaloir ses choix, prérogatives et préférences, voire de ses *partis pris* ; voir page 181). Pour revenir sur la question posée en entrée de chapitre, on voit mieux ce qui peut jouer le rôle soit de "structures profondes", soit de "structures de surface".

C'est ainsi que la dimension de la diachronie est installée au cœur de la synchronie.

8. - L'appareil formel de l'effet de sens

Ce qu'il y aurait nécessité de décrire, c'est l'appareil formel de l'effet de sens, les outils mis à disposition par les structures de langue, ne relevant donc pas d'une immédiateté sans lendemain de la parole. Cela permettrait en pratique de ne pas s'épuiser à dresser les listes (forcément non-exhaustives) de tous les effets de sens possibles, puisque l'enseignement de Guillaume a suffisamment martelé que leur nombre peut être infini (ou indéfini). Ce sont les "signifiés de puissance" qu'il faut décrire, la potentialité à signifier avant qu'elle s'en soit allé "se déployer" dans des sens et des directions multiples et au départ "non-prédictibles", le mouvement qui habite la langue étant celui d'un "déploiement" constant, ininterrompu.

Culioli a – de toute évidence – marché dans le sillon ouvert par Guillaume. Sans qu'il soit besoin qu'il se réfère expressément à Culioli, je vois dans ce texte où Henning Nolke aborde les effets de sens sous l'angle de la polyphonie, un cheminement tout à fait parallèle et même convergent, preuve que *cela* est dans l'air du temps (2001 : 145) :

> "Je me propose de fournir dans cet article une analyse alternative qui sera capable d'expliquer la distribution ainsi que la fonction sémantico-pragmatique de l'adverbe *peut-être* dans ses multiples emplois. Je donnerai d'abord une description des différents emplois de *peut-être* pour proposer ensuite une analyse polyphonique unique susceptible de rendre compte de tous ces emplois."

Nolke pousse l'analyse sur le terrain de l'apparente contradiction, maintes fois évoquée par Guillaume, dont il dit expressément qu'elle est constitutive de l'effet de sens (*id.* 169) :

> "En effet, dans des énoncés tels que (33), on ironise sur la pensée supposée de son interlocuteur. Pour qu'on puisse obtenir cette lecture, il doit apparemment ressortir de la situation que le locuteur ne considère pas comme vrai le contenu propositionnel. Énoncée par un homme pauvre, par exemple, la phrase dans (1) serait uniquement susceptible d'avoir la lecture négative, tandis qu'énoncée par le roi (comme dans l'exemple authentique), elle aura la valeur décrite par Blinkenberg (op.cit.).
>
> Je vais montrer que cette observation nous donne la clé de l'énigme des exclamations positives dans les trois exemples (répétés ici pour commodité)
>
> (1) Je suis le roi, peut-être !
>
> (36) Je sais ce que je ressens, peut-être
>
> (37) J'ai droit à la parole, peut-être !"

Du moins Nolke fait-il souvent référence, dans ses écrits, à l'effet de sens, pris au sérieux, et non plus simplement à titre d'enjoliveur stylistique. On peut alors commencer à rendre compte du fait troublant que la dimension exclamative permet de dire par en dessous *le contraire* de ce que l'énoncé semble dire en surface, un des outils puissants de l'ironie :

"alors là je dis : bravo !" = (traduit dans un énoncé neutre) je ne te félicite pas

Partie XI :
Masse parlante (MPa) et Masse parlée (MPé)

1. - Le langage humain : vaisseau sur la mer !

1. 1. - La pensée originale de Saussure

Après des années de fréquentation des Inédits de Saussure, j'ai acquis la conviction que nous tenons là le fond originaire de sa pensée et de sa vision du langage humain. Nous prendrons comme point de départ (toujours la question du "*unde exoriar ?*") cette longue citation de Saussure (ELG 289-90) :

> "Assurément il n'y a que **le vaisseau sur mer** (js) qui soit instructif pour ce qu'est un vaisseau, et ajoutons-le, qui soit même un vaisseau, un objet proprement offert à l'étude comme vaisseau. Et c'est là la seconde partie.
>
> C'est seulement le système de signes devenu chose de la collectivité qui mérite le nom de, qui est un système de signes: parce que l'ensemble de ses conditions de vie est tellement distinct depuis ce moment de tout ce qu'il peut constituer hors de cela que le reste apparaît comme inimportant. Et on peut immédiatement ajouter: que si ce **milieu de la collectivité** (js) change toute chose pour le système de signes, ce milieu est aussi dès l'origine le véritable endroit de développement où tend dès sa naissance un système de signes : un système de signes proprement fait que **pour la collectivité comme le vaisseau pour la mer** (js). Il n'est fait que pour s'entendre **entre plusieurs ou beaucoup** (js) et non pour s'entendre à soi seul. C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale : la collectivité sociale et ses lois **est un de ses éléments internes** (js) et non externes, tel est notre point de vue."

On notera au passage que ce fragment est de rédaction terminée, sans aucune "phrase interrompue" ; il livre une pensée aboutie, arrivée au stade de maturité et d'épanouissement d'elle-même. Cette relation d'échange, d'*inter-échange* entre l'intérieur et l'extérieur répond à ce que Merleau-Ponty a décrit dans ses travaux comme la figure du *chiasme* ; il n'est pas non plus sans rapport avec cette autre conception, celle du *nœud borroméen* qu'a illustré Lacan, la particularité de ce nœud étant de rendre intérieur et extérieur indiscernables, ce qui est aussi une direction paradoxale pour le développement de la pensée humaine.

1. 2. - Inversion de la relation contenant /contenu

C'est la pensée phénoménologique qui propose l'outil le plus adéquat pour entrevoir le sens profond de ces deux sphères que sont la Masse parlante et la Masse parlée. Parlant du corps voyant et du corps visible, Merleau-Ponty dit ceci (2004 : 180 *[182]*) :

> "Il y a deux cercles, ou deux tourbillons, ou deux sphères, concentriques quand je vis naïvement, et, dès que je m'interroge, **faiblement décentrés** (js) l'un par rapport à l'autre..."

« faiblement décentrés l'un par rapport à l'autre » : on ne saurait souhaiter meilleur équivalent pour faire comprendre l'emboîtement réciproque des deux masses. Là encore, la figure invoquée est celle du *chiasme*.

Je recours une nouvelle fois à la présentation en regard de la version divulguée par le "Cours" et de l'équivalent figurant dans la citation précédente, prise dans les ELG (plutôt que ce qui figure dans les notes d'Etudiants consignées dans l'EC) :

"Il faut une masse parlante pour qu'il y ait une langue. À aucun moment, et contrairement à l'apparence, celle-ci n'existe en dehors du fait social, parce qu'elle est un phénomène sémiologique Sa **nature sociale** (js) est un de ses caractères internes." (CLG 112)	C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale : la **collectivité sociale** (js) et ses lois est **un de ses éléments internes** (js) et non externes, tel est notre point de vue." (ELG 289-90)

On notera que c'est la "collectivité sociale" qui fait figure d'"élément interne" et non la "nature sociale", comme mentionnée dans les notes d'étudiants (EC 173) et repris par les éditeurs pour figurer dans le CLG. Sur ce point, le recours à la seule édition critique (EC) se révèlerait insuffisante ; il faut se reporter au passage équivalent dans les ELG. On peut alors voir que cette "collectivité sociale" est une autre formulation pour une même réalité, la **Masse parlante**.

Roland Barthes a sans doute voulu donner corps à la même idée lorsqu'il dit (1978 : 14) :

> ".. il ne peut y avoir de liberté que hors du langage. Malheureusement, **le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos**. (js)"

position fait écho à cette réflexion de Greimas :

> "Le jeu syntaxique qui consiste à reproduire chaque fois, en millions d'exemplaires, un même petit spectacle, comportant un procès, quelques acteurs et une situation plus ou moins circonstanciée, est peut-être truqué et **ne correspond pas à la manière d'être des choses dans**

le monde « réel ». (js) N'empêche que, grâce au symbolisme linguistique, c'est notre vision du monde et notre façon de l'organiser - seules possibles - que nous développons ainsi devant nous au moyen des règles syntaxiques."

Le chiasme, c'est en quelque sorte l'antidote à la clôture, trope prisé de ces deux théoriciens. On remarquera au passage que Barthes est – instinctivement naturellement – dans le camp des opposants à la théorie du reflet (« Le jeu syntaxique [..] est peut-être truqué et ne correspond pas à la manière d'être des choses dans le monde "réel" »).

1. 3. - Une masse vivante ou "Masse parlée" ?

Il y a cette image chez Saussure de deux réalités conjointes (ELG 312) :

"En effet toute langue littéraire, une fois qu'elle a réussi à se former quelque part, est relativement immobile, en tout cas n'est pas propre à nous faire sentir à quel point **la langue vraie, la langue librement vivante au sein d'une masse sociale** (js) est une matière qui se modifie en fonction du temps."

Ce que Saussure décrit dans ces lignes avec la notion de "Masse parlante", notion qu'il a créée de toutes pièces, devrait avoir son pendant indissociable (puisqu'en relation de chiasme) dans celle de "Masse parlée" – notion que je propose de lui adjoindre –, qui dans ce travail a été désigné comme "matériau langagier".

2 - Dans son livre *La quête du sens*, Jean-Claude Coquet reprend l'image de Merleau-Ponty où il est dit que le langage est (1997 : 1) « comme l'eau est l'élément des poissons ». Le très léger problème est que Merleau-Ponty n'énonce pas cela sous cette forme, mais sous une forme alambiquée, enchâssé dans une autre phrase (2003 : 32*[25]*) :

"Le langage ne serait pas, selon le mot de Freud, un « réinvestissement » total de notre vie, **notre élément, comme l'eau est l'élément des poissons**, (js) s'il doublait du dehors une pensée qui légifère dans sa solitude pour toute autre pensée possible."

Coquet a néanmoins raison d'extraire cette belle pépite et de la mettre en valeur en ouverture de son ouvrage (deuxième phrase de son avant-propos).

1. 4. - Un filtrage incessant (et intelligent)

Il est évidemment troublant (le "curieusement" de Guillaume) que le filtrage dont on est bien obligé de constater la réalité soit résolument et indéfectiblement orienté dans la direction de l'amélioration des structures de langues. Ce mécanisme est redoutable puisque, comme l'a visionnairement dit Saussure, il met à profit les « accidents dans la transmission », pour remplacer une structure par une autre ou une autre configuration *améliorative*.

Cela est troublant, mais le fait est également que les solutions rejetées – celles qui ne sont pas retenues pour aller *enrichir* le dépôt de la langue – ont vite fait de disparaître, de sombrer dans l'oubli (corps et biens). Elles ne constituent pas un immense tas de détritus posant des problèmes insolubles de recyclage des déchets ; ou, selon la magnifique et magique formule de Saussure de la *robe rapiécée*, dont il est heureux qu'elle ait été retranscrite et complétée – une fois n'est pas coutume ! – selon une belle inspiration des Éditeurs par l'ajout "avec sa propre étoffe" : elle est à elle-même son propre matériau. Voici les passages :

Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La langue est une robe couverte de **rapiéçages** faits avec sa propre étoffe. (CLG 235)

on voit que l'analogie est obligée de travailler **éternellement** (js) sur la même étoffe et que dans cette **perpétuelle rénovation** (js), il y a quelque chose d'extrêmement conservateur. La langue est une robe **faite de rapiéçages**. (EC 394)

On préférera cependant la réflexion "métaphysique" de Saussure, prenant acte du *perpetuum mobile* (« travailler *éternellement* »). Seul Greimas a eu des formulations allant dans le même sens (voir son « pourchassent indéfiniment », page 131). Quant à l'idée du « rapiéçage », j'en vois un rappel en même temps qu'un clin d'œil dans le « par raccroc » de Martinet (dépassant la traumatisante hantise enfantine de l'"accroc" à son pantalon) (1970 : 122) :

> "Toutefois, il se trouve que, **par raccroc** (js) ou de façon assez régulière, l'accord assume le rôle d'indiquer la fonction de certains éléments."

Il y a là quelque chose qui réussit toujours à retomber sur ses pattes, jamais pris en défaut dans une inflexible volonté d'aller dans une même direction... J'ajouterai que dans le même mouvement d'idée qui l'animait durant la leçon dont on a le reflet dans la même page 394 de l'Édition Critique, il évoque, à propos de l'analogie, le *maintien de l'intégrité* :

> "Mais il y a lieu de parler du *rôle conservateur de l'analogie*. L'analogie a pour premier effet de sauver les éléments de formes en les reprenant toujours pour les transformations nouvelles. Elle a souvent aussi pour deuxième effet de permettre à **l'intégrité d'une forme de se maintenir**. (js)"

On a là ce que Piaget redéfinira plus tard comme "équilibre homéostatique", en acte d'ouverture de la pensée moderne sur l'apport de la thermodynamique, de la cybernétique, de la biologie, et pour finir : de l'informatique, jeune science déjà vieille. Il est étrange que nos devanciers ne se soient pas plus méfié du phénomène du filtrage que je met en vedette ici. Celui-ci enjoint de ne jamais confondre ce qui a intégré les structures de langue avec tous les essais divers, plus ou moins heureux, que le locuteur, individuellement et à l'aune de sa subjectivité personnelle, a tout loisir de réaliser.

1. 5. - Place des lettrés : la diatribe de Bréal

Bréal a cette diatribe virulente contre les gens de savoir et leurs prétentions à intervenir dans la langue (1983 : 27) :

> "Ce qui a jeté le discrédit sur ce chapitre, ce sont. les distinctions essayées **dans le silence du cabinet par de prétendus docteurs en langage, que personne n'avait conviés à cette tâche**. (js) Il n'y a de bonnes distinctions que celles qui se font **sans préméditation**, (js) sous la pression des circonstances, **par inspiration subite** (js) et en présence d'un réel besoin."

Il est remarquable que la même position se retrouve chez Saussure, presque dans les mêmes termes (ELG 95) :

> "Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et **crée à tête reposée** (js) des formes nouvelles (par ex. calmement [ ]) qu'il se propose, (promet) de « placer » dans son prochain discours. Toute innovation arrive par improvisation, en parlant,"

Il faut souligner ce point où les deux hommes sont d'un même avis. On sait que Saussure connaît le travail de Bréal, par cette mention lapidaire (ELG 102) :

> ".. mais dès lors *pourquoi parler d'ellipse* **(comme Bréal)**.. (js)"

qui est une allusion au développement sur l'ellipse, dans l'*Essai de sémantique*. Mais Saussure est d'accord avec lui pour dire : ce n'est pas assis à sa table de travail que l'érudit participe à construire la langue, mais dans le feu de l'action, quand lui-même s'exprimant est amené – comme tout le monde – à chercher ses mots ; c'est dans ces moments que le savoir d'érudition qu'il a emmagasiné va lui souffler – à son insu – des solutions qui supposent la mise à contribution de cette masse d'informations. Ce que Saussure dit de plus, c'est la fusion entre « reproduction et production », dont il va être question plus bas.

Car une certaine hostilité systématique à l'encontre du "lettré" a bel et bien existé ; elle avait sa racine dans l'attitude romantique, valorisatrice du peuple (les frères Grimm sont allés collecter les contes, publiés sous leur nom, dans les villages et les chaumières ; voir le développement sur ce point dans le § I.9.2., pages 37 et s.).

1. 6. - Les apports latins en anglais moderne

On doit contredire Bréal, ou du moins, nuancer la position qu'il exprime envers les gens de savoir. Il est peu probable que Guillaume le Conquérant ait amené avec lui des moines, les barons normands étaient des hommes de guerre et formèrent la nouvelle Cour d'Angleterre. C'est de ce chamboulement que naîtra l'anglais moderne.

Les moines et les monastères étaient déjà là. Il faut les voir aussi comme à l'origine des lieux de savoir, qui formeront une transition progressive et un transfert de la garde du savoir aux universités naissantes (Oxford et Cambridge verront le jour autour du 12ème siècle ; Thibaud d'Étampes, fondateur d'Oxford, venait de Caen, ce qui laisser supposer, là aussi, une filière normande). Toujours est-il que les universités aussi bien que les monastères sont des lieux où le latin est la langue courante. C'est sur ce fond culturel que s'édifiera l'anglais moderne, en intégrant *à leur insu*, selon ce qu'en disent Bréal et Saussure, des connaissances qui ne pouvaient venir que de ces "lettrés". La liste de mots repris directement du latin et *qui n'existent pas dans les autres langues* issues du latin est impressionnante. Mais cette contribution n'a pu avoir cette qualité qu'en naissant sur le terreau des échanges réels et non « dans le silence » d'une cellule de monastère.

2. - La figure du "chiasme"

Le "chiasme" est pour Merleau-Ponty la figure de la réversibilité appliquée à la "chair", ce que Merleau-Ponty appelle la "chair" ; la chair pour Merleau-Ponty n'est pas la viande, ni même la matière, bien qu'elle n'exclue ni l'une ni l'autre. C'est tout le paradoxe extrême et la considérable difficulté qu'il faut affronter pour comprendre la pensée de Merleau-Ponty, pour pouvoir "penser avec". Mais comme je l'ai dit précédemment (les quatre "têtes" qui accompagnent ce travail, sorte de bonnes fées, penchées sur le berceau de la thèse), le présent travail ne pourrait pas défendre les positions qui sont les siennes s'il ne pouvait trouver des appuis (au deux sens du terme) chez ces quatre-là. Pour se donner des chances de ne pas passer à côté, je présente une longue citation de Merleau-Ponty, extrait de ce qui serait devenu son *opus magnus*, mais dont les ébauches étaient déjà – par bonheur – très avancées, *Le visible et l'invisible* (1964 : 171/*173*) :

> "Le visible autour de nous semble reposer en lui-même. C'est comme si notre vision se formait en son cœur, ou comme s'il y avait de lui à nous une accointance aussi étroite que celle de la mer et de la plage. Et pourtant, il n'est pas possible que nous nous fondions en lui, ni qu'il passe en nous, car alors la vision s'évanouirait au moment de se faire, par disparition ou du voyant ou du visible (...) D'où vient que, ce faisant, il les (= les choses) laisse à leur place, que la vision que nous en prenons nous semble venir d'elles, et qu'être vu ne soit pour elles qu'une dégradation de leur être éminent? Quel est ce talisman de la couleur, cette vertu singulière du visible qui fait que, tenu à bout de regard, il est pourtant bien plus qu'un corrélatif de ma vision, c'est lui qui me l'impose comme une suite de son existence souveraine ? D'où vient que, les enveloppant, mon regard ne les cache pas, et, enfin, que, les voilant, il les dévoile?* (...) C'est entre ces feuillets **intercalés** qu'il y a visibilité... **Mon corps modèle des choses et les choses modèle de mon corps**: le corps lié par toutes ses parties au monde, contre lui —> tout cela veut dire: le monde, la chair non comme fait ou somme de faits, mais comme lieu d'une inscription de **vérité**."

C'est une particularité à laquelle il faut se faire : Merleau-Ponty ne traite jamais (ou : rarement) séparément du langage, estimant que celui-ci est ancré dans le corps, mais aussi dans la perception (qui est le lien réel avec le monde extérieur). Mais voici néanmoins – sur arrière-plan de l'étude du "chiasme" – un passage ayant le langage pour objet (2004 : 200 *[203]*) :

> "La langue pour le linguiste est un système idéal, un fragment du monde intelligible. Mais, de même qu'i1 ne suffit pas, pour que je voie, que mon regard soit visible pour X, il faut qu'il soit visible pour lui-même, **par une sorte de torsion, de retournement ou de phénomène spéculaire**, (js) qui est donné du seul fait que je suis né, de même, si mes paroles ont un sens, ce n'est pas parce qu'elles offrent l'organisation systématique que dévoilera le linguiste, c'est parce que cette organisation, comme le regard, se rapporte à elle-même : la Parole opérante est la région obscure d'où vient la lumière instituée."

C'est même le problème du langage qui, dans toute la fin du chapitre consacré au "chiasme", se taille la part du lion, les derniers mots étant (2004 : 201 *[204]*) :

> "Et en un sens, comme dit Valéry, le langage est tout, puisqu'il n'est la voix de personne, **qu'il est la voix même des choses, des ondes et des bois**. (js) Et ce qu'il faut comprendre, c'est que, de l'une à l'autre de ces vues, il n'y a pas renversement dialectique, nous n'avons pas à les rassembler-dans-une synthèse : **elles sont deux aspects de la réversibilité qui est vérité ultime**. (js)"

2. 1. - Application du "chiasme" au MI

C'est là que nous allons recourir massivement aux analyses de Merleau-Ponty ; la figure du "chiasme" étant sa création intellectuelle. Revenons à la façon dont Saussure caractérise – et s'en distancie du même coup – l'organicisme de l'école de Franz Bopp (ELG 129) :

> "Le malentendu où tomba au début l'école fondée par F[ranz] Bopp fut de prêter aux langues un corps et une existence imaginaires **en dehors des** (js) individus parlants. I'abstraction en matière de langue, même faite à bon escient, ne souffre jamais en pratique que des applications limitées est un procédé logique - à plus forte raison une abstraction **à laquelle on donnait un corps** (js) et dont on se laissait être le jouet allait être un empêchement..".

Donc, si Saussure est susceptible d'user de l'"abstraction" ou la métaphore "vie de la langue" (ELG 186 : "La vie de la langue est faite de ces méprises"), il n'en est pas moins un détracteur de cette vue des choses. La figure du chiasme, basiquement indispensable pour qui veut "comprendre plus loin", vient en relais. C'est ainsi que des penseurs ayant commencé à développé des considérations d'un grand intérêt passent néanmoins "à côté" d'une certaine simplicité et évidence première de la chose *langage*. Ainsi Utaker (1988 : 22) :

> "Pour qu'il y ait signe, il faut une collectivité, et pour qu'il y ait message, il faut au moins deux personnes (cf. "le circuit de la parole"). Ainsi le langage donne des liens sociaux entre des individus à l'intérieur de "la masse parlante". Et, par conséquent, le social est un caractère interne de la langue. Elle ne vit que parlée par une collectivité, et ceci fait exister la langue."

qui est très proche de ce que je dis moi-même, à cette légère différence près que si d'une part, la langue "ne vit que par une collectivité", d'autre part la collectivité ne vit que par la langue, dans une relation de *double bind*. Le chemin qui y mène est du fait un peu plus compliqué, même si il lui faut faire un détour par Wittgenstein (1988 : 9) :

> "Contre cette sortie, contre cette fuite incessante, Wittgenstein est radical. On ne peut pas sortir du langage. Le langage est une limite à l'intérieur de laquelle il n'y a pas une position privilégiée. Cela veut dire que je ne peux pas tout voir, je ne peux pas tout dire. La totalité philosophique qui se bâtit sur un refoulement du langage est fausse."

Et de son côté Caussat (1978 : 26) :

> ".. cette conscience tente de se donner sa propre science (l'armature conceptuelle du CLG) mais non sans effets paradoxaux, ainsi : « Sa nature sociale — de la langue — est un de ses caractères internes » (p.112). La langue, produit social, est en même temps coextensive à ce qui la produit."

On constate premièrement que Utaker et Caussat ont échoué l'un comme l'autre sur le même point ; et que deuxièmement le recours qu'ils ont fait au texte du CLG, c'est-à-dire dans un de ses passages les plus tronqués et les plus frelatés, peut être considéré comme la cause directe de leur échec ; alors que leurs tentatives étaient des percées prometteuses et intrépides dans le sens de la généalogie sur laquelle se fonde mon propre travail. On peut alors opposer frontalement ces deux formulations, l'une de Caussat, l'autre de Saussure. Caussat énonce donc (1978 : 36-7) :

> "Après tout, la langue n'ayant sa réalité que dans les usages institués par ceux qui la parlent, c'est l'échange social qui doit être considéré **comme le lieu et la condition** (js) des remaniements qui déforment et reforment la langue. On aura alors le choix entre deux hypothèses : soit l'innovation introduite par un individu et se propageant à des sphères de plus en plus étendues, soit les ruptures et les accommodations liées aux contacts entre générations."

alors que pour Saussure (reprise de la citation précédente) :

> "si ce milieu de la collectivité change toute chose pour le système de signes, ce milieu est aussi dès l'origine **le véritable endroit** (js) de développement où tend **dès sa naissance** (js) un système de signes "

Ce qu'il y a de "finalité" dans la langue – et s'il y a dans la langue quelque chose qui ressemble à de la "finalité" – c'est dans la formulation de Saussure qu'on le trouve :

> ".. où tend **dès sa naissance**..(js)."

Ce n'est pas une façon seulement imagée de s'exprimer, une simple figure de rhétorique, que de parler ici ainsi de *naissance* ; la même se retrouve dans les lignes suivantes :

> "Aujourd'hui on voit qu'il y a réciprocité permanente, que dans l'acte de langage la langue tire à la fois son application et sa source unique et continuelle, et que le langage est à la fois **l'application et le générateur continuel** de la langue, [ ] **la reproduction et la production**."

On pourrait presque dire que Saussure – le Saussure authentique ! – a bien mieux exprimé ce qu'est le *chiasme* en matière de langage que Merleau-Ponty lui-même ! Mais quoi d'étonnant que des penseurs rationalistes rassis n'y aient vu que du feu. L'ajout de « dès sa naissance » est de plus, allant dans mon sens, la marque d'une procédure *généalogique*.

2. 2. - Déconstruire l'opposition intérieur extérieur

Cadiot et Visetti disent bien que :

> "D'un tel cadre, nous voulons retenir qu'il **déconstruit l'opposition entre formes intérieure et extérieure** (js) de la langue, faisant à l'inverse de la langue une **activité auto-formatrice**, (js) et un milieu constitué par sa nécessaire reprise et stabilisation à travers des mises en place thématiques."

C'est en effet la caractéristique de cette opposition : la nature du MI est de la déconstruire, d'aller à rebours de l'opposition formelle, théorique et schématique. C'est à la fois la "chair" et le "chiasme" qui viennent au jour dans cette lumineuse formule. Ce court texte aborde aussi l'aspect des constructions, des « mises en place thématiques », selon la formulation de ces auteurs et que pour ma part je regroupe sous l'étiquette de *remontée thématique*. Mais le fait est fondamentalement que c'est bien « l'activité auto-formatrice », tout cela convergeant vers un « milieu » qui constitue le langage, ce « milieu » désignant – bien sûr – la même chose que la formule saussurienne du MI. La part d'incertitude que recèle le point de vue de ces deux auteurs réside dans la formulation « nécessaire reprise et stabilisation », dont rien n'indique expressément, même si cela le laisse supposer, que ce soit là le mécanisme par lequel la langue s'auto-construit.

2. 3. - Comment définir l'intersubjectivité ?

Bien qu'il s'agisse de la notion clé du fonctionnement du MI, il est bien difficile de la définir simplement. C'est l'instance qui gère les *conventionnements*, redéfinition et renégociation en permanence des attribution comme il en est des licences ou des patentes commerciales.

Contrairement au "contrat social" de Rousseau – dont on peut imaginer qu'il a été, à un moment donné de l'évolution, matérialisé par une sorte de cérémonie –, le contrat qui concerne les valeurs de la langue n'a jamais fait l'objet ni d'une "négociation", c'est-à-dire d'une évaluation discutée, débattue puis fixée et édictée par une sorte de "bureau d'enregistrement". La réalité, c'est que les "valeurs" que le langage porte en lui se négocient – et renégocient – *en permanence*, à l'insu des utilisateurs. Il n'y a cependant pas de "au coup par coup", la chose étant complètement lissée, sans à-coup. C'est l'opinion profonde de Saussure, qui y revient

obsessionnellement, comme par exemple dans ce passage déjà cité (ELG 60) :

> "Dans l'échange l'unité est établie par une valeur idéale, au nom de laquelle **on déclare adéquats** (js) entre eux des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables et de plus constamment renouvelés chacun dans leur substance."

Saussure écrit « on déclare adéquats », MAIS ce « on » ne désigne personne, et aucune « déclaration » réelle n'a jamais lieu, à aucun moment. C'est une métaphore, mais elle désigne le cœur du fonctionnement du langage : le fait de l'adhésion des utilisateurs à leur outil, adhésion tellement forte que la Masse parlante est *presque* identique avec la Masse parlée (en relation de *chiasme*). Nous avons dit que la langue procédait par la méthode d'*essai et erreur*. La phase des essais est une chose, l'*homologation* – pour utiliser ce terme de façon métaphorique – en est une tout autre. Le linguiste se doit de ne travailler qu'au niveau de ce qui a été dûment homologué. L'homologation est la "convention" dont parle Saussure, sorte de contrat tacite, de fait, entre les membres d'une communauté linguistique, mais "convention" sans instance d'enregistrement et de contrôle (je renvoie à la page 96, en relation avec le "dernier compromis"). Mais c'est dans le même esprit, dans la même "intention signifiante" que Saussure emploie parallèlement le terme de "sanction" (ELG 83) :

> "Un mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par **la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient**. (js)"

ou, comme le dit fort justement l'expression usuelle : "sanctionné par l'usage", l'"homologation"; mais pas une "déclaration de conformité", qui nous renverrait à une norme, située au-dessus ou en dehors. J'ai signalé la *tendance au jeu*, sous-jacente à la pratique du langage (remplacer systématiquement le mot "pastille" par "pastouille" montre la marge existante, puisque la communication n'en est pas affectée). La particularité est que le sujet parlant, pris individuellement, n'en a pas la moindre conscience. Ce n'est donc pas la voie qui peut nous renseigner. Mais cette instance n'en existe pas moins, véritable centre régulateur de la langue. C'est par effet de *chiasme* le langage est le support de l'intersubjectivité, son instance effectuante. Moulée dans et par la langue, l'intersubjectivité en devient la « structure représentationnelle » dont parle Schaeffer, découlant de la nature de milieu intermédiaire du langage humain. Par le recours à l''intersubjectivité, on sort de la vision *catastrophiste* d'une subjectivité débridée, dont la tendance instinctuelle de fond œuvrerait à saper les bases du langage humain, ce que nous avons caractérisé comme la tendance *entropique*. Mais c'est – au delà de son opinion personnelle – le point de vue largement en vigueur (doxaïque), que Kerbrat-Orecchioni résume par la formule lapidaire mais sans équivoque (1980 : 202):

> "Effets de sens = valeurs imprévisibles, **anarchiques**, (js) qui surgiraient sauvagement au cours de l'actualisation discursive, et échapperaient à toute entreprise de codification."

Kerbrat-Orecchioni ayant ici au moins le mérite de dire tout haut (ou, au moins : noir sur blanc) ce que beaucoup d'auteurs pensent tout bas mais n'osent pas dire ("c'est trop horrible !"). L'utilisation ici du terme "effet de sens" est cocasse puisqu'il appartient – de notoriété publique – à la linguistique guillaumienne, à ses yeux fauteuse d'anarchie ! En réalité, les effets de sens sont tout le contraire : les bâtisseurs de la langue.

2. 4. - Le brassage permanent

Il serait plus fructueux – et moins apocalyptique – d'appuyer la relation *objectif/subjectif* sur la relation *génome/phénome*, développée par la biologie et dont Piaget dit (1972 : 61) :

> "(postulat admis implicitement par certains auteurs critiqués par Piaget) que la connaissance, étant de nature « phénotypique », c'est-à-dire liée au développement somatique des individus, ne relève pas des mécanismes biogénétiques, lesquels concerneraient le seul génome et les transmissions héréditaires. Mais on sait aujourd'hui qu'une telle distinction n'a rien d'absolu, et cela pour de nombreuses raisons dont voici les deux principales. La première est que **le phénotype est le produit d'une interaction continue entre l'activité synthétique du génome** (js) au cours de la croissance et les influences extérieures."

Ce principe peut être transposé tel quel à la relation entre sujet parlant et Masse parlée. On doit donc contredire Oksaar lorsqu'elle pense que (1958 : 15) :

> "Der Begriff des Feldes sollte wohl nicht so absolut genommen werden, wie es Trier vorschwebt, da der Wortschats bien einzelnen Individuen verschieden gelagert ist."
>
> Traduction : la notion du champ devrait bien sûr ne pas être prise de façon aussi absolue que dans l'idée que s'en fait Trier, étant donné que le vocabulaire est différemment constitué d'un individu à l'autre

Cette erreur est à rattacher avec l'avis que manifeste Oksaar, concernant l'*expessivité*, dont j'ai dit que, faisant état d'une "problématique de l'expressivité de la langue" (voir § VII. 1.), elle a – de fait – tenu cette question en dehors de son champ d'étude. C'est toujours la même suspicion, liée à l'individu et à sa place dans l'édifice de la langue, que nous retrouvons. La MPa est le lieu de ce brassage permanent, dont émergent après les épreuves éliminatoires (MDS, homologation, répartition) de nouvelles formes et de nouveaux moyens langagiers venant renforcer le stock des unités de puissance, accroissant la puissance expressive que détient le langage humain [84].

[84] Et l'accroissant sans qu'une limite supérieure puisse en arrêter le mouvement à un moment donné. Pour affronter l'idée – terrible – que ce mouvement est *sans limite*, le parrainage de Nietzsche n'est pas de trop, lui qui a dit que l'idée de "l'éternel retour" était « la pensée la plus lourde ».

3. - Primat de la Masse parlante sur le locuteur individuel

3. 1. - “Sujet parlant” et Intersubjectivité

L’intersubjectivité milite contre la notion de prise en charge, laquelle n’a pas lieu d’être si l’on considère que l’intersubjectivité a valeur de prise en charge *collective*. La prise en charge amène à des vues sur la langue proches du délire, comme ici Scheffel-Dunand (URL) :

> “Après Jakobson, Halliday (1967, 1968) présentera également un modèle d’analyse du discours dans lequel la grammaire de l’énoncé est le produit d’une **structuration à trois niveaux** : (js) un système de la transitivité, un système du mode et un système du thème. (...) La composante discursive, dans le modèle de Halliday, permet ainsi de **mesurer l’adéquation de la phrase à son contexte**. (js) La cohésion textuelle s’exerce néanmoins, selon l’auteur, à l’intérieur même du texte et donc indépendamment de toute variation situationnelle. **De fait, elle évacue le sujet parlant et par conséquent l’exploration des mécanismes qui permettent à « la langue » de se réaliser, lors d’un acte énonciatif individuel, en « parole »**.(js)”

On retrouve, avec cette « évacuation du sujet parlant » le reproche fait par Malmberg à Saussure d’avoir « sacrifié l'essentiel de la langue, à savoir l'humain » (voir page 69). De nouveau également, la place accordée au “contexte” atteint des proportions délirantes (voir § III.10.). Ce n’est pas vraiment un locuteur moyen (sorte de “bonhomme d’Ampère”, placé au milieu des flux de parole), ni le locuteur idéal de Chomsky ; mieux qu’une résultante.

Tout ce mécanisme étant réglé par l’intersubjectivité, ce qui en ressort, c’est le génie collectif, qui n’est pas lié à une nation, ni à une race ; une MPa est composite par nature, intégrant et gérant, à sa façon, les contradictions ; ce qui est plutôt une force qu’une faiblesse (voir la formation de l’anglais). Le point de vue introduit ici a dessein de régler la question de la “volonté individuelle”, indécrottablement annexée à la position classique (voir § IV.10.2.)

Significatif et révélateur est le fait de toujours renvoyer à l’utilisateur individuel, dont la subjectivité corroborerait les conclusions présentées. Ainsi Apothéloz (2002 : 98) :

> “Si on menait une enquête sur la façon dont le locuteurs francophones interprètent la relation qu'il y a entre ces mots, **on s'apercevrait** que le nom est généralement reçu comme dérivé du verbe, et non l'inverse.”

À défaut de l’avoir fait, Apothéloz “reconstruit” les résultats. De même que ce locuteur de base est sans cesse pris à témoin, pour la façon dont il percevrait ou recevrait tel ou tel mot ou expression (2002 : 98) :

> “La raison de cette **intuition** (js) est que *la glisse* est perçu comme un mot récent, marqué à la fois du point de vue générationnel et du point de vue du niveau de langue qu'il évoque.”

Ce sont là de curieuses fleurs de rhétorique, puisque cette évocation du locuteur de base n'est que de pure forme, Apothéloz considérant dans sa pratique que la confrontation réelle est superflue, l'auteur ayant la maîtrise de l'*intuition* d'un locuteur de base, dont il estime avoir la légitimité de s'instituer le porte-parole. Si « on menait une enquête.. », mais ce n'est pas la peine car *elle ne ferait que corroborer nos dires*. Le recours à l'intersubjectivité pourrait éviter de recourir à de tels trompe-l'œil ou autres pirouettes méthodologiques.

Mais c'est tout un bilan de la direction dite "pragmatique" – qu'il conviendrait aujourd'hui de tirer, après que la référence à Morris ait émis l'ambition d'explorer *à part*, toujours selon Apothéloz qui s'y réfère, dans sa prétention à séparer de relations dites "sémantiques" et "syntaxiques" les relations "pragmatiques", définies à part comme relations (2002 : 103) :

> ".. qui lient les signes à leurs utilisateurs."

et bien sûr, sans passer par le truchement du langage ! Il s'agit donc bien pour ce courant de prendre fait et cause, comme le dit expressément Scheffel-Dunand citée plus haut, pour le « sujet parlant » qu'il faut cesser « d'évacuer », afin de pouvoir – enfin – explorer « les mécanismes qui permettent à la langue de se réaliser, lors d'un acte énonciatif individuel, en "parole "» . La subjectivité est grevée par le poids de l'affectivité, expression des sentiments, dont l'individu est le creuset dépositaire. Ullmann le disait bien (page 267) : « les mots chargés d'affectivité l'emportèrent sur leurs rivaux ternes et neutres ». Une telle position se rattache à l'*idéal classique*, idéaliste dans son essence et construit sur la théorie du relfet.

3. 2. - Exemple de l'anglais

Pour revenir sur les mises en correspondance des formes *endormir – endormissement* que nous signalons plus haut, on pourra encore remarquer que la langue anglaise use avec une grande liberté des "modèles" que fournissent les langues voisines (et s'en inspire) :

punir < to punish (et son dérivé nominal) punishment

d'où le foisonnement de "faux amis", particulièrement fourbes pour des apprenants francophones. L'anglais procède à un rééquilibrage généralisé de ces formes reprises à la souche latine en recourant systématiquement à ces sons dits "parasitics". Encore un exemple de la perspicacité de Bréal qui a noté ce détail (1983 : 68) :

> " Les Anglais ont emprunté à notre seconde conjugaison cette syllabe ish, qu'on trouve non seulement dans finish, nourish, **où le modèle est fourni par le français**, (js) mais dans publish, distinguish, où le suffixe est transporté par imitation."

3. 3. - L'innovation dans les formes

Le succès de ce procédé est tel qu'on assiste à un débordement massif de ce que les dictionnaires parviennent à "intercepter, par exemple avec la forme :

to diminish diminishment

devenue courante dans la pratique, mais non enregistrée dans un dictionnaire bilingue aussi récent et à prétention d'exhaustivité comme le Harraps 2006.

Il semblerait qu'on puisse requérir n'importe quelle combinaison du type :

(corps du mot)ish+ment

J'en ai fait l'expérience avec la création langagière qu'est "demolishment" en anglais ; une requête dans Internet montre que l'occurrence "existe", qu'elle fonctionne , sans se soucier du "feu vert" des dictionnaires. Non seulement « les définitions pourchassent indéfiniment les dénominations », selon la formule de Greimas, mais, ce qui est bien pire : les dictionnaires sont à la traîne ou à la remorque d'un mouvement réel permanent qu'ils s'essoufflent à rattraper, même en rééditant tous les deux ans. Dans le cas présent, ils "défendent" les racines, c'est-à-dire : le lien avec le latin, car l'adoption du néologisme "demolishment" reviendrait à prendre congé d'avec la forme "demolition". Il y a incertitude et un internaute s'interroge :

is demolishment a real word ?

On devrait lui répondre : bien que ce soit un mot inventé, il est réel (et valide) à partir du moment où quelqu'un l'utilise pour signifier ce qu'il a *l'intention* de dire (et non pour un commentaire de dictionnaire) ; et de toute façon, cher internaute, il a bien fallu qu'à un moment ou un autre, tous les mots qui sont dans une langue soient inventés ; en ce qui vous concerne, vous avez été attentif au moment où un mot fait son apparition, ce dont personne d'habitude ne se soucie (par principe d'hypostase). Prendra-t-il le dessus sur "demolition" ? Très probablement, car c'est le sens normal de l'évolution qu'il y ait de moins en moins de références latines en anglais ! Le fait est que c'est le modèle "punishement", dérivé de "to punish", qui fait attraction ; mais c'est parce qu'il est plus simple, ou plus conforme aux combinaisons de base possibles selon le MDS en vigueur. Le recours aux *dictionnaires inverses* pourrait ici se révéler utile pour voir l'ampleur de la progression du phénomène ; sur le résultat final, il n'y a sinon pas à se creuser la tête, ni à se la casser ; on ne peut de toute façon pas faire autre chose que de s'abandonner à la langue, qui est beaucoup plus vieille que nous.

4. - La relation Centre-Périphérie

4. 1. - Une contribution involontaire de Oksaar...

Ce qui sauve le travail de Oksaar, qui en fait l'une des deux études où les ChS ont été vraiment pris en compte, c'est l'outil théorique d'évaluation qu'elle a inclus dans son étude, en faisant intervenir une relation centre-périphérie. C'est en effet une façon de domestiquer la relation "Un-Multiples" ; car, comme c'est le propre des "multiples" d'être insituables, il n'y a pas à s'y essayer, c'est impossible...

Ce sont les tourbillons et turbulences – zones d'instabilité – qui gravitent autour d'un noyau, qui est noyau parce que ce qui s'y retrouve tend à la stabilité, mais d'une stabilité à concevoir comme état idéal et de fait jamais atteint ; tout au plus, on peut dire que cette stabilité existe par contraste avec l'instabilité régnant alentour, sur laquelle elle est, malgré tout, une conquête. C'est donc à une relation d'interactions permanentes que nous avons affaire. Saussure en donne d'ailleurs cette vision (ELG 102) :

> "Ils se meuvent très naturellement dans ce que j'appelle la tranche horizontale de la langue, mais sans la moindre idée du phénomène socio-historique **qui entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale** (js) et défend alors d'en faire ni un phénomène fixe ni un langage conventionnel, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix."

C'est aussi ce que Guillaume a surnommé « la turbulence », dont on se demandera s'il l'appréhende comme une menace, dont il faut réclamer l'extinction (voir la citation de Guillaume, page 201).

4. 2. - ...mais son erreur fondamentale...

Même, donc, si la vision d'Els Oksaar prend en compte le plus ou moins grand degré de stabilisation pour répartir les unités analysées entre centre et périphérie, elle est encore bien loin du point de vue que je viens d'exposer.

Mais la grande erreur, connexe de celle-là, serait de voir le mouvement vers le centre comme une *lexicalisation*, alors que les structures que l'on classerait a priori comme *grammaticales* sont elles aussi passées dans les zones de turbulences avant que de "bonnes" solutions se voient sélectionnées. Les Périphéries, qui sont nous l'avons dit par essence multiples et, de toute façon, mal délimitées entre elles, sont les zones-chantiers où des solutions se trouvent *à l'essai*. Il serait ainsi sans intérêt de se focaliser sur tel ou tel "parler", ou telle ou telle "parlure", et de son vécu proprement "anarchique" ; c'est le filtrage qui – au final – reconnaîtra, non pas : les siens, mais du moins ce qui est bon pour la langue et qui mérite

d'être accueilli dans son trésor, son stock restreint, d'être pris dans les cycles de la *sédimentation*. Un algorithme de sélection est à l'œuvre – effectivement réparti sur tous les cerveaux connectés sur le MI et travaillant ainsi, de fait, en réseau ; c'est, si l'on veut, la merveille qui a lieu autour de la relation – chiasmatique – entre MPa et MPé !

On ne peut tout compte fait reprocher à Oksaar aucune erreur, en fonction des prémisses qui étaient les siens et que j'ai essayé de synthétiser ici à l'aide d'exemples.

2 - La caractérisation d'un rapport comme Centre-Périphérie est la seule approche possible de cet aspect de la question linguistique. Cette périphérie ne se laisse pas détailler. Même si elle est multiple, il n'y a pas lieu cependant de lui mettre le pluriel (*périphéries). Elle est unifiée en tant que périphérie par le seul fait qu'elle *s'oppose* au centre, qu'ils se sont réparti la tâche.

On doit donc se démarquer de toutes les tentatives allant dans ce sens, comme la théorie des genres, défendue entre autres par Rastier (1991 : 194) :

> "Les situations de communication ont une incidence déterminante suri les messages linguistiques. Les divers types de pratiques sociales codifient des discours littéraires, politiques, religieux, professionnels, familiers, etc.) qui **chacun se subdivisent en genres** (js) (comme l'ode, la profession de foi, l'homélie, la lettre au collègue, la dispute). **Chaque discours, voire chaque genre a ses caractéristiques lexicales** (js) (comme aussi ses normes syntaxiques et même phonologiques)."

J'oppose à ceci le constat d'existence d'un "tronc commun" sur lequel s'articulent tous les usages particuliers ou particularisés, dont les JT (y compris ceux de la science). C'est de l'Intersubjectivité comme instance que part l'effet centralisateur et anti-dispersion (c'est-à-dire – nous le savons maintenant – negentropique). Ce qui à mon sens cristallise le désarroi actuel sur la question des orientations à prendre, c'est l'ajout que fait Rastier au passage précédent, disant alors :

> "Je comprends naturellement les grammèmes dans le lexique. Leur inventaire, plus restreint, varie certes moins que celui des lexèmes, mais il varie tout de même."

Contradiction profonde et insurmontable avec les deux instruments mis par Saussure en regard l'un de l'autre, car leur polarisation, qui évidemment existe [85], ne doit pas dissimuler leur indissociabilité, ici encore de nature *chiasmatique*. La distinction d'un instrument grammatical, distinct d'un instrument lexical, qui avait constitué le fondement de la linguistique saussurienne bâtie sur le CLG, s'effondre.

L'opposition grammatical / lexical sera encore évoquée au § XII. 1. 2..

[85] Sans bien sûr non plus parler de "dichotomies"...

4. 3. - Les jargons techniques (JT), le langage scientifique

Tous les emplois dits “techniques” de la langue commune se meuvent également à la Périphérie et ne méritent en aucun cas un statut particulier privilégié. Ils n’ont en outre aucun droit au nom de “langue”, allusion au fait que l’on entend souvent parler de « langue technique ». Le “langage scientifique” n’est pas exclu de ce traitement. Son idéalisation est d’ailleurs une illusion grave qu’il faudrait arrêter de propager. C’est le cas de Ricœur. Son livre *La métaphore vive* ne manque pas de soulever d’intéressantes questions. Le point sur lequel un refus *en bloc* mérite d’être exprimé concerne effectivement la question du “langage scientifique”. Se référant à Jean Cohen (1966), Ricœur émet envisage que (1975 : 180) :

> “Une seconde manière de résoudre le paradoxe de l’introuvable degré rhétorique zéro (...) consistera à choisir comme repère, non le degré zéro absolu, mais un degré zéro relatif, c’est-à-dire celui des usages du langage qui serait **le moins marqué du point de vue rhétorique**, (js) donc le moins figuré. Ce langage existe, c’est le langage scientifique.”

On retrouve là, encore une fois, l’idéalisation de la science, propre au positivisme scientifique, mais souvent partagée par le commun des mortels, portant en lui cette même idéalisation pour ces choses savantes qu’il ne comprend pas, attitude dont on trouve même la trace dans ce propos de Martinet (1970 : 181) :

> “Ceci vaut aussi pour l'adulte, lorsqu'il rencontre un mot nouveau, que ce soit dans sa langue ou dans une langue étrangère. L'article de dictionnaire, qui est le dernier recours dans ce cas, n'est, après tout, rien qu'une redondance systématique :“Rudéral” : qui croît dans les décombres.”

Ce que Martinet omet de dire, c’est que “rudéral” fait partie du JT de la botanique, n’appartient pas à la langue commune. Pour un dictionnaire donc, la mention “bot.” n’est pas facultative. Ce terme relève de la Périphérie et à ce titre, il est inexistant pour la collectivité parlante. Cette absence d’homogénéité est un élément constructeur de première importance puisqu’alimentant les échanges entre les périphéries et le centre, ce qu’ont bien vu Labov et Weinreich ; Labov fait une citation d’un texte collectif, se terminant par (1976 : 100) :

> “Nous soutenons qu’une maîtrise quasi innée des structures hétérogènes…fait partie de la compétence linguistique de l’individu unilingue. L’un des corollaires de ce point de vue est que, pour une langue utilisée par une communauté complexe (c'est-à-dire réelle), c’est l’*absence* d’une **hétérogénéité structurée** (js) qui se révélerait **dysfonctionnelle**.(js)”

Mais l’hétérogénéité est effectivement structurée, voire même structurante, donc pourvoyeuse de ce qui à première vue pourrait ressembler à des perpétuels malentendus (= dysfonctionnements), mais qui sont, selon Saussure, les “accidents de transmission” permettant que subrepticement, émerge l’innovation, quelque chose se substituant à autre chose. Sur cette *hétérogénéité*, on peut regretter que les auteurs n’en disent pas plus.

5. - Le principe d'hypostase

5. 1. - L'absolue immobilité de la langue

La langue est évolutive, adaptative dans son essence. Pour le locuteur-utilisateur, il est d'une évidence qui ne supporte aucune mise en doute que le langage est – comme Dieu – toute perfection. Saussure a soulevé – à sa manière, c'est-à-dire sous forme d'une énigme à résoudre – la question de l'immobilité de la langue telle que la perçoit son utilisateur (ELG 60) :

> "Dans l'échange l'unité est établie par une valeur idéale, au nom de laquelle **on déclare adéquats entre eux** (js) des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables et de plus **constamment renouvelés chacun dans leur substance** (js). C'est exactement le caractère de tous les « Changements » ou « mouvements » linguistiques."

C'est comme si le « Principe de la transformation incessante », formulé à propos des langues par Saussure – et recevant la caractéristique « comme absolu » –, se voyait transmuer en son contraire, se trouvant en filigrane dans le *Cours*, où l'on croirait percevoir ceci : "Nous, locuteurs d'un idiome, posons le principe de l'**immutabilité permanente** de cet idiome comme absolu. et intouchable" ; le fait est que "immutabilité" est un terme affectionné par les Éditeurs (titre du chapitre II), terme que Saussure par contre ignore ; tout au plus parle-t-il de "mutabilité", comme par exemple, dans cette phrase joliment enchâssée (ELG 157) :

> "Ces **deux principes de la continuité et de la mutabilité de la langue**, js) loin d'être contradictoires, se trouvent dans une corrélation si étroite et si évidente que, aussitôt que nous sommes tentés de méconnaître l'un, nous faisons injure à l'autre, du même coup, et inévitablement, sans y penser."

Tout le chapitre II tourne autour de ce thème. La prise de position des Éditeurs rejoint plutôt ce le "principe d'hypostase" que j'expose ici. Nous empruntons le terme à Ernst Leisi, même si c'est en gauchissant légèrement le sens que lui-même mettait dans cette expression, la langue étant un sol (= hypo-) sur lequel l'homme se tient, lequel doit répondre à l'impératif d'être "statique" (-stase), ce qui est le contraire de ce que Saussure caractérise pour sa part comme « principe absolu », une direction du regard investigateur que les Éditeurs n'admettent pas, probablement pour des raisons d'éthique. Leisi? pour sa part, a en effet évoqué un tel principe : les changements qui travaillent en permanence la langue ne sont pas "ressentis" – ou "perçus" – par les utilisateurs ; cet aspect d'instabilité les mettrait dans une attitude de méfiance envers le médium de la vie. Cette vision va contre l'idéal de la langue vue comme un microcosme, réplique du monde à l'échelle réduite – selon la formule de Lévi-Strauss –, un maison de poupée, dans lequel l'utilisateur se soit *à son aise*, comme un poisson dans l'eau , selon la formule de haute inspiration de Merleau-Ponty (voir page 331).

Pourtant, le MI n'est pas un décalque du monde, justement à cause de la déformabilité polysémique des outils langagiers. Á l'inverse, la théorie du reflet postule ce caractère de décalque, de copie conforme, cet "être à l'image du monde". Mais le langage est au-dessus de tout soupçon : la raison est que, depuis 500 000 ans, il a fait ses preuves, prouvé que "ça fonctionne" : puisque le mécanisme a mis des millénaires à se former, on peut considérer qu'il est largement rôdé ; mais, il l'a été effectivement en excluant toute participation *volontaire* des intéressés. La contrepartie de cette "confiance aveugle" réside dans le danger du "prêt-à-parler" et du "prêt-à-penser" (le second se profilant derrière le premier !), le langage pouvant tout à fait se dérouler sur lui-même et brasser du vide – le "psittacisme" dont il sera encore question. Mais il n'y a pas à désespérer, le salut étant – comme l'a reconnu Piaget – dans l'*isomorphisme* entre nos structures mentales et les structures du monde, ce qui fait que les lois des unes sont applicables aux autres ; le miracle permanent est qu'elles se laissent *transposer*.

C'est par allusion à cette exigence – inconsciente – d'immutabilité que Husserl a choisi un titre éminemment provocateur pour l'un de ses textes : "La terre ne se meut pas", qui pourrait être une parabole de ce qu'est le langage humain.

5. 2. - La langue comme "sommation"

Autre thématique obsessionnelle chez Saussure : la formulation "de moment en moment" reparaît sans cesse. La citation suivante (ELG 231) :

> "Ce qui est caractéristique, ce sont les innombrables cas où c'est l'altération du signe qui change l'idée même et où on voit **tout à coup** (js) qu'il n'y a point de différence du tout, **de moment en moment**, (js) entre la somme des idées distinguées et la somme des signes distinctifs

Elle demande à être rapprochée du passage dans la formule du MI qui fait état du *dernier compromis* (voir page 96) ; un compromis est, en langue commune, un accord conclu entre des partenaires pour trouver un accord sur un point de conflit ou en discussion. Le *compromis* ouvre la porte au fonctionnement, à la fin de crise, au retour à une situation normale. Le compromis, c'est la concrétisation du "contrat social", de la convention ; cette dernière voulant dire la même chose : convenir d'une solution acceptée par les différentes parties. Tout cela a valeur hautement métaphorique, mais il s'agit bien de comprendre en quoi il s'agit du mécanisme qui est sis au cœur de la langue et que l'on tente de décrire. Il faut donc recourir à l'exégèse de ces propos : cela veut dire que la langue elle-même, les structures stables, est un vaste chantier toujours en cours ; "compromis" signifie que les solutions adoptées ne valent toujours que *par provision*, c'est-à-dire dans l'attente d'une solution meilleure, *supérieure* à celle qui a cours à un moment *t*. Mais c'est justement un phénomène qui ne se laisse pas mettre en équation.

5. 3. - La momentanéité

1 - On peut considérer comme résolue l'énigme inhérente à la langue si l'on prend comme base ces lignes merveilleuses de Saussure (ELG 55) :

> "Quand on en vient à l'analyse dernière qui est très vite atteinte, on voit qu'il n'est certainement pas possible de comprendre ce qu'est la langue sans connaître d'abord les vicissitudes qu'elle traverse d'une époque à l'autre : mais après cela, il n'y a rien de plus nécessaire, nous le croyons, que de rétablir une séparation absolue entre l'être « langue » **toujours momentané** (js) et le fait contingent que cet être « langue » est ordinairement destiné à se transmettre à travers le temps. En réalité tout ce qui est dans la langue vient souvent des **accidents de sa transmission**. (js)".

Le champ de validité de la *Loi de répartition* (Bréal), qui est une "répartition-déploiement", est strictement la synchronie, ce qui existe simultanément et par opposition réciproque de l'ensemble des valeurs entre elles ; c'est ce qui fait qu'il n'y a pas de « phase de flottement » (qui serait une phase de recul partiel, où la tendance entropique prendrait le dessus). Comme l'exprime à souhait Guillaume (déjà cité page 209) :

> "L'action de la pensée sur le langage. (...) amène un **déplacement du langage tout entier** (js)"

Aussi difficile qu'il soit de s'imaginer un tel « déplacement du langage tout entier », c'est pourtant bien comme cela qu'il faut décrire l'effet de la Loi du changement. Il faut pour ce faire mettre aussi à sa juste place, dans l'édifice, le fait que la momentanéité de Guillaume n'est pas celle de Saussure ; pour ce dernier, elle est synonyme de *synchronie* (« de moment en moment »), explicité de façon assez heureuse par l'expression de Trier « von Querschnitt zu Querschnitt springend ». Effectivement, il faut sauter – en pensée – d'une tranche synchronique (= Querschnitt) à l'autre, dans l'impossibilité de les appréhender autrement que dans leur *simultanéité*. Mais on ne devra pas non plus perdre de vue que ces façons de voir – de Saussure ou de Guillaume – ne se concilient qu'avec l'approche "non-compositionnelle".

2 - C'est le point où redire qu'il n'y a pas de « pression du milieu » sur le langage (voir p. 77), l'obligeant à évoluer pour s'adapter aux « nouveaux besoins »; dans la vision de Martinet et des fonctionnalistes. C'est ainsi que dans *Eléments de linguistique*, on peut suivre tout le long du livre comme un leitmotiv illustrant le point de vue résolument mécaniste auquel adhère Martinet, l'expression « sous la pression de ..» devenant une formule rituelle :

> "**sous la pression** de besoins divers (9) (...) **sous la pression** des besoins techniques (174), (...) **sous la pression** de besoins nouveaux apportés par la culture occidentale (176), (...) **sous la pression** directe des besoins de la société (187)"

Ce qui vient au jour, c'est la *croyance* dans l'évolution des Sciences et des Techniques, croyance dans le Progrès scientifique, thème que nous avons développé – généalogiquement – dans le § I.6.1. de ce travail.

Partie XII :
Le trompe-l'œil du cognitivisme

1. - L'ancrage référentiel

1. 1. - Point de départ : y a-t-il "grammaticalisation" ?

Tamba résume clairement la situation actuelle (2008 : 106) :

> "Ainsi, la signification des articles (le/la, un (e), du /de la, les, des) sera-t-elle déterminée par des oppositions paramétriques (défini/indéfini, comptable/massif, singulier/pluriel). De tels systèmes d'oppositions sont donc assez robustes, dans la mesure où leur stabilité n'est affectée que par des facteurs internes (de modifications phonétiques, notamment), auxquels ils répondent par une réorganisation **autorégulée**. **La grammaticalisation en effet tend à supprimer tout ancrage référentiel**, (js) qui les rendrait, comme les systèmes lexicaux, perméables à des changements extralinguistiques."

Ce qui a été dit dans le §§ précédent sur le mécamisme de remontée thématique éclaire la mise en doute de l'"ancrage référentiel " dont parle Tamba, reflétant l'opinion unanime. On reste par contre sur sa faim à propos d'"autorégulaton", dont il ne sera plus question ailleurs. Sur l'*arbitraire absolu*, perte de l'ancrage référentiel, je rappelle ce passage essentiel :

ennemi ne se motive par rien ; il est rentré dans **l'arbitraire absolu**, qui est d'ailleurs la condition essentielle du signe linguistique. (CLG 184)	*ennemi* ne fait appel à rien. Il est rentré dans **l'arbitraire absolu** qui n'est d'ailleurs que la condition élémentaire des signes linguistiques (EC D 303)

On peut remarquer que Saussure restreint lui-même la portée de cette phrase en traitant de mouvement de « va-et-vient » le mouvement intérieur à la langue (EC S 303) :

> ".. peut se résumer en un **va-et-vient** (js) entre la somme respective du parfaitement immotivé et du relativement motivé .."

qui peut être vu comme contradictoire avec l'exigence de l'arbitraire absolu. À cet endroit, Saussure n'emploie pas l'image des "pôles". C'est pour caractériser la « tendance à employer l'instrument grammatical ou la tendance à employer l'instrument grammatical » qu'apparaît ches lui l'image des "pôles ; à quoi nous allons consacrer le paragraphe qui s'ouvre.

1. 2. - Instrument grammatical et instrument lexicologique

1 - Cette “grammaticalisation” caractériserait donc le passage vers le pôle grammatical d’une unité de langage. Cela que ne peut qu’aller de pair avec ce que l’on entend désigner ça et là comme *désémantisation* (qui serait le pendant d’une *grammaticalisation*, censée produire les “mots-outils”), vision qui doit être rejetée : TOUT dans la langue étant “sémantique” et une appréhension séparée du lexique – comme casier de rangement – étant une piste caduque.

Mais là encore, une confrontation du point de vue original de Saussure avec ce qu’en ont fait les Éditeurs est éclairante :

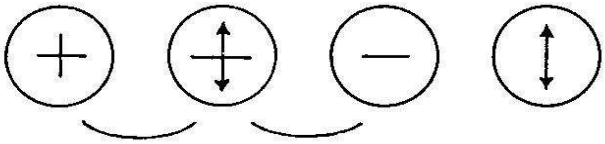
Ce sont comme deux pôles entre lesquels se meut tout le système, deux courants opposés qui se partagent le mouvement de la langue : la tendance à employer l'instrument lexicologique, le signe immotivé, et la préférence accordée à l'instrument grammatical, c'est-à-dire à la règle de construction. (CLG 183)

On peut distinguer **comme deux pôles contraires** (js) ou deux courants antinomiques entre eux, régnant en toute langue : la tendance à employer l'instrument lexicologique ou la tendance à employer l'instrument grammatical. Instrument lexicologique étant **comme un casier de cases isolées**, (js) instrument grammatical étant **une chaîne où, à une unité, répond une autre** (js) (EC D 302)

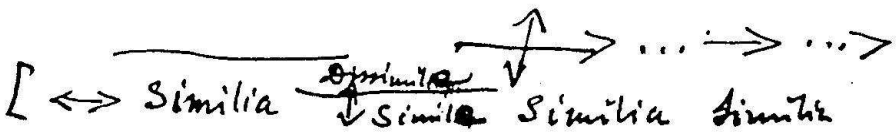
L’importance de ce passage tient au fait que la *théorie des deux axes* trouve ici une de ses sources ; de même que Saussure envisageait une toute autre mise en œuvre de la chaîne syntagmatique. En effet, pour paraphraser : dans les *cases isolées du casier* que constitue le trésor de la langue, les contenus des différentes cases *ne se répondent pas* les uns aux autres, ils n’entrent pas en résonance ; leur seul mode de confrontation est de « s’éliminer » entre eux pour arriver à la « différence voulue » (voir la citation cruciale et centrale à la page 66). L’image du casier et des cases isolées n’a pas été retenue dans le CLG. Les cases d’un casier sont à comprendre comme un outil de rangement ; or, si on range, c’est pour pouvoir retrouver le moment venu, de quoi répondre aux besoins momentanés de l’expression. Dans les notes préparatoires (ELC 229), Saussure note en plus que « les case se correspondent » ; il faut sans doute comprendre ce “se correspondre” dans le sens de “sont échangeables entre elles”, dans le cours du processus qui *élimine* afin d’amener la *différence voulue* ?

Le croquis qui accompagne ces notices semblent orienter l’investigation dans ce sens. Les réflexions de Saussure sont à relier à celles qui figurent dans la très énigmatique page 335 des ELG, avec les trois croquis associant les *similia*, dont l’enchaînement répond aux cases du casier, et dans la série desquelles intervient, vient s’insérer le *dissimile*. De même que le texte qui accompagne les trois dessins des *similia* et *dissimile* pourrait bien être le couronnement de l’édifice de réflexion de Saussure, en même temps qu’il en est son point final.

2 - Donc, un *casier* doit être compris comme un *groupement* de cases, selon une architecture plus ou moins complexe, à l'exemple du casier à bouteilles ; autre exemple : la ruche d'abeilles aux cellules hexagonales ; mais on pourrait bien sûr concevoir des casiers beaucoup plus complexes, essentiellement dans un espace à n dimensions (où $n > 3$). La métaphore à valeur hautement élucidante du "casier" n'ayant pas été suffisamment creusée, je reproduis ici le croquis crayonné par Saussure et qui figure page 302 de l'édition critique :

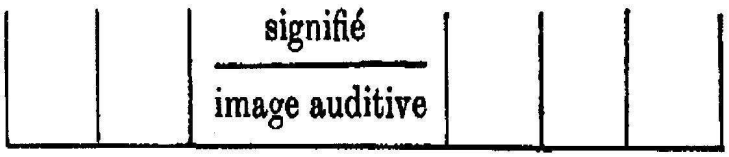


La première constatation est que ces quatre cercles ne sont en aucun cas des préfigurations du modèle dit du "biface". Pour résoudre l'énigme que nous pose ce croquis, il faudrait interpréter les 4 différents symboles représentés à l'intérieur des cercles. La clé de cette compréhension pourrait résider dans un rapprochement avec les 3 dessins de la page 335 des ELG, dont celui-ci est le plus parlant :



dessin où l'on retrouve une partie des symboles du précédent. Aux deux "pâtés" à la fin des mots *dissimile* et *simile*, on peut même lire l'hésitation de Saussure amenant à la surcharge sur le dessin. On notera que la flèche verticale munie de deux points haut et bas, croisant une ligne horizontale, se retrouve dans le dessin précédent comme contenu du deuxième cercle. Ce pourrait être l'indication du "relativement motivé", induisant la supposition que la ligne horizontale esseulée du troisième cercle est la représentation de l'"immotivé", c'est-à-dire : de l'arbitraire ; il resterait encore à comprendre les symboles des premier et dernier cercles.

À la page 259 de l'EC figure un croquis dessiné par Saussure pendant son cours et reproduit par les étudiants, dessin représentant l'image symbole du casier, selon l'idée que s'en fait Saussure. Ce qui prévaut dans cette représentation est effectivement l'image d'un casier de rangement, pouvant rappeler les alvéoles cellulaires des abeilles (EC D 259) :

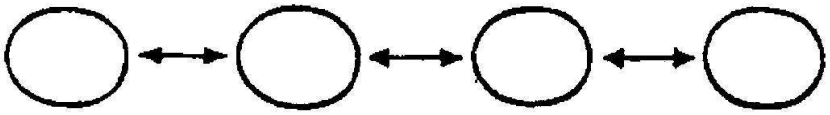


Ici encore, une variante dans les transcriptions d'étudiant mérite d'être relevée. À la place de la mention "signifié / image auditive", Constantin a inscrit "signifié / **signifiant**".

C'est dans le souci de tenir compte de l'*autre* type d'association que Saussure a également fait un dessin supplémentaire, représentant des *cellules ovales* ; le souci qui taraude Saussure se concentre sur le fait que ces deux modes de détermination de la valeur ont lieu *en même temps* ; Saussure répète deux fois "à chaque instant" (EC 259 et ELG 335) :

> "Valeur est éminemment synonyme **à chaque instant** (js) de terme situé dans un système de termes similaires, de même qu'il est éminemment synonyme **à chaque instant** (js) de chose échangeable. [ ]. Prenant **la chose échangeable** (js) d'une part, de l'autre les **termes co-systématiques**, (js) cela n'offre aucune parenté. C'est le propre de la valeur de mettre en rapport ces deux choses. Elle les met en rapport d'une manière **qui va jusqu'à désespérer l'esprit** (js) par l'impossibilité de scruter si ces deux faces de la valeur diffèrent pour elle ou en quoi. La seule chose indiscutable est que la valeur va dans ces deux axes, est déterminée **selon ces deux axes** (js) concurremment."

Cela nous permet de comprendre que le dessin de cellules ovales reliées par des flèches à deux pointes, concerne les « termes co-systématiques », formant une chaîne dans laquelle « à une unité répond une autre » :



Or c'est ce même dernier dessin qui a servi aux Éditeurs pour forger le fameux *biface*, suivant d'ailleurs en cela la suggestion de Constantin et remplaçant "image acoustique" par "signifiant". Il suffit alors d'isoler une de ces cellules ovales pour obtenir le socle-fondement de la théorie du signe linguistique, telle que propagée par le CLG. Un des deux axes, évoqués par Saussure dans le contexte complexe que je viens d'exposer, peut alors devenir sans encombres l'*axe syntagmatique*, détournement de la pensée originaire dont j'ai déjà dit qu'il constitue la plus grave erreur et confusion imputable aux Éditeurs, lourdes de contre-sens et développements funestes, catapultant la linguistique dans une impasse.

3 - Ce que je viens d'exposer constitue, pour reprendre la formulation (voir § XI.5.1.), le "cœur de la nébuleuse" qui a taraudé la pensée de Saussure. La question du double régime, de l'essence double du langage, telle qu'elle est consignée dans la citation précédente, datée de l'époque des toutes dernières leçons, avant que la maladie ne l'oblige à interrompre son enseignement, soulignée de très fortes paroles : « qui va jusqu'à désespérer l'esprit » (sur lesquelles j'ai basé la dimension tragique de son existence), cette question se retrouve égale à elle-même dans des notes antérieures de plusieurs années (ELG 61) :

"Nous appelons **syntagme** (js) la parole effective,

- **ou la combinaison** (js) d'éléments contenus dans une tranche de parole réelle,

- ou le régime dans lequel les éléments se trouvent liés entre eux par leur suite et précédence.

Par opposition à la parallélie ou parole potentielle, ou **collectivité d'éléments conçus et associés par l'esprit, ou régime dans lequel un élément mène une existence abstraite au milieu d'autres éléments possibles**. (js)

Toute espèce d'élément vocal (et comme nous le verrons toute espèce d'élément morphologique) est soumis de sa nature à exister **sous deux régimes** 'js)"

Ces deux citations, celle-ci et la précédente, s'éclairent si on les rapproche. La non-connaissance des visions saussuriennes d'une « parole potentielle » et d'une « parole effective », telle qu'il en exprime l'idée dans la deuxième citation, n'a pas empêché Guillaume, guidé par sa sûre intuition, de reprendre exactement cette même idée à son compte, sous forme de la *visée de puissance* et la *visée d'effet*. Par ailleurs, le "syntagme", envisagé ici par Saussure, ne peut viser les tronçons de phrase, comme une certaine linguistique l'a propagé, mais plutôt la globalité des "actes de parole", au sens de Searle. La vision authentique de Saussure ouvre la porte aux ChS pour partir à la découverte de la « collectivité d'éléments conçus et associés par l'esprit, ou régime dans lequel un élément mène une existence abstraite au milieu d'autres éléments possibles », dont Saussure donne cette magnifique définition.

L'important, ce n'est pas "les axes", terme qu'emploie aussi Saussure, mais (ELG 18) :

".. le **point de jonction** (js) des deux domaines"

puisque c'est dans ce creuset que jaillit l' étincelle de la signification effective.

1. 3. - Milieu intermédiaire = pas d'ancrage "extérieur"

Les signes n'existent et nepeuvent fonctionner comme signes que sur la base du fait que – au sein du milieu intermédiaire – ils sont articulés entre eux. Cette articulation est la morphologie du système, laquelle intègre tout ce qui est forme, sans limite entre ce qui est petit : morphologie du mot, incluant sa phonétique, et ce qui relève du grand : de la syntaxe et de la constitution des énoncés. Entre tous les niveaux, il y a une continuité sans interruption. Mais ces formes, ayant la particularité d'être "internes" , ne sont pas accessibles à la perception.

Avec la notion de remontée thématique, et l'opération qu'elle cherche à identifier et à fixer, on inverse la relation ; on ne peut plus supprimer un « ancrage référentiel », puisque celui-ci n'est pas au début, mais à la fin de tout processus langagier. Pas de décalque du réel, de la REL (réalité extra-linguistique) ; on envoie des "pointeurs" qui, par l'effet du principe d'hypostase, sont posés comme équivalents, comme on l'entend ça et là, comme "artefacts".

1. 4. - Insondable énigme du “purement analogique” !

On trouve cette notion chez les fonctionnalistes. Ainsi Apothéloz (2002 : 64) :

> La conséquence de cette intervention est que le segment -ier dans peuplier n'a aucune fonction sémantique ; il est **purement "analogique"** (...) Pour cette raison le nom peuplier, d'un point de vue synchronique, doit être considéré comme un mot simple, Corbin (1987 : 38) a donné le nom d'intégrateurs paradigmatiques à ces segments affixoïdes **dépourvus de signifié**. (js).”

et plus bas dans la même page :

> “Compte tenu du fait que l'adjectif *antigrippal* est sémantiquement équivalent d'emplois adjectivaux de *antigrippe*, Corbin en conclut que le segment *-al* est ici **purement analogique**, (js), et n'a d'autre fonction que d'intégrer la forme *antigrippe* dans le paradigme des adjectifs en *-al*.”

Dans la perspective à laquelle adhère Apothéloz, il est donc possible que des “segments” soient “dépourvus de signifié” ; ils sont alors “purement analogiques”. La référence normative qui se profile derrière cela, c’est le biface et son soubassement dans la théorie du reflet.

2. - Inanité d’un “sens premier” ou “propre”

2. 1. -Valeur “faciale” et valeur “déportée”

Il faudrait en sortir, c’est-à-dire cesser de se laisser imposer cette pratique par les fabricants de dictionnaires. La caractérisation comme *fam.*, nous l’avons vu, se fait sous le manteau, et presque en s’excusant de jeter une sorte d’anathème, lequel rejoint la classification entre “sérieux” et “pas sérieux” (caractérisation elle-même *pas sérieuse* !), mettant de façon inacceptable une partie des structures langagières à l’index, dans une zone de non-droit – ou de non-prise en compte.

Mais je reviens sur l’exemple donné précédemment “tropical”. Quand c’est le sens *véritable*, on n’est pas bloqué sur la forme adjectivale. Il y a une “évidence carrément idiote” (que l’on a presque honte à énoncer) : sous les tropiques, on ne parle pas de “chaleur tropicale” (ce qui voudrait dire : “la chaleur d’ici”, mais de façon ridiculement redondante, affectée ou ampoulée ; on se contentera donc de dire “la chaleur d’ici”. Le savoir encyclopédique nous informe que (Wikipédia) :

> “En météorologie, un **cyclone tropical** est un type de cyclone (dépression) qui prend forme dans les océans de la zone intertropicale à partir d'une perturbation qui s'organise en dépression tropicale puis en tempête.”

et même chose *grosso modo* pour la "fièvre tropicale". La valeur "plate",– c'est-à-dire : faciale – se borne à poser une *localisation*, rien de plus. l'autre valeur – déportée – attribue *métaphoriquement* des propriétés qui s'attachent à l'état tropical. Quant au niveau strictement formel, on devra mieux réfléchir aux implications de la remarque – d'une grande pertinence – de Gaston Gross lorsqu'il constate (1986 : 52) :

> "Il arrive que l'adjectif puisse être remplacé par un complément en *de* N non actualisé : *un festival musical, un festival de musique*, mais *un professeur de musique, *un professeur musical*."

Tout ce qui se tient à l'arrière-plan, ce sont les prédications sous-tendantes (les prédications étant l'opération par laquelle on "attribue" des propriétés) :

un professeur de musique = un (professeur) qui enseigne *la musique*

2. 2. - Valeurs déportées : "musical", "sportif", "microscopique", etc.

Par opposition à une valeur faciale (qui serait le noyau d'un champ sémantique, au sens de Trier et Oksaar), il serait également préférable de parler de "valeur(s) déportée(s)", qui sont les traces qu'il y a eu ML, c'est-à-dire : mouvement de répartition-déploiement. Il faut contester les "emplois figurés" pour la raison qu'il suppose qu'il y a un emploi qui est premier, alors qu'en réalité, le mouvement qui "déporte" est un *perpetuum mobile*. Le terme "sens premier" postule une légitimité (sorte de droit d'aînesse, de primogéniture) qui n'existe pas.

Reprenons le cas de "musical". Dans le cas du "(jeu des) chaises musicales", ce n'est pas la chaise elle-même qui détient la propriété "musical". Une chaise ne peut pas être mélomane (allusion au fait qu'en allemand, "musikalisch" signifie "mélomane"). Selon le même principe de subversion de la distinction *propre-figuré*, voyons le cas de "sportif" ; sa valeur faciale est "relatif au sport" (adjectif dit "de relation", comme dans "rencontre sportive"), mais :

- valeur déportée 1 = qui aime et pratique une ou des activités sportives, qui a tendance à, est porté vers, a des affinités, fait volontiers

- valeur déportée 2 = il a su se montrer sportif = fair play, comme cela devrait régner dans le sport (pris comme prototype d'une certaine attitude de courtoisie, bonne éducation, respect de l'autre et tutti quanti ; la valeur 2 donne même lieu à une extrapolation : il a été très sport

Il en va de même pour "microscopique" ; observation microscopique : a) observation au microscope ; champignon microscopique ; b) "tellement petits qu'il faudrait un microscope pour pouvoir les voir" ; de plus, cette définition est *fantaisiste*, puisqu'il y a une *exagération* quasi-inhérente au langage, finalement "microscopique" ne veut dire que "très petit", peut-être même "*très très* petit" ! On voit là pointer le bout de son oreille la dimension du "pas sérieux".

Il en va de même pour “suite royale” = comme il sied (siérait) à un roi ; mais sait-on vraiment, chez les “petites” gens, ce qui sied à un roi ? On l’imagine, on fait des suppositions, mais qu’en est-il en réalité ? La vérité est que le langage et ses structures s’en fichent éperdument, puisque la relation *être-comme* prime une relation *descriptive* qui aurait l’obligation de l’*être conforme*, alors que la relation *être-comme* intègre la dimension *fictive*.

3. - Portée “encyclopédique” du langage ?

3. 1. - La charte “descriptive-réaliste” du langage

Cette mission “descriptive” se retrouve dans la dimension *encyclopédique* que d’aucuns attribuèrent à la langue. Cela pose la question du savoir encyclopédique, et de l’encyclopédie, de leur réalité et de leur statut pour le moment implicite (en termes phénoménologiques : non questionné). On aura soin de ne pas sous-estimer ce que fut l’essor du savoir et de la connaissance qui s’est traduit dans le mouvement et la constitution de l’*encyclopédie* au 18ème siècle, des Diderot, Voltaire, D’Alembert. Tamba établit ce lien (2007 : 23) :

> Toutefois, il semble que le projet toujours séduisant d'un alphabet sémique ait tourné court, et qu'une description strictement linguistique des champs lexicaux ait buté sur la difficulté de séparer nettement les traits distinctifs fournis par l'organisation lexicale d'un champ sémantique de ceux, **dits encyclopédiques**, (js) qui ressortissent à des connaissances extra-linguistiques.

L’illusion encyclopédique a consisté à croire que le langage était un inventaire en cours des choses du monde. Or, si le langage est bien l’outil pour construire – collectivement – la connaissance, il est faux d’attendre que les acquis de cette connaissance s’impriment directement dans les structures permanentes de la langue. Mais cette conception devra pour aller de l’avant balayer l’obstacle cognitiviste, obstacle de taille dans la mesure où il a ses racines dans le positivisme du 19ème siècle et, plus profondément, dans la théorie du reflet. Mais on décèle ça et là des réflexions qui vont irrésistiblement dans cette – bonne – direction. C’est ainsi que Francis Corblin, bien qu’opérant depuis *l’intérieur* de la TGG, développe des réflexions inspirées concernant les “limites de l’approche descriptive” (1995 : 20) :

> “Dans l’ensemble, l’approche descriptive échoue à montrer que la différence entre référence suivant mention et la référence sans mention préalable coïncide avec une distinction importante pour l’analyse linguistique.”

mais le cheminement qui prend cours ici en partant de la distinction entre anaphore et deixis nécessitera de passer par l’étape de la prise en compte du mécanisme de ce que j’ai baptisé la “remontée thématique”, conçue comme la généralisation ultime du pointage déictique (intégrant également à ce titre la dénomination, comme j’en expose le principe page 130).

3. 2. - “La langue découpe le réel” ?

Y a-t-il vraiment ces “découpages notionnels”, qui rejoignent d’ailleurs le point de vue du “relativisme” de Sapir-Whorf ? Ce sont des opinions bateau, jouissant du statut de la *massification*, déjà invoquée ici.

On rejoint et retrouve la position illustrée par Hjelmslev; découpage de la réalité par “bois” (reproduit dans Malmberg 1966 : 191) ; mais la polysémie et les doublets ne sont pas conviés à participer et c’est donc eux qui du coup jouent le rôle de “invités trouble-fête” : dans le cas de “bois/forêt”, la polysémie s’insinue dans les deux sens de “bois” 1/ lieu planté d’arbres / de dimension plutôt réduite / (év) par la main de l’homme, intentionnel ; 2/ matière ou matériau provenant des arbres ; “bois de châtaignier(s)” est ambigu “petit bois de châtaignier” ne l’est plus ; “les bois” ; homme des bois” (phénomène de la démultiplication, éventuellement par des moyens additionnels comme ici adjectif ou forme plurielle)

all	Holz	il y a des termites dans le bois
	Geholz	le petit bois, le sous-bois, les bois
	Wald	les bois du cerf
	Forst	lieu planté d’arbres, monovalent ; même racine que “forêt”, c’est le terme “officiel” ou technique (Förster = forestier)

2 - Je reprends l’exemple donné par Apothéloz sur “peu profond”, illustrant les “trous lexicaux” (2002 : 128) :

> “Un exemple fera comprendre de quoi il s'agit. Il existe en français, dans le champ sémantique de la spatialité, des couples d'adjectifs antonymes comme haut / bas, large/ étroit, ou long / court. Mais pour l'adjectif profond, le français ne dispose pas d'antonyme lexical et recourt à la périphrase peu profond. D'autres langues disposent de deux adjectifs distincts pour ces mêmes notions ; c'est le cas de l'anglais (deep / shallow).”

L’opérativité de la langue ne tolérerait pas que les marins soient sans voix, ou plutôt sans désignation pour un phénomène aussi vital pour leur branche d’activité. L’opérativité se moque de la descriptivité ; elles n’évoluent pas dans le même monde, la descriptivité étant somme toute une préoccupation d’ordre littéraire (voir le § VII.2.1.).

Il existe les expressions “bas fond” et “haut fond”, relevant certes du jargon technique de la navigation ; dans ce domaine, on ne peut en effet se permettre de n’avoir aucun terme pour désigner le peu de profondeur – ou l’insuffisance de profondeur – qui peut se produire sous un bateau, créant des risques énormes allant jusqu’à son naufrage (cas du Costa Concordia, navire de croisière touristique de luxe, le 13 janvier 2012).

3. 3. - Le langage comme pouvoir classifiant

La connaissance humaine a connu une phase de son développement où elle s'efforçait d'établir une vision étagée de la Création – de ce qu'elle ne pouvait d'abord concevoir autrement que comme "création". Mais l'évolution récente oblige à remettre en cause certaines distinctions comme *substance* et *accident.* Selon la citation de C. de Chanay du "piéton", les attributions sont momentanées, ce qui veut dire que ce ne sont pas des "qualités" (possession permanentes), mais des états momentanés, donc, au niveau du langage, des *actes de prédication*. Cela frappe de caducité le schéma "substance - accident", susceptible néanmoins de faire sa réapparition au détour d'une page chez n'importe lequel des auteurs modernes. Le même constat s'applique à cette classification hiérarchisée, elle aussi issue de la philosophie scolastique, que Rastier retrouve chez les cognitivistes américains (1991 : 186n) :

> "Exemple complémentaire précisant les cinq niveaux d'inclusion d'une taxonomie : colley, chien, mammifère, animal, être vivant (cf. Rosch 1978, p.30). Berlin (1978, p.12) —en étudiant les classifications ethnobiologiques, nomme les cinq niveaux *variété, espèce, genre, forme de vie et règne*."

Je reprends l'exemple de Constantin de Chanay (2001 : 193) :

> "Si l'on prend par exemple la catégorie **des piétons**, (js) il est manifeste qu'il ne rimerait a rien de chercher à en énumérer l'extension, puisque les effectifs seront extrêmement élastiques : on est piéton quand on marche dans la rue, on cesse de l'être dès que l'on n'y marche plus. Cet exemple simple (on en trouvera sans peine de plus complexes) montre que les classes référentielles ne peuvent être conçues comme des ensembles « **permanents** » (js) de choses."

Comme le disait si joliment Saussure, à propos de telles "évidences" (ELG 61) :

> "Dans tous les domaines de la linguistique, il est très remarquable que, aussitôt qu'une proposition prend un caractère général, elle exprime ou bien, et comme on voudra, la chose la plus banale, **qu'on éprouve une sorte de pudeur à énoncer** (js) .."

Ce que dit de Chanay relève en effet de l'évidence la plus banale ; mais c'est justement pour cette raison que l'attitude qu'elle inaugure face aux faits de langue demande à être généralisée à tous les niveaux, voire même à fonder une nouvelle approche de ces faits de langue.

Les notions d'*hyponymie* et *hyperonymie* sont, de fait, une réédition sous des atours modernistes des couples précédents *extension* et *compréhension*, dans la philosophe scolastique : *genus proximum* et *differentia specifica*. Cela revient à penser qu'on ne peut pas dire une fois pour toutes (= classifier) ce qui est "piéton" et ce qui ne l'est pas ; on fermerait ce faisant la porte à tous les cas de transfuges opératifs qui font la richesse de la pratique – et la puissance du langage. Tout au plus, la distinction *substance-accident* peut-elle présenter un intérêt en ce qu'elle préfigure le schéma *binaire* des énoncés

3. 4. - La “ruine de la représentation”

C’est une ligne de force de la Phénoménologie de repenser de façon critique la dimension de la représentation. La Phénoménologie s’insurge contre l’idée de représentation comme persistance d’images, au sens où l’on parle de “reproductions” pour des planches d’images. Cette idée est subordonnée au primat de la perception, c’est-à-dire un primat de la perception implanté dans les conceptions du langage, laquelle fausse la compréhension du monde, minant l’entreprise de connaissance humaine. La Phénoménologie à ce titre est le mouvement de pensée le plus conséquent qui ait été mis en œuvre pour refonder la pensée humaine. Husserl a été catégorique dans ce constat critique, imprimant à la pensée réflexive une nouvelle direction, événement qui fait partie de la révolution intellectuelle qu’a vue le 20ème siècle.

Repenser la représentation implique, en ce qui concerne le langage et les conceptions que nous en avons, d’entrer en rupture avec la théorie du reflet, et pour cela d’en faire apparaître les racines, comme j’ai tenté de le faire – généalogiquement – en ouverture de ce travail. Ce que dit Lévinas est partie prenante de notre diagnostic (1974 : 181) :

> “ Affirmer l'intentionalité, c'est apercevoir la pensée comme liée à l'implicite où elle ne tombe pas accidentellement, **mais où, par essence, elle se tient** (js). Par là, la pensée n'est plus ni pur présent, ni pure représentation. Cette découverte de l'implicite qui n'est pas une simple «déficience» ou « chute » de l'explicite, apparaît comme monstruosité ou comme merveille dans une histoire des idées **où le concept d'actualité coïncidait avec l'état de veille absolue, avec la lucidité de l'intellect**. (js) (...) Une nouvelle ontologie commence : l'être se pose non pas seulement comme corrélatif d'une pensée, mais comme fondant déjà la pensée même qui, cependant, le constitue. Nous allons y revenir. Remarquons, pour le moment, que le conditionnement de l'actualité consciente dans la potentialité, **compromet la souveraineté de la représentation** bien plus radicalement (...) que l'affirmation d'un engagement actif dans le monde, antérieur à la contemplation.”

C’est une pensée d’une portée immense : une certaine façon de concevoir la représentation est devenue caduque, dépassée et doit faire place à une autre conception de l’appareil psychique et de ce qui, en son sein, tient lieu de représentation.

4. - Segments de LA réalité ou portions d’être ?

Dans une dernière partie centrée sur une réflexion critique à propos de l’objet langage, Riegel, dans une tentative d’expliquer la *référence* fait appel, page 569, au spécialiste Jean-Claude Milner (1982 : 10) :

> “... à chaque unité lexicale individuelle est attaché un ensemble de conditions que doit satisfaire un **segment de la réalité** (js) pour pouvoir être la référence d’une séquence où interviendrait crucialement l’unité en question.”

Dans le filigrane de cette déclaration, on peut reconnaître l'ombre du "biface", appariement d'*une* unité lexicale et d'*un* segment de la réalité. À cela j'oppose ce propos de Zemb qui à mon sens permet de regarder dans la direction de l'*intentionnalité* (2007 : 293) :

> "Ce à propos de quoi on propose (...) **l'attribution ou « prédication »** (js) d'une notion appartenant à un réseau sémantique n'est pas vraiment une chose isolée dans son individualité, même lorsque son expression paraît réduite à un nom propre, comme *Napoléon* ou *La Corse*. La Réalité se présente en effet comme un continuum multidimensionnel **sur lequel nous prélevons des portions**. (js) On peut comparer ce prélèvement au découpage d'une silhouette dans une feuille de papier, chaque coup de ciseau valant d'une des données (thématiques) qui circonscrivent ainsi **une portion d'être**. (js)"

Dans le même ordre d'idée, je l'ai entendu un jour, pour décrire cet "aller chercher" auquel doit procéder le langage, utiliser la belle image du *harpon*, restée dans la forme orale, image que je fais mienne en la complétant comme suit :

harpon = pointeur déictique

4. 1. - La "figure interne"

On est effectivement confronté à cette question terrible de l'"immatérialité" de la langue ; où est sa matérialité, où en est le "paradoxe" ? Il y a des formes, mais elles sont "internes" et leurs combinaisons forment des "figures" (selon la formule de Humboldt, reprise par Marty et Trier : *figürliche innere Form*), les symboles graphiques n'étant là que pour faire relais. En reprenant la métaphore de Trier :

> "**wir werfen ein Wortnetz** über das nur dunkel une komplexhaft Geahnte.."
>
> Traduction : Sur ce dont nous n'avons qu'un pressentiment obscur et complexe, **nous jetons un filet fait de mots**

On part du principe que l'image d'un "filet" jeté *en direction* (direction ici = intentionnalité) du réel permet d'enserrer non pas celui-ci dans son intégralité, mais du moins des "portions" ou des tronçons. ll y a bien une "Knüpfstruktur" du filet, un réseau de maillage, et l'acte d'appréhension (primant celui d'aperception) permet de faire "bonne prise", d'être en prise sur le réel. L'opération peut se décrire comme une *projection* de structures mentales, par le moyen (= MI) du langage, *vers* le pôle du réel, et par cet acte de projection, d'*atteindre* des « portions de réalité » que nous pouvons alors *prélever*, c'est-à-dire : manipuler intellectuellement, ou, comme dit Zemb, de s'en servir pour accomplir des actes d'attribution, ou de *prédication*. C'est la base de ce que Zemb, dans sa vision de la langue, a baptisé la dyade, autre nom pour la structure de base binaire. Zemb dit aussi avec sa verve teintée d'humour (1978 : 517) :

> "on fournit quelques repères, puis on assène son prédicat".

4. 2. - Une structure de maillage (= Knüpfstruktur)

Le langage tient sa puissance d'effection de sa nature fondamentalement *polysémique* ; la notion de "Knüpfstruktur" signifie alors un degré de complexité du *maillage* de ce filet qui n'est pas donné une fois pour toutes mais en constante construction, en permanence parcouru par les ML. Cela désigne le mode sur lequel se fait l'articulation, solutions techniques produisant les "articuli" dont parle Saussure dans la citation du MI. À ce point, on peut, encore une fois, se tourner vers l'appréciation percutante de Saussure (ELG 102) :

> "Et si, quittant la phrase particulière, nous raisonnons en général, on verra probablement très vite que *rien du tout n'est ellipse,* par le simple fait que **les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment**."

La perfection du filet des mots résulte de la Loi de répartition de Bréal, loi qu'il faudrait compléter dans le sens de l'équipotentialité, dont Fauconnier/Turner défendent l'idée dans *The way we think* .

5. - Primat de la relation *être-comme*

5. 1. - Qu'est-ce qu'une chaleur tropicale ?

1 - Afin de matérialiser une ligne frontière, je reprends le cas de "tropical". En parlant d'*adjectifs de relation* les émules du fonctionnalisme sont en régression, ont repassé la ligne dans l'autre sens, dans un temps *avant* la remarque de Bally, faite à propos de la "chaleur tropicale" (1965 : 116) :

> "*la végétation tropicale* est celle qu'on trouve sous les tropiques (transposition fonctionnelle), *une chaleur tropicale* est une chaleur aussi forte que celle qui règne dans ces régions (transposition sémantique)."

sans adhérer au système qu'en fait Bally de « transposition fonctionnelle » et de « transposition sémantique», je donne raison à Bally et je lui emprunte son exemple pour matérialiser l'incidence de la relation *être-comme* comme mécanisme essentiel du fonctionnement des ChS. J'interprète également dans le même sens la position de Cadiot/Visetti (2001 : 94) :

> "cesser de marginaliser les phénomènes dits de **déplacement de sens**, (js) en montrant que les processus habituellement décrits en termes de "fonction pragmatique", "dérivation", voire plus généralement "figure" (notamment, métaphore), **sont au cœur de la signification lexicale**. (js) Celle-ci intègre des principes de **génération de valeurs**, (js) qui sont trop souvent conçues - notamment dans les dictionnaires - comme rhétoriques, figurées, analogiques ou autres, ou encore renvoyées à un tardif 'composant pragmatique'".

2 - Le principe qui se manifeste dans “chaleur tropicale” doit être reconnu dans sa validité universelle, car il n’a rien d’anecdotique : pour qui est *réellement* sous les tropiques, il serait redondant de dire de la chaleur qui règne *là-bas* qu’elle est “tropicale”. De même qu’il n’y a aucun motif qui amènerait à parler de “balkanisation” à propos des Balkans ; c’est en cessant d’être un *renvoi descriptif* (pour autant qu’il l’ait jamais été) qu’un terme devient un signe linguistique, c’est-à-dire en entrant dans la sphère de l’arbitraire du signe. Et les noms propres sont logés à la même enseigne, ne faisant pas bande à part, ils sont priés de temps en temps de *rerentrer* dans le rang commun (comme l’illustre le cas de “poubelle”).

5. 2. - Traits afférents *vs* traits inhérents

Le langage ne décrit pas le monde, il s’y insère ; c’est différent – et c’est beaucoup mieux. Les énoncés sont par nature *anthropocentrés* ; les énoncés sont aussi des rituels sociaux, voire pire : des conduites magiques. Si dans la langue, *tout* est analogique, il n’y a pas des parties qui le sont moins que d’autres ; il y a inanité, donc, de la vision d’une “pression régulatrice”, moyen explicatif auquel les fonctionnalistes recourent par rapport à l’analogie.

Seuls les “traits afférents”, c’est-à-dire : qui ne sont pas voués à la description, ne répondant pas à un idéal d’*adéquation* avec les portions du monde extérieur peuvent permettre le mécanisme décrit par Saussure – et que l’on peut imputer au MI – des *similia* > *similia*, soudain interrompus par la recherche d’une « différence voulue », devenant alors, pour Saussure sur un mode vertical, le

Dissimile

_____↑_____

Simile

où la ligne de séparation est alors percée par une flèche verticale, où l’on pourrait voir l’irruption d’un signifiant revendiquant un signifié. En tant que *simile* et soumis à la forme externe, il appelle à lui les ressemblances possibles, mais en tant qu’il fait la percée, il devient un *dissimile*, élément qui fait la différence, en capacité d’« amener la différence voulue ». Le fait de privilégier alors les traits afférents, comme éléments de sélection conduit à décrire les fonctionnements sémantiques dans des termes qui s’écartent de la subordination référentielle de la théorie du reflet. Je suis ici la piste ouverte par Michèle Noailly (1996), avec son analyse de “fleuve”, analyse qui, appelant une généralisation pour reconstruire et repenser l’ensemble de la sémantique, ouvre une voie. Autre convergence : dans *Le substantif épithète*, s’appuyant sur Bartning, elle pose la question de “tropical” dans les mêmes termes que nous ici.

6. - Vue phénoménologique sur cette question

C'est la langue qui donne un statut d'existence aux "choses" ou "objets" ; ce constat élémentaire va bien sûr contre l'évidence de l'existence de la table ou de la chaise. La formulation est maladroite ; il faudrait dire : c'est la langue qui crée un statut d'existence que les "choses" extérieures, quelles qu'elles soient en vrai, peuvent investir, accédant de ce fait à un système de dénomination et mise en forme verbale, acquérant continuité et stabilité.

Le constat que les choses n'existent pas *avant* ou *indépendamment* va évidemment *contre* le bon sens commun, ou ce qui en a l'apparence. Saussure montre dans cette même direction lorsqu'il emploie l'expression « d'objets d'abord donnés » (ELG 230)

> "Mais il y a là, implicitement, quelque tendance que nous ne pouvons méconnaître ni laisser passer sur ce que serait en définitive le langage : savoir, **une nomenclature d'objets** (js). **D'objets d'abord donnés** (js). D'abord l'objet, puis le signe; donc (ce que nous nierons toujours) base extérieure donnée au signe, et figuration du langage par ce rapport-ci
>
> (schéma)
>
> alors que la vraie figuration est : a - b - c, **hors de toute connaissance d'un rapport effectif** (js) comme *—a, fondé sur un objet. Si un objet pouvait, où que ce soit, être le terme sur lequel est fixé le signe, la linguistique cesserait instantanément d'être ce qu'elle est, depuis le sommet jusqu'à la base; du reste **l'esprit humain du même coup**, (js) comme il est évident à partir de cette discussion."

Et dans cet environnement intellectuel, il n'y a pas de concurrence : la phénoménologie est seule pour avancer dans cette voie. Je renvoie au passage consacré à la *non réellité* du signe, selon l'expression de Husserl (pages 106-107). C'est la conscience qui est l'élément central de tout le dispositif, sorte d'organe de présence au monde, agissant comme un interface et utilisant le milieu intermédiaire du langage comme démultiplication. Le schéma reprenant l'esquisse de Saussure, mais réinterprété dans le sens de la phénoménologie (page 180.), constitue la proposition d'une base de travail pour la suite.

7. - Force de la modalité exclamative

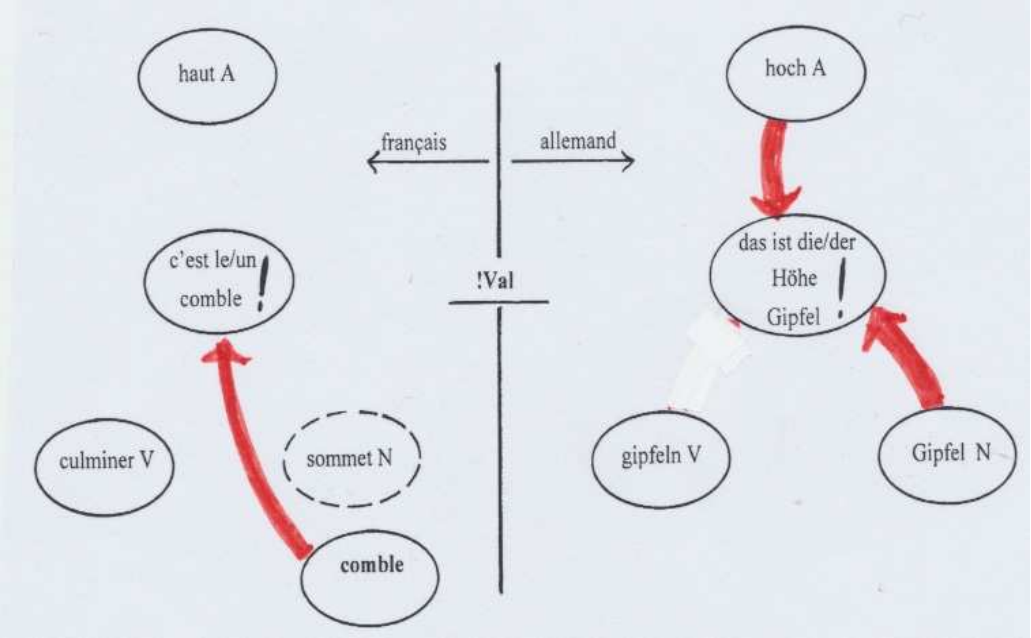
7. 1. - L'exclamation, dans le prolongement de l'assertion

La modalité prédicative (§ VI. 6.) correspond à la dyade zembienne. Mais voici comment il me semble possible de décrire ce qui pourrait être une "modalité exclamative". On peut reprendre le même exemple du "point culminant", car il recèle une potentialité cachée, faisant tout à coup surgir la valeur exclamative. Dans ce cas de figure, prenant appui sur la configuration dyadique, ce serait – carrément – l'articulation *avant-arrière* de notre schéma

de l'énoncé qui se trouve suspendue ; et ce que dit Guillaume est d'une profonde justesse, une aide précieuse pour comprendre le mécanisme impliqué (PLT 150) :

> "Une **interjection est une phrase**, (js) une phrase dont le vecteur n'est pas le verbe, mais le mouvement expressif, porté à son maximum."

Voici la suite de la figure présentée à la page 264, mais transposant le tout dans un plan (possiblement placé *derrière*) de modalité exclamative (notée !Val) :



Il s'agit par cela de montrer la réalité d'existence de mouvements latéraux (ML), fermant les lacunes et instaurant l'équipollence. Mais leur durée de mise en place est en dehors de l'échelle d'une vie humaine ; elle se mesure en siècles (voir l'exemple de "risque", page 260). Le nom choisi de "valeur exclamative" se veut expressément allusion au caractère caduc et inapproprié des "Parties du discours" (dont il a été question page 309), qui font de l'*interjection* leur neuvième et dernière partie ; en réalité, autre pierre d'achoppement (après celle de l'article), la réduction à un seul "mot" de l'interjection est pure fantaisie. Comme le dit bien Guillaume, une "phrase", c'est-à-dire : un énoncé à lui tout seul. Il n'est alors pas admissible de réduire l'interjection à un élément interjeté (ce que suggère son nom), en position forcément "incise", c'est-à-dire : non construit syntaxiquement. La "modalité exclamative" se situe bien plutôt dans le prolongement de la modalité assertive.

C'est parce que le langage humain est d'abord et avant tout une réalité *parlée* que la dimension exclamative est importante (loin de se résumer au seul "point d'exclamation", qui n'est qu'une convention pour la transcription dans l'écriture, tout aussi appauvrissant que peut l'être la virgule, voir caricatural par rapport aux réalités du parlé).

A l'issue du parcours qu'a été le travail d'investigation et de réflexion autour de ce doctorat, je réalise à quel – haut – point la dimension exclamative est dans un prolongement sans rupture avec l'expressivité, mais une expressivité telle que décrite dans le §§ VII : complètement dissociée de sa mise à plat par l'écriture, ce qui veut dire : transposée dans le champs littéraire, attitude illustrée de façon exemplaire par le livre d'Ullmann, livre-témoin qui nous a accompagné tout du long de ce mémoire.

7. 2. - Dans le camp de l'exclamatif

La dimension exclamative n'existe plus pour la TGG. Or, il est patent que l'exclamatif, porteur d'expressivité, peut débouler au beau milieu des opérations assertives, de venir s'y surimposer, sans qu'il y ait besoin d'un schéma d'alternance dûment délimitée, c'est-à-dire dichotomique. J'ai déjà évoqué Culioli qui mentionnait « la force rhétorique dans la réponse, une véhémence dans le rapport énonciatif », autrement dit : sur la piste de l'exclamatif ! Mais je voudrais évoquer maintenant trois chercheurs linguistes qui n'ont pas méconnu la dimension exclamative et ont fourni des éléments à sa théorisation : Bloomfield, Zemb et Kerleroux.

7. 2. 1. - Bloomfield

On n'a pas vraiment pris garde que le célèbre exemple de Bloomfield (1933 : 161) :

poor John ran away

intégrait un élément exclamatif, en l'occurrence "poor" :

ce pauvre John, il est parti en courant

une transposition en français que les traducteurs se sont bien gardé de donner, escamotant de ce fait, la valeur exclamative. La préoccupation de Bloomfield – qui lui a tenu lieu d'œillères en quelque sorte – était d'enrichir le schéma de départ "John ran" d'un seul "constituant immédiat de chaque côté, en évitant de devoir "ajouter" un article :

the mischievous John ran away

Sans pouvoir entrer dans le détail, il faut pourtant signaler que Bloomfield ne méconnaît pas la forme exclamative à laquelle il consacre des passages et des réflexions dans son livre. Ces réflexions sont en beaucoup de points intéressantes et pertinentes, et demanderaient à être reprises et réévaluées, d'autant que cette attitude tranche avec le formidable *déni d'existence* dont la dimension exclamative s'est vue frappée dans le champ de la TGG. Curieusement, Bloomfield soulève en plusieurs endroits de l'ouvrage la question de l'exclamatif, mais toujours sous l'angle d'une modalité intonative (*id.* 164) :

> "For instance, some morphems spoken with **exclamatory final-pitch**, (js) are calls for a person's presence or attention (*John! Boy!*), while others, spoken in the same way, are commands (*run! jump!*)"

rejoignant ici la "fonction phatique" (« call for a person's attention ») et la forme impérative, («.. are commands »), mais méconnaissant que la dimension exclamative possède ses propres structures et constructions dès le niveau des structures de langue. S'il cite bien "John!" et "run!", il n'a pas l'idée de citer "poor" dans cette liste, dont la valeur exclamative ne dépend pas du "final-pitch". Les réflexions de Bloomfield n'en sont pas moins pleines d'un élémentaire bon sens – on ne peut qu'en recommander la lecture aux générations montantes !

7. 2. 2. - Kerleroux

Une réflexion s'amorce chez elle concernant les interjections, qui rejoint et conforte ce qui vient d'en être dit ici. Elle s'interroge à sa façon sur le bien-fondé d'une Partie du discours de plein droit, dans le sillage de Milner et Edmonds (1996 : 46) :

> "Milner (...) propose de définir les interjections comme privées d'appartenance catégorielle."

Mais le point fort de son étude va résider, à partir de la page 113, dans une étude très vivifiante, de constructions exclamatives, nécessairement indexées comme structures spécifiques dans le stock de la langue : "il est d'un calme !", "il est d'un élégant". Brisant l'anathème où les avait rejetées la TGG, Kerleroux fait enfin à l'exclamatif sa juste place. Je fais l'hypothèse que ce passage du Rubicon, doit me semble-t-il beaucoup à Jean-Claude Milner, dont elle est une élève ; et à travers lui, à Culioli, dont j'ai eu l'occasion de dire ici qu'il ne dédaignait pas de prendre à bras-le-corps pour les analyser des énoncés résolument exclamatifs, avec parfois cependant des hésitations, voire des revenir-en-arrière.

7. 2. 3. - Zemb

C'est cependant à Zemb que je pense qu'il faille attribuer le mérite de la percée décisive dans le mur de la mise à l'écart et de la non-prise en compte par les générativistes, prenant en compte des structures – et des stratégies énonciatives – propres à l'exclamation. 10 pages de sa grammaire contrastive constituerait un solide point de départ pour une étude complète et définitive de l'exclamation, faisant à l'ironie la part qui lui revient (et sans croire devoir s'en remettre à la rhétorique, prétendument seule experte en la matière) (1978 : 689) :

> "L'exclamative apparaît alors comme la réponse brutale à une question que l'on n'aurait même pas posée, ou comme l'expression du renversement ironique."

Partie XIII :
C o n c l u s i o n

1. - Vue rétrospective

À l'issue de ce travail, un regard rétrospectif sur le chemin parcouru devient possible et même salutaire. Trois des paragraphes qui suivent exposent des conclusions – des découvertes ! – tardivement intervenues, pure résultante du travail d'investigation et de réflexion que la conduite de ce doctorat avait rendu nécessaire.

2. - Karl Bühler et le MI

1 - J'ai déjà mentionné dans le cours du travail que le modèle de Jakobson des fonctions du langage est emprunté, du moins pour les trois principales, au modèle de l'organon exposé par Karl Bühler dans son livre *Sprachtheorie*, publié en 1934.

Parlant également des deux fonctions, subalternes par rapport à la fonction de représentation, qu'il appelle fonctions d'appel et d'expression, Bühler, commentant une anecdote par laquelle il illustre son propos, en vient à faire cette assimilation (2009 : 114) :

> "Psychologiquement, l'anecdote est vraisemblable, dans la mesure où, **avec les jurons comme en musique**, (js) tout ou presque repose sur le « ton » employé."

jugement fait il est vrai à l'emporte-pièce sans donner lieu à un développement conséquent ; il est malgré tout indiscutable que Bühler renvoie ces éléments du langage dans le domaine des choses artistiques, domaine extérieur au langage, situé en dehors de sa compétence. Un appel à l'ordre esthétique qu'aggravera encore Jakobson en y ajoutant la "fonction poétique".

En désaccord avec cette vision sur l'expressivité, concordante avec ce que nous avons vu – reflété par l'ouvrage de Ullmann et au diapason de ce qu'a défendu Bally en s'appuyant sur le CLG –, j'ai défendu que celle-ci doit être conçue en lien étroit avec l'exclamatif, lequel est en droit de revendiquer des structures propres, consignées dans le trésor de la langue (thésaurisées), et non pas comme manifestations sans lendemain, improvisées au coup par coup lors d'actes de parole ou ayant tout au plus le statut de "connotations".

2- Mais le clou de la découverte concerne la position de Bühler par rapport au thème central du présent doctorat, le MI. Curieusement, c'est en partant du schéma de la communication figurant dans le CLG que Bühler développe son point de vue [86]. Développant son idée à partir de là, Bühler en vient à son propre schéma, celui de l'organon, dont il commente les trois fonctions sémantiques, écrivant ceci (*id.* 112) :

> "Il n'est pas vrai que le concept « les choses » ou le couple conceptuel plus adéquat « objets et états de choses » (Sachverhalte) suffisent à saisir tout ce à quoi le son sert de **phénomène médiateur**. (js)"

ce qu'il redit encore plus clairement quelques lignes plus loin :

> "(émetteur et récepteur) sont les partenaires de l'échange, ce qui explique en défintive que **le produit médiateur qu'est le son** puisse entretenir une relation de signe propre envers chacun des deux partenaires." (traduction modifiée)

C'est exactement le contraire de ce qu'avance Saussure dans la citation du MI :

"Le rôle caractéristique du langage vis-à-vis de la pensée, ce n'est pas d'être un moyen phonique, matériel, mais de **créer un milieu intermédiaire**..."

et la constitution interne de ce MI est :

"... de telle nature que le compromis **entre la pensée et le son** (js) aboutit d'une façon inévitable à des unités particulières."

le "son" ne réapparaissant alors que comme élément entrant dans le compromis que le MI réussit à établir, donc dans une position très subalterne. Chez Bühler, le son a valeur de stimulus, rappelant l'analyse behavioriste. Il parle ailleurs aussi, dans ces mêmes pages, de la "réception du stimulus" (Reizempfang), où le rôle de "stimulus" est clairement dévolu au "son", conception physiologique de la communication contre laquelle s'est élevé Saussure..

3 - L'ouvrage de Bühler n'ayant pas fait partie des piliers sur lesquels s'est construit mon travail, je n'ai pu en faire une exploration méthodique et, si possible, *texte-critique*. Mais même en le parcourant en diagonale, une chose m'a frappé : l'un des thèmes qui revient avec constance le long de ces 400 pages (confirmé par les mentions dans l'index des matières) concerne la *deixis*, dont Bühler nous livre une étude novatrice. Il me semble par exemple que la distinction entre *deixis am phantasma* et *deixis ad oculos* rejoint le critère – développé ici – de la remontée thématique ; à la *deixis ad oculos* on peut aussi faire correspondre l'*ostension* sur le statut de laquelle une réflexion a été menée dans le présent travail.(N*P)

[86] Le schéma dit du "circuit de la parole" est qualifié par Bühler de « conception simpliste » (2009 : 106)

3. - Bloomfield et son merle

Il est stupéfiant de constater, en feuilletant au hasard l'un des anciens classiques de la littérature linguistique, que son auteur, Léonard Bloomfield, a clairement identifié le phénomène de construction d'unités de signification tel que j'en ai présenté l'idée en lui consacrant une place importante dans ce travail. Il s'agit du phénomène du *dédoublement*, où les signes sont arbitrairement réinvestis, pour générer de nouveaux signes linguistiques (cas exemple : ventana => ventanal ; voir p. 234). Bloomfield fait cette observation (1933 : 151) :

> "The langage itself, by formal characteristics, recongnizes **narrowed meaning** (js) in certain combinations. For instance, *blackbird* is not merely any 'black bird' ; in this combination the meaning of *black* is greatly narrowed."

Mais il y aurait lieu de discuter contradictoirement le point de vue présenté ici. L'élément adjoint à la base "bird" n'est pas restreint dans sa signification (narrowed meaning), celle-ci étant proprement *annulée* puisqu'il existe effectivement des merles blancs (albinos), dont la désignation en anglais sera par conséquent :

a white blackbird

de même que pour la langue française, il existe bien du rouge à lèvres *bleu*, sans que personne y voie une quelconque contradiction. La relation *être-comme* primant – c'est mon hypothèse – la relation objective-descriptive, il en résulte que la couleur, comme propriété physique *objective,* est tout simplement annulée. Il n'est pas sans intérêt de noter que, quelques lignes plus haut sur la même page, Bloomfield a effleuré le thème de ce que j'ai appelé ici les *désambiguiseurs*, disant (après d'autres exemples allant dans le même sens) :

> "A *glass* is usually a drinking-glass or a looking-glass ; *glasses* are usually eye-glasses. Narrowed meanings are hard to define."

mais où là encore il faudrait contester – et rectifier après une argumentation appuyée – le critère employé de la *restriction de sens*, celui-ci, dans cette vision des choses, débouchant aussitôt inéluctablement sur la notion de *situation*, rejoignant ainsi l'opinion de la doxa en vigueur, qui renvoie à la mission finale – et salvatrice – d'être le dernier barrage pour empêcher les ambiguïtés de faire échouer l'acte de communication à la situation (ou contexte).

Mais ce n'est de la part de Bloomfield rien de plus qu'une remarque décousue, faite *en passant* et ne donnant pas lieu au développement conséquent que cette piste, une fois levé le lièvre, aurait méritée. L'auteur enchaîne ensuite sur le thème de la *connotation* et écrit quelques pages qui pourraient bien être les plus exécrables de son livre.

Point important de la théorie introduit par Bloomfield : les CI, constituants immédiats.

4. - Mary-Annick Morel et la binarité

1 - Un des dogmes servant de pilier à la grammaire traditionnelle est le critère de la *mobilité* des compléments circonstanciels. Riegel et *al*. le définit de cette façon (1994 : 140) :

> "**La mobilité** (js) est la propriété vraiment caractéristique du complément circonstanciel, qui peut être antéposé au groupe nominal sujet et postposé au groupe verbal, mais peut aussi **s'intercaler entre deux constituants** (js) et même entre le verbe et son complément. (...) comme constituant immédiat de la phrase, il ne dépend pas d'un autre syntagme et en particulier **n'est pas régi par le verbe**. (js)"

Cette façon de voir les choses et de comprendre ce que les grammaires ont jusqu'à présent baptisé "complément circonstanciel" (désormais CC) est tout simplement fausse, du moins prise en défaut de raconter n'importe, passant sans sourciller à la trappe des cas – flagrants – où un CC se trouve dans la dépendance d'un autre élément de la phrase que le verbe et de ce fait *n'a pas de mobilité*.

2 - Ce fait est un simple résultat, une application logique et conséquente de la structure binaire des énoncés (qui en est l'ordre de base – ou canonique – véritable).

Dans la phrase suivante (attribuée à Michel Onfray, trouvée dans une coupure de presse) :

La liberté <u>aujourd'hui</u> est la chose la moins partagée

on voit que le CC se trouve *ici* placé <u>après</u> le sujet "la liberté". Mais en vertu du principe de mobilité de ces constituants de phrase, on aurait les équivalences :

<u>aujourd'hui</u> , la liberté est la chose la moins partagée
La liberté est <u>aujourd'hui</u> la chose la moins partagée
La liberté est la chose <u>aujourd'hui</u> la moins partagée
La liberté est la chose la moins partagée <u>aujourd'hui</u>

où nous assistons à la marche en avant, véritable périgrination, du CC, furieusement mobile et capable d'aller occuper quasiment *toutes* les positions de la phrase. A cette phrase j'opposerais cet exemple donné par Claire Blanche-Benveniste (2000 : 118) :

et les femmes, ici, elles sont comme ça

qu'elle commente de la façon suivante :

> "Le locatif a alors un effet de modifieur, *les femmes, ici,* étant un peu l'équivalent, dans un modèle macro-syntaxique de préfixes, de ce que serait *les femmes d'ici* dans une syntaxe à détermination nominale."

où dans le cas de *les femmes d'ici*, il y aurait subordination en bonne et due forme par l'élément *d'*.

3 - Dans son ouvrage consacrée à la *Concession*, Mary-Annick Morel cite l'exemple suivant (1996 : 138) :

"*S'il ne pleut pas* ***demain****, nous irons faire des courses en ville*

Postposée à la principale, la subordonnée prend obligatoirement la valeur d'une condition restrictive, équivalent à « si et seulement si »" :

Nous irons faire des courses en ville ***demain****, s'il ne pleut pas*

où le fait que le circonstanciel *demain* transite de la subordonnée à la principale est un élément déterminant pour constituer la partie déclenchante du premier énoncé ; à ce titre, il ne dispose plus de la mobilité postulée par les grammaires. Le placement de la virgule confirme d'ailleurs le transfuge de *demain*. Sorti de la subordonnée, *demain* retrouve sa mobilité, autorisé à être placé dans le "focus" de la principale (l'information transmise restant la même) :

demain nous irons faire des courses en ville, s'il ne pleut pas

alors que le premier énoncé n'autorise pas le déplacement de *demain* :

*s'il ne pleut pas, nous irons faire des courses en ville demain

à moins de relever du pur tirage au sort, typique des personnes superstitieuses :

s'il ne pleut pas (dans les deux heures qui viennent), nous irons faire des courses en ville demain, qu'il pleuve qu'il vente ou qu'il neige

La conclusion qui ressort est la mise en évidence de la structure binaire, résultant de l'analyse descendante, structure binaire que l'on trouve aussi bien dans l'exemple de Blanche-Benveniste que dans celui de M.-A. Morel, les éléments *ici* et *demain* étant annexés à la partie déclencheuse de l'énoncé (selon le schéma de Fauconnier ; voir page 27).

4 - Il y a opposition inconciliable de l'analyse descendante avec un modèle de concaténation, le plus connu étant celui mis en avant par la TGG, qui de fait vient conforter la grammaire classique plutôt qu'il ne la remet en question. Après les remarques de syntaxe, la porte est ensuite ouverte en jouant sur les mêmes registres à toutes sortes de stratégie de la communication, à des effets de surprise, qui sont plus des effets de style que des effets de sens. Ainsi la phrase attribuée à l'auteur de théâtre à succès dans années 50-60, André Roussin :

Si elles n'ont pas besoin d'argent, les femmes qui partent ne reviennent pas

où il est clair que non seulement on annulerait l'effet recherché (effet de suspens) si l'on mettait la phrase conditionnante en fin d'énoncé, mais on rendrait l'idée incompréhensible :

*les femmes qui partent ne reviennent pas si elles n'ont pas besoin d'argent

du fait que la phrase conditionnante ne semble porter que sur le seul verbe “revenir”. Mais ce serait suivre des fausses pistes que de faire entrer dans le champ linguistique de tels “actes de parole “ où le parleur masque, au fond, une pensée réactionnaire se ramenant à :

les femmes sont cupides et vénales

La Linguistique est en droit de ne pas prendre en compte de tels énoncés, factices et n’étant que des sortes de rond-de-jambes rhétoriques. Le terme de “littérature” pour en parler serait même galvaudé ; tout au plus une *infra*-littérature (ou littérature *triviale*).

5 - Il est clair que la présente remarque vaut aussi pour le type d’énoncé tel que le précédent exemple de la phrase d’Onfray !

5. - Dépasser le stade de la théorie de Benveniste

1 - Aujourd’hui on peut dire que c’est à Benveniste qu’est échu le rôle d’édicter la doxa, doxa découlant étroitement des conceptions contenues dans le CLG (et donc, faussement attribuées à Saussure), doxa selon laquelle l’énonciation est un *acte individuel* de mise en fonctionnement de la langue, selon la formule – devenue rituelle – forgée par Benveniste.

Dans la phase actuelle, caractérisée par l’effondrement de la TGG (devenue inexistante pour la didactique), ce sont surtout ceux que j’appellerai les applicateurs – enseignants, pédagogues et fabricants de méthodes de cours – qui tendent à s’arc-bouter sur des conclusions qu’ils croient – qu’ils pensent être indépassables, très probablement selon le principe du “faut faire avec, tant bien que mal”. Si nous avons vu dans notre travail qu’un théoricien comme Culioli pose des jalons permettant de dépasser la théorie de l’énonciation tout en déclarant se situer sur son terrain, on observe aussi que d’autres – essentiellement issus de la linguistique textuelle –, ont fortement et obstinément œuvré pour aggraver l’enfoncement dans le paysage linguistique du point de vue énonciatif, contribuant en outre à l’enfermement de la réflexion dans l’écrit pur et simple. Ce qui a créé une situation à ne pas prendre à la légère.

Le critère de cet enfermement fatal peut être constitué par la question des structures exclamatives (pour la reconnaissance – et prise en compte – desquelles a milité de toute son énergie le présent travail). Caractéristique et révélateur le propos de Dominique Maingueneau qui déclare péremptoirement (1981 : 40) :

> “en français, tout énoncé suppose le choix obligatoire d’un cadre énonciatif selon lequel la phrase sera de structure soit déclarative, soit impérative, soit interrogative.”

point de vue lourdement prescriptif et qui fait peur ; et l’on se dit : heureusement que ce monsieur n’a pas eu à écrire une grammaire !

6. - Françoise Kerleroux et les dédoublements

Une telle étude de l'exclamative – dont il vient d'être question – s'intègre au travail de Kerleroux, du moins dans son ouvrage *La coupure invisible*. Je ne reviendrai pas sur cet aspect déjà traité page 365.

C'est d'un autre aspect que je veux parler, un aspect qui montre que les camps en présence ne sont pas des blocs monolithiques : des évolutions décisives peuvent se faire de façon surprenante – et parfois, là où on ne les aurait pas attendu.

J'ai longuement décrit et détaillé la prétendue impossibilité des doublets morphologiques. D'abord "décrétée" par les néo-grammairiens, reprise ensuite par Saussure (et consignée dans le CLG), on la retrouve dans les travaux des fonctionnalistes (Apothéloz nous ayant servi d'auteur-test représentatif de ce courant). C'est sur cet arrière-plan – où tout semblait être dit – qu'au hasard des lectures faites autour du doctorat a surgi un avis rompant cette façade d'unanimité, quelques pages du même ouvrage développant l'idée suivante (1996 : 231) :

> "On prend ainsi en compte **l'existence concommitante** (js) de : invite / invitation ; encombre / encombrement (...) casse / cassation (...) soutien / soutènement ; triche : tricherie, etc."

où "existence concommitante" sonne à mes oreilles comme "doublets" ; mais ce serait forcer le trait, d'autant qu'à la page suivante, elle va elle-même dans cette direction. Relevant que les « doublets listés ne sont pas interchangeables », elle poursuit en concluant :

> "On pourrait rapporter **ces effets de répartition** (js) à l'interaction entre la langue et le monde (...) il semble que l'hypothèse qu'il n'existerait pas de synonymes est une hypothèse qui ne peut naître que **sur le terreau d'une vision dénominative** (js): il y a des choses ; elles reçoivent un nom. Donc, dans un registre, un espace ou un temps donnés, **elles devraient n'en recevoir qu'un**. (js)"

une opinion à laquelle je ne peux que souscrire avec enthousiasme ! Dans ces « effets de répartition » dont elle a observé l'existence, on retrouvera la Loi de répartition de Bréal, à laquelle j'ai essayé moi-même de donner une suite, des illustrations et le développement qu'elle mériterait. « elles devraient n'en recevoir qu'un » est une autre façon de nommer la *biunivocité*, disant du même coup qu'elle ne correspond pas à la réalité. Je rappelle pour terminer ce que je dis par ailleurs – à partir de la juste place enfin donnée à l'exclamatif – que le livre de Kerleroux effectue à mes yeux le *chant du cygne* de la TGG (voir page 81).

7. - Nécessaire algorithmisation de la Linguistique

1 - Certaines tournures exclamatives devraient être interprétées comme un seul signe, à valeur d'interjection, tel que le tonitruant :

Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

Ce qui implique de reconnaître un domaine propre aux structures exclamatives, devant être soigneusement détaché du domaine général de l'assertion proprement dite.

Car le fait est que la considération de CI, à l'instar de Bloomfield, tend à mettre lesdits constituants sur un pied d'égalité, ou, plus précisément, sur une même ligne, alignement ou concaténation. Cette façon de procéder barre la route à l'analyse descendante.

Or l'analyse descendante ne pourra se faire qu'en construisant des procédures algorithmiques, qui ne sont rien d'autre que la charpente logique des programmes informatiques, batteries d'instruction faisant l'objet d'une application *pas à pas*.

Cette affinité avec les procédures informatiques donne le cadre nécessaire pour comprendre et intégrer la dimension binaire, largement illustrée et abondamment argumentée dans le présent travail. Une des premières bifurcations, à installer très haut dans l'algorithme principal, devra instituer le traitement à part des structures exclamatives – ce qui suppose que celles-ci auront fait l'objet d'une reconnaissance spécifique, ainsi que leurs marqueurs, tel que les structures et mots interrogatifs, mais détachés de toute mission interrogative et entièrement réinvestis au service de la cause exclamative.

2 - Les implications – et partant la mise en pratique – d'une analyse descendante seront gigantesques, celle-ci étant appelée à procéder *à l'inverse* de la compositionnalité. Des balises de blocage, déjà évoquées plus haut, doivent – pour ne prendre qu'un seul exemple, mais un exemple parlant – décelant dans un texte la séquence :

à tort (faire qc à tort, accuser qn à tort)

appeler immédiatement une "sous-routine" avec la charge d'explorer le champ contigu pour détecter l'éventuelle présence de la combinaison :

... et à travers

présentant ainsi le cas de figure où le sens premier de "à tort" se voit annuler au profit d'une signification globale, répartie sur l'ensemble de la lexie "à tort et à travers". Il faudra examiner ensuite le cas, proche mais différent, de "à tort ou à raison".

Je finirai sur une question d'importance décisive : un encombrement de faux idoles dans son champ pourrait-il justifier de faire de la Linguistique au marteau ? Le marteau d'une main et le diapason de l'autre, il faut donc commencer à chercher où sont les statues qui sonnent le creux et le *fac-simile*, en attendant que s'élèvent les trilles joyeuses du chant du merle, libéré de sa statue de marbre.

Bibliographie

Alsleben, Brigitte, 2007 *Herkunftswörterbuch der deutschen Sprache* (4. Ed..) Dudenverlag, Mannheim

Angoujard, Jean-Pierre, 1997, *Théorie de la syllabe : rythme et qualité*, Ed. CNRS, Paris

Apotheloz, Denis, 2002, *La construction du lexique français*, Ophrys, Paris

Armengaud, Françoise, 2004, *Anthropomorphisme*, Encyclopédie Universalis

Bader, Françoise, *Les composés grecs du type de demiourgos*, 1965, C. Klincksieck, Paris

Bailly, René, 1971, *Dictoinnaire des synonymes de la langue française*, Larousse, Paris

Bally, Charles, 1965, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne : Francke,

Barbéris, Jeanne-Marie et *al.*, 1998, *De l'actualisation*, Ed. du CNRS, Paris

Barthes, Roland, 1978, *Leçon*, Seuil, Paris

Bauche, Henri, 1928, *Le langage populaire* (2e éd.), Payot, Paris

Baylon, Christian, Fabre, Paul, 2001, *Initiation à la linguistique*, Nathan, Paris

Bénaben, Michel, 2000, *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*, Ellipses, Paris

Benveniste, Émile, 1974, *Problèmes de linguistique générale* T.2, Gallimard, Paris

Bertaud du Chazaud, Henri, 2007, *Dictionnaire de synonymes, mots de sens voisin et contraires*, Gallimard, Paris

Blanche-Benveniste, Claire, 2000, *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys, Paris

Bloomfield, Léonard, 1933, *Language*, Allen & Unwin, London

Bouquet, Simon, 1992, "La sémiologie linguistique de Saussure : une théorie paradoxale de la référence ?", in *Langages* n° 197,

Bouveresse, Jacques, 1972, *Langage ordinaire et philosophie*, in *Langages* n° 21, 1971

Bréal, Michel, 1983, *Essai de sémantique*, Saint-Pierre-de-Salerne, G. Monfort, DL cop. 1982 (2ème Ed.)

Bronckard, Jean-Paul, Bulea, Ecaterina, Cristian Bota, 2010, *Le projet de F. de Saussure*, Droz, Genève

Bühler, Karl, 1934, *Sprachtheorie : die Darstellungsfunktion der Sprache*, G. Fischer, Iena

- 2009, *Théorie du langage*, Agone, Marseille (traduction de Didier Samain)

Bulea, Ecaterina, 2010, "Le défi épistémologique de la dynamique temporalisée", in *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Droz, Genève

Buridant, Claude, 2008, *La substantivation de l'infinitif en français : étude historique*, Champion, Paris

Buyssens, Eric, 1975, *Les catégories grammaticales du français*, EUB, Bruxelles

Cadiot, Pierre, Visetti, Yves-Marie ; 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques*, PUF, Paris

Capt-Artaud, Marie-Claude, 2003, "La langue, mystérieux milieu intermédiaire", in *Ferdinand de*

Saussure (dir. : S. Bouquet), Cahier de l'Herne, Paris

Caussat, Pierre, 1978, "la querelle et les enjeux des lois phonétiques", in *Langages* n° 49, 1978

Chaline, Jean, 1999, *Les horloges du vivant*, Hachette, Paris

Charolles, 2002, *La référence et les expressions référentielles en français*, Ophrys, Gap

Chevalier, Jean-Claude, et *al.*, 1989*, Grammaire Larousse du français contemporain*, Larousse, Paris

Chpet, Gustav Gustavovich, 2007, *La forme interne du mot : études et variations sur des thèmes de Humboldt*, Kimé, Paris (traduit du russe par Nicolas Zavialoff)

Chiss, Jean-Louis, Puech, Christian, 1978 (1ère Ed.), *Fondations de la linguistique : études d'histoire et d'épistémologie*, De Boeck-Wesmael cop, Bruxelles

Closets, François de, 2009, *Zéro fautes*, Mille et une nuits, Paris

Cohen, Jean, 1966, *Structure du langage poétique*, Flammarion, Paris

Colette, Sidonie Gabrielle, 1930, *Le voyage égoïste*, Ferenczi, Paris

Constantin de Chanay, Hugues, 2001, "La dénomination : perspective discursive et interactive", in *Cahiers de praxématique* n° 36

Coquet, Jean-Claude, 1997, *La quête du sens*, PUF, Paris

Corblin, Francis, 1992, "Démonstratif et nomination" , in *La Deixis*, Actes de Colloque, (dir. : Laurent Danon-Boileau, Mary-Annick Morel)

- 1995, *Les formes de reprise dans le discours*, PU de Rennes

Corominas, Joan, 1991, *Diccionario critico etymologico castellano e hispanico*, Gredos, Madrid

Cornulier, Benoît de, 1985, *Effets de sens*, Editions de minuit, Paris

Culioli, Antoine, 1992, *La théorie d'Antoine Culioli*, Ophrys, Paris

- 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation* T. 3, Ophrys, Paris

Darmesteter, Arsène, 1979, *La vie des mots*, Champ libre, Paris

Dastur, Françoise, 2004, *La phénoménologie en question*, Vrin, Paris

Dauzat, Albert, 1938, *Dictionnaire étymologique de la langue français*, Larousse, Paris

Dauzat, A., Dubois, Jean, Mitterrand, Henri, 1971, *Nouveau Dictionnaire étymologique et historique*, Larousse, Paris

Deleuze, Gilles, 1990, *Pourparlers*, Éditions de minuit, Paris

Deleuze, G., Guattari, Félix, 1973, *L'anti-Oedipe*, éditions de minuit, Paris

Deleuze, G., Parnet, Claire, 1977, *Dialogues*, Flammarion, Paris

Dell, François, 1995, "Consonant clusters and phonological syllables in French", in *Lingua* n° 95

Depecker, Loïc, 2009, *Comprendre Saussure : d'après les manuscrits*, Colin, Paris

Derrida, Jacques, 1967, *La voix et le phénomène*, Quadrige/PUF, Paris

Descombe, Vincent, 1992, "Les individus collectifs", in *Philosophie et anthropologie*, (Éd. : Louis Dumont), Miniou, Lausanne

Deulofeu, Henri-José, 1977, "La syntaxe et les constructions binaires", in *Cahier du Gars* n° 15

Dichy, Joseph, 2003, “Sens des schèmes et sens des racines en arabe : le principe de figement” in *La polysémie : empire des sens* (dir. : S. Rémy-Giraud), PU de Lyon, Lyon

Dornseiff, Franz, 2004 (8. réédition), *Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*, Berlin [etc.] : W. de Gruyter

Douay, Catherine, Roulland, Daniel, *Les mots de Gustave Guillaume*, PU Rennes

Ducrot, Oswald, Anscombre, Jean-Claude, 1983, *L’argumentation dans la langue*, Mardaga, Bruxelles

Duneton, Claude, 1990, *Le bouquet des expressions imagées*, Seuil, Paris

- 1999, *La mort du français*, Plon, Paris

Dupouey, Patrick, 2006, *Choisir le mot juste*, Ellipses, Paris

Duvignaud, Jean, 1973, *Le langage perdu : essai sur la différence anthropologique*, PUF, Paris

Ey, Henri, 1968 (2ème éd.), *La conscience*, PUF, Paris

Fauconnier, Gilles, 1984, *Les espaces mentaux*, Ed. de Minuit, Paris

Fauconnier, Gilles, Turner, Mark, 2002, *The way we think*, Basic Book, cop., New York

Fehr, Johannes, 2000, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, PUF, Paris

Forest, Robert, 2003, *Critique de la raison linguistique*, L’Harmattan, Paris

Fourquet, Jean, 1952, *Grammaire de l’allemand*, Hachette, Paris

Frýba-Reber, Anne-Marguerite, 1994, *Albert Sechehaye et la syntaxe imaginative : contribution à l'histoire de la linguistique saussurienne* , Droz, Genève

Galisson, Robert, 1974, *Lexicologie et enseignement des langues*, Hachette, Paris

Garelli, Jacques, 2003, “Perplexité de Saussure”, in *Archives de philosophie* n° 66-1

Georgin, René, 1973, *Le code du bon langage*, Ed. ESF, Paris

Glinz, Hans, 1973 (6ème éd.), *Die innere Form des deutschen : eine neue deutsche Grammatik*, A. Francke, Bern, München

Godel, Robert, 1969, *Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Droz, Genève

- 1981, *La linguistique de la parole*, De Gruyter, Berlin (exemplaire à Genève)

Grammont, Maurice de, 1895, *La dissimilation consonantique*, Darantière, Dijon

Grasserie, Raoul de, 1914, *Du verbe comme générateur des autres parties du discours*, J. Maisonneuve, Paris

Greimas, Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse

Greimas, A. J., Courtés, Joseph, 1986, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris

Grevisse, Maurice, 1969 (6ème éd.), 1969, *Le bon usage*, Duculot, Gembloux

Gross, Gaston, 1996, *Les expressions figées en français*, Ophrys, Paris

- 2009, *Sémantique de la cause*, Peeters, Louvain-Paris

Grossman, Evelyne, 2004, *La défiguration*, Ed. de Minuit, Paris

Groupe de Fribourg, 2012, *Grammaire de la période*, Peter Lang, Berne

Gruaz, Claude (dir.), 2008, *Dictionnaire synchroniques des familles dérivationnelles du Français* (DISFA), Lambert Lucas, Limoges

Grunig, Blanche-Noëlle, Grunig, Roland, 1985, *La fuite du sens : la construction du sens dans l'interlocution*, Hatier, Paris

Guattari, Félix, 1992, *Chaosmose*, Galilée, Paris

Guilbert, Louis, 1972, "Peut-on définir le concept de norme lexicale ?", in *Langue française* n° 16

Guillaume, Gustave, 1975 (réédition en fac-simile de 1919), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Nizet, Paris

- 1973, *Principes de linguistique théorique : recueil de textes inédits* (= PLT) (sous la dir. de Roch Valin), PU Laval ; Klincksieck , Paris

- 1982, *Leçons de linguistique*, (années 58-59 - vol. 5), 1982, Presses de l'Université de Laval, Laval (Québec)

Hamon, Albert, 1992, *Les mots du français*, Hachette, Paris

Harper, Douglas, 2001, *Online Etymology Dictionary*, URL : www.ety monline.com

Harweg, Roland, 1968, *Pronomina und Textkonstitution*, Fink Verlag, München

Helmholtz, Hermann von, 1863, *Die Lehre von den Tonempfindungen als physiologische Grundlage fuer die Theorie der Musik* , Vieweg, Braunscheig

Hjelmslev, Louis, 1966, *Le langage : une introduction*, Ed. de Minuit, Paris

Hofstätter, Peter R., 1972, *Das Fischer Lexikon der Psychologie*, Fischer Verlag, Frankfurt

Huber, Gustave, 1916, "Les appellations du traineau et de ses parties dans les dialectes de la Suisse romane, in *Wörter und Sachen* n° 8

Huddleston, Rodney , Pullum, Geoffrey K., 2002, *The Cambridge grammar of the English language*, Cambridge University Press, Cambridge

- 2005, *A Student's Introduction to English Grammar*, Cambridge

Huot, Hélène, 2001, *Morphologie, forme et sens des mots en français*, Colin, Paris

Husserl, Edmund, 1961, *Recherches logiques* T. 2, PUF, Paris

Jäger, Ludwig, 1977, "Saussure-Kritik ohne Text-kritik ?", in *Zeitschrift für gemanische Linguistik*" (ZGL) n° 5

- 1978, "Saussure's semiologische Begründung der Sprachtheorie", in *ZGL* n° 6

- 1975, *Zu einer historischen Rekonstruktion der authentischen Sprach-Idee F. de Saussure's*", Bubingen

- 1986, "*Zeichen und Verstehen*", édité par L. Jäger et Christian Stetter, RaderVerlag, Aachen

- 2010, *Ferdinand de Saussure*, Junius Verlag, Hamburg

Jakobson, Roman, 1973, *Essais de linguistique générale*", Ed. de minuit, Paris

Joly, André, 1998, "« actuel », « actualité », « actualisation » chez Gustave Guillaume", in *De l'actualisation* (Éds : Barbéris, Brès, Siblot), Ed. du CNRS, Paris

Kaufmann, Laurence, 2002, “L'opinion publique ou la sémantique de la normalité”, in *Langage et société 2* n° 100 URL : www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2002-2-page-49.htm.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1980 (1ère éd.), *L’énonciation - de la subjectivité dans le langage*, Colin, Paris

- Kerbrat-Orecchioni, Traverso, Véronique, “types d’interactions et genres de l’oral”, 2004, in *Langage* n° 154, “Les genres de la parole” (Éd. Simon Bouquet), Colin, Paris

Kerleroux, Françoise, 1996, *La coupure invisible*, PU du Septentrion, Paris

- 2008, “Les noms indistincts”, in *La raison morphologique - Hommage à la mémoire de Danielle Corbin* (dir. B. Fradin), Benjamin publishing Company, Amsterdam/Philadelphia

Kleiber, George, 1994, *Nominales : essai de sémantique référentielle*, Colin, Paris

Labov, William, 1976, *Sociolinguistique*, Ed. de Minuit, Paris

Lafaye, Benjamin, 1858 ‘1ère éd.), *Dictionnaire des synonymes de la langue française : avec une introduction sur la théorie des synonymes*, Hachette, Paris

Lafont, Robert, 1990, “Vers une linguistique de la parole : le thème et les trois instances de l’endothème”, in *Praxiling* n° 14 (1990)

Larjavaara, Meri, 2000, *Présence ou absence de l’objet*, Academica scientiarium fennica, Helsinki

Le Fur, Dominique, 2005, “*Dictionnaire des synonymes, nuances et contraires*” (DLF), Le Robert, Paris

Leisi, Ernst, 1967 (3ème éd.), *Der Wortinhalt : seine Struktur im Deutschen und Englischen*, Quelle und Meyer, Heidelberg

Le Ny, Jean-François, 2005, *Comment l’esprit produit du sens : notions et résultats des sciences cognitives*, Paris : O. Jacob,

Lévinas, Emmanuel, 1974, *En découvrant l’exsitence avec Husserl et Heidegger*, suivi de *Essais nouveaux*, Vrin, Paris

Lieberman, Philip, 2003, *Language evolution*, Oxford U. Press

Maingueneau, Dominique, 1981, *Approche de l’énonciation en linguistique française*, Hachette, Paris

Malblanc, Alfred, 1968, *Stylistique comparée du français et de l’allemand*, Didier, Paris

Malmberg, Bertil, 1966, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, PUF, Paris

- 1977, *Signes et symboles*, A. et J. Picard, Paris

Martinet, André, 1970, *Eléments de linguistique générale*, Colin, Paris

Martinet, André, Walter, Henriette, 1973, *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*, France-Expansion, Paris

Mel’cuk, Igor, Polguère, Alain, 2007, *Lexique actif du français*, De boeck, Bruxelles

Mejia, Claudia, 2005, “Sous le signe du doute”, in *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 58, 2005, Droz, Genève

Mejri, Salah, 1999, “Unité lexicale et polylexicalité”, in *Linx* n° 40

- 2003, “La stéréotypie du corps dans la phraséologie : approche contrastive”, in *Phraseologie und Parömiologie* (Éd. Burger, Harald, et *al.*), Vol. n° 14, Schneider Verlag, Essen.

Meringer, Rudolf (éditeur), *Wörter und Sachen : kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung*, (revue publiée de 1909 à 1937), C. Winter, Heidelberg

Merleau-Ponty, Maurice, *Signes* (= S), 2003 (Coll Folio) *[1960]*, Gallimard, Paris

- *Le visible et l'invisible* (= VI), 2ème édition 2004 (Coll. Tel) *[1964]*, Gallimard, Paris (pour Merleau-Ponty, j'indique systématiquement la page des deux éditions, la plus ancienne figurant en *italiques* en deuxième position)

Milner, Jean-Claude, 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Seuil, Paris

Morel, Mary-Annick, 1996, *La concession en français*, Ophrys, Paris

Morel, Mary-Annick, Danon-Boileau, Laurent, 1992, *La Deixis*, Actes de Colloque, PUF, Paris

- 1996, *La concession en français*, Ophrys, Paris

- 1998, *Grammaire de l'intonation*, Ophrys, Paris

Morris, Charles W., 1970, *Fundations of the theory of signs*, PU of Chicago, Chicago, London

Mounin, George, 1972, *Saussure ou le structuraliste sans le savoir*, , Seghers, Paris

Mueller, Fernand Lucien, 1970, *L'Irrationalisme contemporain: Schopenhauer, Nietzsche, Freud, Adler, Jung, Sartre*, Payot, Paris

Mumm, Susanne, 1977, "Replik auf L. Jäger : Saussure-Kritik ohne Text-Kritik ?", in *ZGL* n° 5

Nazarenko, Adeline, 2000, *La cause et son expression en français*, Ophrys, Paris,

Nietzsche, Friedrich, 1976, *Gesammelte Werke*, Band II (éd. : Karl Schlechta, Ullstein Verlag, Berlin

Nique, Christian, 1974, *Initiation méthodique à la grammaire générative*, Colin, Paris

Noailly, Michèle, 1990, *Le substantif épithète*, PUF, Paris

- 1996 : "Dans le sens du fleuve : syntaxe et polysémie", in *Polysémie et construction du sens* (Actes du colloque de l'ACFAS, Université du Québec à Chicoutimi ; Éds : K. Fall, J.M. Léard, P. Siblot), Presses Universitaires de Montpellier.

- 1999, *L'adjectif en français*, Ophrys, Paris

Nolke, Henning, 2001 : *Le regard du locuteur : pour une linguistique des traces énonciatives*, Ed. Kimé, Paris

Nyckees, Vincent, 1998, *La sémantique*, Belin, Paris

Ogden, C. K., Richards, I.A., 1923, *The meaning of meaning*, Routledge and Kegan, Londres

Oksaar, Els, 1958, *Semantische Studien im Bereich der Schnelligkeit*, Stockhom

Philippe, Gilles, 2010, *Le français, dernière des langues*, PUF, Paris

Piaget, Jean, 1968, *Le structuralisme*, PUF (coll. "Que sais-je ?"), Paris

- 1972, *L'épistémologie génétique*, PUF (coll. "Que sais-je ?"), Paris

Picoche, Jacqueline, 1986, *Structures sémantiques du lexique français*, Nathan, Paris

- 2002, *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, Paris

Prévost, Sophie, 2004, "Détachement et topicalisation : des niveaux d'analyse différents", in *Cahiers de Praxématique* n°40 (pages 97-126) (source : URL , consulté : janv. 2013)

Puech, Christian, Radzynski, Anne, 1978, "La langue comme fait social", in *Langages* n° 49

Pullum, Geoffrey K., Huddelston, Rodney, 2005, *A student's introduction to English Grammar*, Cambridge Univ. Press, Cambridge

- 2010, *Cambridge grammar of the English language*, Cambridge Univ. Press, Cambridge

Quicherat, L., Chatelain, Émile, 1999, *Dictionnaire français-latin*, Hachette, Paris

Rastier, François, 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, PUF, Paris

- 2003, "Les Valeurs et l'évolution des classes lexicales" in *La polysémie ou l'empire des sens* (dir. : S. Rémi-Giraud,) PU. de Lyon, Lyon

Récanati, François, 1989, *La transparence et l'énonciation*, Seuil, Paris

- 2008, *La philosophie du langage*, Gallimard, Paris

Rémi-Giraud, Sylviane et *al*, 2003, *La polysémie ou l'empire des sens*, PU Lyon, Lyon

Richir, Marc, 1992, *Méditations phénoménologiques : phénoménologie et phénoménologie du langage*, Millon, Grenoble

Ricoeur, Paul, 1975, *La métaphore vive*, Seuil, Paris

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, Rioul, René, 1994, *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris

Rivara, René, 1990, *Le système de la comparaison : sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Ed. de Minuit, Paris

Sabio, Frédéric, 1995, "Micro-syntaxe et macro-syntaxe : l'exemple des « compléments anté-posés » en français" in *Recherches sur le français parlé* n° 13

Sartre, Jean-Paul, 1985, *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris

Saussure, Ferdinand de, 1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européen*nes, B. G. Teubner, Leipsick

- 1967, *Édition critique du CLG,* (éd. Rudolf Engler), Harrassowitz, Wiesbaden

- 2002, *Écrits de Linguistique générale*, Gallimard, Paris

Saussure, Ferdinand de, Bally, André, Séchehaye, Albert, 1976, *Cours de Linguistique générale*, Payot, Paris

Schaeffer, Jean-Marie, 1999, *Pourquoi la fiction ?*, Seuil, Paris

Scheffel-Dunant, URL : "La modalité assertive : faits énonciatifs", http://etudes-francaises.net/dossiers/scheffel-dunand/pdf/ (consulté le 15 février 2012)

Sériot, Patrick, 1985 "Et le verbe se fit nom", in *Cahier du CLAIX* n° 3

Skeats, Walter W. 1896, "The Oxford English Dictionary" (OED), 2. ed.

Tamba, Irène, 2008 (2ème éd.), *La sémantique*, PUF (Coll. "Que sais-je ?"), Paris

Tesnière, Lucien, 1959, *Eléments de linguistique structurale*, Klincksieck, Paris

Todorov, Tzvetan, 1966, "Recherches sémantiques", in *Langage*, n° 1

Toussaint, Daria, 2001, *Suspens de la référenciation*, Ophrys, Paris

Toussaint, Maurice, 1967, "Gustave Guillaume et l'actualité linguistique", in *Langage* 7

- "Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme", in *L'information*

grammaticale 126 (2010)

Trier, Jost,1973, *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes : von den Anfängen bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts*, Heidelberg : C. Winter,

- 1968, *Altes und Neues vom sprachlichen Feld*, Mannheim Zurich

Ullmann, Stephen, 1957 (2nd éd.), *The principles of semantics*, Blackwell & Mott, Oxford, Glasgow

- 1975, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke

Utaker, Arild, URL, "Pour une ontologie du langage : Wittgenstein et Saussure", URL : www.**ciph.org**/fichiers_papiers/papiers23.pdf

- 2002, *La philosophie du langage : une archéologie saussurienne*, Paris : PUF

Valin , Roch, 1971, *Introduction aux leçons de G. Guillaume*, Klincksieck, Paris, Laval

Vion, Robert, 1986, *Les unités du dialogue*, in *Travaux 4*, publication du Claix, 1986

- 2000, *La communication verbale*, Hachette, Paris

Wartburg, Walter von, 1962, *Einführung in die Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Niemeyer, Tübingen

Weisgerber, Léo, 1971, *Grundzüge der inhaltbezogenen Grammatik*, Schwann Verlag, Düsseldorf

Zemb, Jean-Marie, 1978, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch*, Dudenverlag, Mannheim

- 2007, *Non et non ou non ?*, Lambert-Lucas, Limoges

Table des Matières

Partie I : Apparition de la notion de “milieu intermédiaire”. 1

1. - Incursion au-delà du “Cours”. 1

2. - La formulation saussurienne du MI. 2

3. - Nécessité d’aborder le texte du MI de manière “texte-critique”. 5

3. 1. - Remarques sur les "Cahiers d'étudiants". 6
3. 2. - Saussure orateur. 7

4. - Retour à Saussure : début prometteur sur le sol allemand.. 8

4. 1. - La polémique Jäger - Mumm. 8
4. 2. - Sous les auspices de Engler et Els Oksaar. 9
4. 3. - Suite de la polémique : cavalier seul de Jäger. 11

5. - Le “pessimisme paralysant” de Saussure.. 13

6. - Le “relativisme absolu”. 17

6. 1. - Les valeurs bourgeoises : croyance au progrès, individualisme.. 17
6. 2. - Les valeurs “artistes” : la pure négativité. 18
6. 3. - Epistémologie de l’individuation. 20
6. 4. - Importance de la “non-compositionnalité” pour le lexique. 23
6. 5. - L’individuation est une “Gestalt” : la compositionnalité. 24
6. 6. - Causalité et Intentionnalité. 27
6. 6. 1. - Contribution de Gaston Gross 27
6. 6. 2. - Vers la sortie hors des divagations “performatives”. 29

7. - Le globe des valeurs et le “tout solidaire”. 30

8. - Réflexions autour du pessimisme saussurien. 31

8. 1. - Vincent Nyckees : explication caricaturale. 32
8. 2. - Johnannes Fehr : l’ébauche d’une généalogie. 33
8. 3. - Science sans conscience : repositionner l’humanisme. 33

9. - Aux racines de la philologie : la position romantique. 35

9. 1. - Saussure et Pictet : enfantillage. 35
9. 2. - Le romantisme comme paradigme caché. 37

10. - L’évolution de la pensée linguistique allemande.. 41

10. 1. - Les néo-grammairiens.. 41
10. 1. 1. - Les “Lois phonétiques”. 42
10. 1. 2. - La cassure entre l’ancien et le nouveau. 45
10. 1. 3. - Survivance et continuité des “Lois phonétiques”. 46
10. 1. 4. - L’organicisme. 46
10. 1. 5. - Place respective des dialectes. 48
10. 2. - Hans Glinz. 49
10. 2. 1. - Un cas remarquable. 49
10. 2. 2. - Contre le courant : contradicteur ouvert de Chomsky. 50
10. 2. 3. - Glinz et Tesnière, de part et d’autre de la frontière. 51

11. - Approches convergentes avec le MI. 52

11. 1. - Benveniste et l’ “appareil symbolique”. 52
11. 2. - Marc Richir et “l’institution symbolique en tant que médium”. 53
11. 3. - Robert Lafont et l’endothème 54
11. 4. - Merleau-Ponty et “l’enroulement du visible et du vécu sur le langage”. 54
11. 5. - Contribution de Guillaume : “On exprime à partir du représenté”.. 57
11. 6. - Evaluation de ces convergences. 57

12. - Le rôle des “Éditeurs” et la place du CLG.. 62

12. 1. - Vision superficielle.. 62

12. 2. - Dichotomie de fond : matérialisme contre spiritualisme. 63
12. 2. 1. - Le dualisme idéaliste des Éditeurs.. 63
12. 2. 2. - La différenciation “négative” : un schéma matérialiste !. 66
12. 3. - Le CLG dans le développement de la Linguistique comme institution. 67

13. - La hargne contre Saussure. 69

14. - Mise au point vis-à-vis de Simon Bouquet. 70

Partie II : Regard sur une généalogie de la Linguistique.. 71

1 - Réflexions sur la généalogie.. 71

2 - Position par rapport au Structuralisme 72

2. 1. - Un Structuralisme “première manière” ?. 72
2. 2. - Un Structuralisme “génétique” ?. 73
2. 3. - Retour à Saussure. 74
2. 4. - Place de Merleau-Ponty dans le présent travail. 75
2. 5. - La “psychologie globalisante”. 76

3. - Le structuralisme fonctionnaliste.. 77

3. 1. - Le fonctionnalisme de Martinet : la pression du milieu. 77
3. 2. - Le fonctionnalisme d’Apothéloz. 80
3. 3. - Pour un bilan conclusif du Structuralisme première manière.. 81
3. 4. - Hjelmslev. 81
3. 5. - Jakobson. 82
3. 6. - La position du “triangle sémiotique” (Ogden et Richard). 83
3. 7. - Claude Lévi-Strauss : la nouvelle école anthropologique. 84
3. 8. - Le MI incompatible avec la théorie de la référence (ou du reflet). 86

4. - Le structuralisme “génétique” de Guillaume.. 86

4. 1. - Relation de Guillaume avec le courant structuraliste : Hjelmslev. 87
4. 2 - Le “schème sublinguistique” : Merleau-Ponty. 90
4. 3. - Reconnaissance de Guillaume par la Phénoménologie : Ricœur. 91
4. 4. - Fausse attribution : Bühler et Jakobson. 92

5. - Histoire ou Généalogie. 93

5. 1. - L’Historicité : Cadiot et Visetti. 93
5. 2. - Le “devenir” : Nietzsche.. 94
5. 3. - « le dernier compromis.. ». 96
5. 4. - “L’herbe pousse par le milieu” : Deleuze.. 98

6. - Saussure à l’éclairage de Engler. 100

6. 1. - Le véritable “éditeur” de Saussure. 100
6. 2. - Une œuvre sisyphéenne. 101
6. 3. - Les phrases interrompues de Saussure. 102
6. 4. - Le “certificat de conformité” de Di Mauro 103
6. 5. - Mise en cause de la maison d’édition Payot. 104
6. 6. - Déjoueurs et jeu de cache-cache : Malmberg *vs* Derrida. 104
6. 6. 1. - où Derrida démontre le “nez” phénoménologique pour éviter un piège..... . 105
6. 6. 2. - ...et dans lequel Malmberg se précipite tête la première !. 107

7. - La querelle du dualisme.. 108

7. 1. - Persistance du dualisme. 108
7. 2 - Le témoignage de Stephen Ullmann. 110
7. 3. - La question de la synonymie. 112
7. 4. - Extension vers la polysémie : existe-t-il un « invariant » ?. 113
7. 4. 1. - Position de départ : rôle de la “perception” 113
7. 4. 2. - Notre contre-exemple : “tailleur”.. 114
7. 4. 3. - La déformation sur la base de quelque chose invariant. 115
7. 4. 4. - Indifférenciation des notions concret *vs* abstrait. 116

7. 5. - Le couple sémasio-/onomasiologie face aux champs sémantiques. 118
7. 5. 1. - “Inhaltsbezogen” = relatif au contenu. 118
7 5. 2. - La question de l’”invariant”. 119
7. 5. 3. - La réversibilité des points de vue : redite de la biunivocité. 119
7. 6. - La déformation, moteur de la polysémie. 120
7. 6. 1. - Déformation et stabilité. 120
7. 6. 2. - Examen d’un cas particulier : remettre. 121
7. 6. 3. - Confrontation avec l’ancienne approche. 122
8. - Application de cette conception : la désambiguisation. 124
8. 1. - Notion de désambiguiseur chez Galisson 124
8. 2. - Qu’est-ce qu’un “désambiguiseur” (nominal) ?. 124
9. - Pour une nouvelle “catégorie” : les déictiques. 127
9. 1. - “Construction d’un système de référence”. 127
9. 2. - Construction de LA référence.. 128
9. 3. - Schéma d’énoncé. 129
9. 4. - Détail de la zone gauche vouée à la désignation. 130
9. 5. - Pour une “fonction déictique” étendue.. 131
9. 6. - Le centre verbal, générateur de l’énoncé. 133
9. 7. - Une bonne base pour dépasser l’européocentrisme. 134

Partie III : La negentropie dans la langue. 135
1. - Entropie : de l’usage à l’usure. 135
2. - Les systèmes organisés et le structuralisme.. 137
3. - L’entropie des structures de langue. 138
3. 1. - La langue comme organisme. 138
3. 2. - L’entropie appliquée aux structures de langue. 140
3. 3. - Restriction à la negentropie. 141
4. - La transformation des structures de langue. 141
4. 1. - La question de la “clôture” des systèmes. 141
4. 2. - Qualité et Quantité. 142
4. 3. - La “innere Form”. 144
5. - L’autoconstruction comme principe negentropique. 145
5. 1. - Point de départ chez Piaget.. 145
5. 2. - Extrapolation du Constructivisme piagétien.. 146
5. 3. - La position de Saussure. 147
5. 4. - L’apport d’Ecaterina Bulea.. 148
5. 5. - Une élucidation philosophique. 149
5. 6. - Régulation et “homéostasie” 150
6. - Différenciation et accroissement. 151
6. 1. - Principe de différenciation. 151
6. 2. - Principe d’accroissement. 155
6. 2. 1. - L’accroissement comme “devenir-plus”. 155
6. 2. 2. - Guillaume et Trier à l’appui du principe d’accroissement 156
7. - La théorie du reflet.. 159
7. 1. - Définition en première approximation. 159
7. 2. - Incursion dans le domaine psycholinguistique. 160
7. 3. - La question de la Vérité. 161
7. 4. - Point de vue phénoménologique.. 162
7. 5. - La théorie du “monde interposé de contenus d’idéalités”. 163
7. 6. - Saussure adversaire de la théorie du reflet. 165
7. 7. - L’évidence du tout-venant. 166
7. 8. - Réflexions convergentes sur l’ “effet de réel”. 168
8 - Conséquences de la théorie du reflet : la biunivocité. 169

8. 1. - Les points de vue construits sur le CLG. 169
8. 1. 1. - Les deux faces du signe linguistique. 169
8. 1. 2. - Le biface comme “noyau dur”. 169
8. 1. 3. - La présupposition réciproque de Hjelmslev. 171
8. 1. 4. Les continuateurs de Hjelmslev. 171
8. 2. - Les éléments et arguments dans les Inédits 172
8. 3. - Les partisans d’une position proche du MI 173
8. 3. 1. - Les phénoménologues : Cadiot et Visetti. 173
8. 3. 2. - Jost Trier et la “figürliche innere Form”. 174
8. 3. 3. - Culioli. 175
9. - Deuxième conséquence : l’unifiliation. 176
9. 1. - Étymon contre souche.. 176
9. 2. - L’irradiation. 177
10. - Le contexte.. 178
10. 1. - Rôle indispensable du “contexte” ?. 178
10. 2. - Contestation de l’importance décisive du contexte. 178
10. 3. - Le contexte, réédition du milieu ambiant. 179

Partie IV : Le centre constructeur de la langue MDS. 181
1. - Globalité des “changements”.. 181
1. 1. - “Régulation” des changements. 181
1. 2. - Le modèle “mécanique” du changement. 183
1. 3. - Profonds bouleversements imperceptibles. 184
1. 4. - Importance centrale des diphtongues. 185
1. 5. - L’environnement phonologique. 185
1. 6. - Rôle de l’analogie. 186
2. - Les changements par réfection-rééquilibrage. 188
2. 1. - “refuge” *vs* “réfugier”. 188
2. 2. - Infixes de réfection-rééquilibrage en français. 189
2. 2. 1. - “impunément” : voyelle de liaison ?. 189
2. 2. 2. - “précipitamment”. 190

2. 3. - À l’exemple de l’anglais. 191
2. 3. 1. - “to decide” *vs* “a decision” : l’alternance /aj/ – /i/.. 191
2. 3. 2. - Les “parasitic letters”.. 194
2. 3. 3. - Le parler “cockney” à la pointe du changement. 195
2. 3. 4. - Censeurs et donneurs de leçon.. 196
2. 4. - Retour sur le cas de “impunité”. 197
2. 5. - Poids de l’Histoire, difficultés des origines.... 198
2. 5. 1. - Lehnwort et Fremdwort. 198
2. 5. 2. - Le Duden-Herkunftswörterbuch. 198
3. - Le mouvement interne de “contraction”. 199
3. 1. - Une métaphore qui s’approche de la réalité. 199
3. 2. - La contraction en lien avec l’expressivité. 200
4. - La syllabe comme cadre unitaire d’application du MDS.. 201
4. 1. - Perplexité et désarroi face à la syllabe. 201
4. 2. - Triomphe sans partage d’une vue non-évolutive de la syllabe.. 202
4. 3. - Diphtongues et semi-voyelles. 202
4. 3. 1. - Ce que nous entendons ici par diphtongues.. 202
4. 3. 2. - Le coefficient sonantique.. 203
4. 3. 3. - Nouvelle vision de la syllabe. 203
5. - Le “centrage” sur la syllabe. 204
5. 1. - le basculement de la diphtongue, étape vers le français moderne. 205
5. 2. - La métathèse : turbul-(ent) et trouble. 207
5. 3. - Fermeture de la syllabe et syllabes secondaires. 207

6. - Le MDS, principe de cohérence croissante. 209
7. - La conception ponctuelle de l'emprunt. 210
7. 1. - Gummi. 211
7. 2. - squelette *vs* skeleton *vs* esqueleto *vs* scheletro *vs* σκελετός. 211
8. - Le fourvoiement de l'approche morphologique classique.. 212
8. 1. - L'exemple de *child -children*. 212
8. 2. - Un schéma rythmique : to avoid = éviter. 213
9. 2. - Problème de la "syllabe d'appui" en anglais : muscle /m/\səl/. 215
9. 3. - Libertés prises par l'anglais. 215
9. 4. - *it*. sembrare et *esp*. temblar. 215
10. - Pour une refonte totale de l'étymologie.. 217
10. 1. - Les "zones obscures" : le latin populaire. 217
10. 2. - Rôle de la volonté ou de l'individu.. 219
11. - Le MDS et l'écrit : caféteriat. 220
12. - Puissance du mouvement interne. 221
12. 1. - "rapetessi" et "dilemne". 221
12. 2. - Prononciation de "second" : c- écrit prononcé /g/. 222
12. 3. - Ebauche pour une remise en chantier des questions morphologiques. 223
13. - Révocation de la synonymie, conséquence du MDS. 224

Partie V : Les doublets et le dédoublement 225
1. - Les doublets ne sont pas des "quasi-synonymes". 225
1. 1. - La position fonctionnaliste. 225
1. 2. - Ouverture sur les idées de Bréal. 226
2. - Modèles de dédoublement. 227
2. 1. - "déqualifier" et "disqualifier".. 228
2. 2. - "complément" et "compliment". 229
2. 3. - Verve et verbiage : l'irradion. 229
2. 4. - "wine" et "vine". 229
2. 5. - Recours à la forme étrangère, mais sans emprunt : "tempo". 230
2. 6. - Extase et ecstasy. 230
2. 7. - Souplesse et supplice ? Mais ça n'a rien à voir ! (= çnrav). 231
2. 8. - Laboratoire pour l'expressivité : "speak" et "speech". 231
2. 9. - Casse-tête pour l'étymologie : Geld et Gold. 232
2. 10. - Voyelle de liaisons ou TUS. 232
3. - L'indifférenciation. 233
3. 1. - L'autre nom de l'*arbitraire du signe*. 233
3. 2. - Critère de la différenciation *a minima*. 234
3. 3. - La postélaboration. 235
4. - Portée du phénomène du dédoublement. 236
4. 1. - Doublet là-bas, ici polysémie I : reflet, réflexe *vs* riflesso. 236
4. 2. - Doublet là-bas, ici polysémie II : somnus, somnium *vs* sueño. 237
4. 3. - Doublet là-bas, ici polysémie III : time et way. 237

5. - Le "morphoparadigme" /s/.. 237
5. 1. - Inventaire. 237
5. 2. - La lettre-son. 238
5. 3. - Le paradigme morphologique /s/ dans les suffixes français. 239

Partie VI : Les champs sémantiques (ChS) 243
1. - Une théorie plus qu'improbable. 243
1. 1. - Une avancée primordiale restée sans lendemain. 243
1. 2. - Restriction sur le terme de "champ sémantique" 245
2. - Suite de l'étude pionnière de Trier : le ChS de la "rapidité". 245
2. 1. - Analyse fragmentaire des erreurs d'Oksaar. 245
2. 1. 1. - vorschnell, voreilig. 246
2. 1. 2. - eilig, dringend, unverzüglich, ohne Zögern. 247
2. 2. 3. - blitzschnell, wie der Blitz, schlagartig 247
2. 2. 4. - überraschend, unerwartet, unvorbereitet 248
2. 3. - L'intégration syntaxique 248
2. 4. - Question d'incidence : "Il faut faire cela rapidement". 249
2. 5. - Nécessité de faire entrer en ligne de compte les effets de sens. 249
2. 6. - Bilan critique de l'étude d'Oksaar : l'aspect. 250
3. - Configuration des ChS.. 252
3. 1. - Nébuleuse et constellations. 252
3. 2. - La question centrale de la contiguïté. 253
3. 3. - Le flottement : les états diffus 255
3. 4. - Hypothèse d'un "noyau".. 255
3. 5. - L'opération à la base des ChS : "venir se ranger sous". 256
4. - Méthodes de regroupement sémantique. 257
4.1. - Les "familles dérivationnelles" de Claude Gruaz. 257
4. 2. - Composants morphologiques. 259
5. - Les mouvements de reclassement inter-champs. 260
5. 1. - Réalité d'une précision croissante de la saisie du monde : risque. 260
5. 2. -"reconnaissant" > lat. "gratus". 261
5. 3. - la lente maturation de "réussir". 262
6. - Les mouvements latéraux. 263
6. 1. - "point culminant" *vs* "Höhepunkt". 263
6. 2. - Modalité prédicative. 264

Partie VII : L'expressivité 265
1. - Reprendre là où Els Oksaar s'est arrêtée.... 265
2. - Faire à l'expressivité la place qui lui revient. 266
2. 1. - Et pour cela : sortir de l'exclusivisme littéraire. 266
2. 2. - Dénotation et connotation.. 268
2. 3. - Guillaume et l'expressivité. 268
2. 4. - Pour une conception de l'expressivité en rupture avec l'ancienne.. 269
3. - Une opposition intenable : "sérieux" *vs* "pas sérieux". 270
3. 1. - Les soi-disants "niveaux stylistiques". 270
3. 2. - La prérogative des dictionnaires : "Fam.". 271
3. 3. - La créativité débordante du langage. 271
3. 4. - "manier" et "magner", réalité du dédoublement.. 272
3. 5. - Point de vue convergent avec le nôtre : Jean-Marie Schaeffer.. 274
4. - La créativité langagière. 274
4. 1. - L'instinct de jeu. 274
4. 2. - "A fait bon dodo les moutons ?!". 275
5. - Le regroupement du "suffixe" -o. 276
5. 2. - Comparaison dans d'autres langues proches. 277
5. 3. - Equivalent allemand : le suffixe -i. 278
6. - Récupération de la transgression : "fuff'zig". 279
7. - Le langage est-il en manque d'un "supplément d'âme" ?. 280

Partie VIII : Apparition à droite ou apparition à gauche.. 281
1. - Stricte application du principe binaire.. 281
1. 1. - Dans le sillage de Deulofeu. 281
1. 2. - Binarité contre linéarité du signifiant. 283
1. 3. - Des voix qui s'élèvent en faveur de la binarité.. 283
2. - Confrontation avec la théorie des axes. 284
2. 1. - Remise en question de l'"axe" syntagmatique. 284
2. 2. - Le "caractère linéaire du signifiant". 286
2. 3. - Le schéma selon Saussure : simultanéités *vs* successivités. 286
2. 4. - Absurdité d'un axe "syntagmatique". 288
3. - Conséquences du positionnement pris ici. 290
3. 1. - Distinction conventionnelle *donc* arbitraire. 290
3. 2. - Rupture d'équivalence entre les deux types d'apparition.. 290
3. 3. - prendre l'avion *vs* l'avion a du retard ; l'avion ≠ l'avion.. 291
4. - La question de la "représentation figurale". 292
4. 1. - À la recherche de la "forme interne". 292
4. 2. - Réalité de la "présence" matérielle ?. 293
5. - Dénomination et référence.. 293
5. 1. - Que faut-il pour être un bon piéton ?. 293
5. 2. - Un système de "pointeurs". 294
5. 3. - Des pointeurs mais sans ostension. 295
5. 4. - La "voie" Messner : ouvrir une voie.... 295
5. 5. - Hyponymie et hypéronymie. 297
6. - La remontée thématique. 298
6. 1. - Une vision alternative à la "référence".. 298
6. 2. - Niveau de la remontée thématique I : pavé, râpé, raté. 299
6. 3. -. Niveaux de la remontée thématique II : pansement.. 300
6. 4. - Niveaux de la remontée thématique III : "my generation". 300
6. 5. - Décision arbitraire : un établi. 301
7. - En position d'attente, un vocabulaire semi-abstrait !. 301
7. 1. - Retour du "piéton". 301
7. 2. - Le critère de l' "univocité". 302
7. 3. - La "conquête de l'"objectivité" (ou mieux : de l'objectalité). 303
7. 4. - Insignifiance foncière (de départ) des "objets". 304
7. 5. - La binarité comme vision "binoculaire" : appgch *vs* appdr. 304

Partie IX : Analyse descendante, grammaticalité, syntaxe 305
1. - Analyse "descendante" et ChS. 305
1. 1. - Le "filet des mots". 305
1. 2. - Les articulations. 306
1. 3. - "il est possible que nous rencontrions ..". 307
1. 4. - L'unité du syntagme ?.. 307
2. - La question de la "norme" (acceptabilité). 308
3. - De la morphologie à la syntaxe. 309
4. - Du maintien ou non des "Parties du discours". 309
4. 1. - La "Partie du discours" dite "de l'article". 310
4. 2. - La "onzième" partie du discours.. 310
5. - Détermination d'un "en dessous" et d'un "en dessus". 311
5. 1. - Inutilité de recourir au "défigement". 311
5. 2. - Réalité de valeurs d'ajustement *sur place* : le "sent-bon" de Pagnol.. 312

Partie X : Retour sur l'effet de sens (= eds). 313
1. - Méconnaissance des effets de sens par Els Oksaar. 313
1. 1. - Facteurs de désordre chez Oksaar.. 313
1. 2. - Les effets de sens : remplacement des Sé du CLG !.. 314
2. - Le processus d'engendrement de la langue. 314
2. 1. - Les mouvements latéraux (ML) : aborder "obliquement". 315
2. 2. - Le mouvement de l'amplification : existe-t-il un "surplus de sens" ?. 317
2. 3. - La loi de moindre disconvenance. 318
3. - L'intention signifiante au cœur du déploiement. 319
4. - Illustrations de l 'effet de sens. 319
4. 1. - "Faut-il couper la poire en deux ?" (transiger). 319
4. 2. - "c'est pas donné !". 320
4. 3. - "arrête ton cinéma". 321
4. 3. 1. - Exemple de construction d'une zone de référence. 322
4. 3. 2. - Démarquage du modèle polysémique de M. Charolles. 322
4. 4. - Conjonction effet de sens et acte de parole : "j'ai tout mon temps". 323
4. 5. - Commentaires et parallèles : "tiens, prends ce cendrier !".. 324
5. - Le renfort de Greimas pour l'effet de sens. 325
6. - Cornulier jugé à l'aune de sa pratique. 326
7. - La grande intuition de Guillaume : "..se rompt et restitue". 327
8. - L'appareil formel de l'effet de sens.. 328

Partie XI : Masse parlante (MPa) et Masse parlée (MPé) 329
1. - Le langage humain : vaisseau sur la mer !.. 329
1. 1. - La pensée originale de Saussure. 329
1. 2. - Inversion de la relation contenant /contenu. 330
1. 3. - Une masse vivante ou "Masse parlée" ?.. 331
1. 4. - Un filtrage incessant (et intelligent). 331
1. 5. - Place des lettrés : la diatribe de Bréal.. 333
1. 6. - Les apports latins en anglais moderne. 333
2. - La figure du "chiasme". 334
2. 1. - Application du "chiasme" au MI. 335
2. 2. - Déconstruire l'opposition intérieur extérieur. 337
2. 3. - Comment définir l'intersubjectivité ?.. 337
2. 4. - Le brassage permanent. 339
3. - Primat de la Masse parlante sur le locuteur individuel. 340
3. 1. - "Sujet parlant" et Intersubjectivité. 340
3. 2. - Exemple de l'anglais.. 341
3. 3. - L'innovation dans les formes. 342
4. - La relation Centre-Périphérie.. 343
4. 1. - Une contribution involontaire de Oksaar..... 343
4. 2. - ...mais son erreur fondamentale.... 343
4. 3. - Les jargons techniques (JT), le langage scientifique. 345
5. - Le principe d'hypostase. 346
5. 1. - L'absolue immobilité de la langue. 346
5. 2. - La langue comme "sommation". 347
5. 3. - La momentanéité.. 348

Partie XII : Le trompe-l'œil du cognitivisme 349
1. - L'ancrage référentiel. 349
1. 1. - Point de départ : y a-t-il "grammaticalisation" ?. 349
1. 2. - Instrument grammatical et instrument lexicologique. 350
1. 3. - Milieu intermédiaire = pas d'ancrage "extérieur". 353
1. 4. - Insondable énigme du "purement analogique" !.. 354
2. - Inanité d'un "sens premier" ou "propre". 354
2. 1. -Valeur "faciale" et valeur "déportée". 354
2. 2. - Valeurs déportées : "musical", "sportif", "microscopique", etc.. 355
3. - Portée "encyclopédique" du langage ?. 356
3. 1. - La charte "descriptive-réaliste" du langage. 356
3. 2. - "La langue découpe le réel" ?.. 357
3. 3. - Le langage comme pouvoir classifiant. 358
3. 4. - La "ruine de la représentation".. 359
4. - Segments de LA réalité ou portions d'être ?. 359
4. 1. - La "figure interne". 360
4. 2. - Une structure de maillage (= Knüpfstruktur). 361
5. - Primat de la relation *être-comme* 361
5. 1. - Qu'est-ce qu'une chaleur tropicale ?. 361
5. 2. - Traits afférents *vs* traits inhérents.. 362
6. - Vue phénoménologique sur cette question. 363
7. - Force de la modalité exclamative. 363
7. 1. - L'exclamation, dans le prolongement de l'assertion. 363
7. 2. - Dans le camp de l'exclamatif. 365
7. 2. 1. - Bloomfield. 365
7. 2. 2. - Kerleroux. 366
7. 2. 3. - Zemb. 366

Partie XIII : Conclusion. 367
1. - Vue rétrospective.. 367
2. - Karl Bühler et le MI.. 367
3. - Bloomfield et son merle. 369
4. - Mary-Annick Morel et la binarité. 370
5. - Dépasser le stade de la théorie de Benveniste. 372
6. - Françoise Kerleroux et les dédoublements. 373
7. - Nécessaire algorithmisation de la Linguistique. 373

FONDATION CONSTITUTIVE DU MILIEU INTERMÉDIAIRE

Résumé :

Ce travail s'est construit en partant d'une déclaration de Ferdinand de Saussure présentant le langage comme un "milieu intermédiaire". Ce propos de Saussure n'a d'abord existé que sous la forme orale, mais fut transcrit dans les notes de cours de ses auditeurs ; il figure finalement dans l'édition critique du Cours, due à Rudolf Engler (que l'on doit considérer comme le véritable éditeur de Saussure). Librement inspiré de la *Généalogie de la morale* de Nietzsche, cette étude poursuit le but d'enquêter généalogiquement sur les présupposés des principales écoles linguistiques du 20ème siècle (néo-grammairiens, structuralisme, grammaire générative, fonctionnalisme, cognitivisme à la manière de Rosch et Varela). L'enquête généalogique vise à montrer que la conception dite "théorie du reflet" a ses racines dans le pessimisme romantique. Ce nouveau positionnement devrait permettre d'élaborer une nouvelle orientation (justifiant la revendication d'une "fondation constitutive"), par le recours méthodique à la phénoménologie ainsi qu'à l'outil de la Gestalt, issue de la psychologie de même nom. Il faut voir le "milieu intermédiaire" comme métaphore équivalente aux champs sémantiques, ce qui conduit à intégrer dans ce travail un examen critique des précurseurs dans cette voie que sont Jost Trier et Els Oksaar.

Mots clés : milieu intermédiaire, théorie du reflet, champs sémantiques, negentropie, phénoménologie, effet de sens

THE "INTERMEDIARY MENTAL SPACE" AS A NEW WAY FOR LANGUAGE STUDY

Abstract :

This work mainly deals with a statement of Ferdinand de Saussure, describing language as "milieu intermédiaire" (which might be named in english : "intermediary mental space", in keeping with Fauconnier's "mental space") ; Saussure's statement was only in spoken form, but fortunately transcribed by auditors of his lectures in Geneva. Freely inspired from Nietzsche's *Genealogy of morals*, this is an enquiry into the main XXth century linguistic schools (neo-grammarians, structuralism, generative grammar, fonctionalism, cognitive sciences as with Varela and Rosch), which should make it possible to elaborate a new orientation of this science (justifying the claim of a "fondation constitutive"). This research aims at thoroughly recasting the method through the screen of phenomenology (including recourse to the "Gestalt", of the same-named psychology). The "intermediary mental space" is to be seen as an equivalent of the semantic fields, which had led me to survey – as an important part of my work - the studies of the precursors in this direction, Jost Trier and Els Oksaar, but through a critical approach of their work.

Keywords : Saussure, genealogy, romantic pessimism, negentropy, phenomenology, semantic fields